
UNIVERSITY OF ST MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01939203 4


ΜΟΥΣΙΚΗ ΤΥΝΑΣΤΙΚΗ

VELUT ARBOR ÆVO





LES TROIS ROME.

III

APPROBATION

de l'Archevêché de Malines.

Ayant fait examiner l'ouvrage intitulé : *Les Trois Rome, par l'abbé J. Gaume, nouvelle édition,* nous en permettons l'impression.

Malines, le 20 avril 1854.

P. CORTEN, Vic.-Gén.

LES

TROIS ROME

JOURNAL

D'UN VOYAGE EN ITALIE,

ACCOMPAGNÉ

1° D'UN PLAN DE ROME ANCIENNE ET MODERNE;
2° D'UN PLAN DE ROME SOUTERRAINE OU DES CATACOMBES;

Par l'abbé J. Gaume,

Vicaire général du diocèse de Nevers, chevalier de l'ordre de St-Sylvestre, membre de l'Académie de la Religion Catholique de Rome, auteur du *Catéchisme de Persévérance*, etc., etc.

Nec unquam (civitas) nec major nec sanctior.
Il n'y eut jamais de cité ni plus grande ni plus sainte.
TIT. LIV. *Hist. lib.* I.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE H. GOEMAERE,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.
(Ci-devant Marché-aux-Poulets.)

1854

LES

TROIS ROME.

26 FÉVRIER.

Voyage à Mugnano. — Cemetino. — Catacombes. — Église. — Christ de Constantin. — Instruments de martyre. — Grotte de Saint-Félix. — Fourches-Caudines. — Mugnano.

Bien avant le jour, notre léger équipage volait sur la belle route qui traverse les plaines accidentées de la Campanie septentrionale : le but de notre pèlerinage était *Mugnano*. Ce bourg, situé à dix-neuf milles de Naples, est devenu célèbre depuis quelques années. Là repose le corps d'une jeune martyre des premiers siècles, que Dieu se plaît à glorifier par de nombreux miracles. Son nom est connu de tous les chrétiens : elle s'appelle *sainte Philomène*. Comme tant d'autres pèlerins, nous avions à déposer à ses pieds l'hommage de nos vœux et de nos actions de grâces.

A trois lieues et demie de Naples, nous rencontrâmes le petit village de *Cemetino*. Il n'est marqué sur aucune carte géographique, il n'est connu d'aucun voyageur ; cela doit être, on n'y trouve que des antiquités chrétiennes. Un prêtre napolitain nous avait dit : « Les touristes ont tellement scandalisé nos cicerone, que, pour ne pas jeter les perles devant les pourceaux, ces derniers ne parlent presque jamais aux étrangers des objets religieux ; ils refusent même les détails qu'on leur demande, à moins que votre costume ou une recommandation particulière ne les rassure. » C'est ce qui nous arriva au village de *Cemetino*.

« Où sont les catacombes, où est la grotte de Saint-Félix ? demandâmes-nous au gardien de l'église. Son regard fixé sur nous, sa bouche muette, son air soucieux, semblaient nous interroger et nous dire : Qui êtes-vous ? puis-je sans profanation vous montrer les monuments des martyrs ? Enfin nous lui parlâmes de l'abbé D. B. ; et le bon jeune homme s'empressa de nous introduire dans des catacombes d'une grande richesse et d'un immense intérêt.

Résidence du gouverneur de la Campanie, Nole, qui comptait une po-

pulation de 50,000 âmes, fut à différentes reprises le théâtre de sanglantes persécutions; outre ses propres enfants, elle vit martyriser les chrétiens du voisinage amenés au tribunal du gouverneur. De ce nombre fut saint Janvier, évêque de Bénévent, jeté dans une chaudière brûlante que nous verrons bientôt. Avec saint Félix, évêque de Nole, périrent trois mille deux cents fidèles, entre autres les illustres vierges Julia et Jucunda. Leur martyre eut lieu sous Valérien, l'an 259. Or, les exécutions se faisaient à *Cemetino*, éloigné de dix minutes environ de la ville. Les corps des champions de la foi y furent déposés dans une catacombe appelée *Cœmeterium in Pincis*. Elle est devenue célèbre par l'innombrable concours des pèlerins qui s'y rendaient de toutes les parties de l'Occident et même de l'Orient, ainsi que le témoigne saint Paulin. Lui-même augmenta la gloire de ce lieu vénérable en y passant plusieurs années de sa vie auprès du corps de saint Félix et des martyrs. Cinq églises furent élevées sur cette catacombe; celle du milieu, dédiée à saint Félix, brillait comme une perle enchâssée dans des perles :

Et manet in mediis quasi gemma intersita gemmis,
Basilicas per quinque sacri spatiosa sepulcri
Atria diffundens....... (1).

On entre aujourd'hui dans ces vénérables sanctuaires en passant sous un arc monumental, appelé l'*Arco Sancto*, qui porte sur la gauche l'inscription suivante :

Siste gradum, quamvis properas, en siste, viator,
Te cogat pietas, relligioque loci.
Ingredere, et cineri manibus da lilia plenis
Felicis; felix posce, et habebis iter :
Quemque Augustinus, Paulinus, Bedaque dictis
Concelebrant, flexo tu venerare genu.
Ingredere, at mundo corde, et simul excute plantas,
Sanctorum quando corpora mille premas.

L'église dédiée à saint Jean l'Évangéliste présente trois autels, ou *arcosalium*, assez semblables à ceux des catacombes de Rome. Celui du milieu porte l'antique inscription :

ARA VERITATIS.

A ☧ Ω

Près de cet autel séculaire, on voit d'un côté la chaire pontificale, en simple bois, de l'illustre évêque de Nole, saint Paulin; de l'autre, un grand bassin de marbre destiné à recevoir le sang des martyrs qu'on égorgea dans ces lieux. A gauche de la même basilique est une vaste

(1) S. Paulin., *Epist.*

grotte en ouvrage réticulé, *opus reticulatum*, qui forme une salle carrée dont un angle est occupé par une large chaudière grossièrement construite en *mattoni*. C'est là que fut jeté, pour être brûlé vif, saint Janvier, évêque de Bénévent; mais, comme le disciple bien-aimé, le vénérable pontife sortit sain et sauf du milieu des flammes : il était réservé à d'autres combats. De chaque côté ouvrent deux petites chambres ou plutôt deux cachots solidement voûtés où furent enfermés saint Janvier et les compagnons de son martyre, Festus, Desiderius, Proculus, Eutychès et Acacius. En avant de la chaudière, dans une espèce d'*area*, on voit les colonnes où les martyrs étaient flagellés : les taches de sang sont encore très-reconnaissables. Suivant le pieux usage des pèlerins catholiques, nous les baisâmes avec un respectueux amour, en nous recommandant aux puissantes prières des courageux témoins de notre foi.

Restait à visiter la partie des catacombes qui est à droite de l'église. Nous traversâmes, pour nous y rendre, le cimetière actuel. Au milieu des tombes modernes, la piété conserve debout le gibet des martyrs : il se compose de deux colonnes antiques, auxquelles on pendait, par une corde passée de l'une à l'autre, les chrétiens que le glaive ne devait pas immoler. Peuple étrange que ce peuple païen dont le caprice, bien plus que la volonté des juges, ordonnait ces différents genres de mort! il voulait du sang; mais, pour le boire avec délices, il exigeait de la variété dans les tortures : il put se satisfaire, car la nouvelle crypte où nous descendîmes fut une véritable boucherie. Une longue inscription rappelle les noms et les combats des héros chrétiens qui triomphèrent dans ces souterrains obscurs comme leurs frères de Rome au grand jour de l'amphithéâtre. Non loin de là se trouve la fosse profonde qui rappelle un des faits les plus glorieux de notre histoire primitive.

Saint Félix, prêtre de Nole, s'était chargé du gouvernement de cette église pendant l'absence de l'évêque saint Maxime, caché dans les montagnes, à cause de la persécution. Félix fut arrêté, flagellé, jeté, pieds et mains liés, dans un cachot ténébreux, hérissé de morceaux de verre et de pots cassés. Délivré par un ange, il se rend auprès de son évêque, à qui il sauve la vie, et revient sur le théâtre du combat : les soldats du gouverneur le rencontrent, et à moins d'un miracle il ne peut échapper. Sur son chemin il trouve une caverne dans laquelle il se jette. Les persécuteurs arrivent; mais une toile d'araignée, miraculeusement étendue sur l'entrée de la grotte, leur fait prendre le change; ils passent, et le saint, nourri dans ce souterrain par une courageuse chrétienne, en sort au bout de six mois pour recommencer en paix son glorieux ministère. Nous vîmes l'ouverture de la grotte et la grotte elle-même. Je connaissais le fait avant de visiter le lieu qui en fut l'immortel théâtre; aussi jamais je n'ai mieux senti la différence qu'il y a entre lire ou entendre le récit d'un miracle, et voir de ses yeux et toucher de ses mains la place même où il s'accomplit. L'âme vivement émue, nous sortîmes de ces souterrains,

trempés d'abord du sang des martyrs, puis baignés, pendant plusieurs siècles, des larmes d'innombrables pèlerins venus de l'Orient et de l'Occident (1).

L'église qui s'élève aujourd'hui sur le sol est riche de marbres et d'inscriptions anciennes. Vers le milieu brille l'autel du Saint-Sacrement, rempli d'ossements de martyrs; dans une armoire, ou plutôt dans un vaste dyptique placé au-dessus de l'autel d'une chapelle latérale, on conserve le premier crucifix, fait par ordre de Constantin; la tradition le fait remonter à l'an 316. Il est en argent, et par la pose du torse et par le caractère grandiose de la figure il rappelle le type byzantin, dont Rome conserve quelques beaux monuments (2).

Au delà de *Cemetino,* la route serpente entre des montagnes fertiles, dont la cime était alors couverte de neige. C'est au centre de ces montagnes, non loin de Grotta Minarda, l'ancienne *Crypta Minarda,* que se trouve la vallée d'*Arpajo* (3). Nous nous y engageâmes afin de visiter les Fourches-Caudines, théâtre fameux de la plus grande humiliation romaine. Un double défilé, formé par une chaîne de montagnes circulaires; puis, dans le fond de la vallée tour à tour large et resserrée, un ruisseau coulant à petit bruit : tel est l'aspect des lieux. Or, nous reportant à l'an de Rome 433, il nous semblait voir les Romains, trompés par les soldats de Pontius déguisés en bergers, et s'engageant témérairement dans ce dangereux passage, pour arriver plus vite au secours de Lucérie assiégée par les Samnites. Ils ont franchi le premier défilé; mais arrivés au second, ils en trouvent l'issue fermée par un rempart de troncs d'arbres et de quartiers de rochers. Ils lèvent les yeux, et toutes les hauteurs sont couvertes d'ennemis; ils veulent retourner sur leurs pas, mais une barrière, semblable à la première, vient de fermer l'issue du défilé. D'un côté, nous voyons les fiers Romains, déconcertés, allant, venant, s'interrogeant, et ne sachant que résoudre; de l'autre, nous entendons les Samnites qui les accablent de railleries, et qui font retentir ces lieux sauvages de leurs chants de triomphe. Enfin le moment fatal est arrivé : deux lances, fixées en terre, en supportent une troisième, et forment le joug de la honte; et voici les consuls, dépouillés de leurs armes et des marques de leur dignité, qui s'avancent les premiers et qui passent sous le joug; puis les légions, n'ayant d'autre vêtement qu'une simple tunique, subissent à leur tour l'ignominieuse cérémonie. Les Samnites, descendus des hauteurs, forment une double haie entre laquelle passent les vaincus sous le feu de plaisanteries sanglantes. Tout n'est pas rose dans la poursuite du pouvoir et des honneurs : avis aux ambitieux.

Saluant sur la droite *Avellino,* terre classique de l'excellente noisette

(1) S. Paulin., *Natalit.,* 6, etc.

(2) Boldetti, *Osservaz., etc.,* lib. II, c. 19, p. 607 et suiv.

(3) Voyez la savante dissertation du P. Danielo, 1778.

qui lui doit son nom, et patrie de saint André, la gloire des Théatins, nous laissâmes à gauche Bénévent, ville de 13,000 âmes, non moins célèbre par sa porte *Aurea*, toute bâtie en marbre de Paros, et par ses ponts de pierre jetés sur le *Calore*, que par ses nombreux souvenirs. A un mille et demi d'Avellino, on aperçoit le *Monte Vergine*, sur lequel s'élève un des sanctuaires les plus fréquentés de l'Italie. Enfin nous découvrîmes, situé entre deux chaînes de montagnes, le petit village de *Mugnano*. L'église, éloignée de la route de quelques centaines de pas, se dessine gracieusement à l'extrémité d'une avenue plantée de jeunes arbres : une rampe douce conduit jusqu'au portail de l'édifice. Sur la gauche de la nef est la chapelle de l'illustre martyre. Les richesses qui l'embellissent, les nombreux *ex-voto* qui couvrent les parois, témoignent éloquemment de la puissance de la sainte et de la piété des fidèles. Autour de la pierre tombale, apportée des catacombes avec le corps de la jeune héroïne, on voit des *ex-voto* envoyés de la Chine, avec des inscriptions honorifiques qui attestent la reconnaissance des rois et des reines de Naples et des autres pays. Sur cette pierre, l'inscription de la sainte, gravée en forme de banderolle, se présente ainsi :

LVMENA IN PACE FI,

et doit se lire :

FILVMENA IN PACE.

Le gardien du tombeau est un prêtre vénérable, qui nous reçut comme des frères; sur ses pas nous entrâmes dans la chapelle de la sainte. A peine étions-nous prosternés au pied de l'autel que l'orgue se fit entendre, accompagné du tintement harmonieux des sonnettes attachées aux cordons du rideau qui couvre la châsse. Ce signal annonçait aux nombreux pèlerins agenouillés dans l'église qu'on allait exposer les reliques. En effet, le voile tiré, la glorieuse martyre apparut à tous les regards, reposant sur un lit de velours enrichi de pierreries. Sur sa tête, environnée de l'auréole, brille une couronne de perles; ses bras sont ornés de bracelets d'or, et sa main porte la palme du martyre : à cette vue tout le monde se prosterna et le *Credo* et la doxologie au Dieu des martyrs furent trois fois répétés en chœur. Le vénérable gardien, revêtu du rochet et de l'étole, ouvrit alors le tabernacle d'où il tira le vase du sang; il le fit baiser à chaque fidèle en prononçant cette simple formule qui renferme tous les vœux : *Per intercessionem beatæ Filumenæ virginis et martyris liberet te Deus ab omni malo. Amen.* « Par l'intercession de sainte Philo- » mène vierge et martyre, que le Seigneur vous délivre de tout mal. » Ainsi soit-il. »

Nos prières finies, nous demandâmes à collationner. On nous indiqua l'hôtel, dont je donne l'enseigne en faveur de ceux qui viendront après nous : *Locanda e Trattoria de' divoti di S. Filomena, di Domenico Stincone.* Or, je dois prévenir nos successeurs que M. Dominique Stincone fait faire

parfois maigre chère à ses hôtes. Un œuf frais et quelques feuilles de l'inévitable broccoli, voilà tout ce qu'il nous fut possible d'obtenir. Nous en prîmes bravement notre parti, pensant qu'un peu de pénitence ne nuit pas à la prière.

Il était décidé que nous ferions une pointe dans la Capitanate. Pourquoi nous éloigner ainsi du but primitif de notre voyage? Qui nous appelait dans un pays rarement parcouru par les étrangers? Nos nouveaux bacheliers n'avaient pas encore oublié que là est le champ de bataille de Cannes; et nous voulions le visiter. Sept heures sonnaient lorsque nous arrivâmes à Cérignola, gros bourg connu par son commerce d'amandes, où nous passâmes la nuit. Un de nos jeunes amis, naguère chef des Carthaginois dans son collége, la trouva bien longue, tant il désirait voir de ses yeux le nouveau théâtre de l'humiliation romaine.

27 FÉVRIER.

Champ de bataille de Cannes. — Marche d'Annibal. — Nole. — Saint Paulin. — Auguste. — Les cloches. — Retour à Naples.

De grand matin tout le monde fut debout, et peu de temps après la voiture s'arrêtait sur le fameux champ de bataille. Il est situé à deux lieues environ en deçà de Barletta, l'ancienne *Barulum*, dont la forte citadelle domine les bords de l'Adriatique. Deux collines courant parallèlement l'une à l'autre, en laissant entre elles une large vallée, forment le cirque immense où Rome et Carthage se disputèrent l'empire du monde. Venus pour être témoins de cette grande lutte, nous nous assîmes sur une des collines; près de nous coulait une fontaine abondante où nous voyions tour à tour s'abreuver et les chevaux d'Æmilius et les éléphants d'Annibal. Les trompettes ont sonné; les armées s'ébranlent; un long cliquetis de lances, heurtées les unes contre les autres, glace l'âme de terreur et ébranle les échos d'alentour. Le désordre se met bientôt dans les rangs de l'armée romaine, l'acharnement redouble de part et d'autre : pour la quatrième fois Annibal est vainqueur. Quatre-vingt mille Romains sont taillés en pièces, et la plupart laissent leurs cadavres dans cette vallée qui, après plus de vingt siècles, conserve encore le nom de Champ-du-Sang, *Campo di Sangue*.

Sur le théâtre de ce nouveau triomphe on admire vivement le génie d'Annibal; mais on ne sait comment expliquer sa marche militaire en Italie. Il avait battu les Romains sur les bords de la Trébie et du lac Trasimène. Après cette dernière victoire, la route de Rome lui était ouverte; il n'était qu'à vingt-huit lieues de cette capitale. Pourquoi, au lieu de s'y porter rapidement, s'en éloigner de soixante lieues et gagner les côtes de l'Adriatique? Serait-ce qu'une main invisible, la main de celui qui réservait à Rome l'empire du monde, écartait mystérieusement le

vainqueur? Annibal se rapprochait-il de la mer, afin de recevoir plus facilement de Carthage les secours devenus nécessaires après tant de combats et de fatigues? Voulait-il détruire les Romains en détail, et ne laisser aucune armée sur ses derrières, pour n'être pas pris entre deux feux, lorsqu'il mettrait le siége devant Rome? La question resta pour nous indécise malgré une *très-savante* discussion qui eut le tort de durer jusqu'à Nole et de nous faire oublier de saluer de loin Venosa, patrie d'Horace :

Nam Vesinus arat finem sub utrumque colonus.

Nolle est une des plus anciennes villes de la Campanie ; elle doit son origine aux Étrusques, et compte aujourd'hui neuf mille âmes. De grands souvenirs se rattachent à cette humble cité, trop négligée par les voyageurs. Les tombeaux qui couvraient les plaines environnantes ont fourni la plupart des vases étrusques qu'on admire au Musée de Naples. Défendue par Marcellus, Nole eut deux fois la gloire de résister au vainqueur de Cannes ; mais des héros d'un autre genre la firent tomber sous l'empire de la Croix. Saint Pierre, le premier, y planta le consolant étendard que sa main victorieuse allait arborer au sommet du Capitole (1). Après lui des légions intrépides défendirent le drapeau chrétien attaqué à Nole, comme dans le reste du monde. Au troisième et au quatrième siècle, Maxime, Félix, Acace, Aurélia, et mille autres y soutinrent les terribles combats qui ont assuré le triomphe du christianisme. Dans ce champ, si bien arrosé, nous voyons venir, au IV[e] siècle, un illustre cultivateur, dont le nom rappelle toutes les gloires. Le fils des sénateurs, le consul, le préfet de Rome, le riche, dont les domaines s'appelaient des royaumes, *regna Paulini;* l'ami de saint Ambroise, de saint Augustin, l'égal de ces grands hommes par le génie, l'éloquence et la vertu, saint Paulin, évêque de Nole, était notre compatriote. Quel noble souvenir pour des voyageurs français !

Nous étions sur les lieux que remplit encore d'un délicieux parfum son impérissable mémoire. Apprenant que nous étions Français, les chanoines réunis à la sacristie s'empressèrent de nous parler de ce grand homme et de faire l'éloge d'une terre féconde en pareils fruits : « Nos pères, disaient-ils, le virent arriver au tombeau de saint Félix, avec ses deux

(1) Remundini, *Hist. eccles. Nolan.;* Struvius, p. 1406, etc. — Comme il est plusieurs fois question dans cet ouvrage de l'origine *apostolique* des églises d'Italie, je crois devoir citer ici le témoignage de saint Léon : « Manifestum est, *inquit,* in omnem Italiam » nullum instituisse Ecclesias, nisi eos, quos venerabilis apostolus Petrus aut ejus » successores constituerint sacerdotes. » *Epist.* XXV, *ad Decentium Engubium,* n. II. — Le savant Mamachi ajoute que ces Églises remontent évidemment aux temps apostoliques : « Distulisse autem eos ad tertium quartumve sæculum, ut, in Italia, religioni » latissime propagandæ operam darent, cum in remotissimis regionibus adeo propagata » secundo sæculo esset, ut ne vicus quidem esset, in quo Christus minime coleretur, » numquam credam. » — *Orig. et Antiq. christ.,* t. II, lib. 2, p. 245, note.

campagnes chéries, l'humilité et la pauvreté. Toute son ambition se bornait à être le portier de l'église du saint; il la balayait le matin, la fermait le soir, la gardait pendant la nuit. Chaque année il composait un poëme qu'il offrait, en guise de présent, au saint martyr, le jour de sa fête (1). Que de larmes il versa, lorsque, après quinze ans passés dans l'exercice de la plus humble fonction ecclésiastique, il fallut monter, en devenant évêque, au premier rang de la hiérarchie; mais l'humilité et la pauvreté y montèrent avec lui.

La veille de sa mort, comme il était étendu sur sa pauvre couche, le prêtre Postumien vint lui dire : « Père, il est dû quarante pièces d'argent pour les habits des pauvres. » — « Tranquillisez-vous, lui répondit le saint en souriant, mon banquier payera. » Il avait à peine fini, qu'un prêtre de Lucanie arriva, apportant cinquante pièces d'argent de la part d'un évêque et d'un pieux chrétien. « Postumien, dit le saint vieillard, remerciez avec moi Notre-Seigneur; donnez deux de ces pièces d'argent au messager, et avec les autres payez ce qui est dû aux marchands qui ont habillé les pauvres. » La nuit étant venue, il dormit un peu; puis il réveilla les prêtres pour dire matines, suivant sa coutume, et il demeura en silence jusqu'à l'heure de vêpres. Les lampes étant allumées, il étendit doucement les mains en disant d'une voix basse : « J'ai préparé une lampe à mon Christ : » *Paravi lucernam Christo meo;* et il s'endormit du sommeil des bienheureux : c'était l'an du Seigneur 431. « S'il était permis à des enfants d'en vouloir à la meilleure des mères, ajouta le doyen du chapitre, nous en voudrions à Rome qui a fait transporter auprès des Apôtres le corps de notre père. Quand vous retournerez dans cette ville, je vous prie de lui faire une visite en notre nom; vous le trouverez dans l'église de Saint-Barthélemy-en-l'Ile. »

Quelques-uns de ces vénérables confrères voulurent bien nous conduire dans la crypte où reposent les reliques de saint Félix. Comme celui du prophète, le corps du glorieux martyr, révéré du monde entier, continue d'opérer des prodiges : de ses ossements desséchés découle une huile miraculeuse qui guérit les malades.

Au sortir de l'église, nous visitâmes quelques ruines païennes, peut-être celles du palais où mourut Auguste; mais on ne peut l'affirmer, tant elles sont informes. Par quel secret conseil la Providence a-t-elle voulu que les mêmes lieux vissent expirer le héros du paganisme, le superbe

(1) Nous avons quinze de ces poëmes dignes des plus beaux siècles de l'antiquité littéraire; ils sont des trésors pour l'apologiste et même pour l'artiste chrétien. Saint Paulin a mis en deux vers tout le dogme de la présence réelle :

In cruce fixa caro est, qua pascor; de cruce sanguis
Ille fluit vitam quo bibo, corda lavo.

Ailleurs il parle de la peinture morale des églises, dont il fait un magnifique éloge en l'appelant le grand livre des ignorants, etc.

maître du monde, et le héros de l'Évangile, l'opulent rejeton des plus illustres Romains, devenu volontairement humble et pauvre pour l'amour de Dieu et de ses frères! Pourquoi nous a-t-elle conservé les détails précis de ce double trépas? Ne serait-ce pas afin que la postérité s'instruisît en contemplant sur le même théâtre, aux prises avec la mort, ces deux hommes, qu'on peut appeler la personnification de leur foi religieuse et du monde qu'ils représentent? Nous avions assisté aux derniers instants de saint Paulin; et la douce sérénité de son visage, et la joie de son âme, et l'onction de ses paroles, et la tendresse de ses adieux, et la délicieuse confiance entre les bras de laquelle il s'endort, nous faisaient dire : Puissions-nous mourir ainsi!

En parcourant les ruines païennes, nous contemplions Auguste mourant : quels vœux sa fin peut-elle inspirer? Obsédé par Livie, qu'il avait enlevée à Drusus Néron, son époux, le vieil empereur déshérite son petit-fils Agrippa Posthume, et lègue le trône de l'univers à Tibère, fils de Livie. L'inquiétude le mine; il cherche une diversion dans les plaisirs et dans les voyages. Livie lui persuade d'accompagner jusqu'à Bénévent Tibère qui part pour l'Illyrie : le maître du monde, devenu l'esclave d'une femme, obéit. Tibère s'est embarqué, Auguste veut retourner à Rome; mais de violentes douleurs d'estomac et d'intestins ne lui permettent point de passer Nole. L'histoire dit qu'afin d'assurer l'empire à Tibère, Livie aurait hâté la fin du vieil empereur en empoisonnant des figues sur un arbre où il avait coutume d'en aller manger (1). Quoi qu'il en soit, cette femme, aussi ambitieuse que débauchée, expédie promptement un courrier à Tibère pour lui ordonner de revenir; puis elle dispose autour du palais des gardes qui en ferment exactement toutes les avenues : aucune nouvelle ne parvient au malade sans la permission de Livie, et rien de ce qui se passe dans le palais impérial ne transpire au dehors.

Cependant le matin du 19 août de l'an de Rome 766, le chef du monde païen, se sentant mourir, demande un miroir, ordonne qu'on lui ajuste les cheveux et qu'on pare un peu ses joues tombantes. Puis, faisant appeler quelques amis près de son lit : « *N'ai-je pas bien joué*, leur dit-il, *la farce de la vie? eh bien donc! applaudissez* (2). Après un pareil adieu, il fait sortir tout le monde, et il expire. Il était trois heures de l'après-midi lorsque Auguste donnait ce dernier spectacle dans la même chambre où était mort son père Octave : c'était l'an 14 de Jésus-Christ. Grâce à Livie, qui faisait toujours rassurer le peuple sur la santé du prince, on sut si bien prendre les mesures exigées par les circonstances, que le même instant apporta la nouvelle de la mort d'Auguste et de l'avénement de Tibère (3).

(1) Dion. LVI, p. 675.

(2) Amicos admissos percunctatus : Ecquid iis videretur mimum vitæ commode transgisse, adjecit et clausulam, etc. — Suet. *Aug.* 99.

(3) Tacit. *Annal.* I, 5.

La vie humaine n'est qu'une farce et l'homme un comédien; voilà donc le dogme suprême qu'Auguste lègue à l'univers! Dans cette parole quel matérialisme abject! Comme on s'éloigue avec horreur du moribond qui la prononce! Comme on bénit le Dieu rédempteur qui est venu réhabiliter l'homme si profondément déchu et lui apprendre que la vie du temps est l'apprentissage décisif de la vie de l'éternité!

Nous avions quitté Nole sans penser aux cloches, mais cet oubli fut bientôt réparé. A peine étions-nous dans la campagne que l'*Ave Maria* sonnait à la cathédrale. « Étrangers qui emportez de ces lieux tant de souvenirs, semblaient nous dire ces cloches, n'oubliez pas que nous sommes d'origine campanienne : Nole nous vit naître, Rome nous conserva, le monde chrétien, qui nous adopta, nous aime et nous bénit. Voyageurs qui passez, bénissez-nous vous-mêmes. Notre voix doit vous être chère; depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle s'associe aux joies de l'homme pour les animer, à ses douleurs pour les adoucir; car toujours elle chante l'immortelle espérance, fondée sur les consolants mystères qu'elle redit seule en ce moment. » Tous ensemble nous saluâmes avec les cloches, et l'Archange messager de l'Incarnation, et Marie, et le Verbe fait chair.

L'histoire et la poésie des cloches nous occupaient encore, lorsqu'une voix rauque se fit entendre à la portière de la voiture : *I passaporti :* les passeports? Nous n'en avions pas, et l'alguazil qui veillait à la barrière de Naples voulut d'abord arrêter Nos Excellences et les conduire au violon; puis s'adoucissant, il exigeait quelques carlins pour nous laisser passer. Nous tînmes ferme, et il finit par se retirer en nous appelant *Francesacci* : tel fut le seul malheur de cette longue et belle journée.

28 FÉVRIER.

Préambule. — Anecdote sur saint Alphonse de Liguori. — Nocera. — Frère Philippe. — Chambre de saint Alphonse de Liguori. — Détails sur sa mort. — Son portrait. — La Cava. — La Bibliothèque. — Retour à Naples. — Prédicateurs dans les rues.

Tout le monde sait qu'au dernier siècle une ligue formidable d'écrivains licencieux et impies menaçait et la religion, et la société, et les croyances, et les mœurs : l'épouvantable catastrophe qui ébranla le monde fut le résultat de cette conspiration infernale. A ce torrent dévastateur, Dieu prit soin d'opposer de puissantes barrières. Des hommes de génie, des saints furent suscités pour arrêter les flots de l'erreur, et en protégeant le dépôt des saines doctrines, conserver aux races futures l'unique moyen de rentrer dans l'ordre. Paris couronna le coryphée de la licence et de l'impiété : l'Europe applaudit; et, de nos jours encore, Ferney, demeure souillée du cynique vieillard, est le but d'un pèlerinage

obligé pour un grand nombre de voyageurs. L'œil ouvert, l'oreille tendue, la bouche béante, le cœur ému, ils entrent dans la chambre du philosophe antichrétien. C'est à peine s'ils osent toucher du bout du doigt les rideaux déchirés de son lit, ou la vieille canne qu'un jardinier centenaire leur donne pour avoir appartenu au maître de la maison. Ils notent tous ces détails, ils sont fiers de les avoir reçus, ils se font gloire de les raconter : leur voyage de Ferney est une époque mémorable de leur vie.

Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, certains hommes seront peut-être fort étonnés de voir le voyageur chrétien chercher avec empressements les lieux habités par nos saints et nos grands hommes; les visiter avec bonheur et parler avec entraînement des émotions qu'ils lui font éprouver; le monde est ainsi fait. « Si, comme tant d'autres, disais-je à mes jeunes amis, nous courions l'Italie pour y voir des tableaux, des statues, des ruines païennes, des lieux célèbres, théâtres des actions souvent fort peu honorables des héros de l'antiquité, on trouverait cela tout simple. Nous passerions pour des amateurs, peut-être pour des connaisseurs, et l'on ne manquerait pas de s'écrier : Quel charmant voyage ils ont fait ! Mais parce que nous mettons chaque chose à sa place; qu'aux souvenirs païens que nous sommes loin de négliger, nous donnons la préférence aux souvenirs chrétiens; que les catacombes de Cemetino, par exemple, ce champ de bataille où nos pères vainquirent glorieusement le paganisme, nous inspirent plus d'intérêt que les Fourches-Caudines et la vallée de Cannes, vous verrez qu'on aura peine à nous pardonner. N'importe, nous continuerons comme nous avons commencé. Salut aux ruines païennes, mais prédilection pour les monuments et les sanctuaires chrétiens, admiration pour les chefs-d'œuvre du génie; mais avant tout, respect, amour, admiration pour nos saints et nos martyrs, au sang, aux sueurs, aux travaux desquels nos critiques ne sont pas moins redevables que nous des lumières, des institutions, de la supériorité sociale dont le monde actuel est si fier. »

Je faisais ce petit préambule en courant, vers trois heures du matin, sur la route de Portici. Il était amené par les circonstances : nous allions à Nocéra. Nocéra est le lieu éternellement cher au chrétien, où vécut, écrivit, souffrit et mourut le saint François de Sales de l'Italie, le grand soutien de la foi et des mœurs contre les erreurs du dernier siècle : j'ai nommé saint Alphonse-Marie de Liguori. Une de nos joies était de visiter sa chambre et d'offrir les augustes mystères sur son glorieux tombeau. Outre les documents contenus dans sa vie, plusieurs fois imprimés, nous avions sur le saint évêque de nombreux détails conservés dans la mémoire des vieillards. A l'âge de seize ans, Alphonse fut reçu par acclamation docteur de l'université de Naples; ce brillant succès ne l'éblouit pas un instant. Jaloux de conserver la pureté virginale de son cœur, dont l'orgueil est le plus dangereux ennemi, le saint jeune homme se retirait souvent

dans la solitude pour y fortifier sa vertu. Son asile privilégié était la maison des Lazaristes, connus à Naples sous le nom de *Missionnarj della Vergine.*

Or, j'avais beaucoup fréquenté à Paris un de ces vénérables enfants de saint Vincent de Paul, qui résidait alors à Naples. Quelques jours avant le voyage de Nocéra, j'étais allé lui rendre visite. Avec une cordialité que je n'oublierai jamais, le bon père F.... me fit les honneurs de la maison. Après m'avoir montré l'église, la chapelle intérieure, les jardins, les cloîtres, etc. : « Maintenant, me dit-il, il faut que je vous fasse voir une cellule qui est pour nous un précieux sanctuaire ; » et il m'ouvrit la modeste chambre dans laquelle le jeune de Liguori venait faire sa retraite annuelle. « Peut-être, ajouta l'aimable vieillard, ne seriez-vous pas fâché de faire connaissance avec le prédicateur qui *convertit* saint Alphonse? Il est chez moi, venez. »

Nous entrâmes dans la chambre du missionnaire, qui me fit asseoir près de lui, en face d'un tableau couvert d'un voile épais. « Ce tableau, me dit-il, est à la Mission depuis environ cent ans ; il nous a été envoyé par un de nos Pères de Florence. La vérité du fait qu'il rappelle est attestée par des preuves toujours visibles, par le témoignage de nos Pères de Florence et par la déposition jurée du héros de cette effrayante histoire : nous conservons dans nos archives le procès-verbal authentique de tout cela. Donc, un vieillard de Florence entretenait depuis longtemps des rapports criminels avec une femme. Après une résistance opiniâtre à la grâce, il se convertit ; mais la femme demeure impénitente : elle meurt. Or, un soir que cet homme était en prières dans sa chambre, au pied d'une grande image de Notre-Seigneur en croix, il entend autour de lui comme le bruit d'un ouragan ; du milieu du bruit une voix lugubre, la voix de la femme, qui crie : Je suis damnée ! Par la permission de Dieu, je viens vous donner une marque de l'activité du feu qui me brûle. A l'instant, deux mains de feu sont imprimées, avec les cinq doigts, sur le tableau, qu'elles percent de part en part. » En prononçant ces paroles, le Père lève le voile, et je vois, en effet, sur la vieille gravure l'empreinte de deux mains brûlantes, qui ont enlevé, comme un emporte-pièce, le papier touché, tandis que les parties voisines sont parfaitement intactes : circonstance qui, aux yeux mêmes de la science, rend le fait humainement inexplicable. Le talon des mains a porté sur le cadre, qu'il a carbonisé avec la même précision. Tout cela est horrible à voir.

« Dans une retraite, continua le père F...., on montra publiquement ce tableau. Vous jugez de l'impression qu'il produisit sur un cœur comme celui d'Alphonse. Quoique déjà tout à Dieu, le saint jeune homme ne cessait de répéter : C'est à ma retraite aux Missionnaires *della Vergine* que je dois ma conversion. »

Cependant nous avions dépassé Pompéi ainsi que sa sœur, l'infortunée Stabia ; bientôt la route descendit dans une large vallée au fond de la-

quelle apparaissait la petite ville de Nocéra. Comme les cités voisines, Nocéra, fondée par les Grecs, devint colonie romaine, et fut saccagée par Annibal. Plus tard elle tomba au pouvoir des Sarrasins qui l'occupèrent pendant plusieurs siècles : de là lui est venu le nom de *Nocéra-des-Païens*. comme à sainte Agathe, sa voisine, celui de Sainte-*Agathe-des-Goths*. Si le voyageur profane n'y voit rien qui excite sa curiosité, il en est autrement du pèlerin catholique. Tout y parle de saint Alphonse ; et tout ce qui touche à ce grand homme inspire un vif intérêt. Dans les humbles religieux du *Très-Saint-Rédempteur* nous trouvâmes des frères remplis d'attention et de cordialité, qui nous accordèrent, de la meilleure grâce du monde, la faveur de célébrer la messe sur le tombeau de leur père. L'illustre évêque repose dans l'église qu'il a fait bâtir; son corps est placé sous l'autel de la chapelle qui forme la partie gauche du transept. Quand nous y entrâmes, cette chapelle était entourée d'une foule de pèlerins qui répandaient leurs larmes et leurs prières devant le *bon saint*, dont leurs pères avaient si longtemps admiré la douceur inaltérable, la pauvreté évangélique et la charité toute paternelle.

De l'église, nous passâmes au réfectoire. La première chose que nous fit remarquer le Père supérieur, c'est la place de saint Alphonse. Il nous semblait voir encore le vénérable vieillard assis sur un petit banc de bois adossé à la muraille, et déposant, dans une assiette placée devant lui, les prémices de son repas, qu'il offrait à Notre-Seigneur dans la personne d'un pauvre. Une soupe au broccoli, accompagnée d'un morceau de bœuf et de viande salée, tel fut, avec deux oranges pour dessert, le menu du frugal déjeuner qui nous attendait. Le linge et la vaisselle n'étaient pas moins en harmonie avec l'esprit de mortification et de pauvreté qui distingue les dignes religieux. Frère Philippe ajouta par sa conversation un nouvel assaisonnement aux mets que sa main nous avait préparés. Frère Philippe! mais c'est l'admiration du pays et la joie de la maison. Apprenant que nous étions Français, il obtint la permission de nous parler, et il nous raconta son histoire. Vieux soldat de l'Empire, blessé en vingt batailles, il fut inconsolable de la chute de son Empereur. Dégoûté du monde, il chercha le repos au service du seul maître que nul ne peut détrôner, et il se fit religieux dans la congrégation du Saint-Rédempteur. La vie des camps ne lui a permis d'apprendre ni le latin, ni la théologie; il n'est donc ni prédicateur, ni confesseur, ni écrivain : il est cuisinier. Plein de gaîté, il conserve dans son humble emploi quelque chose de ces allures militaires et de cette brusque franchise qui vont, on ne peut mieux, avec le froc noir et le tablier blanc.

Au déjeuner succéda la visite de la maison. Nous examinâmes avec respect ce cloître, ces corridors, ces cours intérieures que le saint avait si souvent parcourus, et nous arrivâmes au *piano nobile* : là se trouve l'appartement du glorieux fondateur. Une petite porte en bois nu, ouvrant sur le corridor, donne passage à une cellule d'environ dix pieds de lon-

gueur sur huit de largeur. On ne peut se défendre d'un saisissement religieux en voyant ces murailles froides et nues, ce parquet en briques grossières, ce plafond aux traverses saillantes, recouvert d'une couche de plâtre à peine suffisante pour fermer le passage à la poussière; cette petite fenêtre, mal close, devant laquelle le grand docteur composa la plupart de ses pieux et savants ouvrages ; cet autel élevé depuis l'époque de la canonisation et qui rappelle par sa pauvreté le détachement dont le saint fit toujours profession.

Une cloison, garnie d'une porte vitrée, sépare le cabinet de travail de la chambre à coucher. Entré dans cette seconde pièce, j'en fis l'inventaire. Un petit lit composé d'une simple couverture et d'un matelas mince comme une planche, reposant sur un fond en bois supporté par quatre pieds en fer de trente centimètres de hauteur; trois vieilles chaises en paille ; deux fauteuils séculaires garnis en peau, dont l'un à roulettes qui servait à promener le saint vieillard dans les corridors de la maison ; une petite table, une lampe en cuivre, un cierge qui brûlait près de son lit de mort : tel est l'ameublement du moderne docteur de l'Église, du fils des grands de la terre, de l'illustre évêque de Sainte-Agathe. Chose bien significative! la religion catholique seule inspire un pareil mépris des choses créées et du bien-être matériel.

Dans cette chambre vénérable, disposée comme le jour même où le saint expira, les Pères qui nous accompagnaient nous parlèrent des derniers moments d'Alphonse : « Notre bienheureux Père, disaient-ils, avait toujours désiré de mourir au milieu de ses enfants. Sa confiance en Marie était si grande, qu'il ne doutait pas qu'elle ne lui obtînt cette consolation. « Mon Dieu! écrivait-il au milieu même de sa carrière, je vous » remercie d'avance de la grâce que vous me ferez de mourir entouré de » mes très-chers enfants, qui n'auront alors d'autre sollicitude que mon » salut éternel, et qui tous m'aideront à bien mourir. » Son espérance ne fut pas vaine : à la première nouvelle de sa maladie, nos Pères et nos Frères arrivaient sans discontinuer de toutes nos maisons; et, comme un autre Jacob, Alphonse entra dans sa dernière agonie environné de sa nombreuse famille qu'il bénit avec effusion : et cette chambre où nous sommes, et les corridors que nous avons parcourus, furent inondés de larmes.

« Le Père recteur et le père Buonapane se tenaient au chevet de son lit; au pied était agenouillé le père Fiore. L'un d'eux lui présenta une image de la sainte Vierge, en lui disant de l'invoquer pour la bonne mort. Au nom de Marie, le saint ouvrit les yeux, prit l'image, la contempla longtemps, et entra dans une douce extase qui le conduisit dans l'éternité bienheureuse. On ne remarqua ni révolution dans son corps, ni contraction dans ses membres, ni serrement de poitrine, ni soupir douloureux : et pourtant il était mort. Ce fut le 1er août 1787, vers les onze heures du matin, à l'âge de 90 ans 10 mois et 5 jours, que notre Père, environné

de ses enfants, s'endormit dans les bras du Seigneur et de la très-sainte Vierge, au moment où l'on sonnait l'*Angelus*. »

En nous donnant comme gage de notre visite le véritable portrait du saint, les Pères ajoutèrent sur sa personne quelques détails, imprimés depuis dans les *Mémoires* du père Tannoja (1). « Notre Père était de taille moyenne; il avait la tête grosse, le teint vermeil, le front large, l'œil agréable et d'un bleu d'azur, le nez aquilin, la bouche petite et toujours le sourire sur les lèvres. Sa barbe était épaisse et ses cheveux noirs; il les portait courts, et se les coupait souvent lui-même. Il était myope et se servait de lunettes, qu'il ôtait toujours quand il était en chaire ou qu'il parlait aux femmes. Sa voix était claire et sonore : telle spacieuse que fût l'église et telle longue que fût la mission, elle ne lui manqua jamais, et il la conserva ainsi jusqu'à sa mort. Il avait un port imposant, des manières graves et gracieuses à la fois, si bien que tout en lui concourait à le rendre aimable. »

Le temps était venu de dire adieu à cette sainte maison. Après nous être prosternés de nouveau devant l'autel du glorieux docteur, nous reçûmes l'embrassement des bons Pères, et nous partîmes pour la Cava. Cette petite ville, bâtie dans la vallée pittoresque de *Monte Metelliano*, est célèbre par son monastère de Bénédictins, un des plus intéressants de l'Europe. Pendant les guerres intestines qui, au moyen âge, désolèrent l'Italie, le monastère de la Cava devint le trésor où les particuliers déposaient leurs chartes et leurs titres de noblesse ou de propriété. Le respect universel dont les religieux étaient l'objet, formait une barrière autour de leur demeure, que ni l'homme d'armes, ni le paladin, ni le seigneur, si haut et si puissant qu'il fût, n'osait franchir. A cette double circonstance est due la richesse scientifique du célèbre couvent. On y conserve environ 60,000 parchemins originaux; puis un code de lois des Lombards, que Muratori n'a pas connu lorsqu'il a publié sa collection. Je m'étonne que quelques-uns de nos élèves de l'école des chartes n'aillent pas se fixer sur les lieux et explorer cette mine féconde.

A en juger par l'accueil que nous reçûmes, ils peuvent compter sur la réception cordiale et l'obligeance à toute épreuve des excellents religieux. Sous la conduite du Père archiviste, nous visitâmes la bibliothèque, qui est bien, suivant l'expression de M. de Bonald, le vaste sépulcre de l'intelligence humaine; seulement, il est au pouvoir des vivants de ressusciter les morts, et nous en évoquâmes quelques-uns. Leur savoir, leur bon sens, la vivacité de leur foi, la naïveté de leur langage, nous firent vivement regretter de n'avoir à leur donner que quelques instants fugitifs; mais le temps nous pressait : nous devions rentrer à Naples avant la nuit. Toutefois le Père archiviste nous retint : « Voyez encore, nous dit-il, cette Bible du VIIIe siècle. » Puis l'ouvrant à dessein à l'évangile de

(1) 3 vol. in 8°. Paris, 1842.

saint Jean, il ajouta : « S'il y a des sociniens en France, veuillez leur dire que vous avez lu de vos yeux le fameux passage : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.* Au moins vous saurez qu'ils ont tort de rejeter le mystère de la sainte Trinité, parce qu'ils n'ont pas lu ce passage dans quelque ancien manuscrit. »

Grâce à l'activité de notre postillon, nous arrivâmes sur le quai Napolitain au soleil couchant. Le golfe, au bleu d'azur, illuminé des derniers feux du jour, semé de bâtiments aux diverses couleurs et sillonné d'embarcations légères, présentait un coup d'œil magnifique et très-animé : le quai lui-même offrait un autre spectacle. De nombreux promeneurs encombraient les larges trottoirs; les cafés étaient entourés d'amateurs qui buvaient, lisaient, causaient autour de petites tables placées dans la rue. Au milieu de cette multitude agitée comme les flots de la mer, nous vîmes, dans les retraits formés de distance en distance par les maisons voisines, des prédicateurs en plein air, montés sur le *Palco*, espèce d'estrade en simples planches ; ils tenaient à la main un grand crucifix et annonçaient avec feu la parole qui a sauvé les pauvres et les petits. Il y avait foule au sermon ; et ce qu'il y a de mieux, silence, respect, attention parmi les auditeurs, tous debout et chapeau bas. Ni le bruit du *corricolo* qui brûlait le pavé, ni les cris des enfants qui jouaient dans le voisinage, ni les conversations des passants qui, brochant sur le tout, allaient et venaient comme les flots poussés en sens divers, rien ne distrayait l'auditoire, suspendu en quelque sorte aux lèvres du prédicateur. Telles sont encore les villes de l'Italie ; sans craindre l'outrage ou le mépris, la religion peut se montrer dans les rues et sur les places publiques ; elle peut même y répandre la divine semence avec la consolante certitude de trouver une bonne terre pour la recevoir.

Tous les prédicateurs étaient des jésuites. Le soir même j'eus l'occasion de rencontrer un de ces religieux et je lui manifestai l'étonnement que m'avait causé le singulier spectacle dont j'avais souvent ouï parler, mais que je venais de voir pour la première fois.

« Ne craignez-vous pas, lui disais-je, d'exposer la parole sainte à la dérision et nos augustes vérités au mépris ? D'ailleurs, quel fruit pouvez-vous espérer de discours faits en pareils lieux, à de pareils auditeurs, et en pareilles circonstances ? — Vous n'êtes pas le premier à qui ces réflexions soient venues. Les étrangers blâment volontiers ce qui n'est pas conforme aux usages de leur pays ; et l'on dit ici que les voyageurs français ne sont pas les derniers à se faire remarquer par cet esprit de critique dont la légèreté est le moindre défaut. Quant au mépris que vous redoutez, vous avez pu vous convaincre qu'il n'existe pas. J'ai souvent rempli la même fonction que nos pères, et si j'avais aperçu quelque marque de dérision, je ne craindrais pas de vous le dire. Chez nous, le respect pour la religion n'est pas encore un vain mot : sera-t-il durable ? Je l'ignore ; mais jusqu'ici nous pouvons conserver nos usages hérédi-

taires sans craindre l'inconvénient que vous signalez. Vous me demandez ensuite quel fruit nous pouvons espérer de ces prédications en plein vent? Le succès n'est pas notre affaire; on nous dit de prêcher et nous prêchons. Comme nos pêcheurs du golfe, les pêcheurs évangéliques jettent leurs filets un peu au hasard; quelquefois on les retire vides, mais d'autrefois on y trouve de belles pièces : l'esprit de Dieu souffle où il veut. Tel homme qui, sous un prétexte ou sous un autre, ne viendrait pas à l'église pour entendre un sermon, s'arrête en passant devant nos *Palchi*; il écoute, une bonne pensée tombe dans son cœur, et dans un temps donné elle portera son fruit : je vous parle d'après l'expérience. Il faut bien que cette expérience soit fondée, puisque nos plus grands saints de Rome et de Naples ont encouragé et pratiqué ce ministère populaire. Je ne vous citerai que saint Alphonse, dont vous avez aujourd'hui visité le tombeau. Sur les traces de semblables modèles nous marchons avec confiance et en connaissance de cause. Serez-vous assez obligeant pour le dire de notre part à quelques-uns de vos compatriotes? »

Je le promis au bon Père et nous nous séparâmes.

1er MARS.

Ischia. — Procida. — Vêpres Siciliennes. — Grotte d'azur. — Capri. — Souvenirs de Tibère. — Monte Solaro. — Souvenirs des Français. — Salerne. — Tombeau de saint Matthieu. — De saint Grégoire VII. — Amalfi. — Cathédrale. — Souvenirs historiques. Atrani. — Portes de San-Salvatore. — Sorrento. — Le Tasse. — Quisisana. — Castellamare. — Vierge de Pozzano. — Barque marchande. — Pieux usage.

On trouve à Naples des bateaux à vapeur qui font en une journée le tour du golfe. Ils relâchent plusieurs fois et laissent aux passagers le temps de voir les points remarquables de la côte. De grand matin nous nous embarquâmes sur un joli pyroscaphe qui, par exception, devait parcourir le double golfe de Naples et de Sorrento. On leva l'ancre au milieu des cris de joie d'un nombreux et brillant équipage. Afin d'éviter toute répétition, je ne parlerai pas du spectacle enchanteur dont l'œil jouit constamment pendant le cours de cette délicieuse promenade.

Arrivés en pleine mer, nous saluâmes, sur la gauche, Ischia et Procida, îles moitié grecques et moitié romaines, qui se dessinent vers la pointe occidentale du cap Misène. La première compte vingt mille habitants. L'excellence de ses eaux thermales y attire un grand nombre de malades, et l'amateur de paysages la visite pour jouir du spectacle de ses vallées pittoresques, de sa végétation vigoureuse et du pic de l'Époméc. Du haut de cette aiguille volcanique on a, dit-on, un coup d'œil qui ne le cède en rien à celui du Pic de Ténériffe. Enfin Ischia, l'*Inarima* de Virgile et d'Homère, et la *Pythecusa* de Pline et de Strabon, rappelle au pèlerin catholique la miraculeuse arrivée de sainte Restitute, conduite à ces rivages par la main puissante du Dieu des martyrs.

Au-dessus de Procida plane une ombre sanglante dont la vue fait frissonner le voyageur français. Du milieu de l'île s'élancent les pans délabrés de hautes et tristes murailles. Aujourd'hui simple rendez-vous de chasse, ces ruines séculaires furent jadis le redoutable manoir du cruel Jean de Procida, seigneur de l'île, et principal auteur du fameux massacre de nos compatriotes, connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Honoré de la confiance des rois de Naples, Jean de Procida fut disgracié par Charles d'Anjou, et jura de se venger. Médecin habile, il profita des relations nombreuses que lui procurait l'exercice de son art, pour ourdir une vaste conspiration qui aboutit au carnage des Français, alors maîtres de la Sicile. Afin qu'aucune victime ne pût échapper, les conjurés faisaient répéter à toutes les personnes qu'ils rencontraient le mot *cicerone*, dont la prononciation difficile trahissait l'étranger qui était sur-le-champ mis à mort. Commencé à Palerme, le jour de Pâques, à l'issue des vêpres, le massacre fut si complet, qu'il entraîna la chute de la domination française : c'était l'an 1284. L'île de Procida ne compte que douze mille habitants; elle jouit néanmoins d'une certaine célébrité, due à l'habileté de ses marins et à la beauté de ses faisans.

Pendant que nous tenions les regards fixés sur ces deux oasis de la mer, le pyroscaphe marchait de toute la force de sa vapeur : bientôt on signale la *Grotte d'azur*. Un bateau plat se détache de la rive et vint prendre les voyageurs, curieux de visiter le phénomène souterrain. Grâce à un vent d'ouest qui agita les flots jusque-là fort tranquilles, nous fûmes jetés sans accident à l'ouverture de la grotte. Sous une voûte très-élevée, d'où pendent par milliers de gracieux stalactites, est un lac d'environ trente mètres de circonférence sur quatre de profondeur. L'eau, les rochers, le sable, les coquillages, tout paraît d'un bleu d'azur; tandis que la transparence de l'eau est si parfaite qu'on croit pouvoir prendre avec la main les coquillages dont les formes variées se dessinent gracieusement au fond du lac. Tel est le phénomène que l'œil admire et que la science explique ou croit expliquer par des raisonnements dont le simple exposé m'entraînerait trop loin.

Après la Grotte d'azur, l'île Capri vint appeler notre attention. Je ne sais quel mouvement de peur et de pitié on éprouve en foulant pour la première fois la trop célèbre Caprée : la sinistre image de Tibère vous suit partout. Au sommet d'un léger monticule on voit les ruines bien conservées du palais de ce prince. Les mosaïques, les riches ornements, les thermes somptueux, redisent imparfaitement la vie souillée du maître du monde; plus éloquent est le rocher solitaire sur lequel était assis le donjon impérial. D'une voix que les siècles n'ont pu affaiblir, il accuse la sombre défiance et les basses cruautés du fils de Livie. Pour tout dire en un mot, Caprée, île voluptueuse et inabordable, devait être la demeure de Tibère.

L'histoire a pris soin de justifier cette induction. Je me rappelais ce

passage où Suétone et Tacite racontent que Tibère fatigué de la contrainte que lui imposait le séjour de la capitale, quitta Rome pour n'y jamais rentrer. Il fit défendre par un décret affiché publiquement, à quiconque de venir troubler son repos. Environné de soldats qui empêchaient de l'approcher, il se promena longtemps dans des lieux écartés de la Campanie; mais nulle part il ne trouva une solitude assez profonde. Gêné par la vue des hommes et des villes, il abandonna la terre ferme et passa dans l'île de Caprée : aucun séjour ne pouvait mieux lui convenir. Entouré d'écueils, Caprée n'est accessible que par un seul endroit, tellement que personne ne peut y aborder sans être vu; du reste, c'est une demeure délicieuse. Abritée contre les vents du nord, elle est rafraîchie pendant l'été par une brise parfumée. Le golfe de Naples est en perspective et les voyageurs s'accordent encore à regarder le coup d'œil dont on jouit du *Monte Solaro* comme le plus beau de toute l'Italie. Tibère y fit bâtir douze palais magnifiques, qui devinrent douze maisons d'incroyables débauches et douze prétoires sanglants d'où partirent pendant onze années des arrêts de proscription et de mort (1).

Le farouche empereur se trouvait donc à l'aise, parce que, séparé du reste du monde, il pouvait se livrer sans contrainte à ses vicieux penchants. Tel est, ajoutent les historiens, le motif de la préférence qu'il donna au séjour de Caprée. Entre autres preuves, Suétone rapporte l'aventure d'un malheureux pêcheur, qui nous revint à la mémoire. Ce brave homme ayant pêché un beau surmulet, sa première pensée est de l'offrir à l'empereur; il grimpe par des rochers fort escarpés et se présente inopinément à Tibère. Irrité, effrayé, ce prince fait saisir le malheureux pêcheur et ordonne qu'on lui frotte le visage avec son poisson. Pendant qu'on exécute l'ordre tyrannique, le pêcheur se félicite hautement de n'avoir pas apporté une grosse écrevisse de mer qu'il avait prise avec le surmulet : le barbare empereur profite de l'avis pour augmenter la rigueur du supplice. Il envoie chercher l'écrevisse et la substituant au surmulet, il fait mettre le visage du pêcheur tout en sang (2).

Selon l'invariable conduite de la Providence, l'île de Caprée, souillée de tant de crimes, devait être purifiée. Elle le fut, elle l'est encore par la présence séculaire de saints religieux, et par une notable partie des reliques de l'illustre vierge et martyre, saint Agathe (3). Un autre rapprochement se présente au voyageur français : Capri lui rappelle un des plus glorieux exploits de nos compatriotes. De victoire en victoire, Murat venait de monter sur le trône de Naples; tout le pays lui obéissait à l'exception de l'imprenable Capri. Murat ordonne au général Lamarque de réduire cette forteresse. Lamarque part avec 1,600 hommes d'élite, et après des prodiges d'audace, il force les assiégés à capituler. A cette oc-

(1) Plin. lib. III, 6. (2) Suet, lib. LX.
(3) S. Greg., lib. I, *Epist.* 54, *ad Jo. Episc. Surrentinum.*

casion, Salicetti, ministre de Naples, écrivait de Capri : « J'y ai trouvé les Français, mais je ne puis croire qu'ils y soient entrés. » Or, celui qui défendait ce nouveau Gibraltar était le futur geôlier de Sainte-Hélène, sir Hudson-Lowe !

Nous doublâmes rapidement le cap *Campanella*, et quelques heures suffirent pour nous rendre au rivage de Salerne. Voyez cette ville d'environ douze mille âmes, gracieusement assise sur le penchant des montagnes, dominant le golfe qui porte son nom. Ses rues irrégulières, étroites, payées de dalles du Vésuve, ses édifices aux murs bariolés, semblent indiquer une ville moderne et d'une importance secondaire ; pourtant c'est l'antique *Salernum*, la fille des Grecs, l'esclave des Romains, des Lombards et des Normands ; la cité savante dont l'école médicale est connue du monde entier. Mais le temps et les hommes, plus redoutables que le temps, ont mutilé, changé son antique physionomie. L'Université existe encore, mais elle ne jette plus d'éclat ; et les aphorismes précieux de l'école de Salerne ont été traduits en vers burlesques (1).

Le cathédrale, gothique d'origine, est toute moderne par les ornements et les décorations de l'artiste *san Felice*. Ce qui reste à Salerne, c'est la gloire de posséder les corps de l'apôtre saint Matthieu et du pape saint Grégoire VII. Rapportées du pays des Parthes, où le pêcheur évangélique avait tendu ses filets et terminé sa carrière, les reliques de saint Matthieu furent déposées à Salerne, l'an 1080. La reconnaissance authentique de ce précieux trésor eut lieu par les soins de l'évêque Alfano. Ce prélat écrivit en cette occasion une éloquente lettre au pape saint Grégoire VII, que Baronius a pris soin de nous conserver avec la réponse du souverain Pontife (2). Appuyé sur ce double témoignage que justifient la constante tradition et l'éclat des miracles, le voyageur catholique se prosterne respectueusement devant le tombeau du glorieux Apôtre, et il ne se relève que pour répandre son âme devant une autre tombe également illustre.

Dans la même église est le mausolée du pape saint Grégoire VII. Une statue de marbre représente l'illustre Pontife debout, dans une attitude pleine de force et de majesté : on croit voir encore le Moïse du moyen âge, protégeant Israël contre les fureurs ambitieuses des Pharaons du Nord. Son historien protestant nous dispense de répondre aux plates invectives lancées, par certain guide en Italie, contre le saint Pontife qui, par douze années de luttes continuelles, conquit la liberté de l'Église et sauva la société. On aime à voir reposer, l'un auprès de l'autre, saint Matthieu qui mourut martyr pour avoir prêché l'Évangile, et saint Grégoire VII, qui mourut en exil pour avoir soutenu l'édifice ébranlé de la

(1) Ils furent écrits en vers latins au commencement du XIIe siècle par Jean de Milan, en faveur de Robert, duc de Normandie. Ce poëme dont il ne reste que le tiers (373 vers sur 1239) a été travesti en vers burlesques par L. Martin, en 1653.

(2) *Annal.*, t. XI, an. 1080. C. D.

religion (1) : mêmes combats, même gloire. Pour continuer le triomphe de saint Matthieu sur le paganisme, de nombreuses colonnes de vert antique et d'autres marbres précieux, enlevés aux temples de *Pœstum*, décorent la cathédrale; tandis que la victoire immortelle de saint Grégoire VII contre les oppresseurs de l'Église est rappelée dans une inscription contemporaine. Sur un bas-relief antique, servant d'ornement au tombeau du cardinal Caraffa, l'ami et l'admirateur du puissant Pontife, on lit ces mots qui font allusion à la statue dont j'ai parlé : *Hic mortuus jacere delegit vivus, ubi Gregorius septimus Pontifex maximus libertatis ejusdem (ecclesiasticæ) vigil assiduus excubat adhuc, licet cubet* (2).

Nous quittâmes Salerne pour nous rendre à Amalfi. L'Athènes du moyen âge, et la rivale de Venise par l'étendue de son commerce, n'est aujourd'hui qu'un pittoresque village. Au souvenir de tant de gloire éclipsée, c'est à peine si on peut admirer les beautés ravissantes du paysage, les bois de myrtes et d'oliviers, les grottes, les ruines, les blanches maisons autour desquelles serpentent les ceps tortueux de la vigne et les branches dorées de l'oranger. Bâtie sur l'emplacement d'un temple païen, la cathédrale est la seule trace de magnificence de l'ancienne Amalfi. Nous y vîmes deux belles colonnes de granit rouge, deux sarcophages antiques, un bas-relief de sculpture grecque et un vase antique de porphyre servant de baptistère. Mais elle possède un trésor qui vaut mieux que toutes les richesses de l'art : dans un superbe tombeau repose le corps de l'apôtre saint André. C'est le cardinal Pierre de Capoue, qui, après la prise de Constantinople par les Français, l'apporta en Italie et le déposa dans la cathédrale d'Amalfi (3). Comme ceux d'Élisée, les ossements de l'Apôtre prophétisent : il en sort une vertu miraculeuse qui guérit les malades et une voix qui répète les immortelles paroles du martyr en voyant sa croix : « Je te salue, croix précieuse, croix si longtemps désirée. Reçois-moi dans tes bras, et présente-moi à mon Seigneur. »

Bien qu'elle ne soit plus qu'une ombre d'elle-même, Amalfi exerce encore une grande influence sur le voyageur par ses nobles souvenirs, et sur le monde par une découverte fameuse dont elle fut le théâtre. En 1020, ses riches navigateurs fondirent à Jérusalem un hôpital qui fut l'origine de l'ordre à jamais illustre des chevaliers de Malte. Trois siècles plus tard, un autre navigateur d'Amalfi, Flavio Gioia, inventa la boussole (4). Merveilleux génie de l'homme ! une aiguille aimantée est deve-

(1) « Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio; » telles furent les dernières paroles de ce grand pape.

(2) « Vivant, il voulut reposer après sa mort là où Grégoire VII, souverain Pontife, gardien vigilant de la liberté de l'Église, la protége encore debout, quoique couché dans la tombe. »

(3) Ughelli, *Italia sacra*, t. VIII.

(4) On a prétendu que la boussole a été inventée par les Chinois; cette opinion sent un peu trop la *philosophie*, pour être probable.

nue la clef qui ouvre l'univers, et un peu de vapeur l'agent irrésistible qui rapproche toutes les distances. Pour apprendre à la postérité que la boussole était due à un sujet du roi de Naples, alors cadet de la maison de France, Gioia marqua le nord avec une fleur de lis. Cet usage est encore imité par toutes les nations qui fort heureusement pour notre gloire en ont oublié l'origine. Immortalisée par l'invention de la boussole, Amalfi peut dormir en paix dans la tombe sanglante que lui creusèrent les Pisans. Toutefois elle possède un autre titre au souvenir de la postérité : dans ses décombres fumants on trouva les *Pandectes* de Justinien, qui, sauvées de la destruction, donnèrent une si heureuse impulsion à l'étude du droit romain.

A peu de distance d'Amalfi, nous traversâmes presque au pas de course le petit village d'Atrani, patrie de Mazaniello ; il nous fut seulement possible de jeter un coup d'œil sur les bas-reliefs des portes en bronze de l'église *San Salvatore*. Fondues en 1087, elles sont les plus anciennes portes en bronze de l'Italie; n'ayant pas le temps de les étudier en artistes, nous les examinâmes en chrétiens. Une inscription nous apprit qu'elles furent commandées par Pantaléon, fils de Pantaléon Viaretta, pour le *rachat de son âme* (1).

Redoublant le cap Campanella de toute la force de sa machine, notre pyroscaphe passa rapidement devant Sorrento, dont nous saluâmes le site magnifique; les ruines de ses temples, dédiées à Neptune et à Diane; la piscine d'Antonin le Pieux, et la maison, ou plutôt l'emplacement de la maison où naquit Le Tasse. Bientôt se succédèrent le *Quisisana* (ici on guérit), magnifique casino du roi de Naples, renommé par la salubrité de l'air qu'on y respire; puis Castellamare, remplaçant de Stabia, troisième victime du Vésuve, avec ses eaux minérales, ses manufactures et ses charmantes villas, semées sur le versant ombragé de la montagne; enfin, la célèbre colline de Pozzano, où l'image miraculeuse de Marie a pour piédestal un autel de Diane.

Comme nous cinglions vers le port de Naples, voici venir une forte embarcation montée par un grand nombre de personnes. Les cris et les gestes tout à fait napolitains des rameurs et même des passagers attirèrent tous les regards. Un matelot que nous voyions circuler dans les groupes, tenant à la main une espèce de tirelire, peinte de flammes, devint l'objet de la plus vive curiosité. Je demandai quel était ce personnage et ce qu'il faisait. « Cette barque, me dit le capitaine, est une barque marchande qui va de Naples à Sorrento. Elle prend à bord quelques voyageurs pour cette dernière ville, d'où elle revient chargée d'oranges. Le matelot que vous voyez fait la quête afin de faire dire des messes pour les âmes du purgatoire. C'est un ancien usage religieusement conservé par la piété envers les morts, qui est ici tout à fait populaire. »

(1) Pro mercede animæ suæ.

Ce touchant spectacle fut le dernier dont nous jouîmes sur le golfe de Naples : une demi-heure s'était à peine écoulée, que nous étions de retour à l'hôtel de la *Speranzella.*

2 MARS.

Départ de Naples. — Observations sur le peuple napolitain. — Capoue. — Anecdote. — Calvi. — Ponte-Storto.

C'était le jour du départ, et par conséquent le jour des adieux. Adieu à quelques-uns de nos compagnons de pèlerinage, que nous allions quitter pour longtemps!... pour toujours!... adieu au Toledo; adieu à la Speranzella! adieu bientôt à Naples. Adieu! ce mot revient chaque jour en voyage : mot plein de mélancolie, qui nous rappelle, malgré nous, que l'homme ici-bas n'est qu'un être d'un jour, devant qui tout passe comme une ombre vaine, et qui passe lui-même, laissant à peine quelques traces, bientôt effacées, de son rapide passage. Déjà nous étions sur le quai de *Chiaja*, attendant un voyageur retardataire. Les lazzaroni, qui, les premiers, avaient salué notre arrivée, assistaient les derniers à notre départ. Ils sortaient par groupes, et se rendaient au port, au marché, sur les places, partout où leur industrie pourrait s'exercer.

Un d'entre eux, grand jeune homme aux allures dégagées, à la physionomie supérieurement mimique, vint à la portière, salua respectueusement Nos Excellences, et nous fit mille souhaits de bon voyage et d'heureux retour auprès de nos pères, de nos mères, de nos frères, de nos sœurs, de nos aïeux jusqu'à la quatrième génération. Pour tout cela, que demandait-il? une simple *bottiglia.* Ajoutez qu'il nous exprimait sa prière, non en paroles, mais par des gestes tellement poétiques, qu'ils valaient dix fois mieux que l'objet de sa demande. Nous le lui donnâmes de grand cœur, je dirais même avec un sentiment marqué de reconnaissance. Voici pourquoi : en partant de Rome, on nous avait annoncé que nous ne sortirions pas de Naples sans être volés. A entendre les mauvaises langues, on ne pouvait parcourir les rues napolitaines sans coudoyer des filous, et à moins d'attacher son foulard dans la poche, il était impossible d'en rester possesseur pendant une journée. Ces propos ressemblaient trop aux récits de certains guides en Italie, pour ne pas les trouver au moins étranges. Mes jeunes amis parièrent pour la probité des lazzaroni : l'enjeu consista en deux bouteilles de champagne, payables à Rome, si nous revenions avec armes et bagages : or, le pari était gagné. Nous avions visité Naples dans tous ses quartiers ; nous n'avions ni attaché ni caché nos foulards, et, en faisant nos malles, tous avaient répondu à l'appel ; enfin nous étions bien et dûment fermés dans la voiture de voyage : partant plus de danger. Comment ne pas accueillir gracieusement le lazzarone et ne pas donner de quoi boire un *fiasco* de son vin

sucré à celui dont la probité nous valait deux bouteilles de vin de Champagne?

Pendant qu'on stationnait à la barrière pour remplir les dernières formalités de police, j'examinais ces lazzaroni, groupés autour de notre équipage. Vrais fils des Étrusques et des Grecs, venus sur ces bords il y a deux mille cinq cents ans, ils ont conservé en grande partie et le costume, et les habitudes, et les goûts de leurs aïeux. Croirait-on qu'ils portent encore le bonnet phrygien, tel que s'en étaient affublés nos classiques démagogues de 93? Ce bonnet de laine rouge s'élève en forme conique et retombe par-devant, ou par-derrière, ou sur l'oreille, suivant le caprice ou la mode. Bien aveugle qui n'y verrait pas une preuve sans réplique de la ténacité des habitudes populaires; Naples en fournit bien d'autres dont plusieurs me revinrent à la pensée. On sait que les Romains pavaient leurs voies de larges dalles, et qu'ils couvraient de peintures à fresque toutes les parties de leurs habitations. Pompéi est un monument irrécusable de ce double fait. Or, vous voyez encore les rues de Naples et les grandes routes qui viennent y aboutir, pavées de la même manière : le badigeon remplace dans les habitations les plus pauvres les fresques antiques. Le langage figuré des Campaniens (1), la forme des magasins, le genre de vie et de culture, le dirai-je? la soif des plaisirs et même du sang, sont autant de témoignages qui ne sauraient échapper à l'œil exercé de l'observateur.

A la vue de cette étonnante fidélité, on ne peut s'empêcher de se dire à soi-même : « Si l'homme tient avec tant de force à des habitudes purement matérielles, que l'expérience, la mode, une connaissance plus approfondie de son bien-être, tendent sans cesse à modifier, avec quelle énergie ne devait-il pas tenir, il y a dix-huit siècles, à des habitudes morales, chères à ses passions, fortifiées par l'éducation et consacrées par la religion même? Si, approfondissant cette pensée, on réfléchit au caractère et au tempérament de ce peuple, à la nature du climat et à la magnificence du pays qu'il habite, le miracle de sa conversion au christianisme grandit dans des proportions immenses. Ces proportions atteignent l'infini quand on ajoute : Et pourtant le christianisme a changé les habitudes, les croyances, les lois et les usages non-seulement des Napolitains, mais de tous les peuples!

Mal conduits par un voiturin maussade, nous n'arrivâmes à Capoue qu'à onze heures. Les chevaux, déjà vieux et usés de longue main par la fatigue, refusaient de marcher : continuer avec un semblable équipage, c'était nous exposer à toute espèce de désagréments dont le moindre était de coucher à la belle étoile. Nos craintes étaient d'autant mieux

(1) Tout le monde sait que l'illustre chanoine de Jorio a retrouvé, dans la mimique du peuple de Naples, l'explication fort naturelle des figures et des emblèmes peints sur les vases étrusques.

fondées que nous devions retourner à Rome par la route difficile et presque déserte des Abruzzes et du Mont-Cassin. Nous invitâmes le conducteur à nous donner des chevaux frais, ou du moins à prendre un cheval de renfort, ainsi que nous étions convenus. Il refusa sèchement; nous portâmes plainte au *Podestà*, qui fit venir notre automédon. Les parties entendues, le juge nous donna gain de cause, et termina son verdict par ces mots : « Ces messieurs sont prêtres, ils méritent toute confiance; toi, tu es un vaurien. » A quoi le voiturier répondit : « Mais s'ils sont prêtres, je suis chrétien, moi : *Se sono sacerdoti, sono cristiano, io*. — *Birbante*, reprit le juge, tais-toi, et fais ce que je te commande. » Nous eûmes un cheval de plus.

A trois milles de Capoue, la route bifurque. De ses deux prolongements, l'un se dirige vers Rome par Mola et Terracine; nous l'avions suivi en venant à Naples. L'autre, qui tourne sur la droite, conduit à Aquilla par Isernia et Venafro. Au point de section, s'élève, parmi des ruines, un bourg insalubre et malpropre : c'est tout ce qu'il reste de l'ancienne Calvi, cité jadis célèbre, dont le vin, chanté par Horace, égalait celui de Falerne. La nouvelle route que nous avions prise traverse constamment des plaines bordées à droite par une chaîne de montagnes bien cultivées; mais la rareté des habitations répand sur ces lieux une certaine tristesse et inspire presque de l'effroi. Il était nuit close lorsque nous arrivâmes à une auberge isolée, appelée, je crois, *Ponte-Storto*.

Si les relations des voyageurs en Orient sont fidèles, nous pouvons nous flatter d'avoir vu un véritable caravansérail : maison complétement solitaire, établie sur le bord d'un chemin; vaste cour carrée, semblable au cloître d'un couvent, moins l'élégance des portiques; *locanda* ouverte aux quatre vents, et peuplée passagèrement de toute espèce d'hommes et de quadrupèdes, ânes, chevaux, bœufs, buffles et mulets : il ne manquait que le dromadaire. Nous y trouvâmes cent à cent cinquante conscrits; les uns, rangés autour d'un large foyer, gardaient tristement le silence; pauvres jeunes gens, ils pensaient peut-être à leurs mères! les autres, assis à de longues tables, devisaient du pays, portaient de bruyantes santés, ou prêtaient l'oreille au sergent recruteur, vieux soldat qui en avait plus d'une à raconter. Parmi nos compagnons de voyage, se trouvait un jeune peintre écossais. Le spectacle de cette scène faiblement éclairée par les flammes du foyer presque éteint, lui parut digne de son crayon; il est difficile, vraiment, même en Italie, de trouver des sujets plus pittoresques. Du souper qu'on nous servit, je n'ai rien à dire, attendu qu'il nous fut à peu près impossible d'y toucher. Les provisions avaient été épuisées par nos nombreux devanciers; et malgré notre hôtesse, excellente femme d'ailleurs, il nous fallut subir l'adage : *Tarde venientibus ossa*. Quant au sommeil, même silence; il fut tenu pendant toute la nuit, à une distance plus que respectueuse, par le bruit continuel des chariots, par les cris des muletiers qui arrivaient ou qui partaient, par les chants

des conscrits, et par le mouvement saccadé qui régna dans toutes les parties de la *locanda* jusqu'à la pointe du jour. Tout n'est pas rose dans les voyages !

3 MARS.

San-Germano. — Ruines. — Mont-Cassin. — Église. — Bibliothèque. — Souvenir. — Anecdote. — Hôtel dell' Amalfi.

Avant l'aube du jour nous étions sur la route de San-Germano et du Mont-Cassin : même paysage que la veille. Seulement la vallée se resserre, et de distance en distance on voit de petits villages, ou plutôt des groupes de maisons blanches suspendues au flanc des montagnes, comme les nids d'hirondelles aux murailles noircies d'un vieux château. Le temps était superbe, et déjà si doux que l'innocente alouette chantait au-dessus de nos têtes le retour du printemps. Quelle différence entre ses gracieux accords et les cris sauvages et le tumulte horrible qui ébranlèrent tant de fois les échos de la vallée solitaire ! Ici passèrent tour à tour, en vainqueurs et en vaincus, les Samnites, les Romains, les Lombards, les Sarrasins, les Normands; et le sol couvert de ruines montre encore l'esprit de destruction dont ils furent animés.

San-Germano, que nous découvrîmes au détour de la vallée, en offre une première preuve. Ce bourg élégant, bâti en 866, par Bertaire, abbé du Mont-Cassin, s'élève sur les ruines de l'ancienne Cassinum. Ville importante des Samnites, Cassinum devint la conquête des Romains, puis la proie des barbares. De son antique splendeur il ne reste que des souvenirs, quelques colonnes de granit placées dans l'église de Saint-Germain et un amphithéâtre assez mal conservé. Ummide Quadratilla le fit construire à ses frais et le donna aux habitants. Quelques siècles plus tard, cette femme aurait peut-être prodigué sa fortune à bâtir des hôpitaux : voyez pourtant l'influence des doctrines religieuses ! Quoi qu'il en soit, l'inscription qui rappelle la fondation du sanglant édifice se conserve au Mont-Cassin. Elle est ainsi conçue :

VMMIDA C. F.
QVADRATILLA
AMPHITHEATRVM ET
TEMPLVM CASINATIBVS
SVA PECVNIA FECIT.

Quant au temple païen dont la même inscription révèle l'existence, il n'en reste pas de vestiges.

Après un frugal déjeuner, nous descendîmes dans la cour de l'albergo, où nous attendaient les pacifiques montures qui devaient nous porter au

monastère, assis sur le sommet de la montagne ; ces montures, ne vous en déplaise, étaient des ânes. Pas de moqueries, s'il vous plaît; qui que vous soyez, philanthropes, touristes, amateurs, l'âne doit vous être respectable. Il est le cheval du pauvre et presque toujours la monture obligée du pèlerin des montagnes : un jour peut-être vous reconnaîtrez que ses humbles services égalent souvent ceux des coursiers du désert. Notre caravane se composait d'Européens et d'Américains : les deux mondes s'étaient donné rendez-vous pour faire ensemble un pèlerinage à l'antique sanctuaire de la science et de la civilisation. Vu du bas de la montagne, le monastère du Mont-Cassin présente l'aspect sévère d'une citadelle. Ses larges voûtes, ses hautes murailles, et tout cet appareil de la force ne sont que trop justifiés par les circonstances qui accompagnèrent sa fondation et par les événements dont il fut le théâtre durant les premiers siècles de son existence.

Au pied de cette montagne dont la cime élancée domine toutes les montagnes d'alentour, arrivait, en 529, un homme jeune encore : il s'appelait Benoît. Vêtu d'une longue robe noire, un bâton à la main, il vient seul, à pied, du désert de Subiaco : mais où va-t-il? Lui-même peut-être il l'ignore. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il va, comme ce conquérant fameux, où Dieu le pousse, *quò Deus impulerit*. En effet, Dieu le conduit par la main; car une grande mission lui est confiée. Au temps où il traversait solitairement les profondes vallées de l'Apennin, on entendait, d'une part, le bruit de l'empire romain qui tombait avec fracas sous les coups répétés des barbares; de l'autre, les cris sauvages de nouvelles hordes accourant du fond de l'Asie pour partager les lambeaux sanglants du vaste colosse : la destruction marchait à leur suite, partout où elles avaient passé régnait le silence des ruines. Or, Dieu voulait sauver de ce vaste naufrage la science et la civilisation, gages précieux d'un monde nouveau. L'humble pèlerin avait reçu ordre de les prendre dans les pans de sa robe de bure et de les y cacher, comme Israël, partant pour la captivité de Babylone, cacha dans la terre l'étincelle du feu sacré. Or, Benoît cherche un asile pour y déposer son double trésor. Arrivé au pied de cette montagne, il apprend du Ciel que c'est là qu'il doit s'arrêter. Il monte au sommet, renverse un temple d'Apollon, et le remplace par un sanctuaire au vrai Dieu, accompagné d'une humble demeure pour ses serviteurs. Encore aujourd'hui une belle fresque de l'église rappelle ce fait mémorable.

Le Mont-Cassin ne tarda pas à devenir l'asile de la scienc et de la civilisation sa sœur, ainsi que de la Religion leur mère commune. L'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne ont été tour à tour éclairées par des missionnaires descendus de la célèbre montagne. Comment n'être pas touché de l'à-propos qui conduisait le même jour, à la même heure, sur cette cime élancée, antique foyer des lumières de l'Occident, trois Français, un Prussien, deux Anglais et un Américain?

A mi-côte s'élève une chapelle dédiée à sainte Scholastique, sœur ju-

melle de saint Benoît; puis une seconde consacrée à saint Maur, un des premiers et des plus glorieux enfants du vénérable patriarche; enfin, avant d'arriver au couvent, on rencontre l'hôtellerie. Elle est vaste et bien tenue; les étrangers y sont reçus gratuitement avec cette cordialité qui caractérise les siècles de foi. Une longue et sombre grotte, faite de cailloux, sert d'entrée au monastère. La cour, l'escalier du premier parvis, l'imposante façade de la basilique élevée au sommet de la montagne et dans la solitude sauvage de l'Apennin, ont quelque chose de solennel qui produit une grande impression. A droite et à gauche du parvis apparaissent les statues colossales de saint Benoît, de sainte Scholastique sa sœur, et de sainte Abbondantia leur mère. Sous les regards de cette famille de héros, on arrive par un superbe escalier aux grandes portes de l'église; elles sont en bronze et ornées de bas-reliefs d'un travail remarquable. Celle du milieu fut apportée de Constantinople en 1066. Sur celle de gauche sont inscrites en lettres d'argent les donations de terres, de villages et de châteaux faites à l'abbaye. La troisième présente l'histoire chronologique des restaurations de l'église et du couvent. Digne sœur de Saint-Martin de Naples par ses richesses, la basilique du Mont-Cassin brille d'une gloire exclusive par ses sculptures sur bois et par ses magnifiques livres de chœur. Il a fallu des Bénédictins pour écrire, enluminer, orner de milliers de vignettes plus poétiques et plus brillantes les unes que les autres, ces énormes feuilles de vélin dont le développement couvrirait peut-être le tiers ou le quart d'un arpent de terrain.

Au-dessus de la crypte ou *soccorpo* dans laquelle sont les tombeaux de saint Benoît, de sainte Scholastique, de saint Maur et de saint Placide, s'élève le maître autel, tout resplendissant de marbre, de pierres précieuses, d'albâtre, de vert et de noir antiques, de lapis-lazuli et de brocatelle. La tombe qui renferme le corps du frère et de la sœur porte cette belle inscription :

BENEDICT. ET SCHOLSAM
UNO IN TERRIS PARTU EDITOS,
UNA IN DEUM PIETATE COELO REDDITOS
UNUS HIC EXCIPIT TUMULUS,
MORTALIS DEPOSITI PRO ÆTERNITATE
CUSTOS.

Les chapelles latérales, ainsi que les mausolées du prince de Mignano et du jeune Pierre de Médicis, sont d'une bonne architecture et d'une rare magnificence. Toutefois ces beautés extérieures ne sauraient faire oublier à l'âme chrétienne la sainteté séculaire du lieu qu'elle visite. Chaque autel, chaque tableau, chaque sculpture lui rappelle quelque trait d'une vie héroïquement chrétienne. De toutes parts une nuée de saints la contemple, et la basilique tout entière semble retentir encore des voix mâles et nombreuses de ces fils de la solitude, dont les accents, partis du

sommet de la montagne, élevaient jusqu'au ciel les soupirs de leurs frères errant au-dessous d'eux dans la vallée des larmes.

De l'église, nous passâmes dans l'intérieur du couvent, conduits par l'aimable et savant archiviste. A l'émotion religieuse, produite par la visite de l'église, l'intérieur du couvent vient mêler d'intéressants souvenirs. Essentiellement conservateurs, les anciens ordres religieux sont dans leurs habitudes, leurs langages, leurs costumes et même dans la disposition de leurs demeures, les témoins fidèles d'un monde qui n'est plus. Chaque couvent de bénédictins, en particulier, est une page de l'histoire ancienne, non-seulement pour le chrétien, mais encore pour le philosophe et souvent pour l'artiste.

« L'architecture des monastères, écrivait l'abbé Fleury, est celle de la maison romaine. » La vérité de cette observation est si frappante au Mont-Cassin, que le voyageur tant soit peu attentif ne saurait s'y méprendre. » Le monastère du Mont-Cassin, dit un de nos guides français, véritable colonie religieuse et savante, réunissait dans son enceinte tous les arts, métiers et professions, logés à leur aise dans des bâtiments séparés. De même que chez les anciens, si la partie publique de la maison était grande et la partie privée petite, ainsi dans le couvent, le vestibule, les portiques, la salle du chapitre, le réfectoire, tout ce qui sert à la communauté, est vaste et magnifique. La société seule compte, l'individu disparaît, et la cellule de l'abbaye ne tient pas plus de place que la chambre de Pompéi. Les monastères seuls avaient perpétué ces vénérables coutumes de l'antiquité, si opposées aux mœurs et aux usages de quelques époques modernes, où les besoins et les jouissances de l'homme se sont étendus et multipliés à mesure que l'état et la société se rappetissaient.

La bibliothèque, belle et vaste pièce, ornée des statues des grands hommes de l'ordre de Saint-Benoît, contient vingt mille volumes. Quelle que soit la rareté de ces ouvrages, les manuscrits forment la véritable richesse de ces précieuses archives. On y compte huit cents diplômes originaux, dont plusieurs remontent au IXe siècle.

Après nous avoir parlé des travaux du célèbre P. Frangipani sur saint Augustin, et montré les volumineux manuscrits d'ouvrages trop légèrement attribués à ce grand docteur, notre aimable guide ouvrit une armoire, en disant : « Voici qui n'est pas de l'évêque d'Hippone ; » et nous avions entre les mains une lettre originale du terrible Mahomet II au pape Nicolas V. Le sultan prie le Pape de faire cesser les armements des princes chrétiens contre les Turcs. Le faste oriental respire tout entier dans les premières lignes de cette pièce : « Roi des rois, seigneur des seigneurs, Machabeth, amiral, grand sultan Bégri, fils du grand sultan Marath, serviteur des sept Musaphy, donne le salut dont il est digne, à Nicolas, vicaire de Jésus-Christ, crucifié par les juifs. » Ne croit-on pas entendre Nabuchodonosor ? La réponse du souverain Pontife, jointe à la

lettre du sultan, commence ainsi : « Nicolas, serviteur des serviteurs de Dieu, salue cordialement Machabeth, seigneur des Turcs et prince des infidèles. » Quel contraste! Le Pape entre ensuite dans le détail des griefs du monde chrétien contre la puissance ottomane, et déclare avec une grande énergie que les feintes promesses du sultan ne lui feront pas prendre le change. Pourquoi les détracteurs de la papauté ne vont-ils pas fouiller nos vieilles archives?

Ce que nous visitâmes ensuite, pénétrés d'un respectueux amour, est la chapelle étroite et basse qui fut la cellule de saint Benoît. Une belle peinture représente le vénérable patriarche contemplant l'âme de sa sœur chérie qui s'envole au ciel sous la forme d'une colombe. Sortis des cloîtres, nous voulûmes parcourir les environs du couvent, moins pour jouir du vaste horizon que l'œil peut à peine embrasser, que pour glaner quelques-uns des nobles souvenirs dont cette terre abonde : il en est deux surtout qui saisissent le voyageur français.

A l'ombre de ces grands murs, sur un large tapis de vert gazon, aux bords de ces bois de chênes et d'oliviers sauvages, s'ébattaient, il y a six ou huit siècles, des troupes sémillantes de jeunes enfants, joyeux écoliers, fils des grands seigneurs du pays, que leurs parents confiaient aux religieux de Saint-Benoît pour en faire des hommes, et des hommes comme on l'entendait alors. Une éducation sévère et chrétiennement intelligente disciplinait ces jeunes âmes, les trempait fortement, et les armait de toutes pièces pour les grandes luttes de la vie. Il faut bien le reconnaître, le moyen âge, avec ses allures moitié chevaleresques, moitié monastiques, et toujours profondément empreintes d'un double caractère de religion et de grandeur, fut, en bonne partie, l'élève des Bénédictins. Au nombre de ces nobles écoliers le Mont-Cassin montre avec un orgueil paternel le jeune Thomas, fils du comte d'Aquino, dont le château est situé dans le voisinage. A l'âge de cinq ans, lui aussi jouait sous les vastes cloîtres, au sommet de la haute montagne, d'où il ne devait descendre que pour devenir la gloire de l'ordre naissant de Saint-Dominique, l'astre le plus brillant de l'Université de Paris, et sous le nom de Docteur angélique, l'éternelle admiration du monde entier.

Ces lieux parlent encore d'un autre personnage que nous ne pouvions oublier. L'ordre de Saint-Benoît parcourait le second siècle de sa glorieuse existence, lorsqu'un jour, vers le coucher du soleil, deux pèlerins inconnus gravissaient le flanc rocailleux du Mont-Cassin, puis frappaient à la porte du couvent. « Soyez les bienvenus, mes frères, leur dit le père hôtelier. — Dieu vous bénisse de votre charité. — Frères, que demandez-vous, leur dit l'Abbé. — Nous sommes venus, reprennent les étrangers, pour servir Dieu avec vous dans cette sainte maison. » Ils sont admis au nombre des frères; mais ordre est donné de veiller avec soin sur leur conduite et d'éprouver leur vocation. L'Abbé lui-même veut se charger de l'un d'eux. Pour exercer sa patience et son humilité, il l'en-

voie garder les brebis ; l'étranger obéit avec grâce. Chaque matin il conduit, sur le plateau que nous parcourions nous-mêmes, son petit troupeau qu'il surveille avec amour et qu'il ramène chaque soir au monastère. Un jour, des larrons, sortis brusquement de la forêt, veulent lui enlever une de ses brebis ; il court à eux et leur dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne souffrirai pas que vous preniez rien de ce qui m'est confié. » Alors ces méchants le dépouillent de ses habits et se retirent : le pauvre berger revient au couvent presque nu. Pour l'éprouver, l'Abbé, loin de compatir à ses peines, le traite d'homme lâche et sans conduite ; à quoi l'inconnu répond humblement : « Je sais bien que je ne suis qu'un pécheur qui commets beaucoup de fautes. »

Quelque temps après, l'Abbé le met à une autre épreuve, et lui ordonne d'aller aider le frère qui sert à la cuisine. L'étranger s'incline profondément et se rend à son nouvel emploi ; mais, ne l'ayant jamais pratiqué, il entasse les maladresses. Le frère cuisinier s'impatiente si fort qu'il en vient à le frapper. L'inconnu ne répond rien ; mais l'autre étranger, ne pouvant contenir son indignation, dit au cuisinier : « Frère, que Dieu et Carloman vous le pardonnent. » *Frater, ignoscat Deus et Carlomanus.* A quelques jours de là, une nouvelle faute provoque la même scène ; et le compagnon de l'inconnu dit encore : « Frère, que Dieu et Carloman vous le pardonnent. « *Frater, ignoscat Deus et Carlomannus.* Enfin, une troisième maladresse attire le même traitement au pauvre novice. Alors son compagnon, emporté par la colère, saisit un pilon, en frappe le cuisinier, et lui dit : « Méchant serviteur, que ni Dieu ni Carloman ne te pardonnent. » *Nec tibi Deus parcat, serve nequam, nec Carlomannus ignoscat.*

L'Abbé ayant appris cette querelle fit mettre en prison le compagnon de l'inconnu, et le lendemain, il le fait comparaître devant le chapitre assemblé. L'accusé étant à genoux : « Pourquoi, lui dit l'Abbé, avez-vous battu le frère cuisinier ? — C'est parce que j'ai vu le plus méchant de tous les serviteurs, frapper le meilleur et le plus noble de tous les hommes ? — Qui est donc ce religieux que vous appelez le plus noble de tous les hommes ? — C'est notre prince Carloman, qui a quitté sa dignité et la gloire du monde pour l'amour de Jésus-Christ. » A ces mots tous les religieux étonnés, l'Abbé en tête, se lèvent de leurs stalles, entourent le prince et lui font mille excuses. Mais, oubliant ce qu'il avait été dans le siècle : « Mes pères et mes frères, leur dit Carloman, vous vous trompez, je ne suis pas un prince, je ne suis qu'un pauvre pécheur. » Bientôt, par l'ordre du pape Étienne, le pauvre pécheur du Mont-Cassin fut envoyé en France pour traiter, avec son frère Pépin, des grands intérêts de la paix de l'Europe. Il mourut dans ce voyage, et son corps seul revint au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or, où il fut trouvé en 1628 (1). Cette histoire

(1) *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*, t. II, p. 11.

du prince français donne lieu à un rapprochement caractéristique du moyen âge et de l'époque actuelle. Dans les siècles de foi, l'humilité, base de toutes les vertus chrétiennes, était regardée comme la garantie de toutes les vertus sociales : le mérite surtout cherchait à s'effacer. Lorsque, sans intrigues de sa part, un homme était appelé aux dignités, il répondait en tremblant : Vous vous trompez, je ne suis qu'un pauvre pécheur; et il accomplissait de grandes choses. Aujourd'hui on procède autrement. Quiconque veut parvenir (et qui ne le veut pas?) fait sonner devant lui de la trompette, s'avance la tête haute au milieu de la place publique, et, monté sur le piédestal de son orgueil, il crie à la foule dont il mendie les suffrages : Je suis le plus capable, le plus vertueux, le plus digne. Puis, quand il est à l'œuvre, il multiplie les erreurs et souvent les bassesses. Cela doit être; mais malheur aux peuples chez qui se pratique un pareil système!

Aux souvenirs succéda la réalité. Nous vîmes les classes où les Bénédictins continuent de former la jeunesse à la science et à la vertu : soixante à soixante-dix jeunes gens composent leur intéressant collége. Au moment de notre passage, le Mont-Cassin comptait dix-huit Pères, onze novices et treize frères. Leur vie, partagée entre la prière et l'étude, s'écoule sous l'œil de Dieu dans un calme que l'on ambitionne pour soi, mais qui, hélas! ne franchit point les limites du cloître.

A peine avions-nous quitté San-Germano et repris, en courant, la belle route de la vallée, que notre voiture s'arrête brusquement, recule, et demeure suspendue au bord du fossé. *Sant Antonio! Sant Antonio!* telle était l'unique exclamation du conducteur. En un clin d'œil nous sommes à terre, et nous voyons un malheureux cheval qui tremble sur ses membres et qui, dans ses mouvements convulsifs, faillit nous précipiter dans un profond ravin. Pour éviter un plus grand malheur, on coupa les traits et l'animal blanchi d'écume s'en va tomber à quelques pas, les quatre fers en l'air. *Sant Antonio! Sant Antonio! che disgrazia!* et le pauvre voiturin jetait son chapeau par terre, s'arrachait les cheveux, pleurait comme un enfant.

Français, Anglais et Américain, nous nous empressons de le consoler, de l'encourager, de porter secours à l'animal. Seul, notre compagnon le Prussien reste immobile sur le bord de la route, fumant tranquillement sa pipe et criant de temps en temps au voiturin : *Coquin, il être ta faute : toi il avoir dû nous donner une meilleur cheval.* Après de longs efforts, la malheureuse bête est remise sur ses jambes et même à la voiture. Le Prussien reprend gravement sa place, en continuant de fumer et de maugréer; pour nous, moins rassurés, nous fîmes une partie de la route à pied, et nous disions : Si, en France, pareil accident fût arrivé, quel torrent d'imprécations et de blasphèmes serait sorti de la bouche du conducteur! en Italie, c'est une invocation pieuse. Notre malheureux voiturin s'adresse à saint Antoine, parce que, suivant l'antique usage, les animaux sont bénits le jour de sa fête et mis sous sa garde particulière. Différence

entre le peuple qui croit et le peuple qui ne croit plus : dans le malheur, l'un prie, l'autre blasphème.

Il était six heures lorsque nous arrivâmes à l'hôtel isolé *dell' Amalfe*. Là stationne un poste militaire qui veille sur l'extrême frontière du royaume de Naples; vu l'état de notre équipage, il fut décidé que nous y passerions la nuit. Pendant que chacun de nous était occupé à faire les préparatifs de son campement, des gamins entouraient la voiture, l'examinaient curieusement et se permettaient même de monter sur les marchepieds pour inspecter l'intérieur. Or, il arriva qu'un de ces jeunes gens, apercevant dans la poche du fond une superbe pipe, trouva bon de s'en emparer, et disparut : le propriétaire de l'objet volé était notre Prussien. Redescendu dans la cour, sa première pensée est d'allumer sa pipe; il la cherche sur lui, dans la voiture, et ne la trouve pas ; il la demande à tout le monde, il remonte dans sa chambre, et revient en criant : *On m'a volé mon pipe!* et il maugréait, et il tempêtait. Témoin de cette scène, le voiturin regardait immobile et répétait avec un sourire malin : *Excellence, c'est votre faute; il fallait veiller*. Enfin un des soldats du poste se mit à la recherche du jeune larron, et au bout d'une demi-heure il rapporta la pipe qui, moyennant deux carlins, rentra dans la poche du propriétaire.

4 MARS.

Arce. — Arpino. — Souvenirs de Cicéron et de Marius. — Aquino. — Souvenirs de saint Thomas. — Rocca-Sacca et le P. San-Germano. — Ceprano. — Frosinone. — Ferentino. — Souvenirs profanes. — Prison de saint Ambroise. — *Angelus* du soir. — L'auberge *de la Fontaine*.

La chaîne de montagnes, qui continue sur la droite, rappelle de grands souvenirs. Arce, dont les ruines se dessinent à l'horizon, passe pour la plus belle villa d'Atticus, frère de Cicéron, et Arpino, assis sur la hauteur, est la patrie du prince des orateurs romains. On place la maison de Cicéron dans la petite rue de la *Cortina*. Marius, né au même lieu, n'a laissé d'autres souvenirs que son nom. Près de là, vous apercevez Aquino, et les ruines du château dans lequel saint Thomas reçut le jour. Cette terre féconde en grands hommes montre encore le chevalier d'Arpino dont les talents incontestables, gâtés par le mauvais goût, ont exercé sur l'architecture une funeste influence.

Le village de *Rocca-Secca*, qui se dessine sur le même plateau, est riche en antiquités et rappelle aux amis de la religion et de la science le célèbre père San-Germano, missionnaire aux Indes pendant vingt-six ans. Architecte, géographe, le savant religieux dirigea les travaux du port de Rangoun, dans l'empire Birman, dressa une carte de cet empire, la plus exacte qu'on connaisse, et vint mourir dans sa patrie en 1819.

Après je ne sais combien de circuits dans les montagnes, la route descend enfin à *Ceprano*. Cette petite ville, bâtie sur le Liris, est la première des États-Romains : la population nous parut remarquablement misérable. Il faut dire que le sol est ingrat et que le défaut de grandes communications ne permet qu'un faible développement à l'activité des habitants. Jusqu'à *Frosinone*, le chemin continue d'être fort mauvais; mais la physionomie de cette ville ne ressemble nullement à celle de Ceprano : la beauté des édifices, la régularité des rues, l'aisance et le bien-être qui semblent respirer jusque dans les détails d'ameublement et de toilette, tout annonce le travail et la fertilité du sol. De la grande place on jouit d'un coup d'œil qui passe pour le plus beau de toute cette partie de l'Italie, et le palais apostolique fait honneur à la magnificence de Grégoire XVI.

En deux heures de marche nous arrivâmes à *Ferentino*. Bâtie sur une montagne, cette ville offre le même panorama que la précédente. Les remparts, en gros travertins sans ciment, accusent une haute antiquité et prouvent qu'elle fut une place de guerre très-importante : c'est dans les environs que se tenait l'assemblée générale des peuples du Latium. Après la conquête, Rome défendit ces réunions, dans la crainte qu'elles ne devinssent l'occasion de quelque soulèvement. Néanmoins les Èques, les Volsques et les Herniques, auxquels appartenait Ferentino, trouvèrent le moyen de former une ligue puissante, de battre les Romains et de s'emparer de Tusculum ; mais, battus à leur tour par le consul Servilius, ils furent obligés de reprendre le joug.

Je ne mentionnerais pas ce fait d'un intérêt secondaire, s'il n'en rappelait un autre éminemment propre à caractériser les mœurs de Rome païenne. Trois cents enfants avaient été donnés en otage par les peuples révoltés. A la première nouvelle de leur défaite, le consul Appius fit conduire au Forum ces trois cents enfants, qui, après avoir été battus de verges, eurent tous la tête tranchée. Cette barbarie exaspéra les Herniques et les Volsques; longtemps ils méditèrent leur vengeance, mais quand ils voulurent l'exercer il était trop tard. Demain nous verrons le champ de bataille où tomba, pour ne plus se relever, l'antique liberté de ces peuples courageux.

Des inscriptions, des statues, de nombreuses antiquités, parmi lesquelles on remarque une table de marbre avec des caractères en bronze, rappellent les vicissitudes de Ferentino, sa conquête par les Romains, et les noms plus ou moins connus de ses citoyens et de ses gouverneurs. Comme tous les peuples d'Italie, les Herniques participèrent de bonne heure à la grande émancipation chrétienne : en tête des évêques de Ferentino, la tradition place un disciple de saint Pierre (1). Largement arrosée du sang des martyrs, la semence évangélique y produisit des générations de héros. En première ligne brille un centurion qui reçoit encore,

(1) Ughelli, *Italia sacra, de Ferentinat. episcop.*, p. 672.

après quinze siècles, les honneurs d'un triomphe perpétuel, au lieu même où il remporta sa glorieuse victoire. Ambroise, vétéran des armées impériales, était en garnison à Ferentinum, lorsque parut l'édit de persécution lancé par Dioclétien. Saisi, déchiré, jeté dans les flammes, le généreux athlète passe par tous les genres de supplices ; mais il en sort plein d'ardeur pour de nouveaux combats qu'il soutient avec intrépidité. Honteux de tant de défaites, le proconsul le fait reconduire dans sa prison, où il reçoit avec le coup de la mort la palme immortelle qui le fait entrer dans les rangs de la grande armée des martyrs. Cela se passait le 16 août de l'an 303 (1).

Or, il nous fut donné de voir ce cachot dont l'obscurité, l'humidité, l'horreur et les étroites dimensions accusent l'origine romaine et rappellent la prison Mamertine. A la cathédrale on admire la statue équestre du saint martyr, en argent massif : c'est un beau travail du seizième siècle. Ferentino possède plusieurs couvents, entre autres ceux des Clarisses et des Oblates, dont la régularité est vraiment exemplaire.

Le jour était sur son déclin, et nous eûmes la pensée de coucher à Ferentino. Cependant on nous dit qu'à trois lieues de là, sur la route de Rome, nous trouverions l'excellent *albergo sotto la fontana;* et comme nous étions pressés, nous nous remîmes en marche. En descendant la montatagne nous rencontrâmes les femmes de la ville, qui venaient de puiser de l'eau à une fontaine dont la source jaillit à l'entrée du vallon. Leur costume est on ne peut plus pittoresque, et leurs cruches en cuivre conservent la même forme qu'au temps d'Horace. A cette scène qui rappelle les mœurs patriarcales succéda bientôt un spectacle d'un intérêt supérieur. Les laboureurs et les bergers revenaient des champs, les uns conduisant leurs troupeaux, les autres portant sur l'épaule leurs instruments de travail, la pioche et la bêche ; tous causaient gaîment, heureux de regagner leurs foyers et de se livrer au sommeil si doux à l'homme des champs qui a porté le poids de la chaleur et du jour. Tout à coup le son argentin de plusieurs cloches annonce l'*Angelus ;* et vous auriez vu ces braves gens, jeunes hommes, enfants et vieillards, ôter leur large chapeau de feutre, se mettre à genoux sur le chemin et saluer ensemble l'auguste Vierge dont le nom distille dans le cœur du pauvre, plus encore que dans celui du riche, la douceur, la confiance et la paix. Pourquoi nos artistes de l'Académie de France ne reproduisent-ils pas ces scènes tout à la fois si pittoresques et si touchantes?

Il était nuit, mais nuit noire, lorsque la berline s'arrêta devant l'*albergo.* Au moyen âge, quand d'illustres pèlerins arrivaient à la chute du jour devant un antique manoir, la sentinelle placée sur la tour de la grande poterne sonnait du cor, le pont-levis s'abaissait, et les hôtes faisaient leur entrée à la lueur des torches. Le *vetturino* italien n'a pas oublié cet

(1) Baron., an. 303, n. 119.

antique usage. Aux cris répétés de notre phaéton, au claquement de son fouet, le maître d'hôtel paraît sur la porte, une lampe à la main. « *Padrone,* hâtez-vous d'ouvrir; voici de nobles étrangers qui vous demandent l'hospitalité : ils sont nombreux ; qu'on prépare le souper et les logements. » Pour toute réponse à ce langage digne des troubadours, nous entendons ces mots fort peu chevaleresques : « Il n'y a point de place. — Ouvrez toujours : il faut que j'entre ma voiture. — La porte est trop basse, vous ne passerez pas. » Pendant ce dialogue, nous descendons; en un clin d'œil nous avons reconnu les lieux, et il est bien constant que nous sommes tombés dans la plus chétive *locanda* que nous ayons rencontrée sur toute la route. Nous voulons continuer jusqu'à Valmontone; impossible, le conducteur nous prévient qu'à moins d'un quart de lieue commencent les *maremmes* et qu'il ne veut pas s'y engager pendant la nuit. Nous échangeâmes entre nous un regard qui disait : Il faut se résigner.

Telles étaient les dimensions de l'hôtel *della Fontana,* que, pour remiser la voiture, il fallut la décharger, et c'est à peine si, après cette opération, on put parvenir à la faire entrer sous un hangar. Or, depuis Ceprano nous n'avions rien pris et nous étions épuisés; mais, hélas! plus de provisions dans l'hôtel, trois muletiers, arrivés avant nous, avaient tout absorbé. A force de recherches, on finit par nous découvrir dans le fond oublié d'une vieille armoire quelques œufs d'un âge avancé, deux petits poissons et quatre oranges. Le repas dura le temps que je mets à en détailler le menu; mais la faim n'était pas apaisée. Pour étouffer les réclamations très-légitimes de l'estomac, nous nous mîmes à jouer à la *mourra.* Ce jeu favori des Italiens exécuté par des Français parut divertir singulièrement nos hôtes, qui nous firent toutes sortes d'excuses de ne pas recevoir plus dignement de si nobles et si aimables étrangers. « Au moins, leur dîmes-nous, vous avez quelques bons lits à nous donner? — *Ecco, Padroni, ecco.* » Et ils nous montraient deux bottes de paille placées à l'angle de la pièce qui servait en même temps de cuisine, de salle à manger et de passage de la rue à l'écurie. Veiller, causer ou dormir debout, il n'y avait pas d'autre parti à prendre : tout le monde le comprit, excepté notre ami le Prussien. Après avoir fureté partout, il découvrit je ne sais quel galetas où il s'étendit pendant deux heures. Vers minuit, nous le voyons arriver les yeux battus et le sang à la tête. Avez-vous bien dormi? — Moi, pas dormir; de petites animaux qui m'affligent et montent jusqu'à mon tête. » Et en disant ces mots, accueillis par une bruyante hilarité, il faisait des gestes et des mouvements de mains qui trahissaient le nombre de ses blessures et la démangeaison générale qu'il éprouvait.

Comme il entrait, nous venions de quitter deux carabiniers, arrivés à l'auberge sur les dix heures du soir. La vue de ces hommes armés jusqu'aux dents nous inspira une certaine frayeur; mais bientôt elle fit place à la confiance. Ces militaires battent l'estrade toutes les nuits, parcourent les maremmes, et donnent la chasse aux malfaiteurs. Ils nous ap-

prirent que nous n'étions qu'à deux milles d'Anagni, que la route était bonne, et nous engagèrent à visiter cette ville. La proposition fut acceptée avec d'autant plus de joie, que cette excursion ne devait pas nous empêcher d'arriver à Rome dans la même journée.

5 MARS.

Anagni. — Villa de Cicéron. — Cathédrale. — Crypte. — Tombeau de saint Magnus et de sainte Olive. — Archives capitulaires. — Manuscrits. — Charte de Boniface VIII. — Souvenirs. — Valmontone. — Champ de bataille du consul Fabius Ambustus. — Lac Régille. — Retour à Rome.

A la pointe du jour nous étions à *Anagni*. Ancienne capitale des Herniques, cette ville, très-agréablement située, compte environ 6,000 habitants. Cicéron possédait dans le voisinage sa délicieuse villa d'Amalthée, dont on a peine à reconnaître les vestiges. Rome fit deux fois la conquête d'Anagni : comme reine de la force, par ses consuls, et comme reine de l'amour, par saint Pierre. Le vicaire de Jésus-Christ envoya des Apôtres dans ces lieux qui touchaient au siége de son empire; et sous Dèce, nous voyons l'évêque saint Magnus sceller de son sang la foi qu'il avait enseignée aux habitants d'Anagni. Une illustre vierge, sainte Secundine, fut la compagne de son triomphe (1). Nous nous rendîmes directement à la cathédrale. Cet édifice, dont le ton général inspire je ne sais quels doux sentiments de confiance et de piété, recouvre un monument d'un grand intérêt archéologique. C'est une vaste crypte ou plutôt une église souterraine du onzième siècle. Sa forme rappelle celle des églises primitives : on y trouve deux chœurs latéraux outre le chœur ordinaire et une superbe abside ornée de fresques où brille le double caractère de grandeur et de naïveté de l'art chrétien. C'est là que reposent les corps de saint Magnus et de sainte Olive, vierge non moins illustre que sainte Secundine, et comme elle l'objet de la vénération filiale du peuple d'Anagni.

Près du tombeau de saint Magnus, on lit ce vers latin :

Extrahitur Verolis, acquirit Anagnia nummis.

« Il est tiré de Véroli, il est acheté par Anagni. » Cette inscription rappelle un fait qui prouve le pieux empressement des habitants à posséder les reliques de leur apôtre. Le corps de saint Magnus avait été transféré à Véroli, petite ville entre Ferentino et Frosinone. Les Sarrasins ravagent

(1) Mamachi, *Antiquit. et orig. christ.*, t. II, p. 259; Baron., *Not. ad martyr.*, 13 jan., 19 aug.

cette ville infortunée : aux mains de leur roi sont les reliques du glorieux martyr. Le barbare l'envoie dire aux habitants d'Anagni, en ajoutant qu'il est prêt à leur céder ce précieux dépôt, moyennant une somme d'argent. La ville offre à l'instant une riche rançon, obtient le corps du martyr, le dépose dans un magnifique tombeau, et grave le vers qui éternise le souvenir de ce fait incompréhensible à notre siècle, mais très-rationnel aux yeux de la raison éclairée par la foi.

Un des chanoines voulut bien nous conduire aux Archives capitulaires. Il nous montra plusieurs manuscrits très-rares, entre autres la célèbre charte contenant la nomenclature des ornements légués par le pape Boniface VIII à la cathédrale d'Anagni, dont il avait été chanoine, ainsi que par Innocent III, Grégoire IX et Alexandre IV. Cette pièce est sur parchemin, et se divise, pour le texte, en deux parties. La première, contenant l'inventaire des ornements, commence ainsi : *In nomine Domini. Amen. Hæc sunt paramenta quæ donavit Ecclesiæ Anagniæ sanctissimus Pater D. Bonifacius Papa VIII, diversis temporibus.* La seconde indique les objets d'or et d'argent offerts par ce même Pape; on lit en tête : *Hoc est inventarium argenti et auri laborati dati Ecclesiæ Anagniæ per prædictum D. Papam.*

Nous vîmes quelques-uns de ces superbes présents, moins précieux par la richesse de la matière et la beauté du travail que par la main qui les offrit. La grande figure de Boniface VIII se montre dans la petite ville d'Anagni avec toute sa majesté. C'est là qu'on le voit, digne héritier de saint Grégoire VII, lutter intrépidement contre la tyrannie des princes du monde, et, en sauvant l'Église de l'oppression, sauver la liberté des peuples. A ce double titre il devait, comme l'exilé de Salerne, recevoir, pendant sa vie, l'outrage des despotes et de leurs séides, et après sa mort, l'insulte et la calomnie de leurs serviles biographes : ni l'une ni l'autre de ces gloires ne lui ont manqué. En parcourant les rues d'Anagni, on croit rencontrer à chaque pas Nogaret et Sciarra Colonne portant leurs mains parricides sur le visage du Pontife, et entendre encore le retentissement de ces soufflets, les plus sacriléges de tous, après ceux qui furent appliqués par les valets de Caïphe sur la joue de l'Homme-Dieu. Descendu dans la tombe, le grand Pape a été poursuivi, et il l'est encore, par cette foule d'écrivains anticatholiques, courtisans de toutes les tyrannies et calomniateurs jurés de la papauté et de ses actes.

Reprenant la route de Rome, nous entrâmes bientôt dans les *maremmes*. On donne ce nom à des landes couvertes de bouleaux, de fougères et de quelques arbres rachitiques : celles que nous avions à traverser ont plusieurs lieues d'étendue. Nous les franchîmes sans faire aucune mauvaise rencontre, et avant midi nous étions à Valmontone. Ce beau village, qui doit son nom à la hauteur sur laquelle il est assis, domine un large et fertile vallon. C'est à quelque distance, du côté de Rome, qu'on rencontre le champ de bataille où le consul M. Fabius Ambustus défit complétement

les Herniques, l'an de Rome 393 (1). Le théâtre du combat est une plaine de médiocre étendue resserrée entre des montagnes, de manière à gêner considérablement les manœuvres de la cavalerie. Aussi lorsque l'action fut engagée, la cavalerie romaine mit pied à terre et vint combattre à la tête de l'infanterie. Les Herniques qui avaient appelé sous les armes toute la fleur de leur jeunesse, la firent avancer pour soutenir le choc. Le carnage fut horrible; on se battit jusqu'au soir; enfin les Herniques furent vaincus, mais la nuit empêcha de les poursuivre. Le consul rentra dans Rome et se contenta de l'ovation.

En ce temps-là, Rome préludait par la conquête de l'Italie à la conquête du monde; la victoire lui était partout favorable. A midi, nous aperçûmes le lac *di Santa Prasseda,* autrefois le lac *Regille.* Trois ans après la victoire dont nous venions de traverser le lugubre théâtre, le dictateur Posthumius avait rougi du sang des Latins les eaux de ce lac devenu fameux. Enfin, le bruit des armes avait cessé, le silence du désert régnait autour de nous : nous étions dans la campagne romaine.

C'est au retour de Naples, après avoir vu cette ville si brillante et si animée, qu'on se trouve dans les conditions favorables pour apprécier la majestueuse tranquillité de la ville éternelle. On sent, en y rentrant, qu'on met le pied dans un autre monde; que des intérêts et des pensées différentes préoccupent les deux cités. A Naples et aux autres villes, les choses du temps; à Rome, les choses de l'éternité. A Naples et aux autres villes, la physionomie changeante, le bruit tumultueux des affaires et des folles joies; à Rome, l'immobilité de la foi et le solennel silence des ruines. Ces différences, qui font de Rome une ville à part au milieu du monde, la mettent dans une mystérieuse harmonie avec les besoins intimes de l'âme. De là, sans nul doute, le charme puissant qui vous y attire, la douce paix qui vous y accompagne, le regret si vif qui vous suit en la quittant : sensations indéfinissables que tous les voyageurs éprouvent à divers degrés, bien que le grand nombre n'y soit nullement préparé, et que tous, à peu près, en ignorent la véritable cause.

(1) Sigonius, *Comment. in fastos et triumph. Rom.,* p. 66.

6 MARS.

Cérémonie de la Rose d'or. — Charité romaine dans l'ordre moral. — Catéchisme. — Archiconfrérie de Sainte-Marie-*del-Pianto*. — Fête impériale. — Retraites de première Communion. — Sainte-Lucie-*in-Trastevere*. — Saint-Vit sur l'Esquilin.

Rome continuait de se préoccuper vivement de la conversion de M. Ratisbonne. Afin de m'unir à la reconnaissance générale, je célébrai la messe sur l'autel de la chapelle miraculeuse : le même motif y attirait un grand nombre de fidèles ; car en Italie un miracle est toujours un événement.

C'était le quatrième dimanche de Carême, jour où se fait la bénédiction de la rose d'or. Afin d'être témoins de la cérémonie, nous nous rendîmes à la chapelle Sixtine ; mais quel est le sens, quelle est l'origine de cet antique usage? il faut connaître la réponse à ces questions, sous peine d'avoir des yeux pour ne pas voir. Anciennement, les souverains Pontifes se rendaient à cheval du palais de Latran, qu'ils habitaient, à la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem. Là était la station du jour, dont la messe commence dans tout le monde catholique par ce mot : *Lætare! Réjouis-toi!* Parvenu à la moitié de la sainte, mais pénible quarantaine, l'Église veut encourager ses enfants et leur inspirer une sainte joie, en leur montrant de plus près le terme de leur pénitence et la couronne immortelle qui doit récompenser leurs privations et leurs combats. Or, afin de rendre plus vif et plus populaire ce sentiment d'allégresse, Rome le symbolise dans une rose, la reine des fleurs. Tel est le sens de la poétique prière qui en accompagne encore la bénédiction.

Après l'office, le Pape, tenant à la main la rose bénite, la montrait au peuple, comme l'emblème de leurs communes espérances pour l'avenir et de leurs dispositions actuelles. Portant toujours la rose à la main, le Pontife était reconduit jusqu'au parvis de la basilique par le préfet de Rome, en habit de pourpre et en chaussure de couleur d'or, qui soutenait l'étrier pour aider le Saint-Père à descendre de cheval. Afin de reconnaître ce témoignage de respect, le Pape donnait la rose à ce dignitaire, qui la recevait à genoux et lui baisait le pied. Plus tard, les souverains Pontifes ont été dans l'usage d'envoyer cette rose à quelque souverain, à une église, à une personne éminente, quelquefois aux anciens empereurs d'Allemagne, à l'époque de leur couronnement. Aujourd'hui elle est donnée aux princes ou aux princesses dont le Saint-Père veut honorer la piété et la charité. La bénédiction de la rose d'or eut lieu, pour la première fois, sous le pontificat de Léon IX, en 1050 ; toutefois le document qui fixe cette date semble annoncer qu'elle remonte beaucoup plus haut (1).

(1) Constanzi, t. I, p. 15.

La cérémonie se fait aujourd'hui dans la salle des parements. Après les prières marquées dans le rituel, le Saint-Père oint la rose avec du baume, et place au centre, où se trouve un tout petit godet, fermé avec une grille d'or, un peu de ce baume avec du musc; il l'asperge d'eau bénite, l'encense et la remet au dernier clerc de la chambre. Nous le vîmes arriver, précédant le Pape et portant à la main la précieuse fleur, qui fut placée au milieu de l'autel sur un riche voile de soie brodé d'or. Après la messe, elle fut emportée avec la même cérémonie, et déposée au Vatican, jusqu'au jour où le Père commun daigne en gratifier quelqu'une de ses nobles et pieuses filles (1).

Dans la journée, nous reprîmes notre étude de la charité romaine, suspendue par le voyage de Naples. Les établissements et les œuvres particulières destinés au soulagement des maux physiques et des misères intellectuelles avaient passé sous nos yeux; restaient les misères morales avec les moyens que Rome emploie pour les guérir. Ces moyens se divisent en deux classes : les uns ont pour but de prévenir le mal, les autres sont établis pour le guérir. Élever l'homme à sa plus haute puissance en faisant couler abondamment la vie de la foi et de la piété dans toutes les âmes, tel est l'objet des premiers. Dans ce nombre il faut placer les catéchismes, les prédications, les retraites, les quarante heures, les stations, la grande association du Saint-Sacrement, l'association particulière de Saint-Louis de Gonzague, les écoles du soir, les oratoires nocturnes, l'institution des *Pericolanti*, etc. Parmi les seconds, destinés à réhabiliter le coupable, se rangent les maisons de repentir, les institutions en faveur des prisonniers, et plusieurs autres œuvres qui participent au double caractère de remèdes préservatifs et curatifs. Sans doute, la plupart de ces moyens sont connus, et on les trouve en usage dans le reste de la catholicité. Ainsi leur histoire peut, au premier coup d'œil, paraître fastidieuse ou inutile. Pourtant il n'en est rien; outre l'avantage de la priorité, ces moyens ont, à Rome, un caractère d'ensemble dont l'étude est indispensable, si l'on veut connaître à fond l'intelligente charité de la mère de toutes les églises.

En parcourant les rues de la ville, nous rencontrâmes des troupes de petits garçons qui se dirigeaient gaîment vers les différentes églises. Une de ces bandes joyeuses entra à *Sainte-Marie-del-Pianto*; nous l'y suivîmes. Après une courte prière, le catéchisme commença; il fut expliqué par un des membres de l'*Archiconfrérie de la Doctrine chrétienne*, dont voici l'origine. En 1567, un gentilhomme milanais, nommé Marco Lusani, étant venu à Rome, se dévoua généreusement à l'instruction chrétienne des petits enfants; plusieurs ecclésiastiques zélés voulurent partager sa bonne œuvre, et il en résulta une pieuse confrérie que saint Pie V et Benoît XIV ont favorisée de tout leur pouvoir. Entre tous les moyens établis pour

(1) Cartarius, *De Rosa aurea;* Martinelli, *Roma ex Ethnica sacra, etc.*

exciter l'émulation des enfants, le plus puissant, parce qu'il convient le mieux au caractère romain, est le concours solennel du premier dimanche après *Quasimodo*. La dispute est soutenue par deux enfants de chaque paroisse, en présence des supérieurs, des députés et d'un immense concours de peuple. Les enfants s'interrogent et se répondent tour à tour; celui qui finit par ne plus trouver de compétiteur pour lui répondre sur toutes les questions du petit catéchisme de Bellarmin, est déclaré empereur. Les quatre qui l'ont approché de plus près forment sa cour, composée de deux princes, d'un capitaine et d'un écuyer.

Alors commence une scène d'une naïveté charmante.

A peine le jeune empereur de sept à huit ans est-il proclamé, qu'on le place sur un trône, on le couronne de laurier, on lui met un sceptre à la main, on le décore d'une croix brillante qui pend sur sa poitrine; les princes et les officiers de sa maison l'accompagnent gravement dans un superbe carrosse qui le conduit chez ses parents. Dans la demeure de son heureuse famille, on prépare richement une pièce où s'élève un trône pour le jeune monarque qui reçoit les félicitations et les hommages de nombreux courtisans de tout âge et de toute condition.

Les jours suivants, il sort dans sa voiture, accompagné de quelqu'un des membres de l'Archiconfrérie, et rend visite aux plus illustres personnages de Rome, qui le comblent de caresses et de cadeaux : son règne dure un an. Ce terme écoulé, on nomme un nouvel empereur. Tel est le principal encouragement donné aux enfants. Les catéchistes eux-mêmes ne sont pas oubliés. Par les soins de la confrérie, des personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe sont envoyées dans les paroisses de Rome pour enseigner la doctrine chrétienne ; quelques-uns de ses membres assistent à ces catéchismes, et, d'accord avec les curés, ils en nomment les maîtresses. Si elles sont exactes à leurs fonctions et à la communion générale qui a lieu tous les deux mois à *Santa Maria del Pianto*, elles sont inscrites sur les tableaux de la loterie et aptes à recevoir les dots.

Grâce au zèle de cette vaste association, à la sollicitude des pasteurs et d'un grand nombre de religieux et de pieux laïques, la religion, placée auprès du berceau des générations naissantes, dépose sur leurs jeunes lèvres le sel de la divine sagesse, émousse le premier aiguillon de la concupiscence, développe en temps utile le sens chrétien.

Bientôt ce petit peuple voudra s'asseoir à la table sacrée : la charité romaine l'attend sur les marches du sanctuaire. Dire sa tendresse, sa sollicitude, ses industries maternelles pour rendre tous ces enfants dignes d'être les convives de leur Dieu, dépasserait les bornes que je me suis fixées. Il suffira de savoir qu'il existe à Rome un grand nombre d'établissements pieux qui, à l'époque solennelle de la première communion, reçoivent les enfants de l'un et de l'autre seze. Ils y sont à demeure pendant huit jours, nourris, instruits, préparés avec un zèle admirable au plus grand acte de la vie.

Nous visitâmes avec un vif intérêt celui de ces établissements qui est près de Sainte-Lucie-*in-Trastevere*. Un saint prêtre, D. Joachim Micchelini, curé de Saint-Sauveur, à *Ponte Rotto*, en fut le fondateur. Désolé de voir un grand nombre d'enfants qui ne faisaient autre chose que courir les rues, jouer, voler et se livrer à toute sorte de vices, il conçut le projet de leur tendre une main secourable. Au moyen de petites récompenses, il réussit à les réunir tous les dimanches dans un local séparé. De concert avec d'autres ecclésiastiques, il leur faisait une petite instruction sur le catéchisme, leur faisait entendre la messe et fréquenter les sacrements, puis leur donnait les récompenses promises : Dieu bénit et le prêtre et son œuvre. Grâce aux secours fournis par des personnes pieuses, on put donner des retraites à ces enfants qui se préparaient à la première communion; on les reçut d'abord au nombre de vingt-quatre, pendant huit jours. Bientôt il fut possible d'en admettre un plus grand nombre, de multiplier les retraites pendant le cours de l'année, et même d'habiller de la tête aux pieds la plupart de ces pauvres enfants.

Ce que le vertueux Micchelini a réalisé au delà du Tibre, un de ses confrères l'a fait à l'autre extrémité de Rome, dans le quartier *de' Monti*. Don Sante Diotavelli, ayant obtenu l'usage de l'ancien couvent contigu à Saint-Vit, sur l'Esquilin, établit des retraites préparatoires à la première communion pour les enfants de cette région : comme ceux du Trastevere, ils sont logés, nourris, instruits et habillés s'il y a lieu. On trouve des maisons semblables, à l'hospice de Sainte-Galle, sur les bords du Vélabre, à Saint-Laurent-*in-Paneperna*, près de l'Esquilin; au couvent *del Divin-Amore*, dans le voisinage de Sainte-Marie-Majeure, etc. (1).

Voilà quelques-uns des moyens que Rome emploie pour donner la vie morale à ses enfants. Si plusieurs échappent à tant de sollicitude et grandissent dans l'ignorance de la religion et dans les vices qu'elle engendre, ils trouvent, plus tard, dans les maisons que je viens de nommer, la facilité de s'instruire et de devenir d'utiles citoyens en devenant de bons catholiques. Pour eux aussi s'ouvrent, quel que soit leur état, des catéchismes et des retraites. Les mêmes soins leur sont prodigués pendant leur séjour; la charité les accompagne dans le monde et les réunit, à différentes époques, sous son aile. Le carême surtout est le moment où Rome présente ce nouveau spectacle. En est-il de plus intéressant? je l'ignore; et pourtant quel voyageur se donne la peine ou le plaisir de le contempler? L'heure avancée ne nous permit pas d'en jouir immédiatement ; nous le verrons demain, après avoir rendu visite à Owerbeck.

(1) Constanzi, *Istituzioni di Pietà*, t. 1, p. 117-219.

7 MARS.

Visite à Owerbeck; détails sur cet artiste. — Ce que fait Rome pour préparer aux Pâques. — Prédications. — Stations. — Catéchismes. — Retraites. — Pompes religieuses. — Remarques d'un protestant.

Parmi les merveilles religieuses que Rome offre à l'amour du voyageur attentif, il en est une qui tient un rang d'honneur : c'est le pieux, le saint, l'angélique Owerbeck. En le visitant aujourd'hui, nous ne crûmes pas nous écarter de notre itinéraire. Le peintre qui fait de l'art un sacerdoce et de ses tableaux sublimes autant de prédications éloquentes destinées à répandre partout l'amour de la vertu et le goût de la piété, n'est-il pas une source de vie morale? Si, de plus, ce peintre fait école et s'efforce d'apprendre à ses disciples les secrets de l'art chrétien, en leur inspirant sa foi vive, sa piété tendre et sa pureté de mœurs, n'a-t-il pas droit aux hommages publics des chrétiens et de l'artiste vraiment digne de ce nom?

L'excellent ami qui nous accompagnait voulut bien nous donner, chemin faisant, quelques détails sur le nouvel *Angelico da Fiesole*. « Owerbeck, nous dit-il, est né en Allemagne. Après avoir appris les premiers éléments de la peinture à l'Académie de Vienne, il partit en 1809 pour Rome, où l'appelaient un irrésistible instinct et l'amour de l'antiquité. Bientôt il y fut rejoint par deux amis, Pierre Cornélius et Wilhelm Schadow, tous deux aujourd'hui chefs d'écoles opposées en Allemagne. La colonie se grossit encore de quelques jeunes gens qui aspiraient à un art nouveau, et forma dans les ruines d'un couvent une communauté pauvre et studieuse, vivant d'enthousiasme et d'espérances. Pendant quelques années les courageux artistes demeurèrent inaperçus, effacés par l'invasion et les préoccupations de la guerre; mais après les événements de 1815, ils se révélèrent dans des fresques de haut style, avec la diversité de leur talent. Celui d'Owerbeck s'était transformé, et dépouillant peu à peu les formes tudesques, il s'appropriait le génie italien.

« Entraîné par sa nature délicate et rêveuse vers la simplicité charmante de l'art chrétien, le jeune artiste s'adonnait surtout à la contemplation de la madone. Tandis qu'il pénétrait son imagination des beautés de Raphaël, un autre travail s'opérait en lui : il se prenait à maudire la réformation, comme il avait renié la renaissance. Il comprenait que, pour rendre le sens des types du catholicisme, il fallait en croire les mystères et en posséder la foi complète. Il abjura donc le protestantisme, et fut imité par le plus grand nombre de ses amis : on donna aux convertis le surnom de *Nazaréens*. Quelque temps après, l'école allemande se dispersa par l'effet des circonstances, et Owerbeck est resté seul à Rome,

comme l'ange destiné à garder la pureté du sanctuaire où s'était accomplie la rénovation de l'art national. »

Nous le trouvâmes dans la solitude du palais *Cenci*, où il réalise l'idée la plus haute de l'artiste chrétien. La pureté de sa vie et l'habitude des méditations religieuses se révèlent dans le caractère noble et sévère de son visage. A la simplicité de ses manières, à la bonhomie charmante et au feu de sa conversation, on reconnaît un cœur allemand souvent nourri du pain eucharistique. La prière sanctifie les travaux de l'atelier où règne, parmi les élèves, un pieux recueillement. L'admiration pour le talent d'Owerbeck et le respect pour sa vertu sont tels, qu'un jeune artiste nous disait : « Devant un coup de crayon d'Owerbeck, chacun doit ôter son chapeau. » J'ajoute qu'en présence de ses tableaux il faut croire et prier; leur vue seule est un acte de foi, d'espérance et d'amour. Je me rappelle, entre autres, l'*Institution de la sainte Eucharistie* et le *Couronnement de la sainte Vierge* dans le ciel. On sait que ce dernier motif a été le sujet de prédilection de toutes les écoles catholiques avant la renaissance. « Depuis cette époque, il n'a plus été ni compris ni traité; et l'Assomption de Marie nous est toujours représentée sous l'emblème d'une femme à la pose forcée, aux formes plus ou moins matérielles, soutenue péniblement par des anges et enlevée sur les nuages. Combien est plus pure et plus suave l'idée d'Owerbeck empruntée aux anciennes écoles de peinture! Le Fils de Dieu, assis dans la gloire à côté de sa Mère, la tient embrassée avec une indicible tendresse, et Marie, appuyant sa tête sur l'épaule de Jésus, goûte, avec le calme du Paradis, le bonheur de retrouver ce Fils depuis si longtemps perdu. Des anges forment, sur un ciel étoilé, l'amande symbolique qui enveloppe les deux personnages. Rien ne peut rendre la douceur et la grâce exquise de ce tableau. »

Interrogé et complimenté sur ses chefs-d'œuvre, le pieux artiste nous répondit avec modestie : « Puissé-je être assez heureux pour que mes pauvres fatigues soient de quelque édification aux âmes fidèles, en les aidant à méditer les saints mystères de notre religion : c'est le but auquel j'ai aspiré! » Puissent à leur tour nos jeunes peintres ne pas se borner à étudier la méthode de Frédéric Owerbeck, mais se faire un devoir d'imiter sa vie, en partageant sa foi vive et sa piété sincère! Comme celle du maître, leur gloire est à ce prix.

Est-il besoin d'ajouter que nous quittâmes le palais Cenci, pénétrés d'admiration pour le talent du peintre catholique et de vénération pour sa vertu? Mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est la conduite de la Providence qui, dans la personne de l'immortel artiste, place Rome à la tête du mouvement régénérateur de l'art. Il est donc écrit que la reine de la foi doit avoir la glorieuse initiative de tout ce qui est beau comme de tout ce qui est bien.

Hier, nous avions laissé la charité romaine préparant la jeunesse au grand acte de la première communion; aujourd'hui, un nouveau devoir

appelle sa sollicitude : l'heure solennelle approche où les chrétiens de tous les âges doivent aussi participer au banquet eucharistique. Grâce à la loi de la communion pascale, l'Église possède le secret de renouveler perpétuellement sa jeunesse et de ranimer, d'affermir ou d'accroître la vie morale de ses enfants. Cette loi sacrée, que le lord protestant Fitz Villiam (1) regarde avec raison comme l'indispensable fondement des sociétés, Rome en comprend toute l'importance (2). Pour en procurer le digne accomplissement, prédications, stations, catéchismes, retraites, tout est mis en œuvre.

Pendant tout le Carême, on compte, soit dans les communautés, soit dans les paroisses, plus de soixante prédicateurs qui annoncent du haut de la chaire ou du palco les vérités éternelles. Il y a des sermons à toutes les heures du jour et presque de la nuit; partout l'assistance est nombreuse, et, je le dis pour l'avoir vu, parfaitement recueillie. La plupart des ordres religieux prennent une part active à ce grand ministère. Parmi ces hommes de solitude et de méditation qui apparaissent tour à tour dans le costume imposant du jésuite, du capucin, du passionniste, du dominicain, du récollet et du théatin, il en est de fort éloquents. Le célèbre P. Ventura attirait la foule à Saint-Pierre et à Saint-André *della Valle*.

(1) *Lettres d'Atticus*.

(2) Voici la conclusion que le puissant logicien tire d'une longue suite de raisonnements parfaitement enchaînés :

» En résumé, *la vertu, la justice, la morale, doivent servir de base à tous les gouvernements.*

» Or, *il est impossible* d'établir la vertu, la justice, la morale *sur des bases tant soit peu solides sans le tribunal de la Pénitence,* parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare seul de la conscience et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal.

» De plus, *il est impossible d'établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine,* parce que sans cette croyance le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération.... Partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence tomba avec elle, comme partout où cette croyance existe, la confession devient nécessaire. Or, ce tribunal qui se trouve nécessairement lié à la croyance de la présence réelle et à la loi de la communion rend indispensable l'exercice de la vertu, de la justice, de la morale. Donc, comme je l'ai déjà dit,

» *Il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être parmanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine et en particulier sur le dogme de la présence réelle et la loi de la communion.*

» Si l'on ose dire que les enfants de l'Église catholique sont méchants et pervers, malgré cette loi sacrée et les devoirs qui en découlent, que devons-nous dire des hommes libres de ces salutaires entraves? Les habitants de la plus heureuse et de la plus florissante monarchie qui ait jamais brillé sur la terre s'en sont tout à coup affranchis; qu'est-il arrivé? Ces malheureux insensés n'ayant plus de frein pour les retenir, ont tout osé; et leurs crimes, comme une mer qui déborde, rompant des digues que Dieu seul pourra rétablir, ont bouleversé l'Europe, inondé le monde, et imprimé au nom français une tache ineffaçable et la plus ignominieuse dont une nation puisse se couvrir. »

Ce retentissement général, incessant, de la parole divine, ébranle les âmes, et la ville sainte, habituellement si grave, prend une physionomie plus grave encore. Les théâtres sont fermés ; il n'y a d'ouvert que les églises, les oratoires nocturnes et des maisons de retraite.

Rome emploie un autre genre de prédication non moins éloquent et peut-être plus efficace que le premier. Les stations commencent dès le mercredi des cendres pour ne finir qu'après Pâques ; chaque jour une des églises de Rome s'ouvre solennellement à la prière. Elle est richement décorée ; les autels sont parés de fleurs, le pavé et le portique jonchés de feuilles odoriférantes, les piliers et les chapelles tendus de belles draperies et illuminés par de nombreux flambeaux : tous les reliquaires sont ouverts. Soulevant le voile qui les cache d'habitude, Rome montre ce jour-là les corps, les ossements de ses martyrs, les instruments de leurs supplices, et conduisant quarante jours de suite ses enfants en présence de ces glorieux tombeaux, sous les yeux de cette nuée de héros de tout âge, de tout sexe et de toute condition, elle leur dit : « Regardez vos pères ; voyez ce qu'ils ont fait ! Êtes-vous dignes d'eux, dignes de votre mère ? Athlètes de la foi, si vous avez failli, l'heure est venue de vous relever et de retourner au combat. Pour vous encourager, vos pères vous montrent leurs palmes immortelles ; pour vous guider, leurs exemples ; pour vous soutenir, leurs prières. » Une indulgence plénière est attachée è la visite de l'église stationnale, et les fidèles de *toutes les classes s'y portent avec un saint empressement* (1).

C'est le jour de la station qu'il faut visiter chaque église de Rome. Outre le concours édifiant de la population, la beauté des offices et la richesse

(1) La station est une dévotion particulière à la ville de Rome. Tertullien et saint Jérôme en rapportent l'origine aux papes saint Victor ou saint Zéphirin (192, 202). Saint Grégoire le Grand régla les jours de cette dévotion, leur nombre et les sanctuaires où elle devait avoir lieu : *Stationes Gregorius per Basilicas, vel beatorum martyrum cœmeteria, secundum quod hactenus plebs romana quasi eo vivente certatim discurrit, sollicite ordinavit. — Joan. Diacon. Vita, lib.* II, *c.* 6 ; Durandus, *Rational. divin. offic. lib.* VII, *c.* I. — Le mot *station* exprime une magnifique idée. Les stations militaires sont les heures où les sentinelles, debout l'arme au bras, veillent sur le camp. Soldats toujours en campagne, les premiers chrétiens avaient aussi leurs stations. Ces héros du christianisme se réunissaient donc aux tombeaux des martyrs, soit pour célébrer leur triomphe au jour anniversaire de leur mort, soit pour s'exciter par le souvenir de leur courage à combattre vaillamment, soit pour obtenir leur puissante protection. Tel est le sens donné au mot *station* par les Pères de l'Église et par saint Isidore de Séville ; *Etymolog.* Rome a soigneusement conservé cet antique et noble usage. Du reste, à la paix de l'Église, les stations se firent avec plus de pompe et de régularité. Le peuple se réunissait dans une église peu éloignée de l'église stationnale. Le Pape et le clergé s'y rendaient également, puis la procession partait pour l'endroit désigné. Les femmes se rangeaient du côté du nord, les hommes au midi, en sorte qu'il n'y avait ni mélange ni confusion. Le Pape prononçait une homélie, célébrait les saints mystères, et les fidèles participaient à la sainte communion. L'usage solennel des stations cessa lorsque le Saint-Siége fut transféré à Avignon : à partir de cette époque, on le remplaça par les chapelles papales. Voyez Moretti. *De Presbyt.*, 178 ; Ferraris, art. *Statio.*

des décorations, on y voit toutes les reliques insignes, dont quelques-unes ne sont exposées que dans cette seule circonstance de l'année (1).

La prédication journalière des grandes vérités du christianisme, l'exemple des saints dont les tombes sont ouvertes, et les reliques éloquentes exposées chaque jour du Carême aux regards des fidèles : tel est le double moyen que Rome emploie pour préparer les âmes à la résurrection morale. Mais ce double moyen doit être identifié, à chaque individu : or, une partie des auditeurs ne comprend pas ce qui est annoncé avec le ton solennel de la chaire; un plus grand nombre peut-être néglige de s'en faire l'application. Sans ces deux conditions d'intelligence et d'assimilation, la vérité ne peut devenir la nourriture de l'âme. Rome ne l'oublie pas; et suivant la salutaire prescription de Benoît XIV, des catéchismes préparatoires aux Pâques s'ouvrent dans les paroisses et dans les oratoires nocturnes. Les adultes de l'un et de l'autre sexe y sont invités, c'est pour eux qu'on les fait : ordre est donné aux maîtres d'y envoyer leurs domestiques, et pour ôter le prétexte du travail, les cafés et les magasins doivent être fermés pendant les heures d'instruction. Afin que l'auditoire soit homogène, et qu'ainsi le catéchisme soit plus profi-

(1) Dans l'intérêt du voyageur catholique, je vais indiquer les jours et les lieux de station pendant tout le Carême :

— *Mercredi des Cendres.* — Station à Sainte-Sabine.
Jeudi. — Saint-Georges au Vélabre.
Vendredi. — Saint-Jean et Paul, sur l'Aventin.
Samedi. — Saint-Tryphon-*in-Piazza-Fiammetta.*
— *Premier dimanche de Carême.* — Saint-Jean-de-Latran.
Lundi. — Saint-Pierre-ès-Liens.
Mardi. — Sainte-Anastasie.
Mercredi. — Sainte-Marie-Majeure.
Jeudi. — Saint-Laurent-*in Paneperna.*
Vendredi. — Les Douze-Apôtres.
Samedi. — Saint-Pierre, au Vatican.
— *Second dimanche de Carême.* — Sainte-Marie-*in-Dominica.*
Lundi. — Saint-Clément.
Mardi. — Sainte-Balbine.
Mercredi. — Sainte-Cécile.
Jeudi. — Sainte-Marie-*in-Trastevere.*
Vendredi. — Saint-Vital.
Samedi. — Saints-Pierre et Marcellin.
— *Troisième dimanche de Carême.* — Saint-Laurent-*hors-des-murs.*
Lundi. — Saint-Marc.
Mardi. — Sainte-Pudentienne.
Mercredi. — Saint-Sixte.
Jeudi. — Saints-Côme et Damien.
Vendredi. — Saint-Laurent-*in-Lucina.*
Samedi. — Sainte-Susanne.
— *Quatrième dimanche de Carême.* — Sainte-Croix-*en-Jérusalem.*
Lundi. — Les Quatre-Couronnés.
Mardi. — Saint-Laurent-*in-Damaso.*

table, les différentes classes d'adultes ont leurs réunions particulières. Les catéchismes commencent le quatrième dimanche du Carême et continuent toute la semaine (1).

Grâce aux instructions élémentaires, les ignorants et les pauvres sauront faire le discernement du corps de Jésus-Christ, ils connaîtront les dispositions essentielles qui doivent accompagner le chrétien à la Table sacrée. Mais si l'esprit est éclairé, le cœur peut n'être pas ému, et la vie morale ne reviendra point à l'âme : les maisons de retraite obtiendront ce dernier résultat.

Ces asiles où l'homme seul avec Dieu seul s'approprie les vérités générales, se guérit de ses blessures et se renouvelle dans la vertu, sont semés, comme les hospices, dans tous les quartiers de Rome : le couvent des Passionnistes au Mont-Cœlius, celui des Franciscains au Palatin, la maison des Lazaristes à Monte-Citorio, reçoivent les ecclésiastiques et les laïques de toutes les conditions. A Sainte-Lucie-*in-Trastevere*, les pauvres, les soldats, les artisans, trouvent gratuitement une pieuse solitude où ils trouvent pendant huit ou dix jours la double nourriture de l'âme et du corps. Les jeunes gens y vont aussi, à moins qu'ils ne soient envoyés

Mercredi. — Saint Paul-*hors des-murs.*
Jeudi. — Saint Martin-*in-Monti* et Saint-Sylvestre-*in-Capite.*
Vendredi. — Sainte-Aurélie et Sainte-Bibiane.
Samedi. — Saint-Nicolas *in-Carcere.*
— *Dimanche de la Passion.* — Saint-Pierre au Vatican et Saint-Lazare.
Lundi. — Saint-Chrysogone-*in-Trastevere.*
Mardi. — Saint-Cyriaque-*in-Santa Maria-in-Via-Lata*, et à Saint-Cyr et Sainte Juliette.
Mercredi. — Saint-Marcel.
Jeudi. — Saint-Apollinaire.
Vendredi. — Saint-Étienne-le Rond, au Mont-Cœlius.
Samedi. — Saint-Jean Porte-Latine.
— *Dimanche des Rameaux.* — Saint-Jean de-Latran.
Lundi. — Sainte-Praxède.
Mardi. — Saint-Prisque et Sainte Marie-*del Popolo.*
Mercredi. — Sainte-Marie-Majeure.
Jeudi. — Saint-Jean-de-Latran.
Vendredi. — Sainte-Croix-*en-Jérusalem.*
Samedi. — Saint-Jean de-Latran.
— *Dimanche de Pâques.* — Sainte-Marie-Majeure.
Lundi. — Saint-Pierre et Saint-Onuphre.
Mardi. — Saint-Paul-*hors-des murs.*
Mercredi. — Saint-Laurent-*hors-des-murs.*
Jeudi. — Les Douze-Apôtres.
Vendredi. — Sainte-Marie *ad-Martyres.*
Samedi. — Saint-Jean de Latran.
— *Dimanche de Quasimodo.* — Saint-Pancrace.

(1) On lit dans le *Diaro sacro* : Dom. quarta di quares. Alle ore 22 si dà principio nelle solite chiese ai catechismi in apparecchio alla S. Pasqua stabiliti da Benedicto XIV nel 1755, e di sera negli oratorj notturni.

à *Ponte Rotto*. Pour les étudiants les exercices spirituels se donnent à l'Université, au Collége romain, à Saint-Eusèbe, etc. En 1819, Mgr Piatti, archevêque de Trébisonde, établit sur le Janicule une maison de retraite destinée aux nobles et aux officiers de la garnison. Partie à ses dépens, partie avec les aumônes de Pie VII, il a préparé une habitation charmante qui s'ouvre tous les mois aux retraitants, et surtout pendant le Carême. Grâce aux invitations de l'excellent prélat, les exercices spirituels y sont très-fréquentés, et, Dieu bénissant le zèle désintéressé de son ministre, il en résulte un grand bien. La vie morale se ranime dans les âmes où les préoccupations mondaines l'avaient presque éteinte; et des pères de famille vraiment chrétiens, des officiers vigilants et dévoués sont les fruits journaliers de ces retraites, presque toujours gratuites.

Les dames, les jeunes personnes, les femmes de toutes les classes se retirent dans les couvents de religieuses. Elles vont en grand nombre au monastère *del Bambin Gesù*, près de l'Esquilin, de Sainte-Ursule, *del Divin-Amore*, voisin de la basilique libérienne, etc. Cette dernière maison appartient aux religieuses Augustines dont la principale occupation est d'aider les personnes de leur sexe qui viennent faire les exercices spirituels. Fondées à Montefiascone par le cardinal Barbarigo, elles sont établies à Rome depuis l'année 1616. La supérieure porte le titre de *Mère-Vicaire*, parce que la sainte Vierge est regardée comme la première supérieure de la maison : les retraites s'y succèdent pendant toute l'année. Deux prêtres attachés au monastère catéchisent, prêchent, confessent et les enfants qui viennent s'y préparer à la première communion, et les adultes qui viennent s'y reposer du travail de la vertu et se préparer à de nouveaux combats (1). La nombreuse association des dames et des demi-dames, *dame e semi-dame*, fait sa retraite au *Caravita* : j'en parlerai bientôt.

Former l'homme à entendre la voix de Dieu, à rentrer en lui-même et à se juger, tel est le but des prédications, des stations, des catéchismes et des retraites que Rome multiplie pendant le Carême. Toutefois, si puissants qu'on les suppose, ces moyens ne suffisent pas : pour être, en effet, réhabilité à ses propres yeux, le coupable a besoin d'absolution. Il veut entendre son juge lui dire clairement : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis*. Cette assurance est un besoin, une nécessité, il la lui faut; et pourtant, inconcevable mystère! il redoute le tribunal où cette sentence de miséricorde est prononcée. Or, voilà que pour l'attirer, l'ingénieuse charité romaine a placé sur les tribunaux de la pénitence des inscriptions pleines de confiance et de tendre miséricorde. Comment les voir sans être encouragé? Un protestant célèbre, connu par ses préjugés haineux contre le catholicisme, n'a pu s'empêcher d'admirer ces inscriptions. En voici plusieurs qu'il a pris la peine de recueillir : *Allez, montrez-vous au prêtre. — J'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché. — Ils seront*

(1) Constanzi, t. I, p. 117-123.

remis dans le ciel. — Retourne, ô mon âme, à ton repos. — Allez en paix et ne péchez plus. — Celui qui vous écoute, m'écoute. — Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos misères. — Le Juste me reprendra avec miséricorde. — Voyez s'il est en moi une voie d'iniquité, et ramenez-moi dans le chemin du ciel. — C'est pour entendre les gémissements des prisonniers (1).

Enfin, pour compléter l'impression en frappant les sens, viennent les grandes solennités de la Semaine Sainte. Nulle part sous le ciel, l'œil de l'homme ne contemple des pompes et des cérémonies tour à tour plus attendrissantes, plus lugubres, plus imposantes. Telle est leur mystérieuse puissance qu'elles vous jettent dans je ne sais quelle ivresse dont les salutaires effets se font longtemps sentir. Malgré le mal que les étrangers lui font, malgré l'esprit antichrétien qui souffle sur le monde, Rome continue de présenter, pendant le Carême, l'aspect d'une chaste matrone, d'une sobre et grave mère de famille; et les observations d'un écrivain protestant se vérifient encore de nos jours : « J'ai remarqué, dit-il, à Rome et en Italie, que malgré les progrès du vice, le peuple de toutes les classes se contenait singulièrement pendant le Carême. On n'entendait plus comme auparavant ni blasphèmes, ni propos libres. Le faste, la parure, les repas somptueux, les délices, avaient fait place à la modestie, à l'austérité, à l'extérieur de la pénitence; des sermons édifiants tous les soirs, des quêtes abondantes en faveur des pauvres, une apparence générale de componction et d'amendement.

« J'avoue que c'est en Italie que j'ai le mieux appris à apprécier l'utilité du Carême et à rendre justice aux motifs qui l'ont fait instituer. Je ne saurais partager l'opinion de ceux qui pensent que les hommes devant, dans tous les temps, mener une vie conforme aux principes de la foi, c'est une superstition de réserver une partie de l'année pour une dévotion plus grande que de coutume. Quand on réfléchit sur la difficulté de retenir constamment les hommes dans les bornes du devoir, on ne tarde pas à reconnaître combien il est important de fixer dans l'année un temps d'une durée raisonnable, pour les obliger à rentrer en eux-mêmes et à faire de sérieuses réflexions sur leur conduite, de peur que le péché ne jette de trop profondes racines et que l'habitude du vice ne devienne trop difficile à détruire (2). »

(1) Addison's, *Remarcks on several parts of Italy*, p. 31.
(2) Sir Edwin Sands, *Europæ speculum.*

8 MARS.

Ce que Rome fait tous les dimanches pour entretenir la vie morale. — Instructions paroissiales et particulières.— Mission urbaine.— Exercices de Saint-Vit et de Sainte-Marie-*in-Capella*. — Interprétation de l'Écriture. — Chemin de la Croix au Colisée. — Saluts du Saint-Sacrement. — Tous les jours de la semaine, instructions et pratiques en l'honneur de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. — Enterrement.

Le zèle qu'elle déploie dans les époques solennelles de Pâques et de la première Communion, pour abreuver ses enfants à la source même de la vie morale, Rome le soutient perpétuellement, afin de les maintenir dans l'heureux état où elle les a placés. Aux efforts incessants de l'éternel ennemi du genre humain, elle oppose des efforts non moins soutenus. Pendant toute l'année les moyens de persévérance les plus variés et les plus nombreux sont ménagés aux heureux habitants de la ville sainte.

Conformément au précepte du Concile de Trente, tous les dimanches, à la messe paroissiale, les curés font une homélie à leurs paroissiens ; et le soir, ils les réunissent pour entendre l'explication du catéchisme. De plus, dans beaucoup d'autres églises, il y a, tous les jours de fête, une instruction pour le peuple. Au *Gesù*, à l'*Ara-Cœli*, aux *Douze-Apôtres*, et ailleurs, on prêche vers onze heures du matin. Dans toutes les églises ou oratoires des nombreuses confréries, après la récitation de l'office des morts ou de la sainte Vierge, on fait aux associés une instruction que la langue italienne appelle gracieusement *un fervorino* : le discours est suivi de la messe. La même chose a lieu dans les universités, les colléges, séminaires, associations pieuses répandues dans tous les quartiers de Rome. Voilà pour le matin.

Le soir, à l'église de la Minerve, on récite le Rosaire, et un des confrères du P. Lacordaire, un Dominicain, fait un discours à la foule nombreuse qu'attire la réputation de l'orateur. Dans le même temps a lieu ce qu'on appelle la mission urbaine, *missione urbana*. Un prêtre, choisi parmi beaucoup d'autres associés à la même œuvre, réunit le peuple dans une église indiquée d'avance, et lui adresse une instruction forte, mais familière, suivie de l'acte solennel de contrition : le peuple affectionne particulièrement cette pieuse pratique. Pour l'en faire jouir plus facilement, la mission change d'église tous les mois. C'est le directeur du Caravita qui se charge ordinairement de cet utile, mais laborieux ministère. A Saint-Vit, au Mont-Esquilin, il y a une dominicale en faveur des enfants et des adultes qui ont fait les exercices spirituels dans le courant de l'année. Les églises de religieuses, les conservatoires de jeunes personnes ont aussi, les dimanches et les fêtes, des instructions données par des prêtres séculiers ou réguliers spécialement chargés de cette fonction. Vers la tombée de la nuit, le voyageur qui descend le Tibre du côté de Saint-

Michel, voit accourir à l'église de Sainte-Marie-*in-Capella* les mariniers, dont les larges bateaux couvrent le port de *Ripa-Grande*. Dans ce vénérable sanctuaire, dédié à l'Étoile de la mer, la confrérie de Saint-Paul réunit les pauvres et les matelots, les catéchise, les confesse, les dispose à la digne réception des sacrements.

Il est un autre genre de prédication que je n'ai trouvé qu'à Rome, et qui me semble très-propre à répandre parmi les fidèles un grand fonds de doctrine et de piété : je veux parler de l'herméneutique ou interprétation de l'Écriture. Des religieux de différents ordres se partagent le texte sacré et se succèdent dans la même chaire, de six en six mois. Le premier commence par la Genèse, et explique un ou plusieurs livres de l'Ancien Testament. Il en dit l'origine, le sujet, la division; développe les faits principaux et en tire des conséquences pratiques. Ses successeurs expliquent les livres suivants; en sorte qu'au bout d'une ou de deux années, la Bible tout entière, depuis les livres de Moïse jusqu'à l'Apocalypse, est exposée aux simples fidèles. Nous assistions avec bonheur à ce cours d'enseignement si nouveau pour nous. Il y avait foule; et les gens du peuple, les simples femmes formaient une grande partie de l'auditoire. A en juger par le silence et l'attention générale, cette instruction avait pour tous un attrait particulier. Pour moi elle avait un autre mérite, celui de fermer la bouche à nos frères séparés. On sait que les protestants ne craignent pas d'accuser l'Église de s'opposer à l'étude de l'Écriture sainte : et l'Église leur répond en faisant expliquer publiquement et perpétuellement les livres sacrés. Parmi les prédicateurs qui remplissent glorieusement cet intéressant ministère, il faut nommer en particulier les pères Jésuites, les Augustins et les Frères Mineurs de l'Observance.

Les dimanches et les fêtes on trouve encore à Rome une pratique de piété qui a le privilége d'attirer une grande foule : c'est l'exercice solennel du Chemin de la Croix au Colisée. Les confrères du *Via crucis* partent de leur oratoire situé au Forum. Une grande croix de bois, cette croix qui a sauvé le monde, marche en tête, portée ordinairement par le cardinal protecteur de la confrérie, revêtu du sac de la pénitence. La procession des confrères est immédiatement suivie de celle des *sœurs*, *sorelle*, qui s'avance, comme la première, précédée de la croix. L'arbre sacré est soutenu le plus souvent par les mains délicates de quelque noble dame romaine, petite-fille peut-être des Fabius et des Scipions. Le double cortége se dirige lentement vers le Colisée, au chant des hymnes et des cantiques. Arrivées au centre de l'arène, où attend une foule compacte et silencieuse, les deux confréries se rangent autour de la grande croix, sur le piédestal de laquelle monte un bon religieux du couvent de Saint-Bonaventure. Il prêche; et son humble parole, empruntant aux ruines gigantesques de l'amphithéâtre et aux souvenirs puissants de la grande lutte accomplie dans ces lieux, une éloquence irrésistible, les cœurs s'attendrissent bientôt; et vous voyez, pendant la visite des stations, les

fidèles, Romains et étrangers, arroser de leurs larmes ce sol trempé, il y a quinze siècles, du sang de nos pères. Tels sont avec les pieux pèlerinages et les saluts du Saint-Sacrement donnés chaque dimanche dans quarante églises, les principaux exercices par lesquels Rome sanctifie le jour du Seigneur et entretient la vie morale au cœur de ses enfants.

Que fait-elle dans le même but pendant la semaine? Chaque jour, le soleil se lève pour éclairer et féconder la terre, chaque jour l'air se renouvelle pour fournir un aliment aux poumons des êtres animés : ce qui se fait dans l'ordre physique pour la conservation des corps, Rome le fait dans l'ordre moral pour la conservation des âmes. Chaque jour le soleil de la vérité brille à son horizon, et la parole sainte, qui en est comme le rayonnement, pénètre dans les âmes de bonne volonté. Afin de prévenir la monotonie, les salutaires pratiques de la piété changent continuellement de forme et d'objet secondaire; de sorte que les esprits et les cœurs, quels que soient leurs dispositions et leurs besoins, trouvent infailliblement, dans le cours de la semaine, le remède à leur faiblesse, l'aliment à leur faim, la lumière à leurs ténèbres.

Toutefois, la pensée dominante de la charité romaine est de fixer perpétuellement les regards de l'homme sur les trois grands objets du culte catholique : *tout ce qu'il y a de plus saint, de plus aimable et de plus attendrissant*, *Jésus*, *Marie et les âmes du purgatoire*, sont sans cesse rappelés à l'esprit et au cœur des fidèles. De là, dans la piété romaine, ce mélange de force, de confiance enfantine et de tendresse, que je n'ai trouvé nulle part au même degré; de là encore cette formule par laquelle les pauvres demandent l'aumône, et qui résume si bien l'esprit du catholicisme à Rome : *Un mezzo bajocco per l'amor di Gesù sacramento, di Maria santissima et delle anime del purgatorio.* Que l'intention de la mère et de la maîtresse de toutes les églises soit d'élever à sa plus haute puissance ce triple sentiment, les faits vont l'établir. Et d'abord, l'instruction qui nourrit la foi et qui éclaire la piété coule chaque jour de la semaine, abondante et variée, sur les différents points de la ville sainte. Dans l'après-midi, deux instructions sur les devoirs de la vie commune ont lieu à l'église *della Vallicella;* le soir, elles se répètent plus variées et plus nombreuses à la mission *in Monte-Citorio* et dans tous les oratoires nocturnes.

Tous les jours de l'année, à Sainte-Marie-Madeleine, au Quirinal, exposition et bénédiction du Saint-Sacrement.

Tous les jours de l'année, à Sainte-Marie-de-la-Paix, une messe votive de la Sainte Trinité, en actions de grâces des priviléges accordés à Marie par chacune des trois augustes Personnes.

Tous les jours de l'année, à Sainte-Marie-de-la-Minerve, à Saint-Nicolas-*dei-Perfetti*, à Saint-Cyr, à Sainte-Marie-*del-Pianto*, du Suffrage, de Lorette; à Sainte-Marie-*dei-Monti*, à l'*Ara-Cœli*, à Saint-Celse, aux Saints-Anges-Gardiens, à Saint-Nicolas-*in-Carcere*, à Saint-Barthélemi-en-l'Ile, à la Trinité-des-Pèlerins, à la Mort, à Saint-Laurent-*in-Damaso*, à Sainte-

Marie-des-Grâces, à *Porta Angelica*, à Sainte-Marie-*di-Monte-Santo*, à Sainte-Marie-des-Anges, aux Pères-de-la-Pénitence, récitation publique du Rosaire avec bénédiction du Saint-Sacrement.

Tous les jours, à Saint-Marcel et à Sainte-Marie-*in-Via*, récitation solennelle de la couronne des Sept-Douleurs de la sainte Vierge.

Tous les jours, à Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, et à Sainte-Marie-*della-Pietà*, sur la place Colonne, à Saint-François-de-Paule-*ai-Monti*, récitation des Litanies de la sainte Vierge et du Rosaire.

Tous les jours, vers le commencement de la nuit, récitation de la Couronne des Trépassés au Cimetière du Janicule, et dans toute la ville l'*Ave Maria* des morts.

En assistant à l'une de ces pieuses réunions, nous fûmes témoins, dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, de l'enterrement d'une jeune personne. Depuis vingt-quatre heures le corps était déposé à l'église, dans une bière fermée. Des messes se célébraient aux divers autels, et les nombreuses compagnes de la jeune défunte, vêtues de blanc et couvertes d'un grand voile, se tenaient agenouillées, un cierge à la main, autour du catafalque, ou se rendaient successivement à la sainte table, pour y communier en faveur de leur amie. Celle-ci était habillée de blanc; sa tête virginale était ornée d'une couronne de roses; un voile broché d'or couvrait son noble visage, dont la sérénité annonçait l'innocence de l'âme et le calme d'un doux sommeil. Non loin du catafalque s'ouvrait le caveau funèbre. Au milieu des hymnes de l'espérance, on y descendit lentement la jeune victime de la mort; car pour elle la tombe est une mère dans le sein de laquelle une nouvelle vie lui sera donnée. En attendant, elle ne sera point oubliée; une simple pierre la séparera de ses amies et de ses proches. Nul ne viendra dans la pieuse église sans donner une larme à sa mémoire, une prière à ses besoins. Comme ce touchant spectacle traduit bien la pensée catholique! Entre cette lenteur dans la dernière séparation, cette publicité de la mort, cette sépulture dans le temple, et la rapide clandestinité de nos enterrements, jointe à l'isolement impie de nos cimetières, quelle différence!

9 MARS.

Sainte Françoise, Romaine. — Oratoires nocturnes. — Le Caravita. — Écoles du soir.

Dès le matin, le peuple se portait en foule à l'église de *Tor dei Specchi* : on y célébrait avec grande pompe la fête de sainte Françoise, Romaine. J'eus moi-même le bonheur d'offrir les augustes mystères dans ces lieux remplis de pieux souvenirs et au milieu de la communauté, digne héritière de la sainte. Née à Rome, en 1384, d'une illustre famille, Françoise épousa, jeune encore, Lorenzo Ponzani, également distingué par sa no-

blesse, sa fortune et ses vertus. Cette union rappela celle de saint Éléazar et de sainte Delphine. Devenue veuve, Françoise résolut de se consacrer entièrement à Dieu et aux pauvres. Dans le monde on l'avait vue, unissant la mortification à l'aumône, faire avec les mendiants un commerce d'un égoïsme sublime. En échange du bon pain qu'elle leur donnait, elle voulait qu'ils lui cédassent les croûtes desséchées dans leurs poches; et tandis que le pauvre mangeait la nourriture délicate de l'opulence, la noble matrone se contentait du grossier aliment de la misère. Son entière abnégation d'elle-même se traduisit par un mot qui reste dans la communauté, où il conserve le même sens. Partout ailleurs la religieuse appelle *profession* l'acte solennel de sa consécration au service de Dieu; ici on le désigne par le mot d'*oblation*. Ne trouvez-vous pas là une nuance d'idées que l'esprit admire et une exquise délicatesse de sentiments qui pénètre le cœur? La religieuse vous apparaît, non plus seulement comme une personne qui prononce des engagements plus ou moins étendus, mais comme une humble victime qui s'apporte elle-même à l'autel, *affero*, et qui s'immole sans retour et sans partage.

La chapelle et toutes les salles du couvent étaient remplies de dames de la plus haute condition; car les oblates de Sainte-Françoise se recrutent en général dans les classes élevées de la société. Au sortir d'un magnifique salut du Saint-Sacrement, nous continuâmes notre étude de la charité romaine.

S'il vous est arrivé de parcourir, à la chute du jour, les boulevards de Londres ou de Paris, vous aurez vu, de distance en distance, des édifices splendidement éclairés, et une foule d'artisans et d'ouvriers, d'hommes, de femmes et d'enfants, entrer pêle-mêle dans ces vastes bâtiments. C'est l'heure du spectacle : le peuple s'y rend, il y passe une partie de la nuit; et, en échange de son argent, il apprend à se moquer de la religion, de la vertu et des bonnes mœurs; ses passions s'irritent, ses désirs s'enflamment, sa vie morale s'affaiblit, et souvent le devoir lui devient un fardeau trop lourd. En tous cas, il n'en sort jamais ni plus probe, ni plus résigné, ni plus laborieux; et pourtant il a dépensé une partie de son salaire et de la subsistance de sa famille. A Rome aussi vous trouvez des théâtres, mais les pièces sont rigoureusement censurées; et puis, à côté de ces lieux de divertissement profane, l'intelligente charité tient ouverts des asiles où l'homme du peuple et même le citoyen opulent peuvent trouver des jouissances qui accroissent leur vie morale, raniment leur courage, consolent leurs chagrins, soutiennent leur faiblesse, sans entamer ni leur fortune ni leurs épargnes : je veux parler des oratoires nocturnes.

On donne ce nom à des églises ou chapelles plus ou moins vastes qui s'ouvrent tous les soirs au public. Des chants religieux, de la musique, une instruction, des prières, d'autres exercices de piété, se succèdent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. On trouve des oratoires noc-

turnes dans tous les quartiers de Rome, et partout l'assistance est nombreuse. Vous en avez un à Sainte-Marie-*del-Pianto*, près de la place *Giulia*, qui est dirigé par les membres de l'archiconfrérie de la doctrine chrétienne. Le cardinal Antonelli, dont la mémoire sera toujours en bénédiction parmi les catholiques, en établit quatre dans les quartiers les plus éloignés de Rome. C'est en 1795 qu'ils s'ouvrirent, sous la direction d'un prêtre illustre, don Joseph Marconi. Le premier est *ai Monti*, le second, à la place *Barberini*, le troisième, au *Trastevere*, et le quatrième près de la place Navone, à l'église *Della Pace*.

Toutefois, l'étendue de la ville et l'empressement du peuple les rendaient insuffisants. D'ailleurs, toute la cité Léonine ainsi que les environs du Vatican étaient privés de cette utile institution. L'abbé, comte Fioravanti, mort dans la suite évêque de Rieti, combla cette lacune. Sur le modèle des précédents, il établit un oratoire nocturne à l'église de Saint-Ange-*ai-Corridori*. Restaient les quartiers populeux du *Ponte Quattro-Capi*. Grâce au zèle du chanoine Carboni, curé de Saint-Ange-*in-Pescheria*, ils furent bientôt favorisés du même bienfait. Leur oratoire est à Sainte-Marie-*in-Vincis*. Placé sous la protection de saint François-Xavier et agrégé au *Caravita*, il réunit constamment une foule nombreuse de fidèles et d'apôtres zélés. Il existe encore plusieurs autres oratoires nocturnes, dont je ne parle pas afin d'éviter les longueurs. Je me contente de faire connaître celui du *Caravita*, le plus ancien et le plus célèbre de tous. Son histoire, d'ailleurs est l'histoire de tous les autres : partout le même but, le même ordre et les mêmes moyens.

En 1606, vivait à Rome un jeune novice de la Compagnie de Jésus nommé Nicolas Promontorio. Suivant l'usage, il s'en allait chaque dimanche, de concert avec ses collègues, prêcher sur les places publiques. Son éloquence et sa piété attiraient autour de son *palco* un grand nombre d'auditeurs qu'il conduisait ensuite au tribunal de la réconciliation. Le dernier dimanche du mois, on les voyait tous ensemble s'approcher de la sainte Table, dans l'église la plus voisine de la place où s'était faite l'instruction. Bientôt on les réunit les jours de fête dans une chapelle du Collége-Romain. C'est de là que les plus fervents partaient pour aller faire la mission urbaine, ayant à leur tête le pieux novice fondateur de cette bonne œuvre.

Le père Caravita succéda au père Promontorio dans le double emploi de directeur de la mission et de président de l'oratoire. Entièrement dévoué au succès de ces institutions naissantes, il obtint des aumônes assez considérables pour faire bâtir la superbe chapelle qui porte encore son nom. Elle est située au centre de Rome, non loin de l'église de Saint-Ignace. Trois patrons lui furent donnés : la sainte Trinité, sainte Marie *della Pietà*, et le grand apôtre des temps modernes, saint François-Xavier : jamais vocable n'exprima mieux et le but et les moyens d'une œuvre de ce genre.

L'oratoire s'ouvre toue les jours à vingt-quatre heures d'Italie, c'est-à-dire à la tombée de la nuit. Voici les exercices qui s'y font pour les hommes seulement. On commence par quelques prières suivies d'une instruction prononcée par le directeur : vient ensuite le chant sublime du *Salve Regina*. Il est à peine fini qu'on expose le Saint-Sacrement, et en présence de toute la foule prosternée, se fait le *fervorino* pour exciter à la contrition. Sur tous les assistants ainsi préparés tombe la bénédiction de celui qui regarde avec amour les cœurs contrits et humiliés. Le mardi, le jeudi et le samedi, des exercices de pénitence corporelle remplacent le sermon. Pendant toute la séance vous voyez de nombreux confesseurs assis sur leurs tribunaux, et dont l'utile ministère se prolonge quelquefois très-avant dant la nuit. A la fin des exercices, quelques membres de l'oratoire commencent la récitation du chapelet. Ils la continuent à plusieurs chœurs dans les rues ; la foule mêle sa voix à leur voix, et les pieux cortéges vont achever les louanges de la Mère de miséricorde et de grâces au pied de la Madone de l'*Archetto* ou de la place *Madame*.

Le Caravita ne s'ouvre pas seulement le soir de chaque jour. Le matin de toutes les fêtes de précepte, il reçoit les hommes seulement qui trouvent à s'y confesser. On y fait à haute voix la méditation pendant une demi-heure : on y chante l'office de la sainte Vierge, on y entend une instruction suivie du saint sacrifice de la Messe. Le premier dimanche de chaque mois a lieu la préparation à la mort, la récitation de l'office des Trépassés et la communion générale.

Depuis le soir de Noël jusqu'au premier janvier, les hommes y font leur retraite. A certaines époques, l'entrée du Caravita est exclusivement réservée à deux vastes associations de femmes. La première, fondée en 1707, approuvée et enrichie d'indulgences par le pape Clément XI, se compose de l'élite de la société romaine : elle s'appelle la Congrégation des *Dames*. Les membres de cette noble assemblée viennent à l'oratoire une fois par mois pour la retraite de la bonne mort, y font, pendant la semaine de la Passion, les exercices spirituels de huit jours, et un *triduum* en préparation à la fête de l'Assomption. Elles s'y rendent encore pour assister au service solennel qu'on y célèbre à la mort de chacune des associées, remettent à la prieure l'offrande destinée à la célébration des messes en faveur de la défunte, et vont tour à tour porter des aumônes à l'hôpital de la Consolation, ou des encouragements et des instructions pieuses aux femmes condamnées. Quoique à des jours différents, la seconde congrégation, appelée des *Demi-Dames, Semi-Dame*, jouit des mêmes grâces et des mêmes exercices que la première. Seulement, les membres de cette association réservent leurs charitables soins pour l'hospice de Saint-Jacques-*des-Incurables*.

On voit que les réunions du Caravita et en général de tous les oratoires nocturnes n'ont pas seulement pour objet la perfection de ceux qui les fréquentent, mais qu'elles tendent à entretenir et à porter la vie morale

dans ceux qui en sont éloignés. Ainsi les quatre congrégations d'hommes, dont l'illustre chapelle est pour ainsi dire le centre, s'emploient avec une ardeur merveilleuse au bien des classes laborieuses ordinairement si négligées dans les grandes villes. Composées de prêtres et de laïques, elles vont faire dans tous les quartiers de Rome et même à la campagne, des instructions populaires aux moissonneurs, aux faucheurs, aux voiturins, pénétrant pour cela dans les carrefours, dans les hangars, dans les remises, partout enfin où se trouvent réunis leurs auditeurs. Elles les invitent à venir au Caravita, où des confesseurs charitables les attendent; et Dieu seul connaît les mystères de réhabilitation qui s'accomplissent dans ces âmes trop souvent et trop longtemps négligées. Plusieurs fois témoins de ce spectacle, bien autrement intéressant que la vue du Colisée ou de l'arc de Janus, nous ne savions que bénir et admirer. Dévouement du zèle, puissance de la foi, Rome se montrant aussi bien dans le détail que dans l'ensemble de ses œuvres la mère de ses enfants et le modèle de toutes les églises : voilà ce qui ressort en traits lumineux de ces institutions, à peu près ignorées de l'Europe et invisibles au voyageur mondain.

Ce n'est pas tout: le désir d'instruction, qui tourmente notre siècle, se fait sentir en Italie comme en France. Avec cette intelligence supérieure qui ne lui manqua jamais, Rome le seconde et le fait servir au progrès moral de ses habitants. Nous savons déjà ce qu'elle fait pour l'instruction de l'enfance; l'âge mûr est aussi l'objet de sa sollicitude. Au commencement de 1842, Rome comptait déjà huit écoles du soir, fréquentées par un millier d'adultes. Une école coûte 160 écus par an. On voit par là l'économie tant prisée de nos jours de l'institution romaine. Elle est due à la charité des excellents maîtres qui, sans autre récompense que le mérite acquis devant Dieu, prêtent gratuitement leur concours à l'éducation du pauvre, sacrifiant à ce besoin religieux les plus belles heures de la soirée, avec un zèle égal à celui de nos bons Frères de la doctrine chrétienne. Un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques se dévouent à cette aumône intellectuelle, dont le principal but est moins de faire des savants que des chrétiens fidèles et des citoyens probes, laborieux et moraux. Les curés de la ville témoignent le plus grand zèle pour ces institutions. Une centaine de personnes et le président des subsides fournissent les fonds nécessaires à la location des bâtiments, à l'achat des plumes, papier, etc., et aux dépenses de la réunion du dimanche. Parmi les principaux donateurs, on nous citait le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté, le duc Sforza Cesarini, et surtout les nobles familles Buoncompagni et Borghèse qu'on est certain de toujours rencontrer sur le chemin des bonnes œuvres.

Essentiellement chrétienne, Rome imprime son cachet à ces écoles d'adultes comme à tout ce qu'elle touche. Ainsi, les confesseurs remplacent, pendant la soirée du samedi, les leçons et les études. La matinée du dimanche est employée à des exercices de piété en commun; après le

déjeuner, les jeunes gens sont conduits dans de beaux jardins pour s'y livrer à la récréation. De cette manière, les écoles du soir réunissent toutes les conditions pour former le cœur à la vertu ; ce qui est le premier but de l'institution romaine.

10 MARS.

Exposition et adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. — Culte perpétuel de Marie.

Tandis que les peuples de l'Europe actuelle, emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs, s'agitent, et se corrompent en se communiquant, au lieu de la vie morale, la fièvre brûlante des préoccupations matérielles, Rome présente aux yeux de l'observateur un spectacle bien différent. Au milieu du silence de sa solitude, elle se tient nuit et jour prosternée devant celui qui donne aux nations la vie surnaturelle dont il est la source. Épouse et mère, elle ne cesse pas d'offrir à Dieu des prières et des larmes, afin qu'il lui plaise de répandre ses lumières sur les aveugles, ses miséricordes sur les coupables, ses bénédictions sur tous les hommes, enfants de leur commune tendresse. C'est Monique à Milan ; c'est Antoine au désert ; c'est Moïse sur la montagne, sollicitant des conversions et des victoires, et les obtenant, ou, pour mieux dire, c'est le christianisme avec son dogme tout à la fois si lumineux et si consolant de la réversibilité des mérites ; c'est Rome, enfin, revêtue de l'apostolat de la vérité et honorée du sacerdoce de l'expiation.

A cette mission nouvelle, trop peu connue des nations, la mère des églises ne fait point défaut. Depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, le Saint-Sacrement reste nuit et jour exposé sur les autels, et nuit et jour il est entouré d'adorateurs. Cette dévotion remonte à l'époque précise où le protestantisme triomphant insultait, dans l'Europe entière, au Saint des saints, niait sa présence dans les tabernacles de la terre, et livrait ses temples aux flammes, ses martyrs aux vents et ses prêtres à la mort. Elle fut pour la première fois établie, en 1560, par l'archiconfrérie de la Mort, dans l'église de Saint-Laurent-*in-Damaso*. Depuis ce moment elle est devenue générale et n'a jamais cessé. Le premier jour de l'année ecclésiastique, c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent, après la messe pontificale, célébrée à la chapelle Sixtine, le Saint-Père expose le Saint-Sacrement dans la chapelle Pauline : il y reste jusqu'au mardi matin, environné d'adorateurs. De là il passe à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, puis dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées à cet honneur par le cardinal-vicaire.

Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville et épuisé le cercle de l'année, la grande Victime de propitiation revient à son point de départ, d'où elle recommence son miséricordieux pèlerinage. Le Saint-Sacrement

reste exposé dans chaque église pendant quarante heures. Le matin, on célèbre une messe solennelle suivie d'un grand nombre d'autres à voix basse; vers midi on fait une procession intérieure, en chantant les Litanies des Saints, comme pour conjurer tous les citoyens du ciel de venir compléter, par leurs adorations, les supplications de la terre. Le troisième jour on renouvelle les mêmes prières et les mêmes hommages; on donne la bénédiction, et au moment précis où le Sauveur du monde entre dans le tabernacle, les cloches annoncent au loin qu'il reparaît sur les autels d'une autre église.

Les adorateurs ne manquent jamais au Dieu qui vient ainsi recueillir les vœux et les hommages de ses enfants. Grâce au *Diario Romano*, tout le monde connaît d'avance l'église qui a les quarante heures. A défaut de cette indication, la mémoire des fidèles, le son des cloches, les riches tentures qui décorent le portail du temple, avertissent la foule et l'attirent au pied des autels. Pendant toute la journée un peuple plus ou moins nombreux tient compagnie au divin Médiateur. Merci, mon Dieu! de nous avoir tant de fois rendus témoins de cet édifiant spectacle.

Mais quand le soir sera venu, le besoin d'un repos nécessaire ne fera-t-il pas déserter l'église? Qu'on se rassure : la grande association du Saint-Sacrement saura veiller au nom de la ville entière. Composée de tout ce qu'il y a de plus éminent en piété dans le clergé, dans la prélature, dans le sacré collége, dans la noblesse et dans le peuple, elle compte des membres dans tous les quartiers. Un certain nombre est désigné pour venir, à tour de rôle, passer une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Vers les neuf heures du soir, un carrosse destiné à cet usage vient chercher à leur domicile les adorateurs nocturnes. Ils sont pour le moins au nombre de quatre, non compris un prêtre et un clerc. Leur adoration dure quatre heures, après lesquelles ils sont relevés par de nouveaux confrères. Un petit livre contient les méditations, les prières, les hymnes qui doivent les occuper.

Pendant que le prêtre veille à ce que tout se passe suivant les règles prescrites par les constitutions apostoliques, le clerc sonne d'heure en heure la cloche de l'église, afin d'avertir les fidèles, en quelque lieu qu'ils soient, d'offrir leurs adorations à l'auguste Victime. Ce tintement de la cloche à toutes les heures du jour et de la nuit, produit sur l'âme religieuse une impression dont je ne saurais exprimer la puissance. Le cœur même le plus dissipé ne réussit pas toujours à s'en défendre : une foule de confidences intimes ne laissent aucun doute à cet égard. J'ajouterai que les adorateurs ont coutume de faire entre eux un pieux échange de prières en faveur des âmes auxquelles ils s'intéressent. Je pourrais en citer un qui a souvent *emprunté* les adorations et les communions de ses confrères pour obtenir la conversion d'un illustre coupable : le succès a dépassé son espérance.

L'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement est une des gloires exclu-

sives de Rome, mais elle n'est pas la seule; dans la métropole de la foi, il existe d'autres œuvres non moins propres à entretenir la vie morale au sein des nations, à faire couler sur le monde un fleuve de grâces et à désarmer la justice de Dieu, irritée par les crimes de la terre. De ce nombre sont les grandes associations destinées à honorer la sainte Trinité, le Verbe fait chair, le précieux Sang, la Reine de la miséricorde, etc. Prières continuelles, aumônes abondantes, mortifications variées : tels sont les moyens par lesquels les pieux confrères accomplissent leur utile mission. Parmi ces différentes institutions, il en est une que je me plais à mentionner. En France, nous avons des sociétés d'assurance contre l'incendie, contre la grêle, contre les inondations, contre les naufrages, que sais-je? Tout cela peut être avantageux; mais une société qui s'en va fermer la source des fléaux en changeant la justice de Dieu en miséricorde et sa colère en clémence, n'est-elle pas plus utile et plus sûre? Eh bien! il existe à Rome une association perpétuellement en prière pour conjurer les fléaux de Dieu. Les données manquent pour apprécier mathématiquement tous ses résultats matériels; mais, à moins de folies, nul ne peut en nier ni la réalité, ni l'étendue.

A ces grands moyens que Rome emploie tous les jours afin d'entretenir la vie morale dans le cœur de ses enfants, il faut en ajouter un autre non moins puissant et aussi continuel : je veux parler du culte de Marie.

La dévotion envers l'auguste Vierge, fille, mère, épouse de Dieu et sœur du genre humain, est la grande dévotion du monde catholique. Modèle de l'univers, Rome se distingue ici entre toutes les villes, toutes les tribus et toutes les nations. Des volumes ne suffiraient pas à redire les manifestations variées de son amour et de sa tendre confiance envers Marie. C'est assez de savoir qu'il n'est pas un carrefour, une rue, une place, je dirais presque une seule maison de la ville éternelle, où l'œil du pèlerin ne rencontre une image de la Vierge bénite; tandis que les sculptures, les bas-reliefs, les dorures, les élégants flambeaux, les inscriptions gracieuses ou triomphales qui l'accompagnent, les signes de respect donnés par la foule qui passe, témoignent hautement de la piété romaine.

Ajoutez qu'il est au coin des rues de nombreuses chapelles dédiées à Marie, où les habitants font constamment brûler à leurs frais des cierges et des lampes, et devant lesquelles il est rare de ne pas trouver à toute heure du jour et de la soirée quelques personnes en prières. Ajoutez, enfin, que Rome ne compte pas moins de soixante-six églises consacrées à Marie sous les titres divers dont le monde catholique honore la gracieuse Souveraine des anges et des hommes. Chaque jour, dans un grand nombre, plusieurs fois la semaine ou le mois, dans les autres, s'accomplissent je ne sais combien d'exercices de piété en son honneur : litanies solennelles, neuvaines, *triduum*, offices magnifiques, etc., etc. Toutes ces fêtes, sujet de publique allégresse, sont célébrées avec enthousiasme. Il n'en est pas une à laquelle des milliers de personnes de tout rang, de tout

sexe et de tout état ne se préparent les unes par des neuvaines, les autres par des retraites, par des *triduum*, et par le grand jeûne. Faut-il s'étonner si des grâces nombreuses sont le fruit de cette piété filiale?

Mais aussi Rome se montre envers Marie d'une reconnaissance que le temps ne peut affaiblir. Vienne, assiégée par les Turcs, est délivrée par Sobieski. D'une voix unanime, le monde catholique proclame avec le guerrier polonais que l'honneur de la miraculeuse victoire revient à Marie. Pour la remercier de ce bienfait, une confrérie est érigée en 1684 par le pape Innocent XI. Depuis cette époque, la pieuse association n'a pas cessé de payer au nom de l'Europe entière la dette de la reconnaissance. Chaque année, au jour anniversaire de la fondation, vous voyez la nombreuse assemblée partir de l'église du *Saint-Nom-de-Marie* au Forum de Trajan, et se rendre processionnellement jusqu'à Sainte-Marie-de-la-Victoire, pour y chanter l'hymne catholique du triomphe et de l'action de grâces. Le Saint-Père ne manque jamais de s'associer à cette noble démarche, témoignage d'un sentiment plus noble encore : au moment où l'archiconfrérie passe au Quirinal, il la bénit solennellement.

Si la reconnaissance est un titre à de nouveaux bienfaits, il me semble qu'on ne doit pas trop s'étonner des grâces nombreuses, ni même des miracles éclatants dont Marie favorise sa ville bien-aimée. En 1842, un pauvre mendiant perclus des deux jambes, et comme l'Enéas de Jérusalem, connu de la ville entière, s'en allait régulièrement demander sa guérison devant la Madone du palais *Cenci*. Las de ne rien obtenir, il dit un jour à sa divine Mère, dans un langage familier à la piété italienne : « Voilà longtemps que je viens, et je ne suis pas guéri; eh bien! c'est aujourd'hui la dernière fois; tenez, voilà mes béquilles; je ne veux plus m'en servir, et je reste ici, à moins que vous ne me rendiez mes jambes. » La prière de la foi a pénétré le Ciel. Le malade est guéri, il tressaille, il ne se possède pas de joie. La foule l'environne, on crie, on pleure, on chante; c'est une ivresse générale. La Madone est magnifiquement illuminée, et pendant trois jours et trois nuits des orchestres se succèdent pour célébrer les louanges de celle qu'on n'invoqua jamais en vain. Et je me disais : Si c'était en France, personne ne ferait attention. Je me trompe, un doute glacé sortirait de presque toutes les bouches; il y aurait dans la plupart des esprits une fin de non-recevoir, les journaux verseraient à flots le blasphème, la dérision et l'incrédulité. Et l'on voudrait qu'une pareille nation obtînt des miracles!

11 MARS.

Neuvaine à Saint-Joseph. — Préparation aux fêtes. — Ce que Rome fait chaque jour de la semaine pour entretenir la vie morale. — Prédication aux juifs.

Hier à la chute du jour, comme nous rentrions en ville, après avoir visité Saint-Paul-*hors-des-murs* où était la station, nous entendîmes le son de nombreuses cloches qui appelaient les fidèles aux églises. « *Ecco la Novena di S. Giuseppe*, s'écria le guide avec transport. » L'heure avancée ne nous permit pas d'étudier sur-le-champ cette nouvelle manifestation de la piété romaine ; la partie fut remise au lendemain : or, maintenant le lendemain s'appelle aujourd'hui.

Chaque jour de la semaine Rome a quelque nouveau moyen de réveiller la piété. C'est ici le lieu d'exposer ce merveilleux système dont le résultat est de remuer successivement toutes les fibres du cœur, de prévenir la monotonie et de présenter un aliment convenable aux goûts les plus variés et les plus difficiles. Mais puisque l'occasion s'en présente, je vais commencer par dire un mot de la neuvaine de Saint-Joseph. De bonne heure nous étions au pied du Capitole. Gravissant par l'ancien emplacement des Gémonies le flanc ardu de la redoutable colline, nous arrivâmes à la chapelle de Saint-Joseph-*de'-Falegnami*. Ce sanctuaire qui appartient à la confrérie des Charpentiers, est bâti sur la prison Mamertine. Il me fut donné de faire descendre l'auguste victime dans ce lieu où saint Pierre et saint Paul, prisonniers de Néron, confessèrent si glorieusement leur divin maître. L'assistance, composée en grande partie d'artisans, était nombreuse et recueillie. Qu'il était beau d'entendre tous ces hommes du peuple proclamer, en chantant ses litanies, la gloire et la bonté du glorieux patriarche !

Saint Joseph est la réhabilitation du pauvre et du travailleur. Il est aussi le patron de la bonne mort, si désirable à tous, mais particulièrement à ceux qui portent durant la vie le poids accablant de la chaleur et du jour : à ce double titre la dévotion populaire lui est acquise. Et voilà que le spectacle dont nous venions de jouir se reproduisait en même temps sur les différents points de la ville éternelle. Nous le trouvâmes aux Orphelins, à l'Ara-Cœli, aux Agonisants, à la Mort, à Saint-Nicolas-*in-Arcione*, à la Rotonde, à la Lungara au delà du Tibre, au Nom-de-Marie, à Sainte-Marie-*in-Monticelli*, à Saint-Étienne-*del-Cacco*, à Saint-François-de-Paul-*dai-Monti*, aux Anges-Gardiens, et à Sainte-Marie-*del-Pascolo*. Partout des prières, des confessions et des communions nombreuses.

Ces neuvaines, ces triduum, ces retraites, toutes ces maternelles industries si puissantes pour retremper les âmes, Rome les emploie surtout à l'approche des fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints.

Dans le cours de l'année on compte, outre les exercices ordinaires de piété, quatre-vingt-cinq neuvaines publiques et soixante-quinze triduum solennels. « La foi des nations, me disait-on à ce sujet, trouve sa vie dans les actes extérieurs, tels que les pèlerinages, les fêtes, les confréries, les pratiques populaires; qu'est devenue la religion en France depuis que vous avez supprimé toutes ces choses? Le culte intérieur même a péri! » Rome semble se surpasser pendant l'octave des Morts. Des larmes d'attendrissement et de reconnaissance trempent le papier sur lequel on essaie de raconter ce qu'elle fait en faveur de ses enfants décédés. Qu'il suffise d'ajouter à ce que j'ai dit ailleurs, que les innombrables associations de bonnes œuvres et de prières sont, pendant les huit jours de l'octave, uniquement occupées des âmes du purgatoire. Des aumônes abondantes recueillies pour faire offrir le saint sacrifice en leur faveur; la prière, l'office des morts, la participation aux sacrements, tout est mis en œuvre par les fidèles pour les soulager. Rome, qui encourage la piété particulière, donne l'exemple public de la sienne. Des octaves de messes, de prières et d'instructions, se font aux églises de Saint-Grégoire, sur le *Cœlius*, de la Mort, du Suffrage, à la *via Giulia*, à la Rotonde, de Saint-Nicolas-*in-Arcione*, du Saint-Nom-de-Marie, de Jésus et Marie-*au-Corso*, des Saints-Anges-Gardiens, de Sainte-Marie-*soprà-Minerva*, de Saint-Laurent-*hors-des-murs*, de Saint-André-*delle-Fratte*, de Sainte-Marie-des-Miracles, de Saint-Laurent-*in-Damaso*, de l'*Ara-Cœli*, de Sainte-Agathe-*in-Trastevere*, dans beaucoup d'autres églises, dans un grand nombre de cimetières, et au Colisée, où l'on pratique chaque jour les touchants exercices du Chemin de la Croix.

Grâce à l'intelligente et active sollicitude de sa mère, le fidèle de Rome est toujours tenu en haleine, et ses années s'écoulent au milieu d'une variété sans cesse renaissante d'émotions pieuses et de moyens sanctificateurs. Chaque jour de la semaine lui apporte son tribut particulier.

Le dimanche arrive chargé de richesses. Exilé, voyageur, soldat, marchand du Ciel, l'homme veut-il obtenir des consolations, des lumières, du courage, de la charité pour la semaine qui commence, ou la grâce de terminer par une fin précieuse cette autre semaine qu'on appele la vie? voici le Dieu des vertus qui se présente à lui solennellement exposé sur les autels de vingt églises différentes. Aux Saints-Anges-Gardiens et à Sainte-Marie-du-Suffrage, c'est pour la bonne mort; dans quinze autres sanctuaires, c'est pour lui accorder la foi, la soumission, des faveurs spirituelles et temporelles, mais surtout la grande vertu de l'être souffrant; la patience : et il peut l'obtenir en parcourant avec ses frères la voie douloureuse du Calvaire, notamment au Colisée et au cimetière du Janicule.

Le lundi sollicite sa piété envers les défunts; et voici, pour la seconder, le Saint-Sacrement exposé aux Saints-Apôtres, à l'*Ara-Cœli*, à Saint-

Antoine-des-Portugais, à Saint-André-*della-Valla*, au *Divino-Amore* près de la place Borghèse, à Saint-Michel-*in-Borgo*, à Sainte-Marie-*in-Publicolis*. Qu'il vienne l'adorer, et une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire sera la récompense de sa ferveur.

Le mardi encourage sa faiblesse et lui rappelle qu'il a dans le ciel des amis puissants disposés à le secourir. Sainte Anne, la mère toute-puissante de la toute-puissante Marie; Saint-Antoine-de-Padoue, le curateur de ses intérêts temporels, lui offrent leurs services et leur appui. A Sainte-Anne-*au-Borgo*, à Saint-Antoine-de-Padoue, à Saint-André-*della-Fratte*, et dans sept autres églises, il trouvera le Saint-Sacrement exposé.

Le mercredi convoque les pères de famille aux pieds de saint Joseph, leur admirable modèle. Pour attirer la foule au glorieux patriarche, le Saint-Sacrement est exposé dans neuf églises, notamment à Saint-Joseph-*della-Lungara*, et à la chapelle de la *Rotonde*, dédiée au père nourricier du Fils de Dieu.

Le jeudi, c'est le Sauveur lui-même qui appelle à lui tout ce qui souffre, tout ce qui pleure, c'est-à-dire tous les fils d'Adam. Les églises de Saint-Nicolas-*in-Carcere*, des Orphelins, de Sainte-Agathe-*in-Suburra*, de Saint-Laurent, l'offrent à l'amour de ses enfants; et Sainte-Marie-*in-Campo-Carleo* anime leur confiance en redisant l'histoire de la dernière cène.

Vendredi, jour de douleur et de repentir, le divin Crucifié apparaît sur un plus grand nombre d'autels. Compagne de ses souffrances, Marie n'est point oubliée; et tandis qu'il adore son Dieu mourant, le fidèle entend près de lui des voix émues qui redisent tristement à sa mère les angoisses du Calvaire et sollicitent le pardon des coupables. La récitation de la Couronne des sept Douleurs se fait solennellement à Sainte-Marie-*in-Via*, à Saint-François-de-Paule, à Saint-Augustin, à Saint-Thomas-*in-Parione*. A Saint-André-*delle-Fratte*, à Saint-Charles-*de'-Catinari*, on console le Cœur sacré de l'Homme-Dieu : au *Gesù* on fait l'exercice de la bonne mort. La pieuse Confrérie *del Gonfalone* demande à Jésus-Christ exposé dans l'oratoire des SS. Pierre et Paul, un des plus magnifiques de Rome, le soulagement et la délivrance des esclaves. A Saine-Marie-*in-Monticelli*, on prie pour les agonisants; à l'Oratoire du Crucifié, *Via di S. Isidoro*, on sollicite la conversion des pécheurs, particulièrement de ceux qui sont à l'agonie; en même temps, le Colisée, Sainte-Praxède, Saint-Sauveur, près de Saint-Louis-des-Français, Sainte-Hélène-*de'-Cesarini*, se remplissent de fidèles qui font le Chemin de la Croix; et le Vatican retentit du *Vexilla Regis*, magnifiquement chanté devant le chef-d'œuvre de Michel-Ange, la Madone *della Pietà*.

Le samedi, tous les fronts romains s'épanouissent. C'est le jour de Marie; et toutes les Madones sont illuminées, et des prières plus nombreuses, plus ferventes, s'élèvent de tous les points de la cité vers la Vierge pleine de grâce. Le matin une messe solennelle est célébrée à

Saint-Jean-des-Florentins, en l'honneur de Marie, pour la délivrance des fléaux, c'est-à-dire, pour désarmer le maître du tonnerre, en invoquant celle qui a le droit de lui dire : Mon fils! N'est-ce pas là une ravissante industrie de la foi catholique? Dans la soirée, les superbes églises de Sainte-Marie-*del-Pianto*, de Sainte-Marie-du-Peuple, de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, de Sainte-Marie-*alle-Coppelle*, de Sainte-Marie-du-Bon-Conseil, de Sainte-Marie-*in-Trastevere*, du Saint-Nom-de-Marie, de Sainte-Marie-*in-Via-Lata*, et bien d'autres encore, retentissent des louanges de l'auguste Vierge. Mais la foule est pour la plus belle, la plus gracieuse des églises de Notre-Dame, Sainte-Marie-Majeure. Sous les voûtes de l'immortelle basilique, un peuple innombrable chante en chœur ces litanies lorétanes, si sublimes et si simples qu'on les dirait empruntées au répertoire des anges.

Pendant qu'elle glorifie de la sorte l'auguste fille de Juda, Rome ne veut pas que les tristes enfants d'Abraham soient privés de leur part d'allégresse. Elle les invite à partager sa joie, en leur procurant le moyen de reconnaître en Marie leur sœur la plus illustre et la mère de leur Dieu. Tous les samedis il se fait, dans l'église de Saint-Ange-*in-Pescheria*, une instruction pour les juifs : le tiers au moins de ceux qui ont plus de douze ans est tenu d'y assister. La chaire est occupée par un dominicain, docteur en théologie, et très-versé dans la connaissance de l'hébreu. Il explique l'Ancien Testament et surtout les Prophéties qui établissent et la venue et les caractères du Messie, dont il démontre l'accomplissement littéral en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Des conversions, plus nombreuses que jamais dans ces dernières années, sont le fruit de cette charitable institution, due au pape Grégoire XIII. Il est, pour les juifs, une autre prédication non moins éloquente, et celle-là ils peuvent l'entendre tous les jours. Sur le portail de l'église, tourné vers la grande porte du Ghetto, est un immense crucifix ; de chaque côté de la croix sont gravées, en longs caractères latins et hébraïques, ces paroles du Sauveur, prononcées par Isaïe : *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum* : « J'ai étendu mes mains tout le jour vers un peuple incrédule (1). » Le juif de Rome ne peut sortir de son quartier sans voir devant ses yeux cette grande figure, sans lire ces touchantes paroles dont, quoi qu'il fasse, le souvenir salutaire doit, plus d'une fois, l'importuner au milieu de ses préoccupations mercantiles.

(1) Isai., c. LXV, 2.

12 MARS.

Messe à Saint-Nicolas-*in-Carcere*.— Association de Saint-Louis de Gonzague.— OEuvre *delle Pericolanti*. — Réflexions. — Statistique morale.

Avant huit heures nous étions, comme la veille, au pied du Capitole. Je ne sais quel charme secret attire en ces lieux le voyageur chrétien. On aime à prier là où passèrent tous les jours, durant tant de siècles, les pompes impures du paganisme : le cœur trouve une vive satisfaction à honorer le vrai Dieu sur les ruines des temples des idoles, et à glorifier, dans les antiques prisons romaines, les glorieux libérateurs qui brisèrent les chaînes du genre humain. Sur les pas d'une foule nombreuse, nous arrivâmes à Saint-Nicolas-*in-Carcere;* c'était jour de station. Comme son nom l'indique, ce sanctuaire remplace un cachot qu'on croit avoir été celui des prisonniers pour dettes. Ainsi, au lieu même où l'impitoyable dureté des fénérateurs torturait le pauvre insolvable, le christianisme honore un saint qui fut le père des orphelins et des malheureux.

De plus, comme si la Providence avait voulu récompenser sensiblement la charité du grand évêque de Myre, son corps, miraculeusement conservé à Bari, dans le royaume de Naples, distille encore une huile qui guérit les infirmités et les maladies. On sait la dévotion que l'Europe entière professe pour ce Vincent de Paul de l'Orient; mais on ignore peut-être qu'en Occident, Rome la première a dédié une église en son honneur. Sous le maître autel reposent, en partie, les corps des illustres martyrs Marc, Marcellin, Faustin et Béatrix. Le Saint-Sacrement exposé, la présence des martyrs, le souvenir du grand évêque, le nom moitié païen du sanctuaire, il n'en fallait pas tant pour enchaîner toutes les puissances de l'âme au pied de l'antique confession. Nous y laissâmes en prières un grand concours d'hommes et de femmes du peuple; un instinct mystérieux semblait leur dire que là ils trouveraient un cœur sensible à leurs besoins. De Saint-Nicolas nous nous rendîmes au Collége romain, dans l'intention d'obtenir quelques renseignements sur l'Association de Saint-Louis de Gonzague.

Il est dans la vie un âge critique, âge de folies dangereuses et trop souvent coupables, dont le Tasse disait :

Nella fiorida età quando più l'uom vaneggia.

Or, cet âge est décisif en bien comme en mal; car il est écrit, non-seulement au livre des Proverbes, mais au livre de l'expérience : L'adolescent suivra jusqu'à la tombe la voie dans laquelle il marqua ses premiers pas. La charité romaine l'a pris en tendre pitié. Aux moyens généraux destinés à tous les âges, elle crée pour l'adolescence des ressources particu-

lières et d'une efficacité merveilleuse. Je ne dirai ni les soins maternels dont elle l'environne dans les colléges ou dans les conservatoires, ni la sollicitude incessante dont elle l'accompagne le jour et la nuit ; je ne dois parler en ce moment que de l'association de Saint-Louis de Gonzague pour les jeunes gens, et de l'œuvre *delle Pericolanti* pour les jeunes filles.

Sous le patronage d'un jeune saint aux mœurs angéliques, l'orgueil et les délices des Romains, s'élève une association nombreuse de jeunes gens. Les luttes victorieuses de la vertu contre la paresse, l'indolence, l'orgueil, l'entraînement aux plaisirs, en ouvrent l'entrée. Chaque dimanche la jeune et joyeuse phalange se réunit pour prier, s'instruire et jouer en commun. Les chefs de la petite armée la conduisent dans le jardin si connu *de' Cerchi;* et là vous verriez toute cette heureuse jeunesse se livrer, avec l'abandon naturel à quinze ans, aux jeux les plus actifs et les plus variés : la prière termine les divertissements qu'elle avait commencés. Le retour en ville est grave, occupé par les discours sérieux et par l'histoire de quelques faits destinés à réveiller le souvenir et l'amour de la puissante Reine des vierges. Le zèle du bien, l'ardeur du travail redouble à l'approche de la fête de saint Louis de Gonzague. Pendant les six dimanches qui précèdent la solennité, objet de tous les vœux, c'est à qui se rendra le plus digne de la célébrer : réunions de piété, vigilance sur soi-même, fréquentation des sacrements, rien n'est négligé.

Enfin le grand jour paraît : on se rend au bien-aimé jardin. Au centre s'élève un magnifique autel, sur lequel est un réchaud embrasé. L'assemblée forme un cercle immense, autour duquel sont disposés par intervalles des orchestres qui font retentir de joyeuses fanfares. Aux symphonies succèdent les chants et les hymnes composés en l'honneur du céleste ami. Ses vertus, sa bonté, ses miracles sont retracés par des voix éloquentes, et bientôt la jeune assemblée manifeste sa confiance et son amour par une cérémonie dont la gravité solennelle égale la charmante naïveté. Tous les membres qui la composent tiennent à la main une large lettre placée sous une enveloppe enrichie de dessins et entourée de rubans et de fils d'or : cette lettre est un message de la terre au ciel. A l'intérieur sont écrits les vœux longtemps étudiés du jeune correspondant ; à l'extérieur on lit la simple et sublime adresse : *Al Santo Giovane Luigi Gonzaga in Paradiso*. Le signal est donné par la musique, et toutes les lettres sont apportées sur l'autel. Au milieu d'un grand silence on les verse toutes ensemble sur le réchaud et bientôt on les voit, poussées par les flammes, s'élever vers le ciel dans des nuages d'encens et de parfums, aux applaudissements de la joyeuse assemblée et au bruit harmonieux de tous les orchestres.

Inspirés par une piété fervente ou suggérés par un habile directeur, ces vœux sont, dans le cours de l'année, souvent rappelés à la mémoire ; de généreuses résolutions se renouvellent, de nobles victoires sont remportées sur les passions naissantes, et de puissantes prières s'en vont

appuyer devant le trône de Dieu les demandes présentées par le protecteur né de la jeunesse. Tels sont, avec bien d'autres, les résultats moraux de cette fête. Mais quand elle n'aurait, ainsi que l'association elle-même, d'autre avantage que d'endormir des imaginations de quinze ans et de leur faire trouver dans d'innocents plaisirs le bonheur que tant d'autres vont demander à des divertissements dangereux et trop souvent criminels, ne serait-elle pas digne de tous les éloges? A l'homme, à l'enfant surtout, il faut des fêtes. Depuis que nous avons supprimé, parmi notre jeunesse pensante, les associations pieuses et décoloré pour elle les fêtes chrétiennes, quels sont, dites-moi, ses amusements, ses habitudes, ses croyances et ses mœurs?

Du Collége-Romain nous nous rendîmes au Janicule, afin de visiter le conservatoire *delle Pericolanti.*

Analogue à l'Association de Saint-Louis-de-Gonzague, cet établissement, destiné aux jeunes personnes, complète les moyens spéciaux que Rome emploie pour sauver l'adolescence. Lorsqu'il découvre une fille ou une jeune veuve qui ne peut, sans danger pour sa vertu, rester dans le monde, le curé de la paroisse est obligé d'en donner avis aux supérieurs. Des asiles toujours ouverts reçoivent *la Pericolante*, pour un temps plus ou moins long, suivant que les circonstances l'exigent. Fondé à la fin du dernier siècle par le zélé Francesco Cervetti, compagnon de charité de l'illustre maçon connu sous le nom de *Tata Giovanni*, le Conservatoire du Janicule fut l'objet de la sollicitude paternelle de Pie VI. Mgr Ruffo, trésorier général, y établit des métiers de soierie; les marchands y apportent des commandes; un cinquième du gain est accordé aux jeunes ouvrières, le reste tourne à l'entretien et au profit de l'établissement : nous y trouvâmes cinquante pensionnaires. Plusieurs autres maisons semblables, quoique d'une moindre importance, sont répandues dans les différentes paroisses. Lorsque le danger est passé, les *Pericolanti* rentrent dans leurs familles; et grâce à la prévoyante sollicitude dont elles furent l'objet, la plupart font la consolation de l'Église et l'ornement de la société dont elles menaçaient d'être la douleur et la honte.

Tels sont, très en abrégé, les moyens généraux et particuliers que Rome emploie pour conserver, entretenir et augmenter la vie morale parmi ses enfants. De cette intelligente charité quels sont les résultats? S'il fallait en croire les récits de certains hommes, les mœurs romaines ne seraient pas meilleures que celles des peuples sur lesquels la religion a perdu la plus grande partie de son empire. De là on veut faire conclure : 1° que les Romains sont un peuple de vils hypocrites, attendu que, malgré tant de moyens de moralisation, ils valent à peine les nations privées de ces puissantes ressources; 2° que le christianisme est mort ou à peu près, attendu l'impuissance de ses institutions et de ses pratiques pour la perfection morale des peuples civilisés. De tous ces raisonnements le corollaire obligé est, pour ceux qui les font, l'apologie de leur superbe

dédain des prescriptions chrétiennes, et, pour le public, le mépris de la religion, et de Rome en particulier qui en est le centre.

A cela je ne vois qu'une chose à dire : comparez les statistiques et rendez raison de la différence dans le nombre des crimes. Tandis que dans les deux grandes métropoles de la civilisation moderne, Londres et Paris, l'infanticide semble être à l'ordre du jour, d'où vient qu'à Rome il est à peine connu? Tandis qu'à Paris on compte annuellement de quatre à cinq cents suicides, et plus encore à Londres, comment se fait-il que dans un laps de vingt-cinq ans, Rome n'en a vu que onze sur lesquels quatre sont dus au paroxisme de la fièvre? Tandis qu'à Paris le nombre des enfants exposés est d'un sur trois, et à Londres d'un sur deux, pourquoi à Rome n'est-il pas d'un sur cinq? Tandis qu'à Paris rien n'est moins rare que de voir des hommes mourir avec l'insensibilité de la brute, et, jusque sur leur lit d'agonie, refuser de faire leur paix avec Dieu et de satisfaire à ceux que trop souvent ils ont ruinés ou déshonorés, quelle raison mystérieuse épargne à Rome cet épouvantable spectacle? Enfin, tandis que les cas de démence, dus à l'excès des passions, se trouvent en France dans la proportion de quatre-vingts pour cent, et en Angleterre dans une proportion plus forte encore, qu'est-ce qui, à Rome, malgré l'ardeur du climat et la vivacité du sang, abaisse ce chiffre aux proportions de un à six?

L'infanticide, l'exposition, le suicide, l'impénitence finale, la folie par suite des passions, voilà, on ne peut le nier, les grands symptômes de la démoralisation des cités et des peuples. Puisque, de toutes les capitales du monde, Rome est celle où ces symptômes se manifestent le moins, il faut bien conclure que les Romains ne sont pas un peuple de vils hypocrites, aussi et plus dépravés que les nations antichrétiennes; il faut bien conclure encore que le christianisme n'est ni mort ni mourant, mais que pourtant où il lui est donné d'exercer librement son influence, il empêche les fils d'Adam de retomber dans l'abîme de la dégradation morale d'où il les tira il y a dix-huit siècles; il faut conclure enfin que, malgré les mauvaises doctrines et les exemples plus mauvais encore qui lui viennent du dehors, Rome est toujours par excellence la ville sainte et véritablement sanctifiante.

Que tous ses habitants soient des saints, il serait absurde de le prétendre. Toutefois au milieu même de leurs coupables entraînements, il leur reste une qualité, un bien, fruit exclusif de l'éducation et des habitudes chrétiennes, c'est le remords. « Comme vous autres Français, nous disait un homme de la plus haute intelligence, nous avons le malheur de commettre des fautes; mais, comme vous, nous ne pouvons vivre avec le remords. » Tôt ou tard cet aiguillon de la conscience finit par faire rentrer le coupable dans le chemin de la vertu et par assurer à l'élément chrétien une victoire décisive dans la dernière lutte de la vie. Justifiée par l'expérience, cette observation est confirmée par l'aveu si connu d'un homme non suspect. C... D...., membre de nos sociétés secrètes et

ardent révolutionnaire, parcourait les États-Romains pour grossir les rangs des Carbonari. Après s'être épuisé pendant vingt ans en efforts de tout genre, il écrivait : « Ces Italiens, on n'en peut rien faire; vous croyez les avoir gagnés, mais qu'ils aient seulement un accès de fièvre ou qu'ils entendent un bon sermon, tout est fini ; et les voilà retournés à confesse. »

13 MARS.

Messe à Saint-Stanislas-Kotska. — Charité romaine pour rendre la vie morale. — Prisonniers. — Visite au château Saint-Ange, au Capitole, aux Thermes de Dioclétien. — Archiconfrérie de Saint-Jérôme. — Prison de la *Via Giulia*.

Lorsque vous longerez les interminables murs du Quirinal, en descendant la rue des Quatre-Fontaines, ne manquez pas d'entrer dans l'église de Saint-André, située sur votre gauche : c'est un petit bijou qui mérite l'attention de l'artiste et du chrétien. Seulement je dois vous prévenir que si vous avez peur des jésuites, vous ferez bien de passer outre : vous trouvez ici une de leurs retraites. Il y en a de jeunes, il y en a de vieux; il y en a de vivants, il y en a de morts. En 1678, le prince Camille Pamphili fit bâtir cette église pour le noviciat de la célèbre Compagnie. La façade, d'ordre corinthien, est ornée d'un gracieux portique circulaire, soutenu par deux colonnes ioniques. L'intérieur, en forme de rotonde, est entièrement revêtu de marbres rares et enrichi de fresques précieuses. Entre autres tableaux, on remarque au maître autel le *Crucifiement*, du Bourguignon, et dans la chapelle de Saint-Stanislas, le *Portrait* du saint, par Charles Maratte. Depuis le pavé jusqu'à la voûte, cette chapelle étincelle de dorures et de marbres choisis ; mais son plus bel ornement est le corps de saint Stanislas, conservé, sous le maître autel, dans une riche châsse en lapis-lazuli : il me fut donné d'y célébrer les saints mystères. Mon cœur y rendait présents tous mes jeunes amis de France et les jetait dans les bras de l'angélique enfant.

Après la messe un des pères nous introduisit dans la maison spacieuse et bien aérée du noviciat. On y conserve la chambre de saint Stanislas, transformée en chapelle. Au milieu est la statue du saint couché sur son lit de mort. La tête, les mains et les pieds sont en marbre blanc du plus beau grain ; la soutane est de marbre noir, et le matelas avec les coussins de marbre jaune. Il y a tant de vérité dans ce chef-d'œuvre de Le Gros, que j'éprouvai en le voyant ce que tout le monde éprouve à la vue d'un moribond doucement endormi sur sa couche. Dans plusieurs cadres suspendus aux murs, on voit de l'écriture du saint, dont on semble encore entendre la voix mourante prononçant la mémorable parole, avidement recueillie par la piété catholique. Le jour de l'Assomption de l'an 1568, saint Stanislas était, comme il l'avait prédit lui-même, sur le

point d'aller célébrer dans le ciel la fête de Marie. Le supérieur de la maison, entouré de tous les novices, s'approche du jeune saint et, au nom de l'obéissance, lui ordonne de dire ce qu'il a fait et ce qu'il faut faire pour obtenir de la Reine des anges les faveurs dont elle l'a comblé. — *Quidquid minimum*, répondit-il, *dummodo sit constans;* « le plus léger hommage, pourvu qu'il soit persévérant. »

Hier nous avions terminé l'étude des moyens par lesquels Rome entretient la vie morale dans ses enfants; il nous restait à voir ce qu'elle fait pour la rendre à ceux qui l'ont perdue. Je ne parle point du pécheur privé de la grâce; dans les œuvres expliquées plus haut, il trouve d'innombrables facilités de rentrer dans l'amitié de Dieu. Il s'agit de l'homme que la justice humaine a frappé, ou de la femme qui, infidèle à ses devoirs, expie dans la solitude les scandales de sa vie. D'autres ont fait l'éloge plus ou moins juste des prisons romaines sous le rapport matériel; mais quel voyageur, même honoré d'une mission spéciale, a daigné instruire le monde des moyens par lesquels Rome rend le coupable à la liberté morale et à la vertu? Toutefois, dans l'accomplissement de ce devoir sacré, ou, si l'on veut, dans la solution de ce grand problème, la maîtresse des nations peut aussi leur servir de modèle.

D'abord Rome, la première, a trouvé le système pénitentiaire, regardé comme le meilleur moyen de moraliser les prisonniers. Nulle part il n'a été mieux compris ou plus sagement appliqué. Ensuite ses prisons ordinaires ne sont pas des bagnes, où l'homme, placé sous l'empire exclusif de la force brutale, achève de se matérialiser; elles offrent au coupable tous les moyens de retrouver le sentiment de sa dignité, le regret du mal et le courage du bien. Persuadée que le christianisme seul peut réhabiliter l'individu, comme il a réhabilité le genre humain, Rome appelle à son aide ce puissant auxiliaire. Les portes mêmes des plus sombres cachots lui sont ouvertes, il a toute liberté de parler et d'agir. Chaque prison a ses chapelains. Anges tutélaires, nuit et jour ils sont là pour consoler, encourager et guérir ces âmes quelquefois plus malheureuses encore que coupables. Tous les matins des prières en commun, suivies du sacrifice de la grande victime, rappellent aux condamnés et le prix de leur âme, et la grandeur de leurs éternelles destinées, et la bonté toujours compatissante de leur Père céleste. Viennent ensuite périodiquement des instructions familières qui, en dissipant l'ignorance, font peu à peu germer dans les âmes de salutaires résolutions.

Le sentiment de la vie morale, constamment entretenu dans les prisonniers, reçoit chaque année une impulsion plus vive qui finit tôt ou tard par le replacer dans l'état normal : une retraite annuelle est donnée dans toutes les prisons. C'est pendant le carnaval qu'elle a lieu au château Saint-Ange. Les détenus sont dispensés du travail, et préparés au devoir pascal qu'ils peuvent, en vertu d'une concession particulière, accomplir dans cette circonstance. La Confrérie de Saint-Paul destine à

cette mission des prêtres choisis. Les uns occupent la chaire, les autres le tribunal de la réconciliation; il en est qui dirigent le chant, pendant que leurs confrères veillent à l'observation du règlement, et occupent par des lectures publiques les moments libres de la journée. Pendant toute la durée de la retraite, les détenus reçoivent de la générosité du Saint-Père une indemnité équivalente au bénéfice des petits travaux qu'on a coutume de leur permettre en dehors des occupations forcées (1).

Il est d'expérience que la fréquentation exclusive de leurs semblables fut toujours pour les condamnés une cause incessante de démoralisation. Le plus grand avantage peut-être du système pénitentiaire est d'obvier à cet inconvénient. Là où il n'est point établi, Rome ne néglige rien pour procurer aux détenus la société d'hommes vertueux et honorables, dont la présence et les discours assainissent peu à peu ces âmes corrompues. A la suite des chapelains, on voit chaque jour accourir dans toutes les prisons, des religieux, des prêtres séculiers et de pieux laïques qui, par des moyens différents, travaillent de concert à l'amélioration morale des détenus. Voilà ce que nous trouvâmes dans les prisons du château Saint-Ange, du Capitole et des Thermes de Dioclétien.

Dans cette course, on nous apprit encore l'existence de deux associations spécialement destinées au soulagement matériel et moral des prisonniers. Je remarquerai, en passant, qu'elles remontent l'une et l'autre au seizième siècle. « Il semble, dit un historien protestant, qu'à cette mémorable époque Rome ait voulu se venger, par l'éclat de ses œuvres vraiment divines, des bruyantes calomnies de la Réformation. » La première est l'Archiconfrérie de *Saint-Jérôme-de-la-Charité*. Instituée en 1519 par Jules de Médicis, cousin de Léon X, et depuis pape sous le nom de Clément VII, elle possède sur la place Farnèse la belle église de Saint-Jérôme. Parmi ses membres elle compta saint Philippe de Néri et plusieurs autres personnages d'une éminente vertu. L'esprit de charité de ses illustres fondateurs s'est conservé dans l'association qui embrasse les œuvres les plus variées.

1° Bien que dévouée particulièrement aux prisonniers, elle donne des secours à tous les pauvres honteux de la ville : Rome pour elle se divise en quatre régions. Pendant trois mois elle fournit du pain aux pauvres honteux d'un quartier; pendant le second trimestre elle répand ses aumônes sur les pauvres d'un second quartier, ainsi de suite. Afin de ménager la susceptibilité des familles, les secours se distribuent le dimanche de très-grand matin à l'Oratoire de Saint-Jérôme.

2° Elle dote des jeunes filles.

3° Elle contribue à l'entretien du monastère *delle Convertite*.

4° Elle entretient, dans une maison voisine de Saint-Jérôme, quatorze prêtres chargés de répandre une grande partie de ses bienfaits corporels

(1) Constanzi, l. 1, p. 204.

et spirituels; de confesser les fidèles qui visitent en foule cette pieuse église ; d'y célébrer la messe et d'y remplir les autres fonctions d'utilité publique.

5° Elle défend les causes des pauvres veuves et des orphelins, par le ministère d'un avocat qu'elle entretient à ses frais ; et quand les pauvres demeurent à Rome, elle paye les dépenses nécessaires à la prompte expédition de leurs affaires.

6° Tous les deux jours elle distribue du pain aux prisonniers.

7° Chaque matin elle fait célébrer deux messes sur l'autel des prisons, fournissant tout ce qui est nécessaire à cette bonne œuvre.

8° Elle fait dire la messe pour les prisonniers malades, leur donne les remèdes et leur procure le médecin, le chirurgien, le barbier.

9° Elle députe dans les prisons un de ses membres honoré de la prélature, qui intercède auprès des juges en faveur des condamnés et qui paye à leur sortie de prison les dépenses qu'ils ont pu faire.

10° Enfin elle entretient un avocat chargé de défendre les accusés.

Ce n'est pas tout encore. Lorsqu'au milieu du dix-septième siècle Innocent X eut fait élever, dans la *via Giulia*, la prison qui porte son nom et que Howard lui-même regarde comme l'une des plus solides et des plus salubres de toute l'Europe, l'Archiconfrérie de Saint-Jérôme en fit l'acquisition et se chargea sur ses propres fonds de l'entretien des détenus. C'était une belle pensée de remettre ces malheureux entre les mains de la charité, et le trésor public s'en trouvait lui-même grandement soulagé. Mais les dernières secousses politiques ayant de beaucoup diminué les ressources de l'OEuvre, la Chambre apostolique lui accorde aujourd'hui quelques subventions. « Les religieux de Saint-Jérôme, continue Mgr Morichini, vont tous les dimanches dans cette prison prêcher, faire le catéchisme et d'autres exercices de piété, avec l'aide des Pères Jésuites qui se rendent chaque jour dans la prison *Julienne*, comme dans toutes les autres, pour distribuer abondamment les instructions chrétiennes. Les confrères de l'oratoire, établi à l'église de Saint-Jérôme, consacrent le dimanche à des actes de charité envers les détenus malades ; ils leur portent des douceurs, leur font la barbe, réparent leurs lits et les consolent en les instruisant (1). »

Ainsi, pendant qu'une multitude de jeunes gens, d'hommes et de femmes, sont au chevet des malades dans les hôpitaux, le même jour et à la même heure, de fervents chrétiens descendent dans les prisons et prodiguent aux condamnés les soins d'une charité vraiment fraternelle. Tant il est vrai que la religion a des entrailles de mère pour tous les malheureux, comme elle a des consolations pour toutes les infortunes et des leçons de sagesse pour tous les âges.

(1) *Instit. de Bienfaisance*, p. 259.

14 MARS.

Saint-Pierre-*in-Montorio*. — Visite au Pénitencier des jeunes détenus. — Association *de la pitié des Prisonniers*. — Saint-Michel. — Autres œuvres en faveur des détenus. — Les Irlandais à Sainte-Agathe-*alla-Suburra*.

A mesure que le moment solennel d'introduire ses enfants au banquet eucharistique approche de plus près, Rome multiplie les moyens de sanctification. Hier avait eu lieu la procession en l'honneur de Marie *addolorata* et le commencement d'une octave de prières à la Mère des douleurs. Pendant que cette procession, précédée du *Tronco*, traversait la place Colonne et le Corso, un pieux pèlerinage s'ouvrait dans un autre quartier de Rome, à Saint-Pierre-*in-Montorio*. A partir du dimanche de la Passion jusqu'au dimanche de Quasimodo, il y a indulgence plénière pour tous les fidèles qui visitent la chapelle où fut crucifié le Prince des Apôtres. Quoi de plus propre à former dans les cœurs le double sentiment réclamé par les circonstances, la confiance et le repentir! Aujourd'hui sur les pas d'un grand nombre de pèlerins, nous montâmes au Janicule, et nous ne descendîmes de notre pieuse station que pour traverser le Tibre et visiter le Pénitencier des jeunes détenus.

Dans cette maison créée par Léon XII pour les enfants sortis de Saint-Michel, il nous fut donné de voir la charité romaine en exercice. Par une heureuse coïncidence nous y trouvâmes les deux députés de l'Archiconfrérie de Saint-Jérôme, chargés de la direction de cet excellent asile correctionnel. Plusieurs prêtres, de la *Société des Pieux-Ouvriers*, distribuaient les secours spirituels à ces pauvres enfants qui, malgré les chutes de leurs premières années, donnent l'espérance fondée d'un retour durable à la sagesse et à la vertu. On voyait dans leur physionomie je ne sais quel mélange de pudeur, de regret, de joie, qui résumait à nos yeux les sentiments d'une âme coupable sans doute, mais novice encore dans le mal et dominée par une pensée de réhabilitation. Chaque enfant a sa cellule séparée; tous travaillent la laine, et gardent un rigoureux silence. On voit que le pénitencier de Saint-Michel a servi de modèle à celui-ci, et comme le premier, le second est dans une excellente voie de prospérité. Il en est de même de la Colonie agricole, dont je parlerai en visitant la *Villa Albani*.

Comme nous sortions, voici venir deux ecclésiastiques, connus de l'obligeant ami qui nous accompagnait. Après un instant de conversation : « Ces messieurs, nous dit-il, sont des confrères de la *Pietà-des-Prisonniers*, dont le centre est à l'église de Saint-Jean-*della-Pigna;* ils vont exercer leur charité aux prisons *Innocentiennes*. On les y rencontre, habituellement occupés à consoler, à instruire, à distraire les détenus, qui les aiment beaucoup. Un prêtre, membre de cette confrérie, appelé

solliciteur, est chargé de visiter chaque jour les prisons, de goûter les aliments et surtout la nourriture des détenus au secret, qui doit être plus choisie, plus abondante et plus saine que celle des autres. Ainsi, nos prisonniers soumis d'ailleurs à un régime très-humain, secourus par tant d'associations charitables, environnés de tant de ressources spirituelles, se trouvent soulagés dans leur pénible position et arrachés à la fange du vice par cette réhabilitation morale qui les élève à la vertu. »

Fondée par le père Tallier, jésuite, et approuvée par Grégoire XIII, la Confrérie de la *Pietà-des-Prisonniers* fut dotée en 1575, par Sixte IV, d'une rente annuelle de deux mille écus, afin qu'elle pût délivrer à Pâques et à Noël quelques prisonniers pour dettes. Aujourd'hui son objet principal est de prévenir l'incarcération des pauvres ouvriers, en désintéressant leurs créanciers (1).

Repassant le Tibre au pont *Quattro-Capi*, nous visitâmes le célèbre pénitencier de Saint-Michel. Pour le connaître sous le rapport matériel, il faut imaginer une grande salle rectangulaire garnie, sur ses longs côtés, d'un triple rang de cellules dont les portes donnent sur un balcon qui longe l'édifice intérieur. Deux larges fenêtres ouvertes vis-à-vis l'une de l'autre, dans les deux petits côtés, éclairent et assainissent merveilleusement la salle. Au fond est l'autel ; sur la longueur des parois sont disposés les métiers qui correspondent à des ateliers plus considérables. Les soixante-quatre cellules des prisonniers peuvent être surveillées d'un coup d'œil par le directeur, avantage le plus grand du système panoptique de Bentham. Le style du pénitencier est magnifique en son genre, et c'est à juste titre qu'il est considéré aujourd'hui comme le type des célèbres prisons pénitentiaires d'Amérique, de Suisse, de France et d'Angleterre (2).

La pensée du fondateur révèle le but moral de l'établissement. Clément XI venait de construire la partie de Saint-Michel destinée à l'apprentissage des arts et métiers ; le sage Pontife pensa qu'il fallait compléter son œuvre en élevant un pénitencier pour les jeunes gens coupables de délits : corriger les défauts est une seconde éducation. Dans le *Motu proprio* du 14 novembre 1783, il s'exprime ainsi : « Maintenant que la maison nouvelle se trouve terminée, avec ses soixante petites cellules séparées les unes des autres et toutes ensemble dans une grande enceinte ; que près de cette salle des dépendances peuvent servir d'ateliers pour les travaux de draperie et d'autres industries : Nous voulons et ordonnons que tous les enfants ou jeunes gens âgés de moins de vingt ans, qui, à l'avenir, pour fautes par eux commises, seront arrêtés, au lieu d'être conduits dans les prisons publiques, soient transportés dans la nouvelle maison de correction; et comme il y a des enfants de nature perverse qui désobéissent à leurs parents, et par leur méchant caractère

(1) Mgr Morichini, p. 211. (2) Id., p. 106.

accusent de très-mauvaises inclinations au vice, Nous voulons et ordonnons qu'ils puissent être également gardés, amendés et corrigés dans la même maison...

» Les détenus seront instruits dans les principes de la vie chrétienne, et apprendront les règles de bien vivre. Nous ordonnous en conséquence aux révérends Cardinaux, protecteurs de l'hospice, de députer un prêtre séculier qui devra non-seulement célébrer chaque jour la sainte messe, mais instruire les jeunes gens incarcérés, dans la religion et les choses nécessaires à une vie chrétienne. Nous voulons en outre que des maîtres enseignent aux détenus quelque art mécanique, afin que, par cet exercice, ils abandonnent l'habitude de l'oisiveté et commencent une nouvelle carrière de bonnes mœurs. »

En parcourant le pénitencier de Saint-Michel, où la pensée de Clément XI continue de porter les plus heureux fruits, on se rappelle involontairement ce mot de Montesquieu : « La philosophie ne fait rien de bien que la religion n'ait fait avant elle et mieux qu'elle. » Lorsqu'elle revendique l'invention du système pénitentiaire, la philanthropie moderne commet un larcin et une erreur : un larcin, puisqu'elle s'attribue une gloire qui appartient à l'Église de Rome ; une erreur, puisqu'elle s'imagine avoir découvert une institution dont l'idée est aussi ancienne que le christianisme, et dont l'application précède toutes les théories et tous les essais des premiers philanthropes flamands et américains. C'est, comme on voit, un article de plus pour le *Dictionnaire des antiquités modernes*.

« Il y a, dit à ce sujet M. Guizot, un fait trop peu remarqué dans les institutions de l'Église : c'est son système pénitentiaire, système d'autant plus curieux à étudier qu'il est, *quant aux principes et aux applications* du droit pénal, complétement d'accord avec la philosophie moderne. Si vous étudiez la nature des peines de l'Église et des pénitences publiques qui étaient son principal châtiment, vous verrez qu'elles ont surtout pour objet d'exciter, dans l'âme du coupable, le repentir ; dans celle des assistants, la terreur morale de l'exemple. Il y a bien une autre idée qui s'y mêle, une idée d'expiation. Je ne sais, en thèse générale, s'il est possible de séparer l'idée d'expiation de celle de la peine, et s'il n'y a pas dans toute peine, indépendamment du besoin de provoquer le repentir du coupable et de détourner ceux qui pourraient être tentés de le devenir, un secret et impérieux besoin d'expier le tort commis. Mais, laissant de côté cette question, il est évident que le repentir et l'exemple seront le but d'une législation vraiment philosophique. N'est-ce pas au nom de ces principes que les publicistes les plus éclairés ont réclamé, de nos jours, la réforme de la législation pénale européenne? Aussi, *ouvrez leurs livres, vous serez étonnés de toutes les ressemblances que vous rencontrerez entre les moyens pénaux qu'ils proposent et ceux qu'employait l'Église* (1). »

(1) *Hist. de la civilisat. en Europe*, leçon VI, p. 15.

Tels sont, en abrégé, les moyens de tout genre que Rome emploie pour rendre la vie morale au coupable. Si la juste sévérité des lois le condamne à mourir, il se voit immédiatement environné d'une nouvelle sollicitude. Aux détails déjà connus j'ajouterai que plusieurs confréries font de la bonne mort des condamnés le grand objet de leur zèle et de leurs prières. Dans la splendide église des Augustins, au Corso, l'Archiconfrérie du Saint-Nom de Jésus et de Marie expose le Saint-Sacrement depuis le matin du jour de l'exécution jusqu'après la consommation du supplice. De plus, elle envoie plusieurs de ses membres quêter par toute la ville les aumônes des fidèles, afin de faire célébrer des messes pour le repos de son âme : ces quêteurs sont quelquefois d'éminents personnages. Sur la place de Pasquin, l'Archiconfrérie des Agonisants emploie tout ce que le zèle le plus actif peut inspirer, afin d'obtenir aux malades à l'agonie, et surtout aux suppliciés, la grâce inappréciable d'une bonne mort. Outre l'exposition solennelle du Saint-Sacrement, et la quête publique en leur faveur, elle envoie des billets à tous les couvents et à toutes les communautés de la ville, afin que chacun se mette en prières et s'efforce d'obtenir de la miséricorde divine le salut du coupable. Quoi de plus chrétien qu'un pareil usage ! quoi de plus moral aux yeux mêmes de la raison ! Mais quoi de plus glorieux pour Rome ! car nulle autre ville dans le monde n'offre un semblable spectacle.

Sur l'invitation de notre guide nous allâmes, avant de rentrer à l'hôtel, visiter l'église de Sainte-Agathe-*alla-Suburra*. Les élèves du collége irlandais s'y trouvaient réunis pour commencer, suivant l'usage, un *Triduum* en l'honneur de saint Patrice, apôtre de leur héroïque patrie. Il était beau de voir tous ces futurs athlètes de la vérité se préparer par un redoublement de ferveur à la solennelle réception du pain des forts. Il était plus beau peut-être d'entendre tous ces enfants de la noble Irlande, prosternés dans la grande Rome au pied de l'autel d'une vierge martyre, appeler sur leur nation la protection de celui qui en chassa l'idolâtrie. Qui sait? C'est peut-être de Sainte-Agathe-*alla-Suburra* que partira le coup qui sauvera l'Irlande. Quoi qu'il en soit, le voyageur catholique, témoin de ce touchant spectacle, unit de grand cœur ses vœux aux soupirs des opprimés ; et si les secrets pressentiments de sa foi ne sont pas vains, il salue avec transport le jour, désormais prochain, où la fière Albion sera forcée de briser les chaînes de son illustre captive, et où la patrie d'O'Connell reparaîtra aux yeux du monde catholique, parée de toutes les grâces que donnent aux vierges martyres et la candeur de leur front immaculé et les cicatrices de leurs glorieuses blessures.

15 MARS.

Visite à l'église de Saint-Augustin. — Bibliothèque Angelica. — Refuges de la Croix de Lorette, de Sainte-Marie *in-Trastevere,* de la Divine-Clémence. — Réflexions.

Presque au centre de Rome, sur les ruines du bûcher impérial, s'élève la belle et grande église de Saint-Augustin. Devant aujourd'hui visiter les maisons de repentir destinées aux femmes, il parut convenable de commencer par rendre nos devoirs à celui qui fut lui-même un illustre pénitent. Ajoutez qu'en tête de son histoire, cette église montre un nom français. Elle doit sa fondation au cardinal Guillaume d'Estouteville, ministre de France à Rome, en 1483; et sa coupole est la première qu'ait vu s'élever la ville éternelle. Il serait trop long de décrire toutes les chapelles ainsi que les peintures et les marbres précieux dont elles sont décorées. Le tableau de Saint-Augustin, placé sur l'autel à droite du transept, est du Guerchin. A gauche on admire le *Saint-Thomas de Villeneuve donnant l'aumône,* d'Hercule Ferrata ; dans l'avant-dernière chapelle, le groupe de la *sainte Vierge,* de *l'enfant Jésus* et de *saint André,* par Sansovino. Mais la merveille de cette église est le *prophète Isaïe,* peint par Raphaël, sur le troisième pilier à gauche en entrant. Le jeune émule de Buonarotti dut jouir vivement de son succès lorsqu'il vit Michel-Ange lui-même prodiguer de justes éloges à cette œuvre entreprise pour lutter avec les prophètes dont il avait décoré la chapelle Sixtine au Vatican. Je dirai que ce chef-d'œuvre vient d'être copié en mosaïque. Il n'a que deux mètres de largeur sur deux et demi de hauteur, et pourtant il a occupé trois ouvriers à la fois pendant six années. Seule, la patience romaine peut se résoudre à produire si lentement. J'ajouterai que ces grands tableaux de mosaïque reviennent à cent cinquante ou deux cent mille francs.

Si le génie moderne est dignement représenté à Saint-Augustin, la peinture antique n'y tient pas un rang moins distingué. La belle image de la sainte Vierge qu'on y vénère suffit pour donner une haute idée de l'art byzantin. Elle est une de celles que les Grecs fugitifs apportèrent d'Orient après la prise de Constantinople et que la tradition attribue à saint Luc. La foule entourait l'autel de la Mère des miséricordes, et de nombreux poignards, suspendus aux pilastres de la chapelle, annoncent les guérisons morales obtenues par l'entremise de celle qu'on n'invoqua jamais en vain. Une autre partie de la foule se rapprocha de l'autel où je venais de monter. Par une de ces harmonies délicieuses dont Rome possède si bien le secret, sainte Monique repose dans l'église de Saint-Augustin ! Comment dire la messe sur le corps sacré de la plus admirable et de la plus chérie des mères, sans se rappeler les tendres paroles que le meilleur des fils répétait en pleurant près de son cercueil : « Elle était, Seigneur mon « Dieu ! la servante de tous vos serviteurs;.... elle prenait soin de tous,

« comme si tous avaient été ses enfants; elle était soumise à tous, comme « si chacun d'eux avait été son père (1). »

Il fut offert, non plus suivant le désir d'Augustin pour le repos de sa bien-aimée défunte; mais pour les Moniques et les Augustins, si nombreux au dix-neuvième siècle. Puisse-t-il leur avoir été salutaire!

Après la messe nous visitâmes la bibliothèque du couvent. Elle est connue sous le nom de bibliothèque *Angelica* et *Passionei* en mémoire du père Angelo Rocca, augustin, qui la fonda en 1605, et du cardinal Passionei qui l'augmenta considérablement vers la fin du dernier siècle. On y compte près de cent mille volumes, entre autres les *Acta virorum illustrium*, espèce de recueil allemand, de plus de deux cent cinquante volumes, où l'on trouve de tout, mais où l'on ne trouve le tout de rien.

A l'examen des ouvrages inanimés de l'intelligence succéda l'étude des œuvres toujours vivantes de la charité. Afin de n'oublier aucun genre de misère, Rome a préparé aux femmes coupables différents *Refuges* où elles peuvent renaître à la vie morale. Avant le seizième siècle, on trouve déjà le monastère *della Convertite* au Corso; en 1542, saint Ignace établit à la Longara celui des *Mal mariées*; soixante-treize ans plus tard, en 1615, le père Dominique de Jésus ouvrit le refuge de la Croix; enfin l'année 1628 vit s'élever l'asile de Saint-Jacques, en sorte qu'ici comme ailleurs, Rome peut revendiquer la glorieuse initiative du bien. Or, les femmes coupables peuvent se diviser en trois classes: celles qui, jeunes encore, sont devenues victimes d'un entraînement passager; celles qui sont restées plus longtemps dans le désordre, ou que la justice humaine a frappées de condamnation; enfin celles qui, après le mariage, ont oublié leurs devoirs d'épouse et de mère. On conçoit l'utilité de maisons spéciales pour chacune de ces catégories.

Sur le Mont-Pincio s'élève le refuge de la Croix, où l'on n'admet ni les veuves ni les femmes mariées. Il se compose exclusivement de jeunes filles, que la supérieure elle-même va choisir dans l'hôpital Saint-Jacques. Les réfugiées sont au nombre de vingt; elles vivent en communauté, sans rien posséder en propre. Leur occupation est de filer la laine pour le compte d'un négociant qui paye trente écus par mois au bénéfice de l'asile; cent autres écus sont accordés mensuellement par la commission des subsides : avec ces modiques revenus joints à quelques aumônes la maison marche parfaitement. Tout y respire l'ordre, la propreté, le contentement du repentir, je dirais presque la joie de l'innocence. Tandis que quelques conservatoires inspirent une certaine mélancolie, on éprouve ici je ne sais quel sentiment de tendre satisfaction, en voyant tant d'infortunées victimes de la séduction marcher, au sein de cet asile silencieux, dans les voies les plus élevées de la perfection (2).

(1) *Confess.*, lib. IX, c. 9, n. 5.
(2) Mgr Morich., p. 160.

En effet, bien qu'il leur soit permis de quitter le refuge, s'il arrivait qu'elles prissent à dégoût une telle vie, on les voit presque toutes persévérer, et même quelques-unes d'entre elles revêtent l'habit religieux dans le couvent de Saint-Jacques à la Longara. Les parents les plus proches peuvent les voir une fois par mois. En outre, une fois la semaine, elles sortent de bon matin pour prendre l'air dans les rues peu fréquentées, vêtues uniformément de robes grises, d'une guimpe blanche et d'une petite coiffe placée sur la tête. Le refuge de la Croix, fondé en 1793 par les soins de dom Ciro, prêtre espagnol, et de la sœur Marie-Thérèse Sébastiani, a reçu les encouragements les plus précieux de Pie VII et de Grégoire XVI, qui ont daigné le visiter et en confier la direction à un député ecclésiastique dépendant du cardinal-vicaire.

Du Pincio, nous nous rendîmes au Mont-Cœlius pour visiter un nouveau refuge dont voici l'origine. Vers le commencement de ce siècle, quelques dames romaines et principalement la vertueuse princesse Thérèse-Doria Pamphili, allant consoler les malades à l'hôpital Saint-Jacques, voyaient avec douleur que ces femmes à peine guéries retournaient de nouveau à leurs anciens désordres. Le refuge de la Croix était insuffisant pour les recevoir toutes, et, comme nous l'avons vu, il n'admet que les filles. La princesse demanda donc et obtint de Léon XII un ancien hospice situé dans la rue *San-Giovanni*. C'est le refuge de Lorette, ainsi nommé parce qu'il est sous la direction de la congrégation de Lorette, composée de dames et présidée par le cardinal-vicaire. On y reçoit toutes les personnes du sexe qui, après leur guérison, veulent mener une conduite régulière. Les femmes mariées y sont aussi admises jusqu'à ce qu'on puisse les réconcilier avec leurs maris, éloignés d'elles par suite de leurs déréglements. La nourriture et le règlement sont à peu près les mêmes qu'au refuge de la Croix.

Au-dessous de ces infortunées sont les femmes qui sortent de prison, et que la misère ou tout autre cause entraînerait promptement dans le mal, si une main tutélaire ne venait les soutenir. Pour elles a été fondé le conservatoire de Sainte-Marie-*in-Trastevere*. A l'exception des récidives, elles viennent dans cette maison se livrer aux œuvres de la piété chrétienne et au travail. Bien qu'on ne doive y recevoir que des filles, on y admet aussi les femmes mariées. Elles y restent tant qu'elles veulent et on les engage à y demeurer, à moins qu'elles ne se réunissent à leurs maris, ou n'aient de bons parents pour prendre soin d'elles. Plusieurs ecclésiastiques et une société de dames pieuses leur donnent tous les soins spirituels nécessaires à leur conversion et à leur persévérance. Le refuge de Sainte-Marie date de 1806, et la gloire en revient au père Stracchini et à l'excellent cardinal Cristaldi.

Enfin, près de Saint-Onuphe est le conservatoire de la Divine-Clémence, où l'on place toutes les personnes du sexe dont la conduite irrégulière serait dangereuse pour les mœurs publiques. Fondé par le pape Clé-

ment IX, ce refuge est sous la direction des curés de Rome, présidés par Mgr le vice-gérant.

J'ai longuement parlé des institutions charitables de la mère des Églises, et pourtant je puis, en terminant ce sujet beaucoup trop ignoré, dire avec un historien bien plus explicite que moi : « Voilà un abrégé des œuvres charitables qui se pratiquent à Rome ; car il serait impossible d'en faire l'énumération complète. Ce que j'en ai rapporté suffit pour montrer avec combien de raison Rome est appelée la ville sainte. Pas un genre de misères qu'elle n'ait soulagé la première et qu'elle ne soulage encore. La source de sa charité est dans sa foi ; elle compte six cents églises ou oratoires dans lesquels ses enfants sont appelés aux temps convenables. Là, elle prodigue tous les moyens de réconcilier les pécheurs avec Dieu, d'affermir les justes dans la vertu, de soulager les âmes du purgatoire, d'honorer Dieu et de faire couler à pleins bords la vie morale dans tous les fidèles. Ainsi continue de se vérifier le mot de saint Léon, que *Rome, jadis maîtresse de l'erreur, est devenue la maîtresse de la vérité* (1). »

16 MARS.

Une fête au palais Massimi. — L'Apollinaire. — L'Université. — Le Collége-Romain. — Les Bibliothèques.

Le jour des calendes d'avril, 16 mars de l'année 1583, voici ce qui se passait à Rome dans le palais du prince Fabrico Massimi. Toute la noble famille pleurait agenouillée autour d'un lit de douleur. Sur ce lit se débattait dans les convulsions de l'agonie un jeune enfant de quatorze ans et trois mois : c'était le fils de la maison, l'orgueil de son père, la joie de sa mère, l'amour de ses sœurs. Tout à coup le père se lève et dépêche un de ses domestiques auprès de saint Philippe de Néri, en le suppliant de venir sans délai. Le saint est à l'autel ; il ne peut accourir qu'une heure après. Pendant ce temps-là le prêtre dom Camillo fait les prières de la recommandation de l'âme au jeune moribond qui expire entre ses bras. Fabricio, désolé, s'approche pour remplir un dernier devoir en fermant lui-même les yeux à son fils. De son côté, *Francesca*, la bonne de l'enfant, apporte de l'eau pour laver, suivant l'usage, le corps du défunt, et les habits dont il doit être revêtu sur son lit de mort.

Sur ces entrefaites arrive saint Philippe : « Hélas ! père, lui dit Fabricio, Paul est mort ; il n'y a plus rien à faire ; que n'êtes-vous venu plus tôt? » Le saint se rend droit à la chambre mortuaire, où il trouve la bonne Francesca se préparant à parer l'enfant de ses vêtements funèbres. Philippe s'approche du lit, demande de l'eau bénite, en répand sur la

(1) Constanzi, t. I, p. 265, n. 262.

bouche et le visage du mort, lui impose les mains, se met en prières, le touche et l'appelle deux fois par son nom. En présence de tout le monde, Paul ouvre les yeux, répond au saint, et revient à la vie (1).

En mémoire de ce miracle, la famille Massimi célèbre chaque année, dans son palais, une pieuse fête à l'honneur de saint Philippe de Néri. Si vous êtes à Rome le seizième jour de mars, ne manquez pas d'y assister. Comme nous, vous serez touchés du témoignage public de cette reconnaissance séculaire, et vous sentirez s'accroître en vous la dévotion envers un saint trop peu connu. Ces deux choses, également douces et bonnes, comptent parmi les joies utiles d'un voyage en Italie.

Avant de partir pour Naples, nous avions vu ce que Rome fait pour dissiper l'ignorance parmi le peuple; les circonstances nous avaient empêché de décrire les grands moyens qu'elle emploie pour développer l'intelligence dans les classes supérieures : le temps était venu de la suivre dans ce nouvel exercice de sa charitable sollicitude. Une foule de colléges, d'institutions, d'académies sont ouverts à Rome pour la culture de l'esprit. Il serait trop long d'en parler en détail; pour connaître l'état de l'instruction supérieure, il suffit d'étudier l'Apollinaire, l'Université et le Collége-Romain.

Conformément aux sages prescriptions du Concile de Trente, Rome s'empressa de fonder un séminaire pour l'éducation des clercs : le souverain Pontife Pie IV en posa la première pierre en 1565, et saint Charles Borromée, l'âme de la discipline ecclésiastique, donna les lois qui régissent encore cet établissement. Les élèves y sont admis au concours. Ils doivent être Romains, âgés au moins de douze ans, versés dans la connaissance de la grammaire supérieure, tonsurés ou prêts à l'être. Ils sont nourris au séminaire, formés à la science par des maîtres et des répétiteurs habiles, soignés gratuitement dans leurs maladies, instruits dans les principes de la vie chrétienne et ecclésiastique, par la pratique de l'oraison et l'exercice des fonctions sacrées, soit dans l'église de l'Apollinaire, soit à Saint-Jean-de-Latran aux jours des grandes solennités. Tous les bénéficiers de Rome contribuent, au moyen d'une réserve, à l'entretien du séminaire. Si les élèves n'entrent pas dans les ordres sacrés, ils sont tenus de payer les dépenses de nourriture qu'ils ont faites pendant leur éducation cléricale.

Les belles-lettres, la philosophie, la théologie, le droit canon, l'histoire ecclésiastique, toutes les autres branches de la science sacrée s'enseignent au séminaire. S'il faut en juger par les résultats, les études doivent être très-avancées. Le clergé romain se distingue surtout par sa connaissance profonde de la morale et des antiquités chrétiennes. Grâce à cette double science, il a toujours su se garantir du relâchement et du rigorisme, comme l'a si bien démontré le docte Francolini (2); de plus,

(1) *Vita S. Philippi, etc.*, Auctor. Ant. Galliono, p. 126.

(2) *Clericus Romanus contra nimium rigorem munitus*, in-fol.

il peut avec une facilité et une force remarquables confondre les novateurs, soit en matière de dogme, soit en matière de discipline, en leur opposant l'autorité des monuments anciens. De là cette immutabilité de doctrine et cette uniformité de méthode qui se manifestent jusque dans les sermons et les instructions paroissiales. J'ajouterai que, obligé par sa position de répondre aux consultations et aux difficultés qui arrivent de toutes les parties du monde, le clergé romain acquiert avec le temps une science pratique et positive qu'il est rare de trouver ailleurs au même degré. Le séminaire est placé sous la direction du cardinal-vicaire qui habite un palais contigu; et par une concession de Léon XII, il peut conférer le doctorat en théologie, par conséquent le baccalauréat et la licence.

Nous ne voulûmes pas quitter ce bel établissement sans visiter l'église de saint Apollinaire, qui lui a donné son nom. Fondée en 772 par Adrien I, et restaurée par Benoît XIV sur les dessins de Fuga, elle possède deux belles statues de saint Ignace et de saint François-Xavier; mais ce qui la rend précieuse aux jeunes clercs, c'est le nombre et le choix des reliques dont elle est enrichie. Une partie des ossements de la légion Thébaine et des onze mille vierges; les corps des saints martyrs Eustrace, Auxence, Mardaire et Greste, apportés d'Orient par les religieux Basiliens; des reliques de saint Ignace, de saint François-Xavier, de saint François de Borgia, de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka : quoi de plus éloquent dans une église de séminaire? Soldat, vierge, martyr, le prêtre catholique doit être tout cela. Et Rome veut que ses jeunes clercs, placés dès l'enfance sous les yeux de tant d'illustres modèles venus exprès de l'Orient et de l'Occident, puisent le véritable esprit du sacerdoce dans une église dédiée à un évêque martyr, disciple de Pierre, le chef des pasteurs et martyr lui-même.

Une légère distance nous séparait de l'Université, qui reçut notre seconde visite. Ce bel établissement forme un parallélogramme, au milieu duquel est une vaste cour entourée de trois côtés par de superbes portiques à deux étages; le quatrième est formé par l'église. Il doit son origine et son développement aux papes Boniface VIII, Léon X, Sixte V, Urbain VIII et Alexandre VII. Protecteur éclairé autant que généreux des sciences et des arts, Léon XII a donné un nouvel éclat à l'Université romaine en y fondant plusieurs chaires nouvelles, en augmentant le traitement des professeurs, et en perfectionnant, par sa constitution du 27 août 1824, le règlement des études. Placée sous la direction d'un cardinal archichancelier et d'un recteur, l'Université se compose de cinq Colléges ou Facultés : théologie, droit, médecine, philosophie et philologie. Elle compte quarante-huit professeurs; et le programme de leurs cours montrera que Rome sait se maintenir *à la hauteur de la science moderne.*

Théologie.

Écriture sainte.
Théologie dogmatique.
Théologie scolastique.
Physique sacrée.
Histoire ecclésiastique.
Éloquence sacrée.

Jurisprudence.

Droit naturel.
Droit des gens.
Droit canon.
Droit ecclésiastique.
Pandectes de Justinien.
Droit civil.
Droit criminel.

Médecine.

Anatomie.
Physiologie simple et comparée.
Médecine théorique et pratique.
Pathologie.
Zoologie.
Hygiène et thérapeutique.
Médecine légale.
Clinique médicale à l'hôpital du Saint-Esprit.
Chirurgie théorique.
Clinique chirurgicale à l'hôpital de Saint-Jacques.
Chimie.
Botanique théorique et pratique.
Histoire naturelle.
Pharmacie théorique et pratique.
Chirurgie vétérinaire théorique et pratique.

Philosophie.

Logique.
Métaphysique.
Morale.
Algèbre et géométrie.
Calcul supérieur.
Mécanique.
Hydraulique.
Optique et astronomie.
Géométrie descriptive et projection des ombres.
Architecture statique et hydraulique.
Minéralogie.
Physique théorique et expérimentale.

Philologie.

Archéologie.
Éloquence.
Poésie.
Langue hébraïque.
Arabe.
Syro caldaïque.
Grecque.
Latine.

Il faut ajouter les écoles des beaux-arts, dans lesquelles on enseigne la peinture, la sculpture, l'architecture, l'ornementation, la perspective, l'anatomie, la mythologie, etc.; ces cours sont faits par onze professeurs, membres de l'Académie de Saint-Luc.

Quant à l'esprit qui dirige les études, il est éminemment chrétien, et brille dans l'inscription placée au-dessus du grand portail :

INITIUM SAPIENTIÆ TIMOR DOMINI.

SES MOYENS sont : les exercices religieux, les retraites et autres pratiques annuelles, hebdomadaires ou journalières établies par les règlements. SON BUT, c'est la gloire de Dieu, la défense de l'Église et le bien de la société ; triple objet éloquemment résumé dans l'église dédiée à saint Luc, à saint Léon le Grand et à saint Yves, avocat des pauvres.

Je dirai que les États-Romains comptent sept Universités. Les deux premières, qui semblent marcher d'un pas égal, sont celles de Rome et de Bologne, présidées chacune par un cardinal archichancelier. Les cinq

autres ont pour chancelier l'évêque diocésain. Toutes les Universités, colléges, établissements d'éducation, écoles, sont sous la direction de la Congrégation des Études, établie par Léon XII. Elle se compose de cinq cardinaux chargés de veiller à la pureté de la doctrine et des mœurs, et à l'exécution des règlements donnés par le sage Pontife.

De l'Université nous passâmes au Collége-Romain, dont les excellents pères Marchi et Perrone voulurent bien nous faire les honneurs. Sous le rapport de l'importance, ce superbe établissement rivalise presque avec l'Université. Le grand pape Grégoire XIII le fonda en 1582, le dota de riches revenus et en confia la direction aux Jésuites. Conformément aux intentions du Pontife, il y a des classes où l'on enseigne les différentes sciences, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées. On y admet non-seulement les Romains, mais encore les étrangers de toute nation qui peuvent y prendre les grades. Le Collége-Romain compte onze cents étudiants tous externes, et un grand nombre de professeurs connus de toute l'Europe savante : tels sont entre autres les pères Vico, Marchi, Perrone et Secchi. Indépendamment des humanités on y enseigne :

La théologie dogmatique et morale,
Le droit canon,
L'éloquence sacrée,
La liturgie,
La philosophie,
La philosophie morale,
La physique,
La chimie,
Les mathématiques transcendantes,
Les langues et les littératures hébraïque et grecque.

Dans les parties supérieures des bâtiments sont la bibliothèque, l'observatoire et le célèbre musée Kircher. La première, composée d'environ quarante mille volumes choisis, nous fut montrée par le père Perrone qui en fait son domicile du jour et presque de la nuit. Le savant romain est un type du genre, dont la vue ressuscite aux yeux du voyageur les poétiques traditions du moyen âge. Voyez sous une robe de bure noire, rousse ou blanche, un religieux aux allures graves, aux manières affables et modestes, la tête coiffée de l'antique barrette et le menton orné quelquefois d'une barbe magnifique. Il est assis dans un grand fauteuil de peau, vénérable chaise curule de la science. Devant lui s'étend une large table couverte de papiers plus ou moins raturés et environnée, comme d'une constellation, de pupitres tournants, surchargés d'in-folios et de manuscrits; à droite est l'encrier peut-être séculaire dans lequel tant de plumes savantes ont trempé; à gauche la classique tabatière de buis avec le *fazzoletto* de coton; partout les menus accessoires qui annoncent la patiente application de l'érudit et la longueur de ses séances parmi

les morts. S'il est vrai que la science solide et consciencieuse demande le calme de la solitude et s'allie peu avec les distractions et les plaisirs de la vie mondaine,

Non jacet in molli veneranda scientia lecto,

le spectacle que je viens de décrire n'est pas indifférent, il donne foi aux *indagations romaines*, comme aux études bénédictines. Dans le fait, ces savants, que les inventeurs de la *littérature facile* trouvent surannés, s'appellent : Vico, Mai, Ventura, Marchi, Perrone, Secchi, Orioli, Micara, Mezzofanti ; et leurs devanciers : Thomas d'Aquin, Suarez, Baronius, Bellarmin, Boldetti, Mamachi, Winkelman, Marangoni, etc., etc.

Au musée, nous trouvâmes le père Marchi expliquant les plans des catacombes de Sainte-Agnès. Sous sa conduite, il nous fut donné de visiter avec grand intérêt les nombreuses collections d'antiques en marbre, en bronze, en terre cuite, qui placent le musée Kircher immédiatement après ceux de Naples, du Vatican, de Florence et de Paris.

Religioni ac bonis artibus; ces deux mots gravés en lettres d'or sur la grande porte du Collége-Romain annoncent assez l'esprit et le but de l'enseignement qu'on y donne. Est-il nécessaire d'ajouter que le cœur et le caractère des jeunes gens, dont notre Université ne s'occupe pas ou presque pas, est pour les savants religieux le premier objet de leur paternelle sollicitude ? Rien de plus complet ou de mieux entendu que leur système d'éducation morale. Aussi la récompense incontestée de tant de dévouement est l'autorité réelle que les bons pères conservent sur les écoliers. On se souvient à Rome d'un fait qui doit trouver ici sa place. En 1831, à l'époque des troubles de la Romagne, toutes les Universités furent obligées de suspendre leurs cours, tandis que le Collége-Romain continua paisiblement ses travaux.

Pour achever l'histoire des moyens par lesquels Rome favorise le progrès de la science, il me reste à dire un mot des bibliothèques. Nulle ville en Europe ne compte autant de ces vastes dépôts des connaissances humaines. Outre celles en grand nombre qui existent dans les couvents, il y a onze bibliothèques ouvertes au public : la *Vaticana*, la *Casanatense*, l'*Angelica*, l'*Alexandrina*, la *Lancisiana*, l'*Ara-Cœlitana*, la *Barberini*, la *Corsini*, la *Chigi*, la *Vallicellana* et l'*Albani*. La *Vallicellana*, établie au couvent de Saint-Philippe de Néri, est surtout riche en manuscrits ecclésiastiques et historiques. De même que dans le *Tabularium* du Capitole, Rome ancienne conservait les faits culminants de l'histoire des nations, on peut dire que Rome moderne conserve dans ses bibliothèques, dépositaires de tant de milliers de manuscrits, de chartes, de documents religieux, politiques, scientifiques, les archives de tout l'univers. Mais tandis que Rome païenne cachait ses trésors dans une forteresse, Rome chrétienne ouvre les siens à quiconque veut y puiser.

17 MARS.

Les villas. — Villa Albani. — Institut de M. Campa. — Villa Ludovisi. — Borghèse. — Pamphili.

Depuis trois mois, nos études avaient eu pour objet Rome païenne et Rome chrétienne. Leurs monuments, leur esprit, leurs œuvres, leur vie intime avaient tour à tour occupé notre attention : il était temps de sortir de l'enceinte des murailles et d'explorer les nombreuses richesses de la campagne romaine. Ici encore les deux cités se retrouvent mêlées ensemble ; et sous peine de ne pas bien voir, il faudra marcher une seconde fois dans le domaine du paganisme et du christianisme.

Un des objets les plus intéressants et les plus plus souvent décrits par les voyageurs sont les villas romaines. Si vous voulez imaginer un palais d'une magnificence souvent royale, situé au milieu de vastes jardins, plantés de bosquets odoriférants, et de statues de marbre de toutes les formes, de tous les âges et presque toujours d'un grand mérite, avec cela des pièces d'eaux, des fontaines jaillissantes, en un mot tout ce qui peut flatter les sens, vous aurez une idée de ces habitations somptueuses que nous appelons *villas*, et que la langue italienne plus explicite nomme *delizie*. Obligé de me restreindre, je parlerai seulement de quelques-unes : *Ab uno disce omnes*.

Sorti de Rome par la porte *Salaria*, le voyageur trouve à un quart de mille, non loin des antiques jardins de Salluste, la célèbre villa Albani. Elle doit son existence à deux ecclésiastiques, l'un et l'autre hommes de grand génie. Le cardinal Alexandre Albani en traça lui-même les dessins dont il confia l'exécution à Charles Marchionni. Pendant qu'on travaillait aux bâtiments, le prince de l'Église, amateur passionné des arts, consacrait une partie de son immense fortune à former de vastes collections de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de colonnes et d'inscriptions. L'immortel abbé Winkelman, le restaurateur de la science archéologique, fut chargé de mettre en ordre ces pierres d'attente; et il en a formé un des plus beaux et des plus intéressants musées qe'on connaisse. Tout cela se passait dans la seconde moitié du siècle dernier.

Parmi la multitude de chefs-d'œuvre et d'objets rares qui remplissent les vestibules, les galeries et les appartements, nous admirâmes surtout une peinture antique représentant, à ce qu'on croit, Livie et Octavie sacrifiant à Mars; les fils de Niobé, percés de flèches par Diane, bas-reliefs d'une magnifique exécution ; une Pallas en bronze, une Diane en albâtre avec la tête, les pieds et les mains en bronze ; l'Apollon *Sauroctone*, tueur de lézards, en bronze ; le Repos d'Hercule ; le curieux Hermès de Mercure avec une inscription grecque et latine qu'on admire en rougissant ; et le célèbre bas-relief d'Antinoüs. Sur une table de marbre de Paros, trouvée

dans la villa d'Adrien, on voit Antinoüs sculpté d'après nature, en demi-figure, la poitrine et les bras nus. La voûte de la grande galerie, peinte par Mengs, représente le Parnasse, dont les accompagnements en clair-obscur produisent un excellent effet. Viennent ensuite les bas-reliefs de Diogène dans son tonneau, conversant avec Alexandre; de Bérénice, offrant sa chevelure pour le retour de son mari Ptolémée Evergète, et de Dédale fabriquant ses ailes : ce dernier est de rouge antique et d'un beau travail. A ces ouvrages de premier ordre, il faut ajouter les bustes d'un grand nombre d'empereurs et de personnages célèbres de l'antiquité; vingt-deux colonnes antiques de différents marbres, et une d'albâtre oriental, admirablement veiné; un superbe sarcophage avec les noces de Pélée et de Thétis; enfin le fameux candélabre avec ses danseuses, un des restes les plus exquis de la sculpture antique.

Nos yeux éblouis demandaient à se reposer sur un spectacle plus doux. Nous le trouvâmes dans l'institut agricole de M. Campa, voisin de la villa Albani. Destiné à recevoir de jeunes vagabonds ou détenus correctionnellement, cet établissement forme le pendant de notre Mettray, mais il l'a précédé. Un voyageur français qui l'a visité avant nous le décrit en ces termes : « Avec une médiocre fortune et une ferme volonté, M. Paolo Campa est parvenu à rassembler, entièrement à ses frais, 85 enfants, dans un domaine de 20 rubbis (37 hectares), et ce n'est que depuis peu de temps que le trésor public lui accorde 10 écus par an. Le but de l'établissement étant de les retirer du vice et d'en faire des agriculteurs, tous sont successivement appliqués, selon leur âge et leurs forces, et sous la direction d'instructeurs, aux divers travaux de la campagne, et aux soins des bestiaux et de la laiterie : dix-huit vaches et des bœufs de labour leur sont confiés. Si, pendant l'hiver, la mauvaise saison suspend l'ouvrage extérieur, on les occupe à fabriquer des chapeaux de paille, des paniers, des ustensiles d'osier ou de bois, et à tout ce qui concerne les vêtements, la chaussure des campagnards, et les réparations d'une ferme.

» Levés de bonne heure, ils emploient toute la journée aux travaux manuels. Le soir, deux heures sont consacrées à l'instruction religieuse, à la lecture, à l'écriture, au calcul et aux éléments de musique; car pour charmer leur travail, ils chantent souvent en chœur, et toujours en revenant à domicile le soir et au moment des repas; d'ailleurs, ce talent est recherché dans les paroisses rurales et peut contribuer à leur bien-être. La nourriture se compose en général de pain, de fruits et de légumes; ils boivent du vin coupé avec de l'eau et ne mangent de viande que les dimanches et fêtes : en tout on les habitue au régime qu'ils doivent retrouver dans les exploitations rurales. Malgré cette alimentation presque uniquement végétale, ils jouissent d'une bonne santé et d'une gaîté remarquable (1). »

(1) M. Fulchiron, *États-Romains*, t. III, 1re part., p. 327.

Ils ne peuvent sortir de l'établissement sous aucun prétexte. Cette sage mesure les met à l'abri des rechutes, évitées d'ailleurs de leur propre mouvement. Conduits par la douceur et par la religion, ils chérissent leur asile et leur bienfaiteur qu'ils appellent du nom de père; et on nous disait qu'aucun n'avait cherché à s'échapper d'un local qui n'a que des haies pour clôture.

Arrivés à l'âge de vingt ans, on les colonise dans les lieux les moins malsains de la campagne romaine. Les sortants seront remplacés par de nouveaux adoptés, et l'institut deviendra une pépinière de cultivateurs instruits, servant de modèles aux paysans routiniers.

Après avoir visité de nouveau l'*agger* de Servius Tullius et le Champ-Scélérat, vivant tombeau des Vestales, nous entrâmes, grâce à une permission écrite, dans la villa Ludovisi. Elle occupe une partie des Jardins de Salluste, confine aux murs de la ville et mérite l'attention du voyageur par sa fameuse *Aurore,* du Guerchin. La déesse assise sur son char monte à l'horizon, chassant devant elle les ténèbres de la nuit et semant des fleurs à pleines mains. Cette fresque, dans laquelle on trouve que le Guerchin lui-même s'est surpassé, orne la voûte du Casino, situé vers le milieu de la villa.

Descendus par le versant du Pincio, nous abordâmes la magnifique villa Borghèse. Tout ce que la fortune et le goût passionné des beaux-arts, héréditaires dans une famille princière, peuvent offrir de ressources, a été employé depuis trois siècles à l'embellissement de ce lieu de délices. En arrivant par l'entrée occidentale tournée vers la porte Flaminienne, le voyageur se trouve en face d'un superbe portique, reproduisant avec exactitude les plus célèbres propylées de la Grèce et de l'Asie Mineure, tels que ceux d'Athènes et d'Éleusis, en sorte qu'il a sous les yeux un monument complet de style grec. A gauche de la magnifique allée qui conduit à une grande fontaine, voici un lac d'eau limpide, alimenté par un ruisseau tombant de cascade en cascade; puis les imposantes substructions du Pincius, dont les voûtes vingt fois séculaires offrent un aspect sérieux et tout à fait classique. En avant de la fontaine, l'allée bifurque. Le bras gauche conduit à un arc de triomphe imité de l'antique et surmonté de la statue de Septime Sévère, au milieu de deux esclaves; il passe ensuite au temple tétrastyle d'Esculape orné d'une statue antique du dieu de la médecine; puis au portique d'un temple égyptien précédé de deux obélisques. De là vous apparaît surplombant, suspendu dans le vide, l'angle des substructions du Pincius. Cet ouvrage réticulé reporte la pensée à la fin de la république et rappelle l'opulent Domitius Ænobarbus, qui le fit construire pour appuyer ses magnifiques jardins.

Le bras droit de la grande allée arrive directement au Casino appelé *de Raphaël,* parce qu'il fut la demeure de l'immortel artiste. Plus loin se trouvent échelonnés au milieu des fontaines, des lacs et des bouquets, le temple monoptère de Diane, l'Hippodrome et le fameux Casino, jadis

dépositaire des monuments de l'antique Gabies, transportés à Paris pendant l'occupation française. A la chute de l'Empire, le prince Camille Borghèse réclama vivement ces riches trésors, mais ses demandes furent écartées. Il prit alors la résolution de former un nouveau musée, qui sous plusieurs rapports rivalise avec le premier.

Au milieu de ce passage si riche et si varié, s'élève le palais, dont la description artistique serait infinie. Dans les différents salons, tous plus brillants les uns que les autres, on admire la tête colossale de Diane, d'un travail exquis : le déesse a les oreilles percées, indice des boucles qu'elle portait; la statue parfaitement drapée d'une prêtresse, placée sur un autel sépulcral, avec l'épitaphe en vers grecs d'une célèbre cantatrice nommée Musa; la tête de Vespasien en porphyre ; la statue de Cérès en marbre pentélique, de grandeur naturelle, regardée comme la plus parfaite de toutes celles qui représentent la déesse des moissons; la statue d'Hercule, placée sur un grand sarcophage ornée d'excellents bas-reliefs reproduisant les cinq premiers travaux du demi-dieu : le lion de Némée, l'hydre de Lernes, le sanglier d'Érimanthe, la biche aux pieds d'airain et les stinfalides percées de flèches; enfin, le fameux bas-relief de l'éducation de Télèphe, chef-d'œuvre du temps d'Adrien, si délicatement travaillé, qu'on le prendrait pour un camée. Les colonnes antiques des marbres les plus rares, les vases de bronze et d'albâtre, les mosaïques, les inscriptions, les peintures, les sculptures, mille autres objets aussi rares que précieux abondent dans ce palais des Muses et laissent le regret de ne pouvoir tout décrire.

Rentrés en ville par la porte du Peuple et longeant le quai de Ripetta, nous transportâmes notre admiration au delà du Tibre, à la villa Pamphili. Mêmes richesses et même variété que dans les précédentes. Toutefois deux choses la distinguent et méritent l'attention particulière du voyageur : les Colombaires et l'Hémicycle. A droite de la première allée, on voit plusieurs colombaires, trouvés il y a vingt-cinq ans. Cette découverte est précieuse, d'abord parce qu'elle indique à ne pas s'y méprendre la direction de la voie Aurélienne; ensuite parce que la construction remarquable de ces monuments et leurs nombreuses inscriptions fournissent les plus intéressants détails sur les usages funéraires des anciens. Au centre de la villa est l'Hémicycle, environné de jolies niches en marbre, d'où jaillissent en murmurant de petites fontaines dont les eaux limpides tombent dans des vasques élégamment travaillées. Des bas-reliefs antiques et des statues lient les fontaines entre elles et forment autour de l'hémicycle un cordon continu de chefs-d'œuvre. Au milieu s'élève une magnifique rotonde, dans le fond de laquelle est une statue de Faune, qui joue de la flûte. La villa tout entière, composée d'allées superbes, de bosquets, de jardins, ornés d'un peuple de statues, de délicieuses fontaines, de plusieurs chutes d'eau, et d'une somptueuse habitation, n'a pas moins de cinq milles de circonférence.

On ne serait pas embarrassé de trouver dans les environs dix autres villas presque aussi intéressantes. Tel est, avec les œuvres de charité, le noble usage que font de leur fortune les grandes familles de Rome. Puisse l'esprit mesquin de l'industrialisme ne jamais donner un autre cours à leurs richesses et à leurs goûts !

18 MARS.

Pyramide de Cestius. — Explication archéologique de ce monument. — Dictionnaire des Sigles. — Combien il est utile au voyageur en Italie.

Avant de franchir l'enceinte de Rome par la porte d'Ostie, on trouve, près des murailles, un des monuments les plus importants et les mieux conservés de l'antiquité païenne : j'ai nommé le tombeau de Caius Cestius. Il forme une pyramide quadrangulaire de cent treize pieds de hauteur sur deux cent soixante et seize de largeur au-dessus du soubassement. A l'extérieur, cette masse gigantesque est toute revêtue de plaques de marbre blanc, d'un pied d'épaisseur ; la statue de Cestius couronnait le mausolée. Aux deux angles de la façade occidentale s'élèvent deux petites colonnes cannelées, surmontées d'élégants chapiteaux. Elles furent trouvées et redressées par ordre d'Alexandre VII, lorsqu'il fit restaurer la pyramide. On trouva également deux socles de statues avec une précieuse inscription conservée au Musée du Capitole.

Pour comprendre le monument, il faut étudier et l'inscription dont je viens de parler, et celles qui sont gravées sur la pyramide elle-même, et les peintures qui décorent la chambre sépulcrale. Voici l'inscription capitoline :

M. VALERIVS. MESSALLA. CORVINVS.
P. RVTILIVS. LVPVS. L. JVNIVS. SILANVS Í.
L. PONTIVS. MELA. D. MARIVS.
NIGER. HEREDES. C. CESTI. ET.
L. CESTIVS. QUÆ. EX PARTE. AD
EVM. FRATRIS. HEREDITAS
M. AGRIPPÆ. MVNERE. PER
VENIT. EX. EA. PECVNIA. QVAM
PRO. SVIS. PARTIBVS. RECEPER.
EX VENDITIONE. ATTALICOR.
QVÆ. EIS. PER EDICTVM.
ÆDILIS. IN. SEPVLCRVM.
C. CESTI. EX. TESTAMENTO.
EJVS. INFERRE. NON LICVIT.

1° Dans les quatre premières lignes elle nous fait connaître les cinq héritiers de Caius Cestius.

2° Dans les trois suivantes elle nous apprend qu'une partie de la succession de Caius Cestius revint à son frère Lucius, par la libéralité d'Agrippa. Cette circonstance est doublement précieuse. D'abord, elle rend témoignage à l'habitude où étaient les Romains de faire héritiers d'une partie ou de la totalité de leur fortune les grands personnages de l'empire, quelquefois l'empereur lui-même. Cette conduite étrange, mais qui peint les mœurs du temps, avait plusieurs motifs. Chez les uns, c'était la flatterie ; afin de s'attirer les bonnes grâces d'un homme puissant, ils le déclaraïent publiquement leur héritier. Tel fut ce Sextus Pacuvius dont parle Dion, qui après des bassesses de tout genre pour capter la bienveillance d'Auguste, fit un jour annoncer à ce prince qu'il lui léguait toute sa fortune (1). Les autres avaient pour but d'assurer à leur famille la protection de quelque grand personnage. Certains de la bonne foi de leur légataire, ils lui donnaient en fidéicommis une partie de leur succession, afin qu'elle retournât aux héritiers qu'ils voulaient favoriser, mais que les circonstances ne permettaient pas d'envoyer directement en possession.

Tel est dans l'inscription le cas de Lucius Cestius. La remise de la succession par l'héritier fiduciaire s'appelait une faveur, un acte de libéralité, comme l'expriment ces trois mots *Agrippæ munere pervenit.* Dans la réalité ce nom ne lui convenait que trop bien. La bonne foi et le désintéressement étaient rares parmi les Romains du temps de l'empire; et comme aucune loi écrite ne forçait les héritiers fiduciaires à rendre la succession, il arrivait fréquemment que les intentions du testateur n'étaient pas remplies (2). Les abus devinrent si criants, qu'Auguste chargea les consuls d'interposer leur autorité pour faire accomplir les fidéicommis. Cette mesure fut insuffisante, et Claude se vit obligé de créer des magistrats spéciaux, *prætores fidei-commissarii,* pour veiller à l'exécution de ces clauses testamentaires.

Ensuite, les mots de l'inscription, *Agrippæ munere pervenit,* ont encore l'avantage de fixer l'époque du tombeau de Cestius : ils nous apprennent qu'il remonte au siècle d'Auguste dont Agrippa était le gendre. Ainsi, nous pouvons juger, d'après ce monument authentique, de l'architecture, de la peinture, du goût et de la magnificence des Romains dans leurs constructions funèbres.

3° Les lignes cinq, six, sept, huit, neuf et dix, révèlent d'autres particularités non moins intéressantes. Nous y voyons que Lucius Cestius consacra sa part de la succession fraternelle à édifier le monument de son frère; que les héritiers firent le complément de la somme nécessaire, en vendant les *attaliques* du défunt. On appelait *attalica* des draps d'or, ornés de peintures à l'aiguille, servant de courte-pointes pour les

(1) Lib. 53.

(2) Quia, *dit le senatus-consulte Tribellius,* nemo invitus cogebatur præstare id de quo rogatus erat; quia nullo vinculo juris, sed tantum pudore eorum, qui rogabantur, continebantur.

lits, de tapis pour les tables ou même de manteaux. Sous ce nom étaient encore compris les vêtements précieux, tels que les laticlaves, la robe prétexte, etc. Ces objets de luxe, auxquels Attale, roi de Pergame, avait donné son nom, étaient d'une valeur immense (1). Toutefois, les riches avaient coutume de les brûler avec le corps de leur propriétaire.

4° Les trois dernières lignes nous apprennent qu'un des édiles était particulièrement chargé d'empêcher cette dépense non moins ruineuse qu'inutile; que dans le fait il ne la permit point aux héritiers de Cestius; qu'en conséquence ceux-ci employèrent l'argent provenant de la vente des *attalica* à élever une statue à Cestius; enfin, que l'édile pouvait même annuler la clause du testament qui ordonnait de livrer aux flammes du bûcher ces précieuses tentures.

5° L'ensemble de l'inscription, joint à l'existence d'une statue qui devait être magnifique, afin de ne point déparer le superbe tombeau de Cestius, semble indiquer clairement l'énorme fortune de ce Romain et surtout le nombre et la richesse de ses attaliques. Mais qui était Caius Cestius? L'histoire n'en dit rien ; et nous serions réduits à une ignorance complète, si la seconde inscription ne venait jeter quelques traits de lumière sur une existence qui n'a d'autre gloire que celle de la tombe. Sur la façade orientale de la pyramide on lit :

C. CESTIVS. L. F. POP. EPVLO. PR. TR. PL.
VII. VIR. EPVLONVM.
OPVS. ABSOLVTVM. EX. TESTAMENTO
DIEBVS. CCCXXX. ARBITRATV
PONTI. P. F. CLA. MELÆ. HEREDIS
A. POTHI L.

Ces paroles nous apprennent que Caius Cestius était fils de Lucius Cestius ; qu'il était de la tribu Popilia, la vingt-septième du peuple romain (2) ; que le surnom de sa famille était *epulo*, sans doute parce que cette dignité lui était souvent échue ; qu'il était ou qu'il avait été préteur, tribun du peuple, et enfin membre du collége des Septemvirs *Épulons*. Ce collége était composé de sept prêtres chargés de préparer les festins publics donnés en l'honneur des dieux, et de Jupiter en particulier, à l'occasion d'une victoire signalée ou d'une calamité publique. Ces festins *epula*, s'appelaient encore *lectisternia*, parce qu'ils se donnaient dans les temples où étaient les espèces de lits sur lesquels on déposait les statues des dieux.

Nous voyons ensuite que la pyramide fut élevée en trois cent trente

(1) Plin., lib. 37, c. 1.
(2) Panvin., *de Repub. rom.*, lib. II, p. 248.

jours, d'après une clause du testament, et que l'exécution en fut confiée à Pontius Claudius Mela, héritier, et à Pothus, affranchi du défunt. Cette dernière indication fait comprendre que les personnages nommés dans la première inscription n'étaient héritiers qu'à titre particulier, tandis que Claudius le fut à titre universel; de plus, que l'usage des Romains était de prescrire dans leur testament l'époque à laquelle leur tombeau devait être érigé (1); enfin, que dans cette circonstance la promptitude du travail fut véritablement merveilleuse.

Voilà pour l'extérieur du monument. L'intérieur est également digne d'attention. Une petite porte donne entrée à la chambre sépulcrale, où l'on arrive après avoir franchi un massif de vingt-huit pieds. Le caveau lui-même a dix-huit pieds de long sur treize de haut et douze de large. La voûte et les parois sont ornées de peintures encore bien conservées. On y voit des compartiments dont les lignes régulièrement tracées sont émaillées de distance en distance de quelques fleurs. Cette forme décorative se trouve souvent dans les catacombes. Au centre des carrés inférieurs brillent quatre figures de femmes, et dans les carrés ou plutôt les *cunei* supérieurs quatre Victoires ailées, tenant d'une main la couronne et de l'autre le *sertum*, espèce de bandelette servant à retenir la couronne ou le diadème. Tout cet ensemble fait allusion à la dignité et aux festins sacrés de Cestius; car il est difficile de ne pas y reconnaître un *lectisternium* ou repas en l'honneur des dieux.

Des quatre figures de femmes deux sont debout; la première porte de la main droite une aiguière de forme étrusque, servant à contenir l'eau lustrale. Sur sa main gauche repose un plat dans lequel on voit quelques herbes et un de ces gâteaux appelés *placentum*, mets ordinaires dans les festins sacrés. Entre les mains de la seconde on voit deux flûtes longues, dont les auteurs nous apprennent qu'on faisait usage dans les solennités religieuses. Les deux dernières figures sont assises : l'une tient un livre, sans doute pour rappeler les livres sibyllins qu'on ne manquait pas de consulter dans les occasions importantes, afin de connaître le dieu auquel il fallait adresser des supplications ou des actions de grâces; l'autre est placée devant une table ronde et représente l'attitude que les femmes tenaient dans les repas sacrés ou domestiques : elles mangeaient assises, et les hommes couchés. On y voit de plus l'usage des Romains d'adorer assis. « Ils voulaient par là, dit Plutarque, montrer le succès de leurs prières et la durée des faveurs qu'ils avaient obtenues (2). » Dans les mêmes compartiments sont peints des vases dont la grandeur plus qu'ordinaire accuse la destination non aux repas des particuliers, mais aux festins des dieux; puis un candélabre, dont la présence indique les solennités nocturnes appelées *pervigilia*, si souvent célébrées en l'honneur des dieux.

(1) Cod. lex. XLIV, *de Hæred. Instit.* (2) *In Numa.*

Quant aux Victoires, elles sont là pour dire dans quelle circonstance avaient lieu les banquets servis par les Septemvirs épulons. Plausibles en elles-mêmes, ces explications me semblent confirmées par l'usage universel de mettre dans les tombeaux tout ce qui pouvait rappeler la vie et les fonctions du défunt.

Riche d'intérêt pour l'archéologue, la pyramide de Cestius ne l'est pas moins pour le philosophe. Si tout ce qui est a sa raison d'être dans les conseils de la Providence, et si toutes les pensées de Dieu tendent au bien de l'humanité, on se demande : Pourquoi ce tombeau magnifique élevé à un homme qui n'a laissé aucune trace dans l'histoire? Pourquoi, à la différence de tant d'autres, réduits en poudre, ce mausolée reste debout, dans un état étonnant de conservation? L'observateur chrétien ne s'y trompe pas : le tombeau de Cestius est un monument chargé de redire aux générations l'existence d'une loi sociale qu'il importe de ne jamais oublier. Il rappelle que tous les événements heureux ou malheureux sont dans la main de Dieu, et que Rome, la maîtresse du monde, était tellement convaincue de cette vérité, qu'elle avait établi un sacerdoce permanent, destiné à fléchir ou à remercier la Divinité par des sacrifices publics, auxquels prenait part la cité tout entière. Quand on songe à l'aveuglement des nations de notre siècle, on a deviné une des causes, que dis-je? la seule cause peut-être pour laquelle la Providence a conservé la pyramide de Cestius.

Voilà dans sa partie brillante l'histoire du monument. Mais telles que furent et telles que soient encore sa magnificence et sa solidité, ce tombeau a dû subir l'action du temps. L'urne qui contenait les cendres de l'opulent Romain a disparu, ainsi que la statue qui couronnait l'édifice. La pyramide elle-même demandait, il y a déjà deux siècles, un protecteur intelligent qui réparât ses ruines et lui conservât sa forme primitive. La main d'un pape lui rendit ce noble service ; elle l'a rendu à tant d'autres ! Au-dessous de la seconde inscription vous lisez :

INSTAVRATVM. AN. DOMINI. M. DC. LXIII.

Et le voyageur murmure, en le bénissant, le nom d'Alexandre VII.

Cette excursion dans les terres de l'archéologie nous parut fort intéressante; mais elle suppose plusieurs connaissances indispensables, entre autres la manière de lire les inscriptions. Tout le monde sait que dans l'écriture monumentale on trouve une foule d'abréviations, quelquefois une simple lettre pour indiquer un mot. A moins de posséder la clef de cette espèce d'hieroglyphes, il arrive à chaque instant d'être arrêté par des inscriptions indéchiffrables. On parcourt ainsi les colombaires, les obélisques, les arcs de triomphe, les musées sans intelligence, par conséquent sans utilité réelle et presque sans plaisir. La forme extérieure vous frappe, vous l'admirez peut-être; mais le monument lui-même

est un témoin muet, un livre fermé qui ne vous dit rien et que vous avez le regret de quitter sans l'avoir compris : je le dis pour l'avoir éprouvé plus d'une fois. Or, c'est là tout ensemble un malheur réel dont le voyageur sérieux a peine à se consoler, et un malheur assez ordinaire, attendu que la connaissance des *sigles* n'est pas, telle est du moins ma crainte, très-familière au grand nombre. J'ai donc cru faire une chose aussi utile qu'agréable en plaçant à la fin de mon *Journal* un dictionnaire explicatif des abréviations les plus ordinaires et des principaux sigles, avec des notions sur les usages, les dignités, les faits, dont l'intelligence est nécessaire pour avoir une idée nette de l'inscription et du monument qu'elle traduit.

Non loin de la pyramide de Cestius est le cimetière des protestants. Ce voisinage a quelque chose de péniblement significatif. Pas plus sur les tombes de nos frères séparés que sur le mausolée du prêtre païen, ne s'élève le signe chrétien de l'espérance ! Or, quand la croix ne se montre pas debout sur les ruines de l'homme, comme le grand mât au-dessus du vaisseau naufragé, ne faut-il pas craindre que tout n'ait péri ? Du reste, je rappellerai en passant que c'est en creusant le fossé d'enceinte autour du cimetière protestant, que furent trouvés les précieux fragments du plan en marbre de l'ancienne Rome.

Nous allions franchir la porte d'Ostie et nous acheminer vers Saint-Paul-*hors-des-murs*, lorsqu'en regardant nos montres, il fut démontré que la pyramide de Cestius avait trouvé bon d'escompter à son profit notre journée tout entière. Il fallut battre en retraite ; déjà la nuit descendait à grands pas des montagnes de la Sabine ; elle nous enveloppa de ses premiers voiles lorsque nous rentrâmes en ville.

19 MARS.

Porte Trigemina. — Chapelle de l'Adieu. — Saint-Paul-*hors-des-murs*. — Saints-Vincent-et-Anastase. — Saint-Paul-*Trois-Fontaines*.

Reprenant la course de la veille, nous arrivâmes de bonne heure à la porte Saint-Paul. Appelée tour à tour *Trigemina*, *Minucia*, *Navalis*, *Ostiensis*, à cause des trois Horace qui la traversèrent en allant au combat, à cause de sa forme, de ses restaurations et des lieux où elle conduisait, elle a changé tous ces noms pour celui du grand Apôtre qu'elle vit passer dans la circonstance la plus mémorable de sa glorieuse existence. Lorsqu'il traverse sa double arcade, le chrétien a la certitude de marcher sur les pas de saint Pierre et de saint Paul (1). Enfermés dans la prison Mamertine au mois d'octobre, l'an 65, les deux Apôtres en furent tirés le 29

(1) Bogginio, *De Romano divi Petri itinere et episcopatu*, p. 386.

juin de l'an 66, pour aller ensemble au martyre. Ils venaient de passer la porte Trigemina, lorsque les licteurs exécutèrent l'ordre qu'ils avaient reçu de les séparer. Pierre fut ramené au Vatican où il trouva la croix, et Paul continua sa route vers les eaux Salviennes qu'il devait immortaliser par sa mort.

L'inspection des lieux rend d'abord difficile à comprendre et cet ordre et l'itinéraire des deux prisonniers. Le Vatican et les eaux Salviennes sont aux deux points opposés de Rome, et en suivant la même ligne, la prison Mamertine se trouve vers le centre. Pourquoi donc ne pas séparer les prisonniers sur le seuil même du cachot, ou du moins au milieu du *Forum*, après la flagellation d'usage! Pourquoi cette marche et cette contre-marche? — D'abord, sera-t-il sans fondement de supposer que Néron ait voulu effrayer les chrétiens et ceux qui auraient voulu le devenir, en promenant par toute la grande Rome les deux chefs de la nouvelle religion, qu'il faisait conduire au supplice? De plus, serait-ce calomnier Néron de dire qu'en faisant crucifier au Vatican, où était le palais impérial, le vieillard que les fidèles regardaient justement comme leur patriarche, et qui les gouvernait depuis vingt-cinq ans, ce prince voulut, comme il l'avait déjà fait pour les chrétiens, se repaître des tourments de celui qui était à ses yeux l'ennemi capital de l'empire, et qui naguère avait allumé sa colère en occasionnant la mort de son demi-dieu favori, Simon le magicien (1).

Quoi qu'il en soit, les nombreux chrétiens qui suivaient les Apôtres furent témoins de leur séparation, et un vénérable monument indique le lieu même où elle s'accomplit. C'est une petite chapelle, située sur la gauche de la voie d'Ostie, à dix minutes environ de la porte Saint-Paul. Sur le frontispice on lit l'inscription suivante, écrite en vieux italien :

IN QVESTO LVOGO SI SEPARARONO S. PIETRO
ET S. PAVOLO ANDANDO AL MARTIRIO ET DISSE
PAVOLO A PIETRO.
LA PACE SIA CON TECO FVNDAMENTO
DE LA CHIESA ET PASTORE DI TVTTI
LI AGNELLI DI CHRISTO
ET PIETRO A PAVOLO
VA IN PACE PREDICATORE DE BVONI
ET GVIDA DE LA SALVTE DE GIVSTI (2).

Ces lignes précieuses rendent témoignage à deux faits parfaitement distincts : la séparation des deux Apôtres en cet endroit, lorsqu'ils allaient

(1) Baronius pense que saint Paul fut conduit au delà de la porte Trigemina, parce que c'était le quartier des pauvres, par conséquent de la plupart des chrétiens; et saint Pierre, sur le Vatican, au delà du Tibre, parce que c'était le quartier des Juifs. *An.* t. I, p. 477, n. 9. (2) Dionysius, *in Epist. ad Timotheum.*

au martyre; puis les adieux qu'ils se firent en se quittant, pour ne plus se retrouver que dans le ciel. Le premier est attesté par la tradition des siècles que perpétue la petite chapelle. Le second repose sur l'autorité de saint Denis qui a pris soin de nous conserver les adieux apostoliques, sinon quant aux mots, du moins quant au sens (1). Bien qu'il ne soit pas écrit dans l'inscription, il est un troisième fait rappelé par la *Chapelle de l'A-dieu*, auquel la tradition et l'histoire rendent également témoignage. Lorsque les deux vénérables vieillards (2) se furent embrassés pour la dernière fois, suivant l'usage des chrétiens, et que chacun eut pris le chemin de son martyre, Paul aperçut dans la foule une très-noble matrone, nommée Plautilla (3), baptisée par saint Pierre. L'Apôtre lui demanda son voile afin de s'envelopper la tête pendant l'exécution (4), en promettant qu'il lui serait bientôt rendu : elle le lui donna avec bonheur. Or, la chapelle indique encore le lieu où s'accomplit cet acte de courageuse charité (5).

A la vue de cette vénérable chapelle on tombe à genoux, on prie, on aime, on bénit, et l'on ne se relève que pour aller se prosterner de nouveau dans la basilique peu éloignée de Saint-Paul-*hors-des-murs*. Voici, en effet, un des plus augustes sanctuaires de la ville éternelle. Saint-Paul-*hors-des-murs*, une des cinq églises patriarcales, fut fondée par Constantin, à la prière de saint Sylvestre, sur la partie d'une catacombe appartenant à sainte Lucine, où le grand Apôtre avait été enseveli après son martyre. Un rescrit des empereurs Valentinien II, Théodose et Arcade, daté de l'an 386, et conservé dans les archives du Vatican, ordonne à Salluste, préfet de Rome, de rebâtir cette église sur un plan plus vaste et avec plus de magnificence. Tous les souverains Pontifes se sont fait un devoir de conserver et d'embellir ce vénérable monument du christianisme. La basilique était parvenue peut-être à son plus haut point de magnificence, lorsque, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823, un incendie violent, occasionné, dit-on, par l'imprudence d'un plombier, réduisit en cendres la plus grande partie de cet irréparable édifice. Sur-le-champ, Léon XII, de glorieuse mémoire, ordonna de le reconstruire : les travaux n'ont pas été interrompus, mais ils sont loin d'être achevés. Plusieurs princes sont venus en aide au Pontife. Les deux superbes monolithes qui décorent l'entrée de la grande nef ont été envoyés par le roi de Sardaigne, et Méhémet-Ali a fait don de quatre magnifiques colonnes en albâtre de cinquante pieds de hauteur.

(1) Voir, sur l'authenticité de cette lettre de saint Denis, Fogginio, *De Rom. divi Petri, etc.*, p. 25 et 26.

(2) Saint Paul avait soixante-huit ans (S. Chrys. *Orat. in Princip. Apostol.*), et saint Pierre était encore plus âgé.

(3) C'est la mère de sainte Flavie Domitille.

(4) Tel était l'usage chez les Romains. Josèphe et les Actes de saint Cyprien, etc., etc., en font foi. (5) Baron. *Ann.*, t. 1, p. 478, n. 10.

Telle est en quelques lignes l'histoire de cette basilique; l'inventaire de ses richesses demanderait un volume entier. Le peu que j'en vais dire suffira pour faire comprendre et la générosité vraiment royale, et la foi vive des siècles chrétiens, et la profonde vénération dont ils environnèrent constamment le grand Apôtre. Suivant sa coutume, Constantin enrichit la nouvelle église d'une prodigieuse quantité de vases, de flambeaux, de statues d'or et d'argent. Les impératrices rivalisèrent de générosité avec les princes leurs époux et leurs fils. Galla Placidia, fille de Théodose, épouse de Constant et mère de Valentinien, fit faire la superbe mosaïque du chœur qui existe encore. Aux maîtres du monde se joignirent les souverains Pontifes et les particuliers. Les peintures, les tabernacles en argent, les pavés en mosaïque, le *matroneum*, ou enceinte réservée pour les femmes, furent l'ouvrage des papes Symmaque, Grégoire II, Grégoire III, Adrien I, etc. Ce dernier restaura encore le portique élevé par la piété des fidèles, depuis les murs de la ville jusqu'à l'église, c'est-à-dire sur une longueur de trois milles. Bien qu'il n'existe plus depuis le dixième siècle, on peut, quand on a vu celui de Bologne, se former une idée de la magnificence de cet ouvrage, digne par son caractère grandiose de la piété romaine.

La célèbre porte de bronze, une des merveilles de Saint-Paul, fut faite à Constantinople en 1070, aux dépens du consul romain Pantaléon. On y voyait en relief les Prophètes, les Apôtres et les principaux traits de leur vie. Cette porte fondue par l'incendie n'existe plus qu'en morceaux. Heureusement que le fidèle burin de Nicolaï en a conservé l'image; l'archéologie chrétienne n'aura pas tout perdu. Cent trente-deux colonnes soutenaient la basilique et la divisaient en cinq nefs. Vingt-quatre étaient de marbre phrygien, d'un travail exquis, d'ordre corinthien et cannelées dans les deux tiers de leur hauteur. Leur origine les rendait plus précieuses encore; elles provenaient ou du mausolée d'Adrien ou de la basilique Émilienne au Forum. Les autels étaient ornés de trente colonnes en porphyre; les murs de la nef du milieu, couverts de peintures du neuvième siècle et tous les compartiments du pavé faits en marbres précieux. De tant de richesses, l'incendie n'a presque rien épargné : ce qu'il n'a pas détruit, il l'a plus ou moins endommagé.

Il faut excepter les objets suivants : les mosaïques de la façade, ouvrage de la fin du treizième siècle; le portique de l'église, orné de douze colonnes dont quatre en granit; la fameuse urne du troisième siècle, qui se trouve sous le portique. Elle est couverte de bas-reliefs d'un médiocre travail, représentant l'infidélité et le supplice de Marcia, l'apothéose d'un poëte tragique, et de petits génies montés sur des navires qui entrent dans le port, symbole de l'autre vie. Enfin, la grande mosaïque d'Honorius III continue de décorer l'abside du chœur. Au milieu du transept s'élève l'autel principal, où repose la moitié des corps de saint Pierre et de saint Paul. Une partie des chaînes du grand Apôtre se conserve dans

une chapelle voisine : j'en parlerai plus tard. Autour de leurs chefs sont rangés une foule de martyrs et de saints de toute condition; en sorte qu'à l'égal des autres basiliques de Rome, Saint-Paul-*hors-des-murs* est un ciel sur la terre. Vous avez, composant le cortége des deux Apôtres, saint Timothée, saint Mathias, saint Jacques le-Majeur, saint Jacques-le-Mineur, saint Barthélemi, saint Matthieu, saint Luc, leurs glorieux compagnons d'armes, dont les corps, en tout ou en partie, reposent dans l'auguste sanctuaire. Viennent ensuite les saints Pontifes Félix III, Sixte I, Alexandre, Fabien, Grégoire; les grands diacres Étienne, Laurent, Vincent; les martyrs Celse, Julien, Basilisse, Épaphras, Zénon, Victorin, Constance et Marcien; enfin les vierges dont le front est ceint d'une double couronne, Gaudence, Elvie, Diane, Satyre, Agnès, Justine, accompagnées d'un grand nombre d'autres.

Quand il a rendu l'hommage de sa foi, de sa gratitude et de sa confiance à cette auguste assemblée de frères, de sœurs, de protecteurs et de modèles, le voyageur chrétien va se prosterner dans le chapelle du Crucifix, devant le Christ tant de fois miraculeux qui parla à sainte Brigitte; puis il entre dans le cloître attenant à l'église. Là, il étudie avec amour les gracieuses colonnettes des portiques, merveilles de l'art au moyen âge; puis les nombreuses inscriptions anciennes incrustées dans les murs par les mains habiles des Bénédictins, à qui le pape Martin V confia la garde de la basilique.

Un mille plus loin, en suivant la route solitaire, tracée entre de nombreux accidents de terrains, on traverse sur un pont étroit les *eaux Salviennes*. La vue de ce ruisseau vous fait tressaillir, car elle rappelle vivement la mort du grand Apôtre. Bientôt vous êtes en face des églises des Saints-Vincent-et-Anastase et de Sainte-Marie-*Scala-Cœli*, qui, avec celle de Saint-Paul, forment un triangle allongé. Ici, le pèlerin catholique est tenté d'ôter sa chaussure, tant la terre qu'il va fouler est sainte. L'église des Saints-Vincent-et-Anastase a vu saint Bernard priant sur ses dalles, sacrifiant sur ses autels.

Vous demandez peut-être comment l'illustre abbé de Clairvaux se trouvait en ces lieux? Bâtie en 625 par Honorius Ier, restaurée en 772 par Adrien Ier, réédifiée par saint Léon et magnifiquement dotée par Charlemagne en 800, l'église de Saint-Anastase, avec le monastère voisin, fut cédée en 1140, par le pape Innocent II, aux religieux de Cîteaux. Le premier supérieur de la nouvelle colonie devint, quelques années plus tard, le pape Eugène III : à cette double circonstance est dû le voyage de saint Bernard. Le style romain domine dans l'église de Saint-Anastase, empreint d'un caractère de pureté et de vigueur fort remarquables; les douze Apôtres, fresques dégradées de Raphaël, ornent les pilastres, et de nombreuses reliques enrichissent les autels. L'Orient et l'Occident y sont représentés, le premier par saint Anastase, martyrisé en Perse, sous Chosroès; le second par saint Vincent, la gloire de l'Espagne : la plus

grande partie de leurs corps sacrés réunis en ce lieu, est là comme pour servir de témoignage à l'unité et à la catholicité de la foi.

Voici, à quelques pas de distance, de nouveaux témoins, non moins illustres, mais bien autrement nombreux : nous sommes à l'église de Sainte-Marie-*Scala-Cœli*. Sous vos pieds reposent dix mille deux cent trois martyrs, dont le sang abreuva la terre que vous foulez. Ici est la catacombe de Saint-Zénon, sur la porte de laquelle on lit :

HIC REQUIESCUNT CORPORA
S. MARTYRIS ZENONIS TRIBUNI
ET SOCIORUM MILITUM
DECEM MILLIUM
DUCENTORUM TRIUM.

D'où vient cette armée de martyrs? qui a fait un pareil carnage des chrétiens? C'est le même empereur, répond l'histoire, qui fit exterminer dans les gorges d'Agaune la valeureuse légion Thébaine. Dioclétien et Maximien, voulant surpasser leurs prédécesseurs, firent élever, sur les crêtes de l'Esquilin, les thermes somptueux qui portent encore leurs noms. Quarante mille soldats chrétiens, condamnés aux mines, furent employés à ce travail qui dura sept ans. Pour les récompenser, les magnanimes empereurs firent égorger ces généreux athlètes, ou sur le lieu même qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs, ou sur *le coteau du Concombre*, ou enfi aux *eaux Salviennes*. Le neuvième jour de juillet de l'an 298, on vit descendre des hauteurs de l'Esquilin dix mille soldats désarmés, exténués de fatigue et déjà brisés de coups comme de vils esclaves ; à leur tête marchaient Zénon, leur tribun, et les autres officiers : ils franchirent la porte Trigemina, suivirent pendant quelque temps la voie d'Ostie, puis tournant un peu à gauche, ils entrèrent dans le fond d'une vallée solitaire, et, parvenus à l'endroit appelé *Gutta jugiter manans*, ils furent tous égorgés le même jour, puis enterrés par les chrétiens, leurs frères (1).

On se sent tellement absorbé par ce grand souvenir, que c'est à peine s'il reste assez d'attention pour examiner l'église. Réédifiée au XVIe siècle par les cardinaux Pierre Aldobrandini et Alexandre Farnèse, elle est de forme octogone, et possède, à la voûte du chœur, la première mosaïque moderne où le bon goût s'allie aux richesses du dessin et du coloris. Un jour, pendant que saint Bernard disait ici la messe pour les morts, on vit une échelle miraculeuse qui touchait de la terre au ciel et un grand

(1) Repertus est omnium numerus decem millium ducentorum trium, qui omnes cum Zenone tribuno, qui inter eos dignitate excellere videbatur, extra urbem porta Trigemina ducti sunt; et in concavo vallis, in loco dicto *Gutta jugiter manans,* ad aquas Salvias, ad unum omnes necati sunt septimo idus Julii, quo celebri memoria annuatim eorumdem triumphi dies natalis recolitur. — Baron. *An.*, t. II, p. 306, n. 17.

nombre d'anges qui en montaient les degrés : de là le nom de *Scala-Cœli*, que cette église plusieurs fois rebâtie a toujours conservé.

En sortant, le premier objet qui frappa nos regards fut le frontispice élancé de Saint-Paul-*Trois-Fontaines*, sur lequel brillaient, aux rayons du soleil, ces mots écrits en grandes lettres d'or :

S. PAULI APOSTOLI MARTYRII LOCUS
UBI TRES FONTES MIRABILITER ERUPERUNT.

« Lieu du martyre de l'apôtre saint Paul, où jaillirent miraculeusement trois fontaines. »

C'est en tremblant qu'on approche de ce vénérable sanctuaire; le saisissement augmente lorsqu'on y pénètre, et surtout lorsque les regards contemplent les objets qu'il renferme. A l'angle de l'église, derrière une forte grille en fer, voici la colonne où Paul était lié quand la hache du licteur lui trancha la tête. Cette colonne, ou plutôt ce tronçon de colonne, est de marbre blanc et peut avoir cinq pieds de hauteur sur quatre de circonférence. L'autel du saint, éloigné de quelques pas, est orné de colonnes de porphyre noir, uniques en grandeur et en beauté. En venant au lieu du supplice, Paul avait opéré plusieurs miracles, entre autres la conversion de trois soldats qui faisaient partie de l'escorte, Longinus, Austus et Megistus, martyrisés trois jours après : ce n'était là que le prélude de miracles plus grands encore.

Comme le flambeau près de s'éteindre jette une flamme plus vive, ainsi Paul, l'infatigable prédicateur des Grecs et des barbares, expirant sous les yeux de Rome, rendez-vous de l'univers, allait devenir plus brillant et plus miraculeux dans sa mort que dans sa vie. Tel fut Dieu au sommet du Calvaire; tel devait être son héroïque Apôtre. La raison le conçoit. Avant de quitter le monde, devenu son disciple, Paul lui devait un miracle immense, éternel, qui résumât, en les confirmant, tous les prodiges de sa vie, et qui, perpétuellement visible aux yeux des générations, les affermît dans la doctrine de leur Maître jusqu'au jour de l'éternité. L'histoire interrogée répond qu'en effet la Providence a déployé, dans la mort de Paul, toute la magnificence de cette grande loi.

Sa tête tombe; et deux miracles paraissent. Au lieu de sang, c'est du lait qui jaillit : la colonne, la terre, le bras, la chlamyde du licteur en sont inondés (1). La tête fait trois bonds; et des trois points du sol qu'elle a

(1) Res quidem adeo insignis non tantum ex dictis actis (apostolorum Petr. et Paul.), sed et aliis compluribus habetur testibus confirmata. Nam et S. Ambrosius, *Serm.* 68, de re tam celebri et clara nec dubitatione aliqua obscurata his verbis meminit : « De Pauli verò cervice, cum eam persecutor gladio percussisset, dicitur fluxisse lactis magis unda quam sanguinis et mirum in modum sanctum apostolum Baptismi gratia in ipsa cæde exstitisse splendidum potius quam cruentum. Quæ quidem res in sancto Paulo stupenda non est. Quid enim mirum si abundat lacte nutritor Ecclesiæ?... hæc est

touchés sortent trois fontaines qui coulent encore. Elles sont renfermées dans l'église, laissant entre elles quatre pieds environ d'intervalle, et conservant chacune leur température différente (1).

Ce qu'on éprouve à la vue de ces eaux miraculeuses, ce qu'on éprouve en les approchant de ses lèvres, ce qu'on éprouve, ce qu'on demande, ce qu'on désire après en avoir bu, il n'est pas un chrétien qui ne l'imagine; mais celui-là seul peut le savoir qui a joui de ce bonheur. Après l'exécution, Plautille enveloppa dans son voile la tête de l'Apôtre, qu'elle vint déposer dans la catacombe de Lucine sur la voie d'Ostie. Par les soins de Lucine, cette autre matrone également digne de nos temps héroïques, le reste du corps fut transporté dans le même cimetière (2). Pendant que cela se passait, le prêtre Marcel donnait, à l'autre extrémité de Rome, une royale sépulture à Pierre qui venait d'expirer sur les hauteurs du Vatican.

C'était assez de jouissances pour un jour; d'ailleurs, nous aurions cru profaner un pareil spectacle si nous ne fussions restés sous les impressions qu'il produit : nous rentrâmes à Rome en suivant de nouveau la voie qui avait conduit Paul au triomphe.

20 MARS.

Dimanche des Rameaux; Anecdote. — Arc de Drusus. — Voies romaines. — Voie Appienne. — Basilique de Saint Sébastien. — Souvenirs. — Inscription. — Villa de Maxence. — Temple et Cirque de Romulus. — Tombeau de Cæcilia Metella. — Église du *Domine, quo vadis?* — Paroles de saint Ambroise et de Suarez.

Si dans la langue catholique, la semaine que nous commençons s'appelle justement la *Grande Semaine*, *la Semaine Sainte*, à Rome, elle semble mériter un autre nom, car nulle part dans l'univers elle n'est aussi grande, aussi sainte. Elles sont grandes, sans doute, elles sont saintes

plano promissionis illa terra, quam Deus patribus nostris promisit, dicendo : Dabo vobis terram fluentem lac et mel. Non enim de hac terra locutus est, quæ dimanantibus aquis cœnum involvit et utrumque permiscet; sed de illa tum Pauli, tum similium Pauli, quæ jugiter purum suaveque distillat. Quæ enim Pauli epistola melle dulcior, et lacte candidior? quæ epistolæ tanquam ubera ecclesiarum populos enutriunt ad salutem. De cervice ergo Apostoli pro sanguine lac manavit. » Sed et S. Joannes Chrysostomus, ejusdem veritatis gravissimus assertor, sic ait : (Orat. in Princ. Apost.)... « Qualis locus tuum, Paule, sanguinem excepit, qui lacteus apparuit in ejus veste qui te percussit? Qui quidem sanguis barbaricum illius animum reddens melle dulciorem, ut ipse una cum sociis ad fidem traduceretur, ita affecit. » Voyez Baron. *Ann.*, t. 1, p. 478, n. 12.

(1) Baron. *Ann.*, t. 1, p. 478, n. 13.

(2) *Id. id. id.* — On sait toutes les instances que fit, quatre siècles plus tard, l'impératrice Constantine pour obtenir de saint Grégoire le Grand ce voile précieux; on connaît aussi les lettres par lesquelles le pontife s'excuse de ne le pouvoir donner, attendu qu'il est toujours dans la tombe de Paul qu'on ne doit pas ouvrir. *Epist.* lib. III, ep. 3.

les cérémonies qui durant ces jours mémorables s'accomplissent à Jérusalem sur le lieu même des événements; mais Jérusalem est l'esclave des Turcs. Dans son état de pauvreté et de désolation, quelle pompe peut-elle donner à ses augustes mystères? D'ailleurs, Jérusalem n'a plus ni les flots innombrables de pèlerins venus des quatre coins du monde, et dont la présence anime en les grandissant les fêtes de la religion; ni le Pontife suprême qui, du haut de son trône immortel, bénit ses enfants après s'être prosterné à leurs pieds; ni la lance, ni la couronne, ni les clous, ni la colonne, ni la croix de l'Homme-Dieu, signes puissants qui remuent jusqu'à la dernière fibre du cœur; ni tout ce magique ensemble de monuments et de souvenirs qui rappelant de leurs tombeaux les siècles païens et les siècles chrétiens, les fait assister avec vous au drame du Calvaire, en même temps qu'il s'empare de toutes les facultés de l'âme, et tour à tour les élève jusqu'à la bonté d'un Dieu mourant, ou les abaisse jusqu'à la scélératesse du Juif déicide.

Aussi, tous les voyageurs, je crois, s'accordent à dire que le bonheur de voir les cérémonies de la Semaine Sainte, à Rome, suffit pour faire entreprendre le voyage d'Italie. Inutile dès lors d'ajouter que nous saluâmes avec une joie toute particulière le soleil qui allait en éclairer le premier jour. A neuf heures nous étions au Vatican, pour assister à la bénédiction des rameaux. Naguère encore la cérémonie avait lieu à la chapelle Sixtine; mais sur les instantes prières des nombreux étrangers qui désiraient en être témoins, Grégoire XVI a décidé que désormais elle se ferait à Saint-Pierre. D'abord la vue de ces palmes artistement travaillées rappelle un intéressant souvenir.

Sixte V avait résolu de faire élever sur la place de Saint-Pierre l'obélisque de granit rouge, à moitié enfoui sous les décombres du Cirque de Néron. L'opération fut confiée à l'architecte Dominique Fontana. Celui-ci avait disposé des cordes qui devaient insensiblement ébranler le monolithe, le soulever et le diriger sans accident pour les ouvriers, vers le point qu'il devait occuper. Le 10 septembre 1586 est choisi pour l'érection. L'architecte demandait un grand silence, afin que l'on pût entendre ses ordres. Sixte V fait publier un édit par lequel il annonce que le premier spectateur, de quelque rang, de quelque condition qu'il soit, qui *proférera un cri*, ou troublera l'opération, sera sur-le-champ *puni de mort*. Personne n'est admis sur la place sans connaître la rigueur de l'ordonnance. Il est bien convenu avec tous les assistants qu'on n'entendrait que le son de la trompette pour régler les mouvements et le son des cymbales pour marquer les repos; la voix seule du directeur des travaux pouvait interrompre le silence universel. Une telle contrainte ne coûte pas d'efforts à ce peuple si enthousiaste des arts, et qui, en beaucoup de circonstances, sait avoir quelque chose de la grandeur et de la dignité de l'ancien peuple romain. Sixte V s'avance bientôt lui-même suivi de sa cour, et s'assied sur une estrade.

Les cordes mises en mouvement soulèvent l'obélisque, et portent cette masse d'un poids immense près de la place disposée pour la recevoir. Le pape encourage les ouvriers par des signes de tête et par des regards étincelants de joie : encore un instant et le but est atteint. Fontana parle seul, il commande une dernière manœuvre. Tout à coup un capitaine de bâtiment génois, nommé Bresca, natif de San Remo, dans la rivière de Gênes, crie du milieu de la foule, et d'une voix retentissante : *Aqua alle funi*, « de l'eau aux cordes, » et aussitôt il va se livrer aux gardes qui entourent l'instrument du supplice, dressé à un angle de la place. Fontana regarde avec attention les cordes, il voit qu'effectivement elles vont prendre feu, se rompre, laisser tomber l'obélisque, et écraser les ouvriers : il ordonne qu'on mouille les cordes rapidement. Bresca savait que les câbles, placés verticalement, se resserrent lorsqu'on les mouille, et naturellement élèvent le poids qui y est suspendu. Il en arriva ainsi, et l'opération s'acheva au milieu des applaudissements universels.

Le Pape tend les bras à Fontana ; celui-ci court à l'homme qui avait crié *Aqua alle funi*, l'embrasse, le conduit au Pape, à qui il demande sa grâce. « Il ne s'agit pas de grâce, repartit Sixte V, il s'agit de récompense ; qu'il désigne lui-même la récompense qu'il veut ! » Bresca, qui savait que dans les jardins de sa ville natale on cultivait des palmiers, et que l'on venait y acheter des rameaux pour le jour des Palmes, demanda, pour lui et ses descendants, le privilége de vendre au palais apostolique les palmes nécessaires pour la fête des Rameaux. Un diplôme qui accordait ce privilége fut délivré le lendemain ; de plus, le chef de la famille fut déclaré capitaine honoraire du premier régiment, avec droit d'arborer le pavillon pontifical à bord de son navire. La famille Bresca, illustrée par son aïeul, est encore chargée aujourd'hui de fournir les palmes des Rameaux. Chaque année elle envoie un bâtiment qui les apporte à Rome, où elles sont distribuées avec les cérémonies d'usage (1).

Le Saint-Père descendit de ses appartements dans la basilique, et se rendit à la chapelle de la Pitié où l'attendait le Sacré Collége. Après s'être revêtu de ses habits sacrés, il monta sur la *sedia gestatoria*, et s'avança vers la confession de Saint-Pierre, précédé, comme le jour de Noël, par les prélats et les cardinaux, et accompagné de l'état-major de la garde noble. Autour du Saint-Père, les gardes suisses en grand costume portaient les épées flamboyantes des cantons catholiques : noble usage qui semble dire que les fils de Guillaume Tell ont toujours dans les veines du sang à verser pour défendre l'immortel gardien de la liberté du monde. Après une courte prière devant la confession, le souverain Pontife s'assit sur son trône et reçut l'obédience des cardinaux, revêtus de la *cappa violetta*. Des faisceaux de palmes s'élevaient à droite et à gauche du trône,

(1) Voyez *Vie de Pie VII*, par M. Artaud, etc.

laissant apercevoir sept rameaux fort distingués par l'élégance de leurs ornements : ouvrage des religieuses Camaldules, ces sept palmes étaient destinées à orner l'autel et la croix papale. La bénédiction finie, le Pape se rassit et la distribution commença. Debout auprès du trône, le cardinal doyen présente une à une les palmes au Saint-Père qui les donne successivement aux cardinaux, aux patriarches, archevêques, évêques, généraux d'ordres, etc., et aux étrangers admis par billets du majordome. Cette insigne faveur nous avait été accordée ; et si le temps efface les impressions, du moins la palme des Rameaux et le cierge de la Chandeleur, reçus de la main du Vicaire de Jésus-Christ, nous resteront comme de précieux souvenirs de ces moments solennels.

Pendant que les yeux sont fixés sur la majestueuse cérémonie, l'âme est tout entière aux souvenirs qu'elle retrace; pour les rendre plus vifs, deux hautes-contre chantent l'antienne *Pueri Hebræorum*, et vous croyez entendre les naïves acclamations des enfants de Jérusalem accourus avec la foule au-devant du divin Triomphateur. Vous assistez vous-même au triomphe : la procession commence, et le Vicaire de l'Homme-Dieu, porté sur son trône, descend la basilique. Et le *Gloria laus*, et les autres chants catholiques mêlés aux plus expressives cérémonies retracent tout à la fois l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem et l'entrée du genre humain dans le ciel, dont la porte fermée s'ouvre par la croix.

La procession revenue dans le chœur, le Saint-Père monte au trône ; les cardinaux quittent les ornements de leur ordre, reprennent leurs habits de chœur et leur *cappa violetta :* tout se prépare pour la messe célébrée par un cardinal-prêtre. Le moment solennel de la Passion est arrivé ; et voici que trois prêtres chargés de redire les douleurs de la grande Victime paraissent au milieu du chœur, portant l'aube et l'étole diaconale : après avoir baisé les pieds du Saint-Père ils commencent le lugubre drame. Le prêtre qui chante le récit est un ténor à la voix mâle et forte; le second, appelé *ancilla*, est un *contralto* qui redit sur un ton pénétrant les paroles des témoins, des juges et des bourreaux ; les paroles du Sauveur sortent d'une basse profonde et solennelle.

Ce chant au-dessus de tout éloge est à peu près le même dans toutes les églises catholiques. Mais il est deux choses qui, au Vatican, rendent cette récitation dramatique, belle ou plutôt magnifique : c'est la justesse des voix et surtout le chœur. Toutes les fois que dans l'histoire de la Passion, la foule des Juifs, ou même plusieurs personnages doivent parler ensemble, le chœur éclate en une harmonie simple mais large, et pour ainsi dire compacte, et qui rend les paroles avec une vérité saisissante. Ainsi, quand les Juifs s'écrient : « Crucifiez-le, » ou bien : « Barabbas; » le chant, comme les paroles, est concis et d'une énergie terrible ; il n'a qu'une note pour chaque syllabe, et dans les trois notes du dernier mot, un changement subit de ton produit un effet dramatique. Ces morceaux d'ensemble furent composés, en 1585, par Thomas-Louis de Victoria, natif

d'Avila, et contemporain de l'immortel Palestrina, qui n'y trouva rien à corriger ou à changer.

A l'Offertoire on chante pour motet une partie du *Stabat* de Palestrina, chef-d'œuvre de pathétique et d'harmonie : on ne l'entend que ce jour-là. Après la messe le Saint-Père debout sur son trône bénit l'assistance; puis le cardinal célébrant proclame l'indulgence de trente ans, accordée par le souverain Pontife aux fidèles présents à l'office. Le cortége se remet en marche, et le souverain Pontife rentre dans ses appartements.

Il avait été facile de nous convaincre qu'à Rome comme ailleurs la bénédiction des rameaux est une des cérémonies les plus populaires du catholicisme. De nos jours encore, on voit en France, et même à Paris, la foule empressée de recevoir la palme bénite; la marchande de la rue l'étale sur sa boutique, et le cocher de fiacre l'arbore à son chapeau, tandis que l'enfant porte joyeusement à sa main le buis merveilleux, chargé ce jour-là de pommes et de bonbons : à cela se borne malheureusement la piété du grand nombre. Les populations d'Italie, chez qui le sens chrétien est moins affaibli, conservent avec un soin religieux les rameaux qui leur sont distribués dans les diverses églises; elles les placent dans les lieux les plus apparents de leur maison : ils sont pour elles non-seulement un pieux symbole de la Passion du Sauveur, mais encore un souvenir de l'obligation qui leur est imposée d'appeler chaque jour les bénédictions du ciel et de se sanctifier, comme ont été sanctifiées ces branches de palmier par les prières de l'Église.

Pendant que le cardinal grand pénitencier se rendait à Saint-Jean-de-Latran pour y exercer les fonctions de sa dignité, nous étions en marche vers la basilique de Saint-Sébastien. Avant d'arriver à la porte *Appienne*, on passe sous l'arc de Drusus. Je ne dirai autre chose de ce monument, sinon qu'il fut élevé par le sénat en l'honneur de Néron Claudius, qui reçut en outre le titre de Germanique, conservé depuis dans sa famille. Cet arc, gravement endommagé, se compose de gros quartiers de travertin et de deux colonnes de marbre africain d'ordre composite. Sur le couronnement est un reste de l'aqueduc de l'eau *Algentiana*, que Caracalla fit conduire du Mont-Algidus à ses thermes Antonins. Ici commence la célèbre voie Appienne.

Sa solidité, sa largeur, son étendue, le nombre et la magnificence des mausolées dont elle était bordée à droite et à gauche, lui avaient mérité le nom glorieux de reine des routes, *Regina viarum* (1). En voyant ses larges dalles que foulèrent successivement tous les grands personnages de Rome païenne, le pèlerin catholique n'oublie pas qu'elles furent aussi foulées par les pieds des Apôtres et rougies du sang d'innombrables martyrs (2); puis il

(1) Appia longarum teritur Regia viarum. *Mart.* IX, 104.

(2) A chaque page de l'histoire et des martyrologes, vous rencontrez une phrase qui commence par ces mots : *Romæ, via Appia,* et qui finit par un martyre.

se demande pour quelle raison et par quel secret merveilleux les Romains donnaient à leurs ouvrages en général, et à leurs routes en particulier, cette solidité qui brave les siècles? Peuple guerrier, les fils de Romulus durent attacher une haute importance à la construction des routes nécessaires à la circulation continuelle de leurs armées; de là les voies publiques auxquelles sont resté, comme souvenir de leur origine, les noms de *militaires*, *prétoriennes* ou *consulaires*. Telle est la réponse de l'histoire. Sans la nier, la foi en ajoute une autre. Destiné à faciliter la propagation de l'Évangile qui allait apporter au monde l'unité morale, l'empire romain devait établir l'unité matérielle de tous les peuples sous un sceptre commun. Cette mission réclamait, entre autres choses, de grandes, d'innombrables voies de communication. Rome était chargée de les ouvrir; et le spectacle que nous avions sous les yeux nous montrait encore, après plus de deux mille ans, et la justesse de cette réponse et l'énergique intelligence avec laquelle Rome sut accomplir une tâche qu'elle ne comprenait pas. « Les voies publiques, dit un historien témoin de leur magnificence, tiennent le premier rang parmi les monuments de la ville éternelle (1). » On peut encore en juger par le détail de leur construction.

Pour établir une route, on commençait par creuser le terrain à une certaine profondeur; puis on le nivelait en remplaçant avec un sable fin et solide les parties de terre qui offraient peu de consistance. La *forme* ainsi creusée, on en réglait les pentes, et, dans le cas de remblai, le terrain était battu avec de lourds pilons ou foulé avec de gros cylindres de fer qu'on roulait dessus. Venaient ensuite trois ou quatre couches de maçonnerie qui formaient une masse de trois pieds d'épaisseur.

La première appelée *statumen*, ou fondation, se composait d'une couche de mortier de chaux d'un pouce environ, sur lequel plusieurs rangs de pierres plates de dix pouces d'épaisseur étaient scellées et jointes entre elles par un ciment très-dur.

La seconde, *rudus*, consistait en un lit de mortier, mélangé de cailloux de la grosseur d'un œuf et de fragments de briques. On battait fortement ce corroi avec des pilons ferrés, et quand il était bien foulé, réduit à dix pouces d'épaisseur, on établissait dessus le noyau, *nucleus*.

La troisième, *nucleus*, était un mélange de chaux, de craie et de terre franche battus ensemble. Son épaisseur variait de cinq pouces à un pied.

Enfin la quatrième, *summum dorsum*, le dos de la chaussée, ou *summa*

(1) Ego sane in tribus magnificentissimis operibus Romæ, et è quibus maxime apparent illius imperii opes, pene aquæductus, viarum munitiones, cloacarum structuræ, neque id solum ad utilitatem ejusmodi operum respiciens, sed etiam ad impendii sumptuumque modum. *Dyon. Hal.* lib. III.

crusta, la croûte supérieure, était formée de grandes pierres plates, taillées en polygones irréguliers, ou coupées à angles droits. Ces dalles, dont les plus grandes ont jusqu'à trois ou quatre pieds de diamètre, étaient un peu relevées vers leur centre et jointes ensemble avec une telle précision. qu'aucun corps étranger ne pouvait y pénétrer. Ainsi étaient dallées toutes les voies consulaires, jusqu'à cinquante lieues de Rome. Au delà de ce terme, ou dans les provinces, la *summa crusta* était composée d'une couche de cailloux fortement cimentée et épaisse de six pouces : c'était le macadam perfectionné.

Les voies étaient bordées à droite et à gauche de deux petits murs. *margines*, ou parapets en grosses pierres de taille, servant tout à la fois de contrefort et de passage pour les piétons. Ces bordures avaient quinze pouces de haut sur vingt et un de large. De douze pas en douze pas, s'élevaient des pierres un peu plus hautes avec quelques degrés pour aider les voyageurs à monter en char ou à cheval. Enfin paraissaient les *milliaires*, grosses bornes de pierre ou de marbre cylindriques ou carrées, hautes d'environ huit pieds, et indiquant les distances de Rome, de mille pas en mille pas, jusqu'à quinze lieues de la ville (1).

La largeur ordinaire de la voie Appienne est de vingt-six pieds. Au milieu des marais Pontins elle en a jusqu'à trente-six, afin de diminuer les dangers de ce passage ; et au delà de Fondi, elle revient à vingt-six pieds. Une fois sortie des gorges d'Itri, elle continuait sur la même largeur avec la même magnificence d'ornements et de construction jusqu'à Brindes, port jadis célèbre, où allaient s'embarquer la plupart des grands personnages qui partaient pour l'Orient. Sur leurs pas nous avions franchi l'*Almon*, petite rivière dans laquelle les prêtres de Cybèle lavaient chaque année la statue de la déesse et les objets servant à son culte : ils en avaient besoin ! La petite église du *Domine, quo vadis*? s'était présentée sur notre gauche, sans avoir pu nous retenir : Saint-Sébastien devait avoir notre première visite.

Bâtie sur les célèbres catacombes de Saint-Callixte, on croit cette basilique d'origine constantinienne. Restaurée en 367 par saint Damase, elle fut dédiée par Innocent Ier à saint Sébastien que le pape Caius nomma le *Défenseur de l'Église*. Elle fut réédifiée en 1611, par le cardinal Scipion Borghèse, dans le style de l'époque. La façade est ornée d'un portique soutenu par six colonnes de granit ; la nef est large, élevée, et se termine par un autel orné de quatre colonnes de vert antique. Ce que nous remarquâmes le plus est un tabernacle de marbre blanc représentant l'Enfant Jésus debout sur une colonne et entouré de deux saintes femmes. Le symbolisme chrétien pouvait-il exprimer plus vivement l'adorable mystère de l'Eucharistie? La partie la plus vénérable de cette église est la

(1) Tit. Liv. IX, 45 ; XLI, 22. Cicer. *de Legib.* III, 3. Bergier, *Grands chemins de l'Empire*, t. II, 16, et IV, 40, etc.

Platonia ou *locus ad catatumbas*, ou espèce de souterrain passablement éclairé, où se trouve un puits célèbre dans l'histoire. Jaloux de posséder les corps de saint Pierre et de saint Paul, qu'ils prétendaient leur appartenir en qualité de compatriotes, les fidèles d'Orient avaient formé le projet de les enlever. Déjà ils étaient en possession de ce double trésor, lorsqu'un ouragan épouvantable les obligea de lâcher prise; ils n'eurent que le temps de cacher les riches dépouilles dans ce puits où elles restèrent longtemps (1). Près de l'autel qui cache l'orifice du puits, on voyait jadis la chaire pontificale, rougie du sang du pape saint Étienne, égorgé dans ce lieu pendant la célébration des augustes mystères. Cette chaire est aujourd'hui à Pise, dans l'église des chevaliers qui portent le nom du Pontife martyr.

La chapelle qui se présente sur la droite en entrant dans la basilique, est un vrai trésor de reliques insignes. Je nommerai seulement les têtes des papes et martyrs saint Callixte et saint Étienne; le fer d'une flèche qui perça saint Sébastien; un antique calice de plomb, contenant des cendres et des ossements du pape saint Fabien; et la pierre qui porte l'empreinte des pas de Notre-Seigneur, lorsqu'il apparut à saint Pierre sortant de Rome pour éviter la mort. Elle y a été transportée de la petite église du *Domine, quo vadis?* appelée aussi Sainte-Marie-*ad-Passus*, ou *delle Piante*. Dans la chapelle *Albani*, dédiée à saint Fabien, on vénère la tête du glorieux Pontife. A gauche de la nef, en entrant, est la magnifique chapelle de Saint-Sébastien, dont l'autel renferme le corps de l'illustre martyr. La belle statue du saint, en marbre blanc, est due au ciseau de Giorgetti.

Mais ce qui, dans la basilique tant de fois vénérable, domine tous les souvenirs du voyageur et absorbe son âme tout entière, c'est la pensée de la célèbre catacombe creusée sous ses pieds. Je n'en dirai rien aujourd'hui, afin de ne pas anticiper sur notre voyage dans la Rome souterraine. Qu'il suffise de rapporter l'inscription gravée près de la porte supérieure des immenses galeries : elle dit au chrétien que 174 mille martyrs et quarante-six papes reposent dans ces lieux, après avoir remporté la palme de la victoire et lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau pendant la grande tribulation (2). Lue à la lumière vacillante d'une torche résineuse, au moment de descendre dans la vaste nécropole, cette inscription produit un saisissement qu'il est, je crois, également impossible d'éviter

(1) Baron. *Ann.*, t. I, p. 481, n. 21. — Je parlerai de ce lieu et de ce fait dans l'*Histoire des Catacombes*.

(1) Hoc est cæmeterium B. Callisti Papæ et martyris inclyti. Quicumque illud contritus et confessus ingressus fuerit, plenam remissionem omnium peccatorum suorum obtinebit per merita gloriosa centum septuaginta quatuor millium SS. martyrum una cum quadraginta sex summis Pontificibus quorum ibi corpora in pace sepulta sunt, Qui omnes ex magna tribulatione venerunt, ut hæredes fierent in domo Domini, et mortis supplicium pro Christi nomine pertulerunt.

et de rendre. Faut-il s'étonner que l'église de Saint-Sébastien soit une des plus riches en indulgences et qu'elle compte parmi les sept basiliques de Rome, dont la visite est récompensée par d'immenses faveurs spirituelles?

Un peu au delà de Saint-Sébastien, on voit dans les vignes qui bordent la gauche de la voie Appienne, les ruines éparses de la somptueuse villa du tyran Maxence. A cette villa appartiennent le temple et le cirque de Romulus. Excepté un vaste souterrain soutenu par un pilier octogone, avec des niches pour les urnes sépulcrales, le premier de ces édifices n'offre plus qu'un amas de débris plus ou moins informes : temple et tombeaux des dieux de fabrique humaine, il a péri comme ses divinités tutélaires. D'accord avec l'histoire, la tradition nous apprend qu'il fut dédié l'an 311, par Maxence, à son fils Romulus : il en est de même du cirque voisin. Le décrire serait répéter ce que nous avons dit en parlant du *Circus Maximus;* néanmoins il faut le visiter. Les *carceres,* l'épine, le *pulvinarium* y sont à découvert et dans un état de conservation qui met sous les yeux la forme et les proportions des cirques anciens.

Rentrés sur la voie Appienne, nous fûmes, en quelques instants, au pied d'un monument dont la masse imposante domine toute la campagne romaine, il s'agit du *Capo di Bove* ou tombeau de Cæcilia Metella. Ce gigantesque mausolée semble ne rester debout parmi tant de ruines, que pour porter *jusqu'au ciel l'éternel témoignage de notre néant,* et annoncer à l'étranger qui vient voir la cité des Césars, que pour retrouver l'antique maîtresse du monde, il faut désormais la chercher parmi les ruines et les tombeaux. Qui était Cæcilia Metella? Fille de Quintus Metellus, et femme de Crassus, voilà tout ce que nous en savons; encore n'est-ce pas l'histoire qui nous l'apprend. A défaut de gloire personnelle, cette femme voulut, comme Caius Cestius et comme tant d'autres, se faire une place dans la mémoire des siècles par la magnificence de sa tombe. Elle a réussi : son mausolée est un des plus beaux et des mieux conservés de l'ancienne Rome. Qu'on se figure une tour ronde, de quatre-vingt-neuf pieds et demi de diamètre sur une hauteur proportionnée, posant sur un soubassement quadrangulaire et toute formée d'énormes blocs de travertin, avec une corniche saillante et une frise ornée de têtes de loups et de guirlandes de cyprès d'une bonne exécution. A l'intérieur est la chambre sépulcrale, aujourd'hui comblée, où fut trouvé le magnifique sarcophage qu'on admire sous le portique du palais Farnèse. Sur le côté qui regarde la voie Appienne, on lit l'inscription suivante, qui contient, comme nous l'avons remarqué, toute l'histoire de l'héroïne :

CÆCILIÆ
Q. CRETICI F.
METELLÆ. CRASSI.

Au-dessus de l'inscription est un bas-relief en marbre, représentant

une Victoire qui écrit sur un bouclier les grandes actions de Crassus et de Métellus. Bien qu'il soit de la fin de la République, le mausolée de Cæcilia offre du marbre dans quelques-unes de ses parties : cette circonstance peut servir à l'histoire de l'art chez les Romains.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le joli petit temple dédié au *Dieu du Retour* (1), nous arrivâmes, en reprenant la voie Appienne, à l'église du *Domine, qao vadis?* Fondée aux premiers jours du christianisme, cette petite église, tour à tour restaurée et rebâtie, constate un fait que le pèlerin catholique recueille avec amour. Saint Pierre était depuis plusieurs mois enfermé dans la prison Mamertine, condamné à mort et n'attendant pour être martyrisé que l'ordre de Néron. Les chrétiens éperdus, tremblant de perdre leur guide et leur père, résolurent à tout prix de le sauver. Soit qu'ils fussent secondés par Procès et Martinien, devenus les disciples de l'Apôtre dont ils étaient les geôliers, soit qu'ils eussent recours à d'autres moyens dont le secret nous échappe, toujours est-il qu'ils parvinrent à tirer saint Pierre de son ténébreux cachot. Déjà les remparts de la ville étaient franchis ; et le prisonnier, que dis-je? le vainqueur de Néron et de Jupiter, marchait, pour s'éloigner de Rome, sur cette même voie Appienne qu'il avait suivie, pour y entrer, vingt-cinq années auparavant.

Ce n'est pas que Pierre voulût éviter la mort; il savait que le sang des martyrs est le fondement de l'Église et une semence de chrétiens ; il savait de plus que la croix lui était réservée : mais ignorant si l'heure était venue, il avait cédé aux larmes des néophytes. Arrivé sur le lieu où nous sommes, il aperçoit son divin Maître venant à sa rencontre, chargé de sā croix. Pierre l'a reconnu, et il s'écrie : *Domine, quo vadis?* « Seigneur, où allez-vous? » — *Venio iterum crucifigi :* « Je viens pour être crucifié de nouveau. » Pierre comprit; et rentrant à Rome, il attendit la croix sur laquelle le Rédempteur du monde devait mourir, non plus en personne comme à Jérusalem, mais dans la personne de son vicaire (2).

(1) Pline rapporte que les Romains consacrèrent un temple à cette divinité, en mémoire de la retraite d'Annibal; mais la place qu'il lui assigne ne peut convenir à l'édifice dont je viens de parler. Comme tant d'autres ruines, celle-ci est donc incertaine.

(2) Outre la tradition constante des fidèles de Rome, nous avons, sur ce fait, des témoignages écrits, entre autres, celui de saint Ambroise; dans un discours contre Auxence, le grand Docteur s'exprime ainsi : « Idem Petrus postea, victo Simone, cum præcepta Dei populo seminaret et doceret castimoniam, excitavit animos gentilium. Quibus cum quærentibus, christianæ animæ deprecatæ sunt ut paulisper cederet, et quamvis esset cupidus passionis, tamen contemplatione populi precantis inflexus est : rogabatur enim ut ad instituendum et confirmandum populum se reservaret. Quid multa? Nocte muro egredi cœpit; et videns sibi in porta Christum occurrere, urbemque ingredi, ait : Domine, quo vadis? Respondit Christus : Venio iterum crucifigi. Intellexit Petrus ad suam crucem divinum pertinere responsum. Christus enim non poterat iterum crucifigi, qui carnem, passione suscepta mortis, exuerat : quod enim mortuus est, mortuus est semel; quod autem vivit, Deo vivit. Intellexit ergo Petrus, quod iterum Christus crucifigendus esset in servulo. Itaque sponte remeavit : interrogantibus chris-

Le paganisme vaincu, le monde pacifié et soumis à l'Évangile, tel fut, avec le temps, le fruit de la mort de Pierre et de ses collègues : l'arc de Constantin, sous lequel nous passâmes bientôt, continue de le redire par ces deux mots immortels : *Fundatori quietis.*

21 MARS.

Frascati. — Villas. — Le cardinal Micara. — Tusculum. — Grotta Ferrata.

Les grandes cérémonies de la Semaine Sainte, commencée le dimanche des Rameaux, ne continuent que le mercredi soir : ainsi le lundi et le mardi sont deux jours de congé dont nous profitâmes pour visiter les environs de Rome. Le 21 mars à six heures du matin, deux voitures trottant au travers de la campagne romaine, sur l'antique voie Asinaria, transportaient à Frascati notre petite caravane. Les gigantesques arcades de l'aqueduc de Claude, courant sur une longueur de plusieurs milles, jalonnaient notre route au milieu du désert : bientôt on coupe la voie Latine. Sa direction se fait reconnaître aux ruines des tombeaux échelonnées sur ses bords; lugubre spectacle que vient assombrir encore l'ombre du farouche Totila : ce terrible ravageur de Rome avait ici son camp. Les ruines que l'on voit parlent de lui, comme la porte par laquelle nous venions de sortir rappelle et la trahison des soldats isauriens préposés à sa garde, et l'entrée à jamais lamentable du barbare vainqueur.

Deux heures de marche suffisent pour conduire au pied de la gracieuse montagne sur le versant de laquelle est située la petite ville de Frascati : Tusculum, qu'elle remplace, en occupait la cime. Cette dernière ville, détruite en 1191 par les Romains et les Tiburtins, donna naissance à Frascati, qui est aujourd'hui le siége du troisième évêché suburbicaire. Toute la côte est émaillée de villas délicieuses, où les Romains viennent chercher, sous l'épais feuillage des oliviers sauvages et des chênes verts, un abri protecteur contre le soleil de juillet et contre les fièvres d'automne. Parmi ces habitations royales se distinguent les *delizie* Aldobrandini, Taverna, Conti, Bracciano : les deux premières appartiennent à la famille Borghèse. Jardins, cascades, jets d'eau, points de vue, objets d'art, tout

tianis responsum redididit; statimque correptus, per crucem suam honorificavit Dominum Jesum. — Bar. *An.* t. I, p. 477, n. 6. Fogginio, *Exercit.* XVII, p. 404, etc., etc. — A l'occasion de ce fait il est bon de rapporter les remarquables paroles de Suarez qui s'appliquent à toutes les autres traditions romaines dont il est parlé dans les *Trois Rome :* « Inter traditiones quæ in Ecclesia inveniuntur, quædam sunt universales totius » Ecclesiæ catholicæ; aliæ particulares quarumdam Ecclesiarum, ut experientia con- » stat..... Particulares per se non sunt regulæ fidei, nisi aliunde accedat Ecclesiæ defi- » nitio quæ illas approbet. Et ideo particulares traditiones Ecclesiæ Romanæ, ut est » specialis episcopatus, sunt *majores auctoritatis;* quia solent esse à Pontificibus appro- » batæ. » *De tripl. virt. theol. Disput.* V, sect. 4.

se réunit pour en faire un séjour enchanteur. Dans la villa Aldobrandini on admire une vaste pièce, resplendissante de fresques du Dominiquin, au milieu de laquelle s'élève le Mont-Parnasse en relief. La poétique montagne est habitée par des musiciens en bronze qui mêlent le son de leurs instruments au bruit des eaux dont la chute les anime. La villa Conti fait admirer son escalier royal, la Ruffina son architecture du Bernin, et la Montalto, sa voûte peinte par l'école du Dominiquin.

Entre nos excursions dans la montagne et notre ascension à Tusculum, vint s'intercaler fort à propos un dîner qu'assaisonnèrent une faim de carême et de piquants débats avec les âniers de Frascati. De père en fils, ces hauts et puissants seigneurs sont en possession de conduire les étrangers à Tusculum, et de leur louer des ânes ou des mulets pour faire le voyage; c'est leur industrie, et ils en ont le monopole. Qu'on juge si le *forestiere* qui arrive est soigné, entouré, pressé d'accepter l'honneur d'être servi! Mais le taux du service! voilà ce qui naguère encore n'était pas fixé; et il ne l'était pas, parce que nul n'avait osé trancher cette question délicate: donc il était arbitraire, c'est-à-dire exorbitant. Il a fallu le cardinal Micara pour oser le limiter au maximum d'une piastre; l'Italie en a été stupéfaite : c'est un vrai coup d'État. Nos parlementaires invoquèrent donc le tarif, et moyennant la promesse d'une bonne main supplémentaire, les intéressants quadrupèdes nous furent assurés : il nous en fallait quatorze.

Pendant qu'on les préparait, nous visitâmes le palais épiscopal, illustré au dix-huitième siècle par le cardinal d'York, le dernier des Stuarts; ensuite la cathédrale dédiée à saint Pierre, où l'on voit quelques monuments de l'ancienne famille royale d'Angleterre ; enfin la demeure du cardinal Micara, évêque actuel de Frascati. A l'angle de la place voisine de la cathédrale est un bâtiment de chétive apparence et de médiocre dimension. Il renferme le grand séminaire et le petit séminaire; car l'évêché de Frascati ne compte guère que six mille diocésains. Un étroit et pauvre escalier conduit à une antichambre qui sert de salle à manger. Là étaient assis autour d'un poêle italien deux domestiques en livrée, suivant l'étiquette. Une simple porte en planches nues nous séparait de la chambre du cardinal Micara, la gloire du Sacré-Collége, théologien, jurisconsulte, administrateur et le plus grand orateur de l'Italie.

Représentez-vous un vieillard de soixante-sept ans, de taille moyenne, droite et bien prise, avec des cheveux blancs bien fournis, et une magnifique barbe, blanche comme la neige, descendant vers le milieu de la poitrine; un œil de feu, étincelant dans sa profonde orbite, ombragée par d'épais sourcils régulièrement arqués; un large front carré, des lèvres minces et roses, sur lesquelles erre toujours un sourire d'une finesse et d'une grâce inexprimables: contemplez ce vieillard, ce prince de l'Église, que tant de vœux appellent à l'honneur de la tiare, vêtu de la bure grossière des capucins, assis sur une mauvaise chaise de bois composant,

avec une petite table couverte de papiers et un petit lit sans rideaux, élevé d'un pied au-dessus du sol, tout le mobilier de cette unique pièce tour à tour salon, cabinet d'étude et chambre à coucher : représentez-vous tout cela, et vous aurez vu la personne, le palais et l'ameublement de l'illustre et saint cardinal.

Fils d'un fermier de Frascati, frère d'un fermier de la même ville, cet homme admirable n'a point voulu habiter le magnifique palais de ses prédécesseurs. « Les grands appartements me font peur, nous disait-il en souriant; et puis, je me trouve ici au milieu de mes enfants. » En effet, son séminaire est sa famille, il en est le directeur et le père; mais sa sollicitude s'étend au dehors. Quoique pauvre, et très-pauvre, il trouve, avec ses huit cents piastres de revenu, le moyen de faire faire des routes, de bâtir un hôpital, d'établir un mont-de-piété, d'ouvrir des écoles, où il conduit lui-même par la main les enfants qu'il rencontre dans les rues : c'est le type ressuscité du père de l'Église. Aussi les habitants de Frascati sont fiers de l'avoir pour évêque et pour concitoyen : *Il nostro*, disent-ils en parlant de lui; et dans leur juste estime ce mot-là dit tout. Son Éminence nous parla en très-bon français de la France, où elle n'est jamais venue, mais qu'elle connaît comme si elle n'en était jamais sortie; elle s'exprime sur les grandes questions qui agitent non-seulement notre patrie, mais l'Europe entière, avec cette fermeté de jugement et cette hauteur de vue qui caractérisent tout à la fois l'homme pratique et l'homme de génie.

Comment l'humble capucin fut-il tiré de l'obscurité de sa cellule? Quelle main a placé la lumière sur le chandelier? L'élévation du cardinal Micara est une preuve, entre mille, qu'à Rome la science et la vertu sont, plus que partout, la route assurée des honneurs. C'était en 1824; le père Micara prêchait à Rome en présence de Léon XII. Avec toute la liberté de l'Évangile et toute l'éloquence de sa parole, il fit entendre d'utiles vérités à l'adresse de quelques-uns de ses auditeurs. On le comprit; et les personnages intéressés vinrent porter plainte au souverain Pontife, en le priant de rappeler à l'ordre le téméraire prédicateur, et au besoin de lui imposer une sévère pénitence : le Saint-Père promit de faire bonne justice. Quelques jours après, les mécontents demandèrent à Léon XII s'il avait tenu parole et puni comme il le méritait l'audacieux capucin. « *Si, si*, répondit le Pape. — Quelle pénitence Votre Sainteté lui a-t-elle donnée? — Je l'ai fait cardinal. »

La bénédiction du vieillard porte toujours bonheur; après avoir sollicité et reçu celle du vénérable Pontife, nous partîmes pour Tusculum. Entre deux bordures de lauriers de vingt-cinq pieds d'élévation, on arrive par une pente douce à la Ruffinella. Cette gracieuse villa, propriété de Lucien Bonaparte, a été achetée par la reine douairière de Sardaigne. Quelques pas plus loin s'ouvre une voie romaine dont les dalles usées témoignent qu'elles ont porté les chars d'illustres personnages : entre

autres de Cicéron qui avait ici une de ses demeures, de Caton, originaire de Tusculum, de Lucullus dont la villa contenait, au dire des censeurs scandalisés, plus d'espace à balayer qu'à cultiver (1). Au milieu des ruines éparses de tous côtés sur le sol, on croit reconnaître l'emplacement et les débris de la maison de l'orateur romain, immortalisé dans le monde classique par la composition des *Tusculanes*. Voyez pourtant la distance qui sépare la plus haute raison païenne de la plus faible intelligence chrétienne! Quelle âme baptisée accepterait et le mobile des actions, et la règle des mœurs, et la récompense de la vertu préconisés par Cicéron? C'est ici à Tusculum que s'adressant la question : « Qu'est-ce que la gloire? » le grand philosophe répondait : « La gloire est un bien réel et solide, et non pas une ombre trompeuse; un concert d'éloges donnés à la sagesse; la voix désintéressée des bons juges qui célèbrent le mérite éclatant; l'écho, la plus belle récompense de la vertu. La gloire seule nous dédommage de la brièveté de la vie par le souvenir de la postérité; elle nous rend présent aux lieux où nous ne sommes plus, elle nous fait vivre au delà du trépas; elle est enfin comme le degré qui élève les hommes au rang des immortels (2). »

Après avoir rattaché toutes les espérances de l'homme à une chimère aussi vaine que la gloire, Cicéron essaie de donner un guide à ses actions, une consolation à ses douleurs. C'est alors qu'il s'écrie, et les ruines de la villa semblaient retentir encore de ses paroles : « O philosophie! seule capable de nous guider! ô toi, qui enseignes la vertu et chasses le vice, que serions-nous sans toi, et tous les hommes! Tu as enfanté les villes; tu as inspiré aux hommes épars l'amour de la société; tu leur as fait rapprocher leurs demeures, contracter des mariages, inventer une langue et une écriture communes; tu as dicté les lois, formé les mœurs, civilisé les peuples. Je cherche un asile auprès de toi; j'implore ton secours; content jusqu'ici de suivre en partie tes leçons, aujourd'hui je me livre à toi tout entier. Eh! à quelle puissance aurions-nous plutôt recours qu'à la tienne pour nous donner la tranquillité de la vie et nous ôter la terreur de la mort (3)? »

Le jour, l'heure peut-être où Cicéron écrivait ce fastueux éloge de la gloire et de la philosophie, mères de la vertu, Brutus, ami de Cicéron, adorateur de la vertu, fille de la philosophie et de la gloire, se suicidait aux champs de Philippes en s'écriant : « Vertu maudite, tu n'es qu'un mot; vain fantôme, ou vile esclave de la fortune, sois à jamais le partage de mes ennemis. »

En chevauchant sur nos faciles montures dans les grottes de Cicéron, dans les thermes, dans le théâtre, dans les aqueducs et la citadelle de

(1) Plin. lib. XVIII, c. 6.
(2) *Tuscul.* III, 2; la même pensée se retrouve dans le discours *Pro Milone*, 35.
(3) *Tuscul.* V, 2.

Tusculum, nous étions parvenus au point culminant du plateau, encombré de ruines méconnaissables. De là, l'œil embrasse tout le panorama de la campagne romaine. Ravie de ce grand et solennel spectacle, notre caravane partit à regret pour *Grotta-Ferrata*. Par un privilége exclusif, l'Italie offre à chaque pas le saisissant contraste des gloires du paganisme et du christianisme. Dans une grotte fermée par une grille de fer et voisine de Tusculum, se trouvait, au moyen âge, une statue miraculeuse de Marie : les fidèles, en grand nombre, y venaient en pèlerinage. Autour de la grotte s'éleva en l'an 1000 un monastère de Basiliens. Un jour, les religieux virent arriver un vénérable vieillard qui demandait à passer le reste de sa vie parmi eux. C'était saint Nil, la gloire de l'Italie, l'admiration des rois, le fondateur de plusieurs monastères en Calabre.

Le saint homme avait pris la fuite en apprenant que le prince de Gaëte n'attendait que sa mort pour enlever ses reliques. Lorsqu'il habitait encore le Mont-Garan, l'empereur Othon III vint le visiter et lui offrit un emplacement pour bâtir un monastère. « Demandez-moi, ajouta le prince, tout ce qu'il vous plaira, mon père, je vous l'accorderai avec joie. — La seule chose que je vous demande, lui dit le saint en lui mettant la main sur la poitrine, c'est que vous pensiez au salut de votre âme. » Saint Nil mourut à *Grotta-Ferrata* en 1005. Son corps repose sous l'autel. Dans les fresques immortelles qui décorent l'église du couvent, le Dominiquin a représenté la visite de l'empereur Othon, la résurrection d'un enfant, et d'autres traits de la vie du saint anachorète. Le monastère conserve encore le souvenir de l'illustre Bessarion, qui vint y chercher un asile après la prise de Constantinople. Nos hommages rendus à la Vierge miraculeuse, nous prîmes en toute hâte la route de Palestrine. Le village de la Colonna, le lac Régille, les ruines de Gabies, n'eurent qu'un rapide coup d'œil : la nuit enveloppait l'antique Préneste lorsque nous y entrâmes.

22 MARS.

Palestrine. — Souvenirs de Pie VI. — Subiaco. — Tivoli. — Cathédrale. — Souvenirs de sainte Symphorose. — Temple de Vesta, — de la Sibylle. — Villa de Mécène. — Les Cascatelles. — Villa de Varrus ou *Madonna del Quintigliolo*. — Grotte des Sirènes. — Villa d'Este. — Villa d'Adrien. — Tombeau de la famille Plautia. — La Solfatarre. — Ponte *Mammolo*. — Rentrée à Rome.

Pour les villes et pour les royaumes, aussi bien que pour les individus, il est des moments solennels qui décident de leur avenir : Préneste en offre un mémorable exemple. Fière de son origine bien antérieure à celle de Rome, fière de ses murailles cyclopéennes, fière surtout de son temple de la Fortune, où l'empire romain tout entier venait consulter le

Sort (1), la cité latine jouait depuis longtemps un rôle élevé sur la scène du monde ; mais l'heure de sa décadence approchait. Divisée entre Marius et Sylla, Rome était en feu et y mettait toute l'Italie. Préneste prend parti pour Marius. La hauteur de ses murs, la force de sa citadelle la font choisir par le fils de Marius pour son asile et son camp retranché. Sylla se présente à son tour; la ville est prise, le vainqueur égorge les habitants, et l'antique cité descend dans une tombe sanglante d'où elle n'est jamais sortie. Le vainqueur a beau rétablir sur des bases plus larges, et avec une magnificence nouvelle, le temple de la Fortune ; vains efforts! le prestige est passé pour toujours. Il nous semble qu'il en devait être ainsi. Le moment approchait où l'oracle éternel de la vérité, la vérité même allait parler au monde ; et dans la destruction de Préneste, donjon séculaire où le père du mensonge régnait comme au Capitole, le chrétien attentif voit briller l'action divine qui avance d'un pas l'œuvre de la préparation évangélique.

Palestrine n'offrant d'autre intérêt que celui des souvenirs, nous la quittâmes de fort bonne heure pour nous rendre à Subiaco. Subiaco ! quel charmant pèlerinage ! comme tout y parle à l'imagination et au cœur ! quelle jouissance pour le voyageur français de trouver, dans cette poétique solitude, des religieux qui parlent sa langue comme il la parle lui-même, et qui, sans l'avoir jamais vu, le chérissent et le reçoivent comme des frères ! Subiaco fut la première retraite de saint Benoît ; on peut dire qu'il y jeta les bases de son immortel institut, et depuis treize siècles, les fils du vénérable patriarche gardent avec un religieux respect le berceau chéri de leur nombreuse famille. Ils sont divisés en deux monastères, celui de Saint-Benoît et celui de Sainte-Scholastique. Avec quel amour ils nous montrèrent le *Sacro Specco*, caverne mystérieuse où leur père vécut longtemps, comme Ignace à Manrèze, comme Moïse au désert, préparant avec Dieu les grands desseins qu'il devait exécuter ! Une belle statue y représente le saint, absorbé dans la méditation ; à côté de lui est une corbeille, souvenir de celle qu'employait saint Romain pour passer à son maître une frugale nourriture. Ailleurs, voici le grand crucifix dans lequel est enchâssé celui que portait l'illustre fondateur.

Au couvent de Sainte-Scholastique, l'archéologue trouve les richesses dont les Bénédictins furent partout les créateurs ou les gardiens. C'est un cloître du dixième siècle, un autre du treizième, une sacristie du seizième ; de précieux manuscrits avec enluminures, ainsi que les *éditions princeps* des ouvrages imprimés à Subiaco, les premiers qui le furent en Italie. De la bibliothèque nous descendîmes à l'église pour vénérer les saints martyrs Audax et Anatolie, dont les corps reposent sous le maître autel. Des anges de la prière et des martyrs, veillant depuis tant de siècles dans cette solitude sanctifiée par la présence du patriarche des

(1) Cicer. *De Divinat.*, lib. II.

religieux en Occident, tout cela est un mystère de grâce, une harmonie providentielle dont le secret nous fut donné quelques pas plus loin. Néron et ses dignes successeurs avaient ici leur villa. Partout la souillure, puis la purification, et la seconde toujours en raison directe de la première. Tivoli nous offrira bientôt le même contraste. En quittant Subiaco, un souvenir se présente au voyageur. Ici, comme aux marais Pontins, Pie VI s'est montré monarque intelligent et magnifique. La superbe église de Saint-André, les papeteries, les grandes forges et d'autres établissements d'utilité publique, furent son ouvrage. Aussi un arc de triomphe en marbre, placé à l'entrée de la ville, perpétue la mémoire du bienfaisant Pontife. Noble tribut de reconnaissance et d'amour, quel amer rapprochement tu inspires au voyageur français! Saint martyr, oubliez Valence et sa citadelle; Vicaire du Dieu qui embrassa tous les hommes dans son immense charité, priez pour le peuple fidèle qui vous éleva des monuments de gloire, priez aussi pour le peuple aveuglé qui vous donna des fers.

Dans la pittoresque vallée qu'arrose l'Anio aux ondes limpides, court en serpentant la jolie route de Tivoli. Les chevaux romains vont vite, et bientôt nous aperçûmes l'antique Tibur : grotte des Sirènes, cascatelles, souvenirs d'Horace, souvenirs de Varus, souvenirs de Catulle, souvenirs de la Sibylle, souvenirs de Mécène, souvenirs de sainte Symphorose et de ses sept fils, voilà de quoi intéresser l'artiste, l'archéologue et le chrétien. Malgré sa population de sept mille âmes, Tivoli ressemble plus à un village qu'à une ville; les rues sont irrégulières, montueuses; les maisons, à quelques exceptions près, d'une médiocre apparence. Le grand *hôtel de la Reine* eut l'honneur de nous donner l'hospitalité, et l'on ne devinerait pas quelle fut la première chose qui s'offrit à nos regards en montant l'escalier du premier étage. Sur un tronc fixé à la muraille, nous lûmes en très-bon français : *Aumône pour la Propagation de la foi dans les deux mondes*. Avec une joie toute française, mêlée d'un grain d'orgueil national, chacun de nous s'empressa d'y déposer son apostolique offrande. L'œuvre de la Propagation de la foi, établie dans la cité de Mécène, de Salluste et d'Horace, n'est-ce pas un curieux monument du triomphe du christianisme?

Tivoli en offre bien d'autres. La cathédrale, dédiée à saint Laurent, est bâtie sur les ruines du temple de Neptune, dont on voit encore la cella et les portiques. Ce temple est célèbre dans les annales du martyre par des faits dont il est nécessaire de connaître l'histoire, si l'on veut visiter avec intelligence et respect le lieu qui en fut le théâtre. Adrien venait d'achever les édifices de la somptueuse villa que nous visiterons dans quelques heures; suivant l'usage ils furent dédiés au milieu des pompes religieuses et des sacrifices. Le superstitieux vieillard voulut connaître la durée de ses superbes palais, et les dieux consultés répondirent : « Une veuve chrétienne retirée à Tibur nous ferme la bouche. Elle s'appelle Sympho-

rose, elle est mère de sept fils; si elle nous offre de l'encens, nous répondrons. »

L'empereur se fait amener la noble matrone, épouse et belle-sœur de Getulius (1) et d'Amatius, généraux de ses armées, déjà martyrisés pour la foi. Promesses, menaces, tout est employé pour la déterminer à un acte d'idolâtrie. Vains efforts! Adrien, la prenant alors par l'endroit le plus sensible, lui dit : « Sacrifiez aux dieux, ou vous serez vous-même sacrifiée avec vos sept enfants! — Serai-je assez heureuse pour être sacrifiée huit fois à mon Dieu! — Ce n'est pas à ton Dieu, reprit l'empereur avec colère, c'est aux miens que tu seras sacrifiée. — Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice; je ne suis pas une victime pour eux. » Alors Adrien ordonna de la conduire devant le temple d'Hercule, de lui meurtrir le visage à coups de poing, de la suspendre par les cheveux, et, après l'avoir cruellement battue de verges, de la précipiter dans l'Anio. César, la haine t'aveugle, et pourtant tu as raison : il fallait que les eaux où se baignaient les courtisanes de Tibur fussent purifiées par le corps sanglant d'une chrétienne. Le lendemain, l'empereur fait planter sept poteaux autour du temple d'Hercule, on y attache les sept fils de l'illustre matrone, et tous expirent dans des tortures dont la cruelle variété fait frémir (2).

Tel est le premier événement qui saisit le voyageur sur le seuil du temple : en voici un second. Cette terre que vous foulez a bu le sang d'un autre chrétien vraiment digne de son nom. Il s'appelait *Generosus;* et ce nom qu'il avait illustré dans la carrière des armes, il l'a rendu immortel par sa mort. Depuis quinze siècles il triomphe au lieu même où il a vaincu : son corps glorieux repose sous l'autel, non loin de saint Quirinus, autre martyr de Tibur, et de l'illustre Symphorose dont il était bien juste de conserver ici quelques reliques.

De la cathédrale nous passâmes au temple de Vesta. Sur la pointe d'un rocher qui domine la grande cascade de l'Anio et donne sur une vallée profonde, s'élève un gracieux édifice, de forme circulaire, soutenu par dix colonnes de travertin délicatement cannelées et surmontées d'une corniche festonnée. Ses murailles revêtues intérieurement et extérieurement de petits polygones de tuf irréguliers, son architecture irréprochable, tout annonce que cet édifice est de la meilleure époque. Mais quelle fut sa destination? Les savants ne sont pas d'accord; l'opinion en fait un temple de Vesta. Quoi qu'il en soit, il peut offrir au dessinateur le premier plan d'un charmant paysage.

(1) Ou Zoticus.

(2) Ces glorieux martyrs sont appelés dans l'histoire les sept *Biothanates,* c'est-à-dire morts de mort violente. Enterrés par les chrétiens sur la voie Tiburtine, ils furent transportés à Rome par le pape Étienne, dans l'église de Saint-Ange-*in-Peschira* où ils reposent encore. Près de leur tombe nous avons lu l'inscription suivante : *Hic reqviescvnt corpora sanctorvm martyrvm Symphorosæ, viri svi Zotici et filiorvm ejvs a Stephano papa translata.*

Moins incertaine est la science, lorsqu'elle attribue à la Sibylle le petit temple voisin du précédent. Il forme un carré long soutenu par quatre colonnes ioniques de front, et peut avoir trente pieds de longueur sur quinze de largeur. Bien que cet édifice, devenu l'église de Saint-Georges, n'offre presque rien d'intéressant sous le rapport de l'art antique, il est toutefois impossible d'y pénétrer sans se rappeler le célèbre oracle attribué à la Sibylle. Perçant la nuit des âges, l'œil d'Albunea voit une grande lumière, et sa bouche proclame la gloire d'une jeune vierge, mère d'un Dieu né dans les champs de Bethléem :

Vivax ipse Deus dedit hæc mihi numina fandi
Carmine quo sanctam potui monstrare PUELLAM,
Concipiet quæ Nazareis in finibus illum,
Quem sub carne Deum Bethlemitica rura videbunt :
O nimium felix cœlo dignissima mater,
Quæ tantum sacro lactabit ab ubere prolem (1) !

En descendant par le flanc occidental de la colline, on arrive bientôt à la villa de Mécène. Étrange vicissitude ! la magnifique demeure du favori d'Auguste est aujourd'hui une forge. Les murs de marbre, aux compartiments dorés, sont dégradés ou noircis par une fumée séculaire. Dans les *atria* où se promenaient les élégants sybarites de la cour impériale, vont et viennent des forgerons à demi nus ; et les salles brillantes où résonnaient les accords d'une musique voluptueuse ne répercutent plus que le bruit assourdissant de vingt marteaux qui rebondissent sur l'enclume. Sous les larges portiques de la villa de Mécène passait la voie *Valeria*, et une ancienne inscription montre qu'elle formait une galerie couverte, à l'instar sans doute de nos passages parisiens. Continuant de la suive jusqu'au bas de la montagne, nous traversâmes le fleuve sur un petit pont en bois, afin de gagner le coteau opposé et de jouir de la vue des cascatelles. On en compte huit, en y comprenant la grande cascade. Dans leur chute d'une moyenne hauteur, elles forment sept larges nappes dont la blancheur de lait tranche vivement sur le vert gazon de la colline et produit le plus gracieux coup d'œil. A mesure qu'on s'élève sur le coteau, on rencontre des ruines dont le nom même est perdu. Qui sait avec certitude où était la royale villa du chevalier romain Manlius Vopiscus, si magnifiquement chantée par Stace (2) ; celle de Catulle, le licencieux poëte ; celle de Salluste, le rapace proconsul ; celle d'Horace lui-même, qu'il avait cru immortaliser par ces vers :

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mytilenen, etc. (3) ?

Plus heureuse est la villa de Quintilius Varus. Érudit, cicerone, simple

(1) Voyez Canisius, *de Maria deipara Virgine*, lib. II, c. 7, p. 147.
(2) Carmen. III. (3) Od. VI, lib. 1.

berger, tous savent en montrer la place et les débris. D'où lui vient ce privilége? Serait-ce que la célébrité du malheur est plus durable que celle de la gloire? Appelé du gouvernement de la Judée au commandement de l'armée romaine en Germanie, Varus se laissa surprendre par Arminius, et perdit avec la vie les plus belles légions de l'empire. *Varus, qu'as-tu fait de mes légions?* Ce cri déchirant qu'Auguste ne cessait de répéter, à la nouvelle du désastre, semble retentir plus fort autour de la villa de Varus et la protéger comme l'anathème protége un lieu funeste. Mais non; le veritable conservateur de ces ruines célèbres, c'est le sanctuaire de Marie qui les couvre de son ombre. Leur nom, mêlé à celui de l'auguste Vierge, les rendra désormais immortelles : la villa de Varus s'appelle la *Madonna del Quintigliolo*. Nous y trouvâmes, prosterné devant l'antique image de Marie, un jeune pâtre dont le troupeau de chèvres blanches paissait aux environs, sous la garde du chien fidèle. Ce spectacle inattendu nous rappela soudain la visite que M. de Châteaubriand avait faite à cette chapelle solitaire et nous associa délicieusement aux sentiments qu'il exprime.

Comme lui nous avions passé le Teverone sur le pont Lupo, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine; comme lui nous avions traversé le bois de vieux oliviers; comme lui, enfin, nous étions dans la petite chapelle blanche, dédiée à la *Madonna Quintigliana*. « C'était un dimanche, dit l'illustre écrivain... un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc; il priait avec tant de ferveur qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, un certain *apaisement* des troubles du cœur, comme parlent nos vieilles bibles, et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans cet humble asile bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre! Mère de douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce Romain infortuné, mort loin de son pays dans les forêts de la Germanie! nous ne sommes ici que deux fidèles, prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens qui sont étrangers l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se revoir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur par les miracles de la charité. »

Entre la villa de Varus et la porte Sabine, on se trouve en face de la grotte des Sirènes et de la grande cascade de l'Anio. Le fleuve débouche d'un rocher percé naguère par les ordres de Grégoire XVI, et tombe avec fracas dans un gouffre profond d'où il ressort en écumant, pour

couler ensuite tranquillement dans la vallée. Un monument élevé au souverain Pontife consacre la reconnaissance des habitants pour ces utiles travaux qui mettent la ville à l'abri des inondations. Afin de pouvoir dire que nous n'avions rien oublié, nous fîmes, avant de quitter Tivoli, une excursion à la villa d'Este. Voir une maison, des jardins, des fontaines, jadis magnifiques et aujoud'hui délabrés; se rappeler le cardi- Hippolyte d'Este, fondateur de la villa, et le Tasse qui reçut ici une noble hospitalité : tel est à peu près le seul avantage de cette visite.

Sortis par la porte Sainte-Croix, nous laissâmes bientôt la voie Tiburtine, pour nous rendre à la villa d'Adrien, située sur la gauche, dans la campagne romaine. Je ne m'arrêterai point à décrire cette gigantesque demeure de l'un des maîtres du monde. Pour donner une idée de sa magnificence, il suffit de dire que la villa d'Adrien est plus grande que Pompéi : elle a sept milles au moins de circonférence. De même qu'il avait pris le modèle de son tombeau sur les édifices les plus remarquables de la Grèce et de l'Égypte, Adrien voulut réunir dans sa villa les lieux et les monuments les plus célèbres, dont ses continuels voyages lui avaient donné connaissance. On y trouvait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pécile, Canope et les temples de Sérapis, la vallée de Tempé, les théâtres, les principaux temples de la Grèce et de l'Égypte, sans oublier les Enfers (1).

Mais pour embellir la demeure de leur maître, Rome, Athènes, Corinthe, Alexandrie, étaient devenues veuves de leurs artistes fameux; l'Orient et l'Occident avaient fouillé toutes leurs mines d'or et d'argent, toutes leurs carrières de marbre, d'albâtre, de porphyre et de basalte. Vanité des hommes et de leurs projets! au lieu d'être un séjour de délices, ce lieu ne fut pour Adrien qu'un théâtre de souffrances. Il y trouva le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau; et l'on dirait que tous ces monuments, représentant les différentes parties du monde, ne s'étaient donné rendez-vous que pour faire assister l'univers entier aux angoisses, aux colères, aux rages sanguinaires du vieil empereur. De là partirent les fatales sentences qui conduisirent à la mort et sainte Symphorose avec ses sept fils, et le vieillard Servianus, la gloire de l'empire, et même l'impératrice Sabina (2). Adrien lui-même, obligé de se donner un successeur à l'empire, quitta promptement ce séjour somptueux et s'en alla mourir à Baïa.

Telles étaient d'ailleurs les richesses accumulées dans cette villa, qu'elles forment, malgré tout ce qui a été perdu, une partie considérable des musées de Rome, et que le salon de *Canope* au Capitole est rempli presque exclusivement des statues égyptiennes et des objets appartenant au culte de Sérapis, trouvés dans la demeure impériale. De ce chef-d'œuvre du luxe et de l'opulence colossale du maître du monde, que reste-t-il?

(1) Et ut nihil prætermitteret, etiam inferos finxit. — Spartian. *in Adrian.* (2) Id. id.

A part les casernes des gardes prétoriennes, *cento camerelle*, et les murs pantelants de je ne sais quels édifices, théâtres, thermes, palais, bibliothèques, portiques, tout n'est plus qu'un amas informe de débris entassés pêle-mêle sur un sol accidenté, couvert de ronces et habité seulement par des lézards verts et d'autres reptiles. Au moment où nous parcourions ce vaste champ de ruines, un pauvre paysan le traversait en silence : il conduisait un âne chargé de longs roseaux, destinés à soutenir les ceps d'une vigne plantée dans la naumachie impériale.

Regagnant la voie Tiburtine, nous nous arrêtâmes devant le mausolée de la famille *Plautia*, le temps nécessaire pour lire quelques inscriptions. Je citerai seulement celle de Tiberius Plautius Silvanus, compagnon de Claude dans la guerre britannique. Pour la forme et les proportions, ce tombeau ressemble beaucoup à celui de Cæcilia Metella. Singulière destinée des sépulcres romains! ceux que je viens de nommer servirent de forteresses pendant les guerres civiles du moyen âge, et le mausolée d'Adrien est encore la citadelle de Rome.

Bientôt une forte odeur de soufre, accompagnée d'exhalaisons très-désagréables, nous avertit du voisinage du pont de la Solfatarre. Dans un large canal coulent avec rapidité des eaux blanchâtres, mais limpides et azurées; de là le nom d'*Albulæ* que leur avaient donné les anciens. Elles proviennenent d'un lac profond tout imprégné de matières sulfureuses. Ce lac, *aux Iles Flottantes,* qu'on nous avait tant recommandé, ne vaut pas la peine d'être visité, sinon peut-être par les minéralogistes. Plus intéressant est le Ponte *Mammolo*, sur lequel on traverse le Teverone avant de rentrer à Rome. Quatre grands souvenirs le rendent à jamais célèbre : le jeune Manlius y conquit le surnom glorieux de Torquatus, dans un combat qui rappelle celui de David contre Goliath; l'impératrice Mamée le fit restaurer, Totila le détruisit, Narsès le releva.

La nuit venait de nous surprendre et le ciel fut bientôt parsemé d'étoiles. Nous nous prîmes à l'admirer et à redire quelques-uns des psaumes où le royal Prophète décrit la magnificence du firmament. Je ne sais quel charme le silence et la solitude de la campagne romaine donnent à ces sublimes cantiques; toujours est-il que l'âme, à cette heure solennelle, au milieu de ce calme profond, sent plus vivement la belle harmonie qui existe entre la ville éternelle et le silencieux désert qui l'entoure. Pour le chrétien, Rome est un temple; et, avant d'entrer dans le temple, il est bon d'avoir à traverser un cimetière. Au milieu des tombeaux le bruit du monde s'éteint; les illusions disparaissent; de graves pensées les remplacent, et les pensées graves sont sœurs des pensées saintes, qui seules doivent pénétrer dans le temple : or, quel cimetière que la campagne romaine!

23 MARS.

Église de la Madeleine. — Saint Camille de Lellis. — Ténèbres à la chapelle Sixtine. — Difficulté d'y assister. — Idée générale de l'office. — Peinture de la chapelle. — Chant des psaumes et des lamentations. — *Miserere* de Baini, de Bai, d'Allegri. — Jugement de Mgr Weisman.

Aujourd'hui, 23 mars, deux Français s'étaient donné rendez-vous sur la place Colonne : réunis à sept heures du matin, ils cheminaient ensemble vers l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Quel était le but de leur pèlerinage? Voir de près les lieux habités par un héros de la charité chrétienne, visiter la chambre où il mourut, vénérer les objets qui furent à son usage et puiser à son tombeau quelques-uns des sentiments qui l'animèrent. Ces deux Français étaient M. le Vte W..... et moi. Ce héros est saint Camille de Lellis. Double prodige de miséricorde et de charité, ses œuvres sont un bienfait toujours subsistant. Fils d'un soldat et soldat lui-même, Camille ne tarda pas à prendre les habitudes peu régulières des camps. Il devint joueur, mais joueur passionné. Licencié après la campagne de Tunis, en 1574, il n'avait rapporté du service militaire que son équipement; il le mit en jeu : il joua d'abord son sabre, et il le perdit; son mousquet, il le perdit; sa giberne, il la perdit; sa capote, il la perdit; sa chemise, il la perdit (1).

Dépouillé de tout, le nouveau prodigue rentra en lui-même; il se convertit et porta dans la pratique du bien, avec le dévouement sans bornes d'une grande âme, la franchise et la loyauté d'un soldat. Les pauvres de toute espèce, mais surtout les malades, furent son département, les lazarets et l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, son domicile. Pourquoi faut-il que le temps ne me permette pas de raconter une des journées si admirablement remplies du saint homme? Tout ce que le père le plus dévoué, je dis mal, tout ce que la mère la plus tendre peut inventer pour soulager, pour consoler son enfant malade et l'aider à sanctifier ses souffrances, Camille le faisait, et au delà. Malade lui-même, et cassé par les ans, on le voyait debout tout le jour et une partie de la nuit, passant d'un lit à un autre, et ne comptant jamais avec lui-même tant qu'il y avait une douleur à calmer, une conscience à tranquilliser. C'est au point que les malades eux-mêmes, touchés de compassion pour ce vénérable vieillard, lui disaient : « Père, vous n'en pouvez plus, vous allez tomber, reposez-vous. » Et il leur répondait, le sourire sur les lèvres : « Mes enfants, je suis votre serviteur; il faut que je fasse mon devoir. » Pour les seconder il fonda la *Congrégation des Clercs, ministres des infirmes*. Cette admirable famille, animée de l'esprit de son chef, étonne encore aujourd'hui le

(1) *Vita di San Camillo, etc. dai PP. Cicatelli e Dolera,* lib. I, c. 4, in-4°, Roma, 1837.

monde chrétien par son dévouement : un vœu spécial l'enchaîne au chevet des pestiférés.

Tel est l'homme dont nous allions vénérer le tombeau. Dans l'église de la Madeleine est une magnifique chapelle étincelante de marbres et de dorures : une châsse de bronze doré placée sous l'autel renferme le corps de saint Camille. Nous le trouvâmes entouré de nombreux fidèles, et on nous dit que le concours était habituellement le même. Le bon père qui nous accompagnait nous fit remarquer, dans la chapelle à droite, le crucifix miraculeux qui, détachant ses mains de la croix, adressa un jour au saint fondateur ces consolantes paroles : « De quoi vous affligez-vous, homme pusillanime? Continuez votre entreprise, je serai votre appui; cette œuvre n'est pas la vôtre, mais la mienne. »

Entrés dans le couvent, nous arrivâmes à l'extrémité d'un long corridor, et devant nous s'ouvrit une petite porte en planches de sapin : nous étions dans la chambre du saint fondateur. Suivant l'usage d'Italie, cette chambre est aujourd'hui une chapelle; sur les parois latérales brillent deux longs tableaux d'une grande expression, représentant les derniers moments du saint; dans les gradins de l'autel on voit à travers des glaces bon nombre d'objets qui furent à son usage. Une petite croisée placée dans le fond éclaire d'un demi-jour ce vénérable sanctuaire : j'eus la consolation d'y célébrer la messe que servit mon aimable compagnon de pèlerinage. Après une agréable visite au R. P. de Géramb, qui habite ce couvent, nous nous donnâmes rendez-vous sur la place Saint-Pierre.

A quatre heures du soir, les Ténèbres de la chapelle Sixtine allaient ouvrir la suite non interrompue des grandes cérémonies qui font de la Semaine Sainte, à Rome, la semaine incomparable. Or, en ce monde toute jouissance doit être achetée : celle que nous ambitionnions le fut à grand prix. Si j'ai bonne mémoire, on lit dans les *Victoires et Conquêtes des Français*, qu'après la bataille de la Moskowa, Napoléon disait à son armée : « Soldats, lorsque vous rentrerez dans vos foyers, il vous suffira de dire : J'étais à cette grande bataille qui se donna sous les murs de Moscou, pour qu'on réponde : Voilà un brave. »

Nous n'avons pas eu l'honneur de faire la campagne de Russie en 1812; nous n'avons point combattu à la Moskowa, et pourtant chacun de nous a la prétention d'être appelé brave. Nous avons fait la campagne de Saint-Pierre en 1842; nous avons pris part à la grande mêlée qui eut lieu sous les murs du Vatican, et dont le résultat fut la prise d'assaut de la chapelle Sixtine. Les abords de la place étaient envahis par dix mille personnes, armées chacune de l'inébranlable résolution de pénétrer dans un local capable de contenir six cents spectateurs, au plus. Tandis que les soldats de l'Empereur n'eurent à combattre que les Russes, nous eûmes à lutter contre les enfants de la Germanie et d'Albion coalisés, et contre les Suisses bardés de fer. Cependant nous réussîmes à occuper dans la chapelle chacun un pied carré : au flot qui nous poussa l'honneur de notre entrée;

mais notre gloire, à nous, c'est d'avoir gardé la position pendant trois heures, cramponnés à une balustrade, et obligés de nous défendre tout à la fois contre les bourrasques de la foule ennemie et contre la chaleur qui menaçait de nous suffoquer.

Mais qu'y a-t-il de si merveilleux dans ces *Ténèbres*, que tout le monde veut y assister, au prix des plus pénibles efforts et même de dangers réels? Pour répondre, il faut être chrétien, se recueillir et mettre son âme en harmonie avec tout ce qui frappe les sens. Cette cérémonie retrace la grande épopée où Dieu et l'homme sont en lutte; cette chapelle est le sublime panorama où se déroulent les formidables mystères du passé, du présent et de l'avenir, du temps et de l'éternité; cette assemblée, c'est l'univers représenté par ce qu'il a de plus auguste; ces chants sont tour à tour l'histoire pathétique des plus immenses bienfaits, le sombre tableau d'une ingratitude égale, l'élégie d'un Dieu mourant, mourant sur la croix.

Voici d'abord le mot de *Ténèbres* qui rappelle et cette nuit profonde qui enveloppa la nature lorsque la grande Victime expira sur le Calvaire; et ces jours anciens où l'Église persécutée fut contrainte de cacher ses mystères dans les entrailles de la terre : ténèbres lugubres, effrayantes, qui semblent répandues sur tout l'office, empreint de douleur et si justement caractérisé par cette belle expression italienne : *Uffizio di lutto, e come la representazione dei funerali del Redentore*. Reproduisant toute la scène dans les chefs-d'œuvre qui resplendissent à sa voûte et à ses murailles, la chapelle Sixtine montre aux regards le commencement, le milieu et la fin du drame. Partout la grande figure de l'Homme-Dieu, lumière de toutes les ombres, réalité de toutes les figures, objet de tous les oracles, dernier mot de toutes choses. Levez les yeux; le voici dans les prophètes et les patriarches de l'Ancien Testament, ainsi que dans les Sibylles, prophètes de la gentilité, que le pinceau de Michel-Ange a semés à la voûte du temple, comme la main de Dieu sema les étoiles au firmament. A gauche, le voici dans Moïse conducteur d'Israël; c'est encore Michel-Ange qui l'offre aux regards. A droite, le voici, devenu homme, recevant le baptême, puis, fondateur de l'Église, donnant à Pierre les clefs toutes-puissantes qui ouvrent et ferment le ciel : au Pérugin sont dues les plus belles pages de cette divine histoire.

Or, Michel-Ange et Pérugin représentent ici le génie de l'art à sa plus haute puissance, en personnifiant, le premier l'école ombrienne; le second l'école florentine. Celle-là, fidèle aux traditions catholiques, part de Cimabuë et de Giotto; elle grandit avec le B. Angelico de Fiesole, et comme le flambeau prêt à s'éteindre, elle brille de toute sa gloire dans la personne de Pérugin. Celle-ci, enthousiaste de la forme, emprunte le génie vigoureux de Buonarotti, et du premier bond s'élève à une hauteur qu'elle n'a jamais dépassée. Ainsi, par une coïncidence unique dans les annales de l'art, les deux grandes écoles de peinture ont travaillé de concert à écrire sur les murs de la chapelle Sixtine la grande épopée chré-

tienne. Si donc la religion et son histoire sont le véritable objet de l'art; si dans la religion tout ce qu'il y a de plus élevé ce sont les mystères de l'Homme-Dieu, comment ne pas sentir tout l'intérêt qu'inspire un sanctuaire où, par tant d'efforts réunis, le génie de l'art accomplit si puissamment sa divine mission?

Détachez maintenant vos regards de la voûte; sur les parties inférieures le drame se déroule, le dénoûment approche; et vous tombez sur le Golgotha! Le Golgotha, c'est l'autel surmonté de la grande croix enveloppée de crêpes funèbres. Mais si la mort de la Victime épuise le pouvoir des bourreaux, la Victime elle-même n'en devient que plus vivante et plus forte. Son œuvre exige qu'elle ressuscite; et le tableau, placé derrière l'autel, la représente sortant radieuse des ombres du sépulcre. Nous arrivons sur les confins du temps et de l'éternité : ici une dernière scène doit compléter toutes les autres. Le Dieu, traité en roi de théâtre et crucifié entre deux voleurs, doit reprendre un jour le rôle qui lui convient; ses bourreaux, les nations révoltées ou fidèles, le monde entier, cités à son tribunal, doivent lui rendre compte de son rang et de sa mort. Et voilà que sur le fond de la chapelle se détache la terrible fresque de Michel-Ange, le *Jugement dernier*.

Tout est consommé; depuis le jour où le monde sort du néant, jusqu'au jour où le temps finit et l'éternité commence, le Verbe divin, le Rédempteur, l'alpha et l'oméga s'est montré sous le pinceau sublime de l'art chrétien, remplissant de ses mystérieuses actions toute la durée des âges. Sous cet immense horizon l'âme agrandie ne voit plus que lui, lui partout, lui toujours; et le cœur ému se sent disposé à de nouvelles émotions.

Elles lui arrivent nombreuses et puissantes du spectacle de l'assemblée. Dans cette chapelle Sixtine, où depuis trois siècles se sont succédé toutes les gloires du génie, de la puissance et de la vertu, le pèlerin catholique se voit environné d'hommes illustres de l'Orient et de l'Occident, ambassadeurs de la chrétienté qui viennent apporter en tribut à la grande Victime la compassion et les larmes du monde entier. Autour de l'autel sont prosternés les conducteurs d'Israël. Ces vieillards aux cheveux blancs, dont l'attitude et le vêtement expriment la douleur, c'est le sénat de l'Église. A leur tête on distingue le chef de l'auguste assemblée. C'est le père des pères, le représentant des siècles et des nations, celui qui résume en sa personne sacrée tous les titres de gloire partagés par d'autres, et qui en ajoute de nouveaux que nul ne partage avec lui : Grand-Prêtre; souverain Pontife; Chef des évêques; Héritier des apôtres; Abel par la primauté; Noé par le gouvernement; Abraham par le patriarcat; Melchisédech par le sacerdoce; Aaron par la dignité; Samuel par la prédiction; Pierre par la puissance, le Christ lui-même par l'onction sacrée (1). C'est lui qui mène le deuil.

(1) S. Bernard, *de Consider. ad Eug. Pap.* lib. II, c. VIII.

A peine a-t-il paru que le chant des grandes funérailles commence. Quelles paroles! quelle poésie! C'est le Prophète-Roi qui, dans sa langue inspirée, redit les humiliations et les souffrances du Dieu du Calvaire, son seigneur et son fils. C'est Jérémie, ou plutôt c'est la Victime elle-même qui, empruntant la voix prophétique seule capable d'égaler les lamentations aux douleurs, raconte au ciel et à la terre et les complots de ses ennemis, et l'iniquité de ses juges, et la cruauté de ses bourreaux, et qui termine toutes ses plaintes par cette prière si pénétrante qu'elle amollirait une âme de bronze : *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.* C'est Paul, enfin, le plus éloquent interprète du christianisme, qui vient graver en traits de feu, sur la tombe de la Victime, la sublime épitaphe qui redit et sa royauté divine, et son sacerdoce immortel, et sa miraculeuse mission, résumé de toutes les figures, accomplissement de toutes les promesses, vérification littérale de toutes les prophéties antiques. En sorte que dans les paroles de l'historien, aussi bien que sous le pinceau de l'artiste, Jésus-Christ se montre l'alpha et l'oméga, le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Que dire maintenant du rhythme, de l'accent, de l'air enfin sur lequel toute cette sublime poésie parvient à votre oreille?

Pour les psaumes, c'est le chant grégorien : cela veut dire la mélodie antique dans toute la perfection de sa majestueuse simplicité; inimitable langage que la musique moderne n'a jamais pu parler. Il faut ajouter que nulle part ce chant n'est exécuté avec plus de précision qu'à la chapelle Sixtine et ne porte plus efficacement à la piété ceux qui l'entendent. Pour les lamentations, c'est tour à tour le chant figuré d'Allégri et le chant grégorien. On pensera ce qu'on voudra de mon expression ; mais je dirai qu'en entendant les premières, surtout à certains passages, il me semblait qu'une main me passait sur le cœur dont elle déchirait les membranes. Reste le *Miserere*, digne par les paroles et par le rhythme de terminer le lugubre et solennel office. Après l'antienne *Traditur autem*, le souverain Pontife quitte sa mitre blanche et vient se mettre à genoux sur un prie-Dieu, au pied de l'autel. Toute l'assemblée se prosterne ; puis, quand le premier maître des cérémonies a donné le signal, annonçant que le Saint-Père a fini de réciter le *Pater*, on commence le chant du *Miserere*. Les peintures de la chapelle, les chants, les paroles, les cérémonies, tout tend à fixer les sens et l'esprit sur la grande Victime du monde, à concentrer toutes les affections du cœur sur ses derniers moments en nous rendant témoins de ses angoisses et de sa mort. Maintenant que le crime est consommé, et consommé par l'homme ingrat, que reste-t-il, sinon que le père commun de tous les hommes, le représentant du genre humain, tombe à genoux, s'humilie avec tout ce qui l'entoure, et de toutes ces âmes oppressées par la douleur il s'échappe un long gémissement, un cri prolongé de miséricorde? Tel est le sens du *Miserere* et la raison de la place qu'il occupe dans l'office des Ténèbres.

Les plus grands maîtres se sont exercés à mettre en musique ce psaume admirable. En 1533, Luigi Dentice, Napolitain, publia un *Miserere* qui fit oublier tous les autres. Il régna sans rival jusqu'au commencement du dix-septième siècle, où il fut détrôné par celui d'Allégri qui tient encore le sceptre. Né à Fermo en 1587, Gregorio Allégri fut appelé à Rome par le pape Urbain VIII. Devenu membre de la chapelle papale, il composa son *Miserere* dont la musique se trouva si parfaite, que le souverain Pontife défendit sous des peines sévères de le copier. On assure cependant que Mozart le retint après l'avoir entendu deux fois seulement. En 1714, Thomas Bai, le prenant pour modèle, varia le chant pour chaque verset et produisit un *Miserere* presque aussi beau, mais qui n'est toujours qu'une imitation. Enfin on en doit un très-remarquable à Baini, directeur de la chapelle papale. On l'exécute le mercredi, en réservant celui de Bai pour le jeudi, et d'Allégri pour le vendredi.

Afin de n'avoir pas à y revenir, je dirai ici l'impression produite sur moi par ces trois compositions différentes. A mon sens, la musique doit être pour les paroles et non les paroles pour la musique, de même que l'expression doit être pour la pensée et non la pensée pour l'expression. De plus, je crois que tous les grands sentiments de l'âme, et la douleur en particulier, se traduisent en accents d'une énergique simplicité, peu variés dans leur cadence et finissant presque toujours par une désinence uniforme. En effet, l'âme fortement impressionnée redit souvent la même chose, dans les mêmes termes et sur le même ton : c'est un fait d'expérience dont le pauvre et le malade sont la preuve journalière. D'après ce double principe, ou pour mieux dire, d'après cette double disposition, je trouvai le *Miserere* de Baini un peu trop travaillé, bien que les connaisseurs y trouvent de majestueux effets d'harmonie. La modulation, qui change à chaque verset, laisse deviner l'art et rompt la sublime monotonie de la douleur. Exempt, du moins en partie, des *qualités* que je viens de signaler, le *Miserere* de Bai va mieux au cœur. La phrase lente et sépulcrale se soutient la même jusqu'à la fin, sans éclater en sons aigus ou brisés : c'est l'expression uniforme et solennelle d'un sentiment unique, et non pas un miroir mis en morceaux qui ne réfléchit que des détails brisés et sans ensemble.

Néanmoins quelle différence d'effet, quand, à genoux dans ce demi-jour silencieux de la Sixtine, le pèlerin fermant tous ses sens excepté celui de l'ouïe, s'abandonne aux accords uniformes et toujours dirigés au même but du *Miserere* d'Allégri ! Interprète de tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre cette œuvre immortelle, Mgr Weisman rendra lui-même nos impressions ; elles ne peuvent que gagner en empruntant le langage d'un connaisseur si distingué :

« La mélodie d'Allégri, dit le docte prélat, n'est qu'un chant doublement varié, les versets étant alternativement à quatre et à cinq parties, jusqu'à ce qu'au final les neuf voix se réunissent en une seule harmonie.

La note écrite est simple et sans ornements; mais la tradition soutenue par la longue expérience d'un goût épuré a consacré des embellissements qui n'ont pas encore été écrits ou publiés.

» Le verset commence par un bel ensemble, d'un caractère particulier, avec un léger *crescendo* vers la médiante; les voix se séparent graduellement pour préparer la terminaison. Alors elles semblent former entre elles un riche tissu de combinaisons harmonieuses, jusqu'à ce que toutes, par des modulations successives, soient ramenées à l'accord parfait sur une cadence suspendue. Dans la seconde partie du verset, c'est un accord différent et plus riche, après lequel toutes les parties se divisent avec plus de grâce encore qu'auparavant : on dirait des cordes d'argent se démêlant d'elles-mêmes et se réunissant autour de la magnifique et profonde basse, qui, pendant toutes leurs modulations, s'est à peine départie de sa grave dignité, et là, complètent la plus sublime harmonie en éclatant dans un crescendo final qui n'a pas de nom sur la terre.

» Après que tous les versets sont ainsi venus, les uns après les autres, ajouter à l'impression produite dès les premiers accords, et sans qu'aucun artifice, aucun embellissement n'ait pu distraire de la pensée dominante; quand la réunion des deux chœurs s'est opérée dans ce final si énergique et si harmonieux, et que le récitatif de la prière : « Daignez, Seigneur, prendre pitié de votre famille, » s'élève à travers les derniers accents à peine éteints de cette composition entraînante, l'âme demeure sous l'empire des sentiments les plus tendres, presque dégoûtée des vains bruits de la terre, et aspirant au séjour de la vraie et parfaite harmonie (1). »

Je n'ai fait que bégayer en voulant raconter la beauté et la puissance de cet office de la Semaine Sainte; j'espère au moins en avoir dit assez pour faire naître le désir de l'entendre et de l'apprécier.

24 MARS.

Messe à la chapelle Sixtine. — Offertoire de Palestrina. — Procession à la chapelle Pauline. — Lavement des pieds. — Table de la Cène. — Fonctions du grand pénitencier. — Ténèbres. — Lavement de l'autel à Saint-Pierre. — Reposoirs. — Sermon de la passion à Saint-André *della-Valle*.

Dans l'univers catholique, le Jeudi Saint rappelle les plus touchants souvenirs; mais, à Rome, il les redit d'une manière plus saisissante et plus complète. Afin de représenter Notre-Seigneur, qui dans la dernière cène fut l'unique et premier prêtre, l'évêque ou le curé seul célèbre la messe dans chaque paroisse : les autres prêtres s'en abstiennent en signe de deuil. Comme Notre-Seigneur se donna lui-même en nourriture à ses

(1) Cérém. de la Semaine Sainte, p. 119.

disciples, le pasteur le donne à ses ouailles, plus nombreuses à la Table sainte ce jour-là que les autres. C'est le cardinal doyen qui célèbre la messe devant le Saint-Père, à la chapelle Sixtine. Précédé de la croix et du cortége ordinaire, revêtu de la chape d'argent et de la mitre d'or, le souverain Pontife vint se placer sur son trône, et reçut l'obédience du Sacré Collége. A l'offertoire, on chanta le célèbre motet *Fratres ego enim.* La consécration finie, deux maîtres des cérémonies commencèrent la distribution des cierges pour la procession au sépulcre. Ils furent portés par les chapelains ordinaires aux cardinaux, patriarches, évêques, abbés mitrés, prélats, protonotaires et généraux d'ordre. Vers la fin de la messe, le cardinal-célébrant mit l'hostie des *Présanctifiés* dans un calice, appelé le *Calice du sépulcre.* Ce calice est en cristal de roche, monté sur un vermeil émaillé; on y voit Notre-Seigneur avec les douze Apôtres : deux cercles de pierres précieuses entourent la coupe et le pied. La vue de ce superbe vaisseau nous rappelait douloureusement qu'il avait été enlevé sous la domination française; mais ayant été retrouvé plus tard, il fut rendu à sa première destination.

Bientôt le sacré Collége revêt les ornements sacrés de couleur blanche, et le souverain Pontife, descendant du trône, vient se placer devant l'autel où il reçoit le calice du sépulcre. La procession se met en marche et traverse la salle royale. Ce superbe vestibule de la chapelle Sixtine est illuminé par douze cornes d'abondance, d'où sortent une multitude de bougies. Pendant la procession, un dais magnifique, soutenu par des évêques, est tendu au-dessus du souverain Pontife qui porte le Saint-Sacrement; tous les cardinaux marchent tête nue, portant d'une main leur cierge allumé, et de l'autre la mitre renfermant leur calotte rouge : le chœur chante le *Pange lingua.* Au moment où le Saint-Père franchit le seuil de la chapelle Pauline, on entonne le *Verbum caro.* Arrivée au pied de l'autel, Sa Sainteté remet le Saint-Sacrement au prélat sacristain, qui le dépose dans l'urne du sépulcre. Il en ferme la porte avec une clef qui est confiée au cardinal grand-pénitencier, appelé à officier le lendemain. Je ne parle pas de la bénédiction papale qui suit la procession : elle viendra le jour de Pâques. Lorsque la foule nous le permit, nous visitâmes la chapelle Pauline dont l'illumination avait cette magnificence et ce goût exquis qu'on ne trouve guère qu'en Italie.

A ce double souvenir de l'institution de la sainte Eucharistie et de la mort du Seigneur, succède la représentation des deux actes d'humilité sublime par lesquels il couronna sa vie. Accompagné de toute sa cour, le Saint-Père se rend au Vatican dans la chapelle des Saints-Procès et Martinien : ici a lieu la cérémonie du *Mandatum* ou lavement des pieds. Le trône pontifical est placé dans une enceinte circulaire, sur une estrade élevée entre les deux colonnes de l'autel. Au fond se dessine une belle tapisserie représentant la *Providence assise sur le globe du monde, entre la Justice et la Charité;* dans la partie inférieure, on voit *deux lions soutenant*

les étendards de l'Église. Derrière est fixé au mur la magnifique tapisserie de la *Cène*, travaillée à l'hospice de Saint-Michel, d'après la fresque de Léonard de Vinci. A gauche du trône de riches crédences portent les aiguières, les bassins, les fleurs, les linges et autres objets nécessaires à la cérémonie : sur la droite règne une longue estrade où sont assis les Apôtres.

On donne ce nom à treize prêtres auxquels le Saint-Père lave les pieds. Pourquoi le nombre treize et non pas douze? Suivant le docte Farnelli, c'est pour représenter les douze Apôtres et Marie, sœur de Lazare, versant un baume précieux sur les pieds de Notre-Seigneur; d'autres ont cru que c'était un souvenir de l'Ange qui vint se joindre aux douze pauvres, nourris chaque jour par saint Grégoire le Grand dans sa résidence du Mont-Cœlius. Quoi qu'il en soit, en vertu d'une concession pontificale, le choix des Apôtres appartient au cardinal camerlingue, qui en nomme un ; au cardinal secrétaire d'État, un ; au cardinal préfet de la Propagande, deux ; au cardinal protecteur des Arméniens, un; à l'ambassadeur de France, un ; d'Autriche, un ; d'Espagne, un; de Portugal, un; au majordome, trois; au capitaine des Suisses, un.

Les Apôtres, vêtus à l'antique, portent une longue robe de fine laine blanche, une tunique avec une ceinture de ruban de soie, une cape blanche à capuchon, attachée sur la poitrine avec deux petits crochets ; autour du cou une espèce de fraise plissée ; sur la tête un bonnet élevé, de forme conique, orné d'un gland, le tout en laine blanche, à l'exception des parements et autres garnitures qui sont de soie blanche : ils sont chaussés de souliers en cuir blanc. Lorsque le souverain Pontife est assis sur son trône, le premier cardinal diacre chante l'Évangile : *Ante diem festum Paschæ;* puis les chantres entonnent l'antienne *Mandatum.* Alors le Pape se lève et dépose la chape; mais il conserve l'amict, l'aube, le cordon, l'étole violette, le formal et la mitre lamée d'argent. Le cardinal diacre le ceint d'un grémial de lin blanc, garni de dentelles ; et le vicaire de Jésus-Christ, précédé des massiers, du sous-garde-robe, du premier maître des cérémonies et des deux cardinaux diacres, se rend sur l'estrade des Apôtres pour y renouveler l'exemple de son divin Maître.

A l'approche du Pontife, l'étuviste apostolique, en habit noir, met à nu le pied droit de chaque Apôtre. Un sous-diacre en tunique blanche et sans manipule, se tient à la droite du Pape et soutient le pied des pèlerins, tandis que le Pontife le lave avec l'eau versée par un *bussolante*, et qui retombe dans un bassin de vermeil. Le pape le frotte légèrement, l'essuie avec un linge, le baise et s'incline. Deux *bussolanti,* en chape rouge, suivent le Saint-Père, portant deux bassins d'argent, dont l'un contient les linges destinés à essuyer les pieds des Apôtres, et l'autre treize bouquets de fleurs naturelles. Après le lavement des pieds, chaque Apôtre reçoit de la main du Pape une serviette et un bouquet de fleurs; et de la main du prélat trésorier, en chape, deux médailles, l'une d'or et l'autre d'ar-

gent. Elles ont le diamètre d'un demi-écu romain, et présentent, d'un côté, l'effigie et le nom du pape régnant, et l'année de son pontificat; de l'autre côté, on voit Notre-Seigneur lavant les pieds à saint Pierre, et au-dessous on lit l'inscription suivante : *Ego Dominus et magister exemplum dedi vobis.* Ces médailles sont renfermées dans une bourse de damas cramoisi à galons d'or (1).

Pendant cette cérémonie, où l'on voit le Vicaire de Jésus-Christ, l'auguste chef de la chrétienté, s'humilier et s'abaisser treize fois devant le pauvre et le pèlerin, et se faire réellement en ce jour le serviteur des serviteurs, nous nous disions à nous-mêmes : Si un vieux Romain, si un des Césars revenait sur la terre, et qu'il contemplât dans la grande Rome, sur les ruines mêmes du palais impérial, un semblable spectacle, quel serait son étonnement? Lui qui ne voyait dans les pauvres que des êtres méprisables, où en serait-il en voyant les monarques à leurs pieds? Magnifique puissance du catholicisme, qui dans une seule de ses cérémonies rétablit la véritable notion du pouvoir et montre à toutes les générations qu'entre le paganisme et nous l'Évangile a placé l'infini!

Encore un peu, et ce grave enseignement allait être complété. Dans la grande salle située au-dessus du péristyle de Saint-Pierre est dressée la table des Apôtres : avec une peine incroyable nous parvînmes à y pénétrer. La table apostolique s'élève sur une estrade séparée du public par une barrière; elle est longue, élégamment ornée de linges plissés, de vases de fleurs, de diverses pièces d'orfévrerie et de treize statuettes en vermeil, représentant Notre-Seigneur et les douze Apôtres. De distance en distance on voit disposés avec symétrie des vases dorés, chargés de fruits et de sucreries. A la place de chaque Apôtre est un couvert en argent avec deux petits pains. Les Apôtres eux-mêmes se tenaient debout, derrière la table, attendant l'arrivée du souverain Pontife. Précédé de la chambre et des prélats en *mantellone* VIOLET, le Saint-Père parut, et tous les Apôtres fléchirent le genou : Sa Sainteté portait la soutane blanche et la mosette rouge, bordée d'hermine. Le maître de chambre lui mit un tablier de fin lin, bordé de dentelles, et lui présenta le bassin d'argent; après quoi les pèlerins vinrent successivement devant le Pape, qui leur donna à laver : puis, retournés à leur place, ils attendirent pour s'asseoir que le Saint-Père eût béni la table. Après le *Benedicite,* un chapelain commença la lecture. Aussitôt on vit s'avancer du fond de la salle des évêques et des prélats, apportant sur des serviettes des plats qu'ils remirent au Saint-Père en fléchissant le genou. Le Saint-Père les recevait de leurs mains et les présentait aux Apôtres, à qui il versa plusieurs fois du vin et de l'eau. Pendant le repas, je voyais ce bon Saint-Père passer et repasser sur l'estrade, au-devant de la table, veillant à ce que rien ne manquât. Il était très-ému, des larmes coulaient de ses yeux; pour les essuyer il tira

(1) Voyez *Chapelles papales,* p. 268.

de sa poche un pauvre mouchoir de coton en quadrille : et c'était le Pape!! Au moment du départ, le Saint-Père se lava les mains, bénit les Apôtres et se retira. La desserte de la table ainsi que l'habit dont ils sont vêtus appartiennent aux Apôtres.

Voilà une de ces scènes qu'il est impossible de jamais oublier. Abraham et les patriarches, le Fils de Dieu et la primitive Église ont passé sous vos yeux. Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera toujours, le christianisme vient de vous le montrer en action. La puissance devenue une charge, la grandeur devenue la servante de la faiblesse, l'amour à la place de l'autorité, le dévouement succédant à l'égoïsme, le pauvre et le petit réhabilités, la fraternité de tous les hommes sans distinction de race, de dignité, de naissance, en un mot, la miraculeuse révolution opérée dans les idées et les mœurs du genre humain par le christianisme : tout est là! Quel livre fut jamais aussi éloquent qu'une pareille cérémonie!

Dans l'après-midi, le grand pénitencier se rend à Saint-Pierre pour y exercer les fonctions de sa charge : nous l'y suivîmes. Il fut reçu par les pénitenciers nationaux et par les chanoines. Après avoir adoré le Saint-Sacrement au sépulcre de la basilique, il s'assit sur l'estrade élevée à côté d'un pilier de la coupole, entendit les confessions et accorda les indulgences, suivant l'antique usage dont j'ai donné l'explication.

De la basilique nous rentrâmes à la chapelle Sixtine pour assister aux ténèbres du lendemain. Quel spectacle de deuil et de tristesse! Toute la chapelle dépouillée de ses tentures et de ses ornements; le trône du pape sans dossier, les bancs des cardinaux sans tapis, la tribune des princes, veuve de ses velours cramoisis à franges d'or; le pavé de la chapelle privé de son large tapis vert; l'autel dégarni de nappe; le tableau du retable couvert d'un voile violet et la croix d'un voile noir; six cierges de cire jaune illuminant toute cette scène et confondant leur clarté douteuse avec les cierges de même nature, placés sur le chandelier triangulaire à côté de l'autel. Le Saint-Père porte un grand manteau de serge rouge à capuchon et la mitre de toile d'argent; le sacré Collége la chape violette; les hallebardiers et massiers, les hallebardes et masses renversées. Quand, au milieu de ce lugubre appareil et de ce morne spectacle, la voix des chantres fait retentir à vos oreilles les lamentations de Jérémie ou le *Miserere*, il est impossible de se défendre d'un saisissement profond et universel. Vous êtes à un enterrement, et quel enterrement, grand Dieu!

L'impression se fortifie et se complète lorsqu'après les Ténèbres on retourne à Saint-Pierre pour le lavement de l'autel. Cette cérémonie s'accomplit par le chapitre, au milieu d'une pompe lugubre et au chant de l'antienne *Diviserunt vestimenta mea :* « Ils ont partagé mes vêtements; » et du psaume, *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Et il semble entendre la grande victime répétant encore, du sein de ses autels dépouillés, ce long

cri de douleur dont elle fit retentir les échos du Golgotha. Cependant le chapitre s'est retiré, l'autel reste entièrement découvert, les cent vingt-deux cierges qui entourent la confession sont éteints. Dans ce moment de dépouillement et de silence, quelque chose de froid et d'inaccoutumé impressionne l'âme plus fortement peut-être qu'à toute autre époque de l'année, les proportions de la basilique semblent doublées; les ténèbres mystérieuses qui règnent dans ses profondeurs les plus reculées, quelques lueurs lointaines qu'on aperçoit dans le fond de l'église pour diriger les pas de ceux qui, les derniers, quittent cet immense temple, font naître comme une religieuse terreur dans l'âme du spectateur habitué aux riches clartés de la splendide basilique (1).

Le temps nous permit de visiter quelques reposoirs. Ceux qui par leur bon goût, leur brillante illumination et le pieux concours des fidèles, nous causèrent une plus douce émotion, sont ceux du *Jésus* et de Saint-Antoine-*des-Portugais*. Nous terminâmes cette journée riche de tant de grâces et de souvenirs en assistant à Saint-André-*della-Valle* au sermon de la Passion. C'était à la troisième heure de la nuit, l'église était remplie; et nous souhaitons à tous les pèlerins d'entendre, comme nous, raconter les douleurs du Fils de Dieu par l'éloquent père Ventura.

25 MARS.

Vendredi Saint. — Coup d'œil sur Rome. — Vénération des reliques à Sainte-Croix-en-Jérusalem. — Office à la Chapelle Sixtine. — Adoration de la Croix. — Tribut royal.— Exposition de la vraie Croix. — Ténèbres. — Vénération des reliques à Saint-Pierre. — Les trois heures d'agonie. — Le Chemin de la Croix. — L'heure de Marie désolée. — Office selon le rit grec. — L'académie des Arcades.

Le Vendredi Saint! Rome est en deuil; c'est Marie sur le Calvaire. Tout ce qu'elle possède des vestiges de la Passion, ou des instruments du déicide, la Jérusalem de l'Occident l'expose à la piété des pèlerins et le vénère elle-même les larmes aux yeux. Dès le matin le trésor de Sainte-Croix-en-Jérusalem est ouvert : le titre de la croix, le clou et les autres grandes reliques sont exposées solennellement à la vénération des fidèles. Le soir à l'autre extrémité de la ville, dans la basilique vaticane, pareil spectacte sera donné; il aura pour témoins le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, tous les chefs de la catholicité et une foule de pèlerins venus de toutes les parties du monde. Dans l'intervalle, Rome fait entendre continuellement sa voix plaintive, tous ses sanctuaires retentissent des accents de la douleur : nulle part ils ne sont plus touchants qu'à la chapelle Sixtine.

(1) *Chapelles papales*, p. 274.

L'office a commencé au milieu d'un lugubre appareil; Moïse et les prophètes ont pleuré la mort du juste; le juste a prié pour ses bourreaux; les oraisons *sacerdotales* sont finies; tout se prépare pour l'adoration de la croix : encore un peu, et vous voyez le Pontife à cheveux blancs et tout le sacré Collége prosternés contre terre. Le cardinal célébrant est seul debout, découvrant l'un après l'autre les bras de la croix, comme pour manifester le grand mystère du Calvaire. Lorsqu'il l'a déposée sur un riche coussin, voici quatre prélats et un aide de chambre qui s'approchent respectueusement du souverain Pontife, remonté sur son trône. Ils se mettent à genoux devant le Saint-Père et lui ôtent ses mules. Le Vicaire de Jésus-Christ, revêtu seulement de l'aube, du cordon, de l'étole violette et de la mitre blanche, s'avance, pieds nus, les mains jointes, vers l'extrémité inférieure des bancs du sacré Collége : là on lui ôte encore la mitre et la calotte. Dépouillé de tous les insignes de sa suprême dignité, il fait une première génuflexion suivie de deux autres, à mesure qu'il avance vers la croix, qu'il adore et qu'il baise. Trois fois le front de l'auguste vieillard touche le pavé du sanctuaire; et lorsque, prosterné au milieu de la chapelle, il repose ses lèvres sur les plaies sacrées du Dieu crucifié, la foi du chrétien s'exalte en voyant cette croix, jadis objet d'ignominie, recevoir dans ce jour, après avoir subjugué le monde, les hommages de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre (1).

Mais le cœur, qui dira ce qu'il éprouve pendant cette sublime et touchante cérémonie? Au moment où le Saint-Père fait la première génuflexion, le chœur commence, d'une voix basse et plaintive, le chant si tendre de l'*Improperium : Popule meus, quid feci tibi?* « Mon peuple, que t'ai-je fait? » Impossible de rendre l'effet de ces reproches divins lorsqu'on les entend répétés à la chapelle Sixtine sur les notes immortelles de Palestrina. Les paroles du Sauveur sont coupées par le *trisagion* angélique : *Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus immortalis, miserere nobis :* « Dieu saint, Dieu fort, Dieu éternel, ayez pitié de nous : » c'est tout ce que, dans son étonnement et sa douleur, la milice des Cieux peut dire à la grande Victime. Le trisagion se chante en grec et en latin; c'est l'Église d'Orient et d'Occident, ou plutôt c'est la seule et unique épouse de l'Homme-Dieu qui emprunte toutes les langues pour exhaler les sentiments qui l'oppressent.

Après le Saint-Père, tous les cardinaux, patriarches, primats, archevêques, évêques, généraux d'ordre, vont pieds nus et les mains jointes à l'adoration. Lorsque le souverain Pontife a rendu ses hommages au Dieu crucifié, il met dans le bassin de vermeil qui est à la droite de la croix, une bourse de damas violet, contenant cent écus d'or : tous les cardinaux y déposent chacun un écu d'or. Roi dans son berceau et roi sur l'instrument du supplice, Jésus a droit au tribut du monde. A Bethléem, ce tri-

(1) *Chapelles papales*, p. 488.

but lui fut payé sous les yeux de Joseph et de Marie par les monarques de l'Orient : à Rome, il lui est offert en présence des princes et des ambassadeurs des nations civilisées, par le roi de la ville éternelle, chef auguste de toute la chrétienté.

L'office terminé, on exposa sur l'autel une portion considérable de la vraie croix ; elle y resta jusqu'après les Ténèbres : Rome veut que le souvenir de la grande Victime remplisse même les instants de la journée, laissés libres par les cérémonies publiques.

A vingt et une heures et demie d'Italie, nous entrions à la chapelle Sixtine pour assister aux Ténèbres. Tout l'office est une longue et sublime élégie : l'Église est une épouse éplorée qui pleure sur un tombeau. Toutefois elle ne pleure pas comme ceux qui sont sans espérance : sa douleur est calme, et de son cœur navré s'échappent de loin en loin quelques accents d'ineffable consolation. Pour elle comme pour le royal Prophète dont elle emprunte la voix, la mort et la résurrection de la grande Victime se touchent et se confondent. De là un double sentiment de tristesse et de joie qui domine l'office et met tour à tour en jeu les deux ressorts de l'âme chrétienne: la nature et la foi. Sous ce point de vue, les Ténèbres chantées le Vendredi Saint me paraissent plus dramatiques encore que celles de la veille. Le *Miserere* d'Allégri termine l'office, et, pour un instant, l'Église s'abîme de nouveau dans son immense douleur.

Ce sentiment dont vous-même ne pouvez vous défendre est une préparation à la cérémonie qui va suivre. Toute l'assistance, silencieuse et recueillie, se rendit dans la basilique de Saint-Pierre. Les grenadiers de la milice urbaine formaient la haie dans la grande nef ; en tête du cortége s'avançait lentement la croix papale, dominant tous les fronts inclinés ; venaient ensuite la famille pontificale et la maison d'honneur. Elles étaient suivies de la garde suisse et de la garde noble, formant l'escorte du Saint-Père et du sacré Collége. Arrivé à la confession, le souverain Pontife se mit à genoux et récita les oraisons d'usage. Les cardinaux et les évêques, également prosternés, les récitèrent à leur tour. Élevez maintenant vos regards vers la coupole, et fixez-les sur la grande tribune de Sainte-Véronique, dont la balustrade est garnie de girandoles chargées de torches allumées. Au milieu de ces resplendissantes lumières apparaissent deux chanoines du Vatican qui montrent en silence la sainte Face, la lance, une portion de la vraie croix et autres reliques majeures, précieux monuments de la Passion de Notre-Seigneur et de notrè heureuse rédemption. Et tout le peuple ainsi que les diverses confréries de la ville, solennellement assemblés, adorent dans le silence, prient, demandent miséricorde.

C'est ainsi que la capitale du monde chrétien réveille, au jour anniversaire du déicide, d'ineffables sentiments de componction et d'amour, et qu'elle expie chaque année, dans le premier temple de l'univers, les dérisions sacriléges du Golgotha. L'adoration finie, le Saint-Père se lève

seul, laissant toute l'assistance prosternée ; et précédé de la croix portée par un auditeur de Rote, il sort de la basilique pour rentrer au Vatican, où l'accompagnent les gardes nobles ayant leurs torches allumées. Tel est le profond respect qui environne ces reliques précieuses, qu'à part les jours d'ostentation publique, nul ne peut les vénérer sans un indult spécial du souverain Pontife.

Pendant que tout cela se passait à Saint-Pierre, les autres églises de Rome redisaient aux nombreux fidèles les douleurs de l'Homme-Dieu. Au *Gesù*, à Sainte-Marie-*in-Trastevere*, à Sainte-Marie-du-Suffrage, *del Pianto*, à Saint-Laurent, et ailleurs encore, on faisait les trois heures d'agonie. En sortant de tous ces sanctuaires, la foule attendrie se portait au Colisée, au Caravita et au cimetière de Saint-François-de-Paule-*ai-Monti*, pour y faire le Chemin de la Croix, c'est-à-dire pour couvrir de ses baisers et arroser de ses larmes la voie douloureuse que le Sauveur arrosa lui-même de son sang. Mais à côté du roi des martyrs est Marie, la mère de la grande Victime et reine elle-même des martyrs : la piété romaine ne saurait l'oublier. Si, après la chute du jour, vous entrez dans les églises de Sainte-Lucie-*alle-Botteghe-oscure*, de Saint-Marcel au Corso, des Saints-Vincent-et-Anastase, près de la fontaine Trevi, vous trouvez tout un peuple faisant l'heure de Marie désolée. Enfin, pour que rien ne manque à la catholicité de la douleur, vers les trois heures du soir, l'Église grecque célèbre à Saint-Athanase, suivant son rit particulier, les funérailles du Sauveur; et pendant une partie de la nuit, l'Académie des Arcades redit en vers et en prose le plus grand, le plus lugubre, le plus heureux événement qui puisse être inscrit dans les annales du monde.

Au retour de l'assemblée, nous visitâmes les boutiques des charcutiers de la ville, notamment près de la Rotonde. Tous ces magasins sont disposés avec un goût parfait, et illuminés intérieurement par des centaines de lampions aux diverses couleurs. Des fleurs, des guirlandes de feuillage, des bandes de papier d'or et d'argent ornent les jambons, les saucisses, et autres pièces de charcuterie étagées avec art. Dans le fond apparaît toujours une madone, ou quelque mystère de Notre-Seigneur, sur un transparent du meilleur effet. D'où vient un pareil usage? Les charcutiers se réjouissent de la fin de l'abstinence et célèbrent par ces innocentes démonstrations le retour de leur commerce. Quelle variété la religion répand dans la vie d'un peuple chrétien! De temps en temps, nous rencontrions les patrouilles portant, comme tous les régiments de la garnison, le fusil renversé en signe de grand deuil. A Naples se conserve un autre usage. Pendant les derniers jours de la Semaine Sainte, nul ne peut se servir de voitures : le roi et la famille royale marchent à pied et sans pompe extérieure, à l'égal de leurs sujets. Salutaires habitudes de foi dont on comprend tout le prix lorsqu'on rentre dans un pays où elles n'existent plus.

26 MARS.

Chapelle Sixtine. — Chant de l'*Exultet,* des Prophéties et des Litanies solennelles. — Messe du pape Marcel. — Biographie de Palestrina. — Chant du *Gloria in Excelsis.* — L'*Alleluia.* — Visite au tombeau de Palestrina. — Aspect de Rome. — Messe arménienne. — Couronnement de la sainte Vierge. — La Trinité-des-Pèlerins. — Le Colisée au clair de la lune.

Pendant toute la Semaine Sainte le poste du voyageur est à la chapelle Sixtine : aujourd'hui, la messe du pape Marcel nous y rappela de bonne heure. Dans l'histoire de l'art, cette messe est un événement ; je le raconterai bientôt, ainsi que l'intéressante biographie de Palestrina, auteur de l'immortelle composition. La chapelle avait repris quelques-uns de ses ornements ; le pavé et les siéges du sacré Collége étaient recouverts de leurs tapis ; l'autel et le trône restaient encore tendus de violet. Le Saint-Père en chape rouge, en mitre lamée d'or, et les cardinaux en chape violette étaient à leurs places. Comme dans toutes les églises catholiques, l'office commença par la bénédiction du feu nouveau et du cierge pascal. A l'*Exsultet* tout le monde se leva comme pour l'Évangile, et nous entendîmes, sinon la musique des anges célébrant la résurrection du Sauveur, du moins le plus beau récitatif qui, au jugement des connaisseurs, puisse réjouir sur la terre l'oreille de l'homme. Pour mon compte j'aurais voulu que l'*Exsultet* durât toute la journée.

A ses dernières mélodies succéda le chant tour à tour grave et mélancolique des Prophéties et des Litanies solennelles. Ainsi toute l'antiquité repasse sous vos yeux, et vous vous croyez transporté dans ces nuits brillantes où l'Église primitive conduisait aux fonts sacrés ses nombreux essaims de catéchumènes vêtus de blanc et appelait sur tous ces candidats du ciel la protection des glorieux habitants de la bienheureuse Jérusalem. Le baptême est accompli ; et l'heureuse Mère, qui vient de donner à son divin Époux un peuple d'enfants, tressaille d'allégresse. En ce moment le souverain Pontife prend le pluvial blanc, les cardinaux la chape rouge ; on allume les cierges de la balustrade et ceux de l'autel placés sur six chandeliers de vermeil. Arrivé au pied de l'autel, le Saint-Père dépose la mitre et commence le psaume *Judica me*, récite la confession et monte à son trône où il reçoit l'obédience du sacré Collége. Un cardinal prêtre va célébrer la messe ; mais, avant de le suivre à l'autel, je dois dégager ma parole et raconter l'histoire de Palestrina (1).

Dans le cours du seizième siècle, la musique religieuse était tombée dans un tel état de corruption, que le souverain Pontife avait résolu de la bannir de sa chapelle. C'est alors que surgit le génie de Palestrina,

(1) Les détails suivants sont empruntés à Mgr Weisman, je ne fais que le traduire en l'abrégeant.

pur comme si les anges lui avaient inspiré son harmonie et capable de reculer à ses dernières limites la perfection de l'art musical. Giovanni Perluigi, appelé Palestrina du nom de sa ville natale, avait reçu le jour en 1524 de parents pauvres ; son talent ne tarda pas à le faire remarquer, et il entra comme enfant de chœur au service de la chapelle de quelque église. Les succès qu'il obtint sur ce modeste théâtre révélèrent son génie, et à vingt-sept ans il fut nommé directeur de la musique dans la chapelle Giulia au Vatican, puis musicien de la chapelle papale, enfin directeur de la musique de la basilique de Latran. C'est en 1560 qu'il composa ses célèbres *Improperia*, ainsi que le *Trisagion* qui s'y mêle comme un refrain. L'impression produite par cette composition simple et sublime fut telle, que l'année suivante, le pape Pie IV pria Palestrina d'en laisser prendre une copie pour sa chapelle, où, depuis, on l'a exécutée tous les ans, le jour du Vendredi Saint. Les *Improperia* sont vraiment le triomphe de la nature sur l'art, et seul un grand génie a pu concevoir que les plus simples combinaisons dussent produire un effet admirable. Le docteur Burnet appelle Palestrina « l'Homère de l'ancienne musique ; » et nulle composition peut-être plus que celle-ci ne lui a mérité ce titre. Mais sa gloire ne devait point s'arrêter là : on peut l'appeler encore le sauveur de la musique.

Le Concile de Trente avait sagement décrété l'abolition de toute musique lascive et profane dans les églises. En 1564, le pape Pie IV nomma une Congrégation de cardinaux chargée de pourvoir à l'exécution des décrets du Concile. Parmi les illustres mandataires se trouvait saint Charles Borromée, homme de goût comme tous les vrais saints. Il connaissait l'habileté de Palestrina, alors attaché à la chapelle de Sainte-Marie-Majeure. L'éminent et modeste compositeur fut mandé le 10 janvier 1565 ; la Congrégation le pria d'écrire une messe, dans laquelle le thème n'eût aucun rapport avec les airs profanes et où les paroles pussent être distinctement entendues. On ne lui cacha pas que du succès de cette épreuve dépendait le sort de la musique d'église : s'il échouait, elle devait être pour toujours bannie comme profane de la maison de Dieu.

On se figure aisément l'inquiétude et aussi le noble orgueil d'un génie pareil, quand, mesurant la responsabilité dont il était chargé, il vit qu'à ses seuls efforts étaient attachées les destinées de sa science favorite ; mais il ne recula point. En trois mois il présenta trois nouvelles messes : les deux premières furent grandement admirées, la troisième décida la cause. Le 29 juin 1565, on exécuta devant le Saint-Père, à la chapelle Sixtine, la messe victorieuse. Au milieu du ravissement universel, le Pape s'écria : « Tels durent être les accents que l'apôtre Jean a entendus dans la Jérusalem céleste, et qu'un autre Jean a renouvelés dans celle de la terre (1). »

(1) Le titre qu'elle porte de *Missa papæ Marcelli* ne lui fut donné qu'à l'époque de

Telle est la magnifique composition que nous allions entendre. Elle est à six voix, ayant deux basses et deux ténors. D'un côté, Palestrina voulait éviter tout air profane, de l'autre, donner à chaque partie une allure variée, afin que chacune, de temps en temps, pût se reposer. Il résolut le problème en adoptant le mode dont je viens de parler. Cet heureux expédient eut un autre avantage : il assura un fondement magnifique à l'harmonie, par la stabilité de ses parties basses et moyennes, tandis que le contralto et le soprano pouvaient chanter alternativement. Ajoutez que la musique est riche, harmonieuse, imposante et surtout essentiellement morale, comme le doit être la musique d'église; ajoutez encore que dans cette messe il n'y a pas de remplissage, chaque partie est une partie réelle aussi importante que les autres, aussi pleine de vie et de mouvement, et vous pourrez juger du prodigieux effet de cette œuvre unique.

Afin de la mieux sentir, nous l'écoutions les yeux fermés, lorsqu'à l'intonation du *Gloria in Excelsis*, un mouvement involontaire nous les fit ouvrir. En ce moment deux clercs de la *Floresia*, placés derrière l'autel, découvrirent la tapisserie du retable, représentant la Résurrection de Notre-Seigneur : un rayon de soleil vint frapper le tableau et fit resplendir la figure du vainqueur de la mort. Avec la rapidité de l'éclair, un tressaillement de bonheur se communique à toute l'assemblée ; les gardes nobles relèvent leurs épées, baissées depuis la veille ; les suisses, leurs hallebardes ; les massiers, leurs masses ; les huissiers, leurs verges ; toutes les cloches de la ville, muettes depuis le Jeudi Saint, sonnent à la volée et mêlent leurs sons joyeux au bruit solennel des mortiers de la garde suisse et des canons du château Saint-Ange.

Après le chant de l'hymne angélique, voici venir un sous-diacre auditeur de Rote, vêtu d'une tunique blanche et accompagné d'un maître des cérémonies. Il fit une génuflexion devant l'autel, et se rendit au pied du trône pontifical, où il dit à haute voix : *Pater sancte, annuntio vobis gaudium magnum, quod est* ALLELUIA : « Saint Père, je vous annonce une grande joie, c'est l'*Alleluia.* » A ces mots il se prosterna, baisa les pieds du Pontife et rentra, pour ne plus reparaître, à la sacristie. « Église de la terre, tendre sœur en exil, console-toi ; un jour tu diras avec ta sœur aînée le cantique de la joie. Reçois le gage de ton futur bonheur dans ce mot qu'un messager céleste t'apporte aujourd'hui : bégaie ce mot de la langue du ciel en attendant que tu viennes le chanter avec moi sous les brillants parvis de l'éternelle Jérusalem. » Voilà tout ce que dit ce messager mystérieux, et ce mot plus mystérieux encore que le lévite vient apporter au chef de l'Église militante.

L'annonce finie, le célébrant chante l'*Alleluia* trois fois, en élevant successivement la voix d'un ton ; et chaque fois les chantres répondent en

sa publication, faite à la prière de Philippe II, roi d'Espagne, sous le pontificat du pape Marcel. — Le Samedi Saint est le seul jour de l'année où on l'exécute.

contre-point, et ne font la cadence finale qu'à la troisième fois. Occupés un instant de ces belles cérémonies, nous revîmes à la messe de Palestrina, qui nous fit goûter jusqu'à la fin une volupté vive comme les sensations et calme comme les idées. Tel fut le plaisir qu'elle nous causa, qu'en sortant de la chapelle nous allâmes, pénétrés de reconnaissance, prier sur la tombe de l'immortel compositeur. Inhumé par ordre du Pape dans la basilique de Saint-Pierre, Palestrina repose au pied de l'autel des apôtres saint Simon et saint Jude. Sur la pierre tumulaire on lit cette inscription : *Joannes Petrus Alexis Palestrina, musicæ princeps.*

Depuis le chant du *Gloria in Excelsis*, Rome entière avait changé d'aspect. Un air de jubilation respirait sur toutes les figures; les rues étaient pleines de monde. Parmi ces flots populaires, les uns descendaient comme nous de Saint-Pierre; les autres venaient de Saint-Jean-de-Latran, où, suivant l'antique usage, on avait administré le baptême solennel à des catéchumènes juifs et mahométans, montré les têtes de saint Pierre et de saint Paul, et fait l'ordination générale. Toutes les autres églises fournissaient aussi leur nombreux contingent, et l'on n'entendait dans la foule que ces mots mille fois répétés : *Buona Pasqua.* A cette salutation chrétienne se joignaient, dans toutes les rues, des décharges de mousqueterie en signe de réjouissance; et tandis que d'élégantes voitures promenaient, aux acclamations des enfants, d'énormes saucisses suspendues à leurs baldaquins de feuillage, pour annoncer la fin du carême, on voyait les pères portant sur leurs bras le blanc agneau que chaque famille se fait un devoir de manger le jour de Pâques. Ce spectacle, qui révélait une ville religieuse avant tout, est pour le voyageur français une source d'amères jouissances. Comme les Romains, nos pères connurent ces joies saintes et naïves qui coupent si utilement la monotonie du pèlerinage dans la vallée des douleurs. Nous les avons frappées d'un superbe dédain et complétement bannies de nos mœurs et même de nos idées : il reste à savoir si nous en sommes devenus meilleurs ou plus heureux!

Des plaisirs du même genre, quoique d'une nature différente, nous étaient réservés pour le soir. Vers les quatre heures, les Arméniens catholiques célèbrent, dans l'église de Sainte-Marie-Égyptienne, la première messe du jour de Pâques. Un évêque de cette nation, environné d'un clergé nombreux, était à l'autel. Le costume oriental du pontife, des prêtres et des fidèles, leur langue, leur chant, leur rit, donnent un grand intérêt à cet office, qui déroule aux yeux du chrétien une page magnifique de notre vénérable antiquité. Nous ne quittâmes l'office arménien que pour nous rendre à Saint-Marcel, où nous appelait une autre *funzione* pleine de grâce et d'à-propos : je veux parler du couronnement de la sainte Vierge. Hier, Rome avait pleuré avec la Mère des douleurs; aujourd'hui, elle s'associe à ses joies, et, dans l'effusion de sa tendresse filiale, elle vient la complimenter sur la résurrection du Sauveur. Autour de son autel, magnifiquement illuminé, de nombreux fidèles chantent les allé-

gresses de la divine Mère. On la félicite, on la bénit, on l'implore, on lui dit tout ce que les enfants bien nés peuvent dire, dans l'enthousiasme de leur amour et de leur joie, à une mère uniquement chérie. Le *Gloria in Excelsis* du matin, le couronnement de la sainte Vierge le soir, ces deux grandes félicitations adressées à Jésus et à Marie, ont acquitté le tribut de la piété romaine, et tous les cœurs satisfaits attendent avec impatience la solennité du lendemain.

Tant d'amour de la part des deux augustes victimes du Calvaire ne sera pas une leçon perdue pour leur famille. « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait; » telle fut la prescription du Maître après avoir lavé les pieds de ses disciples. Seule, entre toutes les villes du monde, Rome accomplit fidèlement, publiquement, constamment cette divine parole. Il était huit heures du soir lorsque nous arrivâmes à l'hospice des Pèlerins, où nous attendait ce merveilleux spectacle de charité. Le superbe édifice doit sa fondation à saint Philippe de Néri. On y reçoit gratuitement pendant trois, quatre et même sept jours, les pèlerins hommes et femmes que la piété amène à Rome. Pour être admis, ils doivent arriver d'un pays éloigné de plus de soixante milles, et présenter un certificat de leur évêque ou de ses grands vicaires, attestant qu'ils viennent à Rome pour visiter les saints lieux. Quelques confrères nommés receveurs examinent ces certificats, afin d'éviter toute fraude. A Pâques le nombre des pèlerins est de trois à quatre cents. L'hospice forme deux corps de logis séparés : l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le nombre total des lits est de quatre cent quatre-vingt-huit, et dans tous les réfectoires réunis on peut servir à la fois neuf cent quarante-quatre personnes.

En arrivant, les pèlerins trouvent des frères et des sœurs qu'ils n'ont jamais vus, et qui les reçoivent comme de vieilles connaissances. Ces frères et ces sœurs sont les membres de la confrérie du Saint-Sacrement, fondée par saint Philippe de Néri. Leur costume, symbole de la charité, se compose d'une ample robe rouge, retenue par une ceinture avec un long rabat blanc, semblable à celui de nos magistrats. Celui de la plupart des pèlerins rappelle le moyen âge, et la Terre-Sainte, et les Croisades, et Saint-Jacques-de-Compostelle, et les autres lieux dont l'histoire, racontée au foyer domestique par l'aïeul aux cheveux blancs, charma notre enfance. Le grand chapeau de feutre aux ailes étendues, le camail de toile cirée couvert de coquillages, la gourde au côté, le bourdon à la main, tel est leur pieux et poétique équipage.

Une charité attentive s'informe de leurs besoins et pourvoit à tout. Puis quand le nombre des pèlerins est suffisant, les confrères leur donnent le bras; chaque confrère en soutient deux : et trois à trois, ils se dirigent en procession vers Saint-Pierre, afin d'aller remercier le Père commun du succès du voyage et déposer *ad limina Apostolorum* le premier hommage de leur piété. De retour à la Trinité, on entre dans le lavoir; il est

au rez-de-chaussée et se compose de deux salles destinées au lavement des pieds. Celle des hommes contient soixante personnes à la fois, celle des femmes cinquante. Assis sur des banquettes fixées aux murailles, ces pauvres étrangers de tout âge et de tout pays reçoivent l'humble office de la main de tout ce que Rome compte de plus illustre. J'ai vu là des jeunes gens de familles distinguées, de riches négociants, des princes, des évêques, des cardinaux, de grandes et nobles dames. Leurs brillants équipages couvraient la place de la Trinité, tandis qu'eux-mêmes, maîtres et maîtresses, devenus, pour l'amour de Jésus-Christ, serviteurs et servantes des pauvres, étaient à genoux devant les bien-aimés du Dieu Rédempteur, leur rendant avec amour tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne.

Au lavement des pieds succède le souper. Les réfectoires sont de longues salles voûtées, autour desquelles règnent deux tables coupées de distance en distance pour la facilité du service. C'était le Samedi Saint ; le repas était frugal, mais proprement servi : le cardinal Acton y présidait. Revêtu comme tous les confrères du grand sac rouge, et reconnaissable seulement à sa calotte, le prince de l'Église vint dire le *Benedicite*. Tous les pèlerins se levèrent, firent la prière avec lui, puis se rassirent, et la lecture commença. Elle racontait l'acte de charité que les saintes femmes avaient voulu exercer envers Notre-Seigneur au tombeau, en apportant des parfums pour embaumer son corps. Rentré à la cuisine, le cardinal, aidé d'un évêque français et d'autres personnages éminents, faisait les portions de *minestra*, qu'il puisait dans une grande chaudière. La soupe ainsi que les autres plats arrivaient aux pèlerins sur les bras de confrères d'un rang également distingué. Nous remarquâmes entre autres les jeunes princes d'Espagne et le cardinal Schwartzemberg. Ils circulaient autour des tables, et servaient avec une grâce parfaite les hôtes de la charité, confus de tant d'honneur et attendris jusqu'aux larmes.

Quel qu'il soit, le spectateur ne peut s'empêcher de partager leur émotion et de bénir tout à la fois le Dieu qui a su faire de tous les hommes un seul peuple de frères, et l'Église romaine qui perpétue d'une manière si touchante les enseignements du divin Maître, et ces nobles confrères qui, dans notre siècle d'égoïsme, pratiquent à la lettre les leçons de dévouement qui sauvent les sociétés, et ces pauvres pèlerins, jeunes enfants, vieillards aux cheveux blancs, tendres mères, sœurs dévouées, tous venus à pied et de si loin pour obtenir le salut de quelque personne chérie, accomplir quelque vœu, et continuer cette longue procession qui, depuis dix-huit siècles, se rend de tous les points du monde aux glorieux tombeaux des Apôtres.

Le réfectoire des femmes présentait le même spectacle. Après l'action de grâces, tous les pèlerins se rendirent à la chapelle pour y faire en commun la prière du soir. Les dortoirs s'ouvrirent, et chaque voyageur y trouva un lit préparé par les mains maternelles de la charité.

La réception de pèlerins n'est point, de la part des fidèles de Rome, une de ces faciles démonstrations que la vanité produit et que la mode soutient pendant quelque temps; c'est une œuvre sérieuse qui a traversé les siècles et qui impose d'énormes sacrifices. Les solennités de Saint-Pierre, de la Fête-Dieu, de la Portioncule et bien d'autres encore, amènent à Rome un très-grand nombre de pèlerins. Pendant la Semaine Sainte, il varie de quatre à cinq cents. Dans les années du Jubilé il est beaucoup plus considérable. Les archives de la Trinité donnent le tableau suivant des pèlerins hébergés dans l'établissement à ces époques solennelles.

Jubilés.	Total des bouches.	Balance par jour.
1575	116,848	320,04
1600	324,600	889,31
1625	582,760	1,596,60
1650	308,533	845,29
1675	311,777	854,18
1700	300,000	821,91
1725	382,140	1,046,95
1750	194,832	533,78
1775	271,970	745,12
1825	273,299	745,12

Ainsi, à la dépense annuelle, qui est d'environ cent mille francs, tant pour les convalescents que pour les pèlerins, s'ajoute tous les vingt-cinq ans une dépense extraordinaire de plus de cinq cent mille francs. Or, c'est la charité romaine qui s'impose tous ces frais.

Pour compléter nos impressions, ou, si l'on veut, pour les rendre plus vives par un grand contraste, nous nous rendîmes au Colisée. Neuf heures du soir sonnaient au *Gesù ;* il faisait un clair de lune magnifique, Rome entière était dans la silence. Sur les dalles de la voie Sacrée, on n'entendait que les pas de notre caravane composée d'environ quinze personnes. Bien des fois j'avais vu le Colisée pendant le jour; il m'avait paru grandiose : au clair de la lune, il me parut effrayant. Quand les rayons obliques de l'astre des nuits, traversant les larges brèches de ces hautes murailles, pénètrent dans les vomitoires à demi ruinés, éclairent toutes les anfractuosités du colossal édifice, et vous laissent entrevoir dans toutes ses parties cette montagne de ruines noirâtres, silencieuses, menaçantes, un frisson de terreur vous passe dans les veines, vous serrez le bras de votre voisin, vous ne savez si vous devez rester ou si vous devez fuir.

A l'extrémité de l'arène, un guide nous attendait muni d'une longue torche résineuse. Sur ses pas nous gravîmes lentement les degrés qui conduisent au premier étage, dont nous fîmes le tour, autant que le permettent les larges crevasses de la plate-forme. Nous tenions à passer sur tous ces siéges occupés jadis par les Césars, le Sénat et les Vestales. De

là, nous montâmes à l'étage supérieur, le seul qui reste accessible. Arrivée sur la galerie, toute la troupe voyageuse se mit à chanter. Ce volume de son quoique faible, mais dont les échos des vastes murailles augmentent singulièrement la puissance, donne une idée de l'effet produit, alors que le Colisée existait tout entier, par les hurlements des bêtes féroces, les fanfares des orchestres, les cris des gladiateurs, les vociférations et les trépignements de cent mille spectateurs ivres de sang et de volupté. Quel spectacle! quel contraste! Nous sortions de la Trinité-des-Pèlerins où nous avions vu les princes et les princesses à genoux devant le pauvre, et nous étions au Colisée où le riche et le puissant faisaient dévorer, pour leur plaisir, le petit et le faible; là d'immenses richesses dépensées en œuvres de la plus touchante charité; ici l'or du monde prodigué pour des scènes de carnage : tel est pourtant l'intervalle que l'Évangile a mis entre nous et le paganisme. La Trinité-des-Pèlerins et le Colisée rapprochés l'un de l'autre et vus le même jour de la sainte semaine, présentent, à l'esprit de l'observateur impartial, la divinité du christianisme dans sa plus haute puissance; ils font plus, ils la font sentir à son cœur.

27 MARS.

Pâques. — Vue de Rome et de Saint-Pierre. — Entrée du Pape. — Messe. — Vue de la place Saint-Pierre. — Bénédiction solennelle. — Fête dans les familles. — Illumination du Vatican.

L'artillerie du château Saint-Ange annonça, dès l'aurore, le retour de la grande solennité. Toute la population romaine, accrue de soixante mille étrangers, se pressait dans l'église, encombrait les places, et se portait en flots pressés vers le pont Élien et la basilique de Saint-Pierre. Un air de jubilation respirait sur toutes les figures : le ciel était magnifique. A peine çà et là quelques légers nuages tempéraient les ardeurs du soleil, sans rien ôter à ses rayons du vif éclat qui devait éclairer le plus beau jour de la ville éternelle et du monde. Mais comment décrire ces augustes cérémonies! La plume peut bien les faire connaître dans tous leurs détails; quant à rendre l'impression qu'elles produisent, le spectateur de ces grandes scènes reculera toujours devant cette tâche impossible.

La pompe des offices surpasse celle de Noël; les plus riches ornements, les vases sacrés les plus précieux étalent leur magnificence sur l'autel, autour du trône pontifical, dans les bancs du sacré Collége et dans toutes les parties de la basilique. Les avenues du portique et la grande nef jusqu'à la confession de Saint-Pierre sont occupées par les régiments pontificaux. Les gardes suisses, les gardes nobles, les généraux des troupes

romaines, en grand costume, font leur service auprès du souverain Pontife. Sa Sainteté est reçue sous le portique par le chapitre du Vatican, ayant à sa tête le cardinal archipêtre. Au défilé du cortége devant la statue de Constantin, les tambours battent aux champs, les cloches de la basilique sonnent à la volée et les trompettes de la garde noble éclatent en joyeuses fanfares. Le Pape franchit le seuil de la grande porte du temple, et les chantres de la chapelle entonnent l'antienne *Tu es Petrus* : ce moment a quelque chose d'imposant et de solennel qu'on ne saurait décrire. Porté sur la *Sedia*, le Saint-Père s'avance majestueusement vers la confession; là il met pied à terre, et après une courte adoration, monte sur le trône de Tierce, reçoit l'obédience du sacré Collége et la messe commence. Elle est suivie de l'ostension des reliques majeures de la Croix, de la sainte Face et de la lance; puis de la bénédiction solennelle du haut de la grande loge.

Avant onze heures, la place de Saint-Pierre présentait un coup d'œil unique sur la terre. Aux extrémités inférieures stationnaient quinze cents à deux mille équipages d'une magnificence royale : c'étaient les voitures des cardinaux, des ambassadeurs, des prélats, des princes et de toute la noblesse romaine et étrangère. Le centre de la place, en avant de l'obélisque, était occupé par les troupes d'infanterie et de cavalerie formant un vaste carré. Sur le grand front qui regardait Saint-Pierre était rangée la musique des divers régiments. Enfin dans toute l'étendue de la place jusqu'au seuil de la basilique, sur la double galerie environnante, se pressait une foule tellement compacte que tout mouvement semblait impossible : il y avait sans exagérer cent mille spectateurs au moins.

Du lieu élevé où nous étions parvenus, nos regards se promenaient sur cette immense multitude, palpitante d'émotion, lorsque vers midi toutes les cloches de la basilique sonnent à la volée ; le canon du château Saint-Ange fait une décharge générale, à laquelle vient se mêler le roulement des tambours et le son éclatant des trompettes : c'est l'annonce de la prochaine arrivée du Saint-Père. Tous les regards se portent vers la grande Loge, ombragée par un superbe pavillon d'écarlate. Bientôt un mot parti de toutes les bouches, et cent mille fois répété, forme comme un vaste murmure : *Ecco! Ecco!* Le voilà! le voilà! Et toutes les têtes se découvrent, et tous les genoux fléchiraient s'il y avait place; et l'on vit arriver sur le grand balcon tout le cortége pontifical : cent prélats avec leur magnifique costume, trente et un cardinaux en mitre blanche, vingt-quatre évêques de l'Orient et de l'Occident. Enfin le Vicaire de Jésus-Christ, l'auguste vieillard porté sur la *Sedia gestatoria*, la tiare en tête, parut avec une majesté infinie aux regards du peuple immense. Un silence universel s'était établi : on respirait à peine; toute cette multitude immobile ne semblait vivre que par les yeux.

Assis sur la *Sedia*, approchée de la partie extérieure du grand balcon,

le Saint-Père récita d'une voix ferme les prières d'usage (1). De chaque côté étaient deux évêques à genoux, l'un tenant le cierge allumé, l'autre présentant le livre des oraisons. La formule achevée, le Saint-Père, revêtu de la chape brodée d'or, et le front orné de la triple couronne, se leva majestueusement, ouvrit les bras, les étendit en haut comme pour aller puiser dans le ciel même la bénédiction qu'il allait répandre, puis formant le signe de la croix, il les rejoignit sur sa poitrine, comme un père qui embrasse son enfant et le presse sur son cœur; et cet enfant, c'est Rome et le monde. Ce mouvement est d'un effet indicible. Jamais et nulle part l'œil humain n'a rien vu de si solennel, de si saisissant. Dans ce moment unique, à la vue du souverain Pontife, dont la moitié du corps seul se dessine aux regards, on ne sait si c'est un homme, un ange, ou Dieu lui-même qui apparaît dans les airs. Quant à l'impression, je le répète, je ne veux pas même essayer d'en parler. Elle est telle qu'un de nos philosophes du dernier siècle s'écriait, après l'avoir éprouvée : *En ce moment j'étais catholique.* Elle est telle qu'une princesse protestante venue naguère à Rome pour y faire de la propagande, tomba évanouie et se releva catholique ! Elle est telle que tous les voyageurs, n'importent leur religion et leur caractère, répètent d'une voix unanime : Il n'y a rien de comparable sous le ciel !

En prononçant les dernières paroles de la bénédiction, le Saint-Père s'était rassis ; l'*Amen* avait été répété solennellement quatre fois par l'immense voix de la foule, lorsque tout à coup une voix plus forte le redit à sa manière. Les cloches de la basilique, le canon du château Saint-Ange, les tambours et les trompettes des régiments éclatant à la fois, portèrent l'acclamation de l'éternité jusqu'aux montagnes lointaines de la Sabine et du Latium. Les deux cardinaux assistants lurent, l'un en latin, l'autre en italien, les formules de l'indulgence plénière accordée aux fidèles qui avaient reçu la bénédiction dans les dispositions convenables. Ces formules imprimées furent jetées au peuple ; le Saint-Père avait disparu : tout était fini.

La foule émue s'écoula lentement, et bientôt divisée en mille fractions, elle fut assise à d'innocents festins par lesquels chaque famille célèbre,

(1) Sancti apostoli Petrus et Paulus, de quorum potestate confidimus, ipsi intercedant pro nobis ad Dominum.

Precibus et meritis Beatæ Mariæ semper Virginis, Beati Michaelis archangeli, Beati Joannis Baptistæ, et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et omnium sanctorum, misereatur vestri omnipotens Deus, et dimissis omnibus peccatis vestris, perducat vos Jesus Christus ad vitam æternam. Amen.

Indulgentiam, absolutionem, et remissionem omnium peccatorum vestrorum, spatium veræ et fructuosæ pœnitentiæ, cor semper pœnitens et emundationem vitæ, gratiam et consolationem Sancti Spiritus, et finalem perseverantiam in nobis operibus, tribuat vobis omnipotens et misericors Dominus. Amen.

Benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritus sancti descendat super vos et maneat semper. Amen.

en mangeant l'agneau pascal, la fête de la grande famille chrétienne. Afin que tous aient part à la joie commune, des secours sont donnés à tous les pauvres qui se présentent au Vatican ; d'abondantes aumônes distribuées aux prisonniers ou portées aux familles nécessiteuses, et des captifs sont mis en liberté. Rome imite ainsi le divin Sauveur dont l'apparition dans les limbes fut pour les justes l'heureux signal de la délivrance. Enfin, comme les académies et les réunions littéraires avaient chanté naguère les douleurs de la grande Victime, elles célèbrent aujourd'hui son triomphe. La prose et la poésie redisent tour à tour la victoire de l'Homme-Dieu, les conquêtes merveilleuses de la foi, ses bienfaits plus merveilleux encore et ses luttes gigantesques : de brillantes couronnes sont décernées aux vainqueurs. Tout cela montre que les fêtes religieuses, à Rome, sont des fêtes véritablement populaires.

La joie publique se manifeste le soir par la célèbre illumination de la Coupole. Comme la bénédiction du matin, elle est telle qu'aucune autre capitale ne saurait offrir aux regards étonnés du voyageur un spectacle semblable. Qu'on se représente le plus magnifique temple du monde, avec ses proportions colossales, avec sa coupole de quatre cent vingt-quatre pieds de hauteur, son immense place environnée d'une double colonnade ornée de milliers de statues de marbre, et tout cet édifice devenu une montagne de feu ! Quatorze cents lampions à feu voilé sont placés sur la façade extérieure du temple et des portiques, à partir du sol jusqu'à l'extrémité de la croix du dôme. Ces lampions dessinent toutes les arêtes de l'édifice dont ils marquent les lignes architectoniques, se courbant où elles se courbent, s'arrêtant où elles s'arrêtent, se brisant où elles se brisent.

Deux points sont indiqués pour bien jouir de l'illumination : le Mont-Pincio et l'entrée de la place Saint-Pierre. Du premier on l'aperçoit dans le lointain comme un immense météore, dont le scintillement répand sur l'atmosphère la lumière d'un incendie. Du second, on la voit de près et l'on admire la symétrie de toutes ces lignes de feu qui éclairent les savants dessins de la façade et de la coupole, tracés par la main de Michel-Ange. Descendus du Pincio à huit heures vingt minutes, nous arrivâmes, à travers les flots du peuple, sur la place Saint-Pierre avant neuf heures moins un quart. Il était temps, la première illumination commencée à huit heures était sur le point de finir : à neuf heures il y a changement de feu.

Au premier coup de l'heure, quelque chose d'enflammé, semblable à des étoiles filantes, court sur le dôme, sur la croix, sur les petites coupoles, sur la façade, sur le péristyle, sur la colonnade, sur la place, se faisant voir partout et ne s'arrêtant nulle part ; et quand le dernier coup de l'heure sonne, ce je ne sais quoi ne remue plus, ne se voit plus ; mais sept cent quatre-vingt-onze nouveaux feux ont été allumés, et des rosaces, des guirlandes, des candélabres, des foyers d'une flamme brillante

se trouvent mêlés aux lignes un peu ternes de la première illumination. Rien ne peut rendre la promptitude de ce changement de feu, comme rien ne peut faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas vu, le grandiose de cet incendie de la coupole (1). Trois cent soixante-cinq *pietrini* suspendus avec des cordes ont tout à coup opéré cet effet magique, sans qu'on ait pu les apercevoir, et allumé dans le temps que je mets à l'écrire cinq mille neuf cent quatre-vingt-onze lampions. C'est leur secret et une des gloires du génie italien, sans rival dans les beaux-arts et dans l'ordonnance d'une fête.

Ce qui rehausse le caractère de ce brillant spectacle et augmente l'impression, c'est la pensée qui l'inspire. Dans les autres pays on illumine pour des fêtes civiles ; à Rome, seulement pour des fêtes religieuses : là, pour les joies souffrantes de l'exil ; ici, pour les espérances délicieuses de la patrie, et tout y prend le caractère de l'infini ; et le spectateur élevé au-dessus de lui-même se retire en bénissant la Providence de l'avoir rendu témoin de ces grandes solennités, les plus ravissantes après celles du ciel.

28 MARS.

Adieux à Rome païenne. — Feu d'artifice du château Saint-Ange. — Réflexions sur les solennités romaines de la Semaine Sainte et de Pâques.

A part le feu d'artifice du château Saint-Ange, qui nous était réservé pour le soir, nous avions vu tout ce que Rome et le monde peuvent offrir de plus magnifique. Le but du voyage était rempli, il fallait songer au départ. Nous étions venus pour étudier les trois cités renfermées dans une seule. Afin de conserver plus vifs et plus certains les souvenirs de la triple Rome, nous voulûmes la voir une dernière fois dans les grands monuments qui la résument : à cette visite d'adieu furent employés nos derniers instants. Rome païenne se personnifie dans les ruines colossales de ses édifices ; et le Capitole, le Forum, la prison Mamertine, le Colisée, l'aqueduc de Claude, les thermes de Dioclétien, l'obélisque d'Auguste nous virent de nouveau, recueillant l'irrécusable témoignage qu'ils rendent au génie, à la religion, aux lois, aux mœurs de la puissante reine de la force.

De ce témoignage muet, mais éloquent, voici la traduction : « Il fut un monde dont Rome était la capitale et dont César était le maître ; un monde qui divinisa l'homme et ses passions grossières et ses instincts cruels ; qui vit tous les peuples enchaînés tour à tour au char de la victoire apporter à l'homme déifié l'hommage de leur or et de leur sang le plus pur ; qui rugit comme la hyène et le tigre lorsque douze pêcheurs, armés

(1) *Manuel de la Chapelle Sixtine*, p. 114.

d'une croix de bois, vinrent lui disputer l'empire des intelligences; qui déchira pendant trois siècles les corps palpitants de dix millions de martyrs, et qui, bourreau tout-puissant, fut vaincu par ses faibles victimes, ne laissant après lui que des monuments de son orgueil, de sa force, de sa volupté et de sa fabuleuse barbarie; monuments gigantesques dont le dernier vestige aurait disparu, si la Croix victorieuse n'avait pris soin de les couvrir de son ombre tutélaire. Grâces à toi, monde de Jupiter et de Néron! toujours vivant dans tes ruines, tu enseignes éternellement les siècles; et, plus éloquent que tous les orateurs, tu élèves à sa plus haute puissance le miracle de la divinité de ma foi et le sentiment de ma reconnaissance pour le Dieu libérateur du genre humain. Adieu, ta mission est accomplie : repose dans ton vaste tombeau; et, s'il se peut, que la terre te soit légère. »

Notre visite à Rome païenne, jointe à quelques préparatifs de départ, avait occupé une partie de la journée. Le soir, à sept heures, nous traversions au pas de charge le Ponte Sisto, et, dans presque toute son étendue, nous suivions la Longara. Où allions-nous si vite? Chez la bonne veuve Buffalo. Que voulions-nous à cette excellente femme qui nous était parfaitement inconnue? Nous voulions prendre les places retenues pour nous sur son balcon, situé au bord du Tibre en face du château Saint-Ange, afin de jouir là tout à notre aise de la magnifique *Girandola*. On donne ce nom au feu d'artifice tiré du môle d'Adrien, en réjouissance de la Résurrection du Sauveur. Tout Rome est à ce spectacle, le plus beau qu'on puisse voir avec ceux de la veille.

A huit heures trois quarts, plusieurs coups de canon donnèrent le signal de la fête. En un clin d'œil la plate-forme du château Saint-Ange lança dans les airs des colonnes de flammes qui représentaient au naturel une éruption du Vésuve. Afin de compléter l'illusion, les flammes s'élevaient par bouffées, comme si elles eussent été violemment chassées par l'air comprimé au sein du volcan, tandis que le bruit du canon imitait les déchirements souterrains de la montagne. A ce terrible spectacle succéda une douce et gracieuse représentation. Le château fut tout à coup illuminé par des milliers de lampions d'une lumière si vive, qu'on aurait dit une rivière de diamants sur la tête d'une femme. Pour troisième scène, nous eûmes les cascatelles de Tivoli. De toutes les embrasures de la citadelle descendirent des ruisseaux de feu, semblables au fer en fusion. Rien ne fut oublié, pas même la grande cascade, dont la lumière éblouissante, réfléchie par les eaux du Tibre, doublait pour nous le plaisir du magique spectacle.

Vinrent ensuite, à la gloire du divin Triomphateur, une vaste couronne de gerbes étincelantes, dont chacune ressemblait à un plant d'aloès; puis des chandelles romaines, des comètes, des fusées. En éclatant dans les airs, tous ces brillants météores laissaient échapper des armées de petits poissons ailés qui semblaient se combattre, puis mourir l'instant après

celui qui les avait vus naître. Ce n'était là que le prélude de la grande bataille livrée au monde par le divin Crucifié. Le combat lui-même nous fut offert dans un siége, remarquable surtout par le nombre des fusées et des coups de canon qui se succédaient avec une rapidité extrême. Enfin, le bouquet se composa d'une masse de chandelles romaines qui, s'élevant à une grande hauteur, éclatèrent toutes ensemble et formèrent en retombant une immense gerbe de flammes dont les vives nuances scintillaient comme des rubis, des diamants et des topazes aux rayons du soleil. Grâce à la place que nous occupions sur le bord du Tibre, il nous fut donné de jouir doublement du feu d'artifice. La réalité nous apparaissait au môle d'Adrien, et l'image dans le fleuve, dont les eaux tranquilles reproduisaient à nos pieds toutes ces gracieuses et terribles merveilles.

La girandole termine les fêtes de Pâques. En quittant à regret les lieux où il éprouva tant de jouissances, le voyageur réfléchi sent le besoin de se replier sur lui-même, et il se demande : Pourquoi ces grands spectacles? Toutes ces pompes dispendieuses ne seraient-elles qu'un vain amusement? D'où vient aux solennités romaines le mystérieux privilége de faire sentir des impressions qu'aucune autre fête ne produit? Pourquoi la ville éternelle donne-t-elle chaque année de pareilles fêtes au monde? Le bon sens n'a pas de peine à répondre : Rome est trop grave pour s'oublier au point de dépenser périodiquement en plaisirs inutiles les aumônes des fidèles ou les sueurs de ses enfants? Son histoire l'absout d'une pareille insinuation. Quel est donc son dessein? La nature même de ses fêtes le révèle et donne le secret des impressions ineffables qu'elles produisent.

Il faut des fêtes au peuple, et par peuple, il faut entendre tous les hommes. Mais prenez garde : suivant leur nature, les fêtes sont une cause puissante de salut ou de ruine pour les nations. Que les fêtes publiques soient tout ensemble un délassement et une haute leçon de vertu, et le peuple portera joyeusement le poids du travail; vous sollicitez tous les nobles instincts du cœur, vous agrandissez le caractère national, vous posez le principe fécond d'actions généreuses qui sont la gloire et le soutien des sociétés. Or, les fêtes catholiques seules, réunissant au plus haut degré ce double caractère, ont le privilége de produire ce double avantage. Rome le comprend; et si sa conduite avait besoin de justification, elle la trouverait dans l'histoire des nations qui dédaignent les fêtes religieuses. Vous avez tourné en dérision les pompes salutaires du catholicisme, vous les avez appauvries ou supprimées : le peuple s'en est éloigné, mais il n'a pas perdu le goût des fêtes; il lui en faut, et il en aura. Les théâtres, les bals, les orgies des barrières, les immondes divertissements de nos grandes cités remplaceront les nobles plaisirs que la religion lui offrait gratuitement. Au lieu de se spiritualiser, il se matérialise; et l'excitation fébrile de tous les mauvais instincts, et la corrup-

tion des cœurs, et la perversité des intelligences, et l'abaissement du caractère national, et la haine de l'ordre, et la ruine précoce de la santé, et le désordre moral, et la misère matérielle, son inévitable conséquence : tels seront les fruits amers que le peuple recueillera du mépris et de la suppression des fêtes religieuses. Ce n'est pas une prophétie que je fais, c'est de l'histoire que j'écris.

Justifiées dans leur existence, les solennités romaines nous cachent encore la raison de leur puissance merveilleuse. On la découvre tout à la fois dans leur magnificence extérieure et dans leur nature intime. Ce que j'ai dit de la chapelle Sixtine, de ses peintures, de ses chants, de ses cérémonies, de la bénédiction papale, de l'illumination de la coupole, suffit pour apprendre que Rome seule possède les éléments dont la réunion fait de ses solennités les plus belles fêtes après celles du ciel. Si l'on ajoute que ces fêtes où la richesse des détails et le bon goût des dispositions s'unissent à la grandeur de l'objet, se célèbrent sous le magnifique ciel d'Italie, dans la ville éternelle, au milieu des chefs-d'œuvre éblouissants du génie chrétien, sous les yeux de tout ce que la terre connaît de plus auguste, en présence d'une nuée de témoins venus des quatre coins du globe, on comprendra que le spectateur, subjugué par ce merveilleux ensemble, éprouve des impressions inconnues partout ailleurs, et sente son admiration s'élever jusqu'à l'enthousiasme, son bonheur jusqu'à l'ivresse.

Toutefois, les solennités romaines de la Semaine Sainte et de Pâques doivent leur incomparable puissance bien moins à leur pompe extérieure qu'à leur nature intime. Il y a dans le cœur humain deux grandes fibres dont le frémissement ébranle profondément et à coup sûr toutes les autres : la douleur et l'espérance. Remuées séparément, elles exercent une puissante action ; remuées à la fois, elles portent l'impression à sa plus haute énergie. Or, mettre en jeu ces deux ressorts de l'âme, les mettre en jeu simultanément, les mettre en jeu avec une force surhumaine, voilà le privilége des solennités romaines dont je parle. La mort, la résurrection d'un Dieu immolé par l'homme, ressuscité pour l'homme, c'est-à-dire le spectacle le plus lugubre et la douleur la plus profonde tout à coup suivis du triomphe le plus éclatant et le plus glorieux, tel est le sujet ou, pour mieux dire, l'âme de ces fêtes. Comment concevoir qu'un pareil drame, représenté avec toutes les ressources de l'art et du génie, n'ébranlât point le spectateur jusque dans les profondeurs de son âme et n'élevât point ses impressions à leur dernière puissance ?

Il faut ajouter que dans sa partie douloureuse comme dans sa partie consolante, le drame du Golgotha porte un cachet de catholicité qui contribue merveilleusement à grandir l'intérêt en même temps que, par ses rapports intimes avec chacun de nous, il nous associe à ses péripéties lugubres et à son dénoûment glorieux. Pour parler seulement des joies qu'il produit, on comprend quelle doit être leur vivacité ? Illuminer un

palais, tirer un feu d'artifice pour la naissance d'un prince, à l'occasion d'une victoire, en mémoire d'une révolution, est une fête essentiellement particulière : l'événement célébré est d'un intérêt local ; souvent même, s'il fait le bonheur des uns, il fait la douleur des autres. Tel est, en général, le caractère de toutes les fêtes politiques. Or, l'homme est ainsi fait, qu'il jouit peu, qu'il jouit mal quand il est seul. Pour être content, son cœur veut se sentir à l'unisson avec d'autres cœurs; plus le nombre en est grand, plus son bonheur augmente. De plus, le plaisir qu'il éprouve revêt le caractère du sujet qui le produit. Il sera tour à tour superficiel, passager, inquiet, futile, selon que son principe sera empreint de quelqu'un de ces caractères.

Au contraire, le sujet de se réjouir est-il par son étendue commun non-seulement à une province, à une nation, à une partie du monde, mais à toutes les nations du globe, au ciel même ; touche-t-il par sa nature aux profondeurs de l'humanité et aux grandeurs de Dieu ; en un mot, est-il catholique suivant toute l'énergie du mot, à l'instant l'impression qu'il produit prend un caractère d'intimité, de douceur et de force qui plonge dans une délicieuse ivresse et le cœur et les sens.

Or, le plus magnifique temple de l'univers, resplendissant de lumières au milieu des ténèbres de la nuit, et éclairant de ses feux le Cirque même de Néron, qu'illuminèrent jadis les chrétiens changés en torches vivantes ; le colossal mausolée d'un persécuteur de l'Église devenu le théâtre où le génie célèbre le triomphe du vainqueur des Césars et du monde ; ce vainqueur lui-même, qui n'est pas un homme, mais un Dieu, un Dieu qui combat non pour lui, mais pour l'humanité déchue, qui la sauve, qui la réhabilite, et, la plaçant avec lui sur son char glorieux, l'introduit dans la cité de l'éternel bonheur : connaissez-vous quelque chose de plus catholique, par conséquent de plus intéressant et de plus propre à élever l'âme du spectateur? A son tour, voyez comme le cœur se dilate! En s'abandonnant à l'ivresse de la joie, il sent qu'il nage dans un océan sans limite et sans fond; qu'il est à l'unisson avec le ciel et la terre ; que son bonheur ne fait couler d'autres larmes que des larmes de joie : il sent surtout que son allégresse passagère se rattache par des liens mystérieux aux allégresses du monde futur; que la fête qu'il célèbre est sa propre fête, la fête de ses millions de frères de toute nation, de toute langue et de toute tribu, la fête des anges, la fête de Dieu lui-même, accomplie sur les confins du temps et de l'éternité.

On comprend désormais la profonde sagesse de Rome, la mère des peuples et la gardienne des sociétés : pour toutes les nations elle a établi ces sublimes spectacles qu'elle multiplie pour ses enfants. Aux grandes solennités de Pâques et de Saint-Pierre succèdent dans le cours de l'année les fêtes patronales de ses cinquante-deux paroisses. Ce jour-là chaque paroisse a son illumination, son feu d'artifice, son orchestre devant le portail. Voilà autant de leçons de spiritualisme données, autant

de victoires gagnées, au profit de la famille et de la société, sur les mauvais penchants de la nature.

29 MARS.

Adieux à Rome chrétienne et à Rome souterraine. — Chaîne de saint Paul, à Saint-Paul-*hors des-murs*. — Chaîne de saint Pierre, à Saint-Pierre-*in-Vincoli*. — Paroles de saint Chrysostome.

C'était le jour de nos adieux à Rome chrétienne. Mais comment les lui faire et par où commencer? Car dans toutes ses œuvres, Rome chrétienne est chère au voyageur catholique, et ses œuvres sont innombrables comme les monuments qui les résument : il fallut choisir. Pour nous souvenir éternellement de son intelligente piété envers Dieu, envers Marie et envers les hommes, nous allâmes d'abord adorer son chef invisible, le Fils de Dieu, dans l'église où les quarante heures l'exposaient aux hommages des Romains. Qu'elle soit bénie la dévotion tutélaire qui, chaque jour, opposant à la justice divine, armée contre les iniquités du monde, la grande victime de propitiation, détourne les fléaux trop mérités, élève incessamment les cœurs en haut et fait couler sur l'univers entier un fleuve de miséricorde et de grâce!

Quelques instants plus tard, nous franchissions les degrés de Sainte-Marie-Majeure, la basilique chérie de l'auguste Mère de Dieu. A l'exemple dix fois séculaire de tant de pontifes, nous étions prosternés devant l'image miraculeuse de la Reine des anges et des hommes, et nous bénissions Rome d'avoir encouragé, défendu, exalté et rendu si parfaitement populaire le culte de la plus douce des vierges, de la plus aimable des mères, de cette fille de Juda dont le sourire, le regard, le nom seul porte dans toutes les âmes la sérénité, le courage, la pureté et la confiance enfantine.

De Sainte-Marie-Majeure, nous fîmes une dernière visite au cimetière du Janicule. Agenouillés sur cette terre sainte, théâtre catholique de la piété envers les âmes du Purgatoire, nous mêlâmes nos prières à celles qui chaque jour y sont répandues par les nombreux confrères de la Mort. La divine intelligence et le cœur maternel de la maîtresse de toutes les églises s'étaient de nouveau révélés tout entiers à nos regards attendris. Dans cette triple dévotion envers Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, envers Marie, envers les âmes du Purgatoire, nous avions vu le secret le plus intime et comme l'essence de la piété catholique. Simple fidèle, j'aurais béni Rome d'ébranler ainsi tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus tendre et de plus social dans le cœur de l'homme; prêtre, chargé de répandre le véritable esprit du catholicisme, quelles furent mes actions de grâces pour cette révélation précieuse! Adieu, Mère bien-aimée; intelli-

gente épouse de l'Homme-Dieu, pourquoi faut-il que vous soyez si peu comprise !

Rome qui prië nuit et jour sur ses enfants, dont elle ignore les éternelles destinées, veille avec une grande sollicitude sur les tombes glorieuses de ceux que la victoire a couronnés de ses lauriers immortels. Avec un saint orgueil elle les montre à ses amis et à ses ennemis : debout sur le seuil des catacombes, elle dit comme Dieu à Moïse : Otez votre chaussure, la terre que vous allez fouler est une terre sainte. Une dernière fois nous voulûmes la fouler, cette terre trois fois sainte et par le sang dont elle est détrempée, et par les mystères qu'elle a vus s'accomplir, et par les héroïques vertus dont elle fut le théâtre. Entrés dans les catacombes de Saint-Pancrace, nous fîmes nos adieux aux martyrs. Glorieux témoins de notre croyance, soyez bénis du courage qui vous fit braver les tyrans ; à votre héroïsme nous sommes redevables de la foi, des lumières de la civilisation qui nous élèvent si fort au-dessus du monde antique ; comme gage de leur dernière visite, faites couler dans l'âme de ces obscurs pèlerins, vos enfants et vos frères, la séve de la foi primitive, principe fécond des vertus dont l'auréole incommunicable doit environner le front de l'Église dans les dernières années de sa vieillesse, comme aux premiers jours de son enfance. Adieu ! et plutôt mourir que de déshonorer le nom que vous nous avez conquis !

Des catacombes nous vînmes à l'hôpital du Saint-Esprit et à l'hospice de Saint-Michel, magnifique résumé de la charité romaine envers les vivants. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, le pauvre, le malade, le faible et le petit, tous ces êtres que Rome païenne livrait pour se divertir à la dent des lions et à l'épée des gladiateurs, nous apparurent de nouveau dans ces deux établissements, environnés d'égards, de respects, de soins qui feront éternellement de Rome chrétienne la mère de la charité, comme elle est la maîtresse de la foi. Adieu, cité providentielle ; soyez reine, puisque telle est votre immortelle destinée ; étendez sur tous les peuples, tirés par vous de la barbarie, le sceptre glorieux de l'intelligence et de l'amour, comme autrefois vous imposâtes aux nations, vaincues par vos armes, le joug humiliant de la servitude ! et qu'au tribut du sang succède le tribut d'une reconnaissance éternelle.

Au milieu de nos courses, on nous apprit qu'il y avait station dans la basilique de Saint-Paul-*hors-des-murs* : cette nouvelle fut pour nous un grand sujet de joie. Il allait nous être donné de voir la chaîne de l'immortel prisonnier de Jésus-Christ. Une voiture de place nous transporta rapidement devant le portail de la vénérable église. En deux pas nous fûmes à la chapelle, où les précieuses reliques sont déposées. Un prêtre en rochet et en étole vint ouvrir le tabernacle qui les renferme : nous étions à genoux sur le marchepied de l'autel. Après une courte prière, le prêtre prend la chaîne et la dépose dans nos mains. Voir de ses yeux, toucher de ses mains, porter à ses lèvres, couvrir de baisers et de larmes brû-

lantes cette chaîne plus précieuse que les colliers des rois; cette chaîne dont Paul était si fier, et qu'il portait, esclave volontaire, pour briser les fers du genre humain : quel moment! quelle sensation! La chaîne apostolique se compose d'anneaux oblongs et mal forgés, qui annoncent bien la fabrique ancienne; elle n'est pas très-lourde, peut-être parce que saint Paul était citoyen romain.

Pour mettre le comble à notre bonheur, il ne manquait plus que de voir les chaînes également glorieuses du compagnon de saint Paul, de saint Pierre, le chef des conquérants du monde, des sauveurs de l'humanité. Or, en revenant de Saint-Paul, nous eûmes à voir le savant professeur d'histoire ecclésiastique, M. l'abbé Tizzani (1). Membre de la Congrégation des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, chargée de desservir Saint-Pierre-*in-Vincoli*, il demeure dans le couvent contigu à l'église. Après lui avoir parlé du bonheur dont nous venions de jouir, je lui demandai s'il serait impossible de le combler en voyant les chaînes de saint Pierre. « La difficulté est extrême, me dit-il; les chaînes de saint Pierre ne sont exposées à la vénération des fidèles que le premier du mois d'août. Pourrez-vous attendre jusque-là? continua-t-il en souriant. — Nous partons demain. — Comment faire? Trois clefs ferment la châsse où les chaînes sont conservées : l'une est entre les mains du Saint-Père, l'autre chez le cardinal protecteur; la troisième est confiée à l'abbé de *San-Pietro-in-Vincoli*. Pour ouvrir la châsse, il faut les avoir toutes les trois. »

L'excellent ami qui nous avait ainsi tenus en suspens se hâta d'ajouter : « Tranquillisez-vous, il y a aujourd'hui une permission pour les quatre heures; trouvez-vous à l'église, vous vous joindrez aux autres voyageurs et vous serez admis. » Qu'on juge de notre joie et de notre fidélité au rendez-vous! Or, de ces chaînes vénérables que nous allions contempler, voici l'histoire : Saint Pierre, arrêté à Jérusalem et jeté en prison par ordre d'Hérode, fut lié d'une double chaîne (2). L'ange du Seigneur délivra le prisonnier. Ses fers restés dans le cachot furent recueillis par les gardiens que l'Apôtre avait eu le temps de convertir. L'Église naissante de Jérusalem conserva, comme le plus précieux trésor, ce gage des souffrances de son père, et l'environna toujours d'un respect et d'une tendresse filiale (3). Il en fut de même jusqu'au cinquième siècle. C'est alors, je veux dire l'an 436, que l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, étant venue à Jérusalem, emporta les chaînes de l'Apôtre à Constantinople. Elle en retint une qui fut déposée dans la superbe basilique construite exprès pour la recevoir; elle envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien.

(1) C'est à lui qu'on doit le *Thesaurus historiæ Ecclesiasticæ*. 19 vol.
(2) Vinctus catenis duabus. *Act*. c. XII.
(3) S. Procl. *apud. Lippom.* t. VII; Baron. *Annot. ad Martyr.* die 1 aug.

Cependant le souverain Pontife voulut comparer cette chaîne avec celle dont saint Pierre fut lié dans la prison Mamertine par ordre de Néron, et qu'à l'exemple de leurs frères de Jérusalem, les fidèles de Rome avaient conservée avec un soin religieux. En présence de tout le peuple il les rapprocha l'une et l'autre. Par un miracle toujours subsistant, les deux chaînes s'unirent aussitôt, en sorte qu'aujourd'hui elles n'en forment qu'une seule. En mémoire du prodige et en l'honneur de saint Pierre, le pape, de concert avec l'impératrice, édifia la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens. La chaîne y fut déposée : elle y est encore, après avoir reçu les hommages de toutes les générations qui se sont succédé depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours. De temps immémorial les papes ont été dans l'usage d'envoyer de la limaille de cette chaîne et de celle de saint Paul aux empereurs et aux rois qui ont bien mérité de la religion. Cette limaille est enfermée dans une petite clef d'or, que la piété des princes chrétiens suspend à leur cou comme un préservatif contre les dangers et un avertissement de ce qu'ils doivent être (1).

Aux chaînes de saint Pierre on a joint quatre anneaux de celles de saint Paul, afin de ne pas séparer, dans les hommages de la reconnaissance catholique, les deux illustres prisonniers de Jésus-Christ. Entrés dans le trésor de l'église, nous trouvâmes l'abbé debout devant la châsse entr'ouverte : il nous fit signe d'approcher. Quand nous fûmes à genoux, il prit la chaîne scellée par un des anneaux à la partie inférieure de la châsse, et nous la présenta. Elle peut avoir cinq pieds de longueur : à chaque extrémité est une charnière destinée à prendre les mains et le cou. Les anneaux, de forme antique, sont beaucoup plus gros que ceux de la chaîne de saint Paul. Par une faveur insigne, l'excellent gardien ouvrit une des charnières, nous la fit embrasser et nous la mit au cou. En cet instant solennel, je me rappelais saint Chrysostome, et plus heureux que l'illustre patriarche, je jouissais du bonheur qu'il avait si vivement ambitionné :

« Que ne m'est-il donné, s'écriait-il, de voir les lieux où l'on conserve les chaînes des Apôtres! Que je voudrais voir ces chaînes que l'enfer redoute, que le ciel révère! Si les devoirs de mon ministère et la faiblesse de mon corps ne me retenaient pas, avec quel bonheur j'entreprendrais le pèlerinage de Rome, uniquement pour voir ces chaînes et la prison de

(1) Les chaînes de saint Paul furent conservées avec le même soin et déposées d'abord, comme celles de saint Pierre, dans la basilique vaticane. S. Grégoire, écrivant à l'impératrice Constance, lui dit : « De catenis quas ipse S. Paulus in collo et in manibus » gestavit, ex quibus multa miracula in populo demonstrantur, partem aliquam vobis » transmittere curabo; si tamen hanc tollere limando prævaluero. » *Epist.* l. III, epist. 30. — Sept anneaux de la chaîne dont Néron chargea saint Pierre, ainsi que les clefs de la prison Mamertine, sont conservés dans l'église de Sainte-Cécile. La piété des fidèles les a ornés de pierres précieuses. Boldetti, *Osservaz.*, etc., lib. I, c. LX, p. 313; voyez aussi Bar. *Annot. ad Martyrol.* 1 Aug. — Id. *Annal.*, t. I, an. 69, n. 30.

Pierre et de Paul! Bienheureuses chaînes! bienheureuses mains qui en furent ornées! Oh! si j'avais vécu en ce temps-là, comme j'aurais couvert de mes baisers ces mains dignes d'être enchaînées pour mon divin Maître! Plus glorieuses étaient les mains de Paul chargées de chaînes, que lorsqu'elles redressaient le boiteux de Lystre ; plus heureux lui-même dans la prison qu'au troisième ciel; plus glorieux dans son obscur cachot que sur un trône étincelant d'or et de pierreries. Non, non, rien n'est beau comme une chaîne portée pour Jésus-Christ. Être enchaîné pour lui, c'est plus que d'être apôtre, que d'être docteur, que d'être évangéliste, que d'être ange! Oh! chaîne bienheureuse, plus belle que tous les colliers, que tous les diadèmes, que toutes les couronnes des rois, qui me donnera de vous voir (1)! »

30 MARS.

Chambre de saint Louis de Gonzague. — Adieux à saint Pierre et à saint Paul. — Portraits des deux Apôtres. — Adieu final.

Le jour commençait à paraître lorsque nous arrivions à l'étage supérieur du Collége-Romain. Le père F......, qui nous dirigeait dans les nombreux corridors du vaste établissement, s'arrêta devant une petite porte en sapin en nous disant : C'est là. Nous étions sur le seuil de la chambre de saint Louis de Gonzague. L'humble cellule que l'ange de la terre a rendue si vénérable par sa précieuse mort, peut avoir dix pieds de longueur sur huit de largeur. Bien que transformée en chapelle, la disposition est la même. Au-dessus de l'autel brille le véritable portrait de l'aimable saint, et je dois dire qu'il ne ressemble nullement à ceux que nous voyons chez les marchands d'estampes. Le saint a la figure longue, le teint pâle, le nez aquilin, les pommettes saillantes, plutôt creuses que pleines. Un certain mélange de force et de douceur répandu sur la physionomie harmonise tous les traits et donne à la figure un caractère de maturité qui justifie l'histoire du jeune héros chrétien et ces paroles de l'Écriture consacrées à son éloge : Mort à la fleur de l'âge, il avait vécu les années du vieillard : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

Le voyageur catholique pourrait-il quitter Rome sans visiter un pareil sanctuaire? Louis de Gonzague, la fleur de la Compagnie de Jésus, est tout ensemble un des saints les plus populaires de la ville éternelle et le protecteur de la jeunesse chrétienne : à ce double titre il méritait nos adieux et nos prières. L'auguste sacrifice fut offert sur son autel, et des

(1) Si quis mihi offerret totum cœlum, aut illam catenam, ego illam præferrem : si quis me apud superos collocaret cum angelis, aut cum Paulo vincto, eligerem carcerem.... et jure quidem : nihil enim est illa catena beatius. *In Epist. ad Ephes.* c. IV, homil. VIII, p. 61-68, edit. noviss.

vœux ardents montèrent vers le ciel pour les générations qui nous suivent, portant dans leurs mains inexpérimentées le bonheur et le malheur de l'avenir.

Du Collége-Romain nous nous rendîmes au Vatican. Rois de la ville aux Sept-Monts, conquise par leur sang, gouvernée par leur pouvoir, animée par leur esprit, dirigée par leur assistance, ennoblie par leurs temples, sanctifiée par leurs chaînes, protégée par leurs corps sacrés, saint Pierre et saint Paul avaient reçu notre première visite ; ils devaient avoir la dernière. En eux se résument, quoique d'une manière différente, Rome païenne, Rome chrétienne, Rome souterraine. Que le souvenir des vainqueurs de Néron, des fondateurs de l'Église, des chefs des martyrs reste complet dans sa mémoire, et le voyageur emporte avec lui la triple Rome tout entière. Prosternés devant l'immortelle *Confession*, nous offrîmes aux deux Apôtres nos derniers vœux, les vœux de nos amis ; puis, comme l'enfant salue le Père bien-aimé qu'il va quitter pour toujours, nous saluâmes ces pères de la grande famille catholique en empruntant les paroles d'un saint digne interprète de l'admiration, du respect filial et de la reconnaissance des siècles.

Adieu ! portes du ciel, double flambeau de ce vaste univers, Paul dont la voix retentit comme le tonnerre, Pierre dont la main lance la foudre du sein des nues !

Adieu, Paul, qui par la doctrine, Pierre, qui par la dignité, brillez au-dessus de tous les chefs couronnés de l'immortel Sénat ! Adieu, Paul qui ouvrez les cœurs, et vous Pierre qui ouvrez le ciel ! Adieu, Paul qui montrez la route, et vous Pierre qui avez les clefs de la Jérusalem éternelle !

Adieu, vous, fondement immobile, et vous, architecte du temple, où Dieu trouve un autel digne de lui !

Adieu, citadelles de la foi, tours imprenables que Rome, maîtresse du monde, oppose à tous les assauts de ses ennemis !

Adieu, brillantes lumières du corps de Jésus-Christ, dont l'éclat dirige les opérations de tous les autres membres ; adieu (1) !

Afin de nous rendre plus présent et plus vif le souvenir des deux Apôtres, nous voulûmes posséder leurs portraits. Les voici tels que nous les avons reçus de la tradition primitive (2). Saint Pierre était d'une taille

(1) Venant. Fortunat. lib. III. Carm.

(2) Il est facile de comprendre que les premiers chrétiens aient voulu conserver les traits de leurs pères dans la foi. L'histoire nous apprend qu'ils ont réalisé cette volonté en mille manières. Entre tous les Pères dont il serait facile de multiplier les témoignages, qu'il suffise de citer le grand historien de l'Église primitive, Eusèbe, dont voici les paroles : « Sed quandoquidem hujus urbis (Paneades seu Cæsareæ Philippi) mentionem fecimus, non incongruum fuerit rem quamdam memoria in primis dignam posteris tradere. Ethnici mulierem illam sanguinis profluvio laborantem, quam ex sacris Evangeliis discimus à Servatore nostro curatam fuisse, ex hac civitate originem traxisse

moyenne, droite et bien prise; il avait le teint pâle et blanc, la barbe et les cheveux touffus, crispés, courts et complétement blancs; les yeux noirs et saillants, mais habituellement rouges à cause des larmes abondantes qu'ils répandaient; les sourcils relevés et presque nuls; le nez long, droit et plutôt retroussé qu'aquilin. Son vêtement se composait d'une tunique et d'un manteau; et quand il ne marchait pas les pieds nus, des sandales formaient sa chaussure (1).

Saint Paul était petit, mince, un peu voûté, et avait la tête d'un médiocre volume, le visage pâle, annonçant une vieillesse précoce; les yeux pleins de grâce; les sourcils abaissés; le nez long et aquilin; la barbe épaisse, longue et grisonnante comme les cheveux, et la tête un peu chauve (2).

ferunt, domumque ejus ibidem conspici, et collati in eam à Servatore nostro beneficii illustria exstare monumenta. Quippe juxta januam domus illius ænea mulieris effigies stare dicitur, columnæ lapideæ imposita, genibus flexis, protensisque manibus instar supplicantis. Ex converso autem effigies viri ex eodem metallo conflata stantis ac diploide decenter induti, manumque mulieri porrigentis. Ad cujus pedes in ipsa basi ignota quædam nasci dicitur planta, quæ ad fimbriam usque æneæ diploidis assurgens, depellendis omnis generis morbis præsentissimum remedium est. Hanc statuam Jesu Christi speciem referre aiebant. Mansit porro ad nostra usque tempora, nosque adeo urbem illam ingressi ipsam conspeximus. Nec vero mirandum est, gentiles à Servatore nostro beneficiis affectos hæc præstitisse, cum et apostolorum Petri et Pauli, Christique ipsius pictas imagines ad nostram usque memoriam servatas in talibus viderimus. Quippe prisci illi absque ullo discrimine cunctos de se bene meritos gentili quadam consuetudine tamquam servatores colere hujusmodi honoribus consueverunt. *Hist.* lib. VII, c. 18. edit. Vales. — Le pinceau de saint Luc reproduisit plusieurs fois le portrait de la sainte Vierge, et les différents arts multiplièrent les figures de saint Pierre et de saint Paul. On trouve les deux Apôtres sur les verres des catacombes, sur les tables de marbre qui forment les *loculi* des martyrs, sur les dyptiques et sur une foule d'autres objets dont l'origine touche au berceau du christianisme. A côté de l'iconographie marche la tradition, cette autre peinture qui donne la vie et la couleur aux figures, qui décrit la personne, son visage, son vêtement, sa taille, etc. L'une et l'autre se réunissent pour nous donner le portrait des Apôtres.

(1) Petrus haud crassa corporis statura fuit, sed quæ aliquanto esset erectior, facie subpallida et alba admodum, capilli capitis et barbæ cripsi et densi, sed non admodum prominentes fuere : oculi quasi sanguine respersi, nigri; supercilia prope evulsa; nasus autem longior ille quidem, non tamen in acumen desinens, sed pressus potius, et simus. *Niceph.* lib. III, c. 57. — Voici un second portrait conforme au premier : « Erat autem facie albus, pallidus, recalvaster, crinibus densis crispus, oculis prominentibus, sanguineis, nigris, capite barbaque canus; nasum habebat longiorem, supercilia summè retracta; statura mediocri erectiorique præditus, habituque corporis probe coactus. » *Menæa græca ad diem* XXIX *junii.* —Voyez aussi Fogginio, *Exercit.* XX, p. 254. Baron. *Annal.*, t. I, an 69, n. 51, etc.

(2) Quando enim me Galilæus ille convenit recalvaster, naso aquilo, qui tertium usque ad cœlum per aerem ingressus est, quæque optima et pulcherrima sunt inde dedicit. — Lucian. *in Philop.* — Qui tricubitalis est, et cœlum attingit. — Chrysost. *Homil. princip. Apost.* — Paulus autem erat parvo et contracto atque incurvo et paululum inflexo corpore, facie candida, annosque plures præ se ferente, et capite modico; oculis multa inerat gratia, supercilia deorsum versus vergebant, nasus inflexus idemque lon-

Ces deux portraits, qu'on peut appeler originaux, diffèrent en un point des copies si souvent reproduites par les peintres et les sculpteurs. On nous représente saint Pierre la tête chauve, et saint Paul avec des cheveux épais; c'est le contraire de la réalité. D'où vient cette erreur? Fogginio l'attribue à l'ouvrage apocryphe qui parut au cinquième siècle, et dans lequel saint Pierre est représenté le front dégarni, et cela en opposition avec les monuments et les auteurs les plus anciens (1).

A cette observation précieuse pour l'iconographie, il faut en ajouter une autre d'une grande importance pour la théologie catholique. Lorsque les deux Apôtres sont représentés ensemble, saint Pierre occupe toujours la droite. Sauf quelques très-rares exceptions dues à l'ignorance du peintre ou du sculpteur, cette règle est constamment observée sur tous les monuments primitifs en verre, en marbre, en terre cuite, en bronze, en ivoire. La signification d'un pareil usage n'est pas douteuse. Dieu a voulu que même, dans les plus petits détails, la fidèle tradition rendît témoignage à la suprématie de Pierre non-seulement sur les Apôtres en général, mais encore sur son plus illustre collègue. Ainsi se trouve confirmée par tous les genres de preuves, une vérité, fondement de toute la hiérarchie catholique, et qui, pour cette raison, a été et sera dans tous les temps l'objet des attaques les plus vives des sectaires et des impies (2).

Il fallut enfin nous arracher de la basilique. Adieu donc, temple auguste, qui as vu tant de fois prosternés sur tes parvis les empereurs, les rois, les princes, les pontifes, toutes les gloires de l'Orient et de l'Occident! Adieu, colline Vaticane, antique séjour d'un oracle menteur, aujourd'hui demeure vénérable de l'oracle vivant de la vérité même! Adieu, obélisque de Néron, immortel monument de la victoire remportée par l'Évangile sur la toute-puissante cruauté des Césars! Adieu, place immense, brillant rendez-vous des arts, terre sainte détrempée jusque dans tes entrailles du sang précieux des martyrs (3)! Adieu, Rome, cité sans

gior; barba densior et satis promissa, eaque non minus quam capitis coma canis respersa erat. — Niceph. lib. II, c. 37. Bar. *Ann.* 69, n. 14.

(1) En décrivant un verre des catacombes, le savant archéologue s'exprime ainsi : « Illud quoque animadvertendum maxime est, fronte calvum esse Paulum, qualem » profecto antiquissimus auctor Philopatridos eum describit; » capillis autem undique fluentibus, brevibus licet, et circum attonsis, divum Petrum, ut quidem fere omnes præsertim vero antiquiores eum referunt imagines, cum quibus Nicephorus concinit, etsi Hieronymi ætate (Hieron. *in ep. ad Gal.*, I. 8), in apocrypho de Petri itineribus libro et Petrus calvus fuisse diceretur; unde exortum esse puto, quod et calvus aliquando repræsentatus sit, ut inferius etiam dicendum est. *Exercit.* XX, 462.

(2) Boldetti, *Osservaz.*, etc., lib. I, c. XXXIX, p. 191; Fabretti, *Inscript. Antiq.* c. VIII, p. 594; Mamachi, *Origin. et antiq. christ.*, t. V, lib. IV, c. II, p. 475.

(3) De là vient la vénération profonde que Rome a toujours eue pour cette place. Un jour le pape saint Pie V s'y promenait, lorsque l'ambassadeur de Pologne lui demanda quelques reliques pour envoyer à sa patrie. Pour toute réponse, le pape s'inclina, prit

égale, théâtre de tous les grands événements, mystérieuse soudure des deux mondes (1), reine de la force et reine de l'amour, reine des arts et reine de la foi, mère et maîtresse de toutes les Églises, qui, du haut de vos royales collines, illuminez les quatre coins du globe et entretenez l'ordre et la vie dans le monde des intelligences, comme le soleil, du haut du ciel, éclaire toute la nature et maintient l'harmonie parmi les astres du firmament!

Que d'autres louent votre antique origine, la puissance de vos armées, la gloire de vos triomphes, la magnificence de vos édifices, la multitude de vos richesses, la beauté de vos chefs-d'œuvre, la majesté de vos ruines; pour moi, je vous loue parce que vous êtes la colonne de la vérité, le boulevard de la foi, la bienfaitrice des peuples, la source de leur civilisation, la sauvegarde de leur liberté, la boussole de l'humanité, le dépôt de tous ses titres de noblesse, l'asile de toutes les infortunes, la gardienne respectueuse de toutes les ruines vivantes ou mortes, la patrie de tout ce qui croit, de tout ce qui aime, la tombe mystérieuse de trois millions de martyrs, le reliquaire étincelant où reposent les deux plus grandes gloires du monde, Pierre et Paul. Heureuse de les posséder, plus heureuse de les rendre un jour au ciel, sous les yeux des anges et des hommes, quel spectacle vous présenterez dans ce grand jour, le dernier du temps et le premier de l'éternité!

Du sein de vos catacombes, immense tombeau que protége votre amour maternel, du sein de cette châsse glorieuse qu'abritent les voûtes dorées du premier temple de l'univers, on verra sortir, resplendissants de lumière, Pierre et Paul suivis d'un peuple de héros, et tous ensemble, les mains ornées des palmes de la victoire, s'en aller à la rencontre du souverain Juge. Quelle rose, quelle couronne vous enverrez au Christ vainqueur! Plus belle alors mille fois qu'aux jours de vos triomphes, la terre et les cieux uniront leurs voix pour vous proclamer encore la reine des cités : voilà pourquoi je vous loue (2). Et parce que vous êtes ma mère, la

une poignée de cette terre, la mit dans un mouchoir, et la donnant à l'ambassadeur, il lui dit : « Portez cette terre en Pologne, c'est une précieuse relique; il n'y a pas une partie de cette place qui n'ait été trempée du sang des martyrs : « Nullam esse ibi vel » minimam soli partem, quæ sacro martyrum sanguine non esset imbuta et consecrata.» De retour chez lui, l'ambassadeur ouvre le mouchoir, et trouva à sa grande admiration toute cette terre changée en une masse de sang. *Vita di S. Pio da Gabuzio*, etc.; Constanzi, t. II, p. 80.

(1) Terrarum Dea gentiumque Roma, cui par est nihil, et nihil secundum. *Mart. Epigram.*

(2) Ego Romam propterea diligo... ob id illam beatam prædico, quod erga illos Paulus dum viveret adeo fuit benevolus, adeo illos amavit, coram disseruit, et postremo vitam apud eos finivit. Unde et civitas ista hinc facta est insignis plusquam à reliquis omnibus, et quemadmodum corpus magnum ac validum duos habet oculos illustres, sanctorum videlicet illorum corpora. Non ita cœlum splendescit quando radios suos sol ex sese dimittit, quemadmodum Romanorum urbs duas illas lampades ubique terrarum effun-

mère de mes aïeux, de mes frères et de mes sœurs dans la foi, si reculé que soit le siècle, si éloigné que soit le climat où ils aient vécu, je vous aime, je vous bénis, je vous regrette : comme gage éternel de ma reconnaissance, de mon respect et de ma piété filiale, recevez ce dernier adieu.

31 MARS.

Départ de Rome. — Cività Castellana. — Souvenir de Macdonald. — Otricoli. — Narni. — Cathédrale. — Tombeau de saint Cassius. — Souvenir de l'empereur Nerva. — Terni. — Souvenir de Tacite. — Combat du général Lemoine. — Martyrs. — Cascade *delle Marmore.* — La Somma. — Spolette. — Souvenirs païens et chrétiens. — Foligno. — Casa Pia. — Cathédrale. — Le saint martyr Félicien.

Accompagnés de quelques amis, nous descendîmes sur la place de Monte-Citorio où la voiture nous attendait. Tout le monde était triste et silencieux ; car, en tout pays, rien ne ressemble plus à un enterrement qu'un départ. A Rome c'est presque la même chose ; et je ne sais si j'aurais pris place dans le fatal véhicule sans la fiche d'espérance que je me donnai en disant : Tu reviendras ! Sortis par la porte du Peuple, nous traversâmes rapidement le désert, et bientôt nous touchâmes à *Cività Castellana*. Sous ce nom moderne, reconnaissez l'antique *Falisca*, tant de fois mentionnée dans l'histoire primitive de Rome. Entourée de ravins profonds, couverts d'arbustes, cette petite ville offre un coup d'œil très-recherché des artistes. Le pont de cinquante mètres d'élévation, jeté sur le Rio-Maggiore, anime le paysage que complètent les hautes murailles de la citadelle. Comme Falisque, *Cività Castellana* est une des clefs de Rome. De là, le triste privilége d'avoir vu souvent, depuis son origine, ses fossés jonchés de cadavres et ses remparts inondés de sang. Le dernier spectacle de ce genre remonte au 4 décembre 1798, alors que Macdonald, à la tête de huit mille Français, taillait en pièces quarante mille Napolitains commandés par le général Mack.

Otricoli, l'ancien *Otriculum*, situé sur une gracieuse colline, vint ensuite animer la solitude de la vallée et couper la monotonie de la route. Le pont *Félix*, jeté sur le Tibre à une petite distance, rappelle l'éclatante victoire remportée, en 1799, par les Français sur les troupes napolitaines.

Narni, la *Narnia* des Romains, est encore une forte position. Nous pûmes visiter le pont de la Néra, construit, suivant la tradition, par l'empe-

dens. Hinc rapietur Paulus, hinc Petrus : considerate et horrete, quale spectaculum visura sit Roma, Paulum videlicet repente ex theca illa cum Petro resurgentem in occursum Domini sursum ferri. Qualem rosam Christo mittet Roma! qualibus coronis duabus ornatur urbs ista! qualibus catenis aureis cincta est! quales habet fontes! Propterea celebro hanc urbem, non propter copiam auri, non propter columnas, neque propter aliam phantasiam, sed propter columnas illas Ecclesiæ. — D. Chrys. *In epist. ad Rom.* Homil. 32.

reur Auguste, et la cathédrale dont la crypte offre un grand intérêt. Prêché dans l'Ombrie par les Apôtres en personne ou par leurs envoyés, le christianisme y fut conservé par une longue succession de martyrs et de pontifes (1). Au nombre de ces derniers, Narni eut le bonheur de compter saint Cassius qui fleurit sous Justinien. Après vingt et un ans neuf mois dix jours d'épiscopat, le glorieux Pontife descendit dans la tombe qu'il s'était lui-même préparée : cette tombe est à l'entrée de la crypte. On y remarque au milieu une grande croix et aux deux extrémités deux anges en relief qui se regardent; dans le champ on lit l'inscription suivante, attribuée au saint lui-même :

Cassius immerito præsul de munere Christi,
Hic sua restituo terræ mihi credita membra :
Quum fato anticipans consors dulcissima vitæ,
Ante meum in pace requiescit Fausta sepulcrum.
Tu, rogo, quisquis ades, prece nos memorare benigna,
Cuncta recepturum te noscens congrua factis.

Narni donna le jour à l'empereur Nerva; mais aucun monument ne rappelle le souvenir du maître du monde. Néanmoins le voyageur catholique ne saurait voir la patrie de ce bon prince sans lui offrir un tribut de reconnaissance. C'est lui qui fit cesser le veuvage de l'église d'Éphèse et qui combla de joie tous les chrétiens en rappelant le disciple bien-aimé de l'île de Pathmos où le cruel Dioclétien l'avait relégué.

Continuant à suivre les bords de la Néra, bordés, d'un côté, par des plaines couvertes d'oliviers, et de l'autre par les sommets boisés des Apennins sur lesquels s'étagent de blanches habitations, nous arrivâmes à Terni, petite ville charmante. L'antique *Interamna* fut le berceau de Tacite l'historien et de l'empereur du même nom. Tels sont, avec des inscriptions nombreuses et les ruines d'un théâtre, ses titres de gloire humaines. En 1797, le sang français coula sous ses murailles, mêlé à celui des Napolitains dont le général Lemoine fit un grand carnage. Aux chrétiens Terni rappelle d'autres souvenirs : c'est ici que la jeune vierge Agapia, que les saints évêques Proculus et Valentinus, avec leurs disciples Ephebus et Apollonius, cueillirent la palme glorieuse du martyre et pour jamais délivrèrent leurs concitoyens du joug de l'idolâtrie. L'heure et la rapidité de notre passage ne nous permirent point de vénérer leurs reliques, ni de visiter la fameuse cascade *delle Marmore*, à deux lieues de la ville. Cette cataracte, une des plus belles du monde et faite de main d'homme, est formée par le Vélino, qui se précipite de trois cent trente-deux pieds de hauteur dans la Néra.

Au sortir de Terni, on entre dans les gorges de la Somma, chaîne ardue

(1) Voyez Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 1007; Papebrock, t. I, act. 35 mensis Maii, p. 386; Jacobelli, *SS. dell' Umbria*, edit. an. 1647.

qui présente les beautés grandioses de la nature sauvage. Traînés par huit bœufs gris aux longues cornes, nous franchîmes lentement cet affreux coupe-gorge, qui débouche enfin dans la belle vallée de Spolette. Vicissitude des choses humaines! ces paisibles quadrupèdes, qui, de concert avec les chevaux harassés de la diligence, halaient d'obscurs voyageurs, étaient les descendants des grandes victimes honorées du privilége de conduire aux temples des dieux les triomphateurs romains. Le Clitumne, gracieuse rivière sur les bords de laquelle paissaient leurs aïeux, arrose encore les délicieuses prairies de Spolette; les pâturages sont les mêmes; la couleur, la forme, la race des animaux qui s'en nourrissent, sont toujours ce qu'elles furent; la destination seule a changé.

Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deûm duxere triumphos.

Une pente douce, plantée de petits arbres verts, nous conduisit à ce fameux aqueduc, un des plus hauts de l'Europe, sur lequel passe un pont fort étroit. Est-ce une main romaine ou une main lombarde qui a jeté ce monument sur la profondeur du vallon? La science hésite à répondre. Quoi qu'il en soit, l'aqueduc aboutit à Monte-Luco, gracieuse montagne habitée par des religieux et couronnée par une tour et un monastère du dixième siècle. Spolette, largement assise sur un terrain inégal, compte environ sept mille âmes de population, quelques palais remarquables et plusieurs églises dignes de toute l'attention du voyageur chrétien. L'arc de triomphe, appelé Porte d'Annibal, rappelle aux générations un fait qui rendit Spolette célèbre dans l'histoire et chère aux Romains. Encouragé par la récente victoire de Trasimène, Annibal vint mettre le siége devant cette ville. Les habitants se défendirent avec vigueur, et obligèrent le général carthaginois à s'éloigner, après avoir subi le premier échec qu'il eût reçu en Italie. D'autres monuments perpétuent le souvenir d'un triomphe plus glorieux. Le temple de la Concorde à l'église du Crucifix; les ruines du temple de Jupiter au couvent de Saint-André; celles du temple de Mars à l'église de Saint-Julien, attestent la grande victoire remportée ici comme ailleurs par le christianisme naissant (1). Mais cette victoire, quel noble sang elle a coûté, et comment passer à Spolette sans lui rendre hommage?

L'an 175, toute la ville était en mouvement; on conduisait un martyr au prétoire, d'où il devait passer au supplice. Le juge l'attend assis sur son tribunal, entouré par les licteurs. L'accusé s'appelle Pontius; le juge, Fabien. L'interrogatoire est court et brutal. Es-tu chrétien? — Oui. — Sacrifie. — Non. — Qu'on le frappe de verges; et le corps du martyr n'est

(1) Voyez Ughelli, *De Orig. christ. Relig. Spoleti,* t. I, p. 1250; et Ferdin. Campelli. *Delle storie sacre de Spolet.*, lib. IV, p. 105.

plus qu'une plaie. — Cessseras-tu d'attaquer les dieux de l'empire? — Non. — Qu'on le fasse marcher nu-pieds sur des charbons ardents; et le saint y marche sans souffrir, comme sur un vert gazon. — Respecte la religion des ancêtres. — C'est une fable honteuse. — Qu'on l'étende sur le chevalet; et le martyr est étendu avec des cordes passées dans des poulies et serrées par un double tour. — Sacrifie. — Je ne sacrifierai pas; et on lui déchire les côtes avec des ongles de fer, et il ne meurt pas; et le juge vaincu cache sa honte en envoyant le héros au fond d'un cachot obscur, où les anges éclatants de lumière viennent le consoler.

Le jour a reparu; Fabien veut que le soleil témoin de sa défaite d'hier éclaire son triomphe d'aujourd'hui. Plus menaçant que la veille, il monte sur son tribunal; le peuple est plus nombreux, plus avide du drame sanglant. Voici la victime. — Sacrifie. — Non. — Qu'on l'expose aux lions; et de longs rugissements se font entendre, par lesquels les rois des animaux saluent le vainqueur des démons et des Césars. Le juge ressaisit la victime et l'inonde de plomb fondu. Vains supplices! Alors le glaive du confecteur consomme l'holocauste. Le martyr est mort, mais il a vaincu. Jupiter, tes temples sont ébranlés; juge, ta puissance est tombée dans le mépris; licteurs, vos faisceaux sont brisés; confecteurs, votre hache et votre glaive sont émoussés; encore quelques coups, et ils seront hors de service, ils s'échapperont de vos mains, et le fils et les filles des victimes les recueilleront précieusement. Longtemps après que vous ne serez plus, ils les montreront aux voyageurs comme un double monument de votre impuissante cruauté et du courage victorieux de leurs nobles ancêtres (1).

Au milieu de supplices non moins atroces, moururent, pour cimenter le christianisme à Spolette, le prêtre Concordius, les évêques Félix et Sabinus, les simples fidèles Exupérance, Marcel, Venustius, sa femme et ses enfants. Du fond des autels étincelants d'or et de marbre, où les honore une piété quinze fois séculaire, les martyrs continuent de veiller sur la cité qu'ils ont conquise. Les touristes passent admirateurs de la porte d'Annibal, mais ignorants ou dédaigneux de ces monuments augustes, qui rappellent un fait bien autrement célèbre que la défaite du général carthaginois! Ainsi on voyage quand on n'a qu'un œil.

Au delà de Spolette, voici les *vene* qui nous offrent le temple consacré jadis au fleuve Clitumne, et aujourd'hui changé en oratoire sans perdre son nom primitif. Enfin nous arrivons à Foligno. Le *Fulgium* des Romains est aujourd'hui une petite ville coquette, gracieusement assise dans la riante vallée de l'Ombrie, et arrosée par le Clitumne, le Lapino et la Ma-

(1) Bar. *An.* 175, n. VII, *in Annot. ad Martyr.* 19 jan. — C'est à l'amphithéâtre que le peuple, ivre du sang des gladiateurs, demanda des chrétiens pour victimes : ses vœux furent des ordres; ce fut le commencement de la persécution à Spolette. Voyez Bosio, *Rom. Subter.*, t. I, p. 125.

roggia. Elle offre à la curiosité du voyageur sa *Casa Pia*, très-bel établissement destiné à recueillir les petites filles errantes, et sa majestueuse cathédrale épargnée par le tremblement de terre de 1832 ; ses églises des Franciscains et des Augustins, ainsi que le couvent des Comtesses où se trouvait, avant d'être transportée à Rome, la fameuse madone *di Foligno*.

Ici encore nous continuons à suivre l'Église primitive à la trace de son sang. Le rayonnement de la vérité, dont le foyer était à Rome, se fit sentir à Foligno dès les temps apostoliques. L'an 192, le pape Victor y envoyait un évêque pour prendre soin de cette chrétienté naissante, c'est-à-dire un berger qui devait défendre au prix de son sang les agneaux nouvellement nés dans la divine bergerie : cet évêque se nommait Félicien. Après onze années de labeur, le saint prélat devint un glorieux martyr. En l'immolant à son aveugle cruauté, Septime Sévère put se flatter d'avoir affermi la foi du jeune troupeau. Le sang du Pontife sera un grain de semence ; et de ce grain réuni à tant d'autres sortira une moisson que les maîtres du monde tenteront vainement d'anéantir. Nous nous consolâmes de ne pouvoir honorer ses reliques, en pensant que la France avait le bonheur de les posséder. Elles furent transportées à Metz en 369, par l'évêque Théodoric, sous le règne de l'empereur Othon.

1er AVRIL.

Saint François d'Assise. — Spello. — Sainte-Marie-des-Anges. — Indulgence de la Porziuncula. — Fête. — Assise. — Église et couvent de Saint-François d'Assise. — Retour à Foligno.

Nous étions trop près d'Assise pour ne pas visiter ce paradis de l'Apennin, cet Éden du moyen âge, d'où sortit un des hommes les plus merveilleux que la Providence ait jamais employés à la régénération du monde : j'ai nommé saint François d'Assise. Six cents ans se sont écoulés depuis l'apparition du Séraphique, et comme un doux parfum, son souvenir embaume encore toutes ces vallées, ces montagnes, ces villes, ces villages, ces solitudes de l'Ombrie. Quand on est sur la route qu'il a tant de fois parcourue, nu-pieds, la corde à la ceinture et la bure grossière sur le corps, il semble entendre les échos d'alentour répéter les paroles qui furent adressées au nouveau chevalier de Jésus-Christ, à l'époux de la sainte pauvreté, au futur soutien de l'Église chancelante. C'était dans une des premières années du treizième siècle, si fécond en miracles de sainteté, de génie, d'héroïsme; François se promenait en méditant dans la campagne, et songeait à s'enrôler dans les troupes de Gautier de Brienne qui marchait contre Naples. Tout à coup il entend une voix qui lui crie : « François, que fais-tu ? Va, et répare ma maison, qui, comme

tu vois, tombe en ruine (1). » François tombe à genoux; mais son humilité l'empêchant de comprendre la sublime portée de ces divines paroles, il les prend dans un sens matériel. Il part aussitôt pour Foligno, y vend jusqu'à son cheval et en apporte le prix au prêtre Pierre, gardien de la vieille église de Saint-Damien, en le conjurant de l'employer à la restauration de son église. Nous étions aux lieux mêmes où tout cela se passait.

Déjà nous arrivions à Spello, distant de quatre kilomètres de Foligno. Cette petite ville, toute remplie d'antiquités romaines, put nous arrêter un instant, mais sans nous distraire de la pensée qui nous préoccupait.

Bientôt nous découvrîmes au milieu de la plaine une magnifique église et un vaste monastère, dont les proportions grandioses et pures rappellent Le Bramante et Vignola. C'est Notre-Dame-des-Anges, non plus humble et pauvre, mais revêtue d'un manteau de reine. Sous le grand dôme on retrouve la merveilleuse, la chère Porziuncula, encore toute parfumée de la présence de François. C'est là qu'il a prié, qu'il a pleuré, qu'il a reçu de Dieu la grâce de fonder un grand ordre dans l'Église. En vérité, ce lieu est saint! Toutes les générations y ont passé, et elles ont senti descendre sur elles la force, la résignation, l'espérance. Notre-Seigneur Jésus l'avait promis à son serviteur François, et sa parole est éternelle (2). Comme son nom l'indique, la Porziuncula n'était, dans l'origine, qu'une petite église, ou plutôt une portion d'église. Sur les instances de l'évêque d'Assise, elle fut donnée en aumône à saint François et à sa congrégation naissante par l'abbé des Bénédictins de Monte-Subazio. Elle est aujourd'hui un des plus magnifiques temples et un des plus vénérables sanctuaires de l'Italie. Sa gloire lui vient de la vision de saint François, que le pinceau d'Owerbeck a reproduite dans une fresque, chef-d'œuvre de la renaissance catholique de l'art.

Or, telle fut la vision. Au mois d'octobre de l'an 1221, François, prosterné dans sa cellule, priait Dieu avec larmes pour la conversion des pécheurs, lorsqu'il fut averti par un ange d'aller à l'église. Il y trouva Notre-Seigneur, sa très-sainte Mère et une multitude d'esprits célestes. « François, lui dit le Sauveur, vous et vos frères avez un grand zèle pour le salut des âmes; vous avez été placé comme un flambeau dans le monde et le soutien de l'Église. Demandez donc ce que vous voudrez pour le bien des peuples et pour ma gloire. » François demanda pour tous ceux qui visiteraient cette église une indulgence plénière de leurs péchés, après s'en être confessés et repentis. La Mère des miséricordes s'inclina vers son Fils, qui répondit à François : « Je vous accorde ce que vous

(1) Corporeis audivit auribus ter dicentem : « Francisce, vade, et repara domum meam, quæ, ut cernis, tota destruitur. » S. Bonaventur. *Vita S. Fr.*, c. II.

(2) *Vie de S. François*, par M. Chavin, c. XI, p. 180.

demandez; mais que cela soit ratifié sur la terre par celui à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier. » Le lendemain, François partit pour Pérouse où était le pape Honorius III, auquel il demanda l'indulgence. Le pape lui dit : « François, vous demandez quelque chose de grand et tout à fait contre l'usage. — Saint-Père, répondit François, je ne vous le demande pas en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. — Qu'il soit fait selon votre désir, dit le pape; cette indulgence sera pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour. » Deux ans après, Notre-Seigneur daigna fixer lui-même le jour de l'indulgence, et dit à François : « Ce sera depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain (1). » Et les chœurs des anges chantèrent le *Te Deum*. François partit pour Rome : un miracle éclatant confirma l'indulgence au jour indiqué.

Depuis six cent vingt ans, toutes les populations de l'Italie et de nombreux pèlerins de toutes les parties de l'Europe et du monde sont accourus à cette fête de miséricorde et de grâce. Nous ne pûmes en être témoins nous-mêmes; plus heureux, un voyageur catholique va nous prêter ses yeux et sa plume, et dire ce qu'il a vu, ce qui se voit encore chaque année malgré l'indifférence qui glace le monde. « Quel spectacle que ces troupes de quinze mille, vingt mille pèlerins, arrivant de toutes les parties du monde, et campant dans la plaine deux ou trois jours avant l'heure sainte! Bien des peuples ne sont plus que faiblement représentés à ce saint rendez-vous d'indulgence, où l'on comptait jadis cent mille personnes; mais les Italiens y sont restés fidèles.

« C'est là qu'il faut les voir avec leurs costumes si gracieux et si variés. Ce sont les paysans de la Toscane, les plus propres, les plus élégants de tous, surtout les femmes avec leur vêtement court, toujours bleu ou écarlate, sans manches, leurs cheveux ordinairement blonds, nattés en rond derrière la tête, leurs chapeaux de paille, et les longues touffes de rubans de diverses couleurs qui flottent autour d'elles. Ce sont les montagnards de l'Ombrie et des Abruzzes avec leurs brayes serrées, leur justaucorps gris, leurs larges chapeaux, et cette chaussure de grosse toile et de cuir liés avec des cordelettes; les femmes avec leur coiffure si riche, quoique grossière et simple, en toile blanche ou de couleur, leur corset de velours vert ou rouge bordé de noir; leurs jupes larges à mille plis, et leur mantelette, longue pièce de drap ordinairement rouge ou bleu, bordée de quelque couleur voyante, et dont elles se drapent d'une manière pittoresque. C'est là dans cette grande fête populaire que le peuple italien apparaît réellement peuple-roi, roi de la grâce, de la poésie, de l'art. Cette royauté vaut toutes les autres.

(1) Volo quod sit dies illa, in qua beatus Petrus fuit à vinculis absolutus; incipiendo à secundis vesperis illius diei, usque ad vesperas sequentis diei includendo noctem. — Barth. de Pise, fol. 198.

« Tout le long de la route de Pérouse à Spolette, à plusieurs milles, des marchands dressent leurs boutiques ; on y vend des vivres, des étoffes et surtout des chapelets, des médailles et autres petits objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage qui doit charmer les embrassements du retour.

« La journée est ordinairement consacrée à visiter la basilique d'Assise, le tombeau de sainte Claire, Saint-Damien, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin ; mais les bandes pieuses, en chantant des cantiques, aiment surtout à aller prier dans l'humble et très-ancienne chapelle *delle Carceri*, solitude chérie de saint François. Le soir, après que chacun a pris son repas en famille, car il y a des familles entières, ou avec des compagnons de route, les uns se reposent de leur voyage, les autres racontent d'édifiantes histoires, quelques-uns chantent en s'accompagnant d'instruments de leur pays. Sous ce ciel d'Italie, pendant ces nuits d'été si sereines, les anges descendent sur la terre et recueillent, pour les présenter à Dieu, toutes ces joies confiantes et ces douleurs résignées. Les portes de l'église restent toujours ouvertes, et plus de trente confesseurs sont occupés à panser et à guérir les blessures de l'âme.

« L'intérieur du couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail où se serait arrêtée une nombreuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois, ont accueilli le frère quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs le couvent est par excellence la maison du peuple ; il s'y établit comme chez lui. Dans la cour il met son âne, son cheval ; il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres et sur les marches des escaliers.

« Cependant la cloche du Sagro-Convento donne le signal solennel que la journée du pardon s'ouvre dans le ciel et sur la terre. Tous les religieux de Saint-François défilent en longues processions sur la route d'Assise ; l'évêque suit le clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Les portes de Notre-Dame-des-Anges s'ouvrent avec cérémonie, et le peuple s'y précipite avec une passion, un délire dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des invocations, des cantiques, des larmes : chacun à sa manière témoigne à Marie, reine des anges et des hommes, son amour, son respect, sa reconnaissance : il est impossible de n'être pas profondément ému d'un pareil spectacle (1). »

Assise nous offrit à chaque pas les souvenirs de saint François. Nous visitâmes successivement l'église et le monastère de Sainte-Claire, première abbesse des Clarisses, et dont le corps repose sous le maître autel, entouré des fresques de Giotto ; Saint-Damien, où nous vîmes la porte murée de laquelle sainte Claire, armée du Saint-Sacrement, repoussa les

(1) *Vie de S. François*, c. xi, passim.

Sarrasins déjà maîtres de la ville; le couvent et la double église de Saint-François.

A notre grand déplaisir, nous ne pûmes donner qu'un rapide coup d'œil à cette perle de l'Italie; car c'est ici le chef-d'œuvre de l'école ombrienne et le véritable sanctuaire de l'art catholique. Le couvent avec ses merveilleux cloîtres et son réfectoire, le plus superbe des réfectoires, répond, par ses proportions et par ses fresques d'Adone Doni et de Solimène, à la magnificence de l'église. L'église elle-même est une épopée qui retrace la vie du saint dans sa double phase du temps et de l'éternité. L'église inférieure, image de François sur la terre, respire la tristesse, la pauvreté et la pénitence. Aux compartiments de la voûte du transept, vous voyez les inséparables compagnes, ou, pour mieux dire, la personnification du glorieux patriarche : c'est la sainte pauvreté, la sainte obéissance, la sainte chasteté, et plus haut la glorification de François, assis sur un trône d'or, rayonnant de lumière, revêtu de la riche tunique de diacre, et entouré des chœurs angéliques qui célèbrent son triomphe. L'œil admire ces chefs-d'œuvre, le cœur prie devant ces figures, et l'esprit demande quel est l'auteur de ces pages inspirées.

En 1250, le patriarche de la peinture, Cimabuë, était à Assise, peignant les grandes figures byzantines de l'église supérieure. Or, un jour, se promenant dans la campagne de Vespigniano, il trouva un pauvre petit berger qui dessinait sur une pierre plate une brebis de son troupeau : c'était le roi futur de l'art catholique; il s'appelle Giotto. Dans la plénitude de son inimitable talent, il a peint, avec un amour filial, les grandes figures devant lesquelles six siècles sont restés muets d'admiration. De son côté, Giottino, supérieur peut-être à Giotto pour la forme, l'harmonie et le sentiment, a déposé le tribut de son génie dans l'histoire de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge, qui décore la croisée droite de l'église inférieure. Stefano Fiorentino, Puccio Capanna, Buonamico, Buffalmacco et bien d'autres sont venus écrire quelques lignes de ce grand poëme. L'un d'eux exprimait ainsi la pensée de tous : « Nous autres peintres, en travaillant dans ce sanctuaire des beaux-arts, nous ne nous occupons d'autre chose que de faire des saints et des saintes sur les murs et sur les autels, afin que par ce moyen les hommes, au grand dépit des démons, soient plus portés à la vertu et à la piété. » A la bonne heure; voilà des artistes qui comprennent leur mission, la mission du génie.

L'église supérieure, brillante, lumineuse, image de François dans les splendeurs de l'éternité, forme un habile contraste avec l'église inférieure. Cimabuë y peignit les quatre docteurs, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire et saint Jérôme, et les grandes fresques de l'Ancien et du Nouveau Testament : on attribue à Margaritone les gigantesques figures qui ornent les côtés d'une fenêtre. L'ami, le condisciple de Raphaël, Aluigi d'Assise, que son merveilleux talent fit surnommer l'*Ingegno*, l'esprit, suspendit aux voûtes de la chapelle de

Saint-Louis, les inimitables groupes des quatre Sibylles et des quatre Prophètes.

L'église elle-même, premier monument gothique de l'Italie, respire le symbolisme profond des temples du Nord. Elle est double, nous en savons la raison mystérieuse; bâtie sur le modèle de la croix, elle offre de plus, dans sa partie inférieure, la figure mystérieuse du Tau, imprimé sur le front de saint François; dédiée à Marie, Reine des Anges, et aux saints Apôtres, elle a ses murs de marbre blanc, pour signifier la pureté de Marie et des anges, et ses douze tourelles de marbre rouge en mémoire du sang répandu des Apôtres (1).

Après nous être prosternés à l'imitation de tant de millions de pèlerins devant le tombeau de saint François, le plus glorieux après celui du Calvaire, dit un historien, nous nous rendîmes au lieu même où naquit cet homme unique dans les annales du monde. Comme le divin Maître dont il devait être un si parfait imitateur, François vit le jour dans une étable et fut déposé sur la paille. Au-dessus de la porte de ce lieu vénérable, on lit :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

Des hauteurs d'Assise nous saluâmes dans le lointain Pérouse et ses monuments étrusques; le lac de Trasimène et Annibal vainqueur, et Flaminius vaincu; et les cimes élancées de l'Apennin, avec leur ermitage de Camaldoli et leur couvent de Monte-Corona, habité par les fils de Saint-Romuald, en qui le ton, le langage, les manières distinguées de la bonne compagnie, se réunissent à l'humilité des anachorètes et à la charité des religieux hospitaliers.

En retournant à Foligno, il nous semblait près de Notre-Dame-des-Anges contempler, dans la plaine, ces cinq mille religieux, disciples de Saint-François, venus au chapitre général de l'an 1219. A la vue de cette armée logée non loin du Chiascio dans des cabanes faites avec des nattes de paille et de jonc, et campée ainsi autour de son chef, on ne peut s'empêcher d'admirer la miraculeuse propagation de cet ordre et de se demander quelle en fut la raison providentielle. Il faudrait, pour la développer, raconter l'histoire du moyen âge. Qu'il suffise de dire que la prédication vivante des vertus évangéliques était, parmi les populations de l'Europe et surtout de l'Italie, d'un à-propos et d'une nécessité vivement sentis. Chasser les hérésies qui sous mille noms divers se glissaient partout; rétablir la paix entre les princes, les villes et les républiques, en tarissant par d'illustres exemples les sources fécondes de toutes les guerres : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et la concupiscence de l'or : tel était le grand besoin du monde. François et

(1) *Hist. sacr. Conv. Assis.*, p. 26.

Dominique furent chargés de cette mission; ils l'accomplirent, et la face de la terre fut renouvelée. Y a-t-il lieu de s'étonner si la voix unanime des peuples a salué avec transport ces deux envoyés du Ciel, si les arts à l'envi ont célébré leurs bienfaits, et si l'Église à couronné leurs vertus?

2 AVRIL.

Tolentino. — Saint-Nicolas. — Napoléon. — Murat. — Macerata. — Recanati. — Lorette. — Porte de la ville. — Rue. — Place. — Histoire de la sainte maison de Nazareth.

A la pointe du jour nous étions à Tolentino. D'épaisses ténèbres nous avaient dérobé la vue des gorges mal famées et des précipices effrayants au milieu desquels on traverse cette partie de l'Apennin qui sépare l'Ombrie de la Marche d'Ancône. Entre deux montagnes à peine éloignées l'une de l'autre de cent cinquante toises, le gros bourg de *Serravalle*, avec les murs pantelants de son vieux château, avait passé sous nos yeux comme je ne sais quelle vision des *Mille et une Nuits*. Au pont de la Trave, nous saluâmes, de loin sur la gauche, Camerino, petite ville qui raconte encore avec orgueil qu'elle envoya six cents hommes, la fleur de sa jeunesse, à Scipion pour passer en Afriquo.

Tolentino, bâti sur la Chienta, est une petite ville intéressante seulement par les souvenirs qui s'y rattachent. Le plus vivace, le plus populaire, quoique le plus ancien, est celui d'un pauvre religieux appelé du nom béni de saint Nicolas de Tolentino. Il fut un de ces prodiges de pénitence que la miséricorde divine envoie aux peuples qu'elle veut épargner. L'histoire de l'époque révèle le secret de sa mission. Pendant trente années entières, le saint prêtre jeûna, pria, édifia sa seconde patrie. Il mourut le 10 septembre 1308; et la reconnaissance publique et la confiance filiale qui l'avaient environné pendant sa vie, l'environnent encore six cents ans après sa mort. La chambre qu'il sanctifia par sa présence, les instruments de pénitence avec lesquels il expiait sur sa chair innocente les iniquités d'autrui, la chapelle où tant de fois il immola l'auguste Victime et dans laquelle repose son corps sacré : tout cela est encore le trésor, la joie, le sanctuaire chéri des Tolentins.

Agenouillés nous-mêmes sur ces lieux, en présence de ces objets témoins de tant de vertus, nous mêlâmes avec amour nos fugitives prières à celles de tant d'autres, en répétant avec le Prophètes : Qu'il fait bon vous servir, grand Dieu! qui payez quelques années de labeur par des siècles de gloire, sans préjudice des félicités éternelles.

A ce souvenir, si doux au chrétien, en succède un autre humiliant et pénible pour le voyageur français. Tolentino rappelle le traité, ou plutôt l'acte d'odieuse spoliation par lequel le Directoire, abusant du droit de la force, enleva au Saint-Père le comtat Venaissin, Ferrare, la Romagne,

trente et un millions de francs, des tableaux, des statues, et autres objets précieux, pour une somme incalculable. Dix-huit ans plus tard, le 3 mai 1815, le beau-frère de l'homme qui avait dicté ces iniques et dures conditions perdait, au même lieu, une bataille et un royaume !

Au travers d'une plaine fertile et bien cultivée, on arrive à Macerata. Cette ville de douze mille âmes, située sur une gracieuse colline, occupe l'emplacement de l'ancienne *Helvia Ricina*, dont les ruines blanchâtres, parsemées çà et là dans les environs, ressemblent à des ossements sur un vieux champ de bataille. L'église de la Miséricorde mérite d'être vue. Sa magnificence rappelle au voyageur qu'il est encore dans la patrie des arts, tandis que l'Adriatique, dont la surface azurée borne l'horizon, lui annonce qu'il touche aux limites de l'Italie. On descend de Macerata dans une campagne ou plutôt dans un vaste jardin tout émaillé de tulipes venues d'elles-mêmes comme les coquelicots dans nos champs de blé. Rien de plus agréable que ce coup d'œil, aux premiers jours du printemps : le paysage tout entier semble se parer de grâces à mesure qu'on approche du sanctuaire chéri de l'aimable Reine du ciel.

Du fond de la vallée, la route s'élève en serpentant sur le flanc d'une longue colline dominée par la ville de *Recanati*. Des habitants, descendus pour chercher de l'eau et du bois dans la plaine, remontaient avec nous vers la cité aérienne. Les uns portaient eux-mêmes leurs fardeaux ; les autres s'en étaient déchargés sur le dos de quelques ânes, en tout pays complaisants serviteurs du pauvre. Ce pénible labeur, qui se renouvelle chaque jour, est une suite des guerres sans cesse renaissantes qui désolèrent si longtemps les républiques italiennes. Pour mettre sa vie, sa fortune, sa liberté à l'abri du brigandage et de la dévastation, on fut obligé de se réfugier sur les hauteurs, et par conséquent de faire venir de la plaine les choses nécessaires à la vie. Recanati offre au voyageur un remarquable monument en bronze, placé sur la façade de l'Hôtel-de-Ville, et qui rappelle la translation de la *Santa Casa* dans le territoire de la Cité.

En sortant de Recanati, nous prîmes la route du Mont-Royal, et descendîmes dans une belle campagne qui sert d'avenue à Lorette. La ville apparaît dans le lointain, gracieusement assise sur le plateau d'une verte colline. Au-dessus des remparts s'élancent le svelte clocher et la majestueuse coupole de la basilique : à cette vue le cœur vous bat fortement ; on aspire au bonheur de mettre le pied sur cette terre de miracles. Toutefois un instant l'attention est attirée par un autre objet : je veux parler de l'aqueduc dont les arceaux gigantesques sortent d'une colline, traversent la plaine, rentrent dans le flanc d'une montagne, et vont porter une source abondante et pure au milieu de la place publique de Lorette. Cet ouvrage, digne des Romains, est dû au cardinal Scipion Borghèse, protecteur de la Sainte-Chapelle, en l'an 1620.

Enfin nous arrivons à la porte Romaine. Deux statues de prophètes surmontées de la statue de Marie en forment l'encadrement et annoncent

que la reine de la cité est la Vierge divine annoncée par les prophètes. Nous voici sur la place des Coqs, ainsi appelée d'une superbe fontaine ornée d'un dragon et de quatre coqs qui jettent une eau limpide : devant nous se déroule la Grande-Rue, ou pour mieux dire l'unique rue de Lorette. Mais cette rue est large, longue, bien pavée et, comme celle d'Einsiedeln, bordée de chaque côté de boutiques où l'on vend des chapelets, des médailles et autres objets de dévotion. Elle aboutit à la superbe place de la Madone, exécutée sur les dessins de San Gallo, et terminée par l'auguste basilique. Au milieu s'élève une magnifique fontaine dont la pyramide et le vaste bassin sont embellis par des armoiries et des groupes d'aigles, de dragons et de tritons en bronze, chefs-d'œuvre des deux Jacometti. A gauche, le palais apostolique présente sa brillante façade et rappelle glorieusement les souverains pontifes Jules II et Benoît XIV; enfin, sur la droite est le Collége-Illyrien, où les pères jésuites forment une nombreuse jeunesse à la science et à la vertu.

Après ce premier coup d'œil, suivi d'un premier hommage offert à Marie sur le seuil de son sanctuaire, nous entrâmes à l'hôtel *della Campana*. Quelques heures de repos, rendues nécessaires par les fatigues de la route, devaient précéder la visite détaillée de l'église et de la sainte Maison. Elles furent employées à nous rappeler l'histoire du saint lieu, que je vais rapporter en peu de mots.

L'Évangile nous apprend que la sainte Vierge avait sa maison dans la petite ville de Nazareth en Galilée. Elle y vivait avec saint Joseph, lorsque l'archange Gabriel vint lui annoncer le mystère de l'Incarnation qui s'accomplit aussitôt dans ses chastes entrailles. Elle y revint habiter au retour de la fuite en Égypte avec saint Joseph et l'Enfant Jésus. La sainte famille n'eut pas d'autre séjour, jusqu'à la prédication publique de Notre-Seigneur. Cet humble asile fut donc le témoin de l'enfance du Fils de Dieu, de ses vertus, de ses entretiens avec Marie sa mère et saint Joseph son père nourricier. Là s'accomplirent, dans le silence et l'obscurité, les ineffables mystères d'humilité, de pauvreté, d'obéissance et d'amour, qui, révélés plus tard, sont devenus la base de l'Évangile et le principe de la plus étonnante révolution morale dont le monde ait conservé le souvenir. Qu'on juge de l'amour filial et de la vénération profonde des Apôtres et des premiers chrétiens pour un lieu tout à la fois si éloquent et si saint! On comprend qu'ils ont dû le garder avec un soin jaloux et le visiter souvent : l'histoire vient confirmer cette induction du simple bon sens. Elle nous montre, depuis l'ascension de Notre-Seigneur dans le ciel, une procession non interrompue de pèlerins accourus de tous les lieux de l'Orient et de l'Occident pour vénérer le berceau de la foi catholique, la sainte Maison de Nazareth (1).

(1) Ob hæc igitur, quæ in hac urbe operata sunt mysteria, Apostoli post Christi in cœlos ascensionem, B. M. V. domicilium, in quo ab angelo salutata Christum Dominum

A la suite des Apôtres et des fidèles de Jérusalem, voici venir les pontifes de l'Occident, les plus illustres matrones de la ville éternelle, la reine du monde, l'impératrice sainte Hélène; puis l'Occident tout entier représenté par ses myriades de chevaliers et de croisés; solennel pèlerinage qui fut clos par le plus illustre de nos rois. L'an 1252, saint Louis, sur le point de revenir en France, assista une dernière fois à l'office divin dans la sainte Maison de Nazareth (1). L'existence perpétuelle et l'identité de l'auguste demeure étaient des faits incontestés et incontestables, comme des faits qui avaient eu pour témoins l'Orient et l'Occident pendant treize siècles : la description en était sur toutes les lèvres et dans tous les livres.

Cependant le départ de saint Louis fut le signal d'une nouvelle invasion de la barbarie musulmane et de sa domination séculaire dans la Palestine. La prise de Damiette et le sac de Ptolémaïde rendirent le Calife d'Égypte maître de tout le pays. Irrité de ses précédentes défaites, le nouvel Antiochus allait se venger par des ravages et des profanations inouïes. C'est à ce moment solennel que la sainte Maison de Nazareth disparut, ne laissant sur le sol que ses fondations échancrées.

Or, le 10 mai de l'an 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, sous l'empire de Rodolphe Ier, Nicolas Frangipane, de l'antique famille Anicia, étant gouverneur de la Dalmatie, et Alexandre de Giorgio, natif de Medrusia, étant évêque de Saint-Georges, quelques habitants des bords de l'Adriatique étaient sortis de grand matin pour aller aux travaux de la campagne. Entre Fiume et la petite ville de Tersatz, ils trouvent non loin de la mer, en un lieu appelé Raunizza, un édifice solitaire, placé dans un endroit où jamais l'on n'avait vu jusque-là ni maison ni cabane. Ils courent, hors d'eux-mêmes, annoncer ce qu'ils ont vu. On arrive de toutes parts, on examine le mystérieux bâtiment, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment. On s'étonne de la singularité de sa structure, de son air d'antiquité; on ne peut surtout s'expliquer comment il se tient debout, posé sur la terre nue sans aucun fondement.

Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur par l'unique porte ouverte sur le côté. La chambre forme un carré long. Le plafond surmonté d'un petit clocher est de bois, peint en couleur d'azur, et divisé en plusieurs compartiments parsemés çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au-dessous des lambris, on remarque plusieurs demi-cercles qui s'arrondissent les uns près des autres, et paraissent entremêlés de vases diversement variés dans leur forme. Les murs épais

concepit, sacris usibus dedicarunt;... eodemque postmodum loco Dei Genitrici peramœnum, et quod archiepiscopali cathedra præcelleret, excitatum fuit templum. — Adricom. *in Zabulon de Nazareth*, n. 73; S. Hieron. *epist.* 27 *ad Eustoch.*

(1) Guillel. de Nangis. *De Gestis S. Ludovici.*

environ d'une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivent pas exactement la ligne verticale. A droite de la porte s'ouvre une étroite et unique fenêtre. En face s'élève un autel construit en pierres fortes et carrées, que domine une croix grecque ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où brille le titre sacré de notre salut : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Sur la droite de l'autel apparaît une statue de la sainte Vierge debout, et portant l'enfant Jésus dans ses bras. Les visages sont peints d'une couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces saintes images. La tête de Marie est ornée d'une couronne de perles; ses cheveux partagés à la nazaréenne flottent sur son cou; son corps est vêtu d'une robe dorée qui, soutenue par une large ceinture, tombe flottante jusqu'aux pieds; un manteau bleu recouvre ses épaules : l'un et l'autre sont ciselés et formés du même bois que la statue elle-même. L'Enfant Jésus, d'une taille plus qu'ordinaire, et d'une figure pleine de majesté, a la chevelure partagée sur le front comme celle des Nazaréens, dont il porte l'habit et la ceinture, lève les premiers doigts de la main droite, comme pour donner sa bénédiction, et de la gauche soutient un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers.

A gauche, près de l'autel, on voit une petite armoire, ou placard, pratiquée dans le mur, qui semble destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage : il renferme quelques petits vases ou écuelles, semblables à ceux dont se servent, pour prendre leur nourriture, les pauvres habitants des campagnes. Enfin, près de là, une espèce de cheminée ou foyer, surmontée d'une niche et soutenue par des colonnes ornées de candélabres. Telle était la disposition de ce mystérieux sanctuaire.

D'où vient-il? Quelle est cette demeure inconnue? Quelle main l'a tout à coup transportée dans un lieu où jamais on n'a vu d'habitation? quelle puissance la soutient sur le sol, sans aucun fondement? voilà les questions que tout le monde fait et auxquelles nul ne peut répondre : la stupeur est générale. Tout à coup on voit venir l'évêque Alexandre, la démarche vive, assurée, le visage rayonnant de bonheur : nouveau sujet d'étonnement. Tout le monde savait le saint évêque atteint depuis trois ans d'une hydropisie déclarée incurable par les médecins et tellement malade que, depuis longtemps, il ne pouvait plus quitter le lit, d'où l'on s'attendait de jour en jour à le voir descendre dans la tombe. Au milieu du silence que commande son apparition inattendue, miraculeuse, il raconte en ces termes ce qui lui est arrivé. « J'étais dans mon lit, mourant, lorsqu'on est venu m'apprendre l'arrivée de cette maison inconnue. J'ai conjuré la très-sainte Vierge de m'obtenir assez de forces pour venir moi-même visiter ce sanctuaire merveilleux et y implorer son puissant secours, résolu que j'étais de m'y faire apporter si je ne pouvais y venir de moi-même. Touchée de mon désir, la sainte Vierge m'est apparue,

resplendissante de lumière, et elle m'a dit : « Alexandre, vous m'avez invoquée ; me voici venue à votre secours. Sachez que la maison qui vient d'apparaître en ce pays est la maison même où j'ai pris naissance à Nazareth, où j'ai reçu la visite de l'ange Gabriel, où le Verbe s'est fait chair dans mon sein. Soyez vous-même pour tout le peuple la preuve vivante de la vérité de mes paroles ; soyez guéri. Et la sainte Vierge a disparu ; et j'ai été guéri. » Or, se jeter à genoux, bénir sa bienfaitrice, courir à l'auguste sanctuaire pour lui rendre grâces, fut tout à la fois pour le vénérable évêque le premier besoin de son cœur, et pour tout le peuple la preuve éclatante que cette visite surnaturelle n'était pas une chimère enfantée dans un cerveau égaré par la douleur.

Cependant la nouvelle du prodigieux événement arrive aux oreilles du gouverneur de la Dalmatie. Il accourt, prend les plus minutieuses informations, interroge, voit par lui-même ; et enfin, pour s'assurer par une preuve matérielle et sans réplique de la vérité, il décide que quatre commissaires, choisis de sa main, partiront immédiatement pour la Palestine, avec les plans et les dimensions de la mystérieuse chapelle ; qu'ils s'assureront par eux-mêmes et qu'ils diront sous la foi du serment : 1° si la maison de la sainte Vierge, à Nazareth, connue de toute la chrétienté, a réellement disparu sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, ni quelle main l'a enlevée ; 2° si les bases sont restées ; 3° si leur figure et leurs dimensions cadrent avec les murs de la maison qui vient d'arriver ; 4° si la nature de la pierre est la même ; 5° si c'est identiquement le même genre de construction, en sorte qu'il soit impossible de nier que ces bases, restées à Nazareth, et la maison récemment apparue à Tersatz soient le même édifice en deux parties.

Les quatre commissaires, également éminents par leur science et leur vertu, partent pour la Palestine. Ils s'adressent aux chrétiens de Nazareth, et leur demandent où est la maison de la sainte Vierge. Ceux-ci leur répondent en pleurant qu'elle a disparu depuis peu de temps, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue ; qu'ils peuvent bien encore leur en montrer les fondations, mais rien de plus ; qu'ils ne peuvent imaginer comment on a pu enlever cette sainte maison sans laisser sur place autre chose que les fondements échancrés. Les commissaires sont conduits sur l'emplacement et vérifient de leurs yeux le récit des chrétiens. Pour remplir leur mandat, ils se mettent à prendre la longueur, la largeur, les dimensions des fondements, étudient la nature de la pierre, le genre de construction, calculent le temps qui s'est écoulé entre la disparition de la maison et son arrivée en Dalmatie. Tout se trouve d'une exactitude parfaite. Ils écrivent leur témoignage, le rapportent au gouverneur, le confirment par un serment solennel, et répètent vingt fois, devant toute la province, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu.

Le fait est constant : Tersatz a le bonheur de posséder la sainte maison de Nazareth. La Dalmatie tout entière, la Bosnie, la Servie, l'Albanie, la

Croatie, toutes les provinces semblent se vider pour répandre leurs habitants sur cette terre favorisée du ciel. Mais, hélas! ni les hommages des fidèles, ni le dévouement du souverain, ne purent fixer dans ces lieux l'inestimable trésor : trois ans et demi après son arrivée, la maison de Nazareth disparut aux regards de ces chrétiens désolés.

Porté sur les mains des anges, le vénérable berceau de leur auguste Reine vint se reposer au milieu d'un bois de lauriers, dans le territoire de Recanati. Des prodiges nouveaux, qu'il serait trop long de rapporter, signalèrent sa présence. D'innombrables pèlerins accourus de toute l'Italie et de la Dalmatie le visitent, le reconnaissent et répandent des larmes, les uns de joie, les autres d'inconsolable douleur. A quelque temps de là, on ne retrouve plus la sainte Maison ; elle est venue se reposer à trois milles de la ville de Recanati, sur un petit monticule, dans le voisinage d'un grand chemin. La piété publique a pris un nouvel essor; il n'est plus question que du nouveau prodige. Quatre mois après, une autre translation s'accomplit : le mystérieux sanctuaire est trouvé au milieu de la voie publique qui conduit de Recanati au rivage de la mer. C'est là qu'il est encore aujourd'hui : c'est Lorette.

On demande sans doute pourquoi ces différentes translations, accomplies dans l'intervalle de quelques années. Que sommes-nous pour connaître les pensées de Dieu et pénétrer le secret de ses conseils? Cependant ne peut-on pas répondre que, par ces différentes translations qui toutes s'enchaînent et se confirment, Dieu voulait donner à ce prodige une telle évidence qu'il fût impossible de le révoquer en doute? En effet, l'attention publique, tout entière fixée sur ce prodige inouï, provoqua de nouvelles recherches; ces recherces furent suivies de nouvelles preuves, qui ont élevé la démonstration à la dernière puissance.

En effet, l'étonnant récit de ce qui se passe sur le territoire de Recanati est communiqué au pape Boniface VIII. En cette circonstance comme dans toutes les autres, Rome agit avec la prudente réserve qui la caractérise. Le Saint-Père ordonne à l'évêque de Recanati de prendre un soin particulier du précieux dépôt, dont il l'engage à faire de nouveau constater l'identité.

Le conseil du Pontife est un ordre; l'an 1296, une célèbre députation, composée de quatorze chevaliers, part de Recanati. Elle emporte les mesures et les plans du sanctuaire nouvellement arrivé à Lorette ; elle passe en Dalmatie, dont les habitants inconsolables montrent le lieu occupé naguère par la sainte Maison. Les députés examinent avec soin la chapelle bâtie sur ce terrain d'après le modèle de celle qui, pendant plus de trois ans, y avait reposé. Ils appliquent à ce monument les mesures de la maison de Lorette, et ils trouvent une entière et parfaite conformité. Ils remarquent, en outre, que le même jour qui a vu disparaître le sanctuaire de Tersatz, l'a vu paraître sur le territoire de Recanati.

Les chevaliers remettent à la voile et arrivent en Palestine. Ce qu'a-

vaient fait cinq ans plus tôt les commissaires dalmates, la députation de Recanati le renouvelle avec une attention plus grande encore, s'il est possible. Existence des fondations, disparition des murailles, nature de la pierre, longueur, largeur, configuration de l'emplacement, tout est examiné, comparé avec les plans et les modèles de Tersatz et de Lorette : l'identité est parfaite. A cette vue la joie éclate, les larmes coulent avec abondance ; on repart, heureux de rapporter la certitude palpable que Lorette possède le plus précieux de tous les trésors ; on arrive en présence du peuple et des magistrats, le témoignage est rendu sous la foi du serment ; il est signé et déposé dans les archives de la ville, afin de perpétuer le souvenir d'un événement si digne d'être transmis à tous les âges. On le voit, pour constater le prodige, la foi *simple et naïve* de nos pères s'y prit exactement de la même manière que pourrait le faire la haute raison de l'Académie des sciences ou l'esprit soupçonneux et défiant de notre époque (1).

A la démonstration de la science, le ciel vient ajouter son témoignage. Outre le prodige perpétuel de l'apparition et de la translation du sanctuaire ; outre la guérison de l'évêque Alexandre et la révélation de saint Nicolas de Tolentin, des miracles particuliers, palpables, éclatent de tous côtés en confirmation du fait qui occupe tous les esprits. La foi publique est désormais fixée sur un fondement immuable comme le rocher. L'Europe entière s'émeut. Alors cette procession immense, solennelle, qui, durant treize siècles, arrivait à Nazareth de toutes les parties de l'Orient et de l'Occident, change son cours et se dirige vers l'heureuse colline de Lorette. Commencée il y six cents ans, cette procession continue toujours ; dans ses rangs elle a vu tout ce que le monde civilisé connaît de plus savant, de plus grand, de plus illustre, de plus saint, de plus auguste, mêlé à tout ce qu'il y a de plus pauvre et de plus naïf : les peuples et les rois, les empereurs et les impératrices, les papes eux-mêmes sont venus présenter leurs humbles prières et leurs magnifiques offrandes dans la bienheureuse maison de Marie, et accomplir solennellement la prophétique parole de la Vierge de Juda : « Désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse. »

Telle est en abregé l'histoire de la sainte Maison de Lorette, que nous verrons demain (2).

(1) Voir, à la fin du volume, les pièces justificatives.

(2) L'histoire de la sainte Maison a été écrite en tout ou en partie par plus de 150 auteurs de tous les pays et de toutes les conditions ; on peut consulter celle que vient de publier M. l'abbé Cailleau, 1 vol. J'ai suivi Torsellini, Giannizi et Antonio Gaudenti, archidiacre de Lorette. On peut aussi consulter Benoît XIV, *De Festis*, et *la Biblioteca Ecclesiastica* de Zinelli, t. III, p. 256.

3 AVRIL.

Impression. — Messe à la Sainte-Chapelle. — Description de l'église. — Du monument qui entoure la Sainte-Chapelle. — De la Sainte-Chapelle. — La Sacristie. — Le Trésor. — Le Palais apostolique. — La Pharmacie. — Les Dames du Sacré-Cœur.

En remuant les preuves du miracle, l'histoire de la Santa-Casa forme dans l'âme du voyageur je ne sais quel indicible mélange de foi, de respect, de crainte, de confiance et de joie; il redoute et il désire le moment solennel où il lui sera donné de voir la grande merveille. Pénétrés de ce double sentiment, nous franchîmes la porte de bronze de la basilique, et, l'œil fixé sur la Sainte-Chapelle élevée au milieu du sanctuaire, nous allâmes nous prosterner au seuil de la porte. Là, on ne vit plus que par le cœur; les sens se ferment, et toutes les puissances de l'âme, absorbées dans un seul objet, s'écoulent en quelque sorte dans les sentiments qu'il inspire. Encore quelques instants, et nous allions entrer dans ce sanctuaire profondément vénérable, et moi, prêtre, monter à cet autel où saint Pierre était monté, et après lui tant de saints de l'Orient et de l'Occident. A la vue de ces lieux qui en furent les heureux témoins, le grand mystère de l'Incarnation vous apparaît dans tous ses détails : les personnages sont devant vous; ils s'animent, on les voit, on les entend.

Il y a dix-huit cent quarante-trois ans, un Archange resplendissant de lumière fut envoyé du ciel sur la terre pour apporter la plus grande, la plus consolante nouvelle que le genre humain puisse apprendre. Il descendit à Nazareth de Galilée, dans une pauvre petite maison. Et cette maison, la voici : je la vois de mes yeux, je la touche de mes mains.

Dans cette maison habitait une jeune vierge humble et modeste; elle y était née, elle y vivait, c'était la maison de ses pères; et cette vierge s'appelait Marie.

Et cette maison la voici : je la vois de mes yeux, je la touche de mes mains.

L'Ange la salue avec un profond respect, et lui annonce le choix auguste que Dieu a fait d'elle, et Marie incline sa tête virginale, et le Verbe s'est fair chair dans son sein, dans cette maison.

Et cette maison, la voici : je la vois de mes yeux, je la touche de mes mains.

Et le Verbe divin qui créa le monde, qui l'a régénéré, habita dans une forme visible parmi les hommes, soumis à Joseph et à Marie, vivant avec eux dans leur pauvre maison.

Et cette maison, la voici : je la vois de mes yeux, je la touche de mes mains.

Voici la même porte dont il a si souvent franchi le seuil, les mêmes murs qui ont vu son travail, son obéissance, sa pauvreté; qui ont entendu

sa voix divine, la voix de son Père, la voix de sa Mère! Murs trop heureux! parlez donc; racontez au monde les ineffables mystères dont vous fûtes si longtemps les témoins.

L'heure de la messe étant venue, je montai à l'autel. Au moment de la consécration, les regards du prêtre tombent sur ces mots écrits en grosses lettres d'or sur le gradin de l'autel : HIC VERBUM CARO FACTUM EST : « C'EST ICI QUE LE VERBE S'EST FAIT CHAIR. » Et le prêtre a prononcé les divines paroles, et le grand mystère s'accomplit de nouveau! O mon Dieu! que le prêtre n'est-il Marie, pour sentir dignement son bonheur!

Sous l'intelligente direction d'un pénitencier de Lorette, auquel nous étions recommandés, nous passâmes la journée à l'examen de la basilique et de la Sainte-Chapelle. On entre dans la basilique par trois portes en bronze plus remarquables encore par le travail que par la matière. Celle du milieu, plus haute et plus large que les autres, présente sur ses deux battants les principaux faits de l'Ancien Testament, mis en rapport avec ceux du Nouveau : d'un côté, la figure et la prophétie; de l'autre, la réalité et l'accomplissement. Les pages de la grande épopée chrétienne qui n'ont pu être écrites sur la porte du milieu se trouvent sur les portes latérales, dans de superbes médaillons environnés d'arabesques. Comme complément ou plutôt comme rayonnement des traditions sacrées, ces tableaux sont accompagnés de statuettes représentant les Sibylles. A quoi vient aboutir toute cette longue marche des siècles anciens? Quel est le but de tous les oracles et de toutes les promesses? En s'élevant au-dessus de la grande porte, vers le centre du frontispice, l'œil aperçoit une magnifique statue en bronze de la sainte Vierge, tenant son divin Fils entre ses bras. Ce groupe divin, chef-d'œuvre du Lombardo, vous répond : C'est moi qui suis le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de toutes les prophéties et de tous les événements du monde antique.

L'église forme une croix latine, dont le centre est surmonté par une magnifique coupole, ornée d'une lanterne, que le pèlerin salue de plusieurs lieues, comme le navigateur salue le phare qui doit le diriger vers le port. La coupole, étincelante de riches peintures, recouvre la Sainte-Chapelle enrichie de marbres précieux d'où rayonne l'art catholique. Trois nefs partagent la basilique, environnée d'une ceinture continue de chapelles latérales. Dans les bas côtés de la grande nef on compte six chapelles à droite et six à gauche : trois dans chacun des bras de la croix, et trois autres dans ce qu'on peut appeler la tête; ainsi douze autels semblent former une voie glorieuse pour arriver jusqu'à la maison de Marie, la reine des Apôtres; et neuf autres, images des neuf chœurs des anges dont elle est ainsi la reine, l'entourent comme d'une couronne de gloire. Chacune de ces chapelles forme un musée où la peinture et la sculpture ont multiplié des chefs-d'œuvre qu'il serait trop long de décrire.

Je dirai seulement que toutes ces beautés pâlissent devant les magnificences du Baptistère. Les fonts seuls ont coûté, selon Renzoli, quatre-

vingt mille francs. Ils sont formés d'un grand vase de bronze semi-pyramidal, soutenu par quatre anges, et orné de statues et de bas-reliefs également en bronze. Tout ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, se rapporte au baptême, s'y trouve rappelé. Quatre statuettes d'un travail exquis sont aux quatre coins du vase. La première représente la Foi, avec cette devise : « Elle ne saurait être trompée : » *Nescia falli*. La seconde, l'Espérance, avec ces mots : « Elle ne saurait être ébranlée : » *Nescia flecti;* la troisième, la Charité, avec cette inscription : « Elle ne saurait être divisée : » *Nescia scindi;* la quatrième, la Persévérance, avec cette légende : « Elle ne saurait être brisée : » *Nescia frangi*. Voilà bien les merveilleux effets du baptême et les grands caractères du chrétien. Au-dessous de ces statues sont quatre médaillons qui approprient ce superbe Baptistère à l'église de Lorette. On peut y suivre les diverses stations de la *Santa-Casa*, d'abord traversant dans les airs la mer Adriatique, puis s'arrêtant dans le bois des Lauriers, pour passer de là dans les terres des deux frères de Recanati, et venir enfin se fixer dans le lieu où elle repose aujourd'hui.

La grande nef s'élève majestueusement et se recourbe avec art, pour former une voûte où paraissent en clair-obscur différentes images de prophètes de la main de Luc Signorelli et du Pomarence. A ce dernier et à son école sont également dues les fresques si gracieuses de la coupole. Au milieu des Anges et des Vertus, la reconnaissance a fait écrire par la main du génie le souvenir des bienfaiteurs de la basilique. Seize anges soutiennent les armes des papes et des cardinaux protecteurs. Sur les deux pilastres du grand arceau, qui séparent la nef de la coupole, on voit, à gauche, les armes de la maison d'Autriche, qui a donné toutes les grandes poutres qui soutiennent la couverture de l'église, ainsi que tous les sapins et les mélèzes qui s'y rencontrent; et à droite, celles de la maison Farnèse, qui s'est également distinguée par sa libéralité envers l'auguste basilique.

Enfin nous voici en face de la Sainte-Chapelle. Un revêtement de marbre de Carrare du plus beau grain en recouvre les murailles sans les toucher. Sur toutes les faces l'immortel ciseau de Cioli, de Raniero di Pietra, de François del Tadda, de Jérôme Lombard, du chevalier della Porta, de Bandinelli, de Sansovino, a sculpté les événements et les personnages qui ont annoncé le mystère de l'Incarnation. Une superbe colonnade d'ordre corinthien entoure le monument. Entre chaque couple de colonnes est une double niche, la première pour les Prophètes, la seconde pour les Sibylles qui ont chanté les gloires de la Vierge-Mère. Plus haut sont des couronnes et des figures angéliques, symboles de la gloire et de la puissance de Marie.

Sur la partie latérale qui regarde le nord, on voit en premier lieu la Sibylle hellespontique, dont voici l'oracle : « Un jour que j'étais occupée de diverses pensées, j'ai vu une vierge élevée, à cause de sa chasteté, à un sublime honneur. Le Très-Haut l'a jugée digne de cet auguste minis-

tère; elle donnera au monde un rejeton éclatant d'une glorieuse splendeur; car il sera vraiment le Fils glorieux du maître du tonnerre; il viendra gouverner le monde dans une profonde paix (1). » Plus bas est le prophète Isaïe, rendant cet oracle conforme au premier : « Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, et son nom sera Emmanuel (2). » Vient ensuite la superbe porte en bronze, coulée, ainsi que les trois autres, par Jérôme Lombard, sous le pontificat de saint Pie V, et surmontée de la Nativité de la très-sainte Vierge, reçue dans le monde par les sept Vertus qui devaient la distinguer : l'Innocence, la Fidélité, l'Obéissance, l'Humilité, la Modestie, la Charité et l'Amour de la retraite.

Entre les deux colonnes du milieu, voici la Sibylle phrygienne et le prophète Daniel. La première a rendu l'oracle suivant : « C'est dans le sein d'une vierge que Dieu lui-même a voulu faire descendre d'en haut son propre Fils, que l'Ange viendra annoncer à cette auguste Mère (3). » Le second a fixé l'époque du glorieux événement : « Les soixante-dix semaines ont été abrégées, afin que l'iniquité soit détruite et que le Saint des saints reçoive l'onction (4). »

La seconde porte, en bronze comme la première, représente d'abord le mariage de la sainte Vierge, puis le portement de la Croix, et enfin la mort de Jésus au Calvaire. Comme plusieurs autres, ces bronzes sont presque usés par les pieux baisers des fidèles.

Les deux dernières niches du côté septentrional sont occupées par la Sibylle de Tivoli et par le prophète Amos. La Sibylle semble répéter encore : « J'ai pu montrer cette Vierge sainte, dont le sein concevra dans le pays de Nazareth celui qui, Dieu dans la chair, se fera voir dans les champs de Bethléem (5). » Le prophète répond par cet autre oracle : « Dans ce jour, j'élèverai le pavillon de David (6). »

(1) Dum meditor quædam, vidi decorare puellam
Eximio, castam quod se servaret, honore;
Munera digna suo et divino Numine visa,
Quæ sobolem mundo pareret splendore micantem :
Progenies summi speciosa et vera Tonantis
Pacifica mundum qui sub ditione gubernat.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II, c. 7.

(2) Ecce virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. — Isai. VII, 14.

(3) Virginis in corpus voluit demittere cœlo
Ipse Deus Prolem, quam nuntiat angelus almæ
Matri.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(4) Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt, ut deleatur iniquitas et ungatur Sanctus sanctorum. — *Dan.* IX, 24.

(5) . . . . Sanctam potui monstrare puellam,
Concipiet quæ Nazareis in finibus illum
Quem sub carne Deum Bethlemitica rura videbunt.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(6) In die illa suscitabo tabernaculum David. — Amos, IX, 11.

Les grandes destinées de Marie nous sont connues par les oracles des prophètes d'Israël et des prophètes de la Gentilité : passons à l'accomplissement des faits. Au milieu de la façade occidentale qui regarde la nef, paraît l'étroite fenêtre par laquelle entra l'ange Gabriel pour annoncer à Marie sa gloire et le bonheur du genre humain. Au-dessous est un autel consacré au mystère du Verbe fait chair; au-dessus brille un superbe bas-relief représentant l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Ce chef-d'œuvre est dû au ciseau de Sansovino. Sur les parties latérales de la fenêtre on voit, à gauche, la visite de Marie à sa cousine Élisabeth; à droite, le voyage à Bethléem.

Du côté de l'évangile, voici la Sibylle de Libye qui chante : « Le jour arrive où le prince de l'éternité, éclairant la terre réjouie, effacera les crimes des hommes. Il fera justice à tous. Le Roi saint, qui vit dans tous les siècles, viendra se reposer dans le giron de la Reine du monde (1). » Au-dessous est Jérémie dont l'oracle est encore plus explicite : « Le Seigneur a créé sur la terre un prodige nouveau : une femme renfermera un homme dans son sein (2). »

Du côté de l'épître, c'est la Sibylle de Delphes qui célèbre en même temps et le Fils et la Mère : « Conçu dans le sein d'une vierge, il naîtra sans le secours d'un père mortel (2); » plus bas le prophète Ézéchiel fait connaître le divin Père du Messie : « Je susciterai à mes brebis un pasteur unique qui les mènera aux pâturages (4). »

Le côté latéral qui regarde le midi nous offre d'abord la Sibylle d'Érythrée, dont la prédiction porte : « Je vois le Fils de Dieu qui est descendu du ciel... Une vierge auguste de la race des Hébreux le donnera au monde... Il aura une vierge pour mère (5) ; » puis le prophète Zacharie qui a dit : « Voici que je ferai paraître l'Orient, mon serviteur; voilà l'homme, l'Orient est son nom (6). »

Le cadre au-dessus de la porte représente la crèche où l'Enfant Jésus

(1) Ecce dies veniet, quo æternus tempore princeps,
Irradians sata læta, viris sua crimina tollet,
Æquus erit cunctis; gremio Rex membra reclinat
Reginæ mundi sanctus per sæcula vivus.
Canisius, *De Beata Virg.*, lib. II.

(2) Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum. — Jer. XXXI, 22.

(3) .... Virgineo conceptus ab alvo,
Prodibit sine contactu maris...
Canisius, *De Beata Virg.*, lib. II.

(4) Suscitabo super eas pastorem unum qui pascat eas. — Ezech. XXXIV, 23.

(5) Cerno Dei Natum qui se demisit ab alto...
Hebræa quem virgo feret de stirpe decora...
Virgine matre satus.
Canisius, *De Beata Virg.*, lib. II.

(6) Ecce ego adducam servum meum Orientem... Ecce vir : Oriens nomen ejus. Zach. III, 8; VI, 12.

est couché, sous la garde de Joseph et de Marie, réchauffé par le souffle des animaux dont il partage la demeure et loué par les anges. C'est encore à Sansovino que les arts doivent cet admirable travail. Les deux compartiments de la porte sont ornés de l'incarnation du Verbe et de la naissance du Sauveur.

Entre les deux colonnes du milieu brillent la Sibylle de Cumes, en Italie, qui a proféré ces paroles : « Alors Dieu fera descendre du sommet de l'Olympe un Roi nouveau ; alors une vierge sacrée nourrira de son lait le Roi de la milice céleste (1), » et le prophète David, qui, sa harpe à la main, fait entendre à tous les siècles ce divin cantique : « J'établirai sur votre trône le fruit de vos entrailles (2). »

Après l'adoration des Mages apparaissent la Sibylle punique et le prophète Malachie. La première dit du Désiré des nations : « Il sera engendré d'une vierge mère...... C'est d'une vierge pure que ce grand Dieu prendra naissance (3) ; » le second le qualifie par ces mots : « Le Soleil de justice se lèvera (4). »

Enfin nous arrivons à la dernière façade, tournée vers l'orient. Elle nous offre d'abord la Sibylle samienne qui dévoile le mystère du Dieu fait chair : « Ils pourront toucher de leurs mains le Roi glorieux des vivants, ce Roi qu'une vierge sans tache réchauffera dans son sein mortel (5). » Vient ensuite Moïse qui proclama, devant l'ancien peuple, la gloire du Législateur futur : « Le Seigneur te suscitera de ta nation un Prophète comme moi (6). »

La mort de la sainte Vierge est un autre chef-d'œuvre qui sépare ces statues des deux suivantes. Les Apôtres portent leur Reine au lieu de la sépulture ; les anges, voltigeant dans les airs, semblent attendre le moment de la conduire au ciel, tandis qu'une troupe de juifs cherchent à enlever le précieux dépôt.

Les deux derniers prophètes sont la Sibylle de Cumes, dans le Pont, et Balaam. La Sibylle remplit le monde de cet oracle : « Humble en tout, le

(1) ..... Tunc Deus e magno demittet Olympo.
Militia æternæ Regem sacro virgo cibabit
Lacte suo.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(2) De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. *Ps.* 131.

(3) Virgine matre satus.....
Ille Deus casta nascetur virgine matre.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(4) Orietur sol justitiæ. — Malach. IV, 2.

(5) Hunc poterunt clarum vivorum tangere regem,
Humano quem virgo sinu inviolata fovebit.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(6) Prophetam de gente tua, sicut me, suscitabit tibi Dominus. *Deut.* XVIII, 15.

Fils de Dieu choisira pour mère une vierge chaste (1); le Prophète, malgré lui, s'écrie du haut de la montagne : « Il sortira une étoile de Jacob, et un rejeton s'élèvera d'Israël (2).

Tels sont, en abrégé, les magnifiques sujets que le génie a sculptés sur le revêtement de la Sainte-Chapelle. Est-il étonnant que le monde entier se soit donné rendez-vous autour du sanctuaire de Nazareth? N'est-ce pas là que s'accomplit le mystère auquel viennent aboutir quarante siècles d'attente, de figures, de promesses et de préparations? Ou le mot poésie n'a plus de sens, ou l'on conviendra qu'il rayonne ici dans toute sa splendeur.

Avant de pénétrer dans la Sainte-Chapelle, nous lûmes encore la belle inscription gravée sur la façade orientale par Clément VIII. Elle est ainsi conçue : « Chrétiens étrangers, qui, conduits par le vœu de la piété, » êtes venus dans ce lieu, vous voyez la sainte maison de Lorette, vénérable aux yeux de tout l'univers par les divins mystères et par la gloire » de ses miracles. C'est ici que la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, » a vu le jour, ici qu'elle a été saluée par l'ange, ici que le Verbe éternel de Dieu s'est fait chair. Transportée d'abord par les mains des anges de la Palestine à la ville de Tersatz, en Illyrie, l'an du salut 1291, » sous le pontificat de Nicolas IV, trois ans après, au commencement du » règne de Boniface VIII, elle a passé, soutenue par le ministère des » esprits célestes, sur les terres d'Ancône, près de la ville de Recanati, » dans un bois de cette colline, où, après avoir changé trois fois de place » dans l'espace d'une année, elle a aussi, par un effet de la Providence, » fixé ici son séjour depuis trois cents ans. Dès lors, la nouveauté d'un » si grand prodige ayant frappé d'admiration les peuples voisins, et le » bruit des miracles opérés en ce lieu s'étant propagé au loin, toutes les » nations ont environné de leurs respects cette sainte Maison, dont les » murailles, quoique posées sans fondement sur la terre, demeurent, » après tant de siècles, solides et dans une parfaite intégrité. Le pape » Clément VII l'a revêtue de toutes parts de cet ornement de marbre, » dans l'année 1525. Clément VIII, souverain pontife, a commandé d'écrire sur cette pierre une courte histoire de cette admirable translation, » l'an 1595. Antoine Marie Gallo, cardinal prêtre de la sainte Église romaine, évêque d'Osimo, protecteur de la sainte Maison, a pris soin de » faire exécuter cet ordre. Pour vous, pieux étrangers, venez religieusement implorer la Reine des anges et la Mère des grâces, afin que, par » ses mérites et par ses prières, vous obteniez de son aimable Fils, auteur

(1) In cunctis humilis castam pro matre puellam
Diliget; hæc alias forma præcesserit omnes.
CANISIUS, *De Beata Virg.*, lib. II.

(2) Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel. *Num.* XXIV, 17. — Dans cette description, nous n'avons fait qu'abréger M. Cailleau, dont le récit est tiré de Giannizi, etc.

» de la vie, le pardon de vos péchés, la santé du corps et les joies de » l'éternité. »

Enfin nous entrâmes dans la sainte et très-sainte Maison. Ce que nous en avons dit déjà peut servir à s'en former une idée. Il reste à en préciser les dimensions et à la montrer avec les changements légers et les nouveaux ornements que la piété des souverains Pontifes a cru devoir y apporter. La sainte Maison a 29 pieds 8 pouces de long sur 12 pieds 8 pouces de large et 13 pieds 3 pouces de haut. Les murailles ont 1 pied 2 pouces d'épaisseur. Elles sont, non pas en briques, mais en pierres vives, de couleur rougeâtre, sur lesquelles serpentent de petites veines jaunes (1). Ces pierres d'un échantillon de moyenne grandeur et d'une forme peu régulière ressemblent à notre moellon. J'ai dit que les murailles sont isolées du revêtement de marbre. Il nous fut facile de nous en convaincre au moyen d'une bougie placée entre les deux édifices : l'intervalle peut être de deux pouces et demi. Nul fondement ne soutient l'auguste Maison dont les murs reposent sur la terre nue, et même d'un côté, à cause de l'inégalité du terrain, ne touchent pas au sol.

On s'est assuré, à plusieurs reprises, de ce double fait, au renouvellement du dallage extérieur. Le célèbre Tiburce Vergelli, architecte de la Sainte-Chapelle, fit remarquer ce second prodige à Mgr Buzi, gouverneur de Lorette, et à une foule d'autres témoins recommandables, en passant librement son bâton entre les murailles et la terre (2).

Sur une des parois on distingue les restes d'une antique peinture représentant saint Louis miraculeusement délivré des fers dont les Sarrasins l'avaient chargé.

L'ancienne couverture n'existe plus : les tuiles en ont été placées sous le pavé actuel ; une pièce de la charpente primitive est au niveau du pavé, où, continuellement foulée par les pieds des pèlerins, elle demeure sans altération. Une autre traverse la chapelle et supporte les lampes d'argent qui brûlent devant la sainte Vierge. Plusieurs têtes de solives qui soutenaient autrefois le plafond, se trouvent aujourd'hui sciées au niveau du mur. Toutes ces pièces sont en cèdre, bois entièrement étranger à l'Italie et très-commun au contraire dans la Judée. Malgré leur antiquité, ces bois se conservent entiers et sans piqûres, comme s'ils venaient d'être taillés et mis en œuvre.

Au milieu de la sainte Maison est l'autel. Un petit guichet placé sur le

(1) « J'ai examiné, dit le fameux Saussure, physicien protestant, les matériaux de la sainte Maison ; elle est construite en pierres taillées en forme de grandes briques, placées les unes sur les autres et si bien unies qu'elles ne laissent entre elles que de très-petits intervalles. Ces pierres ont pris à peu près la couleur de la brique, de manière qu'à la première vue on les prend réellement pour une espèce de terre cuite ; mais en les examinant avec attention, on reconnaît qu'elles sont d'une pierre sablonneuse d'un grain très-fin et très-compacte. » *Mém. sur la Constit. phys. et Géogr. phys. de l'Italie.*

(2) Martorell, *Trat. istor.*, t. II, fol. 388.

devant permet de voir l'ancien autel, en pierre de taille, venu avec le vénérable sanctuaire ; à gauche se trouve la sainte armoire, renfermée dans un buffet moderne. Là sont conservées les deux petites écuelles en forme de tasses qui servirent, avec plusieurs autres, aux usages de la Sainte Famille. Elles sont en terre cuite, d'une couleur blanchâtre, lisérées de rouge. Derrière l'autel s'ouvre un petit cabinet appelé *il Santo Camino*, à cause de l'antique cheminée placée dans le fond. Le foyer de cet auguste monument a 4 pieds 3 pouces de hauteur, 2 pieds 2 pouces de largeur, et 6 pouces de profondeur. Là, on conserve une troisième tasse, semblable aux précédentes ; mais, par un heureux privilége, elle a échappé à la spoliation française de 1797. Elle est couverte de lames d'or, sur lesquelles sont gravés les deux mystères de l'Annonciation et de la Nativité du Sauveur.

Au-dessus du *Santo Camino*, dans une niche autrefois toute d'or et parsemée de pierres précieuses, mais aujourd'hui décorée seulement d'arabesques en bois doré, on vénère l'antique statue de la bienheureuse Vierge. Elle est en cèdre du Liban, ainsi que celle du divin Enfant qui repose sur les bras de sa Mère. La hauteur de la première est de 2 pieds 8 pouces; la seconde a 1 pied 2 pouces. Grâce à la reconnaissante piété du monde catholique, l'auguste image est enrichie d'un nombre infini de pierres précieuses et d'*ex-voto* en or et en argent. Au bas de la Sainte-Chapelle s'ouvre la fenêtre de l'ange, garnie d'une grille en bronze ciselé, que surmonte la croix antique apportée avec la sainte Maison et dont la largeur égale la hauteur.

Après avoir jeté un regard d'ensemble sur le vénérable monument, nous entrâmes dans la grande chapelle du Trésor.

Voici d'abord la sacristie destinée à l'habillement des prêtres qui doivent célébrer la messe à l'autel de la Sainte-Chapelle, ou à celui de l'Annonciation. Les yeux sont éblouis par l'éclat des peintures et des décorations. L'admirable tableau du Guide, représentant une pieuse dame qui instruit des jeunes filles ; la Sainte-Vierge communiée par Notre-Seigneur ; le Sauveur devant le peuple après sa flagellation, de Gérard des Nuits ; le Saint-Jérôme, de Paul Véronne ; l'ensevelissement de Notre-Seigneur, par le Tintoret ; la gracieuse Madone, gardée sous verre, magnifique copie de Raphaël, exécutée par Sasso Ferrato ; la Sainte-Famille à table, par le Corrége : telles sont les œuvres principales qui ornent cette splendide sacristie.

A gauche est une porte épaisse, garnie de fer et de verrous ; elle donne entrée à la chapelle du Trésor, construite sous Paul V, en 1682. La voûte est couverte de peintures d'une grande beauté, dues au pinceau de Christophe Roncalli, surnommé le Pomarence. On y voit toute la vie de la très-sainte Vierge. Le milieu de la voûte forme trois compartiments ; au centre, brille l'auguste Mère tenant son Fils entre ses bras, assise au sommet de sa sainte Maison et portée par un groupe d'esprits célestes. Soixante-neuf

armoires en noyer environnent la salle. Telle est leur beauté et la richesse de leurs ornements qu'elles ont coûté 565,000 fr.

Bien que le trésor épuisé par les guerres et les pillages ait souffert de grandes diminutions, il a encore de quoi surprendre. On y voit une multitude innombrable de cœurs d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, de calices, de perles, de diamants, de tableaux, de chandeliers, de montres, de bagues, de croix, de statues, de vases, d'ostensoirs, de couronnes, de colliers, de rosettes, de lampes, d'encensoirs, de bassins et d'autres objets précieux. Nous remarquâmes en particulier les calices d'or donnés par Murat et par le prince Eugène. N'est-ce pas un beau spectacle que celui de toutes ces richesses offertes par les pontifes et les rois, par les princes et les chrétiens de tous les pays, au Dieu fait pauvre pour nous sauver et à la douce Vierge qui en devenant sa mère est devenue la nôtre, et la dispensatrice de tous les trésors du ciel? Quel plus noble, quel plus utile usage l'homme, vassal de Dieu, peut-il faire des biens qu'il a reçus, que d'en consacrer une partie à payer le tribut sacré de la soumission et de la reconnaissance? Au nombre de ces riches offrandes figurent encore deux étendards pris sur les Turs à la bataille de Lépante. On aime à voir dans toutes les églises d'Italie, consacrées à la sainte Vierge, les trophées de cette victoire qui sauva la chrétienté, et que, d'une voix unanime, le Pontife qui ordonna l'expédition, et le grand capitaine qui la conduisit, et les généraux qui combattirent sous ses ordres, et l'armée et le peuple, attribuèrent à la toute-puissante Reine des hommes et des anges.

Vingt armoires sont veuves des dons de la piété. Humiliant souvenir! Pourquoi faut-il que le voyageur français soit obligé de reconnaître pour auteurs de cette spoliation sacrilége ses trop coupables compatriotes? Rentrés à la Sainte-Chapelle, nous fîmes amende honorable pour cette patrie si chère, en suppliant la Mère des miséricordes de tout oublier, excepté que la France est son royaume: *Regnum Galliæ regnum Mariæ.*

Au sortir de l'église, nous visitâmes les salons du palais apostolique, véritable musée où la richesse des objets le dispute à la perfection du travail. La pharmacie sacrée offre ensuite à l'admiration du voyageur les trois cent quatre-vingts vases peints sur les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Michel-Ange et d'autres artistes également célèbres. Ils peuvent se diviser en quatre classes: la première renferme les événements les plus mémorables de l'Ancien et du Nouveau Testament; la seconde, les exploits des anciens Romains; la troisième, les métamorphoses d'Ovide; la quatrième, des jeux enfantins. Au rapport d'un historien, la reine Christine de Suède les estimait plus que toutes les richesses renfermées dans le trésor de Lorette; « car, disait-elle, les pierres précieuses ne manquent pas ailleurs; mais où pourrait-on trouver une si nombreuse et si admirable collection (1)? »

(1) Bartoli, *Ist. di Lor.*, c. 20.

La journée finit par une visite aux Dames du Sacré-Cœur établies à Lorette depuis quelques années. Puisse la très-sainte Vierge bénir leur établissement, et accepter en compensation des vols sacriléges commis dans son sanctuaire par des mains françaises, les prières et les travaux des nobles filles de la France, qui consacrent sous ses yeux leurs talents et leur vie à lui former autant de sanctuaires vivants qu'elles comptent de jeunes personnes confiées à leur pieuse sollicitude!

4 AVRIL.

Messe à l'autel de l'Annonciation. — Arrivée des pèlerins. — Les Dalmates, leurs prières. — Nouveau vetturino. — Contrat. — Départ de Lorette. — Ancône. — Arc de Trajan. — Cathédrale. — Sarcophage de Corconius. — Histoire et conversion de la jeune Annina Costantini.

Le 25 mars tombant cette année le Vendredi Saint, la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge se trouvait remise au 4 avril. Grâce à cette circonstance, j'eus le bonheur de célébrer, le jour anniversaire du grand mystère, l'auguste sacrifice sur l'autel de l'Annonciation. Comme je l'ai dit, cet autel est placé au-dessous de la fenêtre même où dix-huit siècles plus tôt, l'archange Gabriel, resplendissant de lumière, apparut à Marie et lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce*. La translation de la fête nous procura une autre jouissance. De tous les lieux environnants, les populations arrivaient, bannières en tête, au chant des litanies, pour célébrer le joyeux mystère, féliciter l'auguste Vierge et lui offrir le tribut de la tendresse la plus filiale. Sur le seuil de la basilique, les pieuses processions tombaient à genoux et montaient ainsi la vaste basilique dont le pavé recevait leurs larmes abondantes, tandis que les voûtes répétaient leurs prières et leurs chants. Arrivés au dernier degré qui conduit à la Sainte-Chapelle, les pèlerins faisaient à genoux le tour de l'édifice, en suivant le soubassement de marbre qui supporte les magnifiques sculptures. Or, je l'ai vu, ce chemin de marbre est creusé, sillonné par les genoux des fidèles ; les pieuses sculptures, les crucifix en bronze sont usés par leurs baisers brûlants. Comment assister à un pareil spectacle sans être profondément ému de la foi tendre et vigoureuse de ce bon peuple? Les communions furent innombrables.

Mais ce qui nous toucha jusqu'aux larmes, c'est une nombreuse caravane de Dalmates, avec leur costume si pittoresque et si simple, qui avaient passé l'Adriatique pour venir, suivant un usage six fois séculaire, visiter leur Vierge, la prier et lui adresser de tendres reproches. A genou devant la Sainte-Chapelle, les mains étendues, les yeux baignés de pleurs, tantôt élevés au ciel, tantôt fixés sur la sainte image, ils ne cessaient de dire à haute voix : « Revenez à nous, ô belle Dame! revenez à nous,

ô Marie, avec votre sainte Maison (1) ! » Et pendant des heures entières, c'étaient les mêmes paroles et les mêmes larmes. Ce langage, démonstration éloquente d'un regret éternel, tous les siècles l'ont entendu.

« J'ai vu, en l'année 1559, écrit le Père Riera, plus de trois cents pèlerins de cette contrée, avec leurs femmes et leurs enfants, arriver à Lorette, portant des flambeaux allumés, s'arrêter d'abord à la grande porte, où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa sainte Mère ; puis tous à genoux, rangés en ordre par leurs prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, ils entrèrent ainsi dans le temple, en criant d'une seule voix dans leur idiome naturel : « Revenez, revenez à Fiume, ô Marie ! Marie, revenez à Fiume.... Marie !.... Marie !.... Marie !.... (2). » Leur douleur était si vive et leur prière si fervente, que je cherchais à leur imposer silence, craignant que de si ardentes supplications ne fussent exaucées, et que la Sainte-Chapelle ne fût enlevée à l'Italie pour aller à Tersatz reprendre son ancienne position.

J'ajouterai que, pour favoriser et récompenser la dévotion de ce bon peuple, les souverains Pontifes fondèrent à Lorette un hospice destiné à plusieurs familles de la Dalmatie qui n'avaient pu se déterminer à retourner dans leur pays en quittant la Vierge de Nazareth, regardant désormais comme leur patrie le lieu qu'elle avait choisi pour sa résidence. De là naquit la célèbre compagnie du *Corpus Domini*, appelée pour cela des Esclavons jusqu'au pontificat de Paul III (3).

Pour nous, moins heureux que ces bons Dalmates, il fallut nous éloigner. Adieu, pauvre maison de Nazareth, plus belle aux yeux du chrétien que tous les palais des rois : nous vous quittons, hélas ! peut-être pour toujours ; mais jusqu'à la mort vous serez à la tête de nos plus chers souvenirs.

Nous prîmes à Lorette un nouveau *vetturino* pour nous conduire jusqu'à Venise. Un acte, renfermant toutes les clauses et conditions réciproques, fut passé en bonnes formes et signé par les parties contractantes. Cette précaution n'est pas inutile ; elle prévient les contestations, et en tout cas donne au voyageur un moyen légal de se faire rendre justice (4).

(1) Ritorna a noi, bella Signora ; ritorna a noi, o Maria colla tua casa.

(2) Revertere, revertere Flumen, Maria ; Maria, Flumen revertere ! O Maria..... Maria !.... Maria !.... *Hist. Loret.*, c. IV.

(3) *Hist. de N.-D. de Lorette*, p. 20.

(4) Voici le texte de cette pièce qui peut servir dans l'occasion :

Loreto, à di d'aprile 1842.

Fra il signore canonico N. e Giovanni Rochetti, vetturino, è convenuto quanto siegue :

1° Il vetturino sopradetto s'obliga a portare il detto signore canonico con tre suoi compagni, da Loreto a Venezia, tra cinque Giorni.

2° Il vetturino provvederà un buon legno con due buoni cavalli, che non potrà cambiare senza il permesso del signore canonico et de suoi compagni.

3° Il vetturino dovrà fornire la collazione, il pranzo, e almeno due camere a tre letti per i quatro viaggiatori.

De Lorette à Ancône on compte six lieues. Le pays, très-accidenté, offre de beaux points de vue, et une culture intelligente fait toujours de l'ancien *Picenum* le jardin de l'Italie. Ancône compte 20,000 âmes, y compris 5,000 juifs, la plupart fort riches et quelques-uns même opulents. Le port est magnifique, et les Ancônais passent pour les meilleurs marins de l'Italie. La ville adossée à une montagne est couronnée par une forte citadelle. Entre les monuments profanes, on admire l'arc de triomphe de Trajan, tout en marbre de Paros, et le plus beau qu'il y ait au monde. Les parties joignent si parfaitement qu'elles né semblent faire qu'une seule pierre. Ce superbe monument est un témoignage de la reconnaissance des Ancônais pour l'empereur qui avait agrandi leur port. Du côté de la mer, entre les deux colonnes, on lit les deux inscriptions suivantes, se rapportant l'une à la femme, l'autre à la sœur de Trajan :

PLOTINÆ
AVG.
CONJVG. AVG.

DIVÆ
MARCIANÆ
AVG.
SORORI. AVG.

Sur les ruines du temple de Vénus s'élève la cathédrale, dédiée à saint Cyr en Cyriaque, et dont la façade, ouvrage de Margaritone, offre une belle page de l'art chrétien. C'est près de là que fut pêché le fameux turbot sur lequel Domitien fit délibérer le sénat.

Ancône la dorique (1) rappelle au chrétien et les disciples de saint Pierre qui vinrent la délivrer du joug de l'idolâtrie, et les glorieux martyrs dont le sang généreux cimenta l'édifice de la foi. Dans la chapelle des reliques, bâtie par Vanvitelli, on conserve les corps sacrés des saintes Palatia et Laurentia qui, vers l'an 303, sanctifièrent par l'effusion de leur sang virginal ces lieux souillés par le culte de l'infâme déesse. L'artiste ne doit pas oublier, dans la même église, les colonnes antiques, autre monument du triomphe de la foi sur le paganisme, non plus que le tableau de sainte Palatia et le beau sarcophage de Corconius, placé dans la crypte. Ce monument, qui remonte au IVe siècle (366), présente l'En-

4° Il vetturino dovrâ ander seimpre a buoni alberghi, partendo ogni mattina di buon ora per arrivare ogni Giorno prima di notte all' albergo ove dovrasi pernottare.

5° Tutte le spre d'ajuti nel passagio di fiumi, ponti, montagne; come quelle di dogana Saranno a carico del vetturino conduttore.

6° Il signore canonico e suoi compagni s'obbligano a pagare dieci scudi a testa al fin del viaggio, la buona mancia resta alla loro facolta.

E per l'osservanza di cio si seno volontariamente sottoscritte ambo le parti, come appresso.

N. canonico.
Giovanni Rochetti.

(1) Ante domum Veneris quam dorica sustinet Anbon. *Juv.*

fant Jésus dans la crèche, au milieu du bœuf et de l'âne. Il ruine ainsi les prétentions de certains auteurs qui assignaient au ve siècle l'origine de la tradition qui place ces deux animaux dans l'étable du Rédempteur (1). Du reste, la même circonstance est reproduite sur des verres des catacombes beaucoup plus anciens, en sorte qu'il faut aller jusqu'au berceau de la foi pour trouver le commencement de cette tradition, contemporaine de l'événement.

C'est à Saint-François-*in-Alto* qu'on trouve la Vierge si naïve et si pure du Titien et l'Annonciation du Guerchin.

Un touchant souvenir me préoccupait en parcourant les rues d'Ancône. C'était celui d'une jeune Israélite dont la merveilleuse conversion avait, quatorze ans plus tard, amené au pied des autels son oncle, sa tante et ses trois cousines : heureuse famille au triomphe de laquelle nous avions assisté dans l'église romaine d'*Ara-Cœli*. Je tenais beaucoup à voir les lieux où ce fait s'était accompli. Mais le fait lui-même, peu connu en France, comme tous ceux du même genre, veut être d'abord raconté. Le voici tel qu'il est consigné dans la relation authentique, publiée à Ancône même par un témoin oculaire. En 1826, la jeune Annina Costantini, âgée de seize ans, fille unique d'une des plus riches familles juives d'Ancône, fut mise en pension chez les *maîtresses Pies*. Quoique baptisée secrètement, lorsqu'elle était au berceau, par une nourrice chrétienne, elle éprouvait pour le christianisme une répugnance extrême, augmentée par une tendresse inexprimable pour sa famille : le seul mot de conversion aurait suffi pour provoquer sa colère. Toutefois les exemples qu'elle avait sous les yeux, les paroles qu'elle ne pouvait s'empêcher d'entendre, dissipaient peu à peu ses préjugés : l'esprit était convaincu, mais le cœur résistait. Personne, du reste, n'était le confident de ce travail intérieur.

Le jour de la Fête-Dieu arrive. La jeune endurcie se met à une fenêtre qui donne sur la place, afin de voir passer la procession. L'évêque, Mgr Menbrini Gonzaga, qui portait le Saint-Sacrement, s'arrête pour bénir la mer et les vaisseaux. A ce moment solennel, Annina fixe les yeux sur la sainte hostie et, « Je vis — ce sont ses propres paroles — au milieu de rayons lumineux qui partaient du centre de l'ostensoir, un joli petit enfant qui vola droit à moi, se posa sur mon sein, m'embrassa avec amour et me remplit d'une suavité inexprimable (2). » Elle tombe évanouie entre les bras de ses maîtresses et de ses compagnes, vivement inquiètes d'un état dont elles ignorent la cause. Revenue peu à peu, elle reprit ses sens et versa d'abondantes larmes ; mais tel était son attachement à sa famille, qu'elle cacha soigneusement ce qu'elle avait vu, dans la crainte d'être obligée de se faire catholique. « J'aurais mieux aimé, disait-elle,

(1) Scipio Maffey, *Observ. litterar.*, t. v, p. 194.

(2) Quando (lo dirò colle suo precise parole) essa vide fra molta luce dell' ostensorio un vezzoso bambino, ed a lei direttamente volare, e porsarsele in grembo, e stringersele al seno soavemente, il cuore empiendo di non più udita dolcezza, *Relaz.* p. 12.

tomber en enfer en restant juive, que de contrister ma famille en devenant chrétienne (1). »

Dieu, qui voulait avoir cette âme d'élite, sut bien triompher de son opiniâtreté comme il avait triomphé de celle de Saül, il y a dix-huit siècles, et de celle d'Alphonse Ratisbonne, il y a quatre mois. Dans la chambre où couchait Annina se trouvait une vieille image de saint François de Paule, le thaumaturge de la Calabre. Sans savoir pourquoi, elle se sent prise d'une grande dévotion envers ce saint, et court se prosterner en fondant en larmes devant son portrait. « François, lui dit-elle, si vous êtes un saint; si la religion chrétienne que vous avez professée sur la terre est véritable, obtenez-moi de Dieu la grâce de vaincre ma répugnance. » Depuis ce moment, ajoute-t-elle, je me sentis remplie de tendresse pour ce saint; et je ne comprenais pas comment je pouvais aimer d'un amour si sensible un être invisible et qui m'était parfaitement inconnu. Jamais je n'ai eu de pareils sentiments pour aucune créature terrestre, bien que ma tendresse pour ma famille fût immense (2). »

En attendant, elle résistait à toutes les sollicitations de la grâce; et telles étaient ses luttes contre Dieu, qu'elle en perdait l'appétit et passait les nuits à pleurer. « Enfin, dit-elle, dans la nuit du 27 juin, je m'éveillai, et m'aperçus qu'en dormant je priais mon cher saint. Les derniers mots de ma prière étaient encore sur mes lèvres, lorsque, étant parfaitement éveillée, il m'apparut merveilleusement à droite de mon lit, et me prenant par la main, il me dit avec douceur : « Consolez-vous, et « calmez votre cœur; vous serez ma fille.... toujours..... toujours. » Et il disparut (3).

La victoire est remportée. Ni l'amour incroyable qu'elle a pour sa famille, ni la perte d'un riche mariage, convenu déjà avec un de ses cousins, ni la certitude de contrister sa mère, veuve depuis longtemps, et son oncle qui lui a servi de père, et sa tante qui l'a élevée, ne peuvent lui faire retenir la vérité captive. Dès le 31 juillet elle écrit trois lettres, où son âme si tendre, si dévouée, mais en même temps si courageuse et si forte, se révèle tout entière. La première est à sa mère, la seconde à son oncle, la troisième à sa tante. Elles sont admirables de simplicité, de piété filiale et d'énergie chrétienne. Je n'en citerai qu'une seule :

Foris. — A ma très-chère maman, Gentile Perera.

Intus. — « Très-chère maman,

» Il y a environ quatre mois que, par respect humain, pour ne pas per-

(1) *Relaz.*, p. 13.

(2) *Id.*, p. 15.

(3) .... Quando a me svegliata perfettamente, in mirabil modo egli apparve alla sponda destra del letto, e presami per la mano : — Ti consola, soavemente mi disse, e rasserena il tuo cuore.... tu sarai mia figlia... sempre... sempre — e ciò detto svani. *Relaz.*, p. 16.

dre un riche époux, pour ne pas me priver de nombreux avantages et de nombreux plaisirs, et beaucoup plus pour ne pas affliger mes bien-aimés parents, je vis cruellement combattue par des sentiments opposés et toujours en dure révolte contre Dieu et contre mon intime conviction. Mais la grâce céleste a opéré en moi d'une manière telle que je ne dois ni ne puis plus résister. Dieu, ô ma chère et très-chère maman ! veut que je sois chrétienne, et il m'a fait connaître évidemment sa volonté par mille moyens plus sensibles les uns que les autres.

» Je comprends qu'une semblable nouvelle vous percera l'âme ; et c'est là, soyez-en sûre, le principal motif pour lequel ma présente résolution coûte tant à mon cœur, et pour lequel j'ai versé jusqu'ici et je verse encore tant de larmes amères. Mais tranquillisez-vous, de grâce, ma bonne et tendre maman, et consolez-vous en pensant que votre Annina ne se faisant point chrétienne par caprice, mais pour correspondre à la grâce de Dieu, elle ne sera jamais indigne de vous et ne fera jamais rien qui puisse mériter vos reproches. Dans cette vraie religion, ma bonne maman, vous avez déjà placé, sans le vouloir, et avant moi, une de vos filles qui, étant morte après avoir reçu le saint baptême des mains de sa nourrice, jouit maintenant de Dieu dans le ciel.

» Et voilà l'explication du songe mystérieux que vous eûtes avant ma naissance, et dans lequel il vous fut commandé de me donner le nom d'Annina, nom que portait ma petite sœur morte au berceau. Ce songe, que vous m'avez raconté, je ne l'ai jamais communiqué à personne, excepté lorsque j'ai su avec certitude que ma petite sœur avait été baptisée, et il a été pour moi un nouveau motif d'embrasser avec force, comme je le fais, la religion chrétienne. Plaise au Seigneur qu'il soit aussi pour ma chère maman une raison qui la détermine à suivre ses deux filles et à pourvoir ainsi au véritable bien de son âme !

» Bénissez-moi, ma bien chère maman ; offrez mes respectueux sentiments à mon excellent oncle Léon ; donnez mille tendres baisers à mes chers petits frères, et souvenez-vous que je vous aime sans mesure, et ne cessez pas, de grâce, de m'aimer toujours.

» Votre fille tout aimante,

» ANNINA COSTANTINI (1). »

L'effet de ses lettres, joint aux circonstances merveilleuses de sa conversion, fut tel sur l'esprit de son oncle Benedetti Costantini, qu'il détermina, après quatorze ans de luttes intérieures, cet excellent homme, avec toute sa famille, à suivre l'exemple de sa nièce.

(1) La gloria di Dio manifestata nella conversione ammirabile dell' egregia ed illustre donzella signora Annina Costantini, d'Ancona, operatta dedicata alla medesima dal canonico Mariano Bedetti publico prof. histor. Eccl. nel vescovile sem. di detta citta 10 settemb. 1826.

Cet intéressant souvenir, rendu plus vif encore par la vue des lieux théâtre de ce consolant prodige, nous occupait délicieusement tandis que, par une route charmante, tracée sur les bords de la mer, nous franchissions l'espace qui sépare Ancône de Sinigaglia. La nuit tombait comme nous entrions dans cette dernière ville, antique fondation de nos aïeux.

5 AVRIL.

Sinigaglia. — Sa foire. — Fano. — Fossombrone. — Souvenir d'Asdrubal. — Pesaro. — Cathédrale. — Souvenirs de Rossini, de Raphaël et du Bramante. — République de San Marino. — Organisation civile et judiciaire des États pontificaux. — La Cattolica. — Souvenirs des Pères de Rimini. — Rimini. — Arc d'Auguste. — Églises. — Martyre de saint Gaudens. — Tableau de Paul Véronèse.

Il est un proverbe, vieux de quelque mille ans, qui a couru et qui court encore le monde entier; ce proverbe dit : « Pas de guerre sans soldats gaulois : *Nullum bellum sine milite gallo.* » Nos aïeux étaient donc de tous les combats, comme d'autres sont de toutes les parties de plaisirs. Quel pays, quel siècle ne les a pas vus guerroyant, tantôt pour leur compte, tantôt pour le compte d'autrui; laissant leurs ossements sous tous les climats, et fondant des colonies sur les terres étrangères? Donc, en l'an 358 avant Jésus-Christ, les bords charmants de l'Adriatique virent arriver une armée de Sénonais qui se rendirent maîtres du littoral et y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent leur nom. Sous l'enveloppe italienne de Sinigaglia, reconnaissez la fille des Gaulois sénonais, l'antique *Sena Gallica.* Sa belle cathédrale, ses vieux remparts, ses rues superbes, annoncent et l'antiquité de son origine, et la prospérité de son commerce, et les progrès de sa moderne civilisation.

Sinigaglia, qui compte environ 9,000 âmes, est le Beaucaire de l'Italie. Sa foire célèbre commence au mois de juillet et dure jusqu'au 20 août. Elle attire une affluence prodigieuse de marchands italiens, siciliens, allemands, dalmates, grecs surtout. De temps immémorial ces derniers ont l'habitude de venir chercher à Ancône et à Sinigaglia les produits de l'industrie européenne, et de les distribuer ensuite dans l'intérieur de la Grèce et aux Échelles du Levant. Avant la redoutable concurrence que lui fait Trieste, Ancône ressemblait à une cité du Péloponèse et de l'Archipel. Les bâtiments de l'Hellénie remplissaient le port, la plupart des magasins, des boutiques, des cafés appartenaient aux Grecs, et Sinigaglia était un marché à peu près exclusivement ouvert à leurs compatriotes. Aujourd'hui ils ne viennent plus guère à Sinigaglia, et c'est par correspondance qu'ils opèrent. Trieste, mieux placée, s'accroît aux dépens de son ancienne rivale, dont les exportations se réduisent maintenant au blé, chanvre, tabac, suif, peaux, tartrate de potasse, bois de construction.

Malgré sa décadence, Sinigaglia offre encore, pendant la tenue de la foire, un spectacle digne du pinceau de l'artiste. Qu'on se figure un mouvement perpétuel d'hommes de toutes les nations, aux costumes variés, occupés à se chercher, ou empressés à faire transporter les marchandises du port à la ville et de la ville au port ; une ville entière dans les rues, garnies de deux rangées de boutiques élégantes, surmontées de tentes que l'on humecte de temps en temps, et dont le sol est garni de planches pour la commodité des transports; une ville devenue un vaste bazar, et dont les fossés, les glacis, les plaines environnantes sont couverts de baraques, de cuisines, de chevaux au piquet. C'est un spectacle que présentent à peine les villes orientales où aboutissent les grandes caravanes de la Mecque et du Sahara.

Nous quittâmes nos cousins, les Gallo-Sénonais, après avoir pris une tasse de leur excellent *café bianco*, et quelques heures plus tard nous étions à *Fano*. L'antique *Fanum fortunæ* ne conserve guère d'autres souvenirs de son histoire païenne, que son nom, les restes d'un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste, et une belle statue de la Fortune, placée sur la fontaine publique. Le nom et la statue immortalisent la reconnaissance des Romains pour la victoire dont je vais parler. C'est à Fano qu'on passe le Métaure, fleuve célèbre par la défaite du malheureux Asdrubal, digne frère d'Annibal. L'habile capitaine cherchait à opérer sa jonction avec le vainqueur de Cannes, auquel il amenait des renforts. Arrêté dans sa marche par les consuls Livius Salinator et Claudius Nero, son corps d'armée fut taillé en pièces et lui-même resta sur le champ de bataille. Ce combat, auquel Rome dut peut-être son salut, se donna près de *Fossombrone, Forum Sempronii*, l'an 207 avant Jésus-Christ, à quelques milles sur la gauche de Fano. A la montagne, qui porte encore le nom d'Asdrubal, on voit la voie Flaminienne, creusée par le ciseau pendant l'espace d'un mille dans le cœur même du rocher vif. Cette ouverture, capable d'étonner notre corps royal des ponts et chaussés, est la *Petra Pertusa* de Victor, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Midi sonnait lorsque nous entrions à Pesaro, autre ville du littoral d'environ 18,000 âmes. Comme on le voit, toute cette côté de l'Adriatique est très-peuplée. J'aurai bientôt occasion de revenir sur ce fait. On célébrait la fête de saint Vincent Ferrier, le grand thaumaturge du quinzième siècle, les églises étaient pleines d'une foule recueillie et avide d'entendre une très-belle messe en musique, exécutée par les amateurs de la ville : la patrie de Rossini est féconde en artistes distingués. Nous vîmes à la cathédrale, remarquable édifice, une superbe *Circoncision*, du Barroche, le maître de la peinture dans la Romagne, et un *Saint-Jérôme*, du Guide. Pesaro est, du reste, une ville charmante par sa position et riche par la fécondité de son territoire qui produit les meilleures figues de l'Italie.

Continuant à courir sur la voie Flaminienne, on laisse à gauche Urbino, la patrie de Raphaël et du Bramante; un peu plus loin on se trouve en regard de la montagne sur laquelle repose le république de *San Marino.* Ce petit État compte environ cinq mille âmes de population, possède trois châteaux et cinq églises. Ses usages et son droit coutumier firent tomber la conversation sur l'organisation administrative et judiciaire des États pontificaux.

Le domaine temporel du Saint-Père se divise en vingt provinces.

Celles de Bologne, Forli, Ferrare, Urbino et Pesaro, sont présidées par un cardinal légat et prennent le titre de légation.

Les autres, nommées délégations, sont régies par un prélat délégat apostolique.

Chaque province est divisée en districts.

Chaque district comprend plusieurs arrondissements ou gouvernements.

Au-dessous des gouvernements viennent les communes.

Dans chaque commune il existe un conseil municipal composé de 16 à 48 membres, suivant l'importance de la population.

Dans chaque conseil municipal il y a un ou plusieurs députés ecclésiastiques, choisis par les évêques. Ils assistent aux réunions municipales, et ont voix délibérative lorsqu'il s'agit de questions relatives aux intérêts des fondations pieuses, des établissements de charité et des biens du clergé.

Le conseil municipal nomme et révoque les employés communaux.

Chaque commune entretient, pour le service public, un médecin, un chirurgien-vaccinateur, un maître d'école, un secrétaire, un receveur des impôts, et un trompette chargé d'afficher les lois et ordonnances et de publier les arrêtés du pouvoir local.

Pour faire face aux dépenses, le conseil emploie les revenus des biens-fonds de la commune.

En cas d'insuffisance, il peut établir : 1° un impôt sur tous les objets de consommation, excepté les grains et la farine ; cet impôt ne peut jamais excéder 60 baïoques (3 francs) par tête d'individu mâle, depuis 14 jusqu'à 60 ans ; 2° sur les mêmes individus, un impôt personnel, gradué suivant la richesse des familles et qui ne peut dépasser 40 baïoques ; 3° si les droits de consommation et de taxe personnelle ne suffisent pas, on a recours à des centimes additionnels établis sur le foncier (1).

Tous les citoyens nobles, propriétaires, artisans, sont représentés au conseil municipal. En y joignant les députés ecclésiastiques, tous les intérêts ont leurs organes et leurs défenseurs dans cette assemblée vraiment populaire.

De cette organisation civile résulte : 1° que les États-Pontificaux ne

(1) Voyez *États Romains,* par M. Fulchiron, t. III, p. 212.

sont point, comme le disent certains journaux, livrés à l'arbitraire du despotisme sacerdotal; 2° que les institutions municipales y sont plus complètes et plus libérales que les nôtres; 3° que les impôts y sont comparativement très-légers.

Pas plus que la fortune des particuliers, leur réputation, leur vie, n'est nullement à la merci du pouvoir. Une organisation judiciaire est là pour défendre le faible, réprimer et punir le méchant.

Le premier degré de juridiction se trouve dans la commune, les auditeurs légaux jugent par voie économique pour les sommes au-dessous de cinq piastres.

Le second se trouve dans le chef-lieu du district, où le gouvernement peut prononcer sur une valeur de deux cents piastres.

Le troisième est au chef-lieu, où siége un tribunal civil.

Le quatrième est dans les cours d'appel, qui connaissent en seconde instance des procès jugés en première par les tribunaux civils.

Le cinquième est le tribunal suprême de la *Sagra Ruota*, siégeant à Rome : c'est notre cour de cassation.

La jurisprudence des États-Pontificaux veut que deux sentences conformes aient été obtenues pour qu'il y ait chose jugée. Il en résulte des lenteurs qui ont provoqué le blâme de plusieurs écrivains. L'application de cette loi peut être vicieuse, mais le principe nous paraît bon. Ces délais qui sont une preuve nouvelle de la prudence romaine, donnent aux parties le temps de préparer leurs moyens de défense, aux juges celui d'étudier les pièces du procès et de connaître la sentence anticipée de l'opinion publique; d'un autre côté, les passions se calment, et des arrangements à l'amiable deviennent plus faciles.

Parallèlement à cette hiérarchie judiciaire, s'en élève une autre à laquelle les parties sont heureuses de recourir. Les évêques et archevêques sont juges en première instance dans les limites de leurs diocèses. Ils prononcent par l'organe de leurs grands vicaires, n'importe la somme en litige, sur les affaires ecclésiastiques ou mixtes, et même sur les séculières, s'il y a consentement des parties.

On peut en appeler de la sentence de l'évêque à celle de l'archevêque dont il relève; en tous cas l'appelant a toujours le droit d'en appeler directement au Saint-Siége.

Celui-ci juge par les tribunaux ecclésiastiques de la chambre apostolique et du cardinal vicaire.

Les crimes ecclésiastiques et contre les personnes engagées dans les ordres sacrés ou dévouées à Dieu par la profession religieuse, sont jugés par les tribunaux ecclésiastiques.

Ces tribunaux ont cinq juges : l'archevêque ou l'évêque du diocèse et quatre personnes choisies par lui.

On peut appeler de ce jugement à la Congrégation romaine des évêques et réguliers.

A Rome, c'est au cardinal vicaire qu'appartient exclusivement le jugement des crimes contre les bonnes mœurs. Le prélat vice-gérant, le prélat suppléant civil et deux assesseurs composent le tribunal.

L'appel de la sentence est porté à la Congrégation des évêques et réguliers.

Les crimes et les délits des soldats et officiers sont exclusivement de la compétence des tribunaux militaires (1).

Enfin, les offenses contre la religion sont déférées au tribunal de l'Inquisition, le plus miséricordieux de tous les tribunaux.

Telle est, à grands traits, l'esquisse de l'organisation judiciaire dans les États-Romains. La distinction des différentes classes de personnes est soigneusement maintenue. Les simples citoyens, les ecclésiastiques et les militaires ont leurs tribunaux particuliers. C'est là, ce nous semble, une chose tout à fait équitable et qui contribue plus qu'on ne pense au maintien de la morale publique. Il en est de même des catégories de crimes. Quoi de plus sage, par exemple, que de réserver la connaissance des fautes contre les mœurs ou la religion à des juges qui, par leur caractère sacré et par leurs études spéciales, sont plus aptes que tous autres à traiter avec la réserve et la science convenables ces causes difficiles? En tout cela nous confessons ne pas trouver la moindre trace de ce despotisme abrutissant dont nos journaux accusent le gouvernement pontifical.

Qu'il y ait dans la législation romaine des lacunes et des défauts; qu'il y ait de la mollesse et même des abus dans l'application des lois, nul ne songe à le révoquer en doute. Mais où ces inconvénients ne se rencontrent-ils pas? Depuis cinquante ans nous en sommes à faire des révolutions pour détruire les abus, y avons-nous réussi? Les abus ont changé de nom, de place et d'objets, mais s'il en faut croire nos yeux, ils existent toujours. Les abus ne se détruisent non par les lois, mais par les mœurs; et les mœurs se forment par la religion, lumière de la conscience, principe de vertu et frein de toutes les passions. Ce qui porte à conclure très-logiquement, en faveur de la législation et de la législature romaines, que les défauts et les abus y sont moins fréquents et surtout moins graves que chez un peuple sans religion.

Quant à la jurisprudence des États-Pontificaux, elle se compose, pour le fond, du code Justinien et des prescriptions du droit canonique; pour la partie organique, des ordonnances et règlements des papes, c'est-à-dire, dans la réalité, de tout ce que la sagesse humaine connaît de plus parfait. De là ce mot du publiciste le plus profond des temps modernes : « Que dirons-nous de Rome, demande l'illustre comte de Maistre? C'est dans le gouvernement des Pontifes que le véritable esprit du christianisme doit se montrer de la manière la moins équivoque. Or, c'est une vérité univer-

(1) Voyez *États-Rom.*, par M. Fulchiron, t. III, *passim*.

sellement connue, que jamais on n'a reproché à ce gouvernement que la douceur. Nulle part on ne trouve un régime plus paternel, une justice plus également distribuée, un système d'impositions à la fois plus humain et plus savant, une tolérance plus parfaite (1). »

Cependant les heures avaient fui rapidement. Au sortir du monde administratif et judiciaire, nous entrâmes sur une terre féconde en souvenirs de notre antiquité chrétienne. Voici sur le bord de la route le petit village *della Cattolica.* D'où lui vient ce nom singulier? En 359, une grande bataille se livrait à Rimini : le catholicisme, c'est-à-dire la vérité, la civilisation, la liberté, était aux prises avec l'arianisme, c'est-à-dire avec l'erreur, mère de l'esclavage et de la dégradation, soutenu par la ruse de ses chefs et par le glaive des Césars : un moment l'arianisme triomphe. Les Pères catholiques cèdent à l'orage; et plutôt que de trahir le dépôt de la foi, ils s'exilent volontairement dans le petit village où nous sommes.

A cette glorieuse retraite il doit le nom qu'il porte. Saluons en passant les illustres champions dont il fut l'asile. Phébade d'Agen, Gervais de Tongres, chefs de la courageuse cohorte, conservez-nous la foi pour laquelle vous avez si noblement combattu! C'est le premier de ces saints évêques qui, en apprenant la chute du plus ancien de ses collègues, le centenaire Osius de Cordoue, écrivait une lettre qu'il faut lire à la chute de toutes les grandes colonnes de l'Église : « Je ne doute pas, dit le nouvel Athanase, qu'après avoir examiné et exposé toutes ces vérités à la lumière de l'intelligence publique, on ne nous oppose, comme une puissante machine, le nom d'Osius, le plus ancien de tous les évêques, et dont la foi a toujours été si sûre; mais je réponds en peu de mots, que l'on ne peut employer l'autorité d'un homme qui se trompe à présent, ou qui s'est toujours trompé. Tout le monde sait quels ont été ses sentiments jusqu'à ce grand âge; avec quelle fermeté il a reçu la doctrine catholique à Sardique et à Nicée, et condamné les Ariens. S'il a maintenant d'autres sentiments, s'il soutient ce qu'il a condamné et condamne ce qu'il a soutenu, je le dis encore une fois, son autorité n'est pas recevable. Car s'il a mal cru pendant près de quatre-vingt-dix ans, je ne croirai pas qu'il croie bien après quatre-vingt-dix ans; et s'il croit bien maintenant, que doit-on juger de ceux qu'il a baptisés dans la foi qu'il tenait alors, et qui sont sortis du monde? Que dirait-on de lui-même s'il fût mort avant cette assemblée? Donc, comme je l'ai dit, le préjugé de son autorité n'a aucune force, parce qu'elle se détruit elle-même. Aussi lisons-nous que la justice du juste ne le sauvera point, s'il tombe une fois dans l'erreur (2). »

Le Symbole de Nicée, récité de la Cattolica à Rimini, en réparation des outrages faits à la divinité du Rédempteur, est doux à l'âme comme l'est

(1) *Lettres sur l'Inq.,* Lett. 1, p. 22.
(1) *Biblioth. PP.,* t. II.

à la bouche le fruit mangé sur l'arbre. Nous entrâmes dans l'antique cité par la porte Romaine, formée d'un bel arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste. Comme toutes les villes échelonnées sur cette côte jusques et y compris Venise, Rimini, l'ancienne *Ariminum*, n'est plus qu'une ombre d'elle-même. On n'y compte que 17,000 âmes. La mer s'est éloignée de ses murs, et c'est à peine si on voit quelques traces de l'ancien port. Une partie des marbres qui l'embellissaient ornent aujourd'hui plusieurs églises de la ville, entre autres la cathédrale. Cet édifice, dont la fondation remonte au quatrième siècle, mérite, tout modernisé qu'il est, la curiosité de l'artiste chrétien.

Ce qui le rend surtout vénérable aux yeux de la foi, c'est le sang épiscopal dont il fut rougi par ordre de l'empereur Constance, protecteur des Ariens et arien lui-même. Au temps du trop fameux Concile, saint Gaudens, évêque de Rimini, déjouait avec une irrésistible logique les ruses d'Ursace et de Valens. Pour lui répondre, Constance employa la logique des tyrans : il le fit égorger par les licteurs du proconsul (1). Bâtie sur les ruines du temple de Castor et de Pollux, la cathédrale perpétue encore le souvenir du triomphe de l'Évangile sur le paganisme, tandis que celle des Capucins marque l'emplacement de l'amphithéâtre de Publius Sempronius, dont elle protége les derniers vestiges. La statue de bronze de Paul V, élevée sur la grande place, rappelle les bienfaits du Pontife, et dans l'église de Saint-Julien, le pinceau de Paul Véronèse redit, avec l'éloquence du génie, les combats et les victoires du glorieux martyr.

6 AVRIL.

Tribune de César. — Chapelle du Miracle. — Saint Antoine de Padoue, son discours aux poissons. — Conversion de Bonvillo. — Porte Saint-Julien. — Pont d'Auguste. — Passage du Rubicon. — Cervia. — La Pignata. — Monastère de Classe. — Mosaïque. — Saint Romuald. — L'empereur Othon. — Ravenne.

Sur la place du Marché s'élèvent deux monuments qui excitent d'abord la curiosité du voyageur. Le premier est un piédestal en granit, d'un mètre et demi de hauteur sur cinquante centimètres de largeur. Qu'est-ce que ce monument tronqué? pourquoi est-il là au milieu de la rue, gênant la circulation plutôt qu'il n'embellit la place? On vous répond : A ce piédestal se rattache un fait décisif de l'histoire romaine. Ici même, du haut de cette singulière tribune, César harangua son armée après le passage du Rubicon, pour l'exhorter à marcher sur Rome. On sait quelles furent les conséquences de ce discours.

Le second monument est une jolie petite chapelle circulaire dont la présence au milieu de la place publique est en réalité aussi contraire aux

(1) Baron. *Not. ad Martyr.* 14 octob.

règles du bon goût qu'elle paraît d'abord opposée aux convenances religieuses. Mais ces considérations, si graves qu'elles soient, ont dû céder devant des raisons plus graves encore. Au lieu même occupée par cette chapelle, un fait admirable s'est accompli : ne fallait-il pas en marquer le théâtre, et, par un monument durable, le rappeler au pieux souvenir des générations futures? Ainsi en jugea la cité reconnaissante : de là le petit sanctuaire dont voici l'origine.

Au quatrième siècle était née dans l'Orient la secte impure du manichéisme. Cachée longtemps en Bulgarie, cette hérésie, la plus dangereuse qui ait désolé le moyen âge, s'était tout à coup répandue en Europe à la fin du xii[e] siècle. Sous les noms d'Albigeois et de Patarins, ses sectateurs infectaient de leurs mortels poisons les villes et les campagnes. Pour combattre cette bête hideuse, la Providence suscita les deux grands patriarches saint Dominique et saint François, avec leurs enfants. De toutes les villes de la Romagne, Rimini était peut-être la plus malade. Saint Antoine de Padoue, le thaumaturge de l'époque, fut chargé de la guérir : sa réputation l'avait devancé. Sentant bien qu'ils étaient vaincus si on allait l'entendre, les hérétiques résolurent de ne point se rendre à ses sermons. Le saint monte en chaire, et tout le monde se sauve : l'église devient déserte ou à peu près. Il ne se décourage pas, et revient le lendemain en protestant qu'il prêchera, n'eût-il pas un seul auditeur. Les Patarins comprirent que la curiosité finirait par entraîner quelques défections dans leurs rangs; ils résolurent donc de tuer le saint. Antoine l'apprend et se renferme dans sa cellule, passant les jours et les nuits dans les jeûnes, la prière et les actes de la plus effrayante macération.

Au bout de quelques jours, enflammé de l'esprit de Dieu, il sort et va droit sur le rivage de l'Adriatique, à l'endroit où la Marecchia, qui passe à Rimini, se jette dans la mer. Debout sur la plage, il appelle à haute voix les poissons pour célébrer les louanges de leur Créateur, puisque les hommes refusent de les entendre. Un grand nombre d'habitants que la curiosité avait conduits sur les pas du saint, ou qui se trouvaient là pour se promener, le traitent de fou et, en attendant, s'arrêtent pour voir ce qui arrivera. A l'instant les flots s'agitent, et à la surface apparaissent des troupes innombrables de poissons, rangés en bel ordre chacun selon son espèce. Les plus petits sont plus rapprochés du saint, les autres s'échelonnent en suivant et forment un grand amphithéâtre. Élevées au-dessus de l'eau, leurs têtes, variées de formes et de couleurs, ressemblent à un tapis de perles sur l'azur des flots; tous paraissent attentifs.

Le saint leur fait alors un magnifique discours : il leur rappelle les bienfaits particuliers qu'ils ont reçus du Créateur, la variété et la beauté de leurs espèces, la grâce et l'agilité de leurs mouvements, l'avantage de leur élément où ils ne tombent pas par fatigue comme l'oiseau voyageur sur le navire, ou le quadrupède sur la terre; la sûreté de leur habitation également à l'abri de la foudre et de la grêle, l'abondance et le choix de

leur nourriture, leur multiplication merveilleuse qui n'exige ni les soins de la mère, ni le lait d'une nourrice; le privilége d'avoir été entre tous les autres animaux préservés de l'extermination générale au temps du déluge. Il leur redit l'honneur qu'ils ont reçu plusieurs fois d'être employés par leur Créateur lui-même à différents offices, sauver Jonas, guérir Tobie, remplir les filets des Apôtres du Fils de Dieu, et de s'être multipliés dans les mains de Jésus-Christ pour rassasier la foule du désert; de lui avoir fourni la pièce de monnaie pour payer le tribut, et sa nourriture favorite pendant sa vie mortelle; de l'avoir vu marcher sur leur élément, et enfin choisir leurs pêcheurs pour en faire des pêcheurs d'hommes.

On dirait que ces animaux le comprennent, tant est grande leur attention, tant sont vifs les applaudissements qu'ils donnent à ses paroles, soit en levant la tête, soit en ouvrant leur bouche (1). Si les assistants furent stupéfaits à la vue d'un pareil prodige, il n'est pas besoin de le dire. Dès le commencement, plusieurs ont couru, hors d'haleine, sur la place publique, annonçant ce qui se passe, et Rimini tout entière s'est vidée pour venir au rivage. Alors le saint rend grâces à Dieu et dit qu'il est plus honoré par les poissons que par les hommes hérétiques et infidèles. Puis, bénissant son muet auditoire en faisant le signe de la croix, il le congédie; et tous les poissons agitant leurs ailes, remuant leurs queues, et baissant leurs têtes, se plongent dans les flots et disparaissent. Un semblable miracle fait tomber tout ce peuple à genoux et répandre des torrents de larmes. Le saint profite de cette disposition pour montrer avec cette éloquence de feu dont il est doué, la malice énorme du péché et surtout de l'hérésie : presque tous se convertissent à l'instant.

Un petit nombre, toutefois, restèrent obstinés. Au premier rang était un certain Bonvillo, chef de secte. Soit qu'il ne fût pas présent au miracle, soit qu'il voulût jouer l'esprit fort, il se moquait de ceux qui s'étaient convertis, pour avoir vu, disait-il, cinq ou six poissons arrêtés par hasard sur le bord de la mer. La pensée lui vint de ruiner la réputation du saint en lui demandant un nouveau miracle qu'il regardait comme impossible : « Il serait indécent, lui dit-il, pour Jésus-Christ, d'être dans l'Eucharistie sous les espèces du pain; aussi n'y est-il pas, et pour t'en convaincre, je veux te le faire prouver par mon âne. Tu lui présenteras ton pain sacramentel, et nous verrons s'il l'adore. » En entendant un pareil blasphème, le saint est saisi d'horreur; toutefois, inspiré de Dieu, il accepte le défi et marque le jour de l'épreuve. Les hérétiques l'attendent d'un air de jubilation et chantent déjà leur triomphe; les catholiques tremblent, n'ayant point encore pour le saint la confiance et l'estime qu'il méritait. Néanmoins le miracle des poissons soutient leur courage. En attendant, le saint jeûne, prie et ne doute pas de l'assistance divine : toute la ville est en suspens.

(1) Le Guerchin a immortalisé ce miracle dans le superbe tableau qui se voit au palais Borghèse, à Rome.

Le matin du jour fixé, Antoine célèbre la sainte Messe, vient sur la place publique avec le Saint-Sacrement, accompagné de ses religieux, et s'arrête devant la maison de Bonvillo. Celui-ci s'avance d'un air méprisant avec sa bête de somme, à laquelle depuis trois jours il n'a pas donné de nourriture. Arrivé devant le Saint-Sacrement, il lui présente de l'avoine. Le saint adresse quelques mots au peuple immense qui l'entoure et lui dit d'avoir foi et dévotion à Notre-Seigneur; puis, d'une voix sonore, il appelle le stupide animal et lui commande de venir adorer son Créateur caché sous les espèces sacramentelles. A cet ordre, la bête de somme laisse l'avoine, s'avance, se met à genoux, baisse la tête et demeure dans cette attitude respectueuse jusqu'à ce que la sainte hostie soit reportée dans l'église. Le moyen de nier un miracle de cette force, accompli sous les yeux de tout un peuple! Aussi le triomphe des catholiques et la confusion des Patarins furent ce qu'ils devaient être. Bonvillo, stupéfait, interdit, touché de la grâce, abjure l'hérésie avec d'autant plus de gloire pour la vérité qu'il avait été plus opiniâtre et qu'il était, de tous les Manichéens, le plus accrédité et le plus puissant. Il passa le reste de sa vie dans la pénitence et mourut en laissant de grandes espérances pour son salut (1).

Nous sortîmes de Rimini par la porte de Saint-Julien. On traverse la Marecchia sur un magnifique pont de marbre, chargé d'ornements et construit par les empereurs Auguste et Tibère. En cet endroit s'opère la jonction des deux anciennes voies consulaires, Æmilia et Flaminia, qui reliaient à Rome le nord de l'Italie. A quelques lieues plus loin nous passâmes, aussi braves que César, le fameux Rubicon. Sous l'humble nom de *Pisciatello*, qui reconnaîtrait la petite rivière sur les bords de laquelle se décida le sort de la République romaine? Plusieurs prétendent qu'en cet endroit le Rubicon s'est trouvé réuni au Pisciatello et que, pour trouver le fameux ruisseau, il faut se rapprocher un peu plus de Savignano. Quoi qu'il en soit, pour peu que l'imagination vienne en aide à la mémoire, on voit Jules César debout sur la rive opposée du torrent ; inquiet, troublé, il hésite, puis tout à coup il s'avance en jetant à son armée et à l'histoire le mot fameux : *Jacta sit alea :* « Pourquoi cette hésitation? Chacun sait que le sénat, jaloux de la liberté de Rome, avait défendu par un décret solennel à tout général revenant en Italie avec une armée ou un corps d'armée, de traverser cette rivière sans avoir auparavant déposé les armes et les étendards. Le Rubicon était la limite de l'Italie et de la Gaule Cisalpine. En le franchissant, César encourait toutes les peines portées contre les ennemis de la patrie. Ainsi se préparait le moment où la liberté romaine devait faire place à la volonté d'un seul; moment unique dans l'histoire, où le despotisme, élevé à sa plus haute puissance, devait lutter corps à corps avec la liberté reparaissant dans le monde

(1) *Vit. di S. Antonio,* lib. 1, c. 9, p. 40-43.

sous la figure de douze pêcheurs envoyés par le Dieu du Calvaire.

Laissant à gauche Césène, patrie de Pie VI et de Pie VII, ainsi que Forli, *Forum Livii*, bâti par Livius Salinator après la défaite d'Asdrubal, nous saluâmes Faenza, particulièrement chère aux Nivernais qui lui doivent le nom et le secret de leur productive industrie. Honneur donc à Faenza et à celui de ses habitants qui nous apporta l'art de fabriquer la faïence! Ensuite Cervia nous offrit à déjeuner et nous montra ses montagnes de sel marin. Bientôt la Pignata, se dessinant comme un point noir à l'horizon, nous annonça le voisinage de Ravenne. La Pignata est une forêt de pins qui a environ douze milles de long sur quatre de large. On comprend de quelle importance elle était pour les Romains qui tenaient à Ravenne une des trois stations maritimes de l'empire.

Cependant il vint un jour où le bruit des haches et les cris des bûcherons cessèrent de se faire entendre; les échos de la forêt ne redirent plus que des chants et des prières. Ce qu'était devenu Cîteaux à la voix de saint Bernard, la Pignata le devint à la voix d'humbles religieux dévoués à la civilisation par le double labeur de la pénitence et de la prière. Au centre de la forêt s'éleva, dès le VIe siècle, le monastère gracieusement appelé Notre-Dame-de-la-Palazziola ou du Petit-Palais. Plein de confiance dans l'intercession de ces anges de la terre, Jean IX, archevêque de Ravenne, leur donna des terres et des revenus à la double condition de prier pour lui afin d'obtenir de Dieu la rémission de ses péchés, et de nourrir à perpétuité cinquante pauvres le jour de son décès (1).

Plus que jamais, Ravenne mérite le nom de *marécageuse,* que lui donnait déjà, il y a quinze siècles, Silius Italicus. Des affaissements successifs ont comblé son magnifique port. Les riantes campagnes qui firent sa gloire et sa richesse sont changées en marais dont l'étendue égale celle des marais Pontins. Trois milles avant d'arriver, on trouve, isolée au milieu de cette triste solitude, la grande et antique église de Saint-Apollinaire. Le célèbre couvent *de la Classe* y est joint, habité jadis par les fils de Saint-Benoît et donné depuis aux enfants de Saint-Romuald. Ici était autrefois le port de Ravenne, et par conséquent la flotte romaine, *Classis.* Le voisinage de ce lieu si fréquenté donna naissance à un vaste faubourg, ou pour mieux dire à une petite ville qui prit le nom de Classe, ainsi que le monastère. L'importance de Ravenne fixa l'attention de saint Pierre; le conquérant de l'Italie envoya, pour la soumettre à l'Évangile, un de ses disciples nommé Apollinaire. Il vint, il prêcha, il vainquit, et comme tous ses frères, il mourut enseveli dans son triomphe. Évêque et martyr, saint Apollinaire fut déposé à Classe, près des murailles du port. En 529, Jean, archevêque de Ravenne, bâtit sur son tombeau une magnifique église et un monastère, dont les religieux chantaient l'office devant les reliques sacrées du bienheureux martyr. C'est, pour le dire en pas-

(1) *Hist. de l'Ordre de Saint-Benoît,* t. II, liv. V, c. 73, p. 802. La charte est de l'an 856.

sant, de ce monastère que partit l'abbé Jean pour porter à Charlemagne le Sacramentaire de saint Grégoire, que le grand empereur avait fait demander au pape Adrien par Paul, son ambassadeur.

Bien qu'endommagée par l'eau des marais qui salpêtre les murailles, l'église de Saint-Apollinaire offre de nombreuses traces de son ancienne magnificence. L'architecture romano-byzantine est d'un très-beau caractère; autour des nefs sont rangés les tombeaux en marbre des archevêques de Ravenne. Le chœur, ou *Tribuna*, est orné de précieuses mosaïques. Ces peintures dont la solidité n'a su braver qu'imparfaitement l'action de l'air salin, datent de la fin du cinquième siècle, et représentent, sur la frise, Notre-Seigneur en demi-figure, couvert d'un manteau violet et placé dans un médaillon. A droite et à gauche sont les figures emblématiques des quatre Évangélistes. A la partie supérieure de la voûte paraît la main divine se détachant d'une riche bordure; plus bas brille une croix perlée, au milieu d'un cercle dont le champ et la circonférence sont parsemés de quatre-vingt-dix-neuf étoiles d'or. Les deux lettres A et sont à l'extrémité des deux croisillons; au pied de la croix on lit : SALVS MVNDI; au-dessus de la tête, les sigles suivants : I. M. D. J. C. *Immolatio Domini Jesu Christi*. Il est donc évident que cette croix glorieuse est l'emblème de Notre-Seigneur transfiguré, puisqu'on voit à droite Moïse, et à gauche Élie, ayant au-dessous d'eux trois brebis représentant les trois Apôtres témoins du miracle.

Immédiatement au-dessous de la croix, se trouve saint Apollinaire. Le glorieux martyr est debout, décoré du pallium blanc, et revêtu de la chasuble d'or. Le nimbe circulaire entoure sa tête glorieuse, à gauche et à droite de laquelle on lit SANCTUS APOLENARIS. Le saint a les mains étendues dans l'attitude de la prière. Au-dessous de lui sont douze agneaux, six à droite et six à gauche, qui viennent vers leur illustre berger. Le reste du champ est planté d'arbres du meilleur effet. En descendant au-dessous du grand cadre, on voit à droite un groupe aujourd'hui tellement détérioré qu'il est indéchiffrable; à gauche, un autre groupe, où l'on remarque Théodoric, roi des Goths, recevant en otage le jeune Justinien présenté par son précepteur. Comme encadrement à ce magnifique tableau, vous avez, d'un côté, saint Michel, et de l'autre, saint Gabriel, portant chacun un *Labarum;* au-dessus de leur tête deux superbes palmiers, et enfin les deux cités emblématiques, Jérusalem et Bethléem, d'où se dirigent, vers le médaillon du Sauveur, douze brebis, symbole des douze Apôtres et de tous les fidèles.

Ainsi Notre-Seigneur, le Pasteur des pasteurs, et avec lui les douze fondateurs de l'Église; puis Notre-Seigneur transfiguré, image de la transformation du genre humain par l'Évangile; ensuite saint Apollinaire, un des glorieux artisans de cette transformation, appelant à lui les peuples confiés à sa sollicitude; enfin la certitude du succès exprimée par les deux anges, gardiens du Labarum : voilà toute l'histoire de la religion dans

son auteur, dans ses moyens et dans sa fin. Où trouver un sujet plus chrétiennement poétique rendu avec autant de bonheur?

Non loin de là sont deux tableaux également en mosaïque : le premier représente saint Apollinaire prêchant l'Évangile, et rappelle par cette inscription l'origine apostolique de l'Église de Ravenne : *Sanctus Apollinaris, ab apostolo Petro episcopvs ordinatvs, missvs est Ravennam ad prædicandvm Christi Evangelivm* (1). Le second offre aux regards le martyre du saint Apôtre; viennent ensuite tous les portraits des archevêques de Ravenne. Au milieu de l'église s'élève une large pierre sur laquelle il subit de cruelles tortures. Cette pierre est aujourd'hui un autel; en connaissez-vous de plus vénérable? Aussi, qui dira les vœux, les prières, les baisers brûlants déposés ici par les générations chrétiennes, depuis dix-huit siècles?

Au milieu de cette longue procession, voici venir deux pèlerins qui surpassent les autres par leur pieuse ferveur. Le premier est un enfant de Ravenne. Il s'appelle Romuald; il est fils de la plus noble famille de la cité; il porte un cœur où bouillonne l'amour du plaisir, et son front est marqué d'une tache de sang. Hier, il vit tuer en duel par son père un de ses proches parents. Il a fui, il vient demander grâce devant le tombeau du saint Apôtre de sa patrie. Pour quarante jours il s'enferme au monastère; il prie, il gémit, il punit sa chair, jusque-là rebelle, par de sévères austérités. Un frère convers lui a été donné pour le servir; et avec la nourriture du corps, le frère sert à son jeune hôte les aliments de l'âme. Romuald l'écoute; et quand il est seul il s'en va méditer ce qu'il vient d'entendre devant le tombeau du martyr. Les os de l'Apôtre prophétisent, une voix se fait entendre; Romuald s'est dit : Moi aussi, je serai martyr, martyr de la pénitence. L'engagement en est pris devant cette tombe où nous sommes prosternés : bientôt le monde aura une merveille de plus. Romuald plantera une pépinière de saints encore florissante : le tombeau de saint Apollinaire sera le berceau des Camaldules. Cela se passait à la fin du xe siècle.

Le second pèlerin est un homme du Nord, à la stature gigantesque, aux formes athlétiques, et pour qui toutes les lois sont à la pointe de son épée; sur son front brille le diadème de César; du pied il a écrasé le pauvre et le petit; l'or et le sang des provinces ont alimenté ses vigoureuses passions. Et voilà qu'un jour, le loup est changé en agneau; les religieux de Classe voient à la porte du couvent un pauvre étranger qui demande timidement la grâce de venir faire pénitence parmi eux. Frère. soyez le bien-venu; et ce frère inconnu est introduit. Il étonne ses hôtes eux-mêmes par la ferveur de sa prière et la grandeur de ses austérités : ce frère était l'empereur Othon III. Différence entre notre siècle et le

(1) Saint Apollinaire, consacré évêque par l'apôtre saint Pierre, fut envoyé à Ravenne pour y prêcher l'Évangile de J.-C.

moyen âge : ici et là de grandes fautes, mais là de grandes expiations ; ici l'impénitence et le suicide. Quelle époque préférez-vous ?

Après une dernière prière devant le miraculeux tombeau, nous partîmes pour Ravenne. Colonie de Thessaliens, occupée tour à tour par les Étrusques, les Sabins, les Gaulois sénonais, les Romains, Ravenne, après le partage de l'empire, échangea le sceptre contre les fers qu'elle avait si longtemps portés. Elle devint la capitale de l'empire d'Occident. Toutefois son règne ne fut pas de longue durée ; aux empereurs succédèrent les Exarques, et bientôt elle recueillit les derniers soupirs du colosse romain expirant sous les coups des barbares. Avec lui périt son antique gloire ; Ravenne n'est plus qu'une ombre d'elle-même. De toutes les puissances humaines qu'elle a vues passer, elle ne garde que des souvenirs morts ; de la puissance divine qui l'a subjuguée, elle conserve des souvenirs encore vivants : double aspect sous lequel nous la verrons demain.

7 AVRIL.

Ravenne. — Sainte-Marie-de-la Rotonde. — Palais de Théodoric. — Tombeau du Dante. — Église de Saint-Vital. — Tombeau de Galla Placidia. — Église de Saint-Romuald. — Cathédrale. — Cycle pascal. — Chaire de Saint-Maximin. — Bibliothèque. — Souvenirs. — Saint-Germain d'Auxerre. — Colonne des Français. — Anecdote. — État de la Romagne.

De vrais lits à l'italienne, c'est-à-dire assez larges pour héberger un peloton de grenadiers avec armes et bagages, nous avaient été préparés par l'excellente hôtesse *della Spada*. Quelques heures passées dans cette couche confortable, chose rare dans la belle Péninsule, suffirent pour nous mettre en état de reprendre nos courses. Au lever du soleil, nous étions hors de la ville, à Sainte-Marie-de-la-Rotonde. Bâtie par Amalazonte, fille de Théodoric, roi des Goths, pour servir de tombeau à son père, cette église rappelle les mausolées d'Auguste et d'Adrien. Elle a deux étages, et pour toiture un seul morceau de marbre taillé en forme de couvercle. Ce bloc, le plus large qu'on connaisse, n'a pas moins de trente pieds de diamètre sur trois d'épaisseur. Son poids est d'environ neuf cent mille livres. La belle urne de porphyre, contenant les cendres royales, et qui était placée au sommet de l'édifice, est aujourd'hui incrustée dans un vieux mur, ornée de trois petites colonnes de marbre, dernier débris du palais de Théodoric. Non loin de là, au détour d'une rue, apparaît le mausolée du Dante. Les ornements qui décorent le tombeau de l'illustre poëte sont dus au cardinal légat Vincenti Gonzaga. La fameuse basilique d'Hercule se reconnaît au portique élevé sur la place, et soutenu par huit grosses colonnes de granit brun. Odoacre, roi des Hérules, Astolphe, roi des Lombards, et tant d'autres potentats dont

Ravenne fut tour à tour la conquête, n'y ont pas laissé trace de leur souvenir, tant les gloires humaines sont peu durables!

Il en est autrement des gloires chrétiennes. Merveilleux pouvoir de l'Évangile, qui sait imprimer le cachet de l'immortalité à tout ce qu'il touche. Les saints et les martyrs, ces autres rois de la cité, sont encore vivants, et dans les temples élevés en leur honneur et dans la reconnaissance populaire. Au vi^e siècle, Venance Fortunat chantait leur gloire toujours ancienne et toujours nouvelle, et ses vers peuvent encore servir de guide au pèlerin catholique (1).

Suivant l'indication du poëte, nous nous rendîmes d'abord à l'église de Saint-Vital. Ce superbe et hardi monument de forme octogone, tout brillant de colonnes de marbre grec, de tables de porphyre, de mosaïques et de bas-reliefs, débris de l'ancienne magnificence de Ravenne, offre le style byzantin dans tout son éclat oriental : cet édifice, capital pour l'histoire de l'art, abrite les cendres de l'illustre martyr, dont voici l'histoire. C'était pendant la cruelle persécution de Valérien ; Vital, imitant la piété de Tobie, avait rendu les honneurs de la sépulture au martyr Ursicin, que Paulin le consulaire venait de faire mourir dans les tourments. Coupable de charité, il est saisi par le bourreau de son ami, étendu sur le chevalet, jeté dans une fosse profonde, et enseveli tout vivant sous une masse de terre et de pierres (2). Une circonstance particulière nous faisait un devoir de vénérer avec amour ses précieuses reliques. Saint Vital avait deux fils qui, dans un glorieux combat, reçurent comme leur père la palme du martyre, devinrent l'honneur de l'Italie, l'amour de saint Ambroise, et furent pendant plusieurs siècles les patrons bien-aimés de notre cathédrale de Nevers.

Bâtie par Justinien, à l'imitation de Sainte-Sophie de Constantinople, la basilique de Saint-Vital devint, par ordre de Charlemagne, le type de l'église d'Aix-la-Chapelle. A la voûte du chœur resplendit une des plus belles et des plus vastes mosaïques qu'on connaisse. Elle représente l'entrée solennelle de Justinien et de Théodora son épouse, reçus dans cette église par saint Maximin, archevêque de Ravenne et consécrateur du temple. D'un côté, l'empereur avec ses courtisans et ses guerriers; de l'autre, l'impératrice avec ses dames. Telle est la parfaite conservation de ce magnifique ouvrage, que les figures sont véritablement vivantes et qu'on pourrait se croire à la cour de Constantinople. Dans la sacristie,

(1) Inde Ravennatum placitam pete dulcius urbem,
Pulpita sanctorum per relligiosa recurres;
Martyris egregii tumulum Vitalis adora,
Mitis et Ursicini, Pauli sub sorte beati :
Rursus Apollinaris preliosa ad limina lambe,
Fusus humi supplex, et templa per omnia curre.
In Vit. B. Martini, lib. iv.

(2) Baron. *An.*, t. ii, 171, n. 3.

on voit le *Martyre de saint Vital*, peint par le Barroche; c'est un des meilleurs ouvrages de cet artiste trop peu connu.

A deux pas de Saint-Vital se trouve le monument le plus curieux de la ville : je veux parler du tombeau de Galla Placidia. Cette princesse, fille de Théodose, sœur d'Honorius, mère de Valentinien III, deux fois esclave, reine, impératrice, née à Constantinople, morte à Rome, n'est pas moins illustre par son éminente piété que par les vicissitudes de sa vie. Rome, Rimini, tout le littoral de l'Adriatique, racontent ses bienfaits ; Ravenne lui dut quatre églises magnifiques : Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-l'Évangéliste, Sainte-Croix et Saints-Nazaire et Celse. Parlons d'abord de cette dernière que l'impératrice elle-même choisit pour son tombeau et celui de sa famille. Cette église, en forme de croix, fut bâtie en 440. En entrant par la porte royale, on voit, à droite et à gauche, deux tombes en marbre d'Istrie, incrustées aux trois quarts dans le mur. Elles contiennent, dit-on, les cendres des précepteurs de Valentinien et d'Honorius, enfants de Galla Placidia. Plus haut sont les sarcophages en marbre grec des empereurs Honorius II et Valentinien III. Chaque tombeau peut avoir six pieds et demi de longueur sur cinq de hauteur et trois de largeur. Celui de Valentinien offre les emblèmes suivants : en tête, trois agneaux sculptés, deux sur les parois et un au milieu ; ce dernier est placé sur un rocher d'où sortent quatre fleuves. Sa tête diamantée porte le P, signe hiéroglyphique par lequel les premiers chrétiens désignaient le Fils de Dieu, comme les autres agneaux rappellent les Apôtres. Près des agneaux sont deux palmiers chargés de fruits, symbole de la victoire et de la justice. Sur le côté droit du sarcophage, se présente un vase à deux anses, d'où semble couler une fontaine dans laquelle boivent deux colombes. Le couvercle du monument, en forme d'arc, présente les sigles connus A ☧ Ω

Ainsi, le christianisme, écrit tout entier sur cette tombe, enveloppe comme d'un linceul immortel le corps de l'empereur défunt. Cet agneau, placé sur le milieu, c'est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, dont l'empire figuré par les quatre fleuves s'étend aux quatre coins du monde et répand partout la prospérité et la vie. Les agneaux représentent les Apôtres, premiers ministres du divin Empereur et propagateurs infatigables de sa doctrine. Les deux colombes qui boivent dans le vase à deux anses sont tous les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament, s'abreuvant aux eaux du Sauveur; fontaine de vie soutenue, d'un côté, par le peuple juif, et de l'autre, par le peuple chrétien, figurés par les deux anses. Quant aux fruits de cette doctrine, ils sont représentés admirablement par les palmiers chargés de fruits : la victoire et la justice. Enfin l'homme, quel que soit son nom, prince, empereur, n'importe, commencé en Jésus-Christ doit finir en Jésus-Christ, et le mogogramme du Sauveur, placé sur le couvercle du sarcophage, indique éloquemment le cycle mystérieux de la vie de l'homme et du monde. Admirable épopée! Mais, grand Dieu!

qu'il faut avoir été fidèle pendant son existence pour faire ainsi graver sur sa tombe l'histoire des devoirs qu'on eut à remplir. Autrement, quelle accusation foudroyante que tous ces emblèmes !

Le monument d'Honorius offre à peu de chose près les mêmes caractères. Celui de Galla Placidia, placé derrière l'autel et le plus beau des trois, brille par son élégante simplicité. Il ne porte aucun emblème, excepté quelques volutes burinées dans les parois; mais il offre une particularité remarquable. L'impératrice n'était point couchée, mais assise dans son tombeau sur un magnifique siége de cyprès. Depuis plus de mille ans elle restait dans cette attitude, lorsque, le 3 mai 1573, des enfants approchant des flambeaux pour voir, par une petite ouverture, l'intérieur du tombeau, le feu prit au cercueil de cyprès, qu'il consuma en un clin d'œil, ainsi que le siége de l'impératrice dont le corps fut réduit en cendres.

La voûte de l'église resplendit de mosaïques dont la partie la plus curieuse est le compartiment du milieu. On voit Notre-Seigneur portant de la main droite sa croix penchée sur son épaule; de la gauche il tient un livre ouvert; devant lui est une grille environnée de flammes ; et plus loin une petite armoire ouverte (*scrinium*), dans laquelle on voit des volumes ayant pour titre : *Lucas, Matthæus, Joannes.* C'est l'histoire iconographique d'un fait contemporain de l'Église. Le concile d'Éphèse venait de condamner Nestorius. Par ordre de Théodose et de Valentinien on recherchait et on brûlait les ouvrages de l'hérésiarque : voilà ce que signifie le petit bûcher. Notre-Seigneur tenant l'Evangile ouvert, et les évangélistes placés dans le scrinium, indiquent tout ensemble la source de la vérité et le respect profond des premiers fidèles pour les livres divins (1).

Après avoir visité l'église de Saint-Jean-Baptiste, consacrée par saint Pierre Chrysologue, et le tombeau de saint Barbazian, prêtre d'Antioche, confesseur de Galla Placidia, nous entrâmes dans l'illustre basilique de Saint-Jean-l'Évangéliste, appelée *della Sagra*. Cette église rappelle un vœu de la pieuse impératrice. Revenant de Constantinople avec ses enfants, elle fut assaillie par une tempête : au milieu du danger elle promit, si elle échappait, de faire bâtir une église. Sa prière fut exaucée et Ravenne compta un monument de plus. A la chapelle de Saint-Barthélemy on voit un bas-relief qui rappelle l'ouragan et le vœu de la princesse. Le pinceau de Giotto a décoré les voûtes de la seconde chapelle.

L'église de Saint-Romuald, devenue la chapelle du collége, est un splendide édifice où brillent le porphyre, le marbre africain, le cipollin, le vert antique, l'albâtre oriental. On y voit un tabernacle tout entier en lapis-lazuli, enrichi intérieurement de pierres précieuses d'une grosseur extraordinaire : c'est un des bijoux de l'Italie.

(1) Voir Ciampini, *Mon. veter.*, t. I, p. 224.

Presque aussi brillante est l'église de Sainte-Apollinaire, bâtie par Théodoric au commencement du VIe siècle. Les vingt-quatre colonnes de marbre grec qui la soutiennent furent apportées de Constantinople, ainsi que le vert antique, le porphyre et le marbre oriental dont l'autel est formé. C'est encore l'Orient qui fournit les habiles maîtres dont le génie brille dans les superbes mosaïques de la voûte. Au-dessous d'une vue de Ravenne, on voit d'un côté vingt-cinq figures de saints; de l'autre, vingt-deux saintes, tenant chacun une couronne à la main qu'ils présentent au Sauveur. Déjà nous avons expliqué la signification de cette peinture, qui prouve une fois de plus que, dans la pensée chrétienne, les fresques et les mosaïques sont le grand livre des fidèles.

Le monument le plus intéressant de la cathédrale est le Calendrier pascal du VIe siècle. On y voit gravée sur le marbre l'extrême sollicitude de l'Église pour fixer l'époque précise de la Pâque. Dans la sacristie, l'*ambon* ou la chaire de saint Maximin, ouvrage précieux du VIe siècle; une portion de l'ancienne porte de la sacristie en bois de sarment; Moïse, faisant tomber la manne, un des meilleurs tableaux du Guide : tels sont les principaux objets qui fixent l'attention. Le baptistère, séparé de l'église par une rue, se conserve dans son état primitif. C'est un bâtiment octogone avec huit arcades et une vaste cuve de marbre blanc de Paros.

A la bibliothèque on nous montra le célèbre manuscrit d'Aristophane, du Xe siècle; et dans le médailler, une médaille de Cicéron, frappée en son honneur par la ville de Magnésie. En quittant Ravenne, on ne peut s'empêcher de saluer une dernière fois les grands hommes et les grands saints qui ont illustré cette ville célèbre. Voici, outre les glorieux martyrs dont j'ai parlé, les saints évêques Adérite, Exupérance, Jean, Libère, Marcellin, qui, à la tête d'une nombreuse cohorte de prêtres, de laïques et de vierges, ont défendu, au prix des plus cruelles souffrances, la foi catholique attaquée tour à tour par les empereurs et les exarques ariens ou semi-ariens, les Goths, les Hérules et les Lombards, conquérants sauvages, moitié chrétiens et moitié païens.

Mais le voyageur français pourrait-il oublier le grand saint Germain d'Auxerre, l'Athanase de son siècle, qui d'une main écrasait le pélagianisme en Angleterre, de l'autre défendait dans les Gaules, avec un invincible courage, les droits des peuples méconnus par les lieutenants de César? Hier il avait traversé l'Océan pour chasser le loup de la bergerie, aujourd'hui il franchit les Alpes pour venir déposer au pied du trône les prières des opprimés. Le voici qui approche de Ravenne : la cour et le peuple sont dans l'attente. Pour éviter l'honneur de la réception qu'on lui prépare, il viendra incognito, pendant les ténèbres de la nuit; mais on se défie de son humilité, le peuple est sur ses gardes : le saint ambassadeur est reconnu. Un cri immense d'allégresse retentit jusqu'au ciel et va se mêler aux mugissements des flots : Ravenne est dans l'ivresse du bonheur, Valentinien et sa mère Placidia descendent du trône et abais-

sent leur puissance devant celle de l'homme de Dieu. Placidia lui envoie un vase d'argent rempli de mets fort délicats, mais sans viande, dont elle sait qu'il ne fait point usage. Germain, à son tour, envoie à l'impératrice un pain d'orge sur une assiette de bois; éloquent hommage que Placidie reçoit avec joie, qu'elle garde avec respect, qu'elle fait enchâsser dans l'or, et qui opère des miracles. Est il besoin de dire que les vœux d'un tel envoyé étaient exaucés d'avance?

Mais voilà que le saint tombe malade : Ravenne a passé de l'allégresse à la consternation. L'impératrice est à genoux au chevet du malade; et pourtant elle hésite à lui accorder une dernière demande. Germain veut que son corps soit reporté à Auxerre : l'impératrice lui aurait tout accordé, plutôt qu'un pareil trésor. Enfin la volonté impériale dut céder à la volonté du saint. Mais du moins la France aura ce qu'on ne peut lui refuser : l'impératrice obtient le reliquaire du glorieux Pontife. Six évêques se partagent ses vêtements. Le chambellan Acholius fait embaumer le corps; Placidia le revêt d'habits précieux, et donne le coffre de cyprès pour le renfermer; Valentinien fournit les voitures, l'escorte, les frais du transport. Nul triomphe n'égale en magnificence ce convoi funèbre. Le nombre des flambeaux est tel que leur lumière semble rivaliser, même en plein jour, avec celle du soleil. Toutes les populations accourues bordent le chemin, prosternées devant le saint qui passe. Des milliers de bras aplanissent les chemins, réparent les ponts, portent le corps, tandis que des milliers de bouches chantent des hymnes sacrées.

Au sommet des Alpes on rencontre le clergé d'Auxerre qui vient chercher la dépouille mortelle de son pasteur. La marche triomphale continue; comme celles de l'Italie, les populations de la Gaule accourent au passage du cortége, et après cinquante jours d'un glorieux voyage, le héros chrétien est déposé dans sa tombe immortelle. Heureux le siècle qui produit de pareils hommes! plus heureux celui qui sait les apprécier, et qui met au premier rang dans son estime et dans son respect, non l'inventeur d'une machine, mais le représentant de la loi religieuse et la personnification de la vertu!

Sur les bords du Ronco nous saluâmes la colonne des Français : c'est un petit pilastre en marbre blanc qui rappelle la fameuse bataille gagnée par Louis XII sur les Espagnols le jour de Pâques de l'an 1512; triste victoire où périt, à l'âge de vingt-quatre ans, le brillant Gaston de Foix et avec lui la fleur de la noblesse française. C'est de là que Bayard écrivait : « Si le roi a gagné la bataille, les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue ; » vingt mille cadavres gisaient sur le sol.

Un épais brouillard nous empêcha de jouir de la vue des riches campagnes qui séparent Ravenne de Lugo; le froid devint même assez vif pour nous obliger à marcher une partie de la route. Médiocrement fâché de nous voir à pied tant pour lui que pour ses chevaux, le digne voiturier s'empressa d'engager la conversation. Nous insinuer qu'il comptait sur

de bonnes étrennes, tel était son but ; mais trop poli pour le manifester directement, il nous le fit entendre par la circonlocution suivante : « Excellences, nous dit-il, voilà bien des années que j'ai l'honneur de conduire de nobles étrangers. La voiture occupée maintenant par Vos Excellences a transporté lord un tel, lady une telle, l'illustrissime seigneur un tel. » Chaque nom était suivi d'une biographie plus ou moins élogieuse. « Vous voyez, Excellences, ajouta-t-il, que ma mémoire ne vieillit pas : c'est que, *per Baccho!* si le *forestiere* me donne un paul, il peut l'oublier, lui ; mais moi je ne l'oublie jamais. » Cette phrase achevée avec un air d'indifférence, il fait claquer son fouet, excite ses chevaux, regarde les bagages sous je ne sais quel prétexte, mais dans la réalité pour nous laisser sous l'impression de son dernier mot.

Il avait été compris. Les commentaires se firent dans la voiture où nous étions remontés pour entrer à Lugo. Le *Lucus Dianæ* est une ville d'environ 3,000 âmes, célèbre par ses foires, et par un château du moyen âge, bien conservé. Ville et château, tout fut pris par les Français en 1796.

Engagés de nouveau dans une route de plus en plus difficile, nous cheminions à pied, lorsque voici venir un homme aux cheveux grisonnants, à la taille élevée, aux épaules larges, à la démarche ferme, à l'attitude militaire. « Messieurs, nous dit-il, vous êtes Français, si je ne me trompe. » Sur notre réponse affirmative : « Je m'y connais un peu, continua-t-il, j'en ai tant vu de Français ! Je suis un vétéran de l'empire ; j'ai été à Metz, capitale de la Lorraine ; j'ai été blessé à Wagram ; j'étais au siége de Riga ; je servais dans les sapeurs italiens. » Et en témoignage de ses paroles, il nous montra sa main privée de deux doigts et les boutons d'ordonnance que, par respect, il avait fait remettre à son habit neuf ; ils portaient : *Zappatori italiani :* Sapeurs italiens. « Honneur aux braves, » lui dîmes-nous en serrant sa main mutilée, qu'il nous présenta fraternellement. — « Ils s'en vont, les braves ; nous ne sommes plus que deux dans le pays, et nous lui apprenons bien des choses. Le dimanche, après la messe, on se réunit autour de nous, et alors nous parlons de *l'autre.* Mais que fait-on en France? On dit que vous n'êtes pas rassurés. — Et les *Romagnols*, que font-ils? Dans quel état sont les esprits? » Et le vieux soldat membre du conseil municipal de sa commune, notable du pays, nous dit, dans son langage militaire : « *Per Baccho!* nous avons ici des Carbonari dont la tête a délogé. Ils ne savent ce qu'ils veulent ; mais c'est égal : ils font des mines et des contre-mines contre le gouvernement, et ils trompent un certain nombre de conscrits qui n'ont jamais rien vu. » Il développa son thème avec un bon sens pratique vraiment remarquable.

Telle fut la conclusion de cet entretien qui se prolongea jusqu'au passage d'une rivière dont j'ai oublié le nom : la Romagne, comme les autres parties des États-Pontificaux, désire, non pas un changement de gouvernement, mais une réforme administrative. Voir des cardinaux et des pré-

lats occuper les postes civils les plus élevés, nous paraît, à nous autres Français, une chose étrange et impopulaire : nous sommes dans l'erreur. D'abord, tout homme qui veut se donner la peine de réfléchir conviendra qu'il n'en doit pas être autrement dans un gouvernement ecclésiastique. Ensuite, l'expérience apprend ici qu'un prélat ou un cardinal sont toujours plus accessibles au peuple, et, à raison même de leur caractère, offrent plus de garanties que les laïques. Certains essais de sécularisation, tentés à différentes époques, ont suffisamment prouvé aux populations qu'elles n'auraient point à réclamer sur ce point l'application des idées d'un très-petit nombre. Enfin, toutes les places sont loin d'être occupées par des ecclésiastiques; à part les fonctions les plus importantes, les autres emplois sont dévolus en majorité à des séculiers. Ainsi, nous n'en doutons pas, laissé à son bon sens, le peuple romain continuerait de vivre heureux et tranquille sous les lois de son gouvernement le plus paternel du monde; mais il subit l'influence de l'esprit général. Sociétés secrètes, livres clandestinement introduits, voyageurs de toutes nations, déposent dans son sein des germes de mécontentement et le poussent à de tristes excès. Telle est l'imprudence ou la malice de certains touristes, que les plus modérés ne trouvent rien de plus pressé que de relever, d'envenimer, d'exagérer, s'ils ne les inventent, des défauts inséparables de toutes les institutions humaines, et qui, à tout prendre, sont mille fois préférables aux plus belles utopies des faiseurs de constitutions *à priori*.

Depuis longtemps la nuit était close lorsque nous arrivâmes au bourg d'Argenta. Merci à la petite bicoque isolée qui nous donna un appartement confortable, du pain français et un bon feu.

8 AVRIL.

Ferrare. — Château. — Cathédrale. — Sainte-Marie-*del-Vado*. — Hymne : *O gloriosa Domina*. — Bibliothèque. — Manuscrits du Tasse, de l'Arioste, de Guarini. — Prison du Tasse. — Hôpital. — Douane autrichienne. — Rapports de l'Autriche avec le Saint-Siége. — Rovigo.

De grand matin nous entrions à Ferrare. Ce qui frappe d'abord, c'est l'aspect triste et monotone de cette ville, jadis *la grande reine du Pô* (1), la cité savante, le rendez-vous des poëtes et des beaux esprits du XVIe siècle. Quelle différence aujourd'hui ! Ses anciennes murailles de briques sont encore debout; sa citadelle menace toujours la ville; ses rues alignées, d'une longueur et d'une largeur extrêmes, n'ont changé ni de nom ni de direction; mais le bruit de la foule ne retentit plus sur leur brillant pavé : le silence de la tombe a succédé aux agitations de cette vie jadis

(1) La gran donna del Po; Tasson. *Secchia rapit. Cant.* v. et 37.

si active. Ensuite, le regard du voyageur est péniblement affecté en voyant le soldat autrichien occuper la citadelle d'une ville qui n'appartient point à l'empire. On dirait un geôlier qui épie les moindres mouvements de son prisonnier, toujours prêt à river plus fortement ses fers ou à les aggraver. Ainsi l'ont décidé les traités de Vienne en 1815. Ferrare, envahie par les Français, fut rendue au Saint-Siége, mais à la condition qu'elle recevrait dans sa forteresse une garnison autrichienne.

Au milieu de sa solitude, Ferrare conserve de beaux vestiges de son ancienne magnificence. Le château, ancienne résidence des ducs, situé au milieu de la ville, entouré de forts, de tours, de balustrades et de fossés remplis d'eau, offre un coup d'œil imposant. L'intérieur a cessé d'être en harmonie avec l'architecture : tout a été renouvelé, badigeonné dans le goût moderne. Que de souvenirs il rappelle ! C'est là que tenait sa brillante cour le duc Alphonse, appelé, par le Tasse, le Magnanime : *Tu Magnanimo Alphonso;* là que le chantre de *la Jérusalem délivrée*, l'Arioste, Guarini, récitaient leurs vers; là que l'hérésie, sous la figure de Calvin, venait séduire la princesse Rénée, fille de Louis XII, et préparer peu à peu les malheurs de la famille qui prêta l'oreille à ses perfides leçons.

Non loin du château s'élève la cathédrale, dédiée à saint Georges. Cet édifice, du XIe siècle, conserve extérieurement son beau caractère, moitié romain, moitié gothique. Sur la grande façade apparaît la grande scène du Jugement dernier. Au centre du tympan, on voit le Père éternel recevant les élus dans son giron, tandis que le diable, armé d'une fourche, pousse les réprouvés dans le puits de l'abîme. Comme accompagnement, ou plutôt comme péripétie de ce grand drame, les sept péchés mortels, la vie du Rédempteur, et une foule d'emblèmes sacrés occupent les autres parties du portail. Si les pensées graves sont mères des pensées salutaires, la cathédrale de Ferrare peut se flatter de donner au fidèle qui vient y prier de très-utiles leçons.

L'intérieur est décoré de belles peintures, entre lesquelles on remarque une *Sainte-Vierge* pleine de grâce et de majesté et un *Jugement dernier*, le premier après celui de Michel-Ange. Mais ce qui intéresse vivement, ce sont les admirables miniatures qui ornent les vingt-trois volumes de livres choraux. Ces chefs-d'œuvre du Cosmé rivalisent avec ceux de Sienne; éloge qui suffit pour donner une idée de leur magnificence.

L'église de Saint-Dominique attire la curiosité par les statues grandioses de sa façade et par le tombeau de Cœlius Calcagnini. L'épitaphe de cet homme célèbre, poëte, savant, antiquaire, naturaliste, professeur, astronome, ambassadeur, est pleine d'un sens profond : *Ex diuturno studio in primis hoc didicit* : MORTALIA OMNIA CONTEMNERE ET IGNORANTIAM SUAM NON IGNORARE (1).

(1) « De ses longues études, il apprit, avant tout, à mépriser tout ce qui est mortel et à ne pas ignorer son ignorance. »

Voici maintenant la plus ancienne église de Ferrare : Sainte-Marie-*del-Vado* est antérieure au XIe siècle. Un éclatant miracle l'a rendue célèbre dans la dévotion des habitants. Le jour de Pâques de l'an 1171, un prêtre, le prieur Pierre, disait la messe au grand autel, lorsqu'après la Consécration, en présence de tout le peuple, il jaillit de la sainte hostie un filet de sang qui couvrit la voûte du chœur. Un magnifique tableau perpétue le souvenir du miracle, dont les circonstances expliquent l'utilité. Le dogme le plus cher du catholicisme, son âme, son cœur, sa vie, sa gloire, est, sans contredit, la présence réelle, incarnation permanente du Fils de Dieu parmi les hommes. Faut-il s'étonner que toutes les grandes hérésies aient eu pour but de ruiner directement ou indirectement la foi de ce mystère? Au moyen âge, les Manichéens, répandus par toute l'Europe, la combattaient sourdement, tandis que Béranger l'attaquait le front découvert : ces causes et d'autres encore tendaient à jeter dans les âmes des doutes funestes. Dans sa bonté, le Fils de Dieu ne voulut point se laisser sans d'illustres témoignages. On cite, vers cette époque, en Orient, le miracle de Constantinople rapporté par Nicéphore ; en Occident, celui des Billettes, à Paris, celui de Bolsène, et enfin celui de Ferrare, dont je viens de parler.

Sainte-Marie-*del-Vado* intéresse encore par un autre souvenir. Combien de fois n'a-t-elle pas vu l'Apôtre de la Romagne, saint Antoine de Padoue, prosterné dans son vénérable sanctuaire? Combien de fois ses voûtes antiques n'ont-elles pas retenti de l'hymne si gracieuse et si tendre qu'il adressait à Marie : *O gloriosa Domina?* « Cet élan d'amour filial était, dit l'historien de sa vie, le souffle de son âme; aussi souvent que l'air vital s'exhalait de ses lèvres, aussi souvent cette hymne s'exhalait de son cœur (1). » Avant d'aller à la Bibliothèque publique où l'on nous montrera les chants profanes, licencieux même, des poëtes que le monde exalte jusqu'aux nues, que les touristes, sur les traces de lord Byron, d'Alfieri, de Lamartine, se font un devoir de vénérer, pourquoi me serait-il défendu de rappeler un chant chrétien, un chant douze fois séculaire, qui a passé en les sanctifiant sur les lèvres de tant de générations, et qui respire les sentiments les plus doux et les plus purs? D'ailleurs, l'hymne *O gloriosa Domina*, si chère à saint Antoine, n'est-elle pas une production du sol que nous foulons? Bien qu'il appartienne à la France par son épiscopat, au monde par son génie, le pieux auteur, Venantius Fortunatus, appartient à Trévise par la naissance, à Ferrare par l'amitié. Retranchée de nos bréviaires gallicans par le vandalisme liturgique des deux derniers siècles, mais conservée dans le bréviaire romain, l'hymne virginale continue de parfumer et de réjouir les cinq sixièmes de l'Église catholique, qui la chantent à Laudes de l'office de la sainte Vierge. C'est

(1) In ogni in contro facea uso dell' inno *O gloriosa Domina*, con gran tenerezza e fiducia sino a potersi dire che con esse sulle labbra spirasse. *Dissertaz*, n. XLVII, p. 441.

avec bonheur que le pèlerin catholique, debout à *Santa-Maria-del-Vado*, la redit en unissant son amour à celui de tant de frères vivants et morts qui l'ont redite avant lui (1).

La Bibliothèque est, sans contredit, le monument de Ferrare le plus religieusement visité par les voyageurs. Ce qui les attire, c'est moins la belle collection de 80,000 volumes et de 900 manuscrits dont elle est riche, que les reliques du Tasse, de l'Arioste et du Guarini. Du premier, on montre *la Jérusalem délivrée;* elle est écrite et corrigée de la main de l'auteur, qui a terminé par ces mots : *Laus Deo!* Gloire à Dieu ! Comment se défendre d'une vive impression en voyant l'immortel labeur du plus grand poëte épique? Comment ne pas rendre gloire au Dieu qui dispense le génie, tout en regrettant l'abus que l'homme en fait? Si quelque chose peut expier les égarements du Tasse, c'est le noble but qu'il s'était proposé dans son poëme, ainsi que les persécutions plus ou moins méritées dont il fut l'objet. Un sentiment de mélancolie s'empare du cœur lorsqu'on lit ces vers, écrits par le poëte dans sa prison, et adressés au duc Alphonse, dont il subissait la rigoureuse sentence :

Piango il morir, nè piango il morir solo,
Ma il modo, e la mia fè che mal rimbomba,
Che col nome veder se potta parmi.
Nè Piramidi, o Mete, o di Mauzolo,
Mi saria di conforto aver la tomba,
Ch'altre moli innalzar creJea co' carmi.

Le vieux fauteuil en noyer et l'élégant écritoire en bronze de l'Arioste émeuvent plus ou moins l'âme du voyageur. Dans le souvenir de cet homme qui fit tant de mal aux mœurs chrétiennes, il y a je ne sais quoi qui refoule non-seulement le respect, mais encore l'admiration. Il faut, comme Alfieri, porter l'enthousiasme du bel esprit jusqu'à l'idolâtrie,

(1) La voici dans sa contexture primitive :

O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te creavit, provide
Lactasti sacro ubere.
Quod Eva tristis abstulit,
Tu reddis almo Germine :
Intrent ut astra flebiles,
Cœli fenestra facta es.
Tu Regis alti janua,
Et porta lucis fulgida,
Vitam datam per Virginem,
Gentes redemptæ, plaudite.
Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna sæcula. Amen.

pour vénérer les fragments manuscrits de l'*Orlando*, et mettre au rang des plus insignes faveurs la permission d'écrire sur une de ces feuilles détachées : *Vittorio Alfieri vide e venerò*, 18 *guigno* 1783. On a bonne grâce, après cela, de reprocher aux catholiques leur vénération pour les ouvrages, pour les reliques, pour les corps et pour le sang des martyrs !

Que dirai-je du *Pastor Fido* de Guarini, dont le manuscrit raturé se conserve avec autant de soin que les précédents? Il me rappela que l'auteur, député de Ferrare pour complimenter Paul V sur son avénement, reçut du cardinal Bellarmin cette sévère, mais juste leçon : « Vous avez fait par votre poëme, lui dit l'illustre prince de l'Église, autant de mal au monde chrétien que Luther et Calvin par leurs hérésies. »

On nous conduisit de la Bibliothèque à la prétendue prison du Tasse. C'est une espèce de trou obscur et malsain, sur lequel les dévots tels que lord Byron, Casimir Delavigne et autres ont tracé au crayon leurs gémissements plus ou moins poétiques. Malheureusement pour leur sensibilité, il n'est pas une âme instruite, à Ferrare, qui reconnaisse dans ce cachot la prison du poëte. L'hôpital Sainte-Anne fut la demeure forcée du Tasse, enfermé, disent les uns, pour cause de folie, et suivant les autres pour cause de mésintelligence avec le duc de Ferrare.

Laissant les érudits vider entre eux cette question, nous visitâmes l'hôpital, sur la porte duquel on lit cette belle inscription ; *Ægris pauperibus patet hic ostium charitatis.* Nous traversâmes le quartier des Juifs, plus beau que le Ghetto de Rome, et nous entrâmes au couvent des Bénédictins. La voûte du vestibule qui précède le réfectoire offre le chef-d'œuvre du Garofalo : c'est le Paradis. On s'étonne de voir l'Arioste dans la gloire, au milieu des chœurs des anges et des vierges; mais la tradition nous vient en aide. Le poëte dit au peintre : « Mettez-moi dans votre paradis, car je ne suis pas très-sur d'aller dans l'autre (1). » Puisse-t-il s'être trompé!

Aux portes de la ville, à Lagoscuro, nous traversâmes le Pô, le *Rex Eridanus* de Virgile, dont le lit égale presque la hauteur des tours de Ferrare, et nous touchâmes au royaume Lombardo-Vénitien. La douane de Sainte-Marie-Madeleine nous fit faire une première et peu gracieuse connaissance avec la police de Sa Majesté impériale et royale. Des renseigements authentiques, puisés sur les lieux, nous firent juger non-seulement de la police, mais de l'administration autrichienne : en voici quelques-uns; afin de ne compromettre personne, je tais les noms propres.

Pendant notre séjour à Rome, bien des fois nous avions entendu parler des tracasseries et des rapports peu bienveillants du gouvernement autrichien avec le Saint-Siége. Ici nous eûmes la preuve que le José-

(1) Dipingete mi ne questo paradiso, perche nell' altro io non ci vo.

phisme mesquin, sournois, jaloux, continue de marcher à l'oppression et à l'avilissement de l'Église. Je commence par absoudre l'empereur lui-même et les membres de la famille impériale, dont la piété sincère et les intentions droites ne sont mises en doute par personne. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'ombre du trône et dans les plis du manteau impérial se cachent des hommes habiles et puissants qui veulent réduire l'Épouse du Fils de Dieu à la condition d'une servante, au rôle d'une femme de ménage.

Ainsi les communautés religieuses ne peuvent recevoir de novices qu'avec l'agrément du pouvoir. Toute correspondance directe des évêques avec Rome est sévèrement interdite. Nulle lettre épiscopale, même ayant pour but la demande d'une dispense en matière de mariage, ne peut partir pour Rome sans passer *ouverte* par les bureaux de la chancellerie.

Aucun évêque ne peut se rendre à Rome sans avoir obtenu la permission du gouvernement. Que cette permission s'obtienne difficilement, ou que les évêques mettent peu d'empressement à la solliciter, il est de fait que la présence d'un prélat autrichien à Rome est un événement. Dans l'année du jubilé, en 1825, et à la canonisation solennelle des saints, en 1837, la ville éternelle réunit des évêques de toutes les nations du monde, excepté de l'Autriche.

Défense expresse à tout jeune ecclésiastique d'aller étudier à Rome; celui qui, malgré cette prohibition, oserait aller puiser la science sacrée au foyer même de la doctrine, perdrait le titre et les avantages de citoyen.

Aucun bref, encyclique ou autre écrit émané du souverain Pontife, ne peut parvenir à un évêque, si ce n'est par l'entremise de la chancellerie. Pour être publiée, toute lettre apostolique a besoin du *placet* ministériel. Tandis que toute l'Italie avait fini son jubilé pour l'Espagne, nous traversâmes la Lombardie muette et inactive : aucun évêque n'avait encore publié le bref pontifical.

Mais voici quelque chose de plus étrange. L'Autriche à mis à l'index l'Index romain. Gardez-vous donc d'emporter dans votre malle le catalogue imprimé des ouvrages censurés par ordre du souverain Pontife, la douane vous le confisquerait infailliblement. Ainsi, comme la plupart des autres nations, la catholique Autriche est liguée contre l'Église; elle peut même se flatter de ne pas lui faire verser les larmes les moins amères. Qu'elle y prenne garde toutefois, il est dangereux de se heurter contre la pierre; vingt peuples dorment dans les tombeaux qu'ils avaient creusés pour l'épouse de l'Homme-Dieu.

A travers une magnifique plaine, entre deux lignes de gigantesques peupliers, court, unie comme une glace, la route de Rovigo. On la parcourt avec intérêt en jetant un rapide coup d'œil sur les ruines voisines de l'antique Adria. De la cité romaine il ne reste aujourd'hui que le nom porté

par la mer, dont les flots refoulés par les attérissements ne baignent plus le côté où elle était assise.

9 AVRIL.

Padoue. — Histoire. — Université. — Palais de Justice. — Il Salone. — Pierre de l'opprobre. — Chute des anges. — Café Pedrocchi. — Prato-*delle-Valle*. — Maison du comte Louis Cornaro. — Souvenirs.

Par un beau soleil de printemps dont les rayons faisaient étinceler les tours et les coupoles de ses nombreuses églises, Padoue s'offrit à nos regards avides de contempler ses gloires artistiques et religieuses. Tout annonce l'architecture byzantine avec ses formes brillantes et variées. Padoue elle-même, à la physionomie moitié antique et moitié moderne, reflète une double civilisation. Au couvent de Saint-Antoine nous attendait le P. Prosper L....., jeune religieux français, qui se mit à notre disposition pour nous piloter dans Padoue. Je prie cet excellent ami de recevoir ici l'hommage de notre sincère reconnaissance. Fondée, dit-on, par Anténor, après la chute de Troie, tour à tour possédée par les Étrusques et les Romains, saccagée par Allaric et Attila, occupée par les Vénitiens, Padoue passa au pouvoir de l'Autriche en 1797. Quoique déchue de son antique splendeur, elle compte encore 54,000 habitants. Dans l'antiquité, Padoue eut la gloire de donner le jour à Tite-Live et au célèbre grammairien Ascanius Pédianus, l'ami de Virgile et le commentateur de Cicéron. Au moyen âge, elle devint un de ces grands foyers de lumières que l'Église créait de loin en loin pour dissiper les ténèbres amoncelées sur l'horizon par les invasions des peuples du Nord.

L'Université de Padoue, déjà florissante au commencement du XIIIe siècle, compta jusqu'à six mille écoliers. Ses chaires furent occupées par une longue suite de professeurs du plus haut mérite, dont les armoiries décorent les cloîtres du superbe bâtiment, quelquefois même par des hommes de génie. Pendant dix-huit ans, Galilée y fut lecteur de philosophie; Octave Ferrari, pensionné par Louis XIV, y enseigna les belles-lettres; Forcellini, élève de Facciolati, y composa, du moins en partie, son grand dictionnaire latin, grec et italien, le plus parfait des dictionnaires. Ce n'est pas sans une sorte de respect qu'en visitant le séminaire on jette les yeux sur ce manuscrit en douze volumes in-folio, et qu'on lit les paroles nobles et simples par lesquelles l'auteur rappelle les soins et les forces qu'il a consacrés à ce travail de près d'un demi-siècle : *Adolescens manum admovi; senex, dum perficerem, factus sum, ut videtis.*

Je citerai une dernière gloire de l'Université de Padoue : c'est l'étonnante Héléna Cornaro Piscopia. Jeune enfant de onze ans, elle voua sa virginité au Seigneur, et prit l'habit de Saint-Benoît, qu'elle porta dans le

monde jusqu'à sa mort. Jeune fille, elle excita l'admiration du monde savant; philologue, poëte, littérateur, elle parlait l'espagnol, le français, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, chantait ses vers en s'accompagnant, disputait sur la théologie, l'astronomie, les mathématiques, et fut reçue docteur en philosophie à l'Université. Une belle statue de marbre, placée sous le vestibule de l'Université, rappelle les traits de cette femme extraordinaire, morte en 1684, à l'âge de trente-huit ans. L'Université compte aujourd'hui quinze cents élèves, et conserve son ancienne organisation par Facultés et par colléges. On vante le cabinet d'histoire naturelle et le jardin botanique.

A l'étude des sciences et des lettres, Padoue joignit et elle joint encore le culte passionné des arts : grand nombre d'œuvres remarquables attestent ses succès. Notre excellent compatriote nous conduisit d'abord au Palais de Justice. Sur la place *des Légumes, delle Erbe*, s'élève un immense édifice dont la construction dura plus d'un siècle. Commencé en 1172 par l'architecte Pietro Cozzo, il fut achevé en 1306 par le frère Jean, de l'ordre des Ermites, le Bramante de son époque. La merveille de ce palais de forme ellyptique est la salle d'audience, appelée *Il Salone*, à laquelle on arrive par quatre grands escaliers. Au-dessus de chaque porte d'entrée est le buste d'un illustre enfant de Padoue : Tite-Live, le prince des historiens; frère Albert, de l'ordre des Ermites, la perle des théologiens; Paul, la gloire des jurisconsultes, et le fameux Pierre d'Albano, astrologue et médecin du treizième siècle. Rome, Paris, Westminster, Florence, n'ont rien de comparable pour l'étendue au salon de Padoue, le premier du monde, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa forme et ses ornements.

Il faut se représenter une pièce de quatre-vingt-dix-sept mètres quarante-cinq centimètres de longueur sur trente-deux mètres quarante-huit centimètres de largeur, et autant d'élévation, sans autre soutien que les murs, dans lesquels sont incrustés quatre-vingt-dix gros pilastres. Le salon est bâti parallèlement à l'équateur; en sorte que les rayons du soleil levant qui entrent par les fenêtres orientales, traversent la pièce de part en part, et vont sortir par les fenêtres occidentales. De même aux équinoxes, les rayons solaires qui pénètrent par les fenêtres du midi, vont sortir par les fenêtres du nord. Chose remarquable! les rayons du soleil changeant successivement de direction, éclairent chaque mois les signes du zodiaque correspondant. Chose plus remarquable encore! toutes les peintures du salon sont de Giotto. Elles ont, il est vrai, subi plusieurs retouches, notamment dans le dernier siècle, où le roi des restaurateurs, Zannoni, les rendit à leur vie primitive. Ces peintures divisées en trois classes, et formant trois cent dix-neuf compartiments, représentent les signes du zodiaque, les travaux propres à chaque saison, les douze Apôtres, dont chacun est placé auprès du signe zodiacal qui correspond à l'époque de sa fête; l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, puis

les effets de la Rédemption, empruntés de l'Apocalypse. Entre ces grands sujets se détachent huit figures ailées, représentant les huit vents des anciens. Telle est l'idée générale de ces peintures, ou plutôt de ce musée, où le ciel, la terre, les éléments, la vie matérielle et religieuse du genre humain, en un mot, où la poésie, dans sa plus haute acception, semble s'être immortalisée sous le pinceau de Giotto et le compas de frère Jean des Ermites.

Le magnifique salon ne sert plus qu'au tirage de la loterie, et dans les grandes occasions, aux fêtes publiques. « En 1815, nous dit le père Prosper, une fête brillante y fut donnée à l'empereur François et à sa fille Marie-Louise. Le salon avait été transformé en jardin, avec une salle de bal et un salon de réception pour Leurs Majestés ; les arbres étaient en pleine terre et formaient d'épais massifs illuminés ; il y avait jusqu'à des mouvements de terrain, dans ce jardin d'appartement. »

A l'angle du salon est la « Pierre de l'opprobre, » *Lapis vituperii*, qui rappelle une singulière coutume du moyen âge. A Padoue, à Vérone, à Florence, à Sienne, à Lyon et dans beaucoup d'autres villes, on trouvait cette espèce de sellette sur laquelle devait s'asseoir le débiteur insolvable, pour être délivré de ses créanciers. Un homme était poursuivi pour dettes ; il ne payait pas, on l'appréhendait ; et lorsqu'après avoir été assis trois fois à nu sur la pierre de l'opprobre, la halle pleine de monde, il jurait n'avoir pas cinq francs vaillant, il était libéré de toute poursuite. A Sienne, les mêmes débiteurs faisaient pendant trois matins le tour de la place, à l'heure où l'on sonnait la cloche du palais ; ils étaient accompagnés des sbires, et presque entièrement nus ; le dernier jour, en s'asseyant sur la pierre comme leurs confrères de Padoue, ils disaient les paroles suivantes exigées par la loi : « J'ai consumé et dissipé tout mon avoir ; à présent je paye mes créanciers de la manière que vous voyez. » — « Malgré sa bizarrerie, cette coutume, remarque un voyageur, était au fond assez raisonnable. C'était un moyen d'échapper à ces éternels prisonniers pour dettes, embarras de notre civilisation et de notre jurisprudence ; une telle publicité, mêlée de ridicule et de honte, valait peut-être mieux que certains de nos arrêts pour déclarer les gens insolvables. »

Du Palais de Justice nous descendîmes à l'hôtel Pappafava. On y voit et l'on admire, si l'on veut, la Chute des Anges ; c'est un groupe pyramidal de soixante démons enlacés les uns aux autres et tombant du ciel écrasés par la foudre. Quoi qu'il en soit de l'idée, on loue l'exécution, ainsi que la patience de Fasolato, sculpteur padouan, à qui cette œuvre originale coûta douze années d'un travail non interrompu. Que dire du café Pedrocchi, la merveille de Padoue ? Consacrer sa fortune pour élever un monument public, destiné à perpétuer le souvenir d'une grande vertu, d'un grand génie, d'un fait national, c'est en faire un noble usage, et l'Italie tient la première place dans ce genre de patriotisme ; mais épuiser d'immenses richesses pour bâtir un café, dont les murailles, les colonnes, les

pavés sont du marbre le plus fin et le plus délicatement travaillé, n'est-ce pas un genre de luxe d'autant moins estimable qu'il prouve, en l'encourageant, l'envahissement de l'individualisme sur l'esprit public d'autrefois?

On est heureux de trouver au *Prato-della-Valle* une éloquente protestation contre cette fâcheuse tendance. Panthéon en plein vent, le Prato est une des plus agréables promenades et une des plus belles places de l'Europe. Les eaux limpides du Bacchiglone en forment une île qui communique à la ville par quatre ponts élégants. Au centre s'élèvent, sur leurs gigantesques piédestaux, les statues des grands hommes de Padoue, depuis Anténor jusques à Canova, et forment un immense péristyle. Malgré sa fécondité, la patrie de Tite-Live n'a pas produit assez de grands hommes pour peupler ce vaste temple, et d'illustres Italiens sont venus compléter la galerie patriotique.

Nous terminâmes cette première journée en visitant la maison Giustiniani *al Santo*. Le motif de notre curiosité était bien moins la bonne architecture du célèbre Falconetto, qui édifia cette belle habitation en 1524, les brillants stucs des salons, les fresques charmantes, peintes par Campagnola sur les desseins de Raphaël, que la demeure du fameux comte Louis Cornaro, si connu par sa sobriété et par ses discours *della Vita sobria*. Ce noble Vénitien, dont l'existence fut tour à tour un démenti et une justification donnés aux proverbes gastronomiques, se trouva dès l'âge de trente-cinq ans dans un tel dépérissement que les médecins déclarèrent le mal incurable. Néanmoins il essaya de tous les remèdes pendant l'espace de cinq ans; voyant que les secours de l'art étaient inutiles, il voulut éprouver ce que produirait l'abstinence; et il donna un premier démenti au proverbe des gourmands : « Ce qui est bon au palais est bon à l'estomac. » La délicatesse et l'abondance des aliments et des vins avaient flatté son goût et miné sa constitution : il y renonça, et ne mangea plus que des choses en rapport avec son reste de faculté digestive; encore avait-il soin de toujours sortir de table avec un peu d'appétit. Parvenu à se contenter de douze onces de nourriture par jour, il se délivra insensiblement de toutes ses infirmités au point d'étonner les médecins et de les faire crier au miracle.

Il jouissait, grâce à sa vie sobre, d'une parfaite santé, lorsqu'à l'âge de soixante ans il est renversé de voiture, reçoit une forte contusion à la tête et se casse une jambe et un bras. On veut le saigner et le purger; il refuse l'un et l'autre et demande seulement qu'on lui remette le bras et la jambe. Il guérit sans autres remèdes, et vérifia de la sorte les deux proverbes italiens : *Mangia più chi poco mangia;* « Mange plus qui mange peu : » *Fa più profitto quel che si lascia sul tondo, che quel che si mette nel ventre;* « Ce qu'on laisse sur l'assiette fait plus de profit que ce qu'on « avale. » Du reste, le premier de ces proverbes revient à notre axiome : « Ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, c'est ce qu'on digère. »

Cornaro, âgé de soixante-quinze ans, finit cependant par céder aux

instances de ses amis : au lieu de douze onces d'aliments il en prend quatorze ; et sa boisson, qui n'était que de quatorze, est portée à seize. En quelques jours sa santé s'altère, la gaîté fait place à la tristesse ; le onzième jour un point de côté, fort douloureux, se déclare et prélude à une fièvre de trente-cinq jours ; elle ne cède qu'à la reprise du premier régime. A partir de cette époque jusqu'au delà de cent ans, le comte jouit et de la santé et de l'usage de tous ses sens et de toutes ses facultés intellectuelles. C'est à quatre-vingt-quinze ans qu'il écrivit son dernier discours sur la vie sobre, d'où sont extraits les détails précédents.

10 AVRIL.

Sainte-Sophie. — La B. Héléna Enselmini. — La cathédrale. — Vierge de Giotto. — Saint Daniel. — Le B. Grégoiro Barbarigo. — Le baptistère. — Le dyptique. — Corps de saint Mathias. — Crypte de Saint-Prosdocimus. — Vierge byzantine. — L'*Annunziata*. — Peintures de Giotto. — Sainte Justine.— Détails historiques.— Saint Antoine. — Chapelle de ce saint. — Popularite du saint. — Trésor. — Encensoir et navette gothiques. — Langue de saint Antoine. — Verre d'Aléardin. — Ses sermons. — Statue de Guttamelata. — Bords de la Brenta. — Venise.

Tout ce coin de l'Italie qui longe les côtes de l'Adriatique depuis Ancône jusqu'à Venise, est trop peu visité. Le voyageur qui postillonne de Paris à Milan, de Milan à Florence, de Florence à Naples, ne connaît pas la partie intime du pays. Une foule de souvenirs, de monuments religieux et artistiques lui échappent : Padoue seule mériterait un voyage en Italie. Hier nous avions vu sa gloire extérieure et profane, il nous restait à contempler ses richesses intimes cachées à l'ombre de ses nombreux sanctuaires. Sainte-Sophie eut notre première visite. Cette église, du XIIIe siècle, renferme la *Vierge*, de Zanella ; la *Déposition de la croix*, d'Étienne Dell' Arzere, et la célèbre *Décollation de saint Paul*, de Bissoni ; mais un chef-d'œutre d'un autre genre y attire le voyageur catholique. En 1226, saint Antoine établit à Padoue un couvent de Franciscaines. Au nombre des postulantes était une jeune personne d'une des plus nobles familles de la cité : elle s'appelait Héléna Enselmini. Sous la direction du saint apôtre, elle devint un ange d'oraison, de douceur, de mortification et de patience dans ses longues maladies et ses cruelles adversités. Purifiée au double creuset de l'affliction et de l'amour divin, cette âme privilégiée s'envola dans le sein du céleste Époux, laissant la terre embaumée du parfum de ses vertus et consolée par ses nombreux miracles. Son corps, préservé de la corruption du tombeau, repose dans un des autels de Sainte-Sophie. Après l'avoir vénéré, nous nous rendîmes à la cathédrale.

Commencé dans la première moitié du XVIe siècle, sur un plan de Michel-Ange, le *Duomo* ne fut achevé qu'en 1756. C'est dire qu'il porte le

cachet plus ou moins heureux de plusieurs générations d'architectes. La coupole, ouvrage de Giovani Gloria, se distingue par sa solidité et son élévation. Après avoir passé devant le superbe bénitier en marbre blanc, surmonté d'une statuette de la sainte Vierge aussi en marbre blanc, on arrive, en suivant le côté droit, au remarquable mausolée de Spelone Speroni, grand orateur, grand philosophe, grand poëte, maître du Tasse et l'une des gloires de Padoue. La chapelle suivante offre à la pieuse admiration du pèlerin une Vierge en demi-figure, qu'on croit du Giotto, et qui aurait appartenu à Pétrarque, chanoine de la cathédrale. Près du chœur, un groupe, en marbre de Carrare, représente Benoît XIV accordant au chapitre l'usage de la *Cappa Magna*, et le cardinal Rezzonico, évêque de Padoue, et depuis Clément XIII, qui obtint cette faveur. La gloire de l'Italie est d'écrire ainsi sur le marbre ou sur le bronze les faits publics et particuliers. A la sacristie des chanoines, nous vîmes un grand nombre de tableaux de mérite, parmi lesquels une Vierge de Sasso Ferrato, le peintre des petites madones, *delle madonine*. Mais ce qui appelle surtout la curiosité, c'est un évangélier de 1170, et un épistolier de 1259; l'un et l'autre manuscrits sur parchemin, tout resplendissants de vignettes et d'enluminures, sont d'un travail exquis et d'une conservation parfaite.

De la sacristie nous descendîmes dans la crypte. Là repose, dans une magnifique châsse, ornée de bas-reliefs en bronze de Titien Aspetti, le corps de saint Daniel, lévite et martyr. Enfant de Padoue et l'un des premiers apôtres de la foi, il continue depuis huit cents ans à recevoir les hommages empressés des générations pour lesquelles il soutint de glorieux combats (1).

Revenus à l'église, nous visitâmes la chapelle du B. Grégoire Barbarigo, cardinal et évêque de Padoue, dont le corps, miraculeusement conservé, repose dans l'autel. Né en 1626 d'une noble famille vénitienne, nommé cardinal et évêque de Padoue par Alexandre VII, digne de l'avoir pour ami, Grégoire fut le père des pauvres, le saint Charles Borromée de la Romagne, le protecteur de son peuple contre les ravages de l'hérésie. Sa ville épiscopale lui doit, outre un superbe collége, son séminaire, l'ornement de l'Italie, avec sa bibliothèque et son imprimerie justement célèbres.

Le baptistère, ouvrage du douzième siècle, voisin de la cathédrale, conserve le cachet de cette grande époque de l'art. Élevé par la princesse Fina Buzzacarina, femme de François de Carrare le Vieux, seigneur de Padoue, il fut décoré intérieurement et extérieurement d'admirables fresques par les élèves de Giotto. Les peintures extérieures ont péri; les autres, bien conservées ou habilement retouchées, offrent divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, la pieuse fondatrice, implorant la

(1) Son corps fut trouvé en 1075 dans l'oratoire de S. Prosdocimus.

sainte Vierge, et plusieurs portraits des princes de Carrare avec celui de Pétrarque. Sur l'autel est un superbe dystique du seizième siècle, représentant les principaux traits de la vie de saint Jean-Baptiste (1).

Le baptistère et le dyptique réunis forment un monument qui réveille, dans toute sa splendeur, le souvenir de notre vénérable antiquité. D'un côté, le brillant édifice où se trouve la fontaine de vie, et dont toutes les parties intérieures et extérieures ressemblaient aux pages d'un grand livre sur lesquelles l'art catholique avait écrit toute l'histoire religieuse du genre humain dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; de l'autre, le dyptique, registre glorieux, dans lequel la main du prêtre inscrivait le nom des citoyens successivement admis dans la nouvelle république. Remarquons en passant comme l'Église a su ennoblir, en se l'appropriant, un usage déjà non vulgaire chez les païens. Les dyptiques étaient le présent favori des empereurs, des consuls et des grands dignitaires de l'empire. Ces espèces de portefeuilles, dont l'intérieur se composait de tablettes de cire, ou de plomb, ou de parypus, étaient ornées de splendides couvertures de cèdre, d'ivoire, d'argent, d'or ciselé, enrichies de bas-reliefs d'un travail exquis. Le luxe de ces objets fut poussé si loin que les empereurs Valentinien, Théodose et Arcade, se virent obligés, en 384, de défendre à toute personne, excepté aux consuls ordinaires, de donner des dyptiques d'or et d'ivoire (2). Ces dyptiques consulaires reçurent le nom de *Fastes*, parce qu'ils contenaient la succession des consuls, ou, du moins, le nom de celui qui en faisait présent. Noble usage! que l'Église a remarqué et dont elle s'empare; n'est-il pas juste en effet qu'elle ait ses dyptiques? N'a-t-elle pas à enregistrer des noms plus illustres que ceux des consuls et des Césars? Dès les temps apostoliques, ses artistes sont à l'œuvre; tout ce qu'ils ont de tatent et de richesse est employé à fabriquer les fastes immortels de la nouvelle société.

On en distingue quatre espèces : les dyptiques *des baptisés*, les dyptiques *des vivants*, les dyptiques *des saints et des martyrs*, les dyptiques *des morts*. La célébration de l'auguste Sacrifice a réuni dans les catacombes, autour du tombeau d'un martyr, ou dans les superbes basiliques de Rome et Constantinople, les enfants de la nouvelle Jerusalem; et voilà qu'un ministre sacré, portant en ses mains les *livres de vie*, monte sur l'ambon et récite à haute voix tous les noms qu'ils contiennent : noms des néophytes nouvellement baptisés; nom du Pape, père commun de la grande famille; nom de l'évêque, pasteur d'une portion du troupeau; noms des prêtres qui travaillent avec lui; noms des empereurs, évêques du dehors; nom de quelque fidèle en particulier, distingué parmi tous les autres; noms des martyrs; noms des trépassés dans la foi orthodoxe : noms

(1) Nuova Guida, etc., in Padova, p. 74.

(2) Cod. Theod. lib. xv, tit. ix, l. 1, *de Expressis Lud.*

chéris et glorieux qu'il faut invoquer, ou qu'il faut rappeler au Dieu dont la bonté miséricordieuse les a placés dans les fastes de l'Église militante, afin de les inscrire un jour dans le livre immortel de l'Église triomphante. Jusqu'au douzième siècle, l'Orient et l'Occident entendirent l'Épouse de Jésus-Christ réciter à haute voix, pendant les augustes mystères, le catalogue de famille, si propre à élever la charité de tous ses membres jusqu'à la fraternité (1).

Après avoir, grâce aux détails qui précèdent, admiré avec intelligence le baptistère et le dyptique, nous partîmes pour l'église deux fois monumentale *dell' Annunziata-nell'-Arena*; momumentale, parce qu'elle occupe l'emplacement de l'amphithéâtre, et présente la Reine des vierges, la mère de la miséricorde, la douce Marie, honorée au même lieu que la volupté et la cruauté païenne souillèrent de tant d'iniquités; monumentale, parce qu'elle est une des plus belles pages de l'art catholique. Assise et Padoue sont les deux immortels feuillets du livre écrit par le pinceau de Giotto. L'*Annunziata* fut fondée en 1303 par Henri Serovigno, riche citoyen de Padoue : Giotto la peignit en 1306. Ses vastes fresques représentent les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et surtout l'enfer, exécuté, dit-on, d'après les inspirations du Dante.

Malgré le poids de cinq siècles, cette grande composition est dans son ensemble très-bien conservée. Quant aux détails, on est ravi d'y trouver l'éloquente justification de l'École catholique. Les artistes de la renaissance n'ont cessé de lui reprocher son ignorance en fait de correction et d'ornementation. Or, les peintures de l'*Annunziata*, surtout celles de la partie supérieure, sont ravissantes de grâce, de douceur et de correction dans le dessin, de souplesse et de naturel dans les draperies, de beauté dans les poses et d'expression dans les figures. Derrière l'autel s'élève le magnifique tombeau en marbre du fondateur. Au pied de sa statue, debout près de la sacristie, on lit : *Propria figura Domini Henrici Serovigni militis de Harena*. Les peintures du chœur, représentant la vie de la sainte Vierge, sont de Thadée Bartolo, élève de Giotto, et prouvent, malgré leur infériorité, qu'il ne fut pas indigne de son glorieux maître. Sans la déviation du XVI[e] siècle, à quel degré de perfection ne serait pas arrivé l'art catholique !

Il fallut dire adieu à l'*Annunziata* et à ses trésors : *Sainte-Justine* nous appelait pour nous montrer les siens. Le premier est l'église même. Debout au milieu du *Prato della Valle*, contemplez ce temple magnifique sur lequel trois siècles ont passé sans lui faire perdre le brillant éclat de sa jeunesse ; il lance dans les airs ses huit coupoles à jour dont la plus élevée forme le piédestal aérien de la statue de la sainte titulaire ; sa triple voûte est supportée par une longue rangée de pilastres composites ap-

(1) Voyez le précieux ouvrage de Donati, *De' dittici degli antichi, profani e sacri*. In 4°, Lucques, 1753.

puyés deux à deux sur la même base. Sa forme est une croix latine : 360 pieds de longueur, 106 de hauteur, 125 de largeur, telles sont ses dimensions. En y comprenant la statue de la sainte, la grande coupole mesure intérieurement 133 pieds, extérieurement 176 d'élévation. De qui est la pensée créatrice de l'auguste monument? D'un humble frère de Saint-Benoît, dom Jérôme de Brescia. Quel en fut l'architecte? Un enfant de Padoue, André Reccio. Quel pinceau l'a décoré de ses splendides peintures? La gracieuse sainte Gertrude en extase est de Pierre Hiberi; Totila, roi des Goths, prosterné devant saint Benoît, appartient à Jean-Baptiste Maganza; saint Cosme et saint Damien, sauvés du naufrage par un ange, est une composition pleine de feu d'Antoine Balestra; enfin, le martyre de sainte Justine, placé au fond du chœur, passe pour le chef-d'œuvre de Paul Véronèse. Les belles salles du chœur, ornées de bas-reliefs représentant les divers sujets du Nouveau Testament, sont en partie l'ouvrage d'un Français, Richard Taurigny, de Rouen, qui a fait aussi les belles stalles du dôme de Milan. Quelle est maintenant la sainte à qui la ville de Padoue a dédié cette magnifique église?

Fondé sur les monuments de l'histoire et de la tradition, Baronius compte quarante missionnaires, prêtres ou évêques, dirigés dans les différentes parties de l'Italie, des Gaules et de la Germanie, par saint Pierre, durant son séjour à Rome. Dans ce nombre figure le saint évêque Prosdocimus, disciple du pêcheur galiléen, envoyé par lui dans la ville de Padoue, l'an 46 de Notre-Seigneur, la quatrième année de l'empereur Claude, immédiatement avant l'édit contre les Juifs, qui obligea l'Apôtre à reprendre le chemin de l'Orient (1). A la voix du saint évêque, les yeux s'ouvrirent; on déserta les autels des idoles. Parmi les néophytes se distingua une jeune vierge nommée Justine. Chose remarquable! presque partout les femmes furent les premières a embrasser l'Évangile; et presque partout elles soutinrent les plus nobles combats. Marie, la mère du Sauveur, sainte Madeleine et ses compagnes sur le Calvaire, donnèrent naissance à cette génération d'héroïnes qui payèrent et défendirent, par la généreuse effusion de leur sang, la réhabilitation de leur sexe. Justine, arrêtée par ordre du président Maxime, est soumise à tous les genres de tortures; ferme et pure comme un diamant, son âme virginale résiste également aux menaces, aux promesses et aux supplices. Le glaive du confecteur met fin à la lutte. Maxime est vaincu ; l'héroïne a triomphé; l'idolâtrie chancelle, et Padoue, purifiée, consacrée par le sang de la sainte victime, deviendra une des villes les plus religieuses de l'Italie. Telle est la glorieuse martyre pour laquelle a été bâti le temple magnifique où nous sommes. Elle s'y trouve, du reste, en nombreuse et noble compagnie.

Dans l'autel de la grande chapelle, à gauche du transept, on vénère

(1) *Annal*, t. I, an. 46, n. 2.

une partie considérable du corps de l'apôtre saint Mathias, apporté de l'Orient. Derrière l'autel une porte colossale ouvre sur un antique atrium, au milieu duquel est un puits. Prosternez-vous, qui que vous soyez, la terre que vous foulez est une terre sainte. Ce puits, appelé des Saints-Innocents, renferme les reliques d'un grand nombre de martyrs, dont le sang inonda la place du *Prato*. Descendons maintenant ce petit escalier sombre et tortueux, il nous conduit à une crypte, vénérable berceau du christianisme à Padoue. Sous la pierre de cet autel où il offrait silencieusement l'auguste victime, repose le saint évêque Prosdocimus. Cette vierge byzantine que vous voyez sur l'autel fut apportée de Constantinople par le saint prêtre Usius. L'an 741 l'iconoclaste empereur, Constantin Copronyme, la fit jeter dans les flammes, d'où elle sortit miraculeusement intacte. Avant de quitter l'église, nous vînmes, sur les pas de tant de générations, nous prosterner au pied du maître autel devant le corps sacré de sainte Justine, en conjurant le Dieu des martyrs de réchauffer, dans les veines de leurs derniers enfants le sang généreux des premiers chrétiens.

Le voyageur catholique n'est pas au terme de ses jouissances. L'Italie compte quatre principaux sanctuaires : Rome, Lorette, Assise, sont les trois premiers, Padoue est le quatrième. Cette ville a eu l'insigne bonheur de posséder pendant une grande partie de sa courte vie, et de couronner, après sa mort, le saint le plus populaire du moyen âge : j'ai nommé saint Antoine de Padoue. Il faut ajouter que la confiance, l'amour, l'enthousiasme des habitants, *per il Sancto*, est vraiment admirable : nous en jugerons par le monument que leur piété filiale a dédié en son honneur. Commencée en 1255 par le célèbre Nicolas de Pise, et achevée en 1307, l'église de Saint-Antoine est un édifice gothique de la meilleure époque et du meilleur goût. Les six coupoles qui la surmontent sont une réminiscence du style byzantin; et ses statues, ses bas-reliefs de Donatello, ses fresques immortelles de Giotto, ainsi que ses quatre grands orgues, attestent la réunion de tous les arts pour glorifier sur la terre l'humble saint dont le Ciel couronne les vertus. En entrant, nous fûmes très-étonnés de voir aux portes deux chiens dalmates, de l'espèce des chiens bergers. « De temps immémorial, nous dit le frère Prosper, la garde de l'église est confiée à ces fidèles animaux. De père en fils ils s'acquittent parfaitement de leur devoir. Ceux que vous voyez surprirent, il y a quelques années, un domestique de la maison Sografi, qui était resté le soir en prières après la fermeture des portes; ils se placèrent à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, prêts à s'élancer sur lui au moindre mouvement, et ils le tinrent ainsi en arrêt jusqu'au lendemain matin. »

L'église est un véritable musée de peinture et d'architecture, dont la description nous entraînerait trop loin. Parmi tant de richesses on admire, à la chapelle du Saint-Sacrement, le tabernacle en marbre précieux orné

de bas-reliefs en bronze, de Jérôme Campagni, célèbre sculpteur du XVIe siècle, et les quatre anges, dus au ciseau de Donatello. Au chœur est le grand candélabre de bronze d'André Riccio, le Lysippe vénitien : c'est le plus beau qu'il y ait au monde; il coûta dix années de travail à l'artiste. Les quatre statues des protecteurs de Padoue, la Vierge et l'Enfant Jésus, sont autant de chefs-d'œuvre de Donatello. Après avoir admiré les belles fresques du XIVe siècle, qui décorent la chapelle de Saint-Félix, on aime à s'agenouiller devant l'autel où repose le corps du glorieux martyr. Plus loin, sont deux anciennes chapelles où l'on voit de précieuses peintures, antérieures à la renaissance, dont l'une représente saint Antoine révélant au B. Luca Belludi la délivrance de Padoue de la tyrannie d'Esselin. Le corps du bienheureux repose sous l'autel.

Nous arrivâmes enfin à la chapelle de Saint-Antoine, une des plus riches du monde. Je ne sais combien d'hommes célèbres ont travaillé à la construire et à l'orner. Commencée en 1500 par Jean et Antoine Minello, continuée par Sansovino et Falconetto, elle fut ornée de gracieux arabesques par Matthieu Allio et Jérôme Pironi, et de bas-reliefs exquis par Campagni, Tullius et Antoine Lombard. Autour de la chapelle sont neuf compartiments décorés de bas-reliefs en marbre, représentant les principales actions du saint. On admire surtout le miracle de la jeune fille des environs de Padoue, étouffée dans un bourbier et ressuscitée par le saint; la conversion de l'hérétique Alcardino dont je parlerai plus tard; le saint remettant à un jeune homme le pied qu'il s'était coupé pour avoir donné un coup à sa mère. Les stucs de la voûte, ouvrage de Titien Minio, sont d'une extrême élégance; mais il semble que l'art se surpasse lui-même à mesure qu'il approche de l'autel.

Voici les superbes statues en bronze de saint Bonaventure, de saint Louis, évêque de Toulouse, et de saint Antoine; les quatre anges qui portent les candélabres, la grille de bronze et enfin l'autel de marbre avec ses magnifiques sculptures. Dans l'autel repose le saint, sur le corps duquel j'eus le bonheur d'offrir les augustes mystères. Telle est l'immense popularité de saint Antoine de Padoue, que la magnifique église, avec sa chapelle plus magnifique encore, ont été bâties avec les offrandes des fidèles de toutes les nations. Une des trois superbes lampes en or massif, fondues en 1797 pour acquitter la contribution de guerre, était un présent du Grand Turc. De nombreux tombeaux se dressent autour de la chapelle, dans l'église et jusque sous les cloîtres du couvent, tant est vif le désir de n'être point séparé, même après la mort, de celui qu'on aima si tendrement pendant la vie! Entre ces illustres mausolées de patriciens, de généraux, d'étrangers distingués, de professeurs célèbres, il faut étudier ceux d'Alexandre Contarini, général de la république; du cardinal Pierre Bembo d'Arminius d'Orbesan, baron de la Bastide, jeune guerrier français

mort en 1595, âgé de vingt ans. Son élégante inscription latine sent un peu trop la renaissance (1).

Malgré l'affaiblissement général de la foi, d'innombrables pèlerins arrivent encore de toutes les parties de l'Europe, surtout de l'Allemagne et de la Pologne, au tombeau de saint Antoine. Chaque jour sont envoyés des *ex-voto* à sa chapelle ou des offrandes pour son trésor. D'où vient cette popularité si constante et si universelle? L'un des plus célèbres docteurs de l'Église, saint Bonaventure, répondait, il y a bientôt six cents ans: *Narrent hi qui sentiunt, dicant Paduani.* « Demandez-le à ceux qui ont éprouvé la protection du saint; dites aux Padouans de raconter ce qu'ils voient, ce que leurs pères ont vu, ce que virent leurs aïeux. »

Or, dans le courant du mois de novembre de l'année 1227, leurs aïeux virent entrer à Padoue un jeune religieux de Saint-François, la tête nue et rasée, le corps couvert d'une robe de bure rattachée par une ceinture de cuir, les jambes nues et les pieds protégés par des sandales. Ce jeune religieux demande modestement l'aumône, et son regard angélique et sa noble figure expriment éloquemment son humble et vive reconnaissance. En échange du pain qu'il reçoit, il apporte tous les biens qu'une ville peut désirer : la vérité, la paix. Padoue manquait de l'une et de l'autre. Ravagée par l'hérésie des Manichéens et déchirée par les guerres civiles, elle se débattait dans les angoisses de l'agonie. Né en Portugal, et rappelé de France où il avait opéré cent prodiges, Antoine, l'humble franciscain, accourait au secours de Padoue. Il prie, il prêche, les miracles éclatent; Padoue s'ébranle, les cœurs sont changés, la vérité brille, la paix revient: Antoine est le sauveur, l'ami, le père de tous.

Cependant le féroce Esselin *da Romano* veut saccager Padoue qu'il opprime; le saint marche seul au-devant de ce monstre altéré de sang. Par la double puisssance de sa parole et de sa vertu, il l'arrête au milieu de ses officiers, le confond, le rend immobile de terreur. Et l'on vit le nouvel Attila, devenu doux comme un agneau, détacher sa riche ceinture, se la passer au cou et tomber à genoux devant l'envoyé de Dieu en le suppliant de demander miséricorde pour lui. Padoue est sauvée; toute la Romagne retentit des louanges du vainqueur; le bruit de ses miracles vole de bouche en bouche; il arrive jusqu'à Rome; Grégoire IX veut voir, entendre, juger l'éloquent thaumaturge : c'était l'an 1230.

Rome est pleine d'étrangers de toutes les nations venus aux saints lieux pour gagner l'indulgence de la croisade. Il y a des Grecs, des Français, des Espagnols, des Allemands, des Anglais, des Flamands, des Suisses, des Écossais et des Esclavons. Antoine parle sa langue mater-

(1) Gallus eram, Patavi morior, spes una parentum;
Flectere ludus equos, armaque cura fuit :
Me quarto in lustro mihi prævia Parca pepercit,
Hic tumulus, sors hæc, pax sit utrique : vale.

nelle et se fait entendre de tous ces peuples qui ne la connaissent pas. Un autre prodige frappe le vicaire de Jésus-Christ : c'est la solidité de la doctrine du jeune saint, la force irrésistible de ses raisonnements, la vie divine qui surabonde dans ses paroles, sa connaissance merveilleuse de l'Écriture. Ravi d'admiration, le Pontife élève solennellement la voix et fait de lui cet éloge unique dans l'histoire : « C'est l'arche des deux Testaments; c'est l'arsenal des divines Écritures : » *Arca utrinsque Testamenti et divinarum Scripturarum armarium.*

Antoine retourne à Padoue et sème les miracles sur sa route. Ses jours se passent à prêcher, à confesser et à consoler; ses nuits à prier : il est par excellence l'homme public, la fontaine à laquelle chacun va puiser. Cependant deux mois encore le séparent de sa trente-sixième année, mais dans sa courte vie il a fourni une longue et brillante carrière : l'immortelle couronne va reposer sur son front. Le saint est malade, le saint est mourant; à ces mots, la ville et les campagnes s'émeuvent : on pleure, on prie, on s'agite. Le saint est couché sur un pauvre grabat dans le petit couvent de *Barcella*, peu éloigné de Padoue : la foule s'y transporte; c'est le soir du vendredi 13 juin de l'an 1231. Au milieu des sanglots universels, un chant se fait entendre, c'est le chant du cygne; je dis mal, c'est le chant d'un ange qui retourne au ciel, le chant d'un fils de Marie, qui pour la dernière fois salue sa mère sur la terre d'exil. De ses lèvres mourantes le saint missionnaire a répété sa devise chérie, son hymne de guerre : *O gloriosa Domina, excelsa super sidera.* Il est mort. Non, il vit au ciel par sa puissance, sur la terre par ses miracles; et, après plus de six cents ans, Antoine de Padoue est encore un des saints les plus populaires en Orient et en Occident.

De la chapelle où repose son corps nous passâmes au trésor de la basilique. Parmi les nombreuses richesses artistiques et religieuses dont il est rempli, on admire un encensoir et une navette en or, donnés par le pape Sixte IV, de l'ordre des Minimes. L'encensoir de forme gothique représente une cathédrale en miniature, avec ses clochetons, ses ogives, ses gracieuses colonnettes et ses galeries à dentelle. La navette est digne de son nom; c'est un petit navire avec tous ses ponts, ses mâts, ses voiles, ses cordages et ses matelots. Pourquoi faut-il que nos artistes ignorent l'existence de ce double chef-d'œuvre, ou que nos fabricants d'orfévrerie ecclésiastique ne jugent pas à propos de reproduire ces intéressants modèles?

Outre une immense quantité de reliques insignes, on conserve dans un reliquaire étincelant de pierreries la langue du saint. Cette langue puissante qui remua plus d'hommes et surtout plus profondément que celle de Démosthène ou de Cicéron, est intacte et vermeille. Elle fut trouvée dans cet état miraculeux le 7 avril de l'année 1263, par saint Bonaventure, venu à Padoue pour présider à la translation des reliques A la vue de ce prodige, que rendait incontestable la dissolution des autres parties du

corps, le Docteur séraphique s'écria : *O lingua benedicta, quæ Dominum semper benedixisti et alios benedicere fecisti, nunc manifeste apparet quanti meriti exstitisti apud Deum!*

La preuve six fois séculaire d'un autre miracle est à côté de la précieuse cassette. Je veux parler du fameux verre de l'hérétique Aloardine de Salvaterra. Aloardine était un soldat que la curiosité ou plutôt une incrédulité railleuse avait amené à Padoue. Un jour qu'il était à table, il entendit parler des miracles de saint Antoine. Il se mit à s'en moquer, et croyant faire une plaisanterie excellente, il ajouta : « Si votre Antoine, que vous appelez saint et thaumaturge, empêche ce verre que je tiens à la main de se casser quand je le jetterai à terre, je croirai ce que vous me dites. » Là-dessus, il se lève de table, ouvre la croisée, et de toutes ses forces jette son verre sur la place contre une pierre, et le verre ne se brise pas. Stupéfait, interdit, Aloardine tombe à genoux et se relève catholique. Lui-même va rechercher son verre, et, en présence de tous les témoins de cette scène, le porte respectueusement au trésor de saint Antoine, où nous avons eu le bonheur de le voir (1). Dans une armoire voisine on conserve les œuvres du saint. Ce n'est pas sans un profond respect qu'on approche la main des sermons de l'immortel missionnaire. Quoique accompagnée de corrections, l'écriture du saint est très-lisible et même élégante.

On ne peut quitter ce lieu béni sans songer à une dévotion dont il n'est pas inutile de rappeler l'origine et la perpétuité. Si jamais vous avez lu le Martyrologe gallican du savant évêque de Toul, Dussaussaye, vous aurez vu que nos pères s'adressaient à un saint en particulier pour chaque maladie, chaque besoin : l'Italie, l'Allemagne, toutes les autres parties de la catholicité faisaient comme la France. Saint Antoine de Padoue était invoqué pour retouver les choses perdues. Reste précieux du vaste naufrage où le protestantisme et l'incrédulité ont englouti tant de pieux usages, cette dévotion est encore pratiquée de nos jours ; elle est même populaire en Orient et en Occident : voilà un fait. Respectable déjà par sa catholicité et par son ancienneté, ce fait le devient plus encore par son origine. Des exemples nombreux et des témoignages incontestables consignés dans la vie de saint Antoine de Padoue, prouvent qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir non-seulement de guérir les malades, mais encore de consoler les affligés, en leur faisant miraculeusement retrouver les choses qu'ils avaient perdues (2).

En sortant de l'église, on est tellement pénétré de ce qu'on vient de voir, et, quand on est chrétien, de ce qu'on vient d'éprouver, qu'il reste à peine assez d'attention pour jeter un coup d'œil sur la statue équestre en bronze du grand capitaine Guattamelata, qui décore la place. Cette

(1) *Vita di S. Ant.*, lib. II, p. 198.
(2) *Ibid.*, lib. III, p. 266.

statue, la première qui ait été fondue en Italie et chez les modernes, est le chef-d'œuvre de Donatello. Nous dîmes un dernier adieu au bon frère Prosper, exilé volontairement pour l'amour de Dieu et du prochain, à saint Antoine, à Padoue, aux conservatoires de pauvres et d'orphelins, et nous partîmes pour Venise.

La route suit les bords de la Brenta, si vantés par les amateurs de paysages et si célèbres dans nos fastes militaires. Au travers d'une campagne couverte de jardins, où l'on dirait que les statues de marbre croissent comme les champignons, on arrive à Mestre : ici vous attendent les gondoliers vénitiens pour vous conduire dans leur merveilleuse cité.

11 AVRIL.

Clocher de Saint-Marc. — Vue et histoire de Venise. — Église Saint-Marc. — Translation du corps de saint Marc. — Trésor. — Place Saint-Marc. — Chevaux. — Lion. — Palais du Doge. — Prisons. — Inscriptions.

Le voyageur qui entre à Venise après la chute du jour se croit transporté dans quelque cité fabuleuse des *Mille et Une Nuits*. Une ville superbe, vaste, populeuse, assise au milieu de la mer, sans qu'on aperçoive, pour lui servir de base, ni un pouce de terre, ni une pointe de rocher, de longs canaux bordés de maisons et de palais, dont les fondements sont cachés dans les flots, tandis que la façade, moitié européenne, moitié orientale, s'élance majestueusement dans les airs ; un silence lugubre que ne trouble ni le pas des chevaux, ni le mouvement des voitures, mais le bruit monotone des rames qui frappent à coups égaux la tranquille surface des ondes ; le son varié de nombreuses sonneries, les mille voix criardes de tout un peuple qui encombre plusieurs centaines de ponts grands et petits, et passe rapidement au-dessus de votre tête ; des gondoles aux couleurs jaune et noire, qui parcourent en tous sens les longues sinuosités des lagunes ; les falots de ces voitures d'eau, les réverbères et les torches dont la lumière incertaine éclaire ce singulier spectacle : tout cela étonne, surprend et produit une impression qui a le privilége de ne ressembler à nulle autre.

Pour la compléter, nous voulûmes, après avoir vu Venise d'en bas, la contempler d'en haut. Le lendemain, au lever du soleil, nous étions sur le clocher de Saint-Marc. La première merveille à considérer est ce clocher même, un des plus élevés et des plus hardis de l'Italie. On arrive au sommet par une rampe douce, sans degrés. De ce belvédère on jouit d'un point de vue qui tient du prodige. A vos pieds la mer, Venise au sein de la mer, une multitude de dômes, de clochers, de palais, de colonnes, de portiques, de façades grecques, arabes, byzantines ; à l'orient, la vaste étendue de l'Adriatique, semée de petites îles groupées avec grâce autour

de l'imposante cité; au nord, les cimes blanchies des Alpes du Frioul; à l'occident, les vertes campagnes du Padouan et du Vicentin; au midi, la Brenta et ses bords si peuplés et si riches.

Au-dessus de ce magnifique panorama, il en est un autre plus magnifique encore, et dont l'éclat rayonnant sur le premier en explique, en rehausse toutes les beautés : c'est, qu'on me passe l'expression, le panorama de Venise au point de vue providentiel. Appuyé sur la galerie aérienne du clocher de Saint-Marc, l'observateur ne peut être mieux pour le contempler. Au commencement du cinquième siècle, le monde romain, longtemps battu en brèche par les ennemis du dehors et par ceux du dedans, s'écroulait avec un épouvantable fracas sous les coups des barbares. Le drapeau noir d'Attila venait d'être arboré sous les murs de l'antique Aquilée; mais les habitants, confiants dans leur courage, avaient méprisé ce dernier signe de miséricorde. Quelques heures après, Aquilée n'est plus qu'un monceau de cendres. Cependant quelques familles de la cité ont trouvé leur salut dans la fuite. Les récifs de l'Adriatique leur offrent un asile. Au milieu des lagunes, elles se construisent de pauvres cabanes, vivent isolément, absorbées par le soin de pourvoir à leur subsistance.

Deux siècles plus tard, vers l'an 697, elles se réunissent, se donnent un chef commun et deviennent un petit État. Sous la protection de l'empire d'Orient, la naissante république grandit, se fortifie, et bientôt se déclare indépendante. Au dixième siècle, elle prend son essor et vole à ses premières conquêtes. Le siècle suivant la voit mettre sur sa jeune tête la couronne royale, marcher l'égale des grandes puissances de l'Europe et partager avec Gênes l'empire des mers. Pendant cinq siècles, elle pèse d'un poids souvent décisif dans les destinées du monde. Enfin sa mission est remplie : gloire, richesse, puissance, liberté même, tout lui est ôté; et la Tyr de l'Occident se voit réduite à n'être plus dans ses vieux jours que l'agent subalterne d'un empire étranger. Et maintenant, quelle fut la raison providentielle de la grandeur de Venise et de sa décadence ?

Le Dieu qui tire le bien du mal et la vie même de la mort, fait naître la puissante cité de l'invasion des barbares. Sous l'aile maternelle de la Providence, elle grandit rapidement en force, en richesse, en courage : il le faut ainsi, car Venise doit être un des plus puissants auxiliaires de l'Europe civilisée par le christianisme. Arrivera l'époque solennelle où la barbarie musulmane, menaçant d'envahir l'Occident et de remplacer la lumière par les ténèbres, la liberté par l'esclavage, les peuples chrétiens se lèveront comme un seul homme, et au lieu d'attendre l'ennemi, ils iront l'attaquer jusqu'au cœur de son empire. Mais il faut des navires pour transporter leurs armées, des marins intrépides pour lutter contre les flottes ottomanes : Venise rend ce double service à la cause commune. Gênes la seconde noblement, et sur leurs vaisseaux, la civilisation,

armée de toutes pièces, traverse les deux mers qui conduisent chez les barbares. Tant que durera la raison providentielle de leur puissance, Gênes et Venise resteront au premier rang parmi les États européens. Elles commenceront à déchoir lorsque leur existence n'aura plus pour objet que des intérêts d'un ordre inférieur. Avec une précision remarquable leur histoire témoigne de ce double fait.

Venise eut encore une autre mission. Lorsque, aux xve et xvie siècles, l'hérésie voulut enrôler la vieille Europe contre la foi catholique, elle emprunta la voix infatigable de la presse pour faire retentir au loin ses cris de révolte. Bâle, Genève, La Haye, Amsterdam devinrent ses redoutables auxiliaires : Venise fut choisie pour soutenir l'effort du combat. De ses presses immortelles sortirent d'innombrables ouvrages destinés à proclamer, à défendre et à propager les vérités conservatrices de la religion et de la société. Ce double coup d'œil jeté sur la reine de l'Adriatique, nous descendîmes du clocher pour visiter l'église de Saint-Marc, la merveille de Venise et l'un des plus splendides monuments de toute l'Italie.

Mélange d'architecture grecque, romane, gothique, musée de dépouilles opimes apportées du Péloponèse, de Constantinople, d'Espagne, de Syrie, de tous les pays enfin où Venise voyait flotter ses pavillons, galerie magnifique de peintures nationales, l'église de Saint-Marc redit à sa manière toute l'histoire de la puissante république. Le seul inventaire de ses trésors serait infini. Commencée en 976 par le doge Orseolo, la basilique fut terminée en 1071 ; mais l'ornementation a continué jusqu'au xviiie siècle. A l'extérieur comme à l'intérieur, tout ce qui n'est pas or, bronze ou mosaïque est incrusté de marbre oriental. Outre ses grandes portes de bronze et ses superbes mosaïques, le vestibule renferme, sur la droite, la chapelle Zeno, dont l'autel, regardé comme un chef-d'œuvre, est enrichi d'une profusion de colonnes et de statues de bronze d'un travail exquis. Au centre est le monument du cardinal Zeno, avec sa statue en bronze couchée sur le cercueil.

Lorsqu'on franchit le seuil du temple, on éprouve un sentiment analogue à celui de la reine de Saba, témoin des magnificences de Salomon. A la vue de ces voûtes d'or, de ce pavé de jaspe et de porphyre, de ces cinq cents colonnes de marbre précieux, de bronze, d'albâtre, de vert antique et de serpentine, de ces bas-reliefs en bronze, chefs-d'œuvre de Sansovino, de Titien Minio, de Zuccato, de Pietro Lombardo, on reste ébahi, silencieux, immobile. Le demi-jour qui éclaire toutes ces magnificences ajoute à l'impression et porte au recueillement. On se prosterne, on prie, on est heureux de voir les plus riches créatures réunies au génie de l'homme pour chanter la gloire du Créateur.

Le bénitier de porphyre a pour base un autel antique de sculpture grecque, orné de dauphins et de tridents. La mosaïque des fonts, représentant le baptême de Notre-Seigneur, est un ouvrage du xiie siècle, plein

de verve et de chaleur. Au transept brille le magnifique Oratoire de la Croix. Il affecte la forme d'une petite tribune soutenue par six riches colonnes, au-dessus desquelles on admire la célèbre mosaïque du Paradis. Là se trouve la plus belle des nombreuses colonnettes de Saint-Marc : elle est de porphyre noir et blanc. Je ne puis qu'indiquer les deux chaires de marbres précieux, supportées par des colonnes d'un grand prix, qui s'élèvent à l'entrée du chœur; les stalles ornées de marqueteries, les bas-reliefs et les figures de bronze qui décorent les balustrades, ainsi que les ornements en marbre et la porte en bronze de la sacristie, chefs-d'œuvre de Sansovino, qui lui coûtèrent vingt ans de travail. Quatre colonnes de marbre grec ornées de bas-reliefs soutiennent la Confession de Saint-Marc, et au-dessus de l'autel on voit la fameuse *Pala d'oro*, ou *Icone byzantine*. C'est une mosaïque en émail sur lame d'or et d'argent rehaussée de ciselures, de perles, de camées et de pierres précieuses. Elle offre, dans une suite de compartiments symétriques, les principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la vie de saint Marc, des Apôtres, des Prophètes, avec des inscriptions grecques et latines. La *Pala d'oro*, exécutée à Constantinople, est un ancien monument de l'art en Orient, vers la fin du xe siècle.

Mais pour qui sont réunies tant de richesses? Quel est cet édifice en faveur duquel Venise met à contribution l'Orient et l'Occident, la nature et le génie? Comme tous les grands peuples ont été des peuples religieux, ainsi leurs *plus beaux monuments* sont les monuments sacrés. Tel est celui qui nous occupe et dont il faut expliquer l'origine. Dans tout le moyen âge, les nations de l'Occident montrèrent une ardeur extrême à rapporter de l'Orient les corps des martyrs. Aux yeux de leur foi si pure, parce qu'elle était si ardente et si simple, les reliques d'un saint étaient un trésor plus précieux que l'or et les pierreries. Leur propre intérêt se combinait avec une impulsion mystérieuse de la Providence. L'Orient devait finir par tomber sous le joug mahométan; et Dieu ne voulait pas abandonner les ossements sacrés de ses Apôtres et de ses martyrs aux profanations des infidèles. Dans cette chasse aux reliques, pour employer l'expression d'un auteur contemporain, les Français, fils aînés de l'Église, tenaient le premier rang (1). L'Italie et Venise surtout brûlaient du même zèle.

Or, en 826, six vaisseaux de cette république stationnaient au port d'Alexandrie : les Sarrasins étaient maîtres de la ville. Néanmoins les marchands de Venise avaient la liberté d'y entrer pour leur commerce. Quelques-uns d'entre eux visitaient assidûment l'église où reposait le corps de saint Marc, le disciple de saint Pierre et l'apôtre de l'Égypte. Un religieux et un prêtre veillaient à la garde de son tombeau; mais chaque

(1) Francos... sanctorum corporum cupidissimos venari, etc. Vid. Bar. *an.* 826, n. 33, t. IX.

jour exposés aux avanies des Turcs, ils craignaient de voir briser la tombe du saint évangéliste et ses cendres jetées aux flammes. Leurs larmes et leurs inquiétudes ne furent pas longtemps un mystère pour les marchands vénitiens. Ceux-ci n'hésitèrent pas à leur demander le corps de saint Marc, afin de le mettre en lieu de sûreté. Les gardiens s'y refusèrent d'abord; enfin, après bien des difficultés d'une part, et des prières de l'autre, la concession fut promise. Le supplice d'un religieux qui avait soustrait un monument sacré à la brutalité des Sarrasins, en hâta l'accomplissement. Extrait du tombeau par le religieux Stauratio et le prêtre Théodore, le corps sacré fut mis, enveloppé de soie, dans un long panier, sous une épaisse couche de légumes et de viande de porc, dont les Mahométans ont horreur. Les Vénitiens reçoivent le précieux dépôt et se dirigent vers leurs vaisseaux. Chemin faisant, ils sont arrêtés par les infidèles, qui demandent à voir ce qu'ils portent. A la vue des viandes immondes, les Turcs leur crachent au visage et s'éloignent en criant : *Canzir, canzir :* « Du cochon, du cochon. » Rendus à leurs bords, les pieux Vénitiens enveloppent les saintes reliques dans les voiles du navire et lèvent l'ancre en toute hâte.

Bientôt elles sont transportées sur le tillac et déposées dans une élégante chapelle. Autour du corps brûlent nuit et jour des flambeaux et des parfums. Pendant toute la traversée, deux religieux, Stauratio, l'un des gardiens, et Dominique, pèlerin de Jérusalem, psalmodient des hymnes et des prières, tandis que d'éclatants miracles signalent la présence de l'Apôtre. Enfin on arrive dans les eaux de Venise. Informée de l'heureuse conquête, toute la ville accourt sur le port; l'évêque, en habits pontificaux, accompagné de tout le clergé et du sénat, reçoit les précieuses reliques et les porte solennellement au palais du Doge. Aussitôt on se met à l'œuvre pour bâtir un temple digne de l'Apôtre de Jésus-Christ : Saint-Marc s'élève, resplendissant de dorures et de mosaïques, de marbre et de peintures. Mille fois plus glorieux dans sa vie et dans sa mort que César ou Alexandre, le conquérant évangélique est déposé dans la splendide basilique. « Mais, ajoute l'historien, les Vénitiens, jaloux de posséder un si grand trésor, prirent toutes sortes de précautions pour empêcher qu'il ne leur fût enlevé. Sachant que les Français étaient tout-puissants en Occident, et d'une avidité extrême de corps saints, qu'ils allaient chercher partout, ils déposèrent les reliques de saint Marc dans la basilique élevée en son honneur, mais dans un lieu inconnu des étrangers (1). »

De l'église, nous passâmes au trésor. C'est un des plus riches et des plus vastes reliquaires du monde. Là, sont des vases sacrés, des patènes, un devant d'autel couvert de pierres dures orientales; plusieurs morceaux

(1) Baron. *Ann.*, 826, n. 53, t. IX. — Ce lieu fut découvert en 1094. Voyez Boldetti, *Osservaz.*, etc., lib. I, 649, p. 509.

de la vraie croix, un clou, l'éponge, le roseau, instruments de la passion du Sauveur; le couteau qui servit au Fils de Dieu lors de la Cène et sur le manche duquel on distingue quelques lettres hébraïques tellement effacées que Montfaucon ne put les lire; enfin, deux candélabres, chefs-d'œuvre de l'orfévrerie byzantine, qui mériteraient seuls qu'on visitât le trésor.

En traversant la place Saint-Marc et la *Piazzetta*, nous saluâmes les quatre fameux chevaux de Corinthe, placés sur le vestibule de l'église, les deux piliers apportés de Saint-Jean-d'Acre et couverts de caractères cophtes, enfin, le lion de Saint-Marc, emblème national de l'ancienne puissance de Venise, replacé sur la colonne après avoir orné le quai des Invalides. De là au palais du Doge, il n'y a qu'un pas.

Cet imposant édifice, avec ses hautes murailles, ses galeries orientales, son aspect sombre et sévère, son escalier des Géants et son pont des Soupirs, représente assez bien le gouvernement et la double vie de la puissante république. Palais, tribunal, prison, il inspire je ne sais quel sentiment de terreur qu'exagèrent encore les récits mensongers de plusieurs écrivains. Heureusement qu'on se rappelle et les éloges donnés par Comines au gouvernement vénitien, et le jugement du grand comte de Maistre : « A l'égard des cruautés reprochées au Tribunal des Dix, j'ai, dit-il, le malheur de n'y pas trop croire. Comme l'Inquisition religieuse d'Espagne, l'Inquisition publique de Venise pourrait fort bien avoir régné sur les imaginations par je ne sais quelle terreur adoucie, toute composée de souvenirs fantastiques qui n'avaient d'autre effet que de maintenir l'ordre en épargnant le sang (1). Du reste, nous visitâmes en détail les Plombs et les Puits, sauf à voir demain la partie brillante du palais.

Les Plombs, devenus célèbres par le récit de Silvio Pellico, sont des prisons placées dans les combles du château, dont la toiture est en plomb. Sans doute le détenu devait y souffrir; néanmoins il y a entre le plafond des cellules et le toit de l'édifice un grenier et un courant d'air suffisant pour tempérer l'excès de la chaleur. Du côté de la mer, la vue est ravissante. Les Plombs étaient vides de prisonniers, et dans la chambre de Silvio nous trouvâmes un locataire aisé qui préférait cet appartement élevé à beaucoup d'autres plus élégants peut-être, mais d'une salubrité moins parfaite.

Les Puits sont les prisons basses. Ils formaient plusieurs étages dont deux subsistent encore. Nous parcourûmes ces anciens cachots, et n'en déplaise aux romanciers, ils ne sont point placés sous le canal, et l'on n'a jamais navigué sur la tête des coupables. Ces cachots, en fortes pierres de taille, révèlent même une pensée d'humanité qu'on ne trouve pas toujours dans les prisons modernes. La plupart sont garnis de madriers

(1) *Lettre II sur l'Inq.*, p. 66.

de chêne et d'une couchette élevée au-dessus du sol, afin de prévenir l'humidité. Ajoutez qu'aucun prisonnier n'y fut jamais chargé de chaînes, sorte de privilége peut-être unique dans l'histoire des prisons. Ajoutez, enfin, que sur la grande galerie qui communique aux Puits et sur laquelle passaient et repassaient chaque jour le doge, le sénat, les inquisiteurs, est la bulle si touchante d'Urbain VIII qui accorde de grandes faveurs spirituelles à tous ceux dont la charité soulagera, même faiblement, les prisonniers. Rappelez-vous que ces magistrats étaient des chrétiens animés de la foi du moyen âge, et vous pourrez affirmer, sans crainte d'erreur, que les Puits de Venise furent *un peu moins* horribles que les autres prisons du même temps.

Le témoignage au moins négatif de ceux qui les habitèrent semble confirmer cette induction. A la lueur d'une torche nous lûmes une foule d'inscriptions tracées à la craie rouge sur les parois des cachots. Bien qu'elles manifestent, avec une libre énergie, les dispositions personnelles de leurs auteurs, il n'en est aucune qui exprime la plainte. La résignation, la prudence, le courage, la défiance des hommes, telles sont les qualités que se recommandent les uns aux autres les habitants de ces sombres demeures (1).

12 AVRIL.

Suite du palais du Doge. — Peintures. — Bibliothèque. — Palais des Beaux-Arts. — École vénitienne. — Palais Barbarigo. — Grimani. — Buste de Béatrix. — Arsenal. — Le Bucentaure.

« La gloire et la splendeur passées de Venise éclatent de toutes parts au palais du Doge : d'immenses tableaux du Titien, du Tintoret, de Paul

(1) Voici quelques-unes de ces maximes. Dans le cachot nº V, au rez-de-chaussée, on lit :

Maledictus homo qui confidit in homine.
Soli Deo honor et gloria.

Dans le cachot nº IX, au rez-de-chaussée :

Non ti fidar d'alcuno penza, e taci
Se fuojr vuoi dei spioni insidie, e taci
Il pentirti, il pentirti nula giova,
Ma ben del valor tuo fa vera prova.

De chi me fido guardami Iddio;
De chi no me fido me guardaro io.

Un parlar poco ed un
Negar pronto ed un
Pensar il fine pol dar la vita
A noi altri meschini. 1605.

Véronèse et d'autres habiles maîtres, rappellent les grandes actions de son histoire; une sorte de patriotisme respire dans ces belles peintures. Venise y paraît toujours comme l'emblème de la force, de la grandeur et de la beauté : elle est une déesse puissante qui brise des chaînes, reçoit les hommages des villes soumises; elle est dans le ciel au milieu des statues des saints et des saintes; on la voit entre la Justice et la Paix; elle est entourée des Vertus, couronnée par la Victoire, ou elle apparaît dans les nues au milieu de la foule des divinités : l'allégorie perd de sa froideur ordinaire, puisqu'elle y devient l'expression d'un sentiment d'orgueil et d'amour de la cité. »

Après cette appréciation générale, nous examinâmes en particulier les peintures de la salle du Grand-Conseil. A droite, en entrant, est l'immense tableau de la gloire du Paradis, ouvrage de la vieillesse du Tintoret. Malgré l'espèce de confusion qui semble régner dans les innombrables figures, il est encore un chef-d'œuvre du premier ordre. Les peintures qui couvrent entièrement les murs et le plafond, indépendamment de leur beauté, offrent un grand intérêt sous le rapport historique, puisqu'elles représentent les fastes de la république vénitienne et les événements religieux, politiques ou militaires qui eurent le plus d'influence sur les destinées des nations européennes. On remarque, entre autres, le Retour du doge André Contarini après la victoire remportée sur les Génois, et l'Apothéose de Venise, double chef-d'œuvre de Paul Véronèse; la première Conquête de Constantinople par Dandolo, de Palma le jeune, et le Combat naval dans lequel Othon, fils de l'empereur, fut fait prisonnier par les Vénitiens, de Dominique Barbaro.

Sa salle du Grand-Conseil est aujourd'hui la Bibliothèque de Saint-Marc. Jamais livres ne furent plus magnifiquement logés, si ce ne sont ceux du Vatican. Pétrarque et l'illustre cardinal Bessarion furent, l'un le fondateur, l'autre le bienfaiteur insigne de la Bibliothèque de Venise, qui compte environ soixante-dix mille volumes. Le Prince de l'Église donna sa riche collection de livres grecs et latins, afin que ses malheureux compatriotes non moins que les Européens pussent en tirer des fruits abondants.

Le vœux du bienfaisant cardinal n'ont pas été stériles. Non-seulement Venise se distingua longtemps par son amour des lettres et des sciences, mais encore elle fit participer l'Europe entière à ses riches trésors. Les travaux des trois Alde, premiers imprimeurs de livres grecs, et la multiplicité de leurs éditions, ont étendu le bienfait de Bessarion : les éditions d'Alde l'ancien ont l'autorité des manuscrits. Afin de rendre à chacun ce qui lui appartient, il est juste de dire qu'il fut, ainsi que ses descendants, noblement encouragé par les souverains Pontifes, notamment par Paul IV et Clément VIII. Le premier chargea Paul Manuce d'imprimer les œuvres des saints Pères, et lui confia l'imprimerie du Capitole; le second remit à Manuce le jeune la direction de l'imprimerie du Vatican. Il n'est pas un progrès utile en tête duquel on ne trouve la papauté. Deux manuscrits

fixèrent surtout notre attention : un Évangéliaire, qui compte près de mille ans, et les Actes du Concile de Chalcédoine, manuscrit in-folio du XIVe siècle, provenant du cardinal Bessarion.

Nous donnâmes le reste de la journée à la visite des Galeries, des Musées publics et particuliers, et de l'Arsenal. Dans l'impossibilité de décrire tous les objets d'art qu'ils renferment, je me contenterai de dire que Venise est pour l'artiste une mine d'une variété et d'une richesse inépuisable. Toutefois, à part les mosaïques de Saint-Marc et les peintures de plusieurs églises, la plupart des ouvrages appartiennent à la renaissance. Il faut encore excepter le palais Manfrin qui conserve, dans une galerie séparée, les œuvres des anciens peintres Cimabuë, Giotto, Montagna. Mais l'école vénitienne, représentée par les frères Gentile et Giovanni Bellini, le Giorgione, le Titien, le Tintoret, Paul Véronèse, fut, sans contredit, la première pour le coloris et par le *faire* tout ensemble énergique, noble et sévère. A l'Académie des Beaux-Arts on remarque surtout Saint-Marc opérant un miracle pour délivrer un esclave, tableau classique du Tintoret ; les Noces de Cana, le plus bel ouvrage de Padovanino ; la Sainte-Vierge sur un trône avec l'Enfant Jésus, de Paul Véronèse. Le palais Barbarigo offre la célèbre Madeleine du Titien ; et le palais Manfrin, la Descente de Croix du même peintre. Une Galerie de famille peinte par le Titien et Paul Véronèse, avec un Musée rempli de statues antiques, d'inscriptions et de bronzes, rendent le palais Grimani digne de Rome et de Naples. Près de la place Saint-Marc, la Piscina de *san Mosè*, demeure du comte Cicognara, possède le buste de la Béatrix du Dante, chef-d'œuvre de Canova.

Venise, qui venait de se montrer si gracieuse, si brillante, si riche dans ses galeries, ses musées et ses palais, nous apparut puissante et formidable dans son antique arsenal. Voici, à l'entrée, les deux lions gigantesques en marbre du mont Hymète, enlevés d'Athènes par Morosini, surnommé le Péloponésien. Au-dessus de la porte est la gracieuse statue de sainte Justine, monument de la victoire navale remportée sur les Turcs par les Vénitiens, le jour de la glorieuse martyre, en 1571. Dans les salles, parfaitement tenues, le voyageur français considère avec une respectueuse émotion l'armure de Henri IV, dont le bon roi fit présent à la république, le jour où il fut admis au nombre des nobles Vénitiens. Le chrétien s'arrête devant les casques des croisés compagnons du célèbre Dandolo et devant les longs et brillants étendards pris sur les Turcs à la bataille de Lépante. Enfin, nous examinâmes avec une vive curiosité le petit modèle du Bucentaure, qui rappelle la fête la plus brillante et la plus populaire de Venise.

Reine de la mer, Venise, au temps de sa splendeur, renouvelait chaque année, aux yeux de l'Europe entière, la consécration de son empire. Le Doge épousait la mer : mariage tout à la fois militaire et religieux, qui produisit, durant de longs siècles, de glorieux fruits de salut pour les

nations occidentales. Il ne faut pas l'oublier, c'est de l'arsenal de Venise que sortirent les nombreuses flottes qui, s'opposant à l'invasion toujours menaçante des Turcs, sauvèrent la civilisation de l'Italie. Venise fut sur mer pour le midi de l'Europe ce que la Pologne fut sur terre pour les contrées du Nord. L'alliance de la religion avec le courage de son peuple, telle fut la cause de sa puissance. Quoi de plus juste qu'elle la reconnût et en renouvelât les conditions dans une fête solennelle (1)! Le *Bucentaure* servait à la cérémonie. C'était une magnifique galère, étincelante de dorures, de cent sept pieds de long sur vingt-deux et demi de large. Le jour de l'Ascension était choisi pour les Épousailles de la mer. Sur le premier pont du navire on comptait cinquante-deux rames, vingt-six de chaque côté; tandis que le deuxième pont formait une vaste salle ornée de sculptures dorées d'un bout à l'autre, tapissée de velours et fermée par de belles glaces. Les sculptures représentaient les attributs des Vertus et des Saisons : éloquente réunion qui indiquait l'empire de la religion sur la nature et les éléments. Au fond de la salle s'élevait le fauteuil du Doge, brillant de dorures et environné des siéges des sénateurs et des ministres étrangers. Au son des cloches et au bruit du canon, aux fanfares de la musique, aux acclamations de tout le peuple, le *Bucentaure* sortait de l'Arsenal la veille de l'Ascension, et se mettait à l'ancre devant la place Saint-Marc, en attendant la cérémonie.

Dès le lendemain, tous les navires du port, richement pavoisés, entouraient le *Bucentaure* et formaient un brillant cortége. Le Patriarche de Venise, le Doge, tous les sénateurs, en grand costume, montaient sur le royal vaisseau, qui s'avançait en pleine mer, à quelque distance du Lido. Là, au milieu des chants du clergé, aux yeux de tous les ambassadeurs, qui semblaient, par leur présence, reconnaître cette prise de possession, le Doge s'avançait majestueusement sur le pont, et épousait la mer en y jetant un anneau d'or et en disant : « Nous t'épousons, notre mer, pour marque de la véritable et perpétuelle domination que nous avons sur toi. » Des acclamations unanimes saluaient le renouvellement de l'alliance. Huit jours après la cérémonie, le *Bucentaure* rentrait dans l'Arsenal. L'histoire de Venise est pleine de faits éclatants qui montrent avec quelle généreuse fidélité les époux de l'Adriatique gardèrent leur contrat. Si la mémoire manque au voyageur, il peut nous suivre demain dans la visite des églises. Il y verra de ses yeux les nombreux monuments qui redisent le mâle courage et les utiles exploits des nobles Vénitiens contre le plus formidable ennemi de la civilisation européenne, l'Islamisme.

(1) La cérémonie des épousailles fut établie en 1275, à la suite de quelques contestations entre les Bolonais et les Ancônitains d'une part, et les Vénitiens de l'autre. Ces derniers, vainqueurs de leurs rivaux, voulurent constater, par une cérémonie annuelle, leur souveraineté sur l'Adriatique.

13 AVRIL.

Églises *della Salute,* — *Dei Frari,* — de Saint-Pierre. — Souvenirs de saint Laurent-Justinien. — Idée du gouvernement vénitien. — Saints-Jean-et-Paul. — Monument de Marc-Antoine Bragadino. — Saint-Georges-Majeur. — Maître autel. — Inscription relative à une indulgence. — Souvenir de Pie VII. — Monument du doge Micheli. — Chapelle des Cordeliers. — Souvenirs de Saint-Marc.

Venise possède tant de belles églises et de superbes mausolées que je n'en dirai presque rien. L'église de Sainte-Marie-*della-Salute*, voisine du séminaire patriarcal, intéresse bien moins par ses cent cinquante statues et son grand candélabre de bronze, le plus beau de l'État vénitien après celui de Padoue, que par les trois sublimes tableaux du Titien : *la Mort d'Abel, le Sacrifice d'Abraham* et *David tuant Goliath.* A l'église du Rédempteur brille le génie de Valladio, le Vitruve des temps modernes et le restaurateur de l'architecture en Italie. Sainte-Marie-*dei-Frari* possède plusieurs magnifiques mausolées : entre autres celui du général Benoît Pesaro; celui du doge François Foscari, mort en 1457 ; du brave Sébastien Veniero, un des trois amiraux qui commandaient à Lépante; le monument Orsini, d'une élégante et noble simplicité, et celui de Canova. Dans la vaste et ancienne église de Saint-Pierre, on voit la chaire de marbre, en forme de fauteuil, que la tradition dit avoir servi à saint Pierre, à Antioche, et le magnifique tableau de Bellucci montre saint Laurent-Justinien qui délivre Venise de la peste.

Tout parle encore, à Venise, de ce grand saint, l'ornement de l'épiscopat et la gloire de sa patrie. La première pensée du voyageur catholique est pour l'immortel patriarche, comme une de ses premières démarches est la visites de son tombeau. En parcourant les ruelles, les ponts et les lagunes, on croit apercevoir, à chaque pas, cette grande et douce figure devant laquelle s'arrêtait, silencieuse, la foule bruyante et agitée ; on croit entendre ce noble enfant des Giustiniani, couvert de la robe de bure des religieux de Saint-Georges, demandant l'aumône à ceux qui naguère l'avaient vu parcourant le grand canal sur les gondoles dorées de son illustre famille; on le voit, s'arrêtant au seuil du palais maternel, priant les domestiques de son père de donner au pauvre de Jésus-Christ les restes de la table. A la voix de son fils, la pieuse mère sentait ses entrailles émues, et ordonnait de lui donner tout ce qu'il demanderait et même au delà; mais le jeune saint ne recevait que deux pains. Après quoi il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté et se retirait comme s'il eût été un étranger.

Devenu, malgré ses protestations et ses larmes, évêque de Venise, il fut tout à la fois le Vincent de Paul et le Charles Borromée de son siècle. Pour honorer tant de vertus, le pape Nicolas V attacha la dignité patriarcale au

siége de Venise. Toujours humble sous la pourpre, toujours pauvre dans l'abondance, Laurent sauva sa patrie par la puissance de ses prières, et lui laissa, en mourant, un de ces exemples sublimes qui valent mieux pour la prospérité des États que d'éclatantes victoires. « Que voulez-vous faire? dit-il à ses domestiques tout occupés à lui préparer un lit moins dur que le grabat dont il se servait. Vous perdez votre temps, mon Seigneur est mort étendu sur une croix. Ne vous rappelez-vous pas que saint Martin disait, dans son agonie, qu'un chrétien doit mourir sur la cendre et le cilice? » Et il voulut mourir couché sur un peu de paille. Quant à son testament, comment le faire, il ne possédait rien? Pourtant il voulut tester; ce fut pour léguer sa belle âme à ses diocésains, en les exhortant tous à la vertu, et son corps au couvent de Saint-Georges, ordonnant de l'enterrer comme celui d'un simple religieux.

Les Giustiniani, qu'on croit descendre des empereurs Justin et Justinien, étaient une des quatre familles vénitiennes appelées *Évangélistes*. Ce nom extraordinaire révèle l'économie profondément catholique du gouvernement de Venise. Ce gouvernement était une monarchie élective. Investi pour la vie du pouvoir de décider la guerre ou la paix, de commander les armées, de nommer aux fonctions publiques et de présider le sénat, le Doge était nommé par la noblesse. Celle-ci se divisait en quatre classes : la première, composée des familles qui descendaient des douze tribuns par lesquels le premier Doge fut élu en 709, et qui, par une espèce de prodige, subsistèrent jusqu'à la fin de la république. Voici leurs noms glorieux dans les fastes religieux et militaires de l'Europe : Contarini, Badoera, Morosini, Gradenigo, Tiepolo, Micheli, Sanudo, Memo, Faliero, Dandolo, Polano, Barozzi. Ces premières familles électorales étaient comparées aux douze Apôtres.

Dans cette classe il y avait encore quatre familles, comparées aux quatre Évangélistes. Presque aussi anciennes que les précédentes, elles signèrent avec elles la fondation de la grande église de Saint-Georges-Majeur, l'an 800. Ce sont : les Giustiniani, les Cornaro, les Bragadino et les Bembo.

La seconde classe se composait des familles dont les noms se trouvaient inscrits dans le livre d'or ou registre de la noblesse, dressé l'an 1289.

La troisième était formée de ceux qui, postérieurement à cette époque, avaient acheté leurs titres de noblesse cent mille ducats. Ainsi, à Venise comme dans notre ancienne monarchie, tout le monde pouvait devenir noble. Il suffisait d'avoir acquis l'indépendance domestique et montrer que désormais on était en état de se dévouer au service public de la société : quoi! était-il rien de plus moral? Dans cette flatteuse récompense le citoyen trouvait une prime d'encouragement à la vertu, à la bonne conduite, au travail, à l'esprit de sacrifice. De son côté, cette longue épreuve offrait à la société des garanties précieuses de noblesse de sentiments,

de probité et de désintéressement dans ceux qu'elle admettait à la gestion des emplois publics.

La quatrième classe comprenait ceux qui avaient été agrégés au sénat de Venise.

Dans le corps de la noblesse étaient pris les six *Sages* qui étaient comme les ministres de la république. Ils rappelaient les sept diacres primitifs de Jérusalem et les diacres régionnaires de Rome. Cette belle et forte hiérarchie à laquelle Venise dut douze cents ans de glorieuse existence, périt sous les coups de la révolution française. En apprenant la mort du capitaine de vaisseau Laugier, Bonaparte s'était écrié : « La République vénitienne a vécu. » Le 10 mai 1797, un de ses lieutenants, le général Baraguay-d'Hilliers, entra dans la ville, et débarqua sur la place Saint-Marc. On brûla publiquement le livre d'or et tous les insignes du pouvoir renversé.

A Saint-Pierre succédèrent Saints-Jean-et-Paul. Ce temple superbe, vaste basilique du moyen âge, aux vitraux à la fois éclatants et sombres, toute resplendissante des peintures du Titien, de Vivarini, de Bellino, de Corona, et des sculptures de Pietro Lombardo, de Barthel, de Grapiglia, de Taglia Pietra de Torreto, maître de Canova, est un monument national rempli des magnifiques mausolées des doges, des sénateurs et des grands hommes de Venise : c'est le Saint-Denis de la république. On remarque, d'abord, les monuments des doges Pierre et Thomas Monnigo, sous lesquels Venise parvint à l'apogée de sa puissance; celui du doge Léonard Loredano qui institua le Conseil des Dix et les inquisiteurs d'État; celui du général Pompée Giustiniani, mort sur le champ de bataille en 1616; ceux des doges Thomas et Jean Monigo, du XVe siècle, chefs-d'œuvre de goût et d'exécution; enfin, le plus beau, le plus élégant et le plus riche de tous les mausolées de Venise, celui du doge André Vendramini, mort en 1479.

Il est un autre tombeau devant lequel on s'arrête avec un saisissement religieux, comme on ferait devant le *loculus* d'un martyr: c'est celui de Marc-Antoine Bragadino. Depuis trois mois, le brave capitaine, à la tête d'une garnison de sept mille hommes, défendait Famagouste contre toute l'armée attomane : c'était en 1571. Dans les premiers jours de mai, une mine, creusée par les Turcs, éclate subitement, ébranle toute la ville et renverse une partie des murailles. Les assiégeants tentent un assaut général; mais ils échouent. Cinq fois, pendant six semaines, ils reviennent à la charge, et cinq fois ils sont repoussés. Malheureusement la garnison se voit attaquée par un ennemi contre lequel toute bravoure est impuissante : la famine. Bragadino se résigne à capituler.

Mustapha Pacha, qui commande le siége, lui accorde les conditions les plus honorables, et lui témoigne toute son admiration pour sa généreuse défense ; mais ces hypocrites démonstrations ne durent pas longtemps. Le barbare fait garrotter le vaillant général, et ordonne, pour le moment,

de lui couper le nez et les oreilles. Dix jours après, il le fait promener ignominieusement dans les rues de cette ville qu'il a si glorieusement défendue. Enfin, arrivé sur la place publique, il est attaché à un poteau, puis couché à terre et écorché vif. Sans laisser échapper aucune plainte, Bragadino récite le *Miserere* au milieu de ses affreuses tortures ; et en prononçant ce verset : « Accordez-moi, Seigneur, un cœur pur, » ce grand homme exhale son dernier soupir. Non content de ce supplice horrible, Mustapha, dans sa sauvage férocité, ordonne que le corps du héros soit écartelé et que sa peau soit remplie de foin pour être promenée dérisoirement sur une vache dans le camp et dans les rues de la ville. Cette noble dépouille est ensuite pendue à la vergue d'une galère, envoyée au sultan et exposée dans le bagne de Constantinople à la vue des esclaves chrétiens. Mais ces restes précieux furent rachetés du vil pacha, et placès dans le tombeau qui est devant nous. Je laisse à penser quelle émotion fait éprouver la présence de la relique du héros et de l'inscription qui rappelle son horrible supplice (1).

Des Saints-Jean-et-Paul nous passâmes à Saint-Georges-Majeur. Noble ouvrage de Palladio, cette église forme une grande croix latine, ornée de onze autels. Ses principales richesses sont les deux magnifiques colonnes en marbre grec veiné qui décorent la porte d'entrée ; un crucifix de bois, donné par Cosme de Médicis, pendant son exil ; six tableaux du Tintoret : le Martyre de quelques saints, le Couronnement de la Sainte-Vierge, la Cène, la Manne dans le désert, la Résurrection et le Martyre de saint Étienne. Le maître autel, exécuté par Campagna sur les dessins de l'Aliense, est un monument du premier ordre. Quatre statues en bronze, représentant les quatre Évangélistes, soutiennent un globe sur lequel s'élève l'Agneau dominateur du monde; belle et harmonieuse composition qui exprime noblement le triomphe de l'Évangile ; « chef-d'œuvre de l'art, comparé au Jupiter Olympien de Phidias, et placé avec raison audessus de la chaire de saint Pierre, du Bernin. »

Non content d'être artiste, le voyageur, dont je viens de citer l'opinion, veut être théologien. A propos d'une inscription gravée sur un des pilastres, il décoche la tirade suivante contre la papauté : « Cette inscription semble porter bien loin la doctrine des indulgences, puisqu'elle dit : *Le pardon de tous les crimes est accordé à celui qui visitera cette église* ; inscription éloquente, contemporaine de la Saint-Barthélemy, et qui ne respire que trop l'esprit pontifical du temps (2). » Une erreur, une absurdité, une calomnie, une insinuation perfide : voilà ce qu'on trouve dans cette déclamation *éloquente*, *contemporaine* de Voltaire, *et qui ne respire que trop l'esprit* philosophique *du temps*.

(1) Suivant l'abbé Mariti, dans son *Voyage de Chypre*, la défense de Famagouste coûta aux Turcs soixante-quinze mille hommes.

(2) *Voyage en Italie*, par M. Val..., t. I, liv. VI; t. XV, p. 336.

Une erreur : il est faux que l'inscription de Saint-Georges porte plus loin que les autres formules pontificales de tous les temps, la doctrine des indulgences. Loin de promettre le pardon de tous les crimes, comme l'auteur le prétend, elle ne promet le pardon d'aucun crime. Elle promet seulement la remise de la peine temporelle due au péché, ce qui est bien différent. En effet, comme condition de l'indulgence qu'elle annonce, elle stipule, avant tout, l'expiation du péché.

Une absurdité : traduite par l'auteur, l'inscription veut dire : Celui *qui aura expié ses péchés recevra le pardon de tous ses péchés en visitant cette église.* Comment l'auteur, qui se donne la peine de rapporter l'inscription tout entière, a-t-il pu tomber dans un pareil non-sens? Peut-on ignorer à ce point la langue de l'Église, ou se laisser entraîner, contre l'évidence et l'intérêt de sa réputation, au plaisir de lancer un trait contre la papauté?

Une calomnie : est-il permis, en plein XIXe siècle, à un *bibliothécaire royal,* d'imputer à la religion, au pape et à ses doctrines le massacre de la Saint-Barthélemy? Est-ce de la science et de la philosophie contemporaines?

Une insinuation perfide : cette inscription, dit l'auteur, *ne respire que trop l'esprit pontifical du temps.* Ou cette phrase n'a pas de sens, ou elle veut dire qu'au XVIe siècle la papauté, dominée par le génie de l'ambition, encourageait les massacres des hérétiques, la révolte des sujets contre les princes ennemis de l'Église, et les crimes qui sont la suite ordinaire des perturbations sociales, en promettant le pardon de tous les crimes, à la condition de visiter telle ou telle église. Voilà pourtant de quelle manière un trop grande nombre de voyageurs en Italie, le sachant ou sans le savoir, travestissent, les uns sur un point, les autres sur un autre, les actes pontificaux, livrent la religion au mépris, répandent et fortifient contre elle de haineux préjugés (1).

(1) Afin de mettre les pièces du procès sous les yeux du lecteur, je vais transcrire l'inscription telle qu'elle est, et telle que l'auteur lui-même la rapporte :

Quisquis criminibus expiatis
Statas precans preces
ad
XII Kal. aprilis
Ædes hasce supplex
inviserit
Is
Veniam scelerum
Maximam consequuturum
se sciat
Gregorius XIII
Pont. max.
Sacro eam diplomate
tribuit.

Si l'artiste entre avec amour dans Saint-Georges-Majeur, le chrétien n'y pénètre qu'avec un profond sentiment de respect, de reconnaissance et d'admiration. C'est ici le temple éternellement glorieux où fut renouée, contrairement à toutes les prévisions humaines et à toutes les prédictions de l'impiété triomphante, la chaîne interrompue des souverains Pontifes. Pie VI était mort à Valence; et la philosophie antichrétienne avait entonné l'hymne funèbre de la papauté. Devant les bataillons révolutionnaires, tous les membres du Sacré Collége s'étaient dispersés : maîtres de l'Italie, les Français rendaient le conclave impossible. Et voilà que la Providence saisit d'une main le jeune guerrier dont la présence gêne son action et le jette aux extrémités de l'Orient; de l'autre, elle amène les Anglais et les Russes qui chassent les troupes françaises de l'Italie. Un éclair brille entre deux orages; et cet instant suffit à l'Arbitre suprême pour accomplir son œuvre : Pie VII est sacré à Saint-Georges. Reviennent maintenant et le consul Bonaparte et ses légions victorieuses, qu'importe? L'Église a un chef; l'œuvre divine est sauvée, sauvée malgré tous les calculs, tous les désirs, toutes les fureurs de l'iniquité. Le portrait de Pie VII, placé à Saint-Georges, redit dans toute son étendue ce drame mémorable.

Le tombeau du doge Dominique Micheli, le saint Bernard et le Godefroy des croisades vénitiennes, en rappelle un autre. On dirait que la Providence a voulu rapprocher ces deux souvenirs dans un même lieu, pour faire briller avec plus d'éclat son action perpétuelle sur l'Église. A la tête de ses deux cents navires, Micheli, vainqueur de Jaffa, conquérant de Tyr et d'Ascalon, la terreur des Grecs, fut un des principaux instruments dont Dieu se servit pour repousser la barbarie musulmane, dans la grande lutte du moyen âge.

Notre pèlerinage finit à Saint-François-*della-Vigna*. Cette vaste église possède dix-sept chapelles dont la plus riche est la chapelle Giustiniani, toute revêtue de sculptures en marbre. Plusieurs mausolées du xv[e] et du xvi[e] siècle, ainsi que la Résurrection et la Sainte-Vierge de Paul Véronèse, forment la principale richesse de cette grande basilique. La petite chapelle de Saint-Marc, située dans le jardin du couvent voisin, occupe, suivant la tradition, la place même où saint Marc, se rendant de Rome en Égypte, s'arrêta et entendit une voix divine qui lui disait : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus*, que les Vénitiens adoptèrent pour devise (1).

(1) Que saint Marc ait prêché l'Évangile à Aquilée, où il eut pour successeur le glorieux martyr Hermagoras, c'est un fait attesté par la tradition constante; qu'il ait passé en se rendant en Égypte par les Lagunes où Venise est bâtie, l'inspection des lieux rend vraisemblable un fait que la tradition donne pour certain. Voyez Bar. *An.*, t. I, *an.* 46. Mamachi, *Orig.*, etc., t. II, lib. II, p. 244.

14 AVRIL.

Charité vénitienne. — La Pitié. — Spedaletto. — Saint-Jérôme-Emiliani. — Casa di Ricovero. — Casa d'Industria. — Aumônes annuelles. — Ile de Murano. — Glaces. — Perles. — Clou de la Passion. — Ile Saint-Lazare. — Méchitaristes. — Départ de Venise. — Phosphorescence de la mer. — Dernier reflet de la gloire de Venise. — Flotte et bataille de Lépante. — Noms des vaisseaux.

En baptisant une nation, le christianisme lui imprime trois caractères : la force, l'intelligence et la charité. La plus puissante des républiques modernes, Venise, porta, dès l'origine, cette glorieuse auréole. Ses victoires en Europe et en Orient nous ont témoigné de sa valeur; son intelligence brille encore dans ses églises, dans ses musées, dans ses galeries et dans ses souvenirs historiques. Sous ces deux premiers rapports, la reine de l'Adriatique est déchue de sa splendeur; mais la charité lui reste, et ce divin flambeau, qui répandit un doux éclat sur sa prospérité, embellit encore d'un noble reflet les débris de sa grandeur effacée. Il est consolant de contempler cette gloire qu'on n'a pu lui ravir. D'ailleurs, si l'histoire religieuse et charitable des pays qu'il parcourt fut, dans tous les temps, le but le plus noble et le plus utile du voyageur, aujourd'hui de nouveaux motifs doivent le rendre sacré. D'une part, l'indifférence religieuse et la philanthropie, qui menacent de tout envahir et de tout matérialiser; d'autre part, le proprès du paupérisme, parallèle à celui de l'industrie, et les idées qui fermentent parmi les peuples, créent une situation grave, pleine de menaces et de périls. La charité seule peut la conjurer et venir en aide à la société. Faire connaître ses œuvres, ses secrets, ses admirables inventions est donc un service d'autant plus utile que sous ce rapport nous avons beaucoup à apprendre. Cette pensée, qui m'a fait indiquer ou décrire, dans chaque ville, les institutions charitables, me détermine à faire aujourd'hui l'esquisse de la charité vénitienne, comme je le ferai bientôt pour Milan et pour Turin.

Des richesses que la valeur et l'habileté de ses navigateurs faisaient refluer vers ses îles, la reine de l'Adriatique fit toujours une belle part aux pauvres, et nul genre de misère ne fut délaissé. Au xe siècle, le saint doge Pierre Orseolo construisit un hôpital, en face de son palais, pour les innombrables pèlerins de la Terre-Sainte; un siècle plus tard, il s'en élevait un autre sous le patronage des saints Pierre et Paul, où trouvèrent accès, non-seulement les pèlerins, mais encore les blessés à quelque nation qu'ils appartinssent; le xiiie siècle vit bâtir, par le fils du doge Pierre Ziani, le magnifique hospice des Arméniens qu'administrent encore les Méchitaristes de Saint-Lazare.

Au xive siècle, Venise fut témoin d'une autre merveille. Le tumulte des armes, le concours d'une multitude d'étrangers, avaient produit dans

l'opulente cité un grand relâchement de mœurs. Les naissances illégitimes se multipliaient, et les abandons aussi. C'est alors que vint prêcher, dans cette ville, un religieux franciscain, Pierre d'Assise, homme d'un zèle apostolique et d'une charité ardente. Ses vertus et son éloquence ne tardèrent pas à le faire chérir des Vénitiens. Il rencontrait souvent, dans les rues, des enfants exposés, et les cris de ces pauvres petits lui déchiraient l'âme. Ne prenant conseil que de sa tendre compassion, il résolut, lui étranger et indigent, de leur créer un refuge. Il en demande l'autorisation au magistrat, puis il se rend de maison en maison, faisant retentir cette seule invocation : *Pietà! Pietà!*

Il n'en fallut pas davantage; les portes et les bourses s'ouvrirent. Bientôt des centaines d'orphelins étaient affranchis de la mort : à leur sauveur demeura le surnom de *Petit Frère Pierre de la Pitié.* Sous sa direction, deux confréries d'hommes et de femmes s'organisent; les hommes vont par les rues à la recherche des enfants, les recueillent, les portent eux-mêmes à l'asile préparé, où les femmes leur prodiguent de tendres soins. Lorsque Pierre mourut, en 1353, son pieux établissement, fondé depuis sept ans, était consolidé, et le doge en acceptait le patronage à perpétuité. Jusqu'en 1797, les plus hauts patriciens se firent honneur de l'administrer. Les souverains Pontifes avaient attaché des bénédictions spéciales à cette œuvre : le jour des Rameaux, le sénat, précédé du Doge, allait solennellement visiter l'église pour gagner l'indulgence et déposer une riche aumône : un Foscarini laissa un legs de cent mille ducats. Les orphelins recevaient l'instruction religieuse et apprenaient un métier. Les garçons demeuraient dans la maison jusqu'à 18 ans et étaient ensuite confiés à des patrons qu'on choisissait de préférence parmi ceux qui n'avaient pas d'enfants. On gardait les filles jusqu'à ce qu'elles trouvassent un honnête établissement. Le maître de la chapelle du Doge les formait à la musique vocale et instrumentale : des talents très-distingués sont sortis de cette heureuse alliance de la charité avec les arts.

Sous l'influence de saint Laurent-Justinien, le XVe siècle fut un des plus brillants dans l'histoire de la charité vénitienne. Le précurseur de saint Vincent de Paul réchauffa le zèle de ses compatriotes, soutint les œuvres existantes et en prépara de nouvelles. On les vit éclore au siècle suivant. En 1527 la famine désolait la Lombardie; le sénat de Venise avait suffisamment approvisionné la cité; mais cette sage prévoyance y fit refluer une multitude d'étrangers affamés, qu'on vit bientôt se traîner par les rues, hâves, maladifs, épuisés, ayant à peine la force de tendre la main. Les entrailles de quelques hommes pieux s'émurent; ils improvisèrent au *Busaglio* un vaste hôpital temporaire, pour offrir à ces malheureux des lits, des soins, des aliments. Dès l'année suivante la charité entendait perpétuer son œuvre du moment, et comme gage de durée y fondait une chapelle. On résolut de l'affecter aux orphelins de père et de mère. Alors vivait à Venise un riche patricien, Jérôme Émiliani. Il avait porté les

armes avec honneur et exercé de grands emplois; mais bientôt son ambition s'était tournée au soin des abandonnés et des veuves. Il accourt au *Basaglio*, se dépouille d'un magnifique patrimoine; et, après ses biens, voue sa personne au service de ces pauvres enfants, se faisant leur catéchiste et leur nourricier, leur chef d'atelier et le patron de leur apprentissage. Pendant leur séjour à Venise, saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons furent les auxiliaires de saint Jérôme Émiliani. Cette maison, qu'illustrent de si touchants souvenirs, subsiste, grâce à ses propres ressources et à une subvention municipale : les orphelins et les orphelines y sont confiés à deux congrégations différentes. Quand vous irez à Venise, ne manquez pas de visiter *lo Spedaletto*.

Pendant que des saints illustres fondaient au *Basaglio* ce précieux asile pour l'enfance, une grande pécheresse fondait, sur un autre point de la cité, un refuge pour les filles exposées. Non contente de se livrer à une pénitence austère pour effacer quelques années de sa jeunesse, Veronica Franco voulut éviter à d'autres les écueils qu'elle avait trop connus. Le *Soccorso casa Pia*, situé sur la paroisse Saint-Raphaël, recevait les personnes qui ne trouvaient pas un abri suffisant dans le monde et celles que ramenait le repentir. De nombreuses sympathies lui vinrent en aide, et le Grand Conseil s'y associa, par un décret solennel, en 1593. Le règlement voulait que les repenties ne pussent sortir que pour embrasser la vie religieuse ou pour se marier. Partout, en Italie, on voit la charité s'occuper efficacement de l'avenir des enfants et des personnes abandonnées.

Vers le même temps on fondait, à Saint-Lazare, un dépôt de mendicité qui fut plus tard transporté dans le voisinage des Saints-Jean-et-Paul. Un riche marchand, Bontempio, y consacra 30,000 ducats de son vivant, et 100,000 après sa mort. On y joignit un oratoire musical qui devint célèbre et donna lieu à un usage touchant. Chaque dimanche une foule nombreuse s'y portait, et après les devoirs pieux accomplis, tous descendaient au dépôt : patriciens, marchands, bourgeois, faisaient le catéchisme aux vieillards et les servaient à table.

Grâce à saint Gaëtan de Tienne et à saint Jérôme Émiliani, les incurables eurent aussi leur asile : la vieillesse ne fut pas oubliée. Nous visitâmes avec bonheur la *Casa di Ricovero*, qui reçoit quatre cents vieillards des deux sexes dans des bâtiments séparés. Les malades et les pauvres sont royalement traités à Venise. Cette ville possède deux magnifiques hôpitaux, l'un militaire, pouvant recevoir mille malades, l'autre civil, pouvant en recevoir quatorze cents. L'hôpital des Frères de Saint-Jean-de-Dieu renferme deux cents lits affectés à la clinique chirurgicale. On y reçoit encore sept cents aliénés. Cette maison subsiste, en partie, par la libéralité du dernier doge de Venise, Marini. Mort de douleur, après la chute de la république, cet homme charitable donna un dernier témoignage d'attachement à sa patrie par un splendide legs de 100,000 ducats

à partager également entre un asile d'aliénés et un asile d'enfants orphelins ou abandonnés. L'hospice des Convalescents, *alla Croce*, complète ce système de charité.

Il nous restait à voir la *Casa d'industria*, ou Atelier libre de travail. Fondée en 1812, cette maison occupe environ cinq cents indigents. Véritablement industrielle, elle confectionne des tapis, des nattes, du pain, tient un atelier de buanderie. Elle a, en outre, l'entreprise du balayage des rues et de leur éclairage à l'huile. Tout pauvre sans emploi y est admis avec un certificat du curé et du commissaire de charité.

L'hospice des Enfants-Trouvés mérite encore l'attention par l'ordre et l'économie qui le distinguent. Quatre mille enfants, dont près de la moitié a été exposée, y sont annuellement admis. Tous sont occupés à la campagne, à l'exception de deux cents, qui restent dans la maison. Les filles en se mariant reçoivent une couverture de laine et 95 livres 75 centimes d'Italie.

Pour compléter cette esquisse de la charité vénitienne, il aurait fallu parler de maintes œuvres de détail, de fondations répandues dans presque toutes les îles qui entourent les Lagunes, de maisons de retraite annexées à la plupart des paroisses, des soixante-douze confréries pour le soulagement des indigents de chaque paroisse, de la grande confrérie qui fournissait à tous gratuitement les soins médicaux et les remèdes, des commissions vouées spécialement aux pauvres honteux. Ces confréries et ces commissions ont été réunies, en 1814, sous une direction centrale appelée *Publica Beneficenza*. Les revenus fondés, les dons annuels mettent à la disposition de la direction une somme de 3 millions 400,000 francs, somme magnifique pour une ville de 114,000 âmes, et qui est employée en distributions de vêtements, de couchers, de chauffage, d'aliments et médications gratuites. De plus, les indigents reçoivent personnellement 15, 20, 30 centimes par tête, et davantage encore, selon les besoins constatés. A Paris, l'administration des hospices n'alloue, pour le service des bureaux de bienfaisance, que 1,700,000 francs (1).

Après les établissements de charité vient une autre gloire de Venise, et celle-ci fut longtemps un privilége exclusif : je veux parler de la fabrication des glaces. Aujourd'hui les différentes villes de l'Europe lui font une redoutable concurrence, et produisent des glaces plus grandes que celles de Venise. Néanmoins ces dernières conservent, dit-on, une supériorité incontestable. Toutes les glaces de Venise sont soufflées, tandis que les belles glaces de Paris sont coulées. De là l'énorme différence de beauté qui existe entre les premières et les secondes. Les premières sont plus égales, plus unies, et ne sont pas, comme les secondes, sujettes à

(1) Nous devons la plupart des détails qui précèdent, aux mémoires inédits d'un Vénitien, et dont un excellent recueil, les *Annales de la Charité*, vient de donner un extrait. 31 oct. 1845, p. 633.

renfermer des bulles d'air, ni à faire paraître une figure plus longue ou plus large, ou plus courte, et même difforme, ce qui arrive quelquefois dans nos glaces coulées, par suite des parties plus ou moins épaisses ou inégalement étendues. L'infériorité actuelle des glaces vénitiennes tient à leur petitesse comparative. Les plus grandes n'ont guère que trois pieds et demi de hauteur sur deux pieds et demi de largeur. C'est, nous dit-on, tout ce que le souffle de l'homme peut produire de plus étendu.

L'île de Murano, où se trouvent ces ateliers si renommés, nous offrit aussi la fabrication des perles. On a peine à concevoir comment on peut donner ces jolis petits objets à si bon marché : décrire les procédés de fabrication est peut-être un moyen de résoudre le problème. On commence par mêler diverses couleurs avec les éléments ordinaires du verre. Quand la matière est en fusion, un verrier plonge un long tube ou chalumeau dans le four. Il en retire un morceau de matière qu'il présente au chalumeau d'un autre ouvrier ; les deux verriers soufflent chacun de leur côté, et la matière, traversée par l'air, forme une espèce de manchon. Aussitôt deux enfants s'emparent des chalumeaux et s'éloignent en courant, chacun dans un sens opposé. La matière vitreuse qui est molle, s'allonge indéfiniment, sans se rompre, jusqu'à ce qu'elle se refroidisse ; et l'air introduit dans le tube, se dilatant à mesure que la matière s'allonge, conserve le vide qui est au milieu de chacun de ces tubes.

A cette première opération succède le *coupage*. Tous ces tubes de mille couleurs sont d'abord cassés à des longueurs de deux ou trois pieds. On les porte ensuite à des ouvrières qui, avec un couteau fixé à une banquette, les coupent en petits morceaux de quelques lignes. Tous ces morceaux tombent dans des paniers qu'on verse dans un grand bassin rempli d'une terre calcaire réduite en poudre et qui se durcit au feu. On remue le tout de manière à fermer les petits trous pratiqués dans les perles. Jusque-là, les perles sont encore d'inégale longueur, les bouts éraillés et raboteux. Pour les polir et les rendre de grandeur uniforme, on les jette, pleins de terre, dans une vaste chaudière tournante, semblable à une vis d'Archimède. Les perles exposées à un feu très-ardent se ramollissent, et le frottement contre les parois de la chaudière les polit, les arrondit et les ramène à une forme et à des dimensions égales. On les retire, on les passe au crible pour les dégager de la terre, on les lave, on les trie, et ces jolis riens fabriqués avec une rapidité et une précision merveilleuses, partent par milliers pour tous les coins du monde, où ils se changent, sous des doigts habiles, en objets pleins de grâce et de variété.

De l'île de Murano nous partîmes pour l'île Saint-Lazare. C'est là qu'est situé le célèbre couvent des Arméniens. Embarqués pour une traversée de quelques milles, nous nous mîmes à prier, conformément à l'usage des anciens navigateurs de l'Adriatique. Entre les millions de navires plus ou moins célèbres qui ont sillonné cette mer, il en est un plus glo-

rieux que tous les autres, dont le souvenir ne peut échapper au voyageur chrétien. C'est la galère qui ramena de Jérusalem l'impératrice sainte Hélène avec une partie des instruments de la Passion. Entrée dans la mer Adriatique, fameuse par ses naufrages, l'illustre voyageuse est assaillie d'une violente tempête. Elle se souvient du Dieu dont la voix calma les flots; et prenant un des clous qui avaient percé ses membres sacrés, elle le plonge dans la mer, qui s'apaise aussitôt, et qui cessa, dès lors, d'être la terreur des nautonniers. Jadis, en mémoire de ce fait, tous les équipages qui entraient dans les eaux de l'Adriatique, mettaient chapeau bas, se prosternaient, entonnaient des hymnes sacrées et se livraient à de pieux exercices. Pendant une longue suite de siècles, les rivages de cette mer sanctifiée retentirent de leurs prières solennelles (1). Ce n'est pas le seul spectacle vraiment chrétien dont l'Adriatique fut témoin. Il en est un autre non moins solennel dont je parlerai après avoir visité Saint-Lazare, où nous abordons.

Représentez-vous une petite île aux contours gracieux, à la surface uniforme, couverte de jardins parfaitement cultivés, au milieu desquels s'élève un vaste bâtiment dont les murs, peints en rouge, environnent plusieurs larges cours d'une élégance et d'une propreté remarquables ; voyez, sous les longs portiques, se promener des religieux vêtus de noir, à la démarche grave, au type oriental, à la longue barbe noire, aux manières pleines de grâce et de dignité, parlant votre langue maternelle, vous accueillant comme des frères, bien qu'ils ne vous aient jamais vus, et vous aurez une idée du couvent arménien de Saint-Lazare. Mais pourquoi ces fils de l'Orient se trouvent-ils ici?

L'Arménie avait subi le joug musulman, la dernière étincelle de la foi était menacée de s'éteindre dans la patrie de saint Grégoire le Thaumaturge. Un religieux, Méchitar de Petro, né à Sébaste, avait demandé, pour lui et pour ses frères, une asile aux Vénitiens, alors maîtres de la Morée. Sa demande fut accueillie; mais Venise perdit bientôt ses possessions d'outre-mer. En se repliant sur elle-même, elle n'oublia point ses hôtes de l'Orient; elle leur accorda généreusement et à perpétuité l'île de Saint-Lazare pour retraite. Que font-ils dans cette solitude placée sur les frontières des deux mondes? Ils prient pour leur patrie; ils transmettent la foi, seul espoir de l'Arménie, aux jeunes compatriotes qui leur sont adressés, et qui repartent ensuite pour la communiquer à d'autres ; ils puisent aux sources de l'Occident la science qu'ils revêtent du costume arménien pour l'envoyer à l'Orient, puis ils nous donnent les monuments de la science orientale qu'ils rendent accessibles en les traduisant dans diverses langues européennes : telle est leur mission. Si donc elle n'a plus le pouvoir de repousser par les armes la barbarie musulmane, Venise conserve la gloire de la combattre par les lumières de la science et de la foi.

(1) Sandini, *Hist. Famil. sacræ*, p. 251.

L'abbé, qui parlait très-bien français, vint nous recevoir. Il nous conduisit d'abord à l'église qui est petite, mais parfaitement tenue. Les religieux étaient à l'office; nous retrouvâmes avec bonheur le rit et le costume plein de dignité que nous avions admirés à la Propagande. L'office terminé, nous fûmes entourés par les bons religieux qui s'empressèrent de nous parler de la France et de nous montrer leur bibliothèque, riche en manuscrits fort anciens et fort rares, leur belle imprimerie et les divers ouvrages polyglottes qui en sont sortis. Depuis l'église jusqu'au réfectoire, partout nous dûmes admirer, sans restriction, l'ordre, l'intelligence, le travail qui règnent dans cette maison, capable de ramener l'ennemi le plus emporté des institutions monastiques.

Le temps avait fui; et quand nous partîmes de Saint-Lazare les derniers feux du jour éclairaient les eaux agitées des lagunes. Venise, le palais ducal, l'église Saint-Marc, l'Arsenal et le Lido commençaient à reprendre les sombres voiles dans lesquels nous les avions trouvés enveloppés cinq jours auparavant. La *gondola corriera* nous attendait avec ses gondoliers vêtus de jaune, pour nous transporter à Mestre : il était huit heures du soir.

Pendant la traversée nous fûmes témoins d'un curieux phénomène, la phosphorescence de la mer. Chaque coup de rame laissait après lui une longue traînée de feu qui dissipait les ténèbres dans lesquelles nous retombions un instant après; le même spectacle continua deux heures entières. Quelle en est la cause? Faut-il l'attribuer, comme le veulent quelques savants, à l'agitation de petits animalcules doués de la même propriété que les vers luisants? L'électricité peut-elle en revendiquer la gloire? En attendant les solutions de la science, le voyageur chrétien qui part de Venise aime à contempler un autre spectacle qui, pour la puissante cité, fut le dernier, mais brillant rayon de sa gloire : la vue de l'Adriatique lui en rappelle vivement le souvenir.

Enhardie par la prise de Constantinople, la puissance ottomane était devenue plus redoutable que jamais. Tandis que ses armées menaçaient le nord de l'Europe, ses flottes envahissaient les îles de la Grèce et emportaient l'un après l'autre les postes avancés de la civilisation : la croix reculait devant le croissant. Des hauteurs du Vatican le grand pontife saint Pie V a vu le danger. Sentinelle vigilante, il pousse le cri d'alarme; l'Europe méridionale entend sa voix. Une flotte de deux cent trente-huit voiles se réunit à Messine, sous le commandement de don Juan d'Autriche : Venise y compte pour sa part cent vingt-cinq navires. Au moment de lever l'ancre, toute l'armée se confesse; on éloigne tout ce qui pourrait être une occasion de péché; le blasphème est défendu sous peine de mort : le Nonce apostolique bénit solennellement la flotte, et ces milliers de braves, assurés de la protection du Ciel, font voile vers l'Orient.

Toutefois, ce n'est ni le spectacle que je viens de décrire, ni le résultat de l'expédition, la victoire de Lépante, c'est-à-dire, la plus grande victoire navale qui ait jamais été remportée, qui me frappa le plus dans ce souvenir solennel : ce sont les noms des vaisseaux qui composaient la flotte chrétienne. Plus éloquemment que les exercices religieux de la vaillante armée, ils montrent l'esprit qui, alors encore, dominait les idées et les habitudes générales de l'Europe. J'ai vu la liste de tous les navires espagnols, génois et vénitiens qui combattirent à Lépante : tous portent des noms de saints ou de saintes, à peine quelques-uns des noms nationaux, pas un seul nom d'une divinité païenne (1). Que diraient ces braves marins si, revenus au monde, ils voyaient les nations de l'Europe affubler presque tous leurs vaisseaux de noms païens; et au lieu de mettre leurs flottes sous l'invocation de tous les saints et saintes du Paradis, les confier au patronage des dieux et des déesses de l'Olympe? Ce choquant usage, contre lequel réclament également le bon goût et la religion, serait pour eux, comme il est pour tout observateur réfléchi, un signe trop certain de l'affaiblissement de la foi et de l'envahissement du paganisme dans l'Europe chrétienne depuis la fin du XVIe siècle. Il n'était pas inutile de le rappeler aux optimistes, qui prétendent que les tendances des temps modernes sont des tendances éminemment chrétiennes.

15 AVRIL.

Trévise : souvenirs de Benoît XI et de Totila. — Vicence : théâtre olympique. — *Madona-del-Monte*. — Montebello, Arcole : souvenirs. — Anecdote. — Vérone : amphithéâtre. — Souvenirs de l'empereur Philippe et de Pie VI. — Grands hommes. — Cathédrale. — Saint Zénon. — Miracle. — San Firmo. — Lac de Garde. — Rivoli : souvenir. — Trait de courage. — Peschiera, Attila, saint Léon : Desenzano, la B. Angèle Merici. — Brescia : statue de la Victoire. — Cathédrale. — Deux reliques. — Martyrs. — Saint Gaudens. — Fontaines. — Souvenir de Bayard. — Bergame : bâtiment de la foire. — Saint-Alexandre. — Sainte Astérie. — Sainte Eusébie. — Sainte Grata. — Grands hommes. — Colléoni. — Calepin. — Passage de l'Adda. — Vaprio.

Il était nuit lorsque nous passâmes à Trévise. Ne pouvant voir qu'imparfaitement les richesses de cette ville, nous nous contentâmes de les rappeler à notre mémoire et de saluer les personnages qui l'ont rendue fameuse. Le Duomo, construction gothique du XVe siècle, intéresse beaucoup moins par ses admirables chapelles des Lombardi, ses superbes mausolées du pape Alexandre VIII, chanoine de cette église, et de l'évêque Zanetti, ses tableaux de Bordone, et sa magnifique *Annonciation*, du Titien, que par sa crypte de Saint-Ribéral, vaste église souterraine dans

(1) Tous les vaisseaux turcs portent des noms nationaux.

laquelle repose, depuis des siècles, le corps du héros chrétien, modèle et protecteur de la cité. Saint-Nicolas, du commencement du XIVe siècle, rappelle tout à la fois le puissant génie de saint Dominique et les libéralités du pape Benoît XI. Ce pontife est une des deux grandes figures qui semblent attendre le voyageur aux portes de Trévise. Fils d'un berger, Nicolas Bocasini entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, dont il devint général. Nonce, cardinal, légat *a latere*, pape sous le nom de Benoît XI, il fut le bienfaiteur de l'Europe et l'apôtre de la concorde. Il pacifia la France et l'Angleterre, la Hongrie, Venise et Padoue, le Danemark et l'Italie. Trévise devait au monde une pareille compensation. A côté de la douce et rayonnante figure du pontife apparaît celle du farouche Totila, cet autre enfant de Trévise qui porta la guerre partout où il porta ses pas, ravagea l'Italie et fit deux fois le sac de Rome.

Quelques heures après avoir quitté l'antique *Tarvanum*, le voyageur qui se dirige sur Milan rencontre Vicence. Cette ville, de huit mille âmes, située dans une position avantageuse, traversée par deux rivières et tout émaillée d'églises et de palais, rappelle en même temps les Gaulois sénonais qui la fondèrent, les Romains qui la prirent, Alaric et Attila qui la saccagèrent, Fréderic Barberousse, puis Napoléon qui tour à tour en firent la conquête. Singulière destinée de l'Italie! il n'est pas une ville de ce pays providentiel qui n'ait été le théâtre de quelques-uns des grands événements dont se compose la trame générale de l'histoire. Cela tient à ce que l'antique Ausonie fut le plus brillant satellite de Rome, astre immense qui entraîne tous les autres dans son orbite. Au milieu de tant de révolutions, Vicence a conservé l'amour des arts et le culte filial de Marie. Le roi de l'architecture moderne, Palladio, a semé dans sa ville natale les créations de son génie. Outre le Palais de Justice, *la Ragione*, dont la grande salle rappelle le salon de Padoue; *del Capitanio*, de Chievicati, de Barbarano et de Franceschini, où les différents styles réunissent leurs beautés et leurs richesses, on cite le *Théâtre Olympique*, ce vaste édifice dont la grande salle, environnée de quatorze rangs de gradins, présente un diamètre intérieur de 102 pieds sur une hauteur de 52 au-dessus du pavé. Qui n'a pas visité les théâtres d'Herculanum et de Pompéi peut les voir à Vicence.

La cathédrale, de style gothique, offre une crypte fort curieuse et une belle *Adoration des Mages*, de Paul Véronèse; mais ce qui attira notre attention, c'est la *Madona-del-Monte*. Aux portes de Vicence, s'élève un arc de triomphe dû au génie de Palladio. Ce monument, *chef-d'œuvre des belles proportions*, sert de vestibule au Portique ou chemin couvert qui conduit au sanctuaire de Marie. Cette galerie, semblable à celle de Bologne, a un mille de longueur; elle serpente gracieusement sur les côtés verdoyants d'une colline, et, commencée par un arc de triomphe, elle se termine par une magnifique église. Du haut de son temple aérien, la Reine des Anges et la Mère des hommes, la douce Médiatrice entre le ciel et la terre, do-

mine au loin et la cité vicentine et les campagnes populeuses qui l'environnent.

De tous les points de l'horizon, l'œil aperçoit le brillant sanctuaire, et il nous fut doux de contempler les nombreux pèlerins que la reconnaissance et l'amour conduisaient au pied du trône de celle qu'on n'invoqua jamais en vain. La statue de Marie est un ouvrage grec d'un grand mérite artistique; elle brille au milieu des pierreries, des dorures et des chefs-d'œuvre, double hommage de la piété et du talent. On est attendri à la vue de la belle composition de Carpioni, représentant l'Espérance introduisant au sanctuaire de Marie une foule de pauvres, de femmes et d'enfants. Dans le réfectoire du couvent, voisin de l'église, est un autre chef-d'œuvre également dû à l'inspiration chrétienne : c'est le merveilleux tableau de Paul Véronèse, représentant le Fils de Marie sous les habits d'un voyageur assis à la table de saint Grégoire. Honneur donc au sanctuaire du Monte Berico! Jésus et Marie, le père et la mère du monde régénéré, y sont représentés dans l'accomplissement des actes de bonté et de charité qui traduisent si parfaitement l'esprit de l'Évangile.

Continuant à traverser les riches campagnes du Vicentin, si justement nommées le jardin de Venise, la route, unie comme une glace, conduit au bourg de Montebello. Ce n'est pas ici, comme dit un voyageur, que le maréchal Lannes conquit son titre historique. Le Montebello, théâtre de sa gloire, est un village situé à quelques kilomètres de Voghera, dans les États sardes. L'illustre guerrier, à la tête d'une poignée de braves, y mit en déroute une colonne autrichienne, le 8 juin 1800, six jours avant la bataille de Marengo.

Mais nous saluâmes bientôt, sur la gauche, un autre lieu, théâtre réel d'un glorieux combat. L'Alpon et l'Adige, qui coulent dans la plaine, Arcole et son pont célèbre se dessinaient dans le lointain. Quand on passe par là, il semble encore entendre le bruit de ce canon républicain qui ébranlait l'Europe; on voit Augereau et Napoléon, prenant tour à tour un drapeau criblé de balles, et s'avançant, à la tête des grenadiers d'élite, jusque sur les batteries autrichiennes, sans réussir à les emporter. On assiste à des prodiges de valeur; puis on ne voit plus que des tourbillons d'une fumée de salpêtre; la terre a disparu sous des monceaux de cadavres; enfin on entend la chute de plusieurs milliers de braves qui tombent, renversés du haut du pont fatal. Napoléon lui-même, emporté par son cheval, dont il n'est plus le maître, est précipité, de toute la hauteur du pont, dans la fange sanglante des marais. L'intrépide Béliard l'a sauvé, et en le sauvant deux fois en un quart d'heure, a décidé deux fois le sort de l'Europe.

Cependant, le lendemain 17 novembre, la bataille est gagnée; mais tous sont harassés de fatigue, tous se livrent au repos. Napoléon seul ne dort pas : il veille à la sûreté de ses légions. Nous le voyons, dans la nuit du 17 au 18, parcourir son camp sous le costume d'un simple offi-

cier, pour voir par lui-même si l'excès de la fatigue ne diminue pas la vigilance des sentinelles : il en voit une endormie à son poste. Soudain il s'approche à petits pas, retient son haleine de peur de l'éveiller, lui prend doucement son fusil, et continue la faction du dormeur. Au bout de quelques instants, le soldat s'éveille, ouvre les yeux et s'écrie, effrayé : *Je suis perdu !* En effet, les lois de la discipline autorisent Napoléon à lui passer son épée au travers du corps : *Rassure-toi*, lui dit avec douceur le général en chef, *après tant de fatigues, il est permis à un brave tel que toi de s'abandonner au sommeil ; mais, une autre fois, choisis mieux ton temps* (1). Comme monument de la bataille d'Arcole, il reste une pyramide à moitié ruinée !

Rien de plus gracieux que le paysage de Montebello à Vérone. La route est bordée de canaux où coule doucement une eau limpide, et la campagne est couverte de mûriers. De tous côtés s'élèvent des treilles colossales qui, passant d'un arbre à l'autre, forment des guirlandes de verdure dont l'aspect charme la vue, tandis qu'une chaîne continue de petites montagnes très-bien cultivées étend l'horizon jusqu'aux Alpes tyroliennes.

Vérone, ville de guerre, de science et de piété, nous montrait ses formidables remparts, son bastion d'Espagne, ses beaux ponts sur l'Adige, ses larges rues, la plate-forme aérienne de son amphithéâtre, le mieux conservé d'Italie, et les dômes élancés de ses nombreuses églises. Bien qu'elle ait courbé sa noble tête sous vingt sceptres différents, la fille des Gaulois est restée française par le caractère et par le cœur. Elle écrit notre langue sur ses magasins, elle la parle dans ses salons, tandis qu'après une domination de trente ans, l'Autriche n'y parle qu'un idiome incompris : preuve évidente que le vainqueur n'a point encore imposé sa pensée au vaincu.

Notre première visite fut pour l'amphithéâtre. Nous y retrouvâmes la miniature parfaitement intacte du Colisée : même disposition, même usage, mêmes souvenirs. Le magnifique édifice, qui date du règne de Trajan, est bâti en gros quartiers de marbre, compte quarante-cinq rangs de gradins, et contient vingt-deux mille places. C'est dans son voisinage que fut tué l'empereur Philippe, l'Arabe, et que le sceptre du monde passa aux mains du cruel Décius, son meurtrier. Ce souvenir vous saisit à l'approche du monument ; car l'assassinat de Philippe pesa d'un grand poids sur les destinées de l'empire, dont il précipita la chute en lui donnant un tyran de plus, et à l'Église un de ses plus violents persécuteurs : ce meurtre fut commis en 249. Quinze siècles plus tard, Pie VI, passant à Vérone, bénissait, du haut du sanglant amphithéâtre, vingt mille chrétiens triomphants au lieu même où leurs pères avaient combattu.

En nous rendant de l'amphithéâtre à la cathédrale, nous saluâmes les

(1) Voir *Trophées des armées franç.*, t. II, p. 151.

grands hommes que Vérone a produits : Catulle, Cornélius Nepos, Pline l'Ancien, San-Micheli, le savant marquis Scipio Maffei, Paul Véronèse, Bianchini, les illustres frères Ballerini, Onuphre, Pindemonte, forment l'immortelle auréole de la cité qui leur donna le jour. Vérone ne brille pas seulement par ses illustres morts, elle peut encore présenter des gloires contemporaines. Nous fûmes heureux d'être reçus par le vénérable abbé Zamboni, célèbre dans l'Europe savante par l'invention de la pile sèche appliquée aux horloges. Si la douceur du caractère, la modestie du maintien, la simplicité de la parole, l'aménité des manières, sont autant de caractères incommunicables du vrai mérite, j'affirme que l'illustre physicien est un grand homme.

Avant d'entrer au *Duomo*, nous jetâmes un coup d'œil sur la bibliothèque du chapitre, la véritable bibliothèque de Vérone. Fondée vers l'an 850, elle est riche en manuscrits dont plusieurs remontent au IVe siècle. Pétrarque y trouva les *Épîtres familières de Cicéron*, et le cardinal Mai les *Anciens Interprètes de Virgile*. Mais la plus célèbre découverte est celle des *Institutes de Gaïus*. Vers 1820 un diplomate danois, Niebuhr, reconnut ces manuscrits couverts de la poussière des siècles. Tombé sur un *Palimpseste* en grand et beau papier, il s'aperçut qu'à la première écriture on avait ajouté les *Épîtres de saint Jérôme*, et, entre ces deux copies, intercalé quelques méditations du même docteur. Ayant fait disparaître, après en avoir pris copie, les écritures surajoutées, il arriva au texte primitif : ce texte était celui des *Institutes de Gaïus*. Jurisconsulte célèbre, Gaïus, contemporain de Marc-Aurèle, complète le droit romain, en nous faisant connaître les doctrines des jurisconsultes antérieurs à Justinien et à Théodose. Son manuscrit est très-bien écrit et très-bien conservé ; seulement l'opération du grattage a enlevé plusieurs membres de phrase dont la restitution exercera longtemps la patiente sagacité de nos professeurs de droit.

La cathédrale date de la fin du Xe siècle. Ses mille figures symboliques de lions, d'oiseaux, de griffons, de prophètes et de guerriers, offrent une ample moisson à l'archéologue. L'*Assomption*, du Titien, intéresse le peintre, et la grosse arête de poisson, instrument de supplice pour les martyrs, gardée dans la chapelle de la Sainte-Vierge, excite la vénération du chrétien. Vérone compte, en effet, un bon nombre de martyrs dont les plus illustres sont les saints Zénon, Firmus et Rusticus. Glorieux privilége de l'héroïsme chrétien, le premier est encore, après quinze siècles, parfaitement populaire dans la ville dont il fit la noble conquête par l'effusion de son sang et qu'il protége par la puissance de son intercession. La reconnaissance des Véronais célèbre, chaque année, trois fêtes en son honneur. La première a pour objet sa nativité, la seconde son ordination, et la troisième la translation de ses reliques. Avant d'être honoré dans l'église actuelle, le corps du glorieux Pontife reposait dans une ancienne basilique, sur les bords de l'Adige, hors des murs de Vérone. En 589,

l'antique église fut témoin d'un éclatant miracle que saint Grégoire rapporte en ces termes :

« Pendant que le Tibre débordé couvrait de ses eaux une partie considérable de Rome, la ville de Vérone fut submergée par l'Adige. Le peuple courut en foule à l'église de Saint-Zénon ; on vit les eaux en respecter les portes, s'élever à la hauteur des fenêtres sans entrer dans l'église, et rester suspendues comme celles du Jourdain, lors du passage des Israelites. Le peuple resta vingt-quatre heures en prières, après quoi le fleuve rentra dans son lit. » Ce miracle, dont tous les habitants de Vérone furent témoins oculaires, joint à plusieurs autres qui s'opérèrent dans la suite, augmenta beaucoup la vénération qu'on avait déjà pour le saint (1).

Sur les pas de tant de générations nous allâmes rendre nos hommages à l'immortel pontife. Tout ce que l'art et la piété peuvent produire de beau et de touchant, se trouve réuni pour embellir son église et sa tombe. Monument du IXe siècle, l'église offre ses portes de bronze couvertes de figures symboliques, la statue du saint en marbre rouge, le jour sombre et le recueillement pieux des sanctuaires gothiques et romans. Celui-ci mérite d'être étudié, car il a échappé aux ravages des restaurations. La crypte où repose le saint Martyr témoigne par sa richesse de la pieuse libéralité des fidèles. Il nous eût été bien agréable, si le temps l'avait permis, de visiter en artistes et en chrétiens les autres églises de Vérone, si nombreuses, si magnifiques et si riches de souvenirs. Notre dernière station fut à *San-Firmo*, antique église, célèbre par ses tombeaux des Turriani, les Hippocrates de l'Italie au XVIe siècle, et des Alighieri, descendants du Dante. Là reposent les restes précieux des saints Firmus et Rusticus, nobles fils de Vérone, martyrisés l'an 303 sous l'empire de Dioclétien. Après avoir salué et ces glorieux témoins de notre foi, et les vingt-trois évêques véronais placés sur les autels du monde catholique, et toutes ces générations de vierges, glorieuses enfants nées du sang des martyrs, nous dîmes un dernier adieu à la cité gauloise en lui promettant une seconde visite pour étudier ses Musées, sa Bibliothèque capitulaire et ses œuvres de charité. Plaise au Ciel qu'il nous soit donné de tenir un jour notre promesse !

En approchant du lac de *Garda*, un des plus beaux de l'Italie, nous saluâmes, sur la droite, sans pouvoir le considérer, le champ de bataille de Rivoli. L'écho des montagnes semblait nous apporter le mot fameux de Napoléon qui appela et fit appeler, par l'armée tout entière, Masséna, l'*Enfant gâté de la victoire*. Le lac de Garda nous redisait une autre circonstance incroyable, et pourtant vraie, de ce mémorable combat. Cinquante hommes de la dix-huitième demi-brigade firent dix-huit cents prisonniers. Le chef de ces braves, le capitaine René, raconte ainsi, dans une lettre à son père, cet événement singulier. « Le 25 au matin, le

(1) Dialog. lib. III, c. 19.

général Monnier me demanda si je voulais rester au village de Garda avec cinquante hommes, pour surveiller le lac et favoriser un débarquement. J'acceptai. Environ à quatre heures, au moment où je visitais un petit poste que j'avais placé en avant, sept Autrichiens parurent : nous les fîmes prisonniers. Craignant d'être attaqué, je me dispose à prendre une position avantageuse ; mais à cinquante pas, quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer une colonne autrichienne que je n'aperçus qu'à vingt pas, parce qu'il y avait un tournant ! Le commandant m'ordonne de mettre bas les armes, que je suis prisonnier. — *Non, monsieur*, répondis-je, *c'est vous; j'ai déjà désarmé votre avant-garde, vous en voyez une partie; bas les armes! ou point de quartier.* Mes soldats, excités par mon exemple, répètent ce cri.

Les prisonniers, voyant qu'au premier feu ils seraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre. Tout ce tapage étonna l'officier ennemi : il veut parler. Nous ne répondons qu'en répétant : *Bas les armes!* Il propose de capituler. *Non!* dis-je, *bas les armes et prisonniers.* — *Mais, monsieur, si je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitements à éprouver?* Je lui répondis que non, et, sur ma parole d'honneur, il ôte son chapeau, s'avance, et me présente son épée ; toute sa troupe met bas les armes. Je n'étais pas à mon aise ; je craignais qu'ils ne s'aperçussent enfin du peu de monde que j'avais ; je les fis rétrogader. Un grand nombre refuse de marcher ; je sentis le danger extrême où j'étais, surtout en entendant un capitaine leur dire : *Attendons encore.* — *Qu'appelez-vous, monsieur*, lui dis-je d'un ton ferme, *où est donc l'honneur? N'êtes-vous pas prisonnier? m'avez-vous rendu vos armes? ai-je votre parole? Vous êtes officier, je compte sur votre loyauté : pour preuve, je vous rends votre épée, et faites marcher votre troupe; sans quoi je me vois forcé de faire agir contre vous la colonne de six mille hommes qui me suit.* Le mot *honneur*, et surtout, sans doute, cette colonne imaginaire, le décidèrent ; et nous arrivâmes au camp sans fâcheuse rencontre (1). »

Rivoli a vu deux grandes puissances se disputer avec acharnement une victoire dont quelques villes, quelques provinces devaient être le prix : humble village, tu seras immortel. Or, nous arrivons sur un nouveau champ de bataille bien autrement célèbre. Ici se rencontrèrent les deux souveraines du monde, la civilisation et la barbarie ; la première personnifiée dans saint Léon, la seconde dans Attila ; d'un côté, le Pontife armé de la Croix, et suivi de quelques prêtres ; de l'autre, le guerrier farouche, la terreur de l'univers, le *fléau de Dieu*, couvert de sa redoutable armure, et environné de ses hordes sauvages. L'avenir sera le prix du vainqueur. Cela se passait au bord du lac de Garda, sur les rives du Mincio, au lieu même où nous sommes, près de la petite ville de Peschiera, mille fois traversée par les voyageurs, sans qu'aucun ait daigné se rappeler l'événement immense dont elle fut le théâtre.

(1) 25 nivôse (14 janvier 1797).

Au printemps de l'année 452, Aquilée, Milan, toutes les villes de la haute Italie tombaient avec un horrible fracas sous les coups pressés des barbares : le retentissement de leur chute troublait les conseils des empereurs romains, et leurs légions effrayées n'osaient plus soutenir le regard du farouche vainqueur. Le torrent dévastateur se précipitait sur Rome avec une rapidité toujours croissante. Saint Léon trouve dans sa foi le courage de lui opposer une digue. Il part, Rome l'accompagne de ses prières ; le 11 juin 452, il arrive au camp d'Attila. En présence du pape, le barbare reste immobile, muet, et ne retrouve la parole que pour dire à ses officiers qu'il a vu, debout à côté du Pontife, un autre Pontife, plein de majesté, qui le menaçait de mort s'il n'obéissait à Léon. Et Attila, épouvanté, fait sonner la retraite. Rome est sauvée : la civilisation chrétienne a remporté un triomphe plus glorieux que ses victoires de l'amphithéâtre (1). Tel fut, dès l'origine, le rôle de l'Église, des papes et des saints. Apôtres de la civilisation et protecteurs de la liberté humaine, ils défendent l'une et l'autre contre leurs plus fiers ennemis, et jamais les droits les plus sacrés de la société n'ont trouvé de champions ni plus intrépides ni plus persévérants. L'Italie est pleine de pareils souvenirs.

Avant la nuit nous traversâmes *Desenzano*, gros bourg connu des touristes par l'excellence de ses vins, et du voyageur catholique par la sainte illustre dont il fut le berceau. La bienheureuse Angèle Mérici, fondatrice des Ursulines, mérite la reconnaissance des siècles. Humble enfant, née en 1506, elle voit aujourd'hui sa famille répandue dans toutes les contrées de l'ancien et du nouveau monde. La société lui doit des millions d'épouses vertueuses, et l'Église des millions de vierges, sa gloire et sa couronne.

La lueur des réverbères éclaira notre passage à Brescia : toutefois l'antique *Brixia* n'était point endormie. Une foule de promeneurs sillonnaient ses rues et ses places, les fidèles sortaient des églises où l'on venait de chanter les gracieuses litanies de la Madone. Auxiliaire de Vespasien dans sa guerre contre Vitellius, Brixia vit s'élever dans son enceinte un temple dédié au vainqueur. Découvert depuis quelques années, cet antique monument suffit presque à lui seul pour peupler le musée public. Il a donné entre autres la fameuse statue en bronze de *la Victoire* ou de *la Renommée*, l'une des plus belles qu'on connaisse. Les inscriptions anciennes sont très-nombreuses à Brescia, qui est, après Rome, la ville aux belles fontaines. On en compte plus de cinq cents publiques ou particulières. L'ancienne cathédrale *Duomo Vecchio*, édifice lombard du VIIe siècle, renferme deux reliques d'un grand prix. La première est une croix que la tradition dit contemporaine de celle qui apparut à Constantin dont elle reproduit les proportions. La seconde est l'oriflamme qu'Albert, évêque de Brescia, planta de sa main sur les murs de Damiette dans la croisade de 1221. Les

(1) Bar. *an.* 452, t. V, p. 135, n. 3, 4, 5.

autres églises de Brescia en possèdent de plus riches encore : les corps sacrés de vingt-deux évêques, les pères et les bienfaiteurs de la cité, mis au nombre des saints; Afra, noble héroïne qui souffrit sous Adrien; les illustres frères Faustinus et Jovita, également honorés de la palme du martyre sous Adrien, ainsi que leur fils spirituel Calocerus; enfin Clateus, un de ces nombreux évêques missionnaires envoyés à la conquête de l'Italie par saint Pierre, et dont le sang versé par Néron cimenta les fondements de l'église naissante de Brescia.

Il serait long d'énumérer toutes les gloires chrétiennes de cette heureuse cité; mais il en est une qu'on ne peut passer sous silence. Le voyageur chrétien a nommé saint Gaudens, le pèlerin de l'Orient, qui reçut des mains des propres sœurs de saint Basile une portion des reliques des quarante martyrs de Sébaste, qui les rapporta dans sa patrie où elles reçoivent encore les hommages empressés des fidèles; l'ami de saint Ambroise à qui la crainte de l'excommunication fut seule capable de faire accepter l'honneur de l'épiscopat; le champion de la foi et la gloire des docteurs de son siècle. L'esprit chrétien, réchauffé d'âge en âge par tant de saints évêques, s'est traduit à Brescia, comme dans les autres villes d'Italie, en œuvres de charité. Je citerai seulement la pieuse maison de la *Congrégation apostolique*, institution que la France doit envier et qui a pour but de secourir les familles honnêtes tombées dans le besoin. Il serait difficile de trouver un zèle plus désintéressé et plus actif, une charité plus délicate et plus ingénieuse à secourir sans offenser. On est fier vraiment d'appartenir à une religion qui se manifeste par de semblables institutions.

Nous quittâmes Brescia en regrettant de ne pas voir les nombreux et très-remarquables tableaux du Titien, de Civerchio et du Moretto, qui décorent les charmantes églises de la ville. Sur la grande place nous donnâmes un souvenir à Bayard dont la conduite à Brescia lui fait autant d'honneur que sa bravoure sur les champs de bataille. Si la seconde lui mérite le titre de chevalier *sans peur*, il doit à la première le titre non moins glorieux de chevalier *sans reproche*.

Le voisinage des Alpes Trentines, qu'on côtoie de Brescia à Bergame, avait rendu le froid très-piquant. On ferma soigneusement les portières, en sorte que c'est à travers un carreau de vitre que j'ai pu voir la campagne : elle me parut peuplée et très-fertile. Ce que je remarquai le plus, c'est l'admirable système d'irrigation employé dans ce beau pays comme dans le reste de la Lombardie : j'en parlerai plus tard. Après quelques heures de marche, nous passâmes l'Oglio, qui sort du lac d'Isée, et nous entrâmes dans une campagne merveilleusement cultivée. Sur un gracieux coteau, encadré par deux rivières, le Brembo et le Serio, s'élève en amphithéâtre l'antique Bergame, le *Bergomum* des Romains. Ses murailles, ses bastions, ses fossés, sa citadelle qui couronne le Monte-Virgilio, lui donnent un aspect sévère et quelque peu menaçant. L'intérieur de la ville

offre un gracieux contraste et donne au voyageur satisfait mille moyens de modifier sa première impression.

L'édifice qui s'offrit d'abord à nos regards fut le bâtiment de la foire. C'est un vaste parallélogramme, avec quatre grandes salles aux quatre angles, destiné à la foire célèbre qui fait la richesse du pays. Sur les côtés on compte plus de cinq cents boutiques élégantes ; au milieu du champ jaillit une superbe fontaine dont les eaux limpides alimentent plusieurs canaux destinés à entretenir la fraîcheur et la propreté. Vers la fin d'août, le caravansérail se peuple, s'anime; des tentes aux diverses couleurs sont tendues de toutes parts ; des milliers d'étrangers, surtout des Suisses et des Anglais, viennent enlever les draps de Como et les soieries de Lombardie. Comme tant d'autres, la foire de Bergame doit son origine à de pieux pèlerinages : elle existait déja en 913.

Ajoutons que les quatre portes de la ville désignées par des noms de saints, les nombreuses églises, les couvents et les institutions de charité attestent éloquemment le passage et l'empire de l'esprit chrétien. Chose remarquable ! les villes d'Occident qui ont reçu la foi dès les temps apostoliques, et qui ont été arrosées du sang des martyrs, conservent plus abondamment la séve primitive. La belle église de Saint-Alexandre, qui apparaissait à nos regards, nous rappelait que, sous ce rapport, Bergame n'est pas moins heureuse que les autres cités d'Italie. Soldat de la légion Thébaine, Alexandre avait précédé ses glorieux compagnons dans la route du martyre. Bergame fut le lieu de son triomphe, et Bergame est devenue la cité qu'il protége encore par ses prières et qu'il enrichit par la présence de son corps sacré : on le vénère dans un magnifique tombeau. Avant le soldat de Maximien, une jeune vierge avait soutenu, dans Bergame, un illustre combat. Astérie, convaincue d'être chrétienne, s'était vue l'objet de la fureur infernale d'Aurélien, préfet de l'empereur Valérien. Des supplices *exquis*, endurés avec un courage héroïque, rendirent également immortelles et la gloire de la victime et la cruauté du bourreau. Eusébie, digne émule d'Astérie, se présente avec elle à la vénération du voyageur catholique ; viennent ensuite les saints Dominion et Jean, qui par leurs combats héroïques assurèrent le bonheur de la cité en affermissant le règne de l'Évangile.

Non loin de Saint-Alexandre s'élève une autre église qui rappelle un nom béni dans l'histoire, et plus glorieux à Bergame que ceux du Tasse, de Calepin ou de Colleoni : je veux parler de sainte Grata. Modèle de toutes les vertus sociales et domestiques, cette sainte veuve, dont l'heureuse influence fut pour sa patrie un immense bienfait, voit à son tour la reconnaissante piété des habitants honorer ses vertus dans une église toute resplendissante d'or, de marbre et de peintures exquises. Bergame n'a pas oublié ses autres gloires. Près de Sainte-Marie-Majeure est le mausolée du général Colleoni, le premier qui fit usage de l'artillerie de campagne et qui inventa les affûts de canon. Le guerrier est monté sur

un grand cheval de bois doré, environné de statues et de bas-reliefs, ouvrages plus ou moins parfaits, mais précieux pour l'histoire de l'art au XVIe siècle. Le Tasse, dont le père était de Bergame, domine la grande place du Palais de Justice : sa belle statue en marbre de Carrare témoigne du patriotisme des habitants. Dans l'église des Augustins est le tombeau d'un homme que nous avons tous connu dans notre enfance : Ambroise Calepin, l'auteur du fameux dictionnaire en sept langues, repose ici. Que Dieu fasse paix au bon religieux dont le pénible labeur contribua puissamment au progrès des lettres dans le seizième siècle!

Descendus de Bergame, nous ne tardâmes pas à franchir l'Adda sur le pont de Vaprio, célèbre par sa Vierge gigantesque, de Léonard de Vinci : quelques heures plus tard, nous entrions à Milan.

16 AVRIL.

Milan. — Réflexions. — La cathédrale. — Coup d'œil général sur Milan. — Visite détaillée. — Sacristie de Saint-Satyre. — Image miraculeuse de la sainte Vierge. — Saint-Nazaire. — Tombeaux des Trivulce. — Saint-Laurent. — Détails sur l'architecture. — Saint-Alexandre. — Richesses du maître autel. — Saint-Eustorge. — Chaire de saint Pierre, martyr. — Son tombeau, ses reliques, son histoire.

Le voyageur qui a parcouru l'Italie, éclairé du double flambeau de la science et de la foi, a vu l'histoire du monde moderne se dérouler à ses regards dans ses drames les plus solennels. Dans l'Italie méridionale, à Rome surtout, il a vu le catholicisme triomphant du paganisme et baptisant Constantin; il l'a vu dans l'Italie orientale, à Venise en particulier, triompher de l'islamisme et noyant dans les flots de Lépante la puissance ottomane; il l'a vu dans l'Italie septentrionale, à Peschiera, triompher de la barbarie et repoussant Attila; puis, dans toutes les parties de la glorieuse Péninsule, il l'a vu, inspirateur des beaux-arts, semant partout des milliers de chefs-d'œuvre, et, ce qui vaut mieux encore, créant d'innombrables institutions où la charité, victorieuse de l'égoïsme, élève la nature humaine au plus haut degré de la perfection et de la gloire. Il a vu toutes ces choses dans leur cause, la divine parole; dans leurs moyens, le sang fécond des martyrs et les exemples non moins féconds des grands saints, nés de cette semence divine.

Et il a béni la piété des habitants qui rendent à leurs bienfaiteurs un culte filial. Et l'Italie, malgré les défauts inséparables de la nature humaine, lui est apparue comme une terre évidemment privilégiée : privilégiée, parce qu'elle reçoit plus immédiatement les influences salutaires de Rome, la tête et le cœur du catholicisme. Ce spectacle, chaque ville en offre la miniature plus ou moins ornée, plus ou moins complète. Or, parmi les cités d'Italie, il en est une qui semble réfléchir plus parfaitement toutes les gloires et ressentir plus efficacement toutes les influen-

ces de la ville mère et maîtresse de toutes les autres : j'ai nommé Milan. Avant de prouver par les faits l'éloge qui précède, il convient de reprendre le récit de notre voyage.

A neuf heures du matin, par un temps superbe, mais un peu froid, nous entrâmes dans la capitale du royaume Lombardo-Vénitien. A mesure qu'elles se rapprochent de nos frontières, les villes italiennes prennent une physionomie plus française. Les grandes rues de Milan ressemblent aux boulevards de Paris : même alignement, même hauteur de façade; seulement, les magasins sont moins nombreux, la circulation moins active. A l'hôtel Reichmann, nous reçûmes une hospitalité tout à la fois allemande, italienne et française. Je donne ce détail, pour rappeler un mélange, aussi rare que précieux, de bonhomie, d'attention et de politesse. Notre première visite fut pour le *Duomo*, la merveille de la cité.

Qu'on se figure une montagne de marbre blanc taillée, sculptée, ciselée, ouvrée, dans toutes ses parties, comme une dentelle de Valenciennes ou un point d'Angleterre. Voyez s'élancer autour de cette montagne cent douze clochetons sveltes et gracieux, qu'on prendrait, si ce n'était la couleur, pour une plantation d'arbres verts sur les flancs d'une colline. Un peuple de statues anime cette forêt; trois mille sont déjà placées, il doit y en avoir quatre mille cinq cents. Par la position plus ou moins élevée qu'elles occupent, par les saints et les saintes qu'elles représentent, elles offrent aux regards de la terre l'image brillante de la hiérarchie céleste. Toute cette cour immortelle semble n'avoir qu'une voix pour exalter l'auguste Vierge, dont la statue de bronze doré domine la plus haute aiguille de la coupole. Quand le culte de Marie n'aurait inspiré que la cathédrale de Milan, il devrait être en bénédiction auprès de toutes les générations d'artistes.

Magnifique dans son ensemble, le somptueux édifice porte, principalement sur la façade, les traces des différents styles d'architecture qui ont tenu le sceptre depuis l'époque de sa fondation. Commencée en 1386, elle n'est pas encore terminée : chaque année, la cour d'Autriche dépense une somme considérable pour continuer les travaux. A l'architecture primitive et à ces *tailleurs en pierre*, grands hommes inconnus qui lui succédèrent, les artistes de la Renaissance ont ajouté *leur faire*. On leur doit, entre autres, la croisée carrée surmontée d'un attique, dont la présence défigure le portail. Néanmoins le *Duomo* de Milan passe pour la plus belle gloire de l'Italie, après Saint-Pierre de Rome : il fallut toute l'énergie des siècles de foi pour entreprendre une pareille construction. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans le transept, et 238 de hauteur sous la coupole, 147 dans la nef, 110 dans les bas côtés. La hauteur extérieure de la coupole, avec couronnement, est de 370 pieds.

L'intérieur donne lieu aux mêmes observations que la façade : le style n'est pas uniforme. On regrette de ne pas y trouver le naïf et le fouillé du XIIIe siècle. Néanmoins, quand on a franchi le seuil de la basilique par

une des cinq grandes portes qui correspondent aux cinq nefs, on éprouve la religieuse impression dont il est impossible de se défendre dans nos églises gothiques. Cinquante-deux colonnes de marbre, de 84 pieds d'élévation sur 24 de circonférence, soutiennent l'édifice. Les deux monolithes en granit rouge, qui ornent intérieurement la porte principale, sont peut-être les plus hauts qui aient jamais été employés dans aucune construction. Un nouveau peuple de statues de marbre, placé dans une longue ceinture de niches, anime l'intérieur et forme le cortége du Dieu qui repose sur l'autel. Nous remarquâmes, entre autres, celles de saint Ambroise, de saint Charles, du pape Martin V, de Pie IV. Le baptistère est formé d'un grand bassin de porphyre, qui passe pour avoir appartenu aux thermes de Maximien Hercule.

Le chœur, fermé par une superbe grille, s'élève de plusieurs degrés au-dessus de la nef. Il est entouré de stalles dont les sculptures représentent la vie de saint Ambroise et d'autres archevêques de Milan : elles sont regardées comme un chef-d'œuvre. Au-dessus du maître autel brille le riche tabernacle où l'on conserve le *Santo Chiodo*, clou de la vraie Croix, porté en procession par saint Charles pendant la terrible peste de 1576. Derrière le chœur est la statue colossale de saint Barthélemy. On sait que le glorieux Apôtre fut écorché tout vif; c'est dans cet état qu'il est représenté; cette sorte de réalité, rendue par un très-habile ciseau, est horrible. La sacristie nous offrit des calices et des patènes d'un travail exquis, la belle statue de Notre-Seigneur lié à la colonne et les deux statues en argent de saint Ambroise et de saint Charles.

Nous terminâmes cette visite par la chapelle souterraine de Saint-Charles. A la vue de ce mot : *Humilitas*, devise du grand archevêque et de son illustre famille, qui brille sur le magnifique tombeau d'un saint devant lequel le monde lui-même reste muet d'admiration, le chrétien se rappelle la promesse du divin Maître : *Qui se humiliaverit, exaltabitur* : « Celui qui s'humilie sera élevé. » La châsse est d'argent, avec des panneaux en cristal de roche et des moulures en vermeil; le saint archevêque est revêtu de ses habits pontificaux, enrichis de diamants; sa tête, ornée de la mitre, repose sur un coussin d'or. En contemplant les traits de cette grande figure qui domina le XVIe siècle et qui domine encore le clergé moderne, on bénit la Providence, toujours fidèle à veiller sur l'Église; et on lui demande de tirer de ses trésors quelqu'un de ces grands saints dont les besoins actuels réclament si impérieusement la puissante activité.

Au faîte du *Duomo*, debout sur la coupole de ce temple merveilleux qui élève jusqu'aux nues la gloire de la Sœur et de la Mère du genre humain, il nous fut donné de contempler un des plus vastes panoramas d'Italie : une grande ville arrosée par deux rivières, l'Adda et le Tessin, majestueusement assise au milieu d'une plaine immense, émaillée de villes, de villages, de villas somptueuses, coupée par mille canaux qui ajoutent la

fertilité et la grâce aux travaux d'une intelligente culture, et terminée par les sommets neigeux des Alpes et de l'Apennin.

Où trouver un belvédère plus favorable pour contempler le panorama historique de la cité milanaise? Regardez : voici venir tour à tour, du haut des Alpes et du fond de la plaine, se renversant les uns les autres, les Gaulois, les Romains, les Goths, les Huns, les Lombards, les Français, les Espagnols et vingt autres peuples qui se disputent la possession de cette terre promise. La victoire reste aux Romains; Milan devient le séjour de quelques-uns des maîtres du monde. Les autres se plaisent à y laisser des monuments de leur puissance. Ces seize colonnes que vous admirez près de l'église de Saint-Laurent proviennent des thermes somptueux élevés par Maximien, le grand persécuteur du christianisme.

Mais voici bien d'autres conquérants : il ne s'agit plus de la possession de la terre et de la domination des corps, mais de l'empire des âmes. L'ami de saint Paul, celui que les habitants de Lystre prenaient pour Jupiter lui-même, saint Barnabé arrive à Milan. Il arrhe la ville pour son divin Maître, et vole à de nouvelles conquêtes. Perpétue, dame romaine, épouse d'un officier de Néron, a élevé dans la foi son jeune fils Nazaire. Il part pour Milan, continue l'œuvre de Barnabé, associe à ses travaux Celse, jeune enfant de la cité : tout ce qu'il y a de plus faible contre ce qu'il y a de plus fort! Le sang des jeunes martyrs, exprimé de leurs veines par d'horribles tortures, cimentera les fondations de l'église milanaise, dont les murs seront composés du sang et des ossements des illustres martyrs Fauste, Calimène, Nabor et Félix, Gervais et Protais, et qui aura pour clef de voûte saint Ambroise, pour colonnes trente-trois évêques inscrits au catalogue des saints, pour enfant Augustin, le docteur des docteurs, et pour restaurateur, saint Charles, l'Athanase du XVI[e] siècle.

Tant de victoires devaient être récompensées par un glorieux triomphe. Néron, Antonin, Commode, Aurélien, Maximien, ont émoussé leur hache contre les martyrs milanais; elle est tombée de leurs mains désormais impuissantes, et dans les mains de leurs successeurs, assemblés sur le théâtre même du combat, voyez la plume qui signe le traité de paix et déclare le monde vaincu par la Croix. Salut! église de Milan! voici la page la plus solennelle de ton histoire. Au commencement de l'année 313, deux empereurs romains, Constantin et Licinius, arrivent à Milan. L'empire a les yeux fixés sur leurs démarches, il attend avec anxiété le résultat de leurs secrètes délibérations. Enfin, peu de jours avant les calendes d'avril, vers l'époque où le Christ sortit glorieux du tombeau, un édit paraît, qui annonce la fin de la lutte trois fois séculaire du paganisme contre le christianisme; qui permet à l'Épouse de l'Homme-Dieu de sortir des ténébreuses galeries des catacombes, lui accorde pleine liberté d'exercer au grand jour et son culte majestueux et sa mission bienfaisante, ordonnant, en outre, de lui rendre, sans

exiger aucune rançon, tous les biens que la persécution lui a ravis (1).

Le glaive impérial ne fera plus de martyrs, mais l'hérésie fera des apostats. Milan devint le théâtre d'une nouvelle lutte. Auxence est vaincu par saint Ambroise; la vérité, qui remporte un nouveau triomphe, prépare ceux de la vertu. Pour n'en citer qu'un seul, cette montagne de marbre, cette église merveilleuse, au faîte de laquelle nous sommes assis, quelle en fut la pensée créatrice? Quel souvenir redit-elle aux générations qui la contemplent? Au XVI[e] siècle, vivait, à Milan, un de ces hommes de fer, comme l'Europe d'alors en comptait des milliers. Galéas Visconti, duc de Milan, s'était emparé par trahison de la personne de son oncle et du patrimoine de ses cousins. Mais le remords vivait dans son âme cupide, comme il vivait au cœur de la société contemporaine. En expiation de son double crime, il fit bâtir deux magnifiques églises en l'honneur de Marie, que tous les siècles appellent le *Refuge des pécheurs*. Ces deux merveilles sont la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie. Le prince pénitent donna, outre des sommes considérables, une carrière de marbre blanc d'une pureté admirable : c'est la carrière de Candoglia, près du lac Majeur.

Après ce coup d'œil d'ensemble, nous descendîmes du *Duomo* pour commencer la visite détaillée de la cité. La sacristie de l'église de Saint-Satyre, en forme de petit temple octogone, offre à l'admiration de l'artiste son architecture du Bramante et ses sculptures grandioses du Caradosso. Elle attire aussi le pèlerin catholique par sa madone miraculeuse du XI[e] siècle. Cette image de la sainte Vierge est une des plus vénérables de l'Italie. Au portail de Saint-Nazaire nous vîmes les huit sarcophages de la famille Trivulce. Singulier spectacle que ces grands cercueils de pierre suspendus au-dessus de votre tête! On s'arrête ému et silencieux devant celui de Jean-Jacques Trivulce, le célèbre maréchal, créateur de la milice française et le bras droit de Louis XII. Son caractère semble peint dans l'épitaphe qu'il se fit à lui même : « *Joannes-Jacobus Trivultius, Antonii filius, qui nunquam quievit, quiescit. Tace. — Jean-Jacques Trivulce, fils d'Antoine, qui jamais ne se reposa, repose. Silence.* » Saint-Nazaire, fondé en 382, rappelle une gloire bien supérieure à celle des conquérants. Les autels, les murs de l'antique sanctuaire redisent encore les noms immortels des glorieux martyrs de Milan, les saints Nazaire et Celse, et du grand apôtre de la cité, saint Ambroise, qui vint, il y a quinze siècles, déposer leurs reliques dans ce vénérable sanctuaire.

A l'église Saint-Laurent, rebâtie par saint Charles, on admire le génie si hardi et si fécond des architectes italiens. Il ne s'agit plus de croix latine, de croix grecque, ni même de rotonde; voici un édifice octogone dont quatre côtés disposés en demi-quarts de cercle présentent dans leur enfoncement deux rangs de colonnes, l'un sur l'autre, qui servent

(1) Euseb. *Hist.* lib. x, c. 5; Bar. *an.* 313, t. III, p. 74, n. 1-8.

de galeries tournantes. Les autres côtés en ligne droite n'ont qu'un seul rang de colonnes; mais ces colonnes ont deux fois la hauteur des premières et soutiennent la coupole. Plusieurs tableaux distingués d'Hercule Procaccini, d'Aurèle Luini et de Vimercati, ajoutent leurs grâces brillantes aux formes extraordinaires de l'édifice.

Si l'église *di San Lorenzo* est une des plus curieuses de Milan par son architecture, celle de Saint-Alexandre est peut-être une des plus remarquables par ses richesses. A la voûte, et dans les différentes parties de ce temple magnifique, brillent les excellentes peintures de Frédéric Bianchi, de Philippe Abbiati, de *San Agostino*, dont les unes représentent les principaux traits de l'Ancien Testament et de la vie du glorieux titulaire. Le maître autel resplendit sous sa riche garniture de lapis-lazuli, de jaspes sanguines, d'agates orientales et autres pierres précieuses.

Saint-Eustorge a de quoi satisfaire l'archéologue et le chrétien. Au premier, elle offre deux monuments remarquables : la chaire à prêcher et le tombeau de saint Pierre, martyr. Il est intéressant de voir quelle était la forme de nos chaires chrétiennes au moyen âge et de connaître les peuples restés fidèles aux formes primitives de l'art et ceux qui s'en sont éloignés. Les ambons, les jubés des premiers temps furent remplacés par des chaires. En Suisse et en Italie, la chaire actuelle, ou le *palco*, est une espèce d'estrade ou de tribune oblongue sur laquelle le prédicateur peut à son aise aller et venir, et conserver la liberté de mouvement, la grâce et la dignité de maintien qui convient à l'orateur. Telles étaient aussi les chaires du moyen âge.

Celle de saint Pierre, martyr, forme une espèce de grosse tribune en pierre, d'où l'éloquent Dominicain pouvait, en allant d'une extrémité à l'autre, faire entendre à son immense auditoire la défense de la foi qu'il devait un jour signer de son sang. Quelle différence entre cette tribune si noble, si commode, si respectable par sa forme primitive, et cette boîte de sapin suspendue aux piliers de nos églises, si mesquine, si étroite, si étrange quelquefois de forme et d'ornementation, dans laquelle le prédicateur, emprisonné et à moitié caché, se courbe et s'agite, condamné à des mouvements sans grâce et sans dignité. Le tombeau de saint Pierre, martyr, est un chef-d'œuvre de l'art au XVe siècle, de cet art naturel et vrai parce qu'il est profondément religieux. Il faut surtout remarquer les cariatides gothiques représentant les vertus du saint et qui soutiennent tout l'édifice.

Mais quel est ce saint dont la chaire est un objet de vénération ; ce saint dont les arts ont consacré la mémoire, et dont la tête, constamment environnée par de pieux pèlerins, repose dans un reliquaire d'or et de cristal? C'est un de ces hommes puissants en œuvres et en paroles, qui sauvèrent la civilisation de l'Europe en sauvant la foi ; bienfaiteurs de l'humanité dont le matérialisme moderne a oublié le nom tout en jouissant du fruit de leurs labeurs, mais que la reconnaissance catholique

continue d'invoquer et de bénir. Tandis que dans l'Italie orientale saint Antoine de Padoue met en fuite par l'éclat de ses miracles l'erreur et la tyrannie, saint Pierre, martyr, fait palpiter sous les coups de la grâce victorieuse le reste de la Péninsule. Impossible de compter les brebis qu'il arrache aux griffes du manichéisme. Tels sont l'enthousiasme et la vénération qu'il inspire, que les populations entières vont au-devant de lui avec la croix, la bannière, les trompettes et les tambours. Souvent on est obligé de le porter sur une litière, de peur qu'il ne soit écrasé par la foule. Cependant la haine des manichéens égale l'amour des catholiques. Elle s'accroît au point qu'ils le font assassiner entre Come et Milan. Avant de mourir, le saint récite le *Symbole* et prie pour ses meurtriers. Sa prière est exaucée : son assassin entre chez les Dominicains de Forli en qualité de frère convers, et là expie son crime dans les larmes de la plus austère pénitence. Voilà le moyen âge. Nous étions agenouillés devant le tombeau du martyr, six cents ans après sa mort, arrivée le 6 avril 1252.

17 AVRIL.

Saint-Ambroise. — Souvenirs de Théodose. — Tombeau de Stilicon. — Mosaïque. — Corps de saint Ambroise, — des SS. Gervais et Protais, — de sainte Marcelline. — Lit de saint Satyre. — Crucifix de saint Charles. — Baptistère. — Souvenir de saint Augustin. — Souvenirs de la Peste de Milan. — Saint Charles et Calvin. — Rit ambrosien. — École de Saint-Ambroise. — Lazaret. — Monza. — Église. — Peinture. — Trésor. — Couronne de fer. — Anecdote. — Séminaire des Philosophes. — Retour à Milan.

J'eus la consolation de dire la messe dans la crypte où repose saint Ambroise avec les saints Gervais et Protais. J'aurais désiré de l'offrir sur le corps même du grand docteur ; mais un règlement qu'on nous fit voir à la sacristie défend de célébrer les saints mystères sur cet autel, si ce n'est selon le rit ambrosien. L'église de Saint-Ambroise, dont la fondation remonte à l'an 387, est un des plus anciens monuments de l'antiquité chrétienne. Avant d'entrer, on trouve le portique quadriforme qui en isolant l'église du bruit et du tumulte, servait de station aux premiers ordres de pénitents. Voici le seuil sacré sur lequel saint Ambroise arrêta Théodose. Ces pierres que vous voyez de vos yeux, que vous foulez de vos pieds, ont vu le maître du monde, environné de tout l'éclat de la pompe impériale, se présenter à cette église après le massacre de Thessalonique. Si elles pouvaient parler, elles vous rediraient les sublimes paroles qu'elles ont entendues de la bouche du Pontife : « Seigneur ! il semble que vous ne sentez point encore l'énormité du crime commis par vos ordres ; que l'éclat de la pourpre ne vous empêche point de reconnaître la faiblesse de ce corps si magnifiquement couvert. Vous êtes pétri du même

limon que vos sujets : il n'y a qu'un maître du monde. Oserez-vous, en priant, lever vers lui ces mains encore teintes d'un sang injustement répandu? Retirez-vous donc et n'allez pas aggraver par un nouveau crime celui dont vous êtes coupable. — Mais David a péché, répondit le prince en s'excusant. — Puisque vous l'avez imité dans son péché, lui dit Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » L'empereur se soumit et resta huit mois exclu de la participation aux saints mystères.

Saint Ambroise arrêtant Théodose, saint Léon arrêtant Attila, saint Basile arrêtant Valens, où trouver quelque chose de plus sublime et de plus social dans les annales des peuples? Chose remarquable! ces grands exemples de protection du faible contre le fort, du droit contre l'injustice, de la vérité contre l'erreur, ne se rencontrent ni dans l'histoire des sacerdoces païens, ni dans celle des églises hérétiques ou schismatiques : à l'église catholique l'honneur exclusif de les donner au monde! En dire la raison serait inutile : quand les termes d'un problème sont si nettement posés, le premier venu peut dégager l'inconnue.

Les principaux monuments de la basilique ambrosienne sont : l'antique tribune ou chaire en marbre blanc d'où saint Ambroise, suivant la tradition, voyait le jeune Augustin parmi ses auditeurs les plus assidus; le fameux serpent d'airain, élevé au milieu de la nef, que les uns ont pris pour Esculape, les autres pour celui que Moïse éleva dans le désert; le tombeau de Stilicon et de sa femme Séréna. Le maître autel resplendit sous son fameux *Paliotto* d'or, chef-d'œuvre d'orfévrerie du xᵉ siècle, et l'abside du chœur attire les regards sur sa belle mosaïque du ixᵉ. A la partie supérieure, le Sauveur est assis sur un trône d'or, étincelant de pierreries, ayant à ses côtés saint Gervais et saint Protais. Non loin de là paraît saint Ambroise, à qui Dieu révéla, dans un mystérieux sommeil, le lieu où reposaient les corps des deux martyrs. A ce propos, un voyageur français qui se pique d'érudition, mais à qui le sens chrétien manque trop souvent, se scandalise et s'écrie : « Saint Ambroise s'endort en disant la messe, tandis qu'un sacristain lui frappe sur l'épaule pour le réveiller et lui montrer le peuple qui attend. Singulier moment choisi par l'artiste dans la vie de ce grand saint! On savait que Fénelon s'était endormi au sermon; saint Ambroise, dormant debout à l'autel, est encore moins édifiant. » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

Au fond du *Presbyterium* est la chaire pontificale de saint Ambroise, en marbre blanc, simple et sans sculptures. Près de là on vénère le crucifix avec lequel saint Charles bénissait le peuple pendant la peste. Dans la chapelle, qui porte son nom, repose sainte Marcelline, digne sœur de ses deux frères, Ambroise et Satyre, dont elle fut l'aimable institutrice. La même basilique renfermait aussi le corps de saint Satyre, transporté depuis à Saint-Victor ; mais elle conserve toujours le lit qui fut à son usage. A la vue de ces colonnes torses en bois, de ces ais deux fois vénérables, le chrétien éprouve ce que le touriste lui-même serait heu-

reux et fier d'éprouver, s'il voyait la toge de Cicéron ou la chaise curule de César.

Nos impressions furent d'autant plus vives, qu'un événement de la vie de saint Satyre redit à toutes les générations et la foi ardente des premiers chrétiens et l'amour indissoluble qui les unissait au Dieu Rédempteur. Satyre s'était embarqué pour l'Afrique, afin de recouvrer quelques biens qu'on retenait injustement à son frère. Le vaisseau fit malheureusement naufrage : Satyre n'était encore que catéchumène. Il prie les fidèles qui portaient l'Eucharistie avec eux, suivant l'usage, de lui remettre une hostie consacrée. Il l'enveloppe dans son *oratorium*, espèce de mouchoir que les Romains portaient à leur cou. Muni de ce sacré dépôt, il se jette à la mer, sans attendre de planche pour se soutenir : il nage et arrive à terre le premier. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il se fait baptiser et meurt bientôt après, entre les bras d'Ambroise et de Marcelline.

Au sortir de la pieuse basilique, nous visitâmes le baptistère à jamais célèbre où le grand Augustin devint l'enfant de cette Église catholique dont il devait être la plus brillante lumière. C'était le 8 des calendes de mai, 23 avril de l'an 387, la veille de Pâques (1); dans cette nuit solennelle le baptistère, resplendissant de lumières, était rempli de catéchumènes aux longs vêtements blancs. Un peuple immense assiégeait les portiques; les hymnes sacrées s'élevaient vers le ciel avec la fumée de l'encens. Revêtu de ses habits pontificaux, Ambroise arrive, conduisant par la main le fils de Monique, le professeur d'éloquence de la grande Rome, Augustin, sa noble conquête : il le plonge dans la fontaine sacrée. Suivant la tradition de l'église de Milan, c'est après la troisième immersion qu'Ambroise, dans l'enthousiasme de l'amour et de la joie, entonne l'hymne sublime *Te Deum*, qu'Augustin continue avec lui en improvisant alternativement chacun des versets. Y a-t-il de la témérité à défier l'artiste chrétien, le voyageur, quel qu'il soit, de rester sans émotion en visitant ce baptistère immortel et de ne pas murmurer l'hymne d'actions de grâces?

Cependant l'heure avancée nous appelait à la cathédrale : nous voulions assister à la grand'messe célébrée suivant le rit ambrosien. Il serait hors de propos d'expliquer ici la raison des nombreuses transpositions dans l'ordre des cérémonies. Je me contenterai de les signaler, en ajoutant qu'on y voit briller les usages vénérables de notre antiquité chrétienne. La messe commence par *Introibo* suivi du *Confitemini Domino quoniam bonus*; le *Kyrie* ne se dit qu'après le *Gloria in excelsis*. L'Évangile se lit sur une espèce de pupitre ou d'ambon fort élevé, afin qu'il puisse être entendu de tout le peuple; la lecture est suivie du *Kyrie, eleison*. Le célébrant ne se lave les mains qu'immédiatement avant la consécration; en

(1) Possidius, *Vit. August.* n. 42; Ambrois. *epist. ad Æmilium.*

recevant la communion chaque fidèle répond *Amen*; la messe finit par un troisième *Kyrie, eleison*.

Mais de toutes les cérémonies, celle qui rappelle le plus distinctement les usages de la primitive Église, c'est l'offrande du pain et du vin. Au moment de l'Offertoire, le célébrant descend à l'entrée du chœur, où le pain et le vin lui sont présentés par l'*École de Saint-Ambroise*. On donne ce nom à dix vieillards et à dix femmes âgées entretenus aux frais de l'église. Deux de ces vieillards, revêtus d'habits particuliers, présentent le pain et le vin. Le premier vieillard présente trois hosties, et l'autre une burette d'argent pleine de vin. Deux femmes viennent à leur tour présenter le pain et le vin : tous, hommes et femmes, sont suivis du reste de l'École qui va successivement faire l'oblation des symboles eucharistiques. Et cet usage vous reporte à dix-huit siècles, aux basiliques de Constantinople et aux catacombes de Rome ; et le sacrifice vous apparaît ce qu'il est dans sa réalité, l'œuvre commune de tous les membres de l'Église, du clergé aussi bien que du peuple : *meum ac vestrum sacrificium*.

En attendant le départ des waggons qui devaient nous conduire à Monza, nous sortîmes des barrières pour visiter le lazaret, devenu si fameux par la peste de Milan. Cet édifice du XVe siècle a 1,200 pieds sur chaque face; il est entouré d'un portique ouvert et spacieux dont les arcades s'appuient sur des colonnes en granit d'une seule pièce. Chaque pestiféré avait sa chambre. Au milieu de la vaste pelouse, renfermée dans les portiques, s'élève une chapelle où l'on disait la messe pour les malades. Il semble voir à l'autel saint Charles Borromée offrant l'auguste Victime pour les quarante mille pestiférés qui encombraient, pendant l'épidémie, ce séjour de la douleur et de la mort.

Deux voix, qui retentissaient à la même époque, semblent encore frapper votre oreille. La première est celle du saint archevêque disant aux prêtres milanais, dont son exemple animait le courage : « Les plus tendres soins dont le meilleur des pères doit entourer ses enfants dans ces temps de désolation, l'évêque doit les prodiguer à ses ouailles par son zèle et par son ministère, afin que tous les autres hommes, enflammés par son exemple, embrassent toutes les œuvres de la charité chrétienne. Quant aux curés et à tous ceux qui ont charge d'âmes, loin d'eux la pensée de priver du plus petit service leur troupeau, dans un temps où ils lui sont nécessaires ; mais qu'ils prennent la détermination fixe de tout braver de bon cœur, même la mort, plutôt que d'abandonner, dans cet extrême besoin de toutes sortes de secours, les fidèles confiés à leurs soins par le Sauveur qui les a rachetés de son sang (1). »

De l'autre côté des Alpes, entendez la voix des ministres protestants qui, interrogés par le conseil de Genève, ne craignent pas de répondre :

(1) Concil. Med. v, c. 4, p. 2.

« A la vérité, il serait de notre devoir d'aller consoler les pestiférés, mais aucun d'entre nous n'a assez de courage pour le faire. Nous prions le conseil de nous pardonner notre faiblesse, Dieu ne nous ayant pas accordé la grâce de vaincre et d'affronter le péril avec l'intrépidité nécessaire, à la réserve de Matthieu Geneston, lequel offre d'y aller, *si le sort tombe sur lui.* » En se retirant, ils disaient entre eux : « Nous irions plutôt au diable (1). » Au lieu d'encourager ses *dignes prêtres*, *l'archevêque* de Genève, Calvin, *se fit défendre* d'aller visiter l'hôpital pestilentiel. Entre deux religions qui inspirent des sentiments si différents, il est facile de décider quelle est la bonne.

La cloche de l'embarcadère vint nous tirer du lazaret : en moins d'une heure nous fûmes à Monza. L'antique *Modoetia*, située à douze milles de la capitale, nous appelait pour nous montrer les riches trésors de sa basilique. La tradition redit ainsi l'origine de Monza : Théodelinde fut inspirée de bâtir une église, mais elle ne savait où la placer. Un jour que, fatiguée de la chasse, elle se reposait sous les grands arbres de Monza, une colombe s'approche et lui dit : *Modo*, « Tout de suite; » et la reine répond : *Etiam*, « Oui. » Et sur-le-champ elle fit mettre la main à l'œuvre, et *Modoetia*, nom latin de Monza, répète de génération en génération les deux paroles créatrices.

C'est dans l'église collégiale de Saint-Jean-Baptiste que se conserve, entre autres reliques insignes, la fameuse couronne de fer, dont il faut raconter l'origine et l'usage. L'an 325, sainte Hélène, visitant la Palestine, trouva non-seulement la Croix du Sauveur, mais encore les quatre clous avec lesquels le Roi des rois fut attaché au trône de son amour. La pieuse impératrice voulut que ces insignes de la royauté divine servissent d'ornement et de défense à l'empereur, son fils, et aux Césars, ses successeurs. Un des clous fut placé dans le diadème de Constantin ; un autre dans le frein de son cheval de bataille. Ces clous furent religieusement gardés à Constantinople, où ils étaient encore au milieu du VIe siècle. En 550, on voit le pape Virgile jurer, sur ces monuments vénérables, en présence de l'empereur Justinien, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste. Trente-six ans plus tard, ils quittaient l'Orient avec saint Grégoire, pour venir augmenter l'immense trésor de reliques et de monuments sacrés que Rome formait avec tant de persévérance, qu'elle conserve avec tant de soin, et qu'elle montre avec un orgueil si légitime à ses amis comme à ses ennemis.

Pendant que saint Grégoire s'asseyait sur la chaire de Pierre, où ses vertus et ses talents l'avaient élevé, non loin de Rome une jeune reine montait sur le trône redouté des Lombards : c'était Théodelinde. Fille du roi de Bavière, épouse d'Agilulfe, elle fut en Italie, pour son mari et pour

(1) Extr. des registres du conseil d'État de la république de Genève, 1735 à 1792; fragm. 1er mai 1845, p. 10.

son peuple, ce que Clotilde fut dans les Gaules pour Clovis et ses Francs, Adelberge en Angleterre et Ingonde en Espagne, c'est-à-dire, l'apôtre de sa nation qu'elle eut le bonheur de ramener de l'arianisme à la vraie foi. En témoignage de sa paternelle satisfaction, saint Grégoire fit présent à la pieuse reine du clou renfermé dans le diadème de Constantin. Théodelinde le plaça, avec un morceau considérable de la vraie Croix, envoyé par le même Pontife, dans l'Église de Monza.

A cette époque, Monza n'était qu'un simple château où les rois lombards, dont Pavie était la capitale, venaient passer la belle saison. Depuis qu'il fut enrichi de tant de trésors divins, ils le regardèrent comme le palladium de leur empire. Ce que le tabernacle de l'Arche d'alliance était pour les Israélites, Monza le devint pour les Lombards. De là le nom de *Palladium* et d'*Oraculum* qu'il porte dans leurs chartes. En mourant, Théodelinde donna toutes les richesses dont je viens de parler, et d'autres encore, à la basilique de Monza, bâtie par ses soins. L'acte ou la copie de l'acte de donation se trouve sur la couverture d'or d'un manuscrit conservé à Monza, et que Mabillon a publié dans son *Iter italicum;* de chaque côté on lit l'inscription suivante :

EX. DONIS. DEI. DEDIT.
THEODELENDA. REG.
IN. BASELECA. QVAM. FVN-
DAVIT. IN MODOECIA.
JVXTA. PALATIVM. SVVM.

Afin de perpétuer l'éloquent usage auquel l'impératrice sainte Hélène destina le clou qui avait percé le Roi des rois, Agilulfe et Théodelinde le firent placer dans la couronne des rois lombards, et les premiers, ils voulurent porter sur leur front ce diadème sacré. A partir de cette époque, on voit leurs successeurs et ensuite les empereurs d'Allemagne venir prendre à Monza la couronne de fer, et recevoir, en la prenant, le titre de rois d'Italie. Le premier empereur dont la tête fut ornée de ce diadème auguste, c'est Charlemagne, et l'avant-dernier, Napoléon (1). La cérémonie du couronnement se fait toujours par l'archevêque de Milan. Les anciennes annales disent qu'il tient ce privilége du pape saint Grégoire lui-même.

Deux obstacles retardèrent, pendant quelque temps, la visite du trésor. A notre arrivée, on faisait le catéchisme de persévérance ; l'église était pleine de monde. L'office terminé, il fallut avoir les clefs de la sainte chapelle, qui, déposées entre plusieurs mains, furent difficilement réunies. Ce retard nous permit de visiter l'église dans toutes ses parties. La façade est ornée de deux statues de saint Jean-Baptiste et de deux médaillons

(1) Carolum magnum, victo Desiderio rege, Modoetiæ per archiepiscopum Mediolanensem Corona Ferrea redimi voluisse, atque, ut ita apud posteros observaretur, instituisse. — Sigon. *De regno. Ital.* lib. IV.

en marbre représentant Théodelinde et Agilulfe. Tout l'intérieur est peint à fresque. La chapelle à gauche du maître autel possède un tableau du xvᵉ siècle (1444), qui représente des coffres précieux ouverts en présence de la reine Théodelinde et de son fils, le roi Adwald, de l'archevêque de Milan, et d'un grand nombre de prélats et de seigneurs de la cour. Quelques-uns des personnages portent dans leurs mains des vaisseaux sacrés et la Croix ; à leur tête marche saint Grégoire le Grand tenant une couronne royale semblable à la couronne de fer. Ce tableau traduit et complète un monument précieux que nous avions vu à la métropole de Milan. Je veux parler de la mosaïque du ixᵉ siècle, placée sur le côté gauche de la grande abside, et qui représente l'archevêque donnant la couronne de fer aux rois lombards. Ces deux peintures constatent d'une manière authentique et l'origine, et l'histoire, et l'usage de la couronne de fer.

Enfin les clefs arrivèrent. Au trésor de la sacristie, nous vîmes le manuscrit dont j'ai parlé, la magnifique coupe en onyx, don de saint Grégoire, et la plus grande qu'on connaisse ; le superbe peigne en ivoire de Théodelinde, enchâssé dans un ornement en filigrane d'or enrichi d'émeraudes ; enfin, le bassin de bronze doré, contenant une poule entourée de sept poussins en vermeil, emblème de la bienfaisante princesse, occupée du bonheur des sept provinces qui composaient son royaume. Deux autres objets encore plus vénérables attirèrent notre attention. Le premier est la lettre autographe de saint Grégoire le Grand à Théodelinde, dans laquelle le souverain Pontife détaille à la princesse les reliques qu'il lui envoie par Jean son légat. Cette lettre est sur papyrus et à deux colonnes séparées par une guirlande de petites fleurs. Le second est la Croix *del Regno,* qu'on suspendait au cou des rois lombards lorsqu'on célébrait leur couronnement. C'est une croix grecque en or, dont les branches longues de deux pouces sont enrichies de pierres précieuses et réunies par un magnifique saphir.

De la sacristie on nous conduisit à l'église. C'est dans la chapelle à droite du maître autel qu'on garde la couronne de fer avec plusieurs reliques insignes : le précieux trésor est renfermé dans une superbe armoire placée au-dessus de l'autel. La couronne de fer se compose de deux parties : l'une intérieure et l'autre extérieure. La première est le clou même de la Passion. Ce clou est aplati et forme une lame circulaire d'environ six lignes de largueur et d'une longueur suffisante pour entourer une tête d'homme; la seconde est le diadème proprement dit. Le clou est enchâssé dans une couronne d'or enrichie d'émaux et de vingt-deux pierres fines de différentes couleurs; sa hauteur est d'environ vingt lignes; elle forme un simple cercle ou bandeau sans bandelettes pour l'attacher, sans rayons ni cimier à la partie supérieure : trois signes de haute antiquité. En y regardant de près, on est frappé du poli et de la pureté du fer intérieur, exempt de la moindre tache de rouille, bien que la couronne ait été souvent et quelquefois longtemps cachée dans des lieux

humides, pour la soustraire aux ravages et aux profanations, suites inévitables des guerres nombreuses qui ont désolé l'Italie.

En regardant une dernière fois cette précieuse relique placée entre un morceau considérable de la vraie Croix, une partie du roseau, de l'éponge, de la colonne et du saint sépulcre, on se demande pourquoi les rois et les empereurs ont voulu à tout prix orner leur front de cette antique couronne dont la magnificence est loin d'égaler celle des modernes diadèmes? L'homme raisonnable est forcé de répondre : Que tous les siècles ont reconnu dans la couronne de Monza quelque chose de sacré et de divin; que les chefs des nations chrétiennes ont regardé comme un honneur insigne de porter sur leur tête, même un instant, le diadème sanctifié par le sang du Roi des rois; que la Religion a voulu, en leur accordant ce glorieux privilége, leur rappeler et l'origine du pouvoir, et l'usage qu'ils en doivent faire, et le compte qu'ils en rendront. De son côté, dans la conduite humainement inexplicable de tous ces monarques qui prennent pour leur couronne un instrument de supplice, le chrétien ne peut s'empêcher d'admirer une preuve de plus de la divinité de Celui qui a changé les idées, les mœurs, les lois et les préjugés de l'univers (1).

Comme nous sortions de l'église, nous trouvâmes sur la place un groupe considérable de bourgeois et d'hommes du peuple qui causaient ensemble. Dans la foule était un vieillard encore vert qui vint droit à nous et nous dit en bon français : « Salut à mes compatriotes. — Vous êtes donc Français? — Oui. — Que faites-vous dans ce pays? — Je vis doucement de mes petites rentes. — Depuis quand avez-vous quitté la France? — J'habite Monza depuis quarante ans. Je faisais partie de l'armée d'Italie; j'étais à Marengo; je fus blessé; je suis resté dans le pays et j'y suis établi; mais parlez-moi de la France! » En disant ces mots, il nous tendit affectueusement la main; son visage s'épanouissait, se colorait à chacune de nos paroles; enfin deux grosses larmes lui tombèrent des joues et il nous dit en nous serrant de nouveau la main : « Vous le voyez, je suis devenu Italien sans cesser d'être Français!

« A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère! »

Nous visitâmes ensuite le petit séminaire. A la différence des autres diocèses d'Italie, Milan réunit dans des maisons séparées les théologiens et les philosophes. Comme édifice, l'établissement de Monza est très-beau et passe pour très-remarquable sous le rapport des études. Par un système qui ressemble un peu à celui de Mettray ou de Petit-Bourg, les dor-

(1) Voir, sur la couronne de fer, la savante dissertation de Fontanini, prélat domestique de Clément XI. *Rome*, 1717. Cet ouvrage, contre lequel viennent se briser les raisonnements de M. Robulziano Gironi, commence par ces mots : « Quid adhuc quæris » examen, quod jam factum est apud Apostolicam Sedem, » et finit par ceux-ci : « Desinat incessere novitas vetustatem. »

toirs servent en même temps de salles d'étude. Nous finissions de les parcourir, lorsqu'on vint annoncer le départ du convoi de cinq heures : il fallut descendre en toute hâte à l'embarcadère. Je le dis à regret : lorsque les chemins de fer seront établis, le classique voiturin n'existera plus ; on ira de Gênes à Venise en une journée ; les mille beautés de la nature et des arts passeront devant les yeux comme des ombres chinoises ; on voyagera, non pour voir, mais pour arriver : c'en sera fait du voyage d'Italie.

18 AVRIL.

Rizières. — Pavie. — Pont. — Corps de saint Augustin. — Université. — Collége. — Borromée. — Champ de bataille. — Chartreuse.

A cinq heures du matin nous partîmes pour Pavie. Une plaine monotone, d'environ six lieues de longueur, sépare Milan de l'ancienne capitale des Lombards. On la parcourt sur une superbe route qui côtoie constamment le *Naviglio*, grand canal de communication entre le Milanais et l'Adriatique. Au milieu des arbres et des champs cultivés se dessinent de nombreuses rizières : c'était le moment des semailles. Des hommes portant en sautoir un sac de riz, la tête couverte d'un large chapeau de paille et les jambes nues, jetaient la semence dans un terrain profondément humecté et même couvert de quelques pouces d'eau. Était-ce pour obéir à la prescription du chantre des Géorgiques : *Nudus ara, sere nudus?* Je l'ignore ; ce qui paraît infaillible, c'est qu'une pareille opération doit amener le résultat indiqué par la fin posthume du vers virgilien : *Habebis frigora, febres.* Quoi qu'il en soit, la culture du riz est une des principales richesses de la Lombardie et du Piémont. L'Europe en est, dit-on, redevable à un Hollandais revenu des Grandes-Indes. L'Italie en profite largement, grâce à son intelligent système d'irrigation.

Cette culture est, d'ailleurs, la plus simple de toutes ; la terre, après la moisson, est privée d'eau jusqu'au printemps. On y sème alors le riz sur un seul labour et sans autres préparations. Lorsque la plante a quelques pouces d'élévation, on baisse les écluses pour inonder le sol. Le riz croît comme une plante marine dans une terre constamment submergée. On ne relève les écluses que vers l'époque de la maturité, afin de donner au sol le temps de se dessécher, et aux moissonneurs la possibilité de couper la récolte. Elle se lie en petites gerbes qu'on laisse quelque temps entassées avant de les battre. On cultive cette plante trois années de suite dans le même terrain ; on n'y met point d'engrais pendant tout ce temps, à cause des eaux qui en neutraliseraient l'effet ; et puis on laisse la terre deux ans inculte ou en prés naturels. Pendant cinq ans on ne fume la terre qu'une fois. Le produit d'une mesure de riz est estimé le double de celle d'un blé

d'égale beauté (1). Toutefois à côté des avantages sont les inconvénients : les eaux stagnantes des rizières causent souvent des fièvres et d'autres maladies.

Le principal motif de notre pèlerinage à Pavie était d'offrir les saints mystères sur le corps de saint Augustin. Nous avions prié au baptistère de Milan qui fut son berceau, il était juste de nous prosterner sur sa tombe. Mais avant de nous rendre à l'église, le temps nous permit de jeter un coup d'œil sur la ville. Bâtie sur les bords du Tessin, au milieu d'une campagne si fertile et si gracieuse qu'elle partage avec la marche d'Ancône le glorieux surnom de Jardin de l'Italie, Pavie, le *Ticinum* des Romains, doit son origine aux Gaulois dont elle fut une des principales forteresses. Le démon y régnait en maître absolu, aussi bien que dans le reste du monde, lorsque les pêcheurs de Galilée vinrent ébranler ses autels. La grande ombre des saints Juventius et Syrus semble encore planer sur cette ville, conquise à la foi par leurs pénibles luttes. Envoyés par saint Hermagore, disciple de saint Marc, ils plantèrent l'étendard victorieux de la croix non-seulement à Pavie, mais dans les cités voisines (2). Pour prendre racine et développer ses rameaux protecteurs, l'arbre de la vraie liberté demandait du sang : il en fut arrosé. En tête des martyrs de Pavie marchent les saints évêques Dalmase et Félix ; leur courage, devenu le patrimoine de leurs successeurs, continua de briller dans les luttes acharnées, quoique non sanglantes, de l'erreur contre la vérité. Quatorze évêques, formés sur leur modèle et placés comme eux sur les autels du monde chrétien, sont les chefs de la glorieuse armée dont l'intelligente valeur sut conserver à Pavie le trésor de la foi.

Les arts et les sciences brillèrent aussi d'un vif éclat dans la capitale des Lombards. Le roi Luitprand, guerrier, législateur, auxiliaire de Charles-Martel dans la défense de la civilisation européenne contre les Sarrasins ; Boèce, ministre de Théodoric, savant, orateur, philosophe, poète, martyr du bien public, ont laissé des noms immortels ; mais la tour où Boèce fut enfermé, et dans laquelle il composa son livre *de la Consolation*, n'existe plus. Fondée par les souverains Pontifes en 1360, l'Université de Pavie continue glorieusement la chaîne de la tradition scientifique. Entre les illustres élèves qu'il vit à ses cours, le voyageur chrétien n'a garde d'oublier saint François de Sales.

L'aspect de Pavie n'a rien de remarquable ; les rues sont généralement étroites et malpropres ; les édifices publics, quelques-uns exceptés, d'une médiocre élégance : la *Strada Nuova* mérite seule d'être parcourue. Cette rue large, bordée de magasins, traverse toute la ville et aboutit au superbe pont du Tessin. Ce monument du XIVe siècle atteste la puissance de l'art et la grandeur des édifices publics, à une époque longtemps ac-

(1) Voyez *Lettres sur l'Italie*, par M. de Châteauvieux, p. 380.
(2) Bar. *Annot. ad Martyr.* 12 sept.

cusée de barbarie. Il a trois cents pieds de longueur sur douze de largeur. Cent colonnes de granit soutiennent l'élégante toiture dont il est couvert, ainsi que la pieuse chapelle bâtie vers le milieu.

Parmi les églises, Saint-Michel offre de curieux restes de sculpture romane. Grâce à plusieurs restaurations maladroites, la cathédrale ne conserva qu'imparfaitement son caractère gothique; mais elle a plusieurs bons tableaux de Sacchi, de Zingaro et d'Antoine Rossi. Le *Saint-Syrus* de ce dernier est une œuvre capitale; mais la véritable richesse de ce temple, le noble objet de la pieuse curiosité du voyageur, c'est le tombeau de saint Augustin.

L'illustre évêque d'Hippone repose dans le maître autel. L'art tout à la fois si patient et si poétique du XIVe siècle s'est, en quelque sorte, surpassé pour orner la tombe de l'immortel docteur. La description de cette épopée en marbre nous entraînerait trop loin; je me contenterai de dire que quatre cent quatre-vingts figures d'un travail exquis décorent les parois du mausolée.

Ce que peut éprouver un prêtre catholique offrant l'adorable Victime sur le corps de saint Augustin, les pensées qui lui viennent au souvenir du fils de Monique, les sentiments que lui inspirent le voisinage, le contact du gigantesque athlète de la foi, du génie le plus vaste et en même temps du cœur peut-être le plus aimant qui ait honoré l'Église et l'humanité, sont des choses qu'on ne peut redire, même lorsqu'on a eu le bonheur de les éprouver.

Mais comment ce précieux dépôt se trouve-t-il à Pavie? Depuis onze cents ans l'histoire n'a jamais varié dans sa réponse. A la fin du Ve siècle, Trasamond, roi des Vandales, persécuta violemment l'Église d'Afrique. Tous les évêques dont le glaive ne termina pas la glorieuse carrière, furent relégués en Sardaigne. En partant pour l'exil, les généreux confesseurs emportèrent avec eux les ossements des martyrs et en particulier le corps sacré d'Augustin, leur père et leur modèle : c'était l'an 405, sous le pape Symmaque. Trois cents ans plus tard, vers l'an 774, la crainte des Sarrassins fit transporter le précieux dépôt à Pavie, où toutes les générations chrétiennes n'ont pas cessé un instant de venir lui rendre leurs hommages (1). Or, savez-vous en quels termes un Français dont l'ouvrage

(1) Vid. S. Fulgent. ep. Rusp.; Oldrad. ep. Mediol. *Epist. ad Car. Mag.;* Francis. Fara, *de Rebus Sardois*, etc., etc.; Bar. *An.* t. IX, an. 725; Paul. diacon. *de Gestis Longobard*, lib. VI, c. 14; Sigonius, *de Reg. Italiæ;* Ado Viennens. *In chronic.* an 717. Deux témoins illustres, contemporains de la seconde translation, s'expriment ainsi : « Luitprandus audiens quod Sarraceni, depopulata Sardinia, etiam loca fœdarent illa ubi » ossa sancti Augustini episcopi propter vastationem Barbarorum olim translata et » honorifice fuerunt condita, misit, et dato magno pretio accepit, et transtulit ea in » Tricinum, ibique cum debito tanti Patri honore recondidit. » Beda, *lib. de Sex. ætat*, in fine. — Le fait que le V. Bède raconte en peu de mots, Oldrade, archevêque de Milan, le décrit en détail dans sa lettre à Charlemagne. Cette pièce capitale, que je regrette de ne pouvoir rapporter, se trouve tout entière dans Baronius, *Ann.* t. IX, an. 725,

est entre les mains de la plupart des pèlerins d'Italie, parle de ce fait incontestable et incontesté? Prêtez l'oreille : « Parmi cette foule de débris mensongers qui abondent en Italie, Pavie en montre peut-être deux des plus brillants et des mieux imaginés. Le premier est le prétendu et grandiose tombeau de saint Augustin (1). » Un fait public traité de fable; les auteurs contemporains accusés de fourberie ou d'ignorance; onze siècles, de superstition; les papes, de jonglerie : voilà une partie du venin renfermé dans phrases que rendront à jamais inexcusables et la fidélité de l'historien et la probité de l'honnête homme. Jusqu'ici pourtant on a voyagé en Italie avec de pareils guides?

Après un frugal repas, nous visitâmes l'Université. Ce vaste édifice, situé dans la *Strada Nuova*, offre à l'admiration de l'étranger sa riche façade et ses trois cours environnées d'un péristyle à double colonnes. Dans l'intérieur on trouve une bibliothèque d'environ cinquante mille volumes, un beau cabinet de physique et d'histoire naturelle et des salles superbes destinées à l'enseignement. Les études, dont le programme est aussi varié qu'en France, s'y font avec un succès égal, sinon supérieur, grâce à la liberté de l'enseignement. On n'y sème pas du grec et du latin pour récolter des bacheliers, mais on y répand l'instruction pour obtenir de la science.

Le collége Borromée, voisin de l'Université, est une des magnifiques créations de saint Charles. L'illustre archevêque voulut que la jeune noblesse du Milanais puisât à des sources pures la science qui fait les citoyens utiles, tandis qu'élevée sous la même discipline, dans la même province et dans le même établissement, elle se formerait à des mœurs chrétiennes et conserverait avec fidélité l'esprit national, précieux héritage des familles et garantie d'honneur et de prospérité pour les États. Avec l'intelligence et le zèle des grandes choses qui caractérisent les saints, le généreux cardinal s'empressa de mettre la main à l'exécution de son projet; l'énergie de sa volonté et la bonté de son cœur le conduisirent à terme dans le court espace de quelques années. Pavie fut doté d'un monument dont l'imposante façade, l'élégante architecture, les vastes portiques, les fresques brillantes et la splendide chapelle, sont l'orgueil de la cité et la gloire immortelle du fondateur. Fidèle à l'esprit du saint cardinal, la famille Borromée continue encore aujourd'hui d'entretenir à ses frais et le collége et les trente élèves qui le composent.

Les saints, bienfaiteurs du monde, tel fut le sujet de la conversation

n. 2 et suiv.; on y voit et la réception magnifique faite par Luitprand et par son peuple au corps de saint Augustin, et les miracles par lesquels le saint récompensa la piété publique, enfin la déposition de ses restes sacrés dans l'église de Saint-Pierre *in cielo d'oro*.

(1) Cet auteur est M. Valeri, dans ses *Voyages* prétendus *historiques en Italie*.

pendant le trajet que nous fîmes à pied jusqu'à la Chartreuse, distante de Pavie d'environ six milles. A moitié chemin, sur la gauche, on montre l'endroit présumé où François Ier perdit la célèbre bataille. Le champ fameux porte encore le nom de *Ripentita;* c'est dans le parc de la Chartreuse que le monarque français rendit sa noble épée et devint prisonnier. La tradition du couvent porte que la première chose qui frappa ses regards fut l'inscription suivante : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas :* « C'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne à connaître vos adorables jugements. » A la vue de ce texte divin, le prince se mit à genoux, le répéta avec dévotion et écrivit à sa mère : *Tout est perdu, Madame, fors l'honneur.* A vingt minutes de la route, au milieu d'une plaine couverte d'arbres fruitiers, se dessine la Chartreuse. Que dire de cette merveille, sinon qu'elle est la digne sœur de la Chartreuse de Naples? Sur l'élégante façade, ornée de peintures exquises, de bas-reliefs, de médaillons et de colonnes en marbre de Carrare, brille au loin l'inscription suivante, écrite en grandes lettres d'or : *Virgini Mariæ, Filiæ, Matri et Sponsæ Dei :* « A la Vierge Marie, fille mère et épouse de Dieu. » Miséricorde pour Galéas Visconti, dont le repentir a élevé ce magnifique sanctuaire.

L'église, mélange d'architecture gothique et grecque, forme une croix latine dont la longueur est d'environ deux cent trente-cinq pieds et la plus grande largeur de cent soixante-cinq. Elle a trois nefs, quatorze chapelles, sept de chaque côté, sans compter les deux du transept et le maître autel. Tous les murs extérieurs sont ornés de sculptures et de colonnes de marbre blanc, aussi bien que le dôme, dont la forme est de la plus grande élégance. L'intérieur du temple répond à l'extérieur. Du pavé jusqu'à la voûte, tout est or, marbre et peinture. Chaque autel, surmonté d'un tableau, offre à l'œil ébloui l'assemblage des marbres les plus rares incrustés ordinairement de pierres fines. Les principales fresques sont de César et de Camille Procaccini, de Macrino d'Alba, d'Antoine Busca et de Daniel Crespi. La Sainte-Vierge, avec Notre-Seigneur, Saint-Pierre et Saint-Paul, par le Guerchin, et la Sainte-Vierge entourée d'anges qui adorent l'Enfant Jésus, par le Pérugin, sont deux admirables chefs-d'œuvre de grâce et d'expression. L'habile ciseau d'Amedei et d'autres sculpteurs célèbres a peuplé toutes les parties de l'édifice de statues dont la beauté rivalise avec celle des peintures. Que dire de la grille en fer du chœur, avec des montants en marbre, des ornements et des figures en bronze doré, sinon qu'elle est peut-être la plus belle qui existe? Dans le transept s'élève le mausolée en marbre de Galéas Visconti, fondateur de l'église. Ce monument est couvert de sculptures exquises représentant les actions de Galéas, dont le corps n'a jamais reposé dans ce superbe tombeau, achevé cent soixante ans seulement après sa mort.

Qui n'a pas vu le chœur et le maître autel ne peut se former une idée

de leur magnificence. Là étincellent de toutes parts les mosaïques les plus fines et les plus brillantes, l'albâtre découpé comme une dentelle, le bronze animé par le ciseau de Brambilla, le lapis-lazuli formant partout de gracieux dessins et faisant briller, sur son fond d'azur, une multitude de pierres précieuses, semblables aux étoiles qui scintillent à la voûte du ciel. Le *Lavabo* des religieux, les deux sacristies, sont autant de bijoux. Dans le premier, la grande vasque en marbre, les figurines qui lancent de l'eau, le puits en marbre, semblent le dernier effort de l'art, tant on y trouve d'élégance et de délicatesse. Par leur grandeur et leur richesse, les deux sacristies répondent à ce qu'on a déjà vu. La neuve est un musée de peinture, et l'ancienne possède un ouvrage unique au monde : c'est un coffre orné de bas-reliefs en dents d'hippopotame, et représentant toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

En sortant de l'église, nous entrâmes dans le Portique de la Fontaine. Ce lieu rappelle l'*Atrium* des anciens. Au centre jaillit une source limpide, et, sur les côtés, règne un portique élégant en terre cuite, avec plafond peint en azur et or, et dont les sculptures rivalisent avec les plus beaux ouvrages en marbre. De là, nous passâmes dans un autre cloître plus vaste, mais non moins riche. Le milieu, couvert de gazon, est le cimetière des Chartreux, dont les cellules s'élèvent symétriquement au-dessus du toit avancé qui couvre le portique. Telle est l'imparfaite esquisse de cette merveille de l'art. Le repentir d'un prince l'avait commencée, l'austère frugalité des Chartreux l'avait achevée; un prince janséniste, Joseph II, l'a spoliée, et le Directoire français l'a exposée à une ruine complète en enlevant les plombs qui la couvraient. Amour et admiration, horreur et pitié : tels sont les sentiments qu'inspirent l'histoire et la vue de la Chartreuse (1).

(1) Le moyen âge avec sa foi, ses faiblesses et son héroïque pénitence, respire dans l'acte de fondation. « Le huit octobre de l'an de l'Incarnation mil trois cent quatre-vingt-seize, Jean Galéas Visconti posa la première pierre de l'édifice, et trois ans après vingt-cinq chartreux vinrent s'y établir. Le duc leur assigna pour dotation divers lieux aux environs, dont ils retirèrent un revenu considérable, lequel ne fit que s'accroître par la culture. Jean Galéas, dans son testament fait à Miligno, le 21 août 1402, imposa aux religieux l'obligation d'employer une somme fixe et annuelle à finir cette construction, et ce jusqu'à son plein et entier achèvement; après quoi, la même somme devait être distribuée aux pauvres chaque année, ce qui ne put avoir lieu qu'en l'année 1542, l'édifice n'ayant été entièrement fini qu'à cette époque. Mais le reliquat devenant tous les ans plus considérable, il donna le moyen aux religieux, tout en satisfaisant à l'aumône prescrite, de continuer à embellir et à enrichir le superbe monument. » — Caval. Malespina di Sannazaro, *Descriz. della Certosa di Pavia.*

19 AVRIL.

Un sermon. — Bibliothèque. — Galerie. — Bibliothèque ambroisienne. — Léonard de Vinci. — Sainte-Marie-des-Grâces. — Fresque de la Cène. — Arc de la paix. — Cirque. — Grand séminaire. — Palais archiépiscopal. — Première maison d'orphelins. — Grand hôpital. — Frères de Saint-Jean-de-Dieu. — Salles d'asile. — Oratoire de Saint-Charles. — Pieux institut de Sainte-Marie-de-la-Paix. — Collége militaire. — Hospices Martinelli, — de Sainte-Marie-*della-Stella*, — *di Loreto*, — *della Vergine Addolorata*. — *Pia casa d'industria.*

En passant près de l'église de Saint-Fidèle, nous fûmes attirés par la voix d'un prédicateur qui, je ne sais à l'occasion de quelle fête, prêchait sur la sainte Vierge. L'auditoire était nombreux et très-recueilli. Suivant l'usage d'Italie, l'orateur allait et venait librement sur le *Palco*, distribuant aux fidèles les trésors de sa piété et de son éloquence : il ne manquait ni de l'une ni de l'autre. Sa parole vive et figurée, son ton de voix onctueux, ses gestes pittoresques, le laisser-aller de ses pensées et de ses sentiments, convenaient on ne peut mieux au caractère de l'assemblée. En général, j'ai remarqué dans les prédications italiennes beaucoup plus d'abandon et de naturel que dans les nôtres. La méthode symétrique, la froide unité, toutes ces choses de l'art humain, que nous devons, en partie, à notre éducation classique, la chaire italienne est loin de les admettre au même degré. Il en résulte que la prédication atteint mieux son but, c'est-à-dire qu'elle est ensemble plus populaire et plus utile.

De Saint-Fidèle nous nous rendîmes à la Bibliothèque. Ici, comme dans la plupart des grandes villes d'Italie, la Bibliothèque est un palais et un trésor. Deux beaux escaliers de marbre conduisent dans de vastes salles ornées de boiseries délicatement travaillées. Environ cent soixante mille volumes et mille manuscrits sont rangés dans de superbes armoires ; puis vient le cabinet des médailles et l'Observatoire, un des plus remarquables de l'Europe. Ce dernier a été illustré par un des meilleurs astronomes des temps modernes, l'abbé Oriconi, qui le dirigea pendant cinquante ans. Après avoir refusé d'être sénateur de l'Empire, l'humble et pieux ecclésiastique mourut en 1832. Dans le même bâtiment se trouve la galerie. Comme tout le monde, nous y vîmes avec bonheur le *Mariage de la Sainte-Vierge*, ouvrage plein de grâce de la jeunesse de Raphaël, et l'*Agar renvoyée par Abraham*, du Guerchin : ce tableau produit une vive impression. *Saint-Pierre et Saint-Paul*, par le Guide ; *Saint-Marc prêchant dans Alexandrie*, par Gentile Belini ; la *Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur*, la *Sainte Famille*, par l'Albane ; plusieurs autres compositions, de Gaudence Ferrari, de Bernardino Luini, du Bramantino, sont autant de chefs-d'œuvre de goût, de naïveté, d'expression et de perspective.

Si la galerie de Milan tient une place distinguée parmi les galeries de

l'Europe, la bibliothèque ambroisienne figure en première ligne parmi les trésors littéraires de l'Italie. Due en partie à la munificence de saint Charles, elle compte environ soixante mille volumes et plus de dix mille manuscrits. Nous vîmes quelques palimpsestes d'un grand intérêt. Je citerai entre autres celui des Plaidoyers de Cicéron pour Scaurus et Flaccus, sur lesquels on avait écrit les vers de Sédulius, notre poëte chrétien du VIe siècle ; celui des Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton, retrouvées sous une histoire du concile de Chalcédoine. Cette double découverte est due au cardinal Mai, qui semble avoir reçu la mission de faire à l'égard des vieux manuscrits ce que Cuvier a fait à l'égard des fossiles. Les ouvrages de Josèphe, écrits sur papyrus, sont un des manuscrits les plus précieux qu'on connaisse : ce manuscrit date de douze siècles au moins. Une salle magnifique contient plusieurs chefs-d'œuvre de peinture ; tels sont le *Christ*, du Guide et l'*École d'Athènes*, de Raphaël.

Léonard de Vinci ne doit pas être oublié. Peintre, littérateur, mécanicien, ingénieur, architecte, l'ami de François Ier, conduisant de front tous les arts, et dans tous il laissa les traces lumineuses du génie. Le père des lettres eut pour ce grand homme plus que de l'admiration ; il l'honora d'une constante amitié. Ayant appris que Léonard de Vinci était mourant à Fontainebleau, le roi vint le voir et le soutint sur son séant pendant qu'on lui faisait prendre un bouillon. Tant de bonté excita la surprise d'un courtisan : « Sachez, lui dit le roi, que je puis faire des grands seigneurs tous les jours, mais Dieu seul peut faire l'homme que je perds. »

La Cène passe pour le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci. Elle fut faite pour le réfectoire des Dominicains de Notre-Dame-des-Grâces, et on nous dit que la tête seule de Notre-Seigneur avait occupé l'artiste pendant trois ans. Cette fresque admirable est malheureusement perdue ou à peu près. En 1796, les Français, devenus maîtres de Milan, profanèrent l'église des Dominicains et changèrent le réfectoire en écurie. L'humidité et le salpêtre se communiquant aux murs, réduisirent bientôt l'immortelle composition à l'état déplorable où nous l'avons vue. Il n'en resterait pas de vestige si un jeune officier, visitant les casernes, n'avait fait immédiatement retirer les chevaux et pourvu, autant qu'il était encore possible, à la conservation du chef-d'œuvre.

Au sortir de Notre-Dame-des-Grâces, nous saluâmes l'Arc de la Paix commencé par Napoléon, et le Cirque achevé par ce même conquérant. Ce cirque moderne imite parfaitement les anciens, et sert comme eux aux courses de chars et aux naumachies ; il peut contenir trente mille spectateurs. On dirait que dans ce beau pays d'Italie les monuments sortent de dessous terre et ne coûtent rien à construire, tant le nombre en est considérable. Les ponts, les églises, les palais, les statues, les arcs de triomphe, les portiques, les fontaines, qu'on rencontre dans les moindres villes, sont d'une perfection admirable et d'une solidité qui défie les

siècles. L'amour des arts est la gloire des Italiens, elle en vaut bien une autre; celle-là du moins ne fait pas de malheureux.

Le grand séminaire et le palais archiépiscopal sont deux autres monuments qui honorent la cité qui les possède et le grand saint qui en fut le fondateur. D'une architecture noble et sévère, ils réfléchissent le génie de l'illustre cardinal et indiquent le but auquel ils sont destinés. Les vastes salons de l'archevêché, autrefois tendus de riches tapissseries, en furent dépouillés par saint Charles, pour habiller ses pauvres diocésains pendant la peste; on les a laissés dans le même état. La nudité de ces grands murs a je ne sais quoi de saisissant qui devient de l'éloquence, lorsqu'on la contemple en se rappelant le fait dont je viens de parler.

Réchauffé par saint Charles, l'esprit de charité continue d'inspirer les Milanais. Il faut dire, à leur gloire, que le premier établissement régulier, en faveur des enfants abandonnés, prit naissance dans leur ville. L'honneur en revient à un saint prêtre nommé Dathéus, dignitaire de l'église de Milan; voici l'acte même de cette fondation mémorable qui eut lieu en 787 : « Moi Dathéus, pour le salut de mon âme et celui de mes concitoyens, j'ordonne qu'on fasse de la maison que j'ai achetée, et qui est contiguë à l'église, un hospice pour les enfants trouvés. Je veux qu'aussitôt qu'un enfant sera exposé dans l'église, il soit reçu par le préposé de l'hospice et confié à la garde et aux soins des nourrices qui seront payées pour cela... Ces enfants apprendront un métier, et lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de dix-huit ans, je veux qu'ils soient dégagés de toute servitude et libres d'aller et de demeurer où il leur plaira. (1). »

Il serait agréable de suivre à travers les siècles cette longue chaîne de bienfaits publics dont l'établissement de Dathéus fut comme le premier et brillant anneau. Si les bornes d'un voyage nous interdisent un semblable travail, elles permettent au moins de l'esquisser rapidement; je dirais volontiers qu'elles le commandent : en général, l'Italie charitable est trop peu connue. Toutefois, en présence du paupérisme qui envahit les sociétés modernes, en face de ce formidable problème dont la solution tourmente l'Europe actuelle, à la vue du malaise et de la fermentation qui travaillent les classes inférieures et qui peut, dans un moment donné, établir un duel à mort entre celui qui ne possède pas et celui qui possède, n'est-ce pas un devoir impérieux de rechercher comment la plus ancienne, la plus parfaite des sociétés, l'Église catholique, a prévenu la cause et paralysé les effets de ce terrible antagonisme? Or, peut-être nulle part son esprit ne s'est fait sentir plus vivement qu'en Italie; et le voyageur qui révèle à son pays quelques-unes de ses inventions salu-

(1) Muratori, *Antich. ital.*, t. IV, p. 57. — L'épitaphe de ce saint prêtre est simple et sublime comme sa vie :

Sancte, memento, Deus, quia condidit iste Dathæus
Hanc aulam miseris auxilio pueris.

taires, mérite presque une couronne civique. Mieux vaut mille fois publier une bonne œuvre que de décrire une statue; d'ailleurs il est juste de faire pour Milan ce que nous avons fait pour le reste de l'Italie. Tels sont les motifs qui, contrairement à nos projets, retardèrent notre départ de vingt-quatre heures.

Notre première visite fut pour le Grand-Hôpital : c'est le plus beau palais de la ville. Les marbres, les colonnes, les ornements d'architecture y sont prodigués. Bâti par le duc François Sforza, il a été, depuis son origine, considérablement augmenté. Il contient huit cents lits, sans rideaux, et qui me parurent trop rapprochés. On y reçoit sans distinction tous les pauvres malades. Outre les médecins et les chirurgiens ordinaires, des professeurs y enseignent l'art de guérir à de nombreux élèves qui joignent constamment la théorie à la pratique. Il n'y manque qu'une chose : nos sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Puisse l'heureuse contagion qui de Gènes les a fait passer à Plaisance gagner bientôt le Milanais! Les soins matériels y sont donnés avec tout le zèle et l'intelligence qu'on peut attendre d'infirmiers et de femmes à gages; s'il y a un peu d'encombrement, la propreté des vastes salles ne laisse rien à désirer. Il en est de même des secours spirituels. Sous ce dernier rapport, les hôpitaux d'Italie sont des modèles qu'on ne saurait trop étudier.

La charité milanaise a bâti pour le pauvre malade un autre palais moins somptueux que le premier, mais il est administré avec un dévouement plus sublime. Dans la rue *Fate-ben-Fratelli*, vous voyez un grand édifice dont le vestibule est orné d'une belle statue, en marbre blanc, de saint Jean-de-Dieu. C'est là que les dignes enfants du saint Vincent de Paul de l'Espagne et de l'Italie soignent paternellement quatre-vingt-dix malades. Comme le cœur des bons religieux, les portes de leur maison restent toujours ouvertes : quel qu'il soit, l'infirme peut entrer, certain d'être reçu avec un empressement cordial. Voilà pour les malades.

Mais l'enfance, la pauvreté, la vieillesse, de quelle manière la charité milanaise vient-elle à leur secours? Ici, comme partout où il règne, le catholicisme produit des miracles et embrasse toutes les misères humaines, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Outre un grand nombre d'écoles gratuites, Milan possède, pour une population de 148,000 âmes, sept ou huit salles d'asile. Elles doivent leur existence à l'excellent abbé Aporti. La méthode est la même que chez nous : et la tenue ne laisse rien à désirer. L'Oratoire de Saint-Charles reçoit, les dimanches et jours fériés, de jeunes apprentis auxquels on fait passer le temps en exercices religieux et en divertissements honnêtes. Le pieux Institut de Sainte-Marie-de-la-Paix élève les enfants incorrigibles de dix à quatorze ans. Un des grands moyens d'amélioration, c'est le silence auquel il est obligé pendant toute la durée du travail. Lorsque nous le visitâmes, l'Institut venait d'être fondé; néanmoins il comptait déjà bon nombre d'enfants, et le vertueux directeur s'applaudissait des résultats obtenus.

Louis XIV établit l'Hôtel des Invalides, où les braves sont nourris dans leur vieillesse et soulagés dans leurs infirmités aux frais de la patrie, pour laquelle ils ont versé leur sang et perdu leurs membres; Napoléon fonda la Maison impériale de Saint-Denis pour les filles des Légionnaires; et toute l'Europe applaudit à ces nobles institutions. Il restait une lacune: l'empereur d'Autriche l'a comblée. Milan possède un Collége militaire, destiné aux enfants des soldats des huit régiments italiens : nous y trouvâmes trois cents élèves. Les services, les blessures, la mort des pères sur le champ de bataille, sont les titres d'admission pour les enfants. On nous dit qu'il existe cinquante Instituts semblables pour les autres régiments de l'armée autrichienne. Il est facile de comprendre combien ces institutions de bon sens et de charité doivent attacher le sous-officier et le soldat à son drapeau, puisqu'en son absence l'abandon et le besoin ne menacent plus sa famille.

Mais l'enfant du simple citoyen à qui la mort ravit les auteurs de ses jours, que devient-il? La charité lui ouvre ses bras et lui tient lieu de mère. Son collége à elle, c'est l'hospice des Orphelins, appelé *Martinetti*, du nom de son fondateur. Dans cette belle et vaste maison, nous trouvâmes environ deux cents enfants au teint rose, à la figure épanouie. Ils y sont reçus de l'âge de sept à treize ans, et y restent jusqu'à dix-huit ans. On les forme pour les professions industrielles, et on les envoie en apprentissage chez les meilleurs artisans; ils s'habituent ainsi peu à peu à la vie de l'ouvrier. C'est le système tout à la fois économique et paternel de l'hospice romain *Tata Giovanni*. La condition essentielle de succès se trouve dans le choix des maîtres. Les avantages que l'hospice Martinetti procure aux orphelins, les jeunes orphelines en jouissent dans la maison de Sainte-Marie-*della-Stella*, vis-à-vis de Notre-Dames-des-Grâces. Fondé par le cardinal Borromée, cet asile reçoit de trois à quatre cents orphelines. Elles y entrent depuis sept ans jusqu'à dix, pour n'en sortir qu'à vingt et un. Sous le rapport de la religion, des bonnes mœurs et du travail, leur éducation ne laisse rien à désirer. Aussi les *Stellines* sont-elles recherchées en mariage par les artisans honnêtes. Quand elles s'établissent, on leur fait une dot de trois cent treize francs. Ne trouvent-elles ni à se marier, ni à se placer? Sainte-Marie-*di-Loreto* leur ouvre ses portes; là elles peuvent passer leur vie au sein de la paix et de l'innocence. A l'époque de notre visite, Sainte-Marie-*della-Stella* comptait trois cent quarante orphelines; nous en trouvâmes cent vingt au *Loreto*. On le voit, le système d'une double adoption se pratique à Milan comme dans la plupart des autres villes d'Italie; rien n'est plus moral et peut-être plus économique. Je ne répèterai pas ce que j'ai dit ailleurs sur le même sujet.

Milan se distingue encore par l'aumône favorite de la charité romaine. Sur le revenu de plusieurs fondations, on y distribue annuellement plus de mille dots, et chaque semaine des secours individuels pour plus de trente mille livres italiennes. La vénérable congrégation de *Santa-Corona*

fait soigner gratuitement les malades à domicile. La pieuse *Union* visite les malades du Grand-Hôpital, prend soin des femmes et des filles en danger, cherche à les marier ou à les placer; dirige le Refuge de la *Beata-Vergine-Addolorata*; y reçoit les jeunes filles nubiles âgées de moins de vingt ans, les entretient jusqu'à vingt-six, et leur fait une dot à leur sortie. Elle dirige aussi le Refuge destiné aux jeunes filles de cinq à douze ans. Elles y restent jusqu'à vingt ans et n'en sortent que pour être femmes de chambre ou maîtresses d'école : si elles se marient, elles reçoivent une dot de deux cents francs. Il existe encore à Milan plusieurs autres associations charitables entre les diverses professions. Je me contenterai de citer le pieux Institut de secours pour les médecins, le pieux Institut philharmonique, le pieux Institut typographique, le pieux Institut pour les chapeliers. C'est ainsi que dans tous les pays catholiques on lutte par des associations *pieuses* et *charitables* contre l'individualisme qui produit l'égoïsme d'abord, puis le paupérisme. Mais pour être utiles, c'est-à-dire morales et durables, les associations doivent être fondées sur le double lien de l'intérêt du temps et de l'intérêt de l'éternité : c'est dire assez qu'elles sont impossibles en dehors de l'inspiration chrétienne.

Mais la gloire de la charité milanaise est la *Pia Casa d'Industria*. La visite de cet établissement modèle termina notre longue et riche journée. Empêcher les pauvres de mendier, mais aussi de souffrir sans porter atteinte à leur liberté, ainsi se pose au point de vue de l'économiste chrétien le grand problème de l'extinction de la mendicité. Or, il nous semble trouver ici sa véritable solution. La *Pia Casa* empêche les pauvres de mendier, c'est-à-dire qu'elle ne leur laisse aucun prétexte de le faire. On a dit aux pauvres : Ou vous êtes valides ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes valides, travaillez chez vous ou chez les particuliers; si l'ouvrage vous manque, venez à la *Pia Casa*, elle vous en donnera, quels que soient votre âge, votre sexe ou vos forces. Quand l'ouvrage reviendra chez vous ou chez les particuliers, vous aurez toute liberté de le reprendre. Si vous êtes invalides, vous serez secourus à domicile; mais dans aucun cas il ne vous sera permis de mendier. Si vous le faisiez, malgré tous les moyens de ne pas le faire, vous commettriez un délit également contraire à l'Évangile qui déclare indigne de manger celui qui refuse de travailler, et à la loi civile qui doit réprimer la fainéantise, mère de tous les vices. Coupables, vous seriez punis par la reclusion dans une maison d'arrêt ou un dépôt de mendicité.

Ce qui précède montre que la *Pia Casa* empêche aussi le pauvre de souffrir, en lui procurant toujours de l'ouvrage à lui, à sa femme et à ses enfants. Non-seulement elle lui assure le salaire exigé pour la subsistance de sa famille, elle respecte encore sa liberté. Le pauvre arrive le matin à son ouvrage; on lui vend, s'il le désire, une excellente soupe au prix de neuf centimes la ration de vingt-huit onces, et de cinq centimes la demi-ration. Il peut acheter au dehors ce qu'il lui convient d'y ajouter,

et peut même prendre ses repas en ville avec sa femme et ses enfants ; car, chaque jour, il a, comme l'ouvrier ordinaire, une heure le matin et une heure le soir dont il peut disposer. Sa journée finie, il se retrouve le soir avec sa famille, et sa condition ne diffère en rien de celle de l'artisan. Quelle différence entre la *Pia Casa* et nos dépôts, et surtout les work-houses de l'Angleterre, où la liberté du pauvre et les joies de la famille sont si horriblement sacrifiées ! Mais aussi quelle différence dans les résultats ! Ici, le pauvre bénit l'autorité et la richesse ; là, il les maudit, Ici, le pauvre conserve sa dignité et son honneur en conservant sa liberté ; là, il s'abrutit en perdant l'un et l'autre. Ici, la lutte entre le pauvre et le riche serait difficile à provoquer ; là, elle ne semble attendre qu'une occasion pour éclater en sanglantes représailles, en désordre, en anarchie.

La *Casa d'Industria*, établie en 1784, sous la dénomination de *Maison de Travail libre*, vit en 1815 une succursale se former à l'autre extrémité de la ville, près de l'église Saint-Marc. L'établissement reçoit des internes *ricoverat*[i] et des externes *intervenienti*. Les premiers sont à demeure ; mais ils sont libres de quitter l'établissement quand ils veulent, et sans être astreints à justifier de leurs moyens d'existence : ils travaillent à la journée ou à forfait. Leur salaire est de cinquante centimes pour les hommes, et de trente pour les femmes. Celui des seconds n'est que de trente-cinq centimes pour les hommes, vingt-cinq pour les femmes ; mais ils y joignent tout le produit du travail qu'ils peuvent faire en sus de leur tâche. Par ce moyen leur journée est loin d'être mauvaise. Quelques individus sont à leurs pièces et peuvent gagner jusqu'à deux francs par jour. Les enfants n'ont aucun salaire ; leur travail est accepté pour leur nourriture qui se compose de soupe, pain et viande ; deux fois la semaine on y ajoute du vin.

Les hommes et les femmes travaillent dans des salles séparées, et il y a de l'ouvrage pour tout le monde. Le tissage de la toile et des étoffes, accompagné de toutes les opérations qu'il suppose, tels que carder, filer, blanchir, teindre, etc., avec la fabrique de nattes de jonc, dont il se fait une grande consommation dans le Milanais, forment les deux principales occupations de la *Pia Casa*. Le nombre des internes est d'environ cinq cents ; celui des externes varie de cinq cents à mille, suivant les saisons, l'activité des travaux et la cherté des vivres. « Ajoutons que l'établissement fournit du travail à domicile à quatorze mille personnes environ chaque année. Toutefois, grâce à la spécialité de ses produits, il ne fait aucune concurrence ruineuse à l'ouvrier libre, ni à l'industrie privée. C'est ainsi que le système milanais résout le problème de l'extinction de la mendicité et concilie les intérêts de tous : ceux de la société en détruisant la plaie du vagabondage ; ceux du pauvre, en lui offrant un asile, tout en lui laissant et sa dignité, et sa liberté, et sa famille ; ceux de l'ouvrier libre, en dirigeant les travaux du Refuge de manière à éviter une concurrence nuisible à son industrie. En sortant de la *Pia Casa*, on ne

peut que répéter aux économistes le mot de Bâcon aux pédagogues de son temps : « Vous cherchez des systèmes d'éducation ; voyez les écoles des Jésuites, c'est tout ce qu'on a réalisé de meilleur (1). »

20 AVRIL.

Départ de Milan. — Système d'irrigation. — Pont du Tessin. — Anecdote. — Novare. — Dyptique consulaire. — Baptistère. — Saint-Gaudence. — Souvenirs. — Saint Laurent. — Le Piémont. — Verceil. — Souvenirs de Marius et de saint Eusèbe. — Cathédrale. — Tombeau du B. Amédée, — de saint Eusèbe. — Manuscrit de saint Marc. — Église de Saint André. — Tombeau de Thomas Gallo.

Nous quittâmes la capitale de la Lombardie par une belle journée de printemps. Les cultivateurs étaient dans les campagnes ; ici on ensemençait les rizières, là on fauchait les luzernes. Les oiseaux revenus de leurs migrations lointaines réjouissaient par leurs chants les nombreux travailleurs, et de grands troupeaux de bœufs, bondissant autour de nous, animaient le paysage. De toutes parts, des canaux gracieusement tracés portaient dans tous les héritages le riche tribut de leurs eaux limpides. On ne peut qu'admirer l'intelligence avec laquelle la science des eaux et de l'architecture hydraulique est employée dans ce charmant et fertile pays. De grands réservoirs sont établis sur le flanc éloigné des montagnes de manière à ménager un niveau suffisant pour l'irrigation de la plaine. L'eau descend par des canaux qui la divisent en circulant autour des propriétés. De distance en distance sont des retenues et des empellements destinés à la faire déborder sur le sol, de telle façon qu'aucune partie de la surface ne puisse échapper au bienfait. Léonard de Vinci n'est pas, comme on l'a cru, l'inventeur de ces canaux ; on ne lui attribue que l'invention des écluses.

Outre ces rigoles, qu'on prendrait à leur couleur argentée pour les mailles d'un vaste réseau étendu sur le vert gazon, Milan possède deux grands canaux qui forment sa véritable richesse : celui du Tessin, fini en 1271, et celui de l'Adda creusé en 1457. Venus de points opposés, ils se réunissent dans la ville, l'embellissent, la rafraîchissent, en fertilisent les jardins, l'unissent à l'Adriatique, dont ils attirent le commerce, et la mettent en communication avec les contrées voisines et avec les vallées du lac Majeur. C'est de là qu'ils apportent, à des prix très-modérés, les vivres, les charbons, les bois de chauffage et de charpente, les matériaux de tous genres, mais principalement le *miarolo*, superbe granit dont sont faites les cinq ou six mille colonnes qui ornent la royale cité.

(1) Consule Jesuitarum scholas ; his enim quod in usum venit nihil melius. *De aug. scient.*

Adieu au Milanais! Adieu aux belles eaux qui fertilisent le sol, aux bonnes œuvres qui fécondent les âmes de la Gaule cisalpine! Adieu bientôt à l'Italie. Déjà nous avons passé *Magenta*, la *Maxentia* des Romains, gros bourg placé au milieu des vertes campagnes comme une brillante oasis : nous voici sur les bords du Tessin. A l'autre extrémité du pont, le plus beau de l'Italie, nous ne vîmes que par les yeux de l'imagination Annibal et ses éléphants, descendu des Alpes et se préparant à franchir le fleuve, malgré la défense de l'armée romaine; ce que nous vîmes des yeux du corps, c'est la douane piémontaise, rangée en ordre de bataille et nous attendant de pied ferme. Il fallut subir sa visite, exhiber les *passaporti* et remplir pour la cinquantième fois les formalités d'usage. On daigna nous trouver en règle, et la permission de trotter vers Novare nous fut donnée par écrit.

Dans la voiture prit place un chanteur bergamasque, qui venait à Turin; son vœu le plus ardent était de franchir les Alpes avec nous et de voir Paris. « J'ai là un compatriote, ajoutait-il, je serais heureux de le revoir. — Quel est son nom? — Vous ne le connaissez pas; mais toute l'Europe le connaît, c'est Rubini. — Il est de Bergame? — Certainement, et nous sommes nés dans la même rue. Il n'était pas riche, le brave garçon, mais il avait une jolie voix. Pour aider sa vieille mère il cumulait les fonctions de choriste et celles plus lucratives de garçon tailleur. Un jour, comme il était allé essayer des pantalons à Nozari, notre excellent *Virtuoso* le regarda fixement et lui dit avec bonté : — Il me semble, mon garçon, t'avoir vu quelque part? — C'est possible, monsieur, vous m'aurez vu au théâtre, où je fais ma partie dans les chœurs. — As-tu une bonne voix? — Pas fameuse, monsieur, je monte avec peine au *sol*. — Voyons, fit Nozari en s'approchant du piano : commence-moi ta gamme. — Le jeune choriste obéit; mais arrivé au *sol*, il s'arrêta tout essoufflé. — Donne le *la*, voyons!... — Monsieur, je ne puis. — Donne le *la*, malheureux. — *La*, *la*, *la*. — Donne le *si*. — Mais, monsieur... — Donne le *si*, te dis-je, ou sur mon âme... — Ne vous fâchez pas, monsieur, j'essaierai : *la*, *si*, *la*, *si*, *do*. — Tu vois bien, dit Nozari d'une voix triomphante! et maintenant, mon garçon, je ne te dis qu'un mot : Si tu veux travailler, tu deviendras le premier ténor d'Italie. Nozari ne s'est pas trompé; le pauvre choriste, qui, pour gagner sa vie, raccommodait des culottes, possède aujourd'hui deux millions de fortune et s'appelle Rubini (1). »

A quoi tient la réputation! Et le chanteur, fier de son compatriote, se mit à nous parler de Donzelli, de Crivelli, de Léodaro, de Bianchi, de Mari, de Dolci, et de toute cette volée de rossignols partis de Bergame, « dont les accents ont charmé tour à tour les capitales de l'Europe. »

Cette conversation mondaine venait de finir, lorsqu'à l'extrémité d'une

(1) Cette anecdote a été depuis racontée bien des fois, entre autres par Fiorentino.

plaine grasse et fertile, coupée par le Terdoppio et le canal de Sforzesca, nous découvrîmes, assise sur un monticule, l'antique Novare. Son vieux château, ses remparts, ses grosses portes lui donnent un aspect menaçant : on dirait de loin un donjon du moyen âge. La *Novaria* des Romains conserve plusieurs monuments curieux de leur domination. La religion du peuple-roi se trouve dans les nombreux autels votifs, rangés vers l'ancien portique de la cathédrale. Son amour pour les jeux publics est rappelé dans un dyptique consulaire de la sacristie de Saint-Gaudens. Sur ce *libretto* d'ivoire sont sculptés deux consuls donnant le signal des spectacles. Ces différentes reliques composent, avec bon nombre de pierres sépulcrales, d'urnes et d'inscriptions romaines, un musée fort curieux ; mais le principal objet de notre attention fut le superbe *columbarium* changé en baptistère : un sépulcre païen devenu le berceau des fidèles ! voilà un de ces beaux et puissants contrastes dont l'Italie possède si bien le secret et dont la vue produit toujours une vive impression. Quelques bonnes toiles décorent la cathédrale, et les archives du chapitre conservent un des manuscrits les plus anciens de toute l'Italie : c'est la Vie de saint Gaudens et d'autres saints de Novare, écrite en 700. La basilique dédiée au saint évêque est le plus bel édifice de la ville. Les brillantes et gracieuses peintures du Moncalvo, de Brandi, de Gaudens Ferrari, de Stephano Legnani et des meilleurs maîtres de l'école milanaise, resplendissent à la coupole et dans les chapelles, tandis que le maître autel éblouit par ses marbres et ses bronzes. Toutefois, la magnificence de l'église le cède à celle du tombeau, un des plus splendides de l'Italie. Quel était donc ce pontife dont le corps est environné de tant de gloire ?

Comme un ouragan formidable, l'arianisme soutenu de la puissance impériale menaçait de renverser, de déraciner sur toute la face du globe l'arbre encore jeune de la vraie foi. Déjà l'Afrique, l'Asie, une partie même de l'Europe, ébranlées jusque dans leurs fondements, se couvraient de ruines sanglantes ; les ténèbres de l'erreur s'étendaient comme de sombres nuages sur les chrétientés les plus brillantes ; le monde descendait peu à peu dans la nuit de l'hérésie pour retomber ensuite dans l'abjection païenne. Mais la Providence veille sur son œuvre. Athanase en Orient, Hilaire, Martin, Ambroise en Occident, luttent au nom des peuples contre la violence de la tempête. Ils sauvent l'Église, et avec elle la foi, la civilisation, la liberté du monde ; et toutes les générations reconnaissantes proclament depuis quinze siècles leur courage et leurs vertus. Tels sont les titres que saint Gaudens, évêque de Novare, présente à la vénération et à l'amour de son peuple. Disciple de saint Laurent martyr, et digne de son maître, Gaudens est sacré évêque de Novare par saint Simplicien de Milan. Un amour plus fort que la mort l'attache à saint Martin de Tours, la colonne de la vérité en Occident ; et quand il voit saint Eusèbe de Verceil, son collègue et son voisin, partir pour l'Orient, il se fait le compagnon de son exil et se dévoue à toutes les rigueurs impériales pour

conserver intact dans son cœur et dans le cœur de ses enfants le trésor de la foi (1).

Honneur à ces enfants qui n'ont jamais oublié leur père! Dans une commune vénération ils confondent saint Gaudens et le saint martyr Laurent, cette autre gloire de la cité. Laurent était un prêtre de Novare, dévoué à l'éducation des enfants. Irrités de ses succès, les païens des environs se jettent tout à coup sur le saint instituteur et le mettent en pièces avec ses jeunes chrétiens. Leur sang féconde la semence de la foi, et Novare prie encore aujourd'hui devant les ossements sacrés de ses nouveaux bienfaiteurs. Pour les glorifier aux yeux de tous les siècles, le Dieu des martyrs fait sortir de leur tombeau une liqueur miraculeuse qui guérit les malades (2). Après avoir déposé nos hommages aux pieds de ces véritables grands hommes dont la présence fait plus de bien que la vue des ruines et des chefs-d'œuvre de l'art, nous nous remîmes en marche pour Verceil.

Le Piémont se déroulait devant nous avec ses rizières, ses prairies et ses montagnes; tout annonce la fertilité du sol et le calme heureux des habitants. C'est qu'en effet ce petit royaume est un modèle, une oasis de paix au milieu de l'Europe agitée. La religion honorée, pratiquée, aimée comme le trésor public, y fait sentir sa douce influence. Le roi lui-même est un fervent chrétien; puissent tous ceux qui l'approchent partager sa foi sincère et son respect pour l'Église! On dit que la chenille de l'impiété moderne a sali par-ci par-là quelques fleurs; on dit que, malgré les lignes douanières, nos mauvaises productions pénètrent dans le royaume; on dit que l'esprit révolutionnaire fait tourner certaines têtes. Pourtant, que manque-t-il au Piémont pour être heureux? Les lois sont sages et paternelles; les institutions de charité nombreuses et bien entendues; les impôts presque nuls; les sciences théoriques et pratiques, les arts même sont en honneur. Une des plaies les plus dangereuses ouvertes par notre Code civil a été fermée. On sait quels ravages produit chez nous la loi ridicule et funeste qui autorise un laïque ceint d'une écharpe à prononcer ces graves paroles : Au nom de la loi, je vous unis. Ici on ne peut contracter mariage que devant le prêtre revêtu en cette circonstance de pouvoirs religieux et civils.

Puisse la rivalité qui existe entre Gênes et Turin ne jamais devenir un ferment de discorde! puisse la fièvre d'innovation ne pas substituer de

(1) Bar. *An.* 397, t. v, n. 52.

(2) Voici l'antique inscription gravée sur le tombeau de marbre rempli de leurs ossements :

ASPICIS HOC MARMOR TVMVLI DE MORE CAVATVM,
ID SOLIDVM EST INTVS, RIMA NEC VLLA PATET,
VNDE QVEAT TELLVS OCCVLTAS MITTERE LYMPHAS :
MANAT AB INGESTIS OSSIBVS ISTE LIQVOR.
SI DVBITAS, MEDIO SVDANTES TOLLE SEPVLCRO
RELIQVIAS, DISCES VNDA SALVBRIS VBI EST.

fatales utopies à un système de gouvernement éprouvé par l'expérience et sanctionné par l'approbation des hommes sages et désintéressés!

En devisant ainsi sur le royaume de Sa Majesté Sarde, nous arrivâmes en vue de Verceil. L'antique *Vercellæ*, fondée par le Gaulois Bellovèse, l'an 603 avant Jésus-Christ, est assise sur une riante colline au confluent du Cervo et de la Sesia. Dans la plaine voisine apparaît l'ombre de Marius, non pas triste et humiliée comme à Minturne, mais imposante et glorieuse; on entend le cliquetis des armes, les cris des mourants : c'est ici que le grand capitaine tailla en pièces ces myriades de Cimbres et de Teutons, tombés sur l'Italie comme une avalanche du sommet des Alpes. Si le voyageur, en traversant le champ de bataille, admire une fois de plus la valeur romaine, il s'incline aussi devant la Providence, dont il voit la main puissante écarter tous les obstacles humains à l'agrandissement de la ville éternelle. Sous ce rapport les plaines de Verceil tiennent une large place dans la trame générale de l'histoire antérieure au christianisme.

Quand aux luttes du fer contre le fer succèdent les combats plus importants des idées contre les idées, Verceil brille avec non moins d'éclat. Dans les murs de l'antique cité, un nouveau guerrier, également venu de Rome, met en fuite la formidable hérésie d'Arius : cette seconde victoire n'est pas moins providentielle que la première. Il nous tardait de nous prosterner devant le tombeau du héros qui la remporta. J'ai nommé saint Eusèbe, évêque de Verceil, l'ami de saint Ambroise, le défenseur de saint Athanase, la terreur de Constance, le glorieux martyr du Verbe consubstantiel qui, traîné de prison en prison, depuis Verceil, en Palestine, en Cappadoce, dans les déserts de la Haute-Égypte, donna au monde entier le long spectacle de son héroïque fermeté.

Notre première visite fut pour la cathédrale, où repose le corps de l'immortel pontife. Le *Duomo* est un majestueux édifice, rebâti au VI[e] siècle sur les dessins du célèbre Pellegrini de Bologne. Deux chapelles fixent principalement l'attention. La première est dédiée au B. Amédée de Savoie. Le corps de ce prince, dont la couronne temporelle s'est changée en couronne éternelle, repose dans un tombeau d'argent, donné par un de ses descendants, le roi Charles-Félix. De cette tombe semble sortir encore la parole vraiment royale du bienheureux. A la valeur d'un héros, le duc joignait toutes les vertus chrétiennes, et en particulier une tendresse paternelle pour les pauvres : « Seigneur, lui dit un jour son intendant, vos aumônes épuisent vos trésors. — Eh bien! répondit le prince, voici le collier de mon ordre, qu'on le vende et qu'on soulage mon peuple. » La seconde chapelle, plus vénérable encore que la première, est celle de Saint-Eusèbe. A la vue de la magnificence qui entoure le corps du martyr, au souvenir des nombreux miracles qu'il opère, on ne peut retenir la plainte sublime du Prophète : *Seigneur, c'est trop d'honneur et de puissance pour vos amis.*

De cette tombe, arrosée de tant de larmes brûlantes, couverte de tant de baisers, parfumée de l'encens de tant de prières, nous descendîmes au trésor de la cathédrale. Peut-on passer à Verceil sans voir le célèbre manuscrit de l'Évangile de saint Marc, copié de la main de saint Eusèbe? Que sont devenues les lames d'argent dont le roi Bérenger le fit couvrir, il y a près de neuf cents ans? Demandez-le aux Vandales modernes. C'est par la crainte d'une nouvelle spoliation que les boiseries du chœur, véritable chef-d'œuvre de sculpture, ont été refaites, il y a quelques années, de manière à pouvoir être démontées en un jour.

La vaste église de Saint-André, surmontée de quatre clochers, rappelle un autre grand souvenir. L'an 1230, au moment où saint Thomas illustrait, par son enseignement, les Universités de Naples et de Paris, un autre docteur, prenant pour guide saint Denis l'Aréopagite, expliquait avec un immense succès la théologie mystique dans le couvent de Saint-André de Verceil : ce maître s'appelait Thomas Gallo. Parmi ses disciples s'asseyait un jeune religieux de Saint-François qui devait remplir le monde du bruit de son nom et de l'éclat de ses miracles : c'était Antoine de Padoue. Une fresque de l'époque, placée sur le tombeau du professeur, le représente assis dans sa chaire de théologie, et parmi ses élèves on voit saint Antoine de Padoue, la tête environnée d'une auréole. Un bas-relief, qui décore la partie inférieure du mausolée, indique la source où le docteur puisait son admirable science. Thomas est à genoux devant Notre-Seigneur et la sainte Vierge, tandis que saint Denis, debout, lui pose affectueusement la main sur la tête. Il serait difficile de trouver quelque chose de plus intéressant, sous le double rapport de l'art et de la piété, que cette tombe vraiment monumentale.

21 AVRIL.

Vue de Turin. — Pinacothèque. — Bibliothèque. — Musée grec et romain. — Table isiaque. — Musée égyptien. — Instruments aratoires. — Armes. — Statues. — Les saints martyrs Octave, Solutor, Adventor. — Saint Maxime. — Cathédrale. — Chapelle du Saint-Suaire. — Palais du roi. — Audience.

Après avoir voyagé une partie de la nuit, nous arrivâmes en vue de Turin, au lever du soleil. Le Pô qui coule à pleins bords dans la vaste plaine, les dômes et les campanili étincelants aux premiers feux du jour, l'ancienne capitale de la Ligurie avec ses larges rues tirées au cordeau, ses places superbes si elles étaient finies, ses édifices aux brillantes façades, les montagnes voisines, dont la base est émaillée de riantes villas, tandis que le sommet élève jusqu'aux nues la splendide église de la *Superga* : tout cela forme un ensemble plein de grandeur et qui saisit, même après avoir vu l'Italie. Du milieu de *Piazza Castello* on jouit d'un coup d'œil unique : quatre rues se coupant à angle droit partagent la ville

entière et, du centre, laissent apercevoir les quatre extrémités. Afin d'éviter les répétitions, je ne m'arrêterai point à décrire les nombreux et remarquables tableaux des écoles flamande et hollandaise que nous vîmes à la *Pinacotheca* du château; les aquarelles de Bagetti passent pour des chefs-d'œuvre ; il en est de même du *Saint-Jean Népomucène*, de Murillo. Le saint est au confessionnal, ayant, d'un côté, l'impératrice, de l'autre, un paysan, image de l'égalité évangélique devant ces tribunaux qui justifient ceux qui s'accusent. Parmi les manuscrits de la Bibliothèque, il faut remarquer l'*Epitome* de Lactance, unique en Europe; et l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on croit du XIVe siècle.

Le Musée grec et romain offre peu d'intérêt, après ceux de Rome et de Naples. La fameuse table isiaque elle-même a perdu son prestige d'antiquité, depuis qu'elle passe, parmi les savants, pour dater seulement du règne d'Adrien. Il n'en est pas de même du médaillier, un des plus riches de l'Europe. Sous les portiques de l'Université se conserve, entre autres bas-reliefs, le Vœu de Q. Visquasius. On voit un homme conduisant un char attelé de deux mules et chargé d'un tonneau. Le char et le tonneau sont parfaitement semblables à ceux dont on se sert encore aujourd'hui dans le pays (1). Dans le musée de Naples, vingt objets différents nous avaient aussi donné lieu de remarquer la ténacité des habitudes populaires.

Mais la gloire de Turin, c'est le Musée égyptien, le premier de l'Europe. Je ne sais quel saisissement on éprouve au milieu de ce monde éteint depuis trois ou quatre mille ans. Les statues des rois et des dieux; les fresques et les peintures des tombeaux qui représentent les usages de la vie intime, militaire et agricole; des charrues, un joug pour les bœufs, des flèches, un casque, un cimeterre en bronze, deux petits chiens d'ivoire, dont un conserve encore le fil qu'il devidait il y a trente siècles; des souliers en cartonnage de toile ; les momies qui vous montrent des prêtres, des rois, des princes auxquels il ne manque, pour être vivants, que le mouvement et la chaleur : tout cela fait admirer la science d'un peuple sans rival dans l'art d'imprimer à ses œuvres les plus simples, comme les plus gigantesques, le cachet de l'immortalité.

Toutefois, à ce premier sentiment succède bientôt une profonde pitié. Voyez les dieux devant lesquels se prosternait la plus savante des nations! Embaumés, comme leurs adorateurs, ces dieux mortels sont des bêtes de toute espèce; des ibis, des chacals, des cynocéphales, des éperviers, des poissons, des crocodiles, de jeunes taureaux portant sur le front le signe caractéristique du bœuf Apis. Qu'est-ce donc que l'homme abandonné à lui-même? Des nombreuses statues, les plus magnifiques sont celles d'Osymandias, haute de plus de quinze pieds; et du grand

(1) On sait que ce furent les Gaulois qui enseignèrent aux Romains à faire les tonneaux.

Sésostris, haute de six à sept pieds. La dernière, en basalte noir à taches blanches, passe pour le chef-d'œuvre de l'art égyptien. Assis sur son trône en habit militaire, le roi tient à la main un sceptre recourbé. Sa physionomie est douce et fière, la pose pleine de dignité; les mains sont parfaites et les pieds d'une juste proportion. Turin doit cette immense collection à l'un de ses enfants, le chevalier Drovetti, longtemps consul au Caire : honneur à son intelligent et généreux patriotisme!

On ne peut sortir du Musée égyptien sans se rappeler la grave réflexion d'un voyageur. « J'avoue, dit-il, qu'en trouvant entassés au pied des Alpes tous ces débris poudreux ou mutilés de la plus ancienne civilisation du globe, peut-être qu'un jour, me disais-je, nos propres débris, tous nos monuments de marbre et de bronze, tous ces magnifiques témoignages de notre puissance et de notre gloire, seront exposés dans le musée de quelque peuple aujourd'hui sauvage, dans un désert encore inconnu, près d'un lac ignoré, au sein de quelque impénétrable et sombre forêt, ou de quelque haute montagne à peine découverte. Les Sacy, les Akerblad, les Yong, les Champollion, les Salt, les Seyffarth, les Pfaff d'un autre monde feront à leur tour des dissertations, ils défendront opiniâtrément leurs différents systèmes. Louis XIV, avec son siècle brillant et ses vastes travaux, sera comme le grand Ramsès, comme le Sésostris de ces temps lointains; et nos récentes conquêtes, si rapides, si passagères, sembleront de la fable après l'histoire. »

L'habitant de Turin qui visite son Musée ne doit pas dépenser toute sa compassion pour les Égyptiens, il doit en réserver une partie pour lui-même, lorsqu'il songe aux dieux qu'adoraient ses ancêtres : la même disposition doit être celle de tout voyageur, à quelque nation civilisée qu'il appartienne. Mais comment Turin a-t-elle été tirée de l'idolâtrie, quels sont ces hommes au sang desquels l'antique Ligurie est redevable de la foi et de la civilisation fille de la foi? Par quelles mains le salutaire flambeau a-t-il été tenu constamment allumé dans ce religieux pays, malgré les tempêtes de la persécution et de l'hérésie? Les annales de Turin nous racontent l'histoire de ces véritables pères de la patrie et la reconnaissante piété de leurs fils.

L'antique *Bodincomagus*, fondée par les Gaulois, dont elle adora les dieux cruels, fut saccagée par Annibal, conquise par les Romains qui lui donnèrent le nom de *Colonia Julia*, et embellie par Auguste, dont le surnom devint pour elle un titre de gloire : *Augusta Taurinorum*. En recevant le joug, elle reçut les dieux des vainqueurs : avec Teutatès elle adora Jupiter. Elle les adorait encore, lorsque saint Barnabé, suivi bientôt des saints Apôtres de la Ligurie, Celse et Nazaire, vint lui présenter le flambeau de la vérité : Turin le reçut. La divine semence ne tarda pas à lever dans cette terre féconde comme dans les autres parties de la Gaule cisalpine (1). Pour la conduire à maturité deux choses étaient nécessaires : le

(1) S. Barnabé, Bar. 52-54; Ughelli, t. IV, p. 830.

feu de la persécution et la rosée du sang ; ces deux conditions furent remplies. Par ordre de Maximien, Octave, Solutor et Adventor, tous trois soldats de la légion Thébaine, reçurent à Turin la palme du martyre, et devinrent les prémices de la riche moisson que l'*Augusta Taurinorum* préparait au Père de famille (1).

La culture de ce précieux héritage fut confiée dans la suite des siècles à d'intelligents laboureurs. Au premier rang brille saint Maxime, la gloire non-seulement de Turin, mais de l'Église entière. Ce grand évêque assista aux conciles de Milan en 451, et de Rome en 465 ; défendit vigoureusement l'intégrité de la foi, dota le monde d'éloquents écrits, et maintint la ferveur primitive parmi ses ouailles. Pénétré de confiance pour les trois martyrs dont le sang avait cimenté les fondements de son église, il disait à son peuple : « Honneur à tous les martyrs, mais honneur surtout à ceux dont nous possédons les reliques ! Ils nous assistent par leurs prières ; ils nous protégent par leur présence durant cette vie, et nous reçoivent dans leurs bras quand nous partons pour l'éternité. » A tous ces saints qu'elle aime et qu'elle honore comme ses pères, ses bienfaiteurs et ses patrons, la pieuse cité a bâti cent dix églises, comme on sait les bâtir en Italie.

La plus remarquable est le *Duomo*, dédié à saint Jean-Baptiste. Elle offre à l'artiste une *Sainte Vierge* d'Albert Durer, les statues de Sainte-Christine et de Sainte-Thérèse, de Legros, les sculptures du maître autel en marbre, la vaste tribune de l'orgue chargée de dorures. Mais tout cela est éclipsé par la splendide chapelle du Saint-Suaire, située derrière le maître autel. Représentez-vous une rotonde très-élevée, environnée de colonnes groupées de marbre noir poli, dont les bases et les chapiteaux sont de marbre doré. Sur ces colonnes s'appuient six grandes arcades qui forment les fenêtres, dont l'entablement soutient la coupole. Celle-ci se compose de plusieurs voûtes en marbre percées à jour, placées les unes au-dessus des autres, et disposées de manière à laisser voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile, qui semble suspendue en l'air, bien qu'elle repose sur ses rayons. L'autel en marbre noir supporte une châsse d'argent, ornée d'or et de diamants, et mise sous verre : elle renferme le Saint Suaire. Cette précieuse relique apportée d'Orient au temps des croisades par Geoffroy de Charny, chevalier champenois, rappelle le vœu de François Ier avant la bataille de Marignan ; après la victoire on vit le prince se rendre à pied de Lyon à Chambéry, où était alors le Saint Suaire, pour y rendre hommage de ses succès au Dieu des batailles. Si l'on ajoute qu'au-dessus de l'autel *brille* une grande croix de cristal soutenue par un groupe d'anges, et que le pavé est en marbre violet, semé d'étoiles d'or, on aura un sanctuaire d'une beauté sévère, majestueuse et parfaitement en harmonie avec sa destination.

(1) Taurini ejusdem legionis nobilissimi milites Octavius, Solutor et Adventor, gloriosa martyrio erexere trophæa victoriæ. — Bar. *An.* 297, t. II, n. 15.

La chapelle est contiguë au palais du Roi ; une porte de communication s'ouvrit et nous fûmes dans les appartements du souverain. Plusieurs personnes attendaient dans une vaste salle : c'était jour d'audience. Deux fois par semaine et pendant plusieurs heures, les riches et les pauvres ont leur libre accès auprès du prince. Tous sont admis à déposer dans son cœur leurs plaintes, leurs demandes, leurs misères, leurs projets, les peines intimes de leur vie publique ou privée. Le Roi écoute, encourage, console, secourt, protége, en un mot, remplit avec intelligence et dévouement tous les devoirs d'un père. Faut-il s'en étonner? Charles-Albert est le plus fervent chrétien de son royaume, le saint Louis du dix-neuvième siècle. Tous les matins il entend la messe, et chaque dimanche il a le bonheur de s'approcher de la sainte table.

Pénétrés de vénération pour ce roi si digne du trône, nous descendîmes à la *Consolata*, la plus belle église des couvents, où le voyageur catholique est attiré par l'image miraculeuse de la sainte Vierge. Il faut pénétrer dans le sanctuaire de la *Consolata*, resplendissant d'or et de marbre ; il faut contempler les mille témoignages de confiance et d'amour donnés à la Reine des Grâces, pour connaître la piété des habitants de Turin : nous verrons demain que cette piété n'est pas stérile.

22 AVRIL.

Église *della-gran-Madre-di-Dio*. — Château de Stupinigi. — Superga. — Grand hôpital. — Salles d'asile. — OEuvre de Saint-Louis de Gonzague. — Hôpital de la Charité. — Institutions pour les orphelins et les orphelines. — Les Rosines. — La petite Maison de la Providence. — Silvio Pellico. — Départ de Turin. — Les Vaudois. — Suze.

Les environs de Turin présentent trois monuments que nous ne pouvions oublier. Dès le matin, longeant une belle rue ornée de portiques et traversant une magnifique place circulaire, nous arrivâmes au pied d'une délicieuse colline parée de la première verdure du printemps et toute semée de blanches villas. Devant nous se présentait, imposant et magnifique, le temple *della gran Madre di Dio*. On ne se lasse point de contempler cet édifice, copie du Panthéon. Ses formes pleines de noblesse et ses proportions colossales rappellent les monuments romains, tandis que sa fondation proclame la pieuse gratitude de la ville de Turin envers Marie. Ce temple est un *ex-voto* des décurions de la cité, en reconnaissance du retour du roi Victor-Emmanuel.

Portant notre curiosité sur un autre point, nous saluâmes le château de Stupinigi, avec son toit pittoresque surmonté d'un grand cerf de bronze. Ce rendez-vous de chasse de la cour de Turin passe, dans son genre, pour l'édifice le plus magnifique de l'Europe. Au loin, sur le plateau d'une haute montagne, on voit s'élancer les royales constructions de

la *Superga*. Cette église de forme octogone, portée par de grandes colonnes de marbre, enrichie de superbes chapelles, est aussi un *ex-voto*. En 1706, le roi Victor-Amédée et le prince Eugène causaient ensemble sur cette montagne, observant les mouvements de l'armée française qui assiégeait Turin. Le roi, désespérant de sauver sa capitale, tombe à genoux, expose à Marie sa confiance et ses craintes, et lui promet, si le siége est levé, de faire bâtir au lieu même où il prie une église en son honneur. La Superga est le Saint-Denis des rois du Piémont : leurs tombeaux sont peut-être plus brillants que ceux de nos princes, mais ils me semblent par là même manquer de tristesse et de majesté.

Rentrés en ville, nous consacrâmes le reste du jour à visiter d'autres monuments moins connus des voyageurs, et pourtant plus glorieux et plus dignes de leur attention! Grâce à son voisinage de la France, Turin possède nos Dames du Sacré-Cœur et nos admirables Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Les premières élèvent la jeunesse, les secondes soignent les malades : c'est dire avec quelle intelligence et quel dévouement sont accueillies les générations qui entrent dans la vie et les générations qui sortent de ce royaume de douleurs. Le grand hôpital Saint-Jean compte cinq cents lits. Depuis les dernières révolutions, la charité publique fournit une grande partie des sommes nécessaires à son entretien. Inutile de dire que l'ordre et la propreté règnent dans les salles, comme l'attention et l'économie dans le service : cet éloge convient à tous les hospices tenus par nos religieuses. Fondé, en 1794, par le saint prêtre Barucchi, curé de la citadelle, l'hôpital Saint-Louis passe pour un modèle d'architecture, de propreté, de salubrité et de bon goût. Turin possède aussi une vaste maison d'aliénés, une école de sourds-muets, plusieurs salles d'asile, dont l'origine est due à une dame française qui entretient, dans sa propre maison, un de ces doux et joyeux hospices de l'enfance. La reconnaissance publique a nommé madame la marquise de Bar..., chez qui nous fûmes reçus avec une bonté dont le souvenir ne s'effacera jamais.

Avec quel bonheur le voyageur français rencontre dans les rues nos Frères des Écoles chrétiennes. Ici, comme partout, leurs établissements sont florissants. Ils tiennent, en outre, aux frais de la ville, une école supérieure, où l'on poursuit les études commencées dans les classes élémentaires, et où l'on apprend la langue française. Au sortir de l'école, les enfants des pauvres subissent un examen, et les plus forts sont admis à l'OEuvre royale, où ils reçoivent gratuitement une instruction professionnelle.

Le christianisme a toujours aimé et propagé les lumières; aussi le développement de l'instruction publique est une des gloires du Piémont. Mais si le catholicisme est une religion de vérité, il est encore une religion de charité; car Dieu est l'un et l'autre. Un volume entier ne suffirait pas pour d'écrire toutes les œuvres de miséricorde dont il couvre le pays où nous sommes. Une foule d'associations d'hommes et de femmes don-

nent des secours à domicile; elles pourvoient spécialement aux besoins d'une classe de pauvres qui mérite les plus grands égards, et qu'il est difficile de découvrir, celle des pauvres honteux. La Congrégation de Saint-Paul charge douze de ses membres de les chercher et d'en prendre soin dans les différents quartiers : elle fait aussi traiter les malades pauvres à domicile. L'OEuvre de Saint-Louis de Gonzague, diverses Associations de dames dans les paroisses, assistent les indigents incapables de travail, à raison de leurs infirmités. Les pauvres valides sont reçus à l'hôpital de la Charité : on en compte plus de mille. Pour les occuper, on a formé diverses manufactures; la fabrication des étoffes de laine, des draps ordinaires, des tapis de pied, des toiles, des cotonnades, emploie le plus grand nombre de bras. Il y a aussi différents métiers et même une École de musique, où le roi prend des sujets pour sa chapelle. Nous y trouvâmes un grand ordre, un air général de satisfaction sur tous les visages, et une séparation d'âge et de sexe convenablement tracée et régulièrement maintenue.

Mais qui dira tout ce que la charité piémontaise fait pour les enfants? Substitué à l'ancien couvent de Saint-Michel, l'hospice des Enfants-Trouvés reçoit ceux qui sont nés à la Maternité ou qui ont été exposés. Le Piémont compte trente-deux hospices du même genre, où ces petites créatures sont environnées de toutes les sollicitudes maternelles de la charité. Un nombre au moins égal de pieuses institutions reçoit les orphelins et les orphelines : les aumônes et les fondations des fidèles en font presque tous les frais. L'*Albergo Regio di Virtù* nous montra ses cent cinquante jeunes gens de familles pauvres, gaîment appliqués à une foule de métiers. Depuis deux siècles ce précieux établissement est en possession de donner au Piémont les ouvriers les plus instruits, les plus estimable et les plus habiles.

Quant aux jeunes filles pauvres qui ne trouveraient pas dans leurs familles des garanties suffisantes contre le danger de la corruption, la *Casa del Soccorso* leur ouvre un doux et sûr asile. Ont-elles perdu leurs parents? l'établissement des *Pauvres Orphelines*, fondé au milieu du XVIe siècle, les reçoit à l'âge de huit à douze ans. A vingt-cinq, elles ont la faculté de quitter la maison pour se marier, ou pour prendre le voile. Celles qui rentrent dans le monde reçoivent le bienfait d'une seconde adoption : elles sont cautionnées par des personnes honnêtes qui répondent de leur subsistance, qui les protégent et les surveillent. Ce patronage, si éminemment chrétien, porte avec lui sa récompense. Les orphelines en général font honneur à leurs parents adoptifs. Elles aiment le travail, sont bonnes ouvrières, modestes, sobres et d'une excellente conduite; aussi elles sont recherchées par les familles les plus estimables.

Parmi tant d'institutions où respire l'esprit de la plus généreuse et de la plus intelligente charité, il en est deux qu'on ne peut oublier. Je ne sais si le christianisme a jamais opéré de plus touchants miracles : je

veux parler de l'*OEuvre des Rosines* et de la *Petite Maison de la Providence*. En 1716 naquit à Mondovi une jeune fille nommée Rosa Gorona. Orpheline dès l'enfance, délaissée, sans appui, pauvre des biens de ce monde, riche seulement d'une tendre compassion pour le malheur, elle voulut consacrer sa vie et son cœur à aider ses compagnes d'infortune. Ce qu'il lui fallut d'abnégation et de peine on le divine vaguement, Dieu seul le connaît. Quant aux succès de son zèle, tout le monde peut les admirer et les bénir. Huit établissements en Piémont, servant de refuge aux jeunes filles de treize à vingt ans, doivent leur origine à la persévérance de son dévouement. Du nom de leur bien-aimée fondatrice, les diligentes élèves sont appelées *Rosines*; et, depuis un siècle, on les voit répondre admirablement à ses instructions et à ses exemples par leur ardeur pour le travail et par leur douce et solide piété. Toutes sont vêtues uniformément d'une robe violette avec une petite coiffe d'indienne; le tout fort simple et cependant de bon goût. Elles peuvent rester dans l'établissement toute leur vie, et ne sortent jamais en ville, à moins d'une permission et seulement pour affaire.

La seule maison de Turin contient trois cents jeunes filles. C'est là que repose la bonne Rosa dont la modeste tombe présente une inscription touchante histoire de sa vie et de la tendresse de ses enfants.

QUÌ GIACE
ROSA GORONA DI MONDOVI,
CHE DALLA GIOVINEZZA DEDICATASI A DIO,
PER LA DI LUI GLORIA
INSTITUÌ, ERESSE
IN PATRIA, QUÌ E IN ALTRE CITTA
RITIRI DI ABBANDONATE FANCIULLE
PER FARLE SERVIRE A DIO
CON DAR LORO OTTIME REGOLE
PER CUI S'IMPIEGANO NELLA PIETA, E NEI LAVORI.
NEL SUO GOVERNO DI ANNI PIU DI TRENTA
DIEDE PROVE COSTANTI
D'ESIMIA CARITA E D'INVITTA FORTEZZA,
PASSO ALL' ETERNO RIPOSO AL DI 28 FEBRARO
L'ANNO 1776, DELL' ETA SUA 60.
LE FIGLIE GRATE ALLA BENEFICA MADRE
HAN POSTO QUESTO MONUMENTO.

L'autre merveille de Turin est la *Petite Maison de la Providence*. A quoi tiennent les plus grandes choses! Un diacre de Rome aperçoit en traversant le marché quelques esclaves en vente; il est frappé de leur bonne mine; il en prend pitié : et de ce mouvement prompt comme l'éclair naîtra

la conversion de la Grande-Bretagne. Ici, quoique dans un ordre différent, même principe et même succès.

A l'entrée de l'hiver de 1828, une Française, accompagnée de son mari et de ses cinq enfants, traversait Turin pour se rendre à Lyon. Cette femme, enceinte de sept mois, tombe subitement malade ; on la présente à la porte de tous les hôpitaux ; aucun ne s'ouvre pour la recevoir, sous prétexte qu'elle n'est pas dans les cas prévus par les règlements. A peine de retour dans la petite auberge où elle est descendue, cette pauvre femme meurt entre les bras du prêtre qui est venu l'administrer. Ce prêtre était le chanoine Cottolengo. Une mère de famille, une étrangère, une malade repoussée de tous les hospices en mourant, peut-être, faute de quelques soins donnés à temps ! ce spectacle émeut profondément le bon prêtre. Son cœur a conçu l'idée d'une maison destinée à prévenir le retour de semblables malheurs : il n'y aura d'exclusion pour personne ; pour avoir droit d'entrée, il suffira d'être repoussé partout. Mais il n'a pas de ressources ! Est-ce que la Providence ne nourrit pas les petits oiseaux ? Riche seulement de sa charité et de sa confiance en Dieu, le vénérable abbé place d'abord quatre grabats dans les petites chambres d'une pauvre maison, située dans un des quartiers les plus populeux de la ville. Le nombre des admis s'accroît rapidement ; deux pieuses filles en prennent soin. La charité leur donne de nouvelles compagnes ; c'est le noyau d'une congrégation digne de saint Vincent de Paul.

A l'époque du choléra, on oblige le chanoine Cottolengo à transporter son hospice dans un autre emplacement. Après bien des recherches, il trouve un local dans un des faubourgs. Ce déplacement pouvait faire périr l'œuvre encore au berceau, il fut l'occasion de son développement. La charité s'émeut, on vient en aide au pieux fondateur ; et l'établissement, qui, en 1829, recevait quatre malades, en compte aujourd'hui quatorze cents. Il s'étend chaque jour, car il ne refuse personne ; tout ce qui ne peut trouver asile dans les autres institutions de charité est reçu de droit à la *Petite Maison de la Providence*. L'orphelin, l'enfant abandonné, le sourd-muet, l'idiot, l'épileptique, l'incurable, le cul-de-jatte, l'infirme, le malade, la pauvre fille délaissée, l'indigent et l'étranger, tous, jusqu'aux malheureuses victimes de la débauche, peuvent venir frapper à la porte de l'hospice, certains qu'elle s'ouvrira.

Mais qui donne la nourriture à toutes ces bouches, des remèdes à toutes ces maladies ? Chose prodigieuse, miracle inouï de confiance d'une part, de protection divine de l'autre ! cet établissement colossal n'a ni biens-fonds, ni rentes, ni dotations, ni secours réguliers ; il demande à Dieu d'abord, puis à la charité publique, la nourriture de chaque jour : et le pain quotidien n'a jamais manqué ; mais les aumônes, toujours suffisantes pour les besoins du moment, ne les ont jamais dépassés. La Providence laisse à son œuvre cette existence précaire qui fait briller le caractère vraiment divin d'un édifice bâti, pour ainsi dire, en l'air, sans

fondements et sans appui, et qui croulerait à l'instant même si la main qui le soutient venait à se retirer. Mais aussi la modeste église de l'hospice retentit nuit et jour de supplications et de prières : chacune des nombreuses *familles* de la maison passe à son tour une heure au pied de l'autel.

Où est le noviciat des frères et des sœurs qui soignent tant de pauvres et de malades? Il est dans la maison. Quelle en est la pépinière? Les orphelins et les orphelines qui viennent y chercher un asile. Outre les métiers et les professions utiles auxquels on les applique, on les exerce à la noble vocation de servir les pauvres. Les orphelines apprennent à soigner les malades, et quelques-unes se préparent à devenir Sœurs de Charité : une partie des orphelins se disposent aux fonctions d'infirmiers; les uns et les autres instruisent et soignent les petits enfants indigents qui viennent du dehors passer la journée dans la maison. Admirable combinaison qui de l'éducation donnée par la charité fait naître pour la charité de nouvelles générations de ministres dévoués (1)! L'Italie nous avait habitués aux miracles; mais j'avoue qu'elle nous réservait le plus grand de tous pour le dernier.

Au sortir de ce lieu où la charité de Jésus-Christ vous pénètre de ses flammes et se montre aussi vive, aussi pure, aussi étonnante que dans les plus beaux jours de l'Eglise, nous nous rendîmes chez Mme la marquise de B....., l'aimable et pieuse hôtesse de Silvio Pellico. L'illustre prisonnier du Spielberg, à qui nous étions adressés, nous reçut avec une affabilité parfaite. Quand on nomme un *conspirateur*, un *carbonaro*, un *criminel de lèze-majesté*, l'imagination se représente involontairement un homme aux traits durs, au regard farouche, à l'air sombre et méchant, aux formes plus ou moins athlétiques, à la voix criarde ou retentissante : quel fut donc notre étonnement! je dirais notre indignation, en voyant un petit homme qui atteint à peine quatre pieds et demi de hauteur, à la complexion délicate, au visage doux et riant, aux manières affables, au maintien simple et modeste; un homme qui ne parle de ses prisons que pour bénir la Providence et excuser ses bourreaux; qui joint à l'humilité d'un enfant la piété d'une jeune fille et le courage patient d'un solitaire! Pour découvrir un conspirateur digne du *carcere duro* dans une semblable créature, il faut avoir les yeux de la police autrichienne. Tel fut le premier mot qui s'échappa de toutes les bouches en sortant de l'hôtel.

L'heure du départ était arrivée. C'est avec bonheur que nous prîmes place dans la voiture dont le dernier tour de roue devait s'arrêter sur le sol de France. En sortant de Turin par la porte de Suze, on s'incline devant la pyramide de Beccaria; puis, entrant dans une plaine richement cultivée, on laisse à gauche Pignerol et Fenestrelles. La première rap-

(1) Voyez *Instituti di beneficenza a Torino*, p. M. Sacchi.

pelle au voyageur le mystérieux Masque de fer, et Fouquet et Lauzun, prisonniers de Louis XIV, et le vénérable cardinal Pacca, prisonnier de Napoléon. La seconde redit le passage de l'armée français en 1516, glorieux prélude de l'escalade du Grand-Saint-Bernard. Au fond des vallées voisines subsistent depuis sept cents ans les restes des Vaudois. Ces hérétiques, si redoutables et par leurs excès et par leurs doctrines subversives de tout ordre religieux et civil, forment eux-mêmes une société et une religion qni compte environ vingt mille adeptes. Ils sont en général agriculteurs et bergers, ils vivent de la culture de leurs vallées et du produit de leurs troupeaux. Ils ont des temples et des ministres appelés modérateurs ou barbes, communiquent peu avec les pays voisins et se montrent très-attachés à leurs erreurs.

Sur la route, voici Rivoli dont le château servit de prison à Victor-Amédée II; plus loin, on aperçoit à travers les plants pressés de mûriers, le gracieux village d'Avigliano, renommé par ses soieries : deux lieues au delà, près du bourg Saint-Ambroise, s'élève sur le sommet pyramidal du Saint-Michel un couvent de Bénédictins, qu'on prendrait pour un donjon menaçant du moyen âge. Enfin, côtoyant les bords escarpés de la Doire, et contemplant une dernière fois la vigne mariée à l'ormeau, nous arrivâmes à Suze. Salut à la jolie petite ville! Salut à son *Pas*, si difficile et si fameux dans les annales de nos guerres! Salut à son arc de triomphe en marbre dédié à Auguste, et dont la frise aérienne offre l'image sculptée d'un triple sacrifice : partout où le peuple-roi laissa des monuments de sa puissance, il grava un hommage à la religion. La nuit vint nous surprendre dans ces Thermopyles de l'Italie, mais elle ne devait pas nous arrêter. Tandis que nous devisions assis autour d'un large foyer, on transportait la caisse de la voiture sur un traîneau, seul moyen de continuer le voyage au milieu des neiges.

23 AVRIL.

Adieux à l'Italie. — Plateau du Mont-Cenis. — Hospice des Pèlerins. — Lans-le-Bourg. — Route des Alpes. — Saint-Jean-de-Maurienne. — Aiguebelle. — Chambéry. — Passage des Échelles. — Pont de Beauvoisin. — Lyon. — Retour à Nevers.

La lueur douteuse de nos lanternes ne nous permit pas de voir l'emplacement du fort de la Brunette; mais le voyageur chrétien et français ne peut oublier le brave chevalier de Belle-Isle, père de l'excellent maréchal de ce nom, qui mourut ici en 1747, victime de son courage. Il est donc dit qu'on ne peut faire un pas, n'importe dans quelle partie de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'aux Abruzzes, sans heurter du pied des ossements français. Génie, or, sang, courage, nous avons tout dépensé pour conquérir un pays où jamais nous n'avons pu asseoir notre domination,

et dans lequel aujourd'hui nous ne possédons pas même un pouce de terrain. Mystère !

Les premiers feux du jour éclairaient l'horizon lorsque nous arrivâmes à l'auberge de la Grande-Croix. Pendant la halte obligée des traîneaux, nous jetâmes un dernier regard sur l'Italie, à laquelle nous fîmes nos souhaits et nos adieux. Je ne sais, mais il me semble qu'au sommet des Alpes, à six mille pieds d'élévation au-dessus de la mer, au milieu du silence de la nature, le spectateur s'isole plus facilement de ses préjugés ; le regard devient plus pénétrant, le jugement plus calme ; l'esprit s'agrandit avec l'horizon, le cœur se dilate, les sentiments arrivent plus vifs et plus purs ; on voit mieux la grandeur ou la petitesse des hommes, la réalité ou le néant des choses ; il se fait comme un triage du bien et du mal, qui permet d'apprécier les vraies conditions de la gloire, du bonheur et de la vie des nations.

Brillante Ausonie, qui resplendis, parmi les peuples, comme le diamant au front des monarques, tu fus la mère incomparable des grands capitaines, des grands poëtes, des grands navigateurs, des grands artistes : *Alma Parens, magna virûm*. Le marbre, le bronze, les métaux précieux, animés au souffle de ton génie, s'élèvent en statues, en temples, en palais, en fontaines, en arcs de triomphe, en obélisques, en monuments de tout genre, et couvrent ton sol privilégié, magnifiques et nombreux comme les sapins séculaires qui couronnent les cimes aériennes des Alpes et de l'Apennin. La terre semble, pour toi, avoir échappé à la malédiction primitive ; docile à ta main, elle produit avec abondance non-seulement le pain qui entretient la vie de l'homme, le vin qui réjouit son cœur, la soie qui lui donne un vêtement royal, mais encore les fruits les plus délicieux à son goût, les fleurs les plus douces à son odorat et les plus agréables à sa vue.

Gracieuse comme la ceinture nuptiale de la jeune vierge (1), une mer d'azur entoure tes rivages et t'apporte les productions les plus rares des pays lointains ; telle est l'heureuse température de ton climat, que des milliers de malades viennent de tous les points du globe lui demander la guérison ; tandis que ton ciel, presque toujours sans nuage, semble jaloux de faire briller d'un éclat immortel toutes les nuances de tes grâces et de ta ravissante beauté. Brillante Ausonie, réjouis-toi ; tu pourras perdre, tu as perdu peut-être d'autres sceptres ; mais tant que l'amour des merveilles de la nature et de l'art vivra dans le cœur de l'homme, tu seras le premier objet de son ardente curiosité et le terme final de sa légitime admiration.

Toutefois, un esprit calme et pénétrant voit-il dans tous ces avantages le véritable principe de la gloire et du bonheur de l'Italie ? Hélas ! ces biens apparents sont plutôt une cause de ruine qu'une source de prospé-

(1) Jérémie, VI, 11, 32.

rité. N'est-il pas connu que la richesse du sol est la compagne ordinaire de la mollesse des mœurs; que la mollesse des mœurs engendre la corruption des cœurs, et que la corruption conduit d'un pas plus ou moins rapide, mais toujours infaillible, à la destruction des sociétés? Et puis, quoi de plus propre à provoquer des invasions désastreuses que tant de biens réunis dans ce pays enchanteur? C'est au point qu'en parcourant les annales trente fois séculaires de la Péninsule, on est forcé de s'écrier : « Malheureuse Italie, d'être si belle et d'exciter, de siècle en siècle, la convoitise de tous les barbares! » Le principe de sa vie, l'âme de sa gloire, c'est la religion. Elle fit sa force avant l'Évangile et lui donna l'empire du monde : *Nulla unquam* (*civitas*) *nec major, nec sanctior*. Depuis l'Évangile, elle la maintient sur le trône de l'intelligence, et la fait régner sur les peuples, comme le soleil sur les astres du firmament, pour leur communiquer la lumière, régulariser leurs mouvements, et, les entraînant dans son orbite, maintenir l'harmonie universelle.

Rechercher partout ce principe vital, le dévoiler aux regards de ceux qui viendront après nous, tel a été l'objet de notre long pèlerinage. Ce principe nous est apparu dans le décret particulier de la Providence, qui a choisi l'Italie pour le centre de la foi; il nous est apparu dans les tombes des martyrs, dont le sang continue de féconder cette terre qu'il détrempa jusque dans ses profondeurs; dans les basiliques des saints, que la pieuse Italie environne d'un culte si magnifique, si filial et si tendre; dans les pèlerinages si nombreux, dans les dévotions si naïves à la Vierge Mère de Dieu, protectrice de l'innocence et refuge des pécheurs; dans les institutions de charité si intelligentes et si variées, qui portent la vie dans toutes les veines du corps social avec plus d'abondance et de bonheur que les mille canaux d'irrigation dans les plaines de la Toscane ou de la Lombardie; dans le respect pour l'autorité paternelle; dans l'obéissance générale aux magistrats et aux souverains; dans la foi en Dieu, à l'Église, au pape et à sa parole souveraine.

Les gloires extérieures de l'Italie ne sont qu'un reflet de cette lumière cachée, la manifestation multiple de ce principe vital. Puissent les voyageurs le bien comprendre, et ne plus provoquer par leurs sarcasmes, leurs faux jugements, leurs railleries, les populations italiennes au mépris des seules et véritables garanties de leur existence et de leur prospérité! Puisse l'Italie elle-même repousser comme le piége le plus dangereux, le rêve, aujourd'hui si chaudement caressé, d'une république, d'une confédération, que sais-je? d'une unité chimérique qui réunirait toutes ses provinces sous un sceptre commun! Née dans les loges ténébreuses du carbonarisme, propagée par l'esprit mauvais qui souffle aujourd'hui sur le monde, désirée par ceux qui n'ont vu que de loin la prétendue liberté, la prétendue grandeur, la prétendue félicité des sociétés laïques. Pour l'Italie, cette utopie recèle dans son sein la guerre civile, la perte de la liberté et la spoliation du Saint-Siége.

La guerre civile. Quelle sera la capitale de la nouvelle république? L'Italie fut-elle jamais habitée par un peuple homogène? Son histoire n'est-elle pas le récit continuel des sanglantes rivalités des Étrusques et des Samnites, des Volsques et des Latins, des Grecs et des Gaulois établis sur son territoire? Le Toscan et le Piémontais, le Lombard et le Vénitien, le Génois et le Parmesan, le Romain et le Napolitain, n'ont-ils pas hérité de l'antipathie et des prétentions de leurs aïeux? Vouloir composer de tant d'éléments contraires un tout homogène capable d'union; vouloir faire céder à des intérêts politiques de pareilles résistances provenant de la différence des races, et des cinq capitales italiennes en obliger quatre à renoncer à leurs prétentions pour reconnaître la suprématie d'une de leurs rivales, c'est une tentative impossible en elle-même et qui ne tarderait pas à devenir sanglante.

La perte de la liberté. Si la liberté n'est pas la licence; si la liberté implique le droit réel et pratique d'agir sans entrave dans la sphère où la Providence a placé chaque ville, chaque province, chaque individu; le droit de manifester sa pensée quand elle est juste, noble, bienfaisante: le droit de parvenir aux dignités et aux honneurs que méritent le travail, la science, la vertu, le génie; le droit de faire réparer les torts et les injustices dont on peut être la victime dans sa personne, dans son honneur ou dans sa fortune; en un mot le droit pour chacun de remplir facilement et sans crainte les devoirs de la double société humaine et divine, l'histoire passée et présente dépose que l'Italie, Rome surtout, jouit d'une plus grande somme de liberté que tout autre pays du monde. Que deviendrait cette liberté dans l'hypothèse de l'unité matérielle, de la centralisation et du gouvernement représentatif? Un cri général ne s'élève-t-il pas du sein des peuples qui en ont essayé, contre un système qui confisque, au profit d'un être idéal, collectif, et forcément irresponsable, État, gouvernement, chambre, quel que soit son nom, l'intelligence, l'éducation, la fortune, la liberté des villes, des provinces, des particuliers, transformés en automates?

La spoliation du Saint-Siége. Voilà le dernier mot de la révolution, non-seulement en Italie, mais dans le reste de l'Europe. A qui fera-t-on croire que les apôtres de la jeune Ausonie travaillent à mettre entre les mains du Pape le sceptre de la Péninsule? Quand tel serait leur but, la réalisation de leur projet serait encore un malheur. Autant il convient au vicaire de Jésus-Christ d'être matériellement indépendant, autant il lui siérait mal d'être souverain d'un grand empire. Dans les jours d'orages où nous vivons, son trône temporel ne serait-il pas un obstacle permanent au libre exercice de son pouvoir spirituel? Ne voyez-vous pas la jalousie des puissances, les intrigues de la diplomatie, la défiance des peuples, la haine peut-être, l'assiéger jour et nuit et faire disparaître le Père et le Pontife sous le visage défiguré du monarque? Mais c'est trop longtemps discuter une supposition évidemment chimérique. Dans le plan

réel de la future république, les États-Pontificaux ne seraient qu'une province de second ordre, telle par exemple que la Lombardie et la Toscane, et le Saint-Père le tributaire et le vassal de l'État. Mais alors que devient l'Église elle-même? que deviennent l'enseignement de la religion et la foi des peuples, et le gouvernement de la grande société répandue aux quatre coins du monde? que deviennent, en dernière analyse, la liberté et la civilisation? Ce que deviendrait l'harmonie des cieux si vous parveniez à enchaîner le soleil.

En jetant un dernier regard sur l'Italie, toutes ces pensées venaient en foule se présenter à mon esprit. C'est qu'en parcourant les diverses parties de cet heureux pays, quelques bruits sourds parviennent à l'oreille du voyageur attentif. Un feu souterrain brûle dans les entrailles de la terre, il pourrait un jour faire explosion. Puisse le Dieu de toute bonté qui protége si manifestement l'Italie, éteindre le volcan! Si la Péninsule doit être punie, qu'elle le soit par la perte des biens temporels qui l'enrichissent, mais que jamais sa foi ni sa piété ne s'altèrent. Pourvu qu'elle conserve intact ce double trésor, fût-elle dépouillée de tout le reste, elle sera toujours assez riche, assez puissante, assez heureuse. Elle aura le principe immortel qui fit de Rome la reine éternelle du monde, et de la brillante Ausonie sa fille de prédilection : *Nulla unquam civitas nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit.*

Cependant l'équipage convenablement chauffé se remit en marche, et nous fûmes bientôt sur le plateau du Mont-Cenis. Le vert gazon dont il est couvert pendant l'été, les narcisses, les renoncules, les violettes, les mille fleurs qui le tapissent et qui l'embaument, avaient disparu sous des montagnes de neige. Leurs flancs, entr'ouverts par la main des hommes, nous offrirent un étroit mais long passage entre deux hautes murailles dont la solidité dépendait uniquement de quelques degrés de plus ou de moins dans le thermomètre. Bien nous prit de voyager par un temps sec et un ciel serein ; car un dégel, une bourrasque pouvait nous ensevelir comme tant d'autres sous les avalanches. Afin de porter secours aux malheureux pèlerins de ces montagnes surpris par la tempête, la charité catholique a bâti au milieu de la plaine un de ses avant-postes. Trois quarts de lieue au delà de l'*Hospice des Pèlerins*, on commence à descendre. Une route en zigzag qui semble tomber de précipice en précipice conduit à Lans-le-Bourg. On est agréablement surpris de trouver, au sortir de ces solitudes sauvages, un petit village très-vivant, très-animé : Lans-le-Bourg est le point de rencontre des voyageurs d'Italie et de Savoie. Aussi le confortable n'y est point inconnu ; témoin le dîner qui nous fut servi au *Lion-d'Or*, et que nous prîmes avec un appétit savamment aiguisé par le grand cuisinier du pays, l'air des Alpes.

Enrichie d'un rhume de première qualité, que notre excellent conducteur essaya vainement de fondre à la chaleur d'un vieux bordeaux, notre caravane reprit son mouvement de descente par une route sinueuse, tra-

cée sur les bords escarpés de l'Arque, entre deux affreuses chaînes de montagnes rocheuses. De profonds abîmes, de sombres forêts de sapins, des torrents qui se précipitent avec fracas; des pyramides de granit qui surplombent au-dessus de votre tête, des quartiers de rochers détachés du flanc de ces masses gigantesques, des cavernes béantes, repaires des loups et des ours, redoutables seigneurs de ces montagnes : tel est le gracieux spectacle qui se prolonge, sauf quelques légères variétés, pendant l'espace de treize lieues, de Lans-le-Bourg à Saint-Jean-de-Maurienne.

Pourtant, s'il faut en croire l'histoire, c'est par ce chemin aujourd'hui infiniment moins difficile qu'il n'était il y a un siècle, qu'Annibal franchit les Alpes avec des chevaux, des éléphants et tout l'embarrassant attirail d'une armée d'invasion. Le passage du Grand-Saint-Bernard par Napoléon fut-il plus glorieux? C'est un joli thème de rhétorique.

A Saint-Jean-de-Maurienne, la vallée commence à s'ouvrir; on aperçoit çà et là quelques coins de terre végétale. On se souvient de Charles le Chauve mourant ici empoisonné par son médecin juif; on gémit à la vue des goîtres et des crétins; on salue le champ de bataille présumé, où Annibal battit les Allobroges et perdit son arrière-garde; puis la vue se repose sur le village d'Aiguebelle, sur la jolie église de la Trappe qui ne saurait être mieux placée; puis on quitte la vallée de Maurienne dont Aiguebelle est la clef. Autant la population de ces montagnes solitaires est pauvre, autant elle est laborieuse et morale. De toutes les provinces du Piémont et de la Savoie, la Maurienne est la seule qui n'ait pas d'hospice pour les enfants trouvés : elle n'en a pas besoin.

Salut maintenant à l'Isère, moitié savoyarde et moitié française; salut à Montmélian, à ses jolis coteaux plantés de vigne, à ses fortifications en ruines, qui jadis arrêtèrent Louis XIII et sa brave armée. Nous voici à Chambéry, la capitale de la Savoie. Sur les noirs pavés de ses rues étroites, l'oreille du pèlerin croit entendre les pas mesurés des légions de César, descendues des Alpes pour faire la conquête des Gaules; puis, sous les voûtes de la pieuse cathédrale, la voix chérie de saint François de Sales, l'apôtre de ces montagnes. A quelque distance, l'œil rencontre deux illustres berceaux, celui du grand comte de Maistre, et celui du général de Boigne. Honneur, reconnaissance, immortalité au génie dont la main puissante saisit Voltaire et brisa le colosse au pied d'argile; dont le regard élevé presque à l'intuition divine, sonde avec la même facilité les mystères de la Providence et les profondeurs de l'avenir, et dont la parole parfaitement originale se grave dans les cœurs comme la pointe du burin sur le cuivre ou sur l'acier. Honneur, reconnaissance, immortalité au guerrier généreux, deux fois digne de ce nom, qui, après avoir, au prix de son sang, vaincu les ennemis de sa patrie, remporta une victoire plus noble encore en versant son immense fortune dans le sein des pauvres.

Admirons maintenant l'industrie humaine, qui à force d'audace et d'opiniâtreté a ouvert la belle route sur laquelle nous sommes, en per-

çant et en faisant sauter pendant une demi-lieue des rochers gigantesques dont la masse effraie l'imagination. Ce n'est pas d'hier que l'impossible lui sourit et qu'elle aime à le tenter. Il y a vingt siècles, Horace lui en faisait le poétique reproche : *Nil intentatum reliquit, audax Japeti genus.* Si on les interroge, ces rocs disloqués, entr'ouverts par la mine, répondront que leurs frères ou leurs aïeux volèrent en éclats à la vapeur du vinaigre brûlé par Annibal. Il est probable que c'était du vinaigre des quatre voleurs : l'histoire n'en dit mot ; mais on affirme qu'il serait plus facile aujourd'hui que jamais de s'en assurer.

Après le bourg des Échelles, on traverse le Giers, espèce de torrent qui mugit au fond d'un ravin dont la pente d'une élévation prodigieuse cache ses ondes écumantes. Bientôt il se montre sous la forme d'une petite rivière calme et inoffensive, faible barrière qui sépare la France de la Savoie : nous entrons sur le Pont de Beauvoisin. Adieu au costume savoyard, italien, napolitain, autrichien ; adieu à la *Dogana, ai passaporti, alla buona mano.* Tout change ; voici l'uniforme français, le frac vert liséré de bleu ; voici la douane et les passe-ports et les plombs de sûreté. On nous fouilla consciencieusement et presque poliment : puis, moyennent cinquante centimes on nous plomba dans toutes les règles, et quelques heures après la diligence Bonafous nous déposait sur le pavé de Lyon : le cercle de nos pérégrinations était fini.

Trois jours furent donnés au repos et à l'étude fort intéressante des établissements qui font la gloire de la *ville des Aumônes.* Fourvières, avec son dévot pèlerinage, Saint-Jean, si heureux de posséder le cœur de saint Vincent de Paul ; les Chartreux et leur belle église, Saint-Irénée, la prison de saint Pothin et de sainte Blandine, les ossements des dix-neuf mille martyrs ; Ainay, jadis si redouté des poëtes et des rhéteurs ; le pieux cimetière de Saint-Just ; la Charité, avec son peuple de vieillards et ses molles couchettes pour les petits enfants exposés, une foule d'églises brillantes d'œuvres et d'institutions de charité, tout ce spectacle de piété, de foi, de luxe catholique, renouvela quelques-unes des impressions éprouvées au delà des monts. Elles nous furent bien douces ; car à partir des frontières de France, les croix, les madones, les oratoires, les signes religieux qui couronnent les montagnes et qui bordent les chemins d'Italie avaient disparu. Plus de poésie pour le cœur, plus de charmes divins au pèlerinage : partout la froide image d'un matérialisme monotone.

Le 27, à midi, nous arrivions sains et saufs au point du départ. Ai-je besoin de dire que la vue de Nevers émut délicieusement notre âme et appela sur nos lèvres la prière par laquelle, six mois auparavant, le voyage avait commencé ? « O Dieu ! protecteur des enfants d'Israël, qui leur avez fait traverser la mer Rouge à pied sec, qui avez indiqué aux Mages, par la lumière d'une étoile, le chemin qui conduisait à vous, daignez nous accorder un voyage heureux, un temps serein, afin que sous

la conduite de vos saints Anges nous arrivions au lieu où nous allons, nous revenions sains et saufs à celui d'où nous partons, et qu'ensuite nous parvenions heureusement au port du salut éternel. Amen. » Puisse-t-il en être ainsi !

FIN DU TOME TROISIÈME.

Bruxelles, H. Goemaere, imprimeur.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.





